

UNIVERSITÉ PARIS 13, Sorbonne Paris Cité

UFR Lettres, Sciences de l'Homme et des Sociétés

Ecole Doctorale ERASME

Unité Transversale de Recherches, Psychogénèse et Psychopathologie,
UTRPP - EA 4403 - UP13

N° attribué par la bibliothèque

_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/

T H E S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS 13

Discipline : Psychologie

présentée et soutenue publiquement
par

Sophie FIERDEPIED

le 21 janvier 2015

Titre :

PRECARITE SOCIALE, TRAUMATISMES PSYCHIQUES
ET FONCTIONNEMENTS LIMITES,
UNE LOGIQUE DE SURVIE PSYCHIQUE COMME DENOMINATEUR COMMUN.

Recherche qualitative en psychologie auprès de sujets en situation de précarité sociale.

Directeur de thèse :

Monsieur le Professeur Thierry BAUBET

Co-directrice de thèse :

Madame le Maître de Conférence Gesine STURM

JURY

Pr. MOUCHENIK Yoram, Université Paris 13, Président

Pr. MORO Marie-Rose,

M. DERIVOIS Daniel, Rapporteur

Pr.FALISSARD Bruno, Rapporteur

PRECARITE SOCIALE, TRAUMATISMES PSYCHIQUES
ET FONCTIONNEMENTS LIMITES,
UNE LOGIQUE DE SURVIE PSYCHIQUE COMME DENOMINATEUR COMMUN.

Recherche qualitative en psychologie auprès de sujets en situation de précarité sociale.

Remerciements

Cette recherche est le fruit de quelques années passées auprès des personnes en situation de précarité rencontrées dans les structures d'accueil, d'insertion ou d'hébergement et des milles questionnements qu'ils ont suscité chez moi. Qu'elles soient, ainsi que les dix personnes parmi elles qui ont accepté de répondre aux interviews, les premières à être remerciées !

Mes remerciements vont en second lieu à mon Directeur de thèse Monsieur le Professeur Thierry Baubet pour la confiance et la grande liberté qu'il m'a laissée dans la réalisation de cette recherche ainsi qu'à ma co-Directrice Madame Gesine Sturm pour sa rigueur et sa capacité à toujours repousser un peu plus mes limites.

Puis, je souhaite remercier mon époux Astrit Biba pour son soutien ainsi que nos enfants, Eva, Alban et Simon qui ont accepté ces longues heures de face à face avec mon ordinateur. Qu'ils en retiennent, si possible, le plaisir dans l'effort et la satisfaction que procure le travail intellectuel.

Un grand merci à Yveline René qui a eu la patience de corriger ce texte avec la minutie qui la caractérise. Merci à Mayssa El'Husseini et Cindy Beillard pour leurs petits « coups de pouce » en anglais !

Je remercie également mes collègues de l'A.N.P.A.A.18 pour leurs encouragements et leur intérêt et en particulier ma Directrice Nathalie Verne qui, avec les membres du Conseil d'Administration, a soutenu généreusement ce projet. Merci aussi pour la souplesse organisationnelle qu'elle m'a accordé, me permettant de mener de front ces différentes activités. Il me faut également remercier le siège national de l'A.N.P.A.A. pour son soutien financier.

Merci aussi à mes collègues parisiens du séminaire de thèse, pour ces moments passés ensembles, pour ces riches questionnements, pour ces partages. Merci en particulier à Gabriel Binkowski pour sa relecture.

Mes pensées vont, comme toujours, à Madame Simone Bertier née Jeanrenaud, qui m'a dispensée son enseignement avant de m'accorder son amitié. Elle n'aura pas vu l'aboutissement de ce travail puisqu'elle nous a quittés en février 2011, mais elle y aura pris une part importante...

SOMMAIRE

1. INTRODUCTION GENERALE	p.12
2. REVUE DE LA LITTERATURE	p.15
2.1. LE TRAUMATISME PSYCHIQUE.....	p.15
2.1.1. Le point de vue historique.....	p.15
2.1.2. Définir le traumatisme psychique.....	p.17
2.1.3. Description clinique.....	p.18
2.1.4. Etiologie des troubles de la personnalité.....	p.20
2.1.5. Les divergences et élargissements conceptuels.	p.20
2.2. LES FONCTIONNEMENTS LIMITES.....	p.24
2.2.1. Un concept psychanalytique.....	p.25
2.2.1.1. FREUD et l'intuition des fonctionnements limites.....	p.26
2.2.1.2. Les principaux auteurs postfreudiens.....	p.27
2.2.1.2.1. Otto Kernberg.....	p.27
2.2.1.2.2. Heinz Kohut.....	p.28
2.2.1.2.3. Jean Bergeret.....	p.29
2.2.1.2.4. Didier Anzieu.....	p.30
2.2.1.2.5. André Green.....	p.30
2.2.1.2.6. René Roussillon.....	p.31
2.2.1.2.7. Jean-Jacques Rassial.....	p.32
2.2.2 Aspect classificatoire : points de vue et enjeux.....	p.33
2.2.2.1. Classifications internationales : DSM et CIM.....	p.33
2.2.2.2. Les personnalités pathologiques proches des fonctionnements limites.....	p.35
2.2.2.2.1. La personnalité antisociale.....	p.35
2.2.2.2.2. La personnalité dépendante et histrionique.....	p.37
2.2.2.2.3. La personnalité narcissique.....	p.37
2.2.2.2.4. La personnalité borderline.....	p.38
2.3. PRECARITE SOCIALE ET EXCLUSION.....	p.39
2.3.1. Précarité, exclus, exclusion : définition des termes.....	p.39
2.3.2. Histoire des indigents dans la société : une relation ambivalente.....	p.42

2.3.3. Postmodernité et précarité du lien social.....	p.44
2.3.4. Santé mentale et souffrance psychosociale.....	p.46
2.3.4.1. Données épidémiologiques.....	p.46
2.3.4.2. Notion de souffrances psychosociales.....	p.48
2.3.4.3. Clinique de la souffrance psycho-sociale.....	p.48
3. METHODOLOGIE DE RECHERCHE.....	p.50
3.1. L'INTERVIEW COMME DONNEE DE RECHERCHE.....	p.50
3.1.1. Outils de recueil des données.....	p.50
3.1.1.1. La méthode clinique.....	p.50
3.1.1.2. Le journal de recherche.....	p.51
3.1.1.3. L'OPD-2 et ses axes.....	p.52
3.1.2. Elaboration d'un protocole d'entretien.....	p.54
3.1.2.1. Critères d'inclusion des sujets à la recherche.....	p.54
3.1.2.2. Présentation du protocole d'entretiens.....	p.55
3.1.2.2.1. Entretien 1.....	p.56
3.1.2.2.2. Entretien 2.....	p.57
3.1.2.2.3. Entretien 3.....	p.58
3.2. METHODE DE TRAITEMENT ET D'ANALYSE DES DONNEES.....	p.58
3.2.1. La <i>grounded theory</i> ou théorie ancrée.....	p.59
3.2.2. La méthode complémentariste de G. Devereux.....	p.61
3.2.3. L'association des méthodes issues de la théorie ancrée et du complémentarisme.....	p.62
4. PRESENTATION DU TERRAIN ET DES SUJETS.....	p.64
4.1. LE TERRAIN DE RECHERCHE : ASPECT ETHNOGRAPHIQUE.....	p.64
4.1.1. Présentation de l'association Cher Accueil.....	p.64
4.1.2. Une histoire avec le lieu et ses usagers.....	p.66
4.1.3. L'accès à l'association comme terrain de recherche.....	p.69
4.1.4. Le terrain de recherche et son extension : la rue.....	p.70
4.1.4.1. Première maraude.....	p.70
4.1.4.2. Seconde maraude.....	p.72
4.2. PRESENTATION DES SUJETS INTERVIEWES.....	p.74

4.2.1. LEON interviewé le 30 juin, 7 juillet 2010 et 18 janvier 2011.....	p.75
4.2.2. MARTIN interviewé le 21 juillet, 11 août 2010 et le 18 janvier 2011.....	p.77
4.2.3. MICK interviewé le 1 ^{er} et 15 décembre 2010.....	p.79
4.2.4. CLAIRE, interviewée le 15 et 29 septembre 2010.....	p.82
4.2.5. ALBERT, rencontré le 3 novembre 2010.....	p.84
4.2.6. ANNE, interviewée le 11 août 2010.....	p.85
4.2.7. VANILLE interviewée le 22 septembre 2010.....	p.86
4.2.8. ROMANE interviewée le 29 septembre 2010 et 20 octobre 2010.....	p.87
4.2.9. CHRISTOPHE interviewé le 29 septembre, 20 octobre 2010 et le 25 mars 2011.....	p.89
4.2.10.LAURY interviewé le 15 et le 28 juillet 2010.....	p.91
5. PRESENTATION DES RESULTATS.....	p.93
5.1. LE TRAITEMENT DES DONNEES.....	p.93
5.1.1. N°Vivo 9.2.....	p.93
5.1.2. Le codage ouvert.....	p.94
5.1.3. La catégorisation.....	p.95
5.2. PRESENTATION DE L'ARBRE DE CATEGORISATION.....	p.99
6. ANALYSE DES DONNEES.....	
6.1. CATEGORIES FINALES : ANALYSE BASEE SUR LA <i>GROUNDED</i> <i>THEORY</i>	p.105
6.1.1. « A l'écart du monde »	p.107
6.1.2. « Une alliance sociale et humaine incertaine »	p.117
6.1.3. « Exposés à un environnement défaillant »	p.127
6.1.4. « Garder la maîtrise de soi, de sa vie »	p.132
6.1.5. « La stigmatisation »	p.146
6.1.6. « Réalité du temps qui passe »	p.155
6.2. ANALYSE CLINIQUE DES PHENOMENES RENCONTRES.....	p.158
6.2.1. Schéma théorisant.....	p.158
6.2.2. Récits de vie.....	p.159
6.2.2.1. Analyse clinique des récits de vie.....	p.159
6.2.2.1.1 Vignette clinique « Léon ».....	p.160

6.2.2.1.2.	Vignette clinique « Martin ».....	p.163
6.2.2.1.3.	Vignette clinique « Mick ».....	p.165
6.2.2.1.4.	Vignette clinique « Claire ».....	p.167
6.2.2.1.5.	Vignette clinique « Albert ».....	p.169
6.2.2.1.6.	Vignette clinique « Anne ».....	p.171
6.2.2.1.7.	Vignette clinique « Vanille ».....	p.172
6.2.2.1.8.	Vignette clinique « Romane ».....	p.174
6.2.2.1.9.	Vignette clinique « Christophe ».....	p.176
6.2.2.1.10.	Vignette clinique « Laury ».....	p.178
6.2.2.2.	Attitude du monde des adultes et chaîne traumatique.....	p.180
6.2.2.2.1.	Le rôle et l'attitude des adultes : facteurs aggravants.....	p.182
6.2.2.2.1.1.	L'impuissance.....	p.182
6.2.2.2.1.2.	L'indifférence, la négligence.....	p.183
6.2.2.2.1.3.	Violences et complicités.....	p.184
6.2.2.2.2.	L'expérience de l'enfermement et défaillances institutionnelles.....	p.184
6.2.2.2.2.1.	Vécu subjectif du placement.....	p.185
6.2.2.2.2.2.	Histoire des structures d'accueil pour enfants placés...p.	189
6.2.2.2.3.	Ruptures familiales et place dans la génération.....	p.190
6.2.2.2.3.1.	Substituts parentaux.....	p.190
6.2.2.2.3.2.	La fratrie.....	p.192
6.2.2.2.3.3.	Repères et place dans la génération.....	p.193
6.2.3.	La relation à autrui et à la société.....	p.193
6.2.3.1.	Le registre de la persécution.....	p.195
6.2.3.1.1.	L'abus de pouvoir.....	p.195
6.2.3.1.2.	Voir et savoir.....	p.198
6.2.3.1.3.	La précarité, une exposition de soi.....	p.199
6.2.3.1.4.	Des relations interpersonnelles difficiles.....	p.202
6.2.3.2.	Le rapport à la loi.....	p.207
6.2.3.2.1.	Le rapport de force individu/société.....	p.207
6.2.3.2.2.	Le défaut de maîtrise de soi et de son destin.....	p.215

6.2.4. La prégnance des couples d'opposés.....	p.218
6.2.4.1. Posture active/passive.....	p.219
6.2.4.1.1. Posture active.....	p.219
6.2.4.1.2. Posture passive.....	p.224
6.2.4.2. Toute-puissance/impuissance.....	p.231
6.2.4.3. Dépendance/indépendance.....	p.238
6.2.5. Le vécu subjectif de la précarité.....	p.244
6.2.5.1. Des besoins primordiaux non satisfaits,	p.245
6.2.5.1.1. Le besoin de sécurité : l'exemple du logement.....	p.245
6.2.5.1.2. Le besoin de reconnaissance sociale.....	p.250
6.2.5.1.3. Le besoin d'autrui.....	p.253
6.2.5.2. Choisir ou subir la rue.....	p.258
7. DISCUSSION.....	p.265
7.1. UN MODE RELATIONEL EMPREINT DE MEFIANCE.....	p.265
7.1.1. Un monde défaillant.....	p.265
7.1.1.1. La défaillance des adultes.....	p.265
7.1.1.2. Le placement : un vécu d'enfermement.....	p.267
7.1.2. La dimension persécutoire.....	p.268
7.1.2.1. La dimension scopique dans la trauma.....	p.269
7.1.2.2. L'effet d'exposition.....	p.271
7.1.2.3. L'identité de recouvrement.....	p.274
7.1.3. La question morale.....	p.276
7.1.3.1. Acting et impulsivité, des éléments non-moi en moi.....	p.276
7.1.3.2. Conscience morale et sentiment de culpabilité.....	p.281
7.2. EMERGENCE D'UN MODELE DE FONCTIONNEMENT PSYCHIQUE.....	p.289
7.2.1. Un modèle axé sur le narcissisme et la subjectivation.....	p.289
7.2.1.1. Préservation narcissique.....	p.289
7.2.1.2. Lutte contre la désobjectivation.....	p.292
7.2.1.3. Protection du narcissisme et lutte contre la désobjectivation : pour une autre lecture des conduites addictives.....	p.294
7.2.2. Alternances au sein des couples d'opposés.....	p.298

7.2.3. Une logique de survie.....	p.301
7.2.3.1. Situations paradoxales et processus de subjectivation.....	p.301
7.2.3.2. Dysfonctionnement du Moi-Peau, déformation du Moi.....	p.304
7.3. LA RUE, UNE EXPERIENCE PARADOXALE.....	p.307
7.3.1. Couples d'opposés et clivage de l'objet.....	p.308
7.3.2. Une expérience de transformation de soi.....	p.310
7.3.3. Un espace-temps particulier.....	p.314
7.3.3.1. La question de l'espace.....	p.314
7.3.3.2. Le problème de la temporalité.....	p.316
7.4. SECOND SCHEMA THEORISANT.....	p.321
8. CONCLUSION GENERALE	
8.1. DE LA RUE A LA SOCIETE, DE LA PRECARITE A LA POSTMODERNITE.....	p.322
8.2. ESSAI DE COMPREHENSION DES FONCTIONNEMENTS LIMITE.....	p.325
BIBLIOGRAPHIE.....	p.329
9. ANNEXES (Sur Compact Disc)	
9.1. SCORE EPICES	
9.2. INTERVIEWS RETRANSCRITS	
9.2.1. Léon	
9.2.1.1. Léon interview 1, réalisée le 30/06/2010	
9.2.1.2. Léon, interview 2 réalisée le 7/07/2010	
9.2.2. Martin	
9.2.2.1. Martin, interview 1, réalisée le 21/07/2010	
9.2.2.2. Martin, interview 2, réalisée le 11/08/2010	
9.2.3. Christophe	
9.2.3.1. Christophe, interview 1, réalisée le 29/09/2010	
9.2.3.2. Christophe, interview 2, réalisée le 20/10/2010	

9.2.4. Mick

9.2.4.1. Mick, interview 1, réalisée le 1/12/2010

9.2.4.2. Mick, interview 2, réalisée le 15/12/2010

9.2.5. Claire

9.2.5.1. Claire, interview 1, réalisée le 15/09/2010

9.2.5.2. Claire, interview 2, réalisée le 22/09/2010

9.2.6. Laury

9.2.6.1. Laury, interview 1, réalisée le 15/07/2010

9.2.6.2. Laury, interview 2, réalisée le 28/07/2010

9.2.7. Romane

9.2.7.1. Romane, interview 1, réalisée le 29/09/2010

9.2.7.2. Romane, interview 2, réalisée le 20/10/2010

9.2.8. Vanille, interview 1, réalisée le 22/09/2010

9.2.9. Anne, interview 1, réalisée le 11/08/2010

9.2.10. Albert, interview 1, réalisée le 3/11/2010

9.3. FORMULAIRE DE CONSENTEMENT ECLAIRE

1. INTRODUCTION GENERALE

Cette recherche s'inscrit dans une continuité avec celle que nous avons effectuée en 2009, (Master 2 Recherche, Université Paris 13). Dans cette recherche antérieure, nous avons pu mettre en évidence la dimension traumatogène de l'exclusion sociale qui apparaît dans les premiers temps de la rue (au moment de l'expulsion locative notamment) comme une effraction puis, à mesure que la situation perdure, comme une situation traumatique répétée. Nous avons pu également mettre en évidence des difficultés narcissiques et identitaires chez les sujets en situation de précarité (Fierdepied et al., 2012). Cependant, nous n'avons pu, à l'époque, approfondir cette vaste question.

Restées en suspens, ces interrogations trouvent elles-mêmes leur origine dans notre pratique clinique auprès des publics les plus précarisés, c'est-à-dire vivant leur quotidien dans la rue. Les usagers que nous sommes amenée à rencontrer, présentent des particularités dans leur fonctionnement psychique et relationnel que nous ne réussissions pas à saisir pleinement et qui semblaient constamment nous échapper. Nous avons conscience qu'une hypothèse diagnostique reste difficile à poser dans un contexte environnemental aussi particulier que la situation de précarité sociale. A cela s'ajoute la présence systématique de consommations de produits psycho-actifs chez les sujets que nous rencontrions en consultation puisque nous exerçons dans un Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie (CSAPA)¹. Notre mission principale, s'inscrivant dans le cadre général des Programmes Régionaux d'Accès à la Prévention et au Soins (PRAPS), issus de la loi contre les exclusions de 1998, a été (nos missions se sont depuis élargies) la mise en place de permanences dans des structures d'hébergement et d'insertion pour favoriser l'intérêt des publics précarisés à leur santé (au sens de la charte d'Ottawa, 1986) et notamment à leurs consommations de produits psycho-actifs. Ainsi, dans notre activité clinique, une partie importante du public rencontré, fréquentant la rue, semblait ne relever d'aucune structure telle que névrose, psychose ou perversion. Les signes cliniques étaient variables, peu stables pour un même individu. Les sujets se présentaient généralement comme hypersensibles au monde environnant. Ils évoquaient fréquemment un vide intérieur, de l'ennui. Rien ne semblait les raccrocher à la vie sinon les produits psycho-actifs qu'ils consommaient. Ils n'avaient généralement pas de demande de soins, avaient bien du mal à supporter une relation d'aide dans le cadre d'un entretien formalisé. Les difficultés narcissiques apparaissaient soit dans leur fragilité, leur vulnérabilité dévoilée, soit dans une apparente autosuffisance. Tentant de mettre un nom sur ce que nous observions, nous optons le plus souvent pour le diagnostic d'état-limite ou de personnalité narcissique.

¹ CSAPA géré par l'Association Nationale de Prévention en Alcoologie et Addictologie du Cher (A.N.P.A.A.18)

Lors de notre recherche préliminaire de 2009, nous avons ouvert, dans la conclusion, l'idée qu'il existerait un lien entre la précarité sociale comme situation traumatogène et ces difficultés narcissiques et identitaires.

Surprise également de la prégnance des violences vécues au cours de leur enfance et de leur adolescence, nous souhaitions comprendre la place que pouvaient prendre ces traumatismes dans la situation de précarité sociale actuelle et la manière dont ils influencent éventuellement le vécu subjectif de précarité.

Cette recherche doctorale, se propose donc d'analyser les liens entre précarité sociale, traumatisme et fonctionnement psychique de type limite.

La recherche d'une articulation, de liens entre ces trois concepts nous plonge dans le débat qui consiste à savoir si ces fonctionnements limites/narcissiques ont une étiologie traumatique comme le suggèrent Bergeret (1986), Anzieu (1987), Green (1990), mais aussi Links et al., (1988), Herman et al. (1989), Zanarini et al. (1989), Ogata et al. (1990), ou encore Westen et al. (1990). Si cette étiologie est juste, de quels types de traumatismes en particulier faut-il parler (Paris 1996) ? Peut-on regrouper ces fonctionnements et les considérer comme une organisation stable de personnalité (Kernberg 1975 a et b) ? Enfin, est-il possible d'observer un glissement d'une structure névrotique vers un fonctionnement limite comme les écrits de Freud dans la seconde partie de son œuvre l'aurait sous-tendu (1914, 1915 d'après Charrier et Hirschelmann (2009) ? L'idée que des événements de vie traumatiques puissent amener des individus à présenter un fonctionnement limite, implique donc qu'une réalité externe puisse possiblement modifier ou influencer une structure de personnalité. Ceci supposerait que les structures de personnalité ne soient pas stables ou que des événements de vie violents, traumatiques puissent remettre en cause cette stabilité. Nous avons débuté cette recherche sans *a priori* sur ces questions.

Un auteur comme Claude Barrois (1989) admet et soutient que le syndrome psychotraumatique puisse être considéré comme un état limite voir une psychose (au sens analytique). François Lebigot (2012,) de son côté, estime que les personnalités « névrotiques graves » (qu'il distingue des personnalités « névrotico-normales ») sont des sujets qui ont eu à rencontrer dans leur enfance des traumatismes importants. Reste à savoir si les sujets qui développent un traumatisme psychique, y étaient en quelque sorte « prédisposés » ou si, comme nous le rappelle Ferenczi, tout homme soumis à un trauma suffisamment intense peut, quelle que soit sa structuration psychique, avoir le sentiment de « devenir fou » (1932 a).

Une étude intéressante de L. Schiltz, B. Houbre et C. Martiny (2007) sur différents groupes de personnes sans abri, montre que si des sujets réfugiés ayant vécu des traumatismes graves, présentent clairement des symptômes psychotraumatiques, les SDF autochtones quant eux, montrent, de manière prégnante, des fonctionnements limites. Quel rapport peut-on alors établir entre syndrome psychotraumatique et fonctionnement limite ? Si l'on admet que ces deux expressions symptomatiques présentent une étiologie traumatique, leur distinction est-elle due au type de trauma traversé ou bien à l'âge auquel il a été vécu ?

C'est sur ces questions certes ambitieuses que nous avons engagé notre recherche doctorale, acceptant, de fait, de nous laisser porter vers de nombreuses inconnues. Nous espérons que ces liens nous offriront une meilleure appréhension de ces fonctionnements sur lesquels les auteurs ne s'accordent pas aisément bien qu'ils soient de plus en plus répandues dans nos sociétés. Nous pensons également que cette recherche pourra être une base de réflexion guidant les différents modes d'intervention des professionnels auprès des personnes précarisées offrant ainsi une meilleure compréhension des sujets en situation de précarité sociale et de leur vécu subjectif.

Après cette introduction, notre seconde partie sera consacrée à une revue de la littérature. Nous présenterons ensuite notre méthodologie puis le terrain de recherche ainsi que les sujets auprès desquels nous avons recueilli des données. La cinquième partie sera dédiée à la présentation de nos résultats. La sixième partie sera consacrée à deux niveaux d'analyse, l'une basé sur la méthode issue de la *grounded theory*, l'autre consistant en une relecture plus clinique. La septième partie nous permettra de discuter les éléments d'analyse et enfin, la dernière et huitième partie formera la conclusion.

Nous allons dès à présent faire le point sur les différentes notions abordées au cours de cette introduction au travers de trois revues de la littérature. Nous aborderons tout d'abord la notion de traumatisme psychique, puis le très controversé concept de fonctionnement limite, et enfin la question de la précarité sociale.

2. REVUE DE LA LITTERATURE

2.1. LE TRAUMATISME PSYCHIQUE

Les termes de « victime » et de « traumatismes » sont utilisés largement, de manière indifférenciée et sont aisément galvaudés dans nos sociétés. C'est pourquoi, il nous paraît important de, tout d'abord, revenir à leur origine et définition. Le terme de « victime » a tout d'abord une connotation religieuse : la victime est en effet, à l'époque antique, celle qui est offerte en sacrifice aux dieux (d'après Larousse 2014 : « créature vivante offerte en sacrifice à une divinité »). Peu à peu le terme s'est dégagé de cette signification pour décrire une personne souffrante qui a des droits. Elle répond actuellement à la définition de l'Organisation des Nations Unies (O.N.U.) qui la présente dans la résolution n° 40-34 de son Assemblée Générale du 29 novembre 1985 comme une « personne physique qui a subi un préjudice y compris une atteinte de son intégrité physique ou mentale, une souffrance morale ou une perte matérielle, directement causé par des actes ou des omissions » (O.N.U., 1985, p.226). Le terme de « victime » est avant tout juridique mais il peut être appliqué à toute personne en souffrance personnelle, du fait d'une réalité objective, d'un événement, socialement reconnu comme dommageable et qui peut être de nature à être pris en charge socialement, juridiquement, psychologiquement. Si en terme juridique une classification est possible en fonction de la nature du préjudice (violence volontaire ou non, agression sexuelle, catastrophe collective, naturelle, accidents...), elle ne vaut pas d'un point de vue psychologique. Elle a un intérêt évidemment important pour comprendre la manière dont un individu a été impliqué dans un événement dramatique, si les violences qu'il a subi ont été répétées ou non, s'il connaissait le ou les agresseurs à l'origine de l'événement. Or, ce n'est pas tant la nature de l'événement qui est déterminante mais bien son impact sur l'individu qui le vit, le traverse, c'est-à-dire son impact traumatique. On peut en effet être victime sans nécessairement présenter les signes cliniques d'un traumatisme psychique.

2.1.1. Le point de vue historique

Le psychotraumatisme est connu depuis l'antiquité. C'est à Herman Oppenheim, à la fin 19^{ème} siècle, que l'on doit la redécouverte de ce terme. Il réapparaît à l'époque de l'industrialisation, de la mécanisation et des accidents qu'elle provoque. Contemporain de cette époque, Sigmund Freud se questionne lui aussi sur la notion de trauma et de traumatisme et c'est sur le modèle de la névrose traumatique qu'il bâtit la psychanalyse.

En effet, rencontrant de nombreuses patientes souffrant de crises d'hystérie, il va considérer tout d'abord cette pathologie comme une forme de névroses traumatiques dont l'origine serait un attentat sexuel subi par le sujet au cours de son enfance. Pour Freud à cette époque, le trauma est d'origine sexuelle.

Rapidement pourtant, il va se détourner de sa *neurotica* (Freud, 1897). Non pas qu'il nie le fait que des attentats sexuels réels puissent affecter les sujets, il introduit en réalité l'idée qu'une scène puisse venir faire écho à des fantasmes inconscients. Ce n'est donc pas le trauma qui est refusé par Freud mais la séduction incestueuse obligée. Au contraire de ce qui est souvent et trop rapidement résumé, Freud ne cessera de soutenir la réalité de scènes de séduction et leur pouvoir traumatogène comme on peut le constater dans l'analyse de « l'homme aux loups » (1918) au cours de laquelle on le voit rechercher des scènes traumatiques réelles. Pourtant, ce détournement de la réalité du traumatisme a été la cause de la rupture entre Freud et Sandor Ferenczi. Partant d'une pratique clinique riche, Ferenczi reste convaincu de la validité de la théorie de la séduction.

L'apport de Ferenczi est cependant important car avec lui la conception de la nature du traumatisme va changer : il n'est pas uniquement sexuel mais avant tout d'ordre affectif (Ferenczi, 1932 b). Pour Ferenczi, c'est le déni de ce que vit l'enfant qui rend la scène traumatique. Il va être à l'origine de notions importantes comme l'angoisse de mort, le clivage, l'identification à l'agresseur. Il va surtout être le premier à comprendre l'importance que revêt l'objet (mère, père ou substituts) dans l'organisation psychique de l'individu. Il l'évoquera dès 1909, c'est-à-dire dès son premier écrit au travers du concept d'introjection en tant qu'il « fait passer, sur un mode fantasmatique, du « dehors » au « dedans » des objets et des qualités inhérentes à des objets » (Laplanche et Pontalis, 1967). C'est sur la question de l'objet que vont alors s'opposer Freud et Ferenczi.

Freud poursuivra tout au long de son œuvre ses réflexions sur le traumatisme. La catastrophe humaine de la première guerre mondiale et la confrontation des psychiatres et psychanalystes avec les névroses traumatiques dites « névroses de guerre » vont obliger Freud à remanier sa théorie. Il va ainsi produire à partir des années 1916-1920, la seconde partie de son œuvre.

Il mettra notamment l'accent sur l'importance de son économie psychique : il développera les notions de pulsion de vie et de mort, révélées par la compulsion de répétition. A partir de 1920, Freud considère qu'un événement fait traumatisme quand il fait effraction, qu'il déborde les capacités psychiques d'un individu à le métaboliser, le laissant comme un corps étranger dans le psychisme (1920).

A partir de 1926, dans « Inhibition symptômes et angoisse » Freud envisage alors le traumatisme comme une perte d'objet, rejoignant en cela une partie des propositions de Ferenczi. Il évoque le sentiment d'impuissance (*Hilflosigkeit*) ressenti par le sujet incapable parce que trop immature de faire face à cette perte.

Le contexte de la première et seconde guerre mondiale, puis celui des guerres coloniales a bien évidemment réactualisé la question du traumatisme psychique. De même, la vie moderne puis

postmoderne qui a largement démultiplié les situations traumatogènes, montrant définitivement que la névrose traumatique ne se limite pas uniquement au traumatisme de guerre. (Claude Barrois, 1988). De plus, comme le montre Freud dans « l'Homme Moïse... », le traumatisme devient narcissique : Freud fait en effet référence aux blessures précoces faites au Moi. Il s'éloigne donc de la définition des névroses traumatiques pour donner au traumatisme une définition encore plus large qui sera reprise et développée par des auteurs comme Winnicott (1969), Green (1983), Roussillon (1999)...

2.1.2. Définir le traumatisme psychique

D'après le DSM-5, le traumatisme est défini par des troubles liés à une situation qui a provoqué chez un sujet un stress intense (APA, 2013) lié à l'exposition à une menace de mort, des blessures graves ou un abus sexuel.

Le psychotraumatisme peut être défini (Lebigot, 2001) comme la conséquence psychique engendrée par l'expérience effroyable (le trauma) d'être confronté au réel de la mort. Il ne s'agit pas d'avoir fantasmé la mort, de l'avoir imaginé, il s'agit de son surgissement soudain. Bien souvent les personnes qui ont fait cette expérience disent s'être crues mortes. Dans cette recherche, le concept de trauma sera comme nous le verrons plus loin, discuté et élargi aux situations provoquant une agonie psychique, un vécu d'anéantissement psychique.

L'effraction psychique se comprend aisément si, comme nous le rappelle Freud dans « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », on se souvient que l'inconscient ne peut concevoir la mort. « Dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité » (1915, p. 19). Nous nous savons mortels mais nous ne savons rien de cet état de mort.

Dans l'expérience du trauma, la rencontre avec la mort va provoquer l'effroi. Freud (1920) le distingue de la peur et de l'angoisse. Il le définit comme une peur majeure qui fait intrusion dans le psychisme de l'individu avant même qu'il n'est eu le temps de s'en défendre. Thierry Baubet (2003, 2008, 2012) considère l'effroi comme un invariant culturel et ainsi comme un des facteurs (avec les réviviscences) permettant d'évoquer la notion de traumatisme psychique. L'effroi, nous dit Ferenczi (1932 c), provoque la mise « hors d'elle » d'une partie de la personne. Il offre ainsi une explication au mécanisme de clivage permettant au sujet de se couper de sa souffrance mais aussi d'introduire la notion d'identification à l'agresseur qui est « l'introjection du sentiment de culpabilité de l'adulte par l'enfant » (p. 44).

L'effraction psychique provoquée par le trauma va traverser toutes les protections que le psychisme avait bâties depuis sa construction. En effet, si l'on reprend la théorie du Moi-Peau de Didier Anzieu (1985), on peut comprendre le psychisme humain au travers de la métaphore du corps humain. Tout comme le corps possède une enveloppe de peau pour délimiter

l'intérieur et l'extérieur de son corps, pour en filtrer les agressions extérieures et permettre de laisser ressortir par ses pores les toxines rejetées, le psychisme se constitue une enveloppe de protection et qui est dite « pare-excitation » : cette enveloppe permet de filtrer les excitations externes tout comme de contenir les pulsions internes. Or, quand le trauma survient, il va déchirer cette protection psychique et faire intrusion dans le psychisme de l'individu. Il serait comme un corps étranger impossible à raccrocher à une représentation psychique. Avec un contenant endommagé, déchiré, ne pouvant plus assumer ses fonctions habituelles, l'individu est alors soumis au chaos et aux angoisses d'anéantissement qui l'accompagnent. Il est ainsi ramené aux émotions archaïques du nourrisson, soumis aux excitations externes et aux tensions internes, c'est-à-dire au chaos d'avant le langage et à l'anéantissement qu'il provoque. Pour François Lebigot (2001), la culpabilité et la honte éprouvée par les victimes sont en lien avec la transgression que cette expérience suppose : au travers du trauma, le sujet a le sentiment d'avoir rompu le tabou qui consiste à voir la mort en face. Elle ramène les individus à l'origine, au néant d'où nous venons et où nous disparaîtrons. La honte trouve son origine dans le fait d'avoir été déshumanisée par cette expérience ou du moins d'avoir saisi la fragilité de l'humanité comme celle de la vie. Cette honte face à l'inhumanité est aussi en lien avec l'absence de secours et le sentiment d'impuissance éprouvé : ils n'ont pu ni se défendre, ni être défendus. Il s'agit là d'une expérience de détresse majeure qui va influencer sur l'installation de symptômes psychotraumatiques.

2.1.3. Description clinique

Une des particularités du trauma est qu'il ne suffit pas en lui-même à déclencher ou non la mise en place de symptômes. D'autres éléments semblent intervenir dans l'évolution psychique vers une névrose traumatique. Nous allons dans un premier temps décrire les différentes phases qui définissent les troubles, puis nous aborderons le point de vue de certains auteurs sur les éléments et les situations qui induisent ou non les symptômes psychiques.

Le syndrome psychotraumatique recouvre en général trois phases reprise dans l'établissement d'une névrose traumatique.

Au cours des premières heures, premiers jours, il est fréquent nous rapporte Baubet (2008) que les premiers moments après l'évènement ne laissent apparaître aucun trouble. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu psychotraumatisme. Quand réaction il y a, on repère :

- des troubles anxieux avec agitation ou au contraire inhibition traduisant une sidération psychique. Il est également possible de voir émerger des troubles somatiques et convertifs.
- des troubles de conscience avec dépersonnalisation, désorientation, déréalisation voire des manifestations psychotiques mais transitoires ou encore des troubles de l'humeur.

Passés ces premiers jours et jusqu'à un mois après l'événement, certains signes peuvent apparaître même si la première phase semble avoir été bien gérée. On parle alors de psychotraumatisme ou traumatisme psychique.

Au-delà d'un mois, les signes suivants montrent l'installation d'une névrose traumatique qui comprend quatre grands groupes de symptômes :

- le syndrome de répétition est spécifique : l'élément traumatisant est revécu de manière envahissante au travers de cauchemars, de réminiscences diurnes, de comportements reproduisant un état d'alerte constant.
- des conduites d'évitement de situation de stress rappelant l'événement traumatique avec tendance phobo-obsessionnelle, compulsive, sont relevées.
- le troisième groupe concerne les modifications de la personnalité : irritabilité, repli, régression, désinvestissement affectif, cognitif
- enfin les troubles anxieux, dépressifs avec idées suicidaires, conversions addictions forment le quatrième et dernier groupe de symptômes.

Les symptômes sont évidemment nombreux et l'on remarque que les variabilités cliniques sont importantes notamment en fonction des cultures des sujets. L'ethnopsychanalyse nous offre cependant la possibilité de relever les invariants culturels qui portent sur les processus psychotraumatiques c'est-à-dire l'expérience de l'effroi avec sidération, suivie d'une modification de sa vision du monde, un sentiment de métamorphose de sa personne au travers de la souffrance (Baubet et Moro, 2003).

Au-delà des névroses traumatiques, d'autres pathologies peuvent apparaître à la suite d'un trauma. L'étiologie traumatique est évoquée régulièrement dans les fonctionnements limites. Ferenczi le premier a évoqué la gravité des traumatismes de l'enfance qui impliquent un être dont le développement de la personnalité n'est pas terminé (Ferenczi 1931). Ils conduisent au seul développement du ça et le surmoi (Ferenczi 1932 b). La blessure est avant tout narcissique. Winnicott (1969) évoque, lui aussi, l'effet d'anéantissement auquel conduit une situation traumatique. Le clivage est alors le seul moyen de protection d'un sujet mis dans l'incapacité d'intégrer l'expérience qu'il vient de traverser. Il est particulièrement mis à l'œuvre dans des expériences très précoces à une époque où le Moi n'est pas encore en capacité de se le remémorer. En se clivant, le Moi perd son unité, se fragmente. Il donne possiblement lieu à des pathologies du self. Pour ces auteurs analytiques, l'étiologie

traumatique chez les sujets présentant un fonctionnement limite, ne fait pas de doute. Pour Jean Bergeret (1986), il peut s'agir d'un traumatisme infantile majeur ou d'une série de traumatismes cumulés qui a rendu impossible l'équilibre narcissique.

2.1.4. Etiologie des troubles de la personnalité

Dès la fin des années 80, diverses recherches mettent en avant l'étiologie psychotraumatique des troubles de la personnalité borderline. De nombreuses études citées par Debray et Nollet (2011) mettent en avant le lien existant entre psychotraumatismes et ce qui se rapprocherait d'un tableau proche de ces personnalités. En particulier, une étude de Westen D. et coll datant de 1990 met en évidence des antécédents d'agressions sexuelles de la part d'un proche chez 26 à 33 % des sujets borderline et des antécédents d'agressions physiques chez 25 à 52 % des cas. Ces antécédents traumatiques sont cependant retrouvés dans d'autres troubles de la personnalité comme les personnalités paranoïaques et psychopathiques (Bierer L.M. et coll, cités par Debray et Nollet 2011). Battel et coll en 2004 (cités par Debray et Nollet 2011) retrouvent des antécédents d'agression (73 %) et de négligences (82 %) dans une population de 600 sujets présentant des troubles de la personnalité.

Enfin une autre étude menée par Bandelow et coll, (cités par Debray et Nollet 2011) montre que l'on retrouve des traumas pour la presque totalité des personnalités borderline étudiées. Seuls 6,4 % des sujets échapperaient au traumatisme élargi (violences intrafamiliales, négligences, instabilité, séparations...). Pour certains auteurs, les comorbidités entre personnalité borderline et traumatisme psychique sont importantes.

De manière générale, les troubles de la personnalité semblent d'après Debray et Nollet avoir pour principale étiologie les traumatismes précoces notamment les maltraitances sexuelles et psychiques, les séparations et pertes, une pathologie chez le parent ou des difficultés d'interactions parents-enfants dans le sens d'un manque d'affection ou au contraire d'une surprotection. On parle ici, bien sur, de véritables traumas mais aussi de manière plus élargie d'événements de vie douloureux. Tousignant (cité par Debray et Nollet 2011) a, dans ce cadre, montré que la douleur liée aux séparations et aux deuils est autant liée à la perte de la famille d'origine qu'à l'accueil défavorable dans une famille de placement ou une institution.

Cette explication étiologique pose bien évidemment la question de la reconstruction rétrospective d'événements de vie qui est au centre de notre recherche sur la précarité sociale.

2.1.5. Les divergences et élargissements conceptuels.

Le concept de névrose traumatique a évolué quelque peu différemment dans le DSM américain. La notion de *Post Traumatism Stress Disorder* (PTSD) apparaît pour la première

fois dans le DSM-III en 1980. Il donne lieu à une reconnaissance pour les patients : leurs troubles nous dit Radjack (2012) ne sont plus assimilés aux catégories psychiatriques habituelles et encore moins considérés comme de la simulation.

Proche de la description des névroses traumatiques dans un premier temps, le concept de PTSD s'en est peu à peu éloigné. Il met alors l'accent sur l'événement traumatique, sa gravité, s'appuyant sur le modèle du stress dans sa vision neurovégétative et neurobiologique. Le concept de PTSD emprunte en effet au langage de la métallurgie, la notion de stress. Le stress est une réaction réflexe, d'alerte, de mobilisation et de défense, conduisant à des conduites de sauvegarde jusqu'à un certain point. Trop intense, le stress peut conduire au contraire à la sidération, la fuite panique, l'action automatique...

Or cette vision est, pour la psychiatrie francophone, trop réductive et confuse. C'est pourquoi l'Association de Langue Française pour l'Etude du Stress et du Traumatisme (Alfest) est créée en 1990 à l'initiative du docteur Louis Crocq. Elle se donne pour but de travailler la distinction entre stress et trauma. Cette association défend la mise en œuvre de thérapies ayant pour objectif de redonner du sens à une expérience (le trauma) qui fait rupture avec le signifiant. Elle défend également l'idée que le psychotraumatisme résulte de la façon dont un individu singulier va rencontrer et vivre subjectivement un événement. Celui-ci pourra donc être vécu comme un trauma pour certains sujets et non pour d'autres. Il est donc plus juste de parler d'événement traumatogène.

En 1994, le DSM-IV décrit et complète le *complex PTSD* (état de stress post traumatique complexe). Il est proposé initialement par Judith Lewis Herman (1992) comme une alternative au diagnostique de trouble de la personnalité. Elle le décrit comme un traumatisme qui va détruire le sens de soi et la confiance en autrui à une période fondamentale du développement de l'individu. Pour le DSM-IV, il s'agit d'un trauma vécu sur une période prolongée et qui est engendré par la mise sous contrôle total du sujet par un ou d'autres individus. Thierry Baubet dans sa thèse de doctorat en psychologie, évoque ces troubles post-traumatiques complexes comme des « situations de traumatismes extrêmes, tels que la torture, ou répétés, comme les situations de maltraitance, les symptômes observés répondent à la fois aux conséquences directes de l'effraction psychique et aux conséquences des mécanismes de défense mis en place face à l'anticipation de nouvelles situations traumatiques et qui peuvent être très mutilantes pour le Moi » (2008 p.34). Les abus sexuels, exploitations ou maltraitements sur enfants, prostitution, violences domestiques, tortures, séquestrations en font partie. Ce concept de *complex PTSD* est intéressant au sens où il distingue des situations non seulement extrêmes mais qui sont également supportées sur la durée. Cependant, dans le DSM-IV, il se réduit

toujours à l'aspect neuro-végétatif en oubliant les notions de honte et de culpabilité, les modifications de la personnalité, les bouleversements identitaires...

Ferenczi parle dès 1932 des conséquences graves que peuvent avoir ces traumatismes répétés : l'individu va dans un premier temps tenter de trouver la force de supporter ce qu'il traverse, en gardant l'espoir que cela va s'arrêter. Face à la répétition de la situation, l'individu ne peut plus maintenir l'unité de sa personnalité qui va alors se fragmenter. La question de l'anéantissement psychique vient s'ajouter ici à celui de la rencontre avec le réel de mort.

Le DSM-5 conserve la notion de *Posttraumatic Stress Disorder* en évoquant comme traumatogène, un événement que subit directement un individu, dont il est témoin ou encore qui concerne un proche même si le sujet n'est pas présent au moment de l'événement. Cette dernière catégorie élargit considérablement le nombre de personnes pouvant intégrer le diagnostic de Posttraumatic Stress Disorder. Il faut évidemment que soient présents des symptômes d'intrusion (réminiscence diurnes, cauchemars, ou toute réaction dissociative au cours de laquelle le sujet revit l'événement traumatique.), des réactions d'évitement, des altérations négatives de la cognition, une altération de l'humeur altérée avec des réactions agressives, des conduites à risques.

Le DSM-5 prévoit également des facteurs de risque et de protection prétraumatique, péritraumatiques et post-traumatiques : les problèmes émotionnels dans l'enfance, le statut socio-économique, le niveau d'éducation, le genre, la culture (si le fatalisme y est prégnant), l'âge (les jeunes sont plus vulnérables que les plus âgés) entrent en considération comme facteurs pré-traumatiques importants. L'intensité de l'événement lui-même, mais aussi les liens unissant la victime à son agresseur sont des facteurs péri-traumatiques forts (notamment chez l'enfant quand les proches sont impliqués dans les événements). Enfin, le DSM-5 prévoit des facteurs posttraumatiques qui incluent notamment les stratégies de défense inadaptées ou encore la manière dont l'environnement va soutenir ou non l'individu.

Le DSM-5 souligne l'importance de l'implication des proches dans la gravité de l'événement traumatogène chez l'enfant de 6 ans et moins.

De nombreux auteurs psychanalytiques dans la lignée de Winnicott, tels que Green ou Roussillon, ont élargi, eux aussi les situations qui font traumatisme. Ils évoquent, aux côtés de celles qui confrontent un sujet à sa propre mort physique, celles qui le conduisent au sentiment de son anéantissement psychique, provoquant alors une « terreur agonistique » (Roussillon 1999), une « terreur sans nom » (Bion 1962), une « agonie primitive » (Winnicott 1969).

Pour Roussillon (1999) cependant, une situation initiale ne devient traumatique que si l'environnement n'apporte pas de réponse adéquate. Il situe donc le traumatisme en trois phases : dans la première, la situation provoque un état de tension qui déborde les capacités du sujet. La seconde phase présente la particularité d'être un état de détresse sans solution interne et qui semble sans fin. La troisième et dernière phase montre un état de détresse qui provoque un état d'agonie psychique. Cet état traumatique primaire possède la caractéristique d'être sans représentation et sans issue puisque privée non seulement de ressources internes mais aussi des ressources d'un environnement incapable d'en proposer. Il peut s'agir, pour cet auteur, d'une douleur aiguë, deshumanisante, d'une terreur, d'un effroi. Il préfère cependant évoquer la notion de situations extrêmes plutôt que de parler de traumatisme psychique. Pour Green, ce peut être aussi un désinvestissement trop précoce ou trop brutal de la mère, entraînant une désillusion insupportable. Il parle alors de « traumatisme narcissique » (Green 1983). Ici, le trauma est non représenté et ne laisse de trace que son absence de trace. (Green 1999) parle pour cette raison de « traumatisme en creux ».

De manière générale, pour Roussillon toujours, il faut considérer comme traumatique toutes situations où un enfant est soumis de manière répétée à une logique paradoxale. La compréhension de cette logique paradoxale a été développée par les théoriciens de la communication (P. Walzlawick, 1967) à partir des travaux de G. Bateson. Cet anthropologue, dans les années cinquante, a pu définir la notion de traumatisme de non-sens, à partir de données sur l'initiation dans les cultures traditionnelles : soumis à des paradoxes, le sujet, ne pouvant jouer sur l'émetteur, va devoir, contraint et forcé, modifier le récepteur c'est-à-dire son propre appareil psychique. Il s'agit, nous dit Tobie Nathan, d'un traumatisme intellectuel qui, face à l'incompréhension du message, va bouleverser l'appareil psychique. Nathan repère cependant, au côté de ce traumatisme de non-sens, deux autres : l'un lié à un afflux libidinal, l'autre lié à la perte d'un cadre contenant. Pour Nathan, « toute entreprise de modification profonde de l'identité, s'appuie (...) sur l'utilisation délibérée de ces trois types de traumatisme » (Nathan, 1988 p. 190).

Globalement, ce sont aussi des situations auxquelles on ne peut pas échapper. Elles sont également irréprésentables, n'offrant pas d'écart possible entre la chose et sa représentation. Elles produisent toujours un déni des éprouvés du sujet qui en réalité est un déni de sa subjectivité.

Ces traumatismes narcissiques vont donner lieu à des fonctionnements psychiques particuliers qui sont évoqués par les auteurs comme des pathologies du narcissisme, des psychoses blanches, fonctionnements ou états limites au travers d'une clinique du vide. Il s'agit de sujets

qui présentent principalement des difficultés relationnelles. Et de nombreuses manifestations cliniques montrent un dysfonctionnement du Moi qui a dû, très tôt, mettre en place des stratégies défensives telles que le clivage, le double retournement, la projection... ainsi, il semble que la névrose traumatique, ne soit pas à terme, la seule issue pathologique au trauma.

2.2. LES FONCTIONNEMENTS LIMITES

Le concept de limite est un concept psychanalytique. Il tente d'approcher un fonctionnement psychique qui se manifesterait dans le transfert, la régression dans la cure et ce, par un système défensif particulier.

La sémiologie met en avant une impulsivité marquée et dommageable retrouvée dans le recours à l'acte : les solutions addictives et/ou somatiques, des comportements auto ou hétéro-agressifs, la fréquence des passages à l'acte avec une tendance antisociale. Les difficultés relationnelles où prédominent la méfiance, avec peur de l'intrusion, fréquence de l'angoisse anaclitique, assumée ou pas, sont manifestes. Enfin des perturbations de l'identité, une instabilité de l'humeur, des symptômes dissociatifs sévères, la survenue d'idées persécutaires font également partie de ce tableau. Il est fréquent de retrouver dans les anamnèses, des événements traumatiques. Les mécanismes de défense relevés sont principalement le déni, le clivage ou encore l'identification projective.

Les symptômes sont souvent changeants, ce qui donne une impression clinique d'instabilité psychique. Pour bon nombre de cliniciens, il s'agit d'une catégorie « fourre-tout » dans laquelle sont regroupés à la fois les troubles narcissiques, les dépressions atypiques, les structures psychopathiques, psychosomatiques ou encore, les troubles de la personnalité. Elle occupe en cela une place intermédiaire au côté de la structure perverse proposée par Freud. On y retrouve en effet la dimension antisociale commune à ces deux notions.

De même, les termes désignant ce fonctionnement, difficile à saisir, sont assez divers et flous : affections limites, fonctionnement limite, troubles limites, organisation limite, personnalité borderline, qui suggèrent des hypothèses sous-jacentes variées. Depuis plusieurs décennies, les termes évoquant ces fonctionnements psychiques sont alors regroupés autour du concept de limite. Leurs définitions semblent se rapprocher tantôt des névroses, tantôt des psychoses mais aussi du caractère pathologique (personnalités « as if » de H. Deutsch, 1934). Ces auteurs parlent aujourd'hui d'organisation (Bergeret 1974, Kernberg 1975), de fonctionnement (Chabert in Bergeret, 1996), ou de cas limite (Green, 1990) pour évoquer un groupe de pathologies « à la recherche d'un nom » comme le souligne J. Leblanc (1996).

Le concept de limite est donc particulièrement délicat à manier et nous nous devons de l'utiliser avec prudence avant que d'en comprendre les enjeux, dont nous verrons qu'ils sont cliniques et théoriques. Nous verrons dans la suite de cette revue de la littérature que certains courants envisagent cette notion comme troubles de la personnalité, d'autres comme une troisième structure au côté de la névrose et la psychose, d'autres comme une organisation, d'autres enfin, la refusent totalement évoquant des névroses atypiques ou encore des psychoses blanches.

C'est pourquoi, nous avons beaucoup hésité entre différentes dénominations alors que la symptomatologie ne nous est pas problématique. Par prudence, nous utiliserons pour cette recherche, dont l'ambition serait aussi de tenter d'interroger ce concept de limite, le terme de fonctionnements limites qui nous paraît relativement neutre et ne nous engage pas trop vite vers un courant de pensée.

Nous proposons donc de présenter, dans un premier temps, le concept de limite, son histoire ainsi que le point de vue des principaux auteurs. Dans un second, nous proposerons de nous pencher sur la nosologie des fonctionnements limites au regard des grandes classifications internationales.

2.2.1. Un concept psychanalytique

L'histoire de ce concept nous est donnée par J. Leblanc (1996) qui nous rappelle que le terme de limite a été employé dès 1880 par Rosse puis par Hugues en 1884 pour décrire des cas de « folie limite ». Il fut repris en 1926 par Glover pour évoquer une pathologie du caractère à la frontière avec les psychoses.

C'est le plus souvent à A. Stern que l'on attribue ce terme qu'il utilise dans les années 30 pour évoquer les « névroses borderline ». Si, jusqu'à ce moment, les pathologies dites borderline sont associées à la psychose, elles concernent aussi, avec Stern, les névroses. Il insiste sur l'hypersensibilité des sujets, leur faible estime de soi. Il décrit une angoisse massive et l'importance majeure de la relation à l'autre et de son regard.

Le terme de « limite » n'est donc pas récent. Il est surtout utilisé par les auteurs d'influence analytique. J. Leblanc (1996) a proposé de retracer l'évolution des termes utilisés par la psychanalyse afin de tenter de mieux cerner ce concept : dans ses premiers écrits, Freud évoque deux grandes pathologies que sont la psychonévrose (de transfert) qui deviendra par la suite la névrose et la névrose narcissique qui deviendra la psychose. Rapidement pourtant, des auteurs comme K. Abraham, E. Glover ou W. Reich évoquent une troisième catégorie de pathologies que sont les pathologies du caractère. Si Abraham (1966) considère que le

caractère est à traiter comme une résistance de plus, Glover évoque l'idée qu'il s'agirait d'une pathologie distincte et particulière des catégories habituelles.

2.2.1.1. Freud et l'intuition des fonctionnements limites

Si Freud n'évoque jamais le terme de limite, il en a cependant l'intuition au travers de la notion de narcissisme qu'il introduit en 1914.

Pour Green (1999), c'est bien cette intuition des cas limites qui va pousser Freud à élaborer la seconde topique. Dans la première topique, l'inconscient est une référence au désir et dans ce sens, du côté de la névrose. Avec le Ça de la seconde topique, la pulsion vient se substituer à la représentation. Il est alors question de décharge pulsionnelle qui vient soulager l'appareil psychique. On trouve ainsi tous les phénomènes de conversion, phénomènes somatiques, conduites addictives, tendances au passage à l'acte, propre à la clinique des limites dans le sens où ces fonctionnements psychiques ne correspondent pas à la logique du plaisir/déplaisir mais se trouvent pris dans la compulsion de répétition.

Pour Jacques André (1999) pourtant, l'introduction du narcissisme (1914) déséquilibre la construction métapsychologique de Freud et ce, malgré l'élaboration de la seconde topique. Pour lui, les fonctionnements limites ne sont qu'une conséquence de ce narcissisme inachevé n'apportant rien aux découpages structurels que l'on connaît, à savoir névrose, psychose et perversion.

S'il est vrai, nous dit A. Green (1999), que Freud ne développera pas assez la question du Moi et des limites objets/sujets, avec le modèle de 1920 (« Au-delà du principe de plaisir ») il va cependant apporter des notions incontournables : ce modèle propose la vision d'un appareil psychique qui certes élabore et refoule, mais va aussi se débarrasser des représentations gênantes par le clivage, le déni, la forclusion et ainsi, d'une certaine manière se mutiler. Car si cet appareil psychique est parcouru de pulsions de vie, les pulsions de mort vont aussi tenter de détruire, d'anéantir l'être, pour retrouver la paix de l'inorganique.

Cette intuition qu'à Freud des fonctionnements limites ne doit pas nous faire oublier l'importance d'un précurseur comme S. Ferenczi dans la connaissance qu'il nous en apporte (1932). Il est le premier sans doute à mettre en avant l'étiologie traumatique de ces cas cliniques. Il va introduire l'idée d'anéantissement, de fragmentation du Moi face au trauma qui ne peut alors plus être unifié. Cette idée de fragmentation du Moi va être à la base de la compréhension des personnalités « as if » de H. Deutsch (1934) ou en faux self de Winnicott (1960).

2.2.1.2. Les principaux auteurs postfreudiens

Après Freud, la question des fonctionnements limites vient bouleverser la psychanalyse : axée sur l'inconscient, cette question ramène la recherche en psychanalyse vers le concept de Moi comme frontière. C'est l'angle vers lequel la psychanalyse anglo-saxonne n'hésite pas à se risquer en développant les concepts liés au Moi et à l'adaptation de l'individu à son environnement, sous l'influence de nombreux analystes européens immigrés aux USA pendant la seconde guerre mondiale. Parmi eux, Heinz Hartmann est considéré comme le chef de file de l'*Ego-psychology*. Grâce au concept de self proposé par ce courant mais aussi à celui des personnalités « as if » proposées par H. Deutsch (1934), Winnicott va pouvoir développer les notions de vrai et de faux self (1960), essentiel à la compréhension des fonctionnements limites.

Le concept de limite ainsi que la clinique qui y est liée, va alors se développer : aux Etats-Unis, H. Kohut, influencé par l'*Ego-psychology* va s'opposer aux conceptions de O. Kernberg. En France, la clinique limite et narcissique va être, elle aussi productive au travers d'auteurs comme J. Bergeret, D. Anzieu ou A. Green. Le premier s'inscrit dans la lignée de Kohut, les seconds vont développer parallèlement leurs points de vue sur ces fonctionnements, sous l'influence commune (mais évidemment pas unique !) des théories développées par Winnicott. Nous développerons dans la suite de cette revue de la littérature la pensée de ces auteurs concernant les fonctionnements limites. Pour tous ces auteurs, ces fonctionnements ne peuvent être classés ni dans les névroses ni dans les psychoses, ni même dans la normalité. Ils « se situent par exclusion » (Bonnet et Brejard, 2012, p. 45).

Cet espace entre névrose et psychose et ce qu'il contient, pose de nombreux problèmes : s'agit-il d'une simple frontière ou bien d'un véritable « no man's land » ? Les affections qui l'habitent, peuvent-elles être toutes regroupées sous une même structure ou bien peut-on parler de plusieurs types de personnalité parmi lesquelles on retrouverait les perversions décrites par Freud ? D'autres auteurs ne rentrent pas dans ce débat évoquant plutôt l'idée que les états limites occuperaient une place particulière, indéterminée entre le fait d'être et de ne pas être sujet, comme une mise en suspend d'un positionnement, d'une décision.

Nous présenterons les points de vue d'un certain nombre d'auteurs incontournables afin de comprendre ce qui, dans les différentes approches, se croise, s'affronte, ou se complète.

2.2.1.2.1. Otto KERNBERG

O. Kernberg (1975) propose le terme « d'organisation limite » préférable à celui « d'état limite » : pour cet auteur, ce second terme évoque un état transitoire entre névrose et psychose là où lui conçoit un état stable. En outre, le concept d'état-limite fait trop référence à la

psychanalyse qui le décrit comme une pathologie latente émergeant dans le transfert, la régression et les défenses psychiques. Le terme d'organisation limite lui convient mieux car il laisse entendre qu'il existerait un ensemble d'opérations mentales participant à la formation de symptômes et de traits de caractère très divers. Pour Kernberg, l'organisation limite fait référence à un système stable, cohérent, permanent tout autant que le sont les structures névrotiques et psychotiques. Elle regroupe un ensemble psychopathologique qui présente une structure du Moi déformée avec des frontières floues, induisant le manque de contrôle pulsionnel, l'intolérance à l'anxiété et dont l'organisation est prédominée par le clivage, le déni, l'identification projective. La faiblesse du Moi va en effet empêcher le développement de mécanisme de défense dit élaborés. Le terme d'organisation limite est défini alors comme un ensemble d'opérations mentales qui participent à la formation de symptômes mais aussi de traits de caractère extrêmement divers : eux seuls sont confus, mobiles, instables.

Pour Kernberg, nous sommes dans une pathologie des relations d'objets internalisées précoces et pathologiques où la synthèse entre bonnes et mauvaises introjections et identifications ne peut être réalisée.

Il intègre dans les organisations limites, à la fois les personnalités limites ainsi que les pathologies narcissiques : elles rejoignent les « as if » évoquées par H. Deutsch (1934) en ce sens qu'elles conservent l'épreuve de la réalité malgré une déformation du Moi. Leurs mécanismes de défense sont identiques tout comme le manque d'intégration du Soi et un état du Moi clivé ou dissocié, même si les personnalités narcissiques montrent un meilleur fonctionnement en apparence malgré des fantasmes de toute-puissance perceptibles. Les personnalités narcissiques sont incapables de dépendre d'autrui là où les personnalités limites montrent une dépendance acharnée et revendiquée. Ces derniers conservent malgré tout des capacités de relation d'objet très variées.

Ces organisations limites sont proches des troubles de la personnalité décrit par le DSM-IV-TR et la CIM10. Il est vrai que Kernberg se positionne dans une approche intégrative dans laquelle il tente de concilier l'approche descriptive/catégorielle et l'approche psychodynamique/structurale.

2.2.1.2.2. Heinz KOHUT

Evoquer Otto Kernberg ne peut se faire sans parler de son rival Heinz Kohut et de leur débat qui concerne la distinction ou non des états limites et des pathologies narcissiques. Kohut distingue les troubles narcissiques de la personnalité, des états limites, qu'il rattache aux psychoses.

Comme Kernberg, Kohut considère que ces troubles sont dûs à une affection de la cohésion du soi. Cependant, pour Kohut (1971), ce défaut de cohésion est non pas lié à l'intériorisation des relations d'objet mais aux vicissitudes internes du narcissisme dont, à la suite de Hartmann, il considère que les besoins priment sur les besoins sexuels : l'objet ne serait, au départ, qu'un moyen de satisfaire les besoins narcissiques du Moi et ainsi de favoriser son unité. Pour Kohut donc, il s'agit, dans les personnalités narcissiques, de magnifier l'objet pour échapper aux tendances dépressives, de le maîtriser pour nier la dépendance et de le mépriser pour annuler le sentiment de culpabilité.

Il met en avant l'importance de la grandeur et de l'idéalisation qui constituent le narcissisme et qui peuvent être endommagées par un trauma empêchant alors, la constitution du self.

2.2.1.2.3. Jean BERGERET

Bergeret, qui est plus proche de Kohut que de Kernberg, propose une approche structurale des états-limites. Pour lui, ce ne sont ni des névroses ni des psychoses. Il s'agirait d'une a-structuration limite de la personnalité. Ces états-limites sont une « maladie » du narcissisme secondaire là où la psychose est une « maladie » du narcissisme primaire. Il s'agit d'un « trouble de l'articulation entre le monde imaginaire interne et le monde vécu comme externe » (1986 p. 2). Le sujet s'appuierait sur le monde extérieur pour combler les failles et les manques de son monde interne.

Il entrevoit dans la question de ce qu'il nomme les états limites, deux traumatismes désorganisateur : l'un à un âge précoce, l'autre à la fin de l'adolescence. Le premier est lié à la difficulté à gérer la frustration et la menace de perte de l'objet. Il entraîne l'enfant dans une organisation provisoire que Bergeret appelle « tronc commun des états limites ». Cet aménagement peut tout à fait être stable et asymptomatique. Cependant à l'occasion d'un second trauma, cet aménagement peut décompenser et amener à l'effondrement psychique du sujet : la décompensation peut alors entraîner le Moi vers des troubles du caractère, un versant pervers, des troubles dépressifs, psychosomatiques...

Le clivage comme défense primordiale permet d'éviter l'éclatement du Moi qui va « simplement » se déformer. Il conservera une part adaptée à la réalité et une autre qui fonctionnera de manière anaclitique, tentant de combler une incomplétude narcissique primaire.

L'état limite est une pathologie du narcissisme dans laquelle la relation d'objet est centrée sur la dépendance anaclitique à autrui.

2.2.1.2.4. Didier ANZIEU

Anzieu s'inscrit lui aussi dans le débat opposant Kernberg et Kohut à la faveur de ce dernier : il met en avant, grâce à son concept de Moi-Peau, les différences entre personnalités limites et narcissiques (1985).

Les personnalités narcissiques ne veulent garder aucun élément de leur Moi-Peau en commun avec autrui de peur de la dépendance là où les états-limites ont des difficultés à distinguer ce qui vient du dedans de ce qui vient du dehors, les deux faces du Moi-Peau étant tordue tel un anneau de Moebius. La personnalité narcissique, pour réussir sa totale indépendance doit réduire l'écart entre les deux faces du Moi-peau ou bien les dédoubler encore. Si ce Moi-Peau enveloppe tout le psychisme, il manque de souplesse et se déchire plus aisément.

Pour Anzieu les sujets présentant des états-limites souffrent d'un manque de limites entre un Moi physique et un Moi psychique, un Moi réalité et un Moi idéal, entre soi et autrui. Ils montrent des dépressions, une indifférenciation des zones érogènes, une confusion entre ce qui est agréable ou douloureux. Les failles dans leur enveloppe psychique, provoquent une sensation de mal-être, le sentiment d'être spectateur de sa vie, de son corps, de son existence du fait que le Moi-Peau est l'interface qui permet une distinction dedans/dehors, ainsi qu'un lieu de communication avec autrui.

Ces failles seraient liées aux expériences précoces d'alternances répétées, brusques et imprévisibles d'accrochage et de lâchage qui ont perturbé la construction du Moi-Peau et par là-même, ce qui fonde la possibilité de penser. Il fait le lien avec les théories de l'attachement de Bowlby, Lorenz ou encore Harlow montrant l'importance et la nécessité pour le développement, d'un *grasping* rassurant. Il situe les phénomènes transitionnels de Winnicott comme effet de l'attachement.

2.2.1.2.5. André GREEN

André Green présente bon nombre de points communs avec Anzieu. Tous deux psychanalystes nés dans les années 20, ils ont parallèlement été influencés par les théories de l'école anglaise représentée par Klein, Bion, Winnicott.

Pour Green, on rencontre chez les sujets limites un défaut de fonctionnement de l'aire transitionnelle qui conduit à la création de symptômes (1990). Il évoque sa mise hors-jeu de la transitionnalité qui donne aux sujets et à leurs activités leur dimension destructrice. Cette dernière est présente dans l'effort pour ne pas penser, au travers des conduites addictives, de la fuite dans le sommeil ou encore de la projection et du déni.

Il définit alors le concept de limite de la manière suivante : « il nous faut donc considérer la limite comme une frontière mouvante et fluctuante, dans la normalité comme dans la

pathologie. La limite est peut-être le concept le plus fondamental de la psychanalyse moderne. On ne doit pas le formuler en termes de représentation figurée mais en terme de processus de transformation d'énergie et de symbolisation » (Green 1990, p. 146).

Ainsi, pour Green, les cas-limites se situeraient dans un *no man's land* dont les frontières sont floues. Il évoque les liens entre névrose et états-limites et plus précisément avec l'hystérie mettant en parallèle les phénomènes de conversion avec les phénomènes somatiques des états-limites, témoignant d'un manque d'élaboration.

Green postule des expériences traumatogènes précoces comme étiologie : les sujets limites auraient vécu une absence ou un excès de fusion avec la mère. Leur Moi est alors devenu vulnérable, rigide, sans cohésion et les pulsions agressives ont provoqué des tensions intolérables. Le clivage est alors un moyen de défense possible pour l'appareil psychique et porte sur plusieurs entités : psyché/soma, masculin/féminin, pensée/acte, dedans/dehors. C'est donc la chaîne même des représentations qui est détruite rendant nulle la possibilité de remonter à la représentation originelle. Pour Green, se plaçant ainsi dans la filiation de Piera Aulagnier, l'appareil psychique n'a pas seulement pour fonction de construire des représentations de choses mais aussi des représentations de sa propre activité. Dans le cas des états-limites, le Moi est paralysé dans sa fonction de jugement. La communication entre psyché et soma est rompue, provoquant des dissociations entre affect, représentations et pensées, entre psyché et soma, somatique et libidinal. Les symptômes psychosomatiques et hypocondriaques seraient alors des intrusions dans l'appareil psychique du soma, lui-même clivé entre corporel et libidinal. Enfin, le clivage crée, dans la sphère psychique, un isolement de noyaux, qui, bien que structurés ne communiquent pas entre eux. Le Moi, ainsi constitué, est appelé un *archipel* (Michel de M'uzan cité par A. Green) et provoque chez les individus limites les sensations de vide intérieur, de difficulté à se sentir être ou à être présents pour autrui, l'incapacité à penser et se représenter mais aussi, l'incapacité à supporter les affects négatifs qui, coupés de leurs représentations, réapparaissent au travers des actes. Les autres mécanismes de défense (identification projective, introjective, déni, omnipotence) ne sont que les conséquences du clivage.

Pour cet auteur, les cas-limites forment un carrefour entre névrose, psychose et perversion montrant ainsi leur indétermination structurale.

2.2.1.2.6. René ROUSSILLON

Roussillon (1991, 1999) propose un modèle de compréhension de toutes les formes de pathologie du narcissisme qui s'expriment au travers de souffrances narcissiques et de défenses particulières qui montrent la lutte des sujets contre le retour des expériences

agonistiques. Tout le fonctionnement psychique semble en effet organisé en défense d'un traumatisme qui a provoqué une terreur agonistique c'est-à-dire une mort psychique ayant anéanti la subjectivité. Roussillon parle de traumatisme primaire au sens où il attaque le processus de symbolisation. Il le distingue du traumatisme secondaire qui, refoulé, fait retour au décours d'une situation le réactualisant. Ce traumatisme secondaire correspond au modèle névrotique de Freud à propos duquel, ce sont les désirs liés aux traumatismes qu'il s'agit d'éviter et qui ressortent dans les symptômes.

Pour Roussillon, ces pathologies du narcissisme seraient des modes d'organisation défensive qui luttent contre un trauma toujours actif au travers des phénomènes de répétitions. Pour survivre au trauma, le sujet se retire de sa subjectivité en se clivant d'une expérience qui n'a pas de représentation.

Il relève plusieurs « solutions » psychiques chez ces sujets : des modes relationnels particuliers, la tendance à feindre de désirer ce que l'on ne peut éviter, des solutions délirantes, des symptômes psychosomatiques.

Un fonctionnement psychique de type limite (c'est nous et non Roussillon qui utilisons ce terme) est le résultat d'une expérience réelle de non-survivance de l'objet, qui va mettre en acte le fantasme de destructivité présent chez le sujet. Or, la réalisation de ce fantasme produit aussi celle du fantasme d'auto-engendrement. Pour Roussillon, c'est leur réalisation qui va brouiller les limites dedans/dehors, particulières à ces fonctionnements.

2.2.1.2.7. Jean-Jacques RASSIAL

Rassial est un auteur atypique : à la fois influencé par Lacan qui contestait la perversion comme structure, voire l'idée même de structure et il est aussi très influencé par Green sur lequel il s'appuie pour évoquer les sujets en état limite.

La proposition de J.J. Rassial repose sur l'idée que dans les états limites, l'épreuve pubertaire n'a pas eu lieu et a laissé le sujet en suspens, dans un non choix (le « ni oui ni non » de Green...). En effet, cette période qu'il situe comme la troisième après celle du miroir et celle de la latence, doit permettre de valider ou non les deux premières sur ce qu'elles représentent : d'une part, en terme de renonciation à la pulsion, dans les premiers temps de la vie, puis de renoncement à l'inceste et au meurtre dans un second temps. Chez le sujet en état limite, il y aurait comme un suspens de cette validation. Cliniquement, ce sujet vit une adolescence interminable, du fait qu'il est en difficulté pour inventer de nouveaux noms-du-père qui soient différents de la métaphore paternelle.

D'autres éléments pourtant viennent renforcer cette panne du sujet et son indétermination. C'est ce qu'il évoque au travers de la postmodernité et son déclin des noms-du-père en ce

qu'ils fondent le social. Le nom-du père fait référence ici à une fonction qui donne sens, direction à la vie du sujet. Cette fonction s'exerce au travers de toute une série de signifiants comme la profession mais aussi par des objets ou des symptômes qui seront eux-mêmes mis en place de signifiants ; c'est le cas pour le toxicomane ou l'alcoolique, le SDF ou l'exclu, les personnes étant désignées alors par les produits qu'elles consomment ou la situation sociale qu'elles traversent. Ces signifiants prennent alors la fonction du nom-du-père quand le patronyme ne suffit plus. L'état limite serait un état du sujet postmoderne dans un contexte social et culturel où la réalité (le monde comme représentation) est mise à mal par le retour du réel (c'est-à-dire ce qui n'est pas symbolisé). Ici, on sent à quel point l'histoire du sujet et l'Histoire collective se font écho chez des sujets qui se montrent réceptifs aux événements du monde, les absorbant littéralement.

Le concept que propose Rassial ne tranche pas sur la question d'une structure figée et définitive, d'une a-structure ou encore d'un état frontière entre névrose et psychose. Pour lui le débat est autre puisque l'état limite tout comme l'état phobique ou pervers est un état de constitution du sinthôme qui serait autonome quant à la structure. Cet état du sinthôme a une fonction de nouage comme un quatrième rond qui ferait tenir ensemble les trois ronds du nœud Borroméen, à savoir Imaginaire, Symbolique, Réel (Dor, 1985). Il tiendrait lieu de nom-du père face au déclin de la fonction paternelle.

Pour cet auteur, le sujet en état limite serait une réponse à une incertitude des repères qui caractérisent le lien social contemporain. Il invite à réfléchir à cet état en s'interrogeant en même temps sur les conditions de la socialisation : pour lui, le déclin de la fonction paternelle et des noms-du-père mettent en péril les signifiants qui fondent l'identité dans le *socius*.

2.2.2. Aspect classificatoire : points de vue et enjeux

2.2.2.1. Classifications internationales : DSM et CIM

Les classifications internationales telles que la quatrième édition modifiée du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM-IV-TR) et la dixième édition de la Classification internationale des maladies (CIM 10) évoquent les fonctionnements limites au travers du diagnostic de certains troubles de la personnalité.

De manière générale, ces troubles de la personnalité font appel à des comportements, un mode de vie, une manière d'être qui est déviante dans le sens quantitatif. Ils font donc référence à un profil statistiquement rare au regard de la norme des individus de même culture. L'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.) en propose la définition suivante dans la dixième révision de la Classification Internationale des Maladies (OMS, 2000) : « Modalités de comportement profondément enracinées et durables consistant en des réactions inflexibles

à des situations personnelles et sociales de nature très variée. Ils représentent des déviations extrêmes ou significatives des perceptions, des pensées, des sensations et particulièrement des relations avec autrui par rapport à celles d'un individu moyen d'une culture donnée ». Ces troubles de la personnalité rendent compte de conduites manifestes, indépendamment d'une structure psychopathologique.

Le DSM-IV-TR ne mentionne pas moins de 10 personnalités particulières dans la catégorie des troubles de la personnalité : on peut y trouver les troubles de la personnalité antisociale, évitante, borderline, dépendante, histrionique, narcissique, obsessionnelle-compulsive, paranoïaque, schizoïde et enfin schizotypique.

La CIM-10 propose, elle aussi, 10 troubles de la personnalité : outre la personnalité paranoïde, schizoïde, histrionique, et dépendante, semblable à la classification du DSM-IV-TR, la CIM-10 fait référence à la personnalité dyssociale comparable à la personnalité antisociale du DSM, la personnalité anxieuse identifiée à la personnalité évitante et la personnalité anankastique proche de la personnalité obsessionnelle-compulsive. Si la personnalité narcissique appartient aux « autres troubles spécifiques de la personnalité », la personnalité borderline quant à elle est un des trois types de « personnalité émotionnellement labile ». Enfin, la CIM-10 évoque un dernier trouble dit « trouble de la personnalité sans précision ».

Le DSM-5, paru en mai 2013 propose dans la section II les mêmes troubles de la personnalité que précédemment avec les mêmes critères. Il s'agit d'une simple mise à jour. Elle propose cependant dans la section III un modèle de recherche et de conceptualisation, présenté comme une ébauche pour encourager la clinique et la recherche vers un développement dimensionnel des troubles de la personnalité. Cette section III est donc présentée comme une alternative engageant un changement de l'approche antérieure que *l'American Psychiatric Association* (APA) juge trop lacunaire. Parmi les lacunes évoquées par les auteurs du DSM-5, le problème se pose du choix de la personnalité pathologique chez des patients qui répondent fréquemment à plusieurs d'entre elles.

Dans cette section III du DSM-5, seuls six troubles de la personnalité sont conservés : troubles de la personnalité antisociale, évitante, borderline, narcissique, obsessionnelle-compulsive, et enfin schizotypique. Ces personnalités doivent répondre à sept critères généraux qui font le constat de la détérioration, selon cinq degrés, de la personnalité (critère A), de la présence d'un ou plusieurs traits pathologiques (25 traits évoqués regroupés dans cinq domaines) (critère B). Ces personnalités doivent être relativement inflexibles et inadaptées (critères C et D) et ne pas être expliquées par d'autres désordres (consommation de psychotropes, stade de développement comme l'adolescence...) (critères E F G). Sont évincés

les troubles de la personnalité paranoïaque, schizoïde, dépendante et histrionique, ceux-ci ne correspondant plus à la définition des troubles de la personnalité caractérisés par des déficiences dans le fonctionnement ainsi que dans les traits pathologiques.

J. P. Lucchelli (2006), Psychiatre et Psychanalyste, décrivait avant même sa publication, les efforts des rédacteurs de DSM-5 à se dégager peu à peu de l'approche catégorielle pour aller vers une approche dimensionnelle et en réalité, d'une tentative d'échapper à l'influence psychanalytique et sa lecture structurale. Malgré tout, il n'est pas difficile, d'après Bonnet et Brejard d'associer les différents troubles de la personnalité présentés dans les principales classifications internationales, aux trois structures proposées par la psychanalyse. Lucchelli considère que les personnalités dépendances, histrioniques, évitantes, et obsessionnelles-compulsives appartiennent à la structure névrotique, les personnalités paranoïdes, schizoïdes et schizotypiques à la structure psychotique tandis de la personnalité antisociale, narcissique borderline appartiendrait à une troisième catégorie.

Kernberg et ses collaborateurs, (Caligor et Kernberg, 2007), quant à eux, incluent dans les organisations limites, non seulement les troubles de la personnalité limite, histrionique, narcissique, antisociale et dépendante mais aussi les troubles de la personnalité schizoïde, schizotypique et paranoïde. En outre, les organisations psychotiques de la personnalité qui se caractérisent par leur degré de sévérité, se distinguent des organisations limites de la personnalité par un rapport à la réalité affaibli qui rend encore plus fragile la limite entre l'individu et le monde extérieur et plus délicat l'évaluation de ses affects et de ses propres pensées (Kernberg et Caligor, 2005).

Nous conserverons, parmi les personnalités qui interrogent, d'après nous, la question des fonctionnements limites, les personnalités antisociales, dépendantes/histrioniques, borderline et narcissiques.

2.2.2.2. Les personnalités pathologiques proches des fonctionnements limites

2.2.2.2.1. La personnalité antisociale

Le DSM-5 met en avant des caractéristiques typiques que sont : un échec à se conformer à un comportement légal et éthique, un égocentrique, un cynisme marquant l'absence de souci pour les autres, accompagné de séduction, manipulation ainsi qu'une tendance à la prise de risques. Dans la section III du DSM-5, les auteurs maintiennent séparées, malgré des traits de caractère et un fonctionnement de la personnalité similaires, la psychopathie de la personnalité antisociale. Pour les auteurs, il existe des variantes comme l'absence d'anxiété du psychopathe ne correspond pas à la personnalité antisociale. De plus, dans la personnalité antisociale, on retrouve une détérioration dans le fonctionnement de la personnalité dont le niveau peut être spécifié, ce qui n'est pas le cas chez psychopathe.

Le modèle forgé à partir d'une lecture de la psychanalyse freudienne positionnerait la structure perverse comme intermédiaire entre névrose et psychose. Elle ne disparaît pas avec l'organisation limite de la personnalité mais semble remise dans la personnalité antisociale.

Historiquement, la perversion est tout d'abord définie par Freud comme une déviation du comportement psychosexuel qui n'aurait pas atteint sa pleine organisation génitale. Celle-ci implique d'après lui que le complexe d'Oedipe soit dépassé, le complexe de castration assumé et l'interdit de l'inceste accepté. Or ce qui caractérise la perversion et la différence de la névrose, c'est le déni de la castration. Peu à peu les auteurs ont élargi la notion de perversion au-delà de sa relation à la sexualité. Elle définit, en psychopathologie, toute conduite déviante qu'autorise le déni d'une partie de la réalité (et notamment de la différence des sexes) et qui se réalise par un déni de l'altérité de l'autre dans une relation d'emprise malveillante. Elle est donc fortement en lien avec la norme sociale dans le sens où le pervers défie et provoque la loi. Les auteurs analytiques parlent ici plus volontiers de perversité, préférant réserver aux déviations sexuelles, le terme de perversion.

Ainsi, perversité et psychopathie sont souvent associées à la personnalité antisociale. De manière historico-culturelle, le terme de psychopathie provient de l'école germanique. Décrit plus récemment par R.D. Hare (1985, 1993), on retrouve les traits suivants : narcissisme, égoïsme, orgueil, absence de remord et d'empathie. D'autres traits mettent en avant les conduites délinquantes, l'agressivité et l'intolérance à la frustration. Pour Hare, tous les psychopathes répondent au diagnostic de personnalité antisociale mais la plupart des personnes atteintes de personnalité antisociale ne sont pas psychopathes. Le psychopathe garde en France l'image d'un personnage bestial, inhumain, lié à son impulsivité peu ou pas maîtrisée. En Angleterre au 19^{ème} siècle, il présentait une anomalie de la morale qui se réduit à la transgression des lois et de la morale. Depuis, le tableau met en avant en plus de l'impulsivité, la tendance délinquante, la difficulté à maintenir ses engagements, le manque de scrupule vis-à-vis d'autrui, le mépris du danger.

Il s'agit d'un individu qui présente une facilité dans l'agir prouvant ainsi son existence. Il s'affiche comme solitaire et téméraire laissant de côté les émotions (qui sont signe, pour lui, de faiblesse), la douleur, l'introspection. Ainsi, de la personnalité antisociale se dégage la forte impulsivité et le manque de sentiment pour autrui. Bonnet et Brejard évoquent, hormis ces deux points, une grande hétérogénéité d'individus présentant une psychopathologie variée ce qui d'après eux, remettrait en question la pertinence du concept de trouble de la personnalité antisociale basée sur un comportement déviant.

2.2.2.2. La personnalité dépendante et histrionique

Si le DSM-5 n'évoque plus la personnalité histrionique dans sa section III, il présente toujours les caractéristiques spécifiques de la personnalité dépendante que sont les inhibitions sociales et dans les relations interpersonnelles, connexe à un sentiment d'inaptitude et d'inadéquation. La préoccupation anxieuse avec une auto-évaluation négative et un sentiment de rejet, la crainte d'être ridicule ou mal à l'aise sont majeures.

Bonnet et Brejard nous rappellent que la personnalité dépendante, proche de la personnalité histrionique, formait auparavant avec elle la personnalité hystérique. La personnalité dépendante est en réalité une déclinaison de la personnalité histrionique et a été reconnue dans les nomenclatures officielles (DSM-III) au début des années 1980. On retrouve dans la description clinique de cette personnalité l'importance de l'anaclitisme tout comme chez l'hystérique ainsi que les sujets états-limites : les sujets présentant une personnalité dépendante sont décrits par Debray et Nollet (2011) comme des sujets dociles, mettant en avant leur besoin d'être étayés dans la relation thérapeutique comme dans leurs relations sociales. Ces sujets présentent également des symptômes somatiques multiples.

La personnalité histrionique est, quant à elle, décrite par Debray et Nollet comme séductrice, cherchant constamment à attirer l'attention sur elle afin d'éviter l'angoisse. Ces auteurs n'évoquent pas de quelle angoisse il s'agit ici mais on peut penser qu'elle est liée au sentiment d'inexistence. Cette personnalité présente une humeur versatile tendant vers l'exagération et la dramatisation. Elle se montre intolérante à la frustration. Toujours d'après Debray et Nollet, il s'agirait d'une personnalité dépendante-active qui, à la différence de la précédente (personnalité dépendante, dépendante-passive) n'attend pas passivement l'aide et l'attention d'autrui mais la recherche activement.

2.2.2.3. La personnalité narcissique

La section III du DSM-5 met en avant une estime de soi variable et vulnérable avec des tentatives de régulation par l'attention et la recherche de l'approbation, et des idées de grandeur soit ouverte ou cachée.

La personnalité narcissique présente une intolérance à la critique, un besoin d'admiration, avec une indifférence aux autres et une tendance à les exploiter. Elle est très proche de la personnalité limite, histrionique et antisociale du DSM-IV (groupe 2 axe II) mais s'en distingue d'après Debray et Nollet par un meilleur contrôle des émotions et de l'attention. Enfin la personnalité narcissique met en avant un soi grandiose, démesuré marqué par un manque d'empathie pour autrui. La personnalité narcissique partage avec la personnalité antisociale ce que Debray et Nollet appellent un manque de scrupule. Il s'agit d'une

personnalité qui est toujours signalée dans une population criminelle notamment chez les pédophiles hétérosexuels familiaux (Proulx et coll. 1999).

Malgré tout, on relève une estime de soi fragile avec une hypersensibilité à la critique. Des explosions de colère peuvent jaillir entraînant cependant honte et culpabilité. Pour ce sujet, autrui est un moyen d'atteindre son but : leurs relations sociales sont donc caractérisées par l'égoïsme et le manque d'empathie.

La personnalité narcissique est associée à des troubles de l'humeur, une certaine marginalité et un stress post-traumatique.

2.2.2.4. La personnalité borderline

Le DSM-5 évoque une instabilité de l'image de soi comme des objectifs personnels et des relations interpersonnelles. Les affects s'accompagnent d'impulsivité, de prise de risque et/ou d'hostilité.

La personnalité borderline met en avant l'intensité et l'instabilité des émotions, l'impulsivité sous forme de comportement auto-agressif et de conduites addictives, un sentiment d'identité flou, un vide intérieur s'exprimant par l'ennui. A ces signes Debray et Nollet évoquent une image de soi, une humeur et des relations interpersonnelles perturbées. La tendance de ces sujets à l'idéalisation serait en lien avec leur faible estime de soi qu'ils cherchent ainsi à augmenter. La personnalité borderline présente quant à elle un tableau clinique marquée par l'instabilité de l'humeur, l'abus de substances, l'auto-agressivité et l'impulsivité. Ils correspondent d'après Bonnet et Brejard, aux personnalités en « *as if* » décrites par H. Deutsch (2007) ou encore les faux-self de Winnicott (1970). La dépendance à autrui est importante et souvent source de souffrance. Comme pour la personnalité narcissique, l'étiologie psychotraumatique est soulevée par de nombreux auteurs.

De manière générale, ces personnalités correspondent à ce que nous nommons les fonctionnements limites. Ils présentent en effet des traits communs autour de troubles émotionnels s'exprimant par une angoisse anaclitique diffuse et permanente, des phénomènes anxieux au travers de symptômes phobiques, obsessionnels ou hystériques, des manifestations dépressives comme désespoir, impuissance, honte ainsi que des troubles du comportement et des relations s'exprimant par l'instabilité et l'impulsivité, les passages à l'acte... Cependant, au travers de ces différentes personnalités, le DSM-IV-TR mettait en avant des signes plus prépondérants que d'autres (comportement antisocial ou impulsivité).

Si les classifications internationales tentent de se dégager des concepts psychanalytiques, il n'en reste pas moins que les apports analytiques sont indéniables concernant ces pathologies

que nous continuerons, dans la poursuite de cette recherche, à qualifier de fonctionnement limites. Les recherches menées sur le sujet sont certes complexes mais extrêmement riches. Elles nous permettent de sortir de la dimension parfois morale sous-tendue par les appellations des classifications internationales (personnalités dites « asociales » ou « psychopathiques »).

La difficulté actuelle à classer ces fonctionnements limites vient en partie des classifications héritées de Freud : névrose, psychose et perversion. La question des états limites vient donc frapper de plein fouet la métapsychanalyse et en particulier en France car on attend d'elle, nous dit J. André (1999), une remise en question à la fois du métier de « psy », de la métapsychanalyse et de la théorie de la cure. Les états limites remettent en question la topique puisqu'elle nous amène vers le Moi comme frontière. Le narcissisme qui est lié aux états limite aurait dû influencer le découpage psychopathologique classique « névrose-psychose-perversion » mais en réalité, il vient totalement déstabiliser la métapsychanalyse à laquelle l'élaboration de la seconde topique ne change rien. Pour Green (1990), il faudrait repenser une métapsychologie afin de comprendre ces fonctionnements différemment.

2.3. PRECARITE SOCIALE ET EXCLUSION

2.3.1. Définir les termes

Le terme de précarité, malgré son usage courant, définit une notion sociologique qui reste floue. Son étymologie se rapporte au latin *precarius* : « ce qui est obtenu par la prière », donnant à la fois la perception de ce qui n'est pas assuré mais aussi de ce qui relève du bon vouloir d'autrui. Le lien de dépendance et de domination est de suite, posé.

Définir la notion de précarité tout comme celle d'exclusion est difficile. Ce sont en effet des notions communes, c'est-à-dire des « prénotions » au sens d'Emile Durkheim (Beraud 2010), qui sont amplement critiquées et controversées par les sociologues.

Maryse Bresson (2007) propose plusieurs catégories pour définir la notion de précarité :

- Elle peut désigner toutes les situations de pauvreté et d'exclusion, c'est-à-dire toutes les situations à problématique sociale.
- La précarité peut être considérée comme un processus dont la pauvreté et l'exclusion sont des états qui servent à graduer l'évolution de ce processus.
- Elle peut aussi faire référence à une situation sociale disqualifiée ou inexistante.
- Enfin, elle peut faire référence, de manière générale, aux incertitudes de la vie dans un monde en mouvement en lien avec la notion de post ou hyper-modernité.

La précarité sociale telle que l'a défini le Père J. Wresinski (1987), présente l'avantage d'éviter la confusion avec la notion de pauvreté. Elle est comprise comme un « processus dans

lequel l'instabilité sociale est caractérisée par l'absence d'une ou de plusieurs sécurités qui devraient permettre d'assumer les obligations professionnelles, familiales, sociales et de jouir des droits fondamentaux de tous citoyens ».

Le terme d'exclusion, quant à lui, signifie être « hors de ». Il est synonyme d'être chassé, écarté, destitué, révoqué. C'est une situation où la notion de perte est centrale et qui concerne le logement, les papiers, les liens familiaux, le travail, la sécurité...

Au sens strict, parler d'exclusion reviendrait à n'évoquer que l'exclusion des mécanismes de protections et d'aide sociale. Pourtant, de manière plus habituelle, l'exclusion sociale désigne la forme la plus extrême de la précarité et est associée au terme de SDF, devenu aujourd'hui un concept, et dont le personnage en est la figure emblématique. Pour Julien DAMON et Jean-Marie Firdion (1996), ce terme répond à une construction sociale et institutionnelle qui tente de masquer l'hétérogénéité du groupe qu'il représente.

Historiquement, la notion d'exclusion est apparue vers le milieu des années 60 en France dans un contexte de croissance économique. Cette notion est attribuée à René Lenoir (1974). Au début des années 80, le terme d'exclusion se répand avec l'avènement d'une nouvelle pauvreté due aux crises économiques successives et au chômage de masse. Ce terme désigne alors les vagabonds et les personnes sans logement. En réalité, le terme de « précarité » est plus facilement utilisé par les pouvoirs publics (voir les plans d'urgence à partir de décembre 1983 appelés « précarité-pauvreté ») et ce, même en décembre 1988 lorsque la loi sur le RMI fut votée. A cette époque on parle aussi de « nouveaux pauvres ».

A l'heure actuelle, le terme d'exclusion est utilisé de manière consensuelle par toutes les tendances politiques. Elle fait référence à la forme la plus extrême de la précarité. C'est dans ce sens là que nous l'utiliserons dans notre texte. Malgré ses imperfections, cette notion d'exclusion, au-delà du fait qu'il s'agit d'une notion à succès, nous intéresse dans le sens où elle met l'accent sur la crise du lien social. Nous y reviendrons dans la suite de ce texte.

Le terme d'exclus désigne et englobe en réalité non pas une population mais des populations qui ont pour point commun d'être des « sans » : sans-papiers, sans logement, sans travail... Pourtant, ce terme est largement critiqué et sujet à polémiques pour les sociologues. Serge Paugam (1996) ou Robert Castel (2009) ont fait la critique de cette notion tout comme Julien Damon (2008) qui nous rappelle que dès 1907, Georg Simmel avait déjà invité à repousser l'idée d'un dualisme, d'une opposition entre pauvres/non-pauvres en association avec le couple exclus/inclus qui offre une image tronquée de la précarité sociale.

Ce terme d'exclus implique également l'idée qu'un groupe d'individus vivrait en dehors de la société alors qu'en réalité il vit en son sein, malgré sa place tout à fait particulière. Ceci est, d'après nous, d'autant plus vrai depuis la création du Revenu Minimum d'Insertion (RMI) en 1988 et de la Couverture Maladie Universelle (CMU) en 2000 : ces mesures d'aide maintiennent un lien avec les individus en situation de précarité afin qu'ils ne soient pas totalement exclus. Ces aides et affiliations conservent à ces personnes une place, certes non enviable, mais place tout de même, dans notre société. La question qui se pose en réalité, est d'après nous, non pas de savoir si les individus sont des exclus ou non mais de savoir comment une société peut admettre de conserver, de réserver une telle place à un certain nombre d'individus : des places de perdants et de perdus. Un auteur comme Patrick Gaboriau (2007) va jusqu'à faire un parallèle entre les sans logis et les esclaves de la démocratie de l'antique Athènes. Ce même auteur (Gaboriau 2003) démontre à quel point la terminologie est source d'enjeu social qui permet aux groupes dominants d'imposer des cadres mentaux pour penser les divergences sociales. Gaboriau insiste pour montrer que les personnes pauvres sont en effet objet de rapport de pouvoir pour les qualifier ou les disqualifier, ces questions permettant de ne pas se pencher sur celle de la domination sociale dans une société que l'économie structure.

L'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques (INSEE) qui publie régulièrement des résultats d'enquête sur la population, définit, quant à elle, les sans-domicile comme des usagers de services d'hébergement et de distribution de repas qui malgré tout peuvent être en logement. Elle les distingue des sans-abri qui dorment dans les lieux non prévus pour l'habitation.

L'enquête la plus récente, publiée au printemps 2013 (Yaouancq et al, 2013), fait état d'un total de 103 000 adultes sans domicile. Ce chiffre exclut les demandeurs d'asile, les enfants et les sans domicile de petites agglomérations de moins de 20 000 habitants. Parmi ces 103 000 adultes recensés, 38 % sont des femmes. 25 % des sans-domicile possède un travail régulier ou un petit boulot et 41 % font appel aux aides alimentaires et/ou vestimentaires.

Les sans-abri quant à eux représentent 9 % des sans-domicile : 21 % d'entre eux dorment dans les rues, sous les ponts, dans des jardins, 36 % dans des caves, parkings, greniers, immeubles désaffectés, 14 % dans une tente, une cabane, une grotte, 17% dans une gare, un métro, ou dans un lieu public, 8 % dans des haltes de nuit, et enfin 4% dans des véhicules.

Ces chiffres permettent de montrer l'hétérogénéité des populations qui composent les sans-domiciles. Ils possèdent cependant en commun les difficultés matérielles, une certaine solitude (20% d'entre eux seulement vivent en couple), une impossibilité à assumer

pleinement leurs besoins de base (se nourrir, se loger, se vêtir) malgré, parfois, des revenus issus de leur travail.

Désignés à l'aide de prénotions contestables, difficiles à recenser (certains individus ne font appel à aucun organisme ou association d'aide) les individus en situation de précarité sociale positionnés dans un espace qui n'est ni en dehors ni en dedans de la société, sont difficiles à définir. Ainsi, les notions de précarité et d'exclusion restent à ce jour, encore floues malgré le sens précis que tentent de lui donner les institutions d'action sociale et certains chercheurs en sciences sociales. Actuellement, les auteurs évoquent l'existence d'un processus de précarisation dont l'exclusion serait la situation ultime et qui désigne un cumul de handicaps et une rupture progressive des liens sociaux. Pour Castel (2009), la précarité peut devenir un précarariat, c'est-à-dire un état au sein duquel se développe une culture de l'aléatoire.

2.3.2. Histoire des indigents dans la société : une relation ambivalente

L'histoire des pauvres, mendiants, miséreux est une longue illustration des conditions d'existence d'une grande partie de la population depuis des siècles. Les personnes vivant dans l'indigence provoquent l'ambivalence allant de la pitié au dégoût ou à la peur. C'est sans doute de cette ambivalence qu'est née l'idée du « bon pauvre » et du « mauvais pauvre » proposée par l'Abbé I. Mullois dans son « Manuel de charité » de 1853 (cité par Pierrard 2005, p. 51). Le premier se doit de faire la charité avec soumission et honte, le second sans vergogne, ni morale, est décrit comme un voleur et un provocateur.

En réalité, leur sort est tellement redoutable qu'il est nécessaire aux classes plus privilégiées de s'en distinguer et de s'en prémunir en proposant des théories rendant l'indigent responsable de sa situation. Un autre exemple de la dimension morale rattachée à l'indigence nous est donné par les mots du Préfet de l'Orne en 1838, « La misère est fille de la fainéantise et du libertinage » (Pierrard 2005 p.51). Cette maxime laisse entendre qu'un comportement vertueux (c'est-à-dire celui voulu et admis par la société) ne peut qu'entraîner la reconnaissance sociale, à l'inverse des miséreux méritant leur sort. Les individus envisagent en général le monde comme possédant un ordre, une justice propre. Il ne leur est pas possible d'envisager qu'il puisse être chaotique et insensé. Jusqu'à aujourd'hui, les croyances populaires, qu'elles soient empruntées de religiosité ou non, invoquent aisément les notions de punition ou de récompense offertes par le destin/dieu/la vie.

En 1789, pourtant, une partie des nouveaux gouvernants reconnaissent la responsabilité de l'Etat dans la pauvreté et proclament dès cette époque, le droit à la subsistance, devenant ainsi un devoir pour les gouvernements. C'est la naissance de l'assistance publique.

Cette responsabilité de l'Etat est réaffirmée dans le préambule de la Constitution du 27 octobre 1946, paragraphe 10 et 11 : « La Nation assure à l'individu et à la famille les conditions nécessaires à leur développement. Elle garantit à tous, notamment à l'enfant, à la mère et aux vieux travailleurs, la protection de la santé, la sécurité matérielle, le repos et les loisirs. Tout être humain qui, en raison de son âge, de son état physique ou mental, de sa situation économique, se trouve dans l'incapacité de travailler a le droit d'obtenir de la collectivité des moyens convenables d'existence. »

Cette ambivalence vis-à-vis des personnes en situation de précarité, est donc ancienne. On la retrouve récemment encore dans les termes utilisés au cours des cinquante dernières années : Dans les années 50, la personne précaire est considérée comme « a-sociale », dans les années 60, elle est décrite comme « inadaptée », ce que confirmera la création en 1974 des Centres d'Hébergement et de Réadaptation Sociale (CHRS), désignation qu'ils conserveront jusqu'en 1998, année de la naissance de la loi contre les exclusions et la création des Programmes Régionaux d'Accès à la Prévention et aux Soins (PRAPS.). A partir de cette date, les CHRS deviennent Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale.

Dans les années 70, les « précaires » désignent des personnes considérées comme des handicapés sociaux dont le manque est le principal trait mis en avant, et notamment le manque d'argent et de logement. En effet, les trente glorieuses ont pu faire oublier que malgré la période d'incroyable croissance que nos sociétés ont connue, des difficultés persistent pour une partie de la population comme nous le rappelle justement Pierre Pierrard. Si la seconde guerre mondiale est évidemment une cause majeure de ce manque de logement, cette situation est en réalité issue d'un siècle de négligence au cours duquel les logements insalubres sont courants. Malgré les politiques menées depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les difficultés de logement ne seront jamais résolues et restent à ce jour une question prégnante.

En réponse à la perception discriminante et culpabilisante vis-à-vis des personnes en situation de précarité, certains ouvrages font le pendant : Lenoir (1974) défend l'idée que la pauvreté n'est pas « volontaire » mais qu'elle est un fait social qui doit être compris au travers de l'évolution de notre société. Il met en avant un déterminisme social difficile à enrayer. Il est vrai, au regard de 200 ans d'Histoire, que la pauvreté est relative d'une époque à une autre et que celle que nous rencontrons de nos jours n'est pas comparable à la misère du 19^{ème} siècle.

En 1987, le Père J. Wresinski, fondateur d'Aide à Toute Détresse (ATD quart-monde, devenue aujourd'hui Agir Tous pour la dignité quart-monde), rédige un rapport au nom du Conseil Economique et Social, dont il est membre depuis 1979 et qui paraît au Journal Officiel le

28 février sous le titre : « Grande pauvreté et précarité économique et sociale ». Dans ce rapport, il propose une définition plus complète et plus juste de la précarité sociale dans le sens où elle ne se limite plus seulement à la notion de pauvreté mais met en avant la capacité sociale à assumer ses devoirs et recourir à ses droits. Malgré tout, précarité et pauvreté restent deux « prénotions » associées l'une à l'autre comme le montre le titre du texte rédigé en 1981 par G. Oheix, alors Ministre de la Santé, « Contre la précarité et la pauvreté : 60 propositions ».

En 1988, les débats parlementaires sur le RMI ont lieu et cette allocation est adoptée. La précarité est alors considérée comme une menace d'exclusion. Ce terme s'impose alors de lui-même pour désigner et englober en réalité non pas une population mais des populations qu'il est difficile de cibler pour les chercheurs, d'une part parce que ce ciblage amène le risque de stigmatisation, et d'autre part parce que, comme nous l'avons vu, la notion de précarité tout comme celle d'exclusion est une notion relative.

2.3.3. Postmodernité et précarité du lien social

La crise du lien social, en tant que le lien social est à la fois le ciment des relations entre les hommes (E. Durkheim, 1893) et la base de la citoyenneté (l'individu comme membre d'un collectif), reste un moyen d'interpréter la précarité et l'exclusion. Cette conception apparue vers les années 1980-90, met en avant la peur dominante de perdre les objets sociaux (J. Furtos 2005). Ce sentiment de précarité apparaît dans une « société des individus » (R. Castel, 2009) où les modes de solidarités sont de plus en plus restreints. La crise du lien social ne peut être comprise sans évoquer le triomphe du néo-capitalisme et sa culture de la performance. Elle produit alors des victimes chez ceux qui cumulent les facteurs de vulnérabilité, et qui ne trouvent plus leur place (de Gaulejac 2005). Chacun est effectivement renvoyé à sa seule responsabilité au travers de discours qui ont pour fonction idéologique de responsabiliser les chômeurs, de déstructurer les protections sociales, le code du travail et les conventions collectives (G. Herman 2007). Ces évolutions de notre société amènent à un risque de plus en plus accru de déliaison, de désaffiliation, termes que nous propose le sociologue R. Castel (2009). Pour cet auteur, les individus sont alors amenés à devenir autosuffisants, et ainsi, à se positionner comme de nouveaux « Narcisse », qui s'enferment dans leur subjectivité au point d'en oublier qu'ils vivent en société. Ils seraient dans une sorte de vide social parce qu'ils sont peu ou pas cadrés par des régulations ou des aspirations collectives. Il les décrit comme des « individus par excès », tandis que d'autres seraient dans l'incapacité d'avoir les supports minimums pour assurer leur indépendance. Il qualifie ces seconds comme des « individus par défaut ». Or ces individus ne sont pas considérés comme

des individus à part entière au sens où ils ne sont pas maîtres de leur destin, qu'ils ne peuvent mettre en œuvre leurs projets et ce, dans une société où la pression pour être un individu accompli est très forte. Ils payent chèrement, par la discrimination, la disqualification et la stigmatisation, le fait d'être assistés et de ne pouvoir répondre à la conception dominante de l'individu libre et responsable. En cela, cette société est aussi une société du risque pour ses membres de plus en plus esseulés face aux aléas de la vie.

Malgré tout, cette crise du lien social n'est pas toujours considérée comme négative car pour certains auteurs comme F. De Singly (cité par Bresson 2007), l'individualisme offre la liberté de s'affilier et se désaffilier et met en scène des identités multiples. Patrick Cingolani (2005, p.110-111) lui aussi lui reconnaît des aspects positifs car si le travail précaire peut-être considéré comme une discontinuité qui amène à une carence des revenus et des protections, il peut être un élément d'épanouissement personnel, de réalisation de soi. En effet, si le travail est un lien de subordination, c'est-à-dire un lien hétéronome, ces temps de discontinuité permettent des temps autonomes. Or, cet auteur modère rapidement cet aspect positif en amenant l'idée que cette capacité à se délier montre une réelle difficulté à se lier. Il montre que si la discontinuité apparaît comme émancipation, elle peut aussi apparaître comme une aliénation.

Proposant une analyse quelque peu différente, C. Laval (2008) considère que la réalisation de soi est devenue non pas un choix mais une exigence paradoxale puisqu'elle réduit le temps consacré à cette réalisation. Cette vie moderne/précaire se caractérise par l'attente d'un nouveau cycle, une nouvelle identité mettra un terme pour un temps seulement. Or, nous dit Laval, cette précarité s'est brisée face aux années de crises et avec elle la possibilité d'un mode de vie alternatif et en alternance : la précarité positive a laissé place à la précarité négative.

Cette approche va au-delà des changements dans le monde du travail avec la question du chômage et de la pauvreté. Elle est en lien avec la postmodernité. Cette notion de postmodernité ou d'hypermodernité a vu son avènement dans les années 70-80. Elle fait référence, pour Nicole Aubert (conférence donnée en 2012), à une rupture d'avec la modernité et ses valeurs. Si la modernité, qui, historiquement, s'étend de la Renaissance au 20^{ème} siècle, donne à la société et aux individus, sous l'influence des Lumières, le sentiment d'une progression de la raison et du bonheur, la notion d'hypermodernité, évoque l'idée d'un débordement du cadre avec une intensité frôlant les limites, comme dans la recherche de jouissance à outrance ou encore les passages à l'acte par la violence.

Cette société hypermoderne pourrait être considérée comme une société à nue, débarrassée tout autant que dépossédée de ses idéologies et ses grandes institutions (les garants méta-sociaux de la société). La postmodernité signe en outre, l'effondrement des croyances dans le progrès continu et la raison triomphante comme nous le rappelle Kaës (2005). Elle nous oblige à accepter les paradoxes et les incertitudes dans un monde où l'homme n'est plus une fin mais un moyen.

Dans ce contexte, Zygmund Bauman (2003), évoque le déroulement fragmenté d'une « Vie en miette », à l'intérieur de laquelle l'individu est devenu un consommateur/joueur. En effet, telles les figures du vagabond, du joueur, du touriste ou du flâneur, l'individu post-moderne est pris dans une succession d'épisodes de vie indépendants les uns des autres qui rendent les relations humaines éphémères et interdisent la construction de devoirs et d'obligations mutuels. Les solidarités d'alliance et de sang ne fonctionnent plus aussi bien et renvoient l'individu à lui-même et aux conséquences que suppose l'idée de perte que personne ne pourra compenser, apaiser, ou aider à supporter.

Avec la postmodernité, c'est d'un individu à part entière dont il est question, d'un individu plus libre mais aussi plus seul, parce que les liens à ses différents groupes d'appartenance (groupe familial, professionnel, voisinage, amical...) se sont distendus : le sujet ne parle et n'agit plus au nom des siens, ne faisant alors plus référence à ce « nous » symbolique. Il ne parle même plus de sa place de sujet « je » mais de la place de l'entité qu'il est devenu c'est-à-dire ce qu'il est, ce qu'il aurait pu être, ce qu'il pourra devenir, et ce qu'il tente d'incarner, c'est-à-dire « moi ». La question identitaire et narcissique est ici centrale et l'enjeu bien risqué : plus rien ne guide l'individu, plus rien ne le contient, ni ne le contraint : il ne rencontre plus aucune limite.

2.3.4. Santé mentale et souffrance psychosociale

2.3.4.1. Données épidémiologiques

De nombreuses études ont mis en évidence que précarité et santé mentale détériorée sont liées. Ce lien s'explique en particulier par les effets du chômage d'après S. Carton & B. Magureau (2006) qui ont compilé des études récentes sur ce sujet. Il en ressort que concernant la consommation d'alcool et de drogue, il existe de grandes différences interindividuelles à augmenter ses consommations d'alcool et de drogue suite à la perte d'un emploi. Il existe également de grandes différences selon les pays étudiés et ce, en lien avec la législation en vigueur dans ces pays. Malgré tout, le stress, l'ennui, et la perte de revenus ont été identifiés comme les principales variables par lesquelles le chômage affecte le comportement addictif.

L'environnement familial et social apparaît lui aussi comme un facteur important dans l'émergence des pathologies. Dans ce contexte, le chômage ne ferait qu'augmenter une difficulté préexistante.

Pour autant, ceux qui sont en bonne santé avant la période de chômage, ne sont pas à l'abri d'une détérioration. D'après l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), lors de sa 53^{ème} session à Vienne en Septembre 2003, les changements sociaux et l'environnement social défavorables, influencent négativement la santé mentale : la pauvreté socio-économique, le niveau d'instruction, les conditions de vie et la santé mentale sont liés et s'inter-influencent ; ils sont à la fois cause et conséquence. Notamment les disparités dans la société ainsi que les modifications économiques au cours de la vie sont importantes. Enfin, la perte de considération sociale est une souffrance liée au chômage. Un facteur de protection semble être le tissu social. En effet, pour Kovess-Masfety (2001), plus il y a de vie sociale, moins il y a de problème de santé mentale et inversement. Si le tissu social est intact, avec de la solidarité à l'intérieur de son réseau, la santé mentale des individus est préservée.

Cette auteure a compulsé des études traitant du lien entre santé mentale et précarité : elles montrent que 65 % des dépressions étaient précédées dans les neuf dernières semaines d'un événement négatif sévère. Le risque de dépression est multiplié par trois si cet événement est associé à une difficulté chronique majeure. Dans 88 % des cas, les événements négatifs concernaient des pertes pécuniaires, matérielles, relationnelles, affectives ou symboliques. Si les événements précédant la dépression, présentaient des éléments prédominants de danger pour la vie ou la sécurité personnelle ou affective, des facteurs de vulnérabilité précoce multiplient la potentialité dépressogène. Ceci démontre que les zones de vulnérabilité servent de terrain fertile à la trame historique comme à la trame sociale actuelle.

La plupart des études épidémiologiques évoquent des troubles anxio-dépressifs fréquents, des troubles de la personnalité cinq fois plus élevés que dans la population générale (Laporte et Chauvin 2009).

Ainsi, d'après les études épidémiologiques compulsées par Kovess-Masfety et portant sur la santé mentale des personnes en situation de précarité, 57,6 % d'entre elles présentent une personnalité pathologique, 41 % des troubles de l'humeur, 33,9 % des troubles de l'usage de substances psycho-actives, 16 % sont psychotiques, et 33,7 % présentent des troubles dépressifs.

L'étude de Fazel (2009) quant à elle est une méta-analyse de 29 études réalisées entre 1967 et 2007 sur la santé mentale des personnes sans logement : elle montre que les troubles de la personnalité y sont majeurs (23,1 %) c'est-à-dire bien plus que les psychoses (12,7 %) et les

troubles dépressifs majeurs (11,4 %) et que les dépendances à l'alcool ainsi que les consommations de stupéfiants concernent respectivement 37,9 % et 24,2 % d'entre eux.

2.3.4.2. Notion de souffrances psychosociales

Pour J. Maisondieu (1997) la situation d'exclusion sociale, sans provoquer de maladie psychique en tant que telle, est cependant une situation pathogène. Elles sont couramment désignées comme « souffrances psycho-sociales ». Celles-ci montrent « qu'une culture du malheur intime s'est installée dans nos sociétés » (Ehrenberg et Lovell, 2001, p. 16).

Pour Laval et Renault (2005), la souffrance sociale est habituellement expliquées par :

- des facteurs culturels liés à la restructuration du socle symbolique de la société qui donne lieu à des réflexions sur de nouvelles pathologies mentales comme les troubles limites et narcissiques. L'idée ici est que la vie collective a un effet sur la vie psychique. Le collectif et son fonctionnement permettent d'expliquer les difficultés psychologiques individuelles.
- le rôle important attribué aux changements des normes sociales avec assimilation de la souffrance à une dépression banalisée. Cette thèse vise à considérer la souffrance sociale comme une construction sociale et socialement attendue. Elle serait une réponse à l'injonction d'autonomie, de responsabilité et de réalisation individuelle prônée par la culture actuelle. Pour Ehrenberg par exemple, cette souffrance n'est pas liée à l'affaiblissement des règles sociales mais à la mise en avant de l'individualité de chacun qui insécurise les individus. C'est pourquoi, la question de la honte, de l'identité et du clivage sont si importants dans les souffrances psychosociales alors qu'auparavant, les pathologies étaient liées au désir et à la culpabilité.
- Enfin, l'impact des changements dans les relations sociales qui est ici une explication à la fois psycho-sociale mais aussi psychiatrique. Les troubles sont produits par des contextes sociaux particuliers où le manque de supports sociaux tout comme l'expérience de situations extrêmes (clinique du traumatisme) sont destructurants. La souffrance dans ce cas est liée à des besoins intersubjectifs non satisfaits.

2.3.4.3. Clinique de la souffrance psycho-sociale

Colin et Furtos (2005) ont dégagé les invariants de la clinique psychosociale qui se présentent comme une expression de la souffrance sur le lieu du social, une problématique de la rupture identitaire récurrente, une souffrance dont les effets empêchent l'insertion. Pour Furtos, les effets de la précarité sur la clinique doivent se comprendre dans une perte de confiance en autrui, en soi et en l'avenir.

Les effets de cette souffrance sur les aidants provoquent malaise et indétermination professionnelle. Ils doivent accepter d'être renvoyés à leur impuissance car la souffrance dont

ils sont dépositaires est rarement celle qu'ils savent traiter (parler de problèmes sociaux à un psy, et inversement). Ils doivent accepter de répondre sans rejeter cette souffrance.

Pour Furtos (2007), il existerait quatre zones dans le processus de précarisation : une première zone dite zone d'intégration où la perte est pensable et dans laquelle la souffrance n'empêche pas de vivre « je m'en sortirai. ». Une seconde zone dite de vulnérabilité qui est une zone de stress dans laquelle l'avenir est quelque chose de catastrophique : « Si je perds mon travail, je suis fichue ». Une troisième zone est une zone d'assistance et d'insertion où les effets psychiques sont encore réversibles car le contrat narcissique tient malgré tout. Et enfin, une quatrième zone dite de précarité avec exclusion. Tout ou presque est perdu même le narcissisme soutenant l'estime de Soi. On retrouve alors la perte du sentiment d'être un humain. Pour ne plus souffrir, l'individu s'exclut lui-même : « tout est fichu, disparaissions ». Cliniquement, il s'agit de ce que Jean Maisondieu (1997) a évoqué à travers la triade de l'exclusion : honte, découragement, inhibition. Furtos (2008) quant à lui, évoque la honte blanche : le sujet se présente avec une grande pâleur, une disparition des mimiques et de l'expression et avec la particularité de n'avoir aucune demande. Il évoque une rupture du contrat narcissique par la perte des objets sociaux idéalisés que représente l'exclusion. Nous sommes alors dans ce que Furtos nomme la clinique de la désaffiliation. Les sujets sont dans une véritable indifférence d'eux-mêmes.

3. METHODOLOGIE DE RECHERCHE

Notre recherche se tourne vers « l'homme en situation (comme) [...] sujet social » (Huguet, 1995, p. 174). C'est aussi une de nos motivations à mener une telle recherche : comme beaucoup de cliniciens depuis les années 90, nous avons fait partie de ceux qui sont intervenus dans des domaines et des lieux sensibles. « Engagée volontaire », nous menons depuis 2002 des interventions d'accès au soin en addictologie à destination de personnes en situation de précarité et de vulnérabilité dans des Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS), accueils de jour pour personnes précaires (Boutiques Solidarité), Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile (CADA), communautés Emmaüs, Centre Médico-Sociaux (CMS), Maison d'Arrêt... Les cadres d'interventions sont évidemment loin de ceux où exerce classiquement le psychologue et pour lequel l'Université l'a formé. Ces interventions « dans le social » pour lesquelles les psychologues ont été de plus en plus sollicités, nécessitent de répondre à un certain nombre de questions et notamment celle d'intégrer la question sociale dans leur vision des individus. Elle oblige des modifications du cadre de nos interventions et nous confronte, plus sûrement qu'à l'intérieur des centres de soin ou des cabinets privés, à la réalité sociale des usagers accompagnés.

Nous avons tout d'abord fait le choix de nous appuyer sur la subjectivité de sujets rencontrés en interview. C'est en effet cette subjectivité qui est à même de nous informer sur le nouage entre individu et environnement. Nous avons envisagé d'effectuer le recueil de données au sein d'une association gérant un accueil de jour pour personnes en situation de précarité sociale. Cette structure ainsi que les sujets rencontrés, seront présentés plus loin au lecteur.

Car avant toute chose, il nous fallait nous armer d'outils et de méthodes nous permettant d'aborder les liens existants entre précarité sociale, fonctionnement limite et traumatisme psychique. C'est ce que nous allons, dans la suite de cet écrit, présenter. Pour cela, partant d'entretiens élaborés sur des questions ouvertes, nous utiliserons une méthode d'analyse qualitative et interprétative incluant également la dimension de l'inconscient.

3.1. L'INTERVIEW COMME DONNEE DE RECHERCHE

3.1.1. Outils de recueil de données

3.1.1.1. La méthode clinique

Cette méthode (Lagache, 1949) va nous permettre dans un premier temps d'observer, d'écouter, de décrire, puis de mettre du sens sur les éléments apportés par les sujets. Enfin, elle est aussi un exercice d'auto-observation, de travail sur les éléments contre-transférentiels au travers de mécanismes de projection/identification. A la différence cependant d'un véritable entretien clinique à visée thérapeutique, nos interviews ont été semi-guidées selon un protocole défini à l'avance. Malgré ce protocole, nous nous sommes autorisée à nous laisser

porter dans la rencontre par nos associations d'idées et les échos que ces échanges ont générés, mais aussi par le désir des sujets interviewés d'évoquer certains éléments sur lesquels nous n'avions pas envisagé de les interroger. Ce que nous avons recherché était avant tout une rencontre avec des sujets qui nous ont donné accès à leur fonctionnement et leur dynamique relationnelle.

Dès l'élaboration de ce projet de recherche, il nous est apparu important de pouvoir réaliser plusieurs entretiens avec chacun des sujets rencontrés et ce, pour plusieurs raisons :

- la première concernait la dimension psychopathologique de notre thème de recherche qui nécessite de créer un minimum de liens avec les sujets, de découvrir leur fonctionnement psychique, de percevoir leurs mécanismes de défenses. Un minimum de deux entretiens nous paraissait nécessaire pour accéder à ce fonctionnement.

- la seconde raison était d'ordre éthique : sachant que nous les questionnerions sur leur parcours de vie, nous souhaitions qu'une rencontre assez rapide puisse leur permettre de nous renvoyer la manière dont ils avaient vécu l'énonciation de leur récit. Nous avons prévu de porter une attention particulière aux événements traumatogènes énoncés. Sachant par expérience de ces publics, que les éléments traumatiques peuvent être nombreux, nous voulions nous laisser la possibilité de reprendre avec les sujets, sur un second entretien, les éléments potentiellement douloureux qu'ils auraient pu évoquer.

- la troisième raison concernait la dimension relationnelle instaurée entre le sujet et nous en tant que chercheur : pratiquer plusieurs entretiens nous permettait d'instaurer une relation de confiance et d'obtenir plus de matériel liés aux éléments transférentiels et contre-transférentiels (Chiland, 1983). De ce point de vue, notre position était nouvelle et évidemment différente de celle, professionnelle que nous avons habituellement : si pour la soignante, accompagner la parole d'un sujet a pour objectif son mieux-être, la chercheuse devait tenter de créer de la théorie, d'apporter une compréhension un tant soit peu nouvelle sur une thématique. Dans ce second cas, l'individu interviewé n'en obtiendrait *a priori* rien pour lui-même. Il est donc dans un don de sa parole et de son récit. Notre difficulté ici, certes subjective, était que cette posture nous mettait en dette. Ainsi, si notre objectif ne tendait pas vers le soulagement des sujets par la parole, nous tenions au moins à ce que cette parole ne soit pas motif à la souffrance.

3.1.1.2. Le journal de recherche

Il s'agit d'un outil essentiel de la recherche et qui a un caractère multiple. Il est en effet utilisé comme mémoire de la recherche, marquant dans l'après-coup l'évolution de celle-ci et les réflexions qui l'ont fondée. Il est tout autant l'outil servant à centraliser des références

théoriques, bibliographiques mais aussi permettant de poser les idées et les questions utiles au chercheur. Il sera enfin une centralisation de notes sur les émotions, les impressions qui ont accompagné le chercheur dans son travail, similaire à des notes personnelles. Dans ce sens, il permettra de retravailler sur les effets contre-transférentiels concernant les individus rencontrés ainsi que le sujet de recherche lui-même.

3.1.1.3. L'OPD-2 et ses axes

Il a ensuite été question de la manière de mener ces interviews semi-directives. Se limiter au vécu de précarité ne suffisait pas. Pour comprendre le lien de ces sujets vivant principalement dans la rue, il nous fallait aussi comprendre la prégnance de fonctionnements psychiques particuliers chez eux, interroger le diagnostic de fonctionnements limites et sinon, tenter de d'identifier le ou les types de fonctionnements en présence. Nous nous sommes alors interrogée pour savoir s'il fallait inclure, dans nos interviews, un questionnaire diagnostique et surtout lequel utiliser qui ne nous enferme pas dans une opinion qui oublierait la psychodynamique, dénierait les notions psychanalytiques, ou psychiatriques, bref, n'entreverrait qu'un point de vue plutôt qu'un autre.

C'est alors que nous avons découvert un outil diagnostique qui inspira fortement le déroulement de nos interviews : l'Operationalized Psychodynamic Diagnosis (OPD-2) (Task Force eds 2008). En découvrant cet outil, nous avons compris l'intérêt qu'il pouvait avoir dans l'élaboration de nos entretiens. En effet, il s'agit d'un outil multimodèle qui se base autant sur les classifications psychiatriques que les concepts psychanalytiques, psychodynamiques ou psychosomatiques et il est également multiaxial : il permet d'étudier le sujet sous différentes dimensions (son mode relationnel, son anamnèse, sa structure psychique, ses conflits, ses mécanismes de défense). Cet outil a montré sa validité comme outil diagnostique, mais aussi comme outil de communication entre des cliniciens s'appuyant sur des théories, des concepts différents et des systèmes nosologiques différentes (psychanalystes, psychiatres, psychosomaticiens...). Il permet en outre, de déterminer les axes thérapeutiques possibles (Cierpka M. et al 2007).

Cet outil est utilisé en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre mais peu connu en France. C'est en 1992, qu'un groupe de cliniciens allemands de champs de pensées différentes (psychanalystes, psychiatres, psychosomaticiens), ont proposé un outil diagnostique dont l'objectif était d'obtenir une meilleure communication entre les cliniciens du champ analytique et ceux du champ médical et psychiatrique. Leur idée était d'inclure à une classification internationale comme le CIM 10, des éléments psychodynamiques. En effet, associer à la description de symptômes, le fonctionnement et l'utilisation des mécanismes de

défense, les éléments de transfert et de contre-transfert, qui laissent percevoir les conflits intrapsychiques, permettent une meilleure compréhension du fonctionnement humain et des désordres mentaux. En parallèle, construire un outil multiaxial et multimodèle participait aussi à la volonté d'éclaircir le flou et l'hétérogénéité des théories et de la terminologie psychodynamiques.

La première version a été utilisée pendant à peu près dix ans avant que n'apparaisse la nécessité d'en élaborer une seconde qui ne soit pas uniquement un outil diagnostique mais qui pouvait aider aussi à l'organisation et la guidance des soins du patient.

Il se décline en 5 axes qui sont explorés et tiennent compte du contexte social et subjectif de l'individu. Nous en avons quelque peu modifié les objectifs pour les besoins de notre recherche :

Axe 1. L'expérience de la maladie et les pré-requis au traitement,

Cet axe concerne la motivation et l'indication pour une psychothérapie. Nous l'avons modifié en nous orientant sur l'expérience que les sujets avaient de leur situation sociale.

Axe 2. Les relations interpersonnelles,

Cet axe concerne les interactions humaines et toute la dimension transférentielle. Nous avons interrogé systématiquement les sujets sur leur rapport aux autres. Nous sommes restée attentive aux relations transférentielles et contre-transférentielles que nous avons consignées dans un journal de recherche.

Axe 3. Les conflits,

L'OPD-2 distingue sept conflits psychiques (Dépendance/autonomie, soumission/contrôle, désir de soin/autarcie, conflit d'autoévaluation, culpabilité, conflit œdipien, conflits identitaires, perception limite des conflits et des ressentis). Nous sommes restée vigilante, tout au long des entretiens, à l'expression de conflits psychiques quels qu'ils soient et notamment aux mécanismes de défense utilisés.

Axe 4. La structure,

Cet axe propose quatre niveaux de structuration psychique (bien intégrée ; moyennement intégrée ; faible intégration ; non-intégration) et permet d'en déterminer le type. En ce qui nous concerne, nous nous sommes concentrée sur la qualité des récits, leur organisation, la capacité des sujets à critiquer leurs possibles incohérences, les thématiques pour lesquelles les

incohérences pouvaient être les plus fortes et ce, sans chercher à graduer leur niveau de cohérence.

Axe 5. Les désordres psychosomatiques et mentaux,

Il s'agit d'un croisement entre plusieurs outils de classification qui permet la prise en compte des différents symptômes. Ici, nous nous sommes appuyée sur nos connaissances cliniques c'est-à-dire inspirées à la fois des théories analytiques mais aussi psychiatriques.

L'utilisation diagnostique de cet outil nous a séduite lors de sa découverte mais nous nous sommes rapidement aperçue que l'aspect diagnostique n'avait réellement d'intérêt que si nous décidions de travailler sur un échantillon de sujets assez important. Notre but n'étant pas le diagnostic, nous avons décidé de nous inspirer de l'OPD-2 pour la construction de nos entretiens autour des thématiques abordées (les axes) afin de nous aider à ouvrir autant que possible les multiples aspects de la personnalité d'un sujet, sans en omettre aucun. Nous aider d'un outil pour le déroulement de nos entretiens nous permettait aussi d'éviter d'influencer le matériel en occultant certaines dimensions ou bien en insistant trop sur d'autres. Enfin, cet outil s'offrait à nous comme un véritable guide pour que chaque sujet soit questionné de manière systématique sur les mêmes éléments.

En outre, nous avons repris de l'OPD-2, le processus évolutif des entretiens, allant d'une phase de questionnement ouverte à des questions plus fermées que nous allons décrire plus en détail dans la partie suivante.

Enfin l'idée de revoir les sujets lors de plusieurs entretiens a été confortée par les préconisations de l'OPD-2. En effet, s'autoriser à revoir à plusieurs moments distincts les sujets, permettait à la fois, de nouer une relation de confiance mais aussi, de pouvoir revenir sur certains éléments difficiles à développer lors de la première rencontre. Largement influencé par la technique d'entretien de Kernberg (Task Force eds, 2008, p 226-227), l'OPD-2 propose de n'aborder la description de soi par le sujet que lors du second entretien.

3.1.2. Elaboration d'un protocole d'entretien

3.1.2.1. Critères d'inclusion des sujets à la recherche

Nous avons fait le choix de n'avoir que deux critères d'inclusion : le premier concerne l'âge puisque nous souhaitons travailler autour de la situation de sujets majeurs. Le second concernait évidemment la situation sociale des personnes qui devaient se trouver en précarité. Définir cette situation est, en elle-même, assez complexe, c'est pourquoi nous avons fait le

choix de nous baser sur les critères du score d'Évaluation de la Précarité et des Inégalités de Santé pour les Centres d'Examens de Santé (EPICES)². Ce score permet de prendre en compte toutes les dimensions de la précarité afin de mieux identifier les populations en difficulté sociale ou matérielle. Il a été réalisé dans un premier temps à partir de 42 questions posées à 197 389 personnes majeures au cours de l'année 1998. Il a ensuite été étalonné sur 11 questions touchant à différents domaines de la vie des sujets. Plus le résultat total du score approche de 100, plus la précarité est importante. À l'inverse, plus le score est proche de 0, plus la précarité est absente. Les auteurs (Sass 2006) considèrent que la précarité est avérée à partir d'un score de 48,5. Ces 11 questions portent tant sur la situation matérielle (posséder son logement, payer ses factures), que relationnelle (vivre en couple, être en lien avec des membres de sa famille) ou culturelle (partir en vacances, avoir des loisirs, pratiquer un sport, assister à des spectacles).

Malgré ces deux critères d'inclusion, nous nous sommes refusé à inclure dans la recherche certaines personnes que nous avons pu rencontrer en entretien clinique pour lesquels nous avons des informations concernant leur parcours de vie. Ces informations appartenant à notre cadre professionnel, ils n'avaient pas lieu d'interférer dans cette recherche.

3.1.2.2. Présentation du protocole d'entretiens

Nous avons finalement imaginé de mener une série de trois entretiens pour chacun des individus recrutés. Pour les deux premiers entretiens, quinze jours d'intervalle nous ont paru un délai raisonnable pour la réécoute des entretiens ainsi que pour laisser aux sujets un temps de latence nécessaire au cours duquel de nouveaux éléments pouvaient compléter leur récit. Le troisième entretien, réalisé six mois après la première rencontre, avait pour objectif premier de pouvoir comparer les évolutions individuelles ayant eu lieu pendant ce laps de temps et de les mettre en relation avec des variables environnementales. Nous avons également utilisé ces troisièmes entretiens pour soumettre aux sujets nos premières réflexions sur les catégories ayant émergé, afin de vérifier si les pistes que nous suivions faisaient écho chez les individus rencontrés.

Avec l'aide de l'OPD-2, nous avons pu élaborer un protocole d'entretien présenté ci-dessous. Les phases d'interview ont été respectées au cours des entretiens réalisés mais nous devons préciser malgré tout que, menant les interviews de manière assez similaires à des entretiens

² Le Score EPICES est un outils élaboré en partenariat avec les centres d'examens de santé de Auxerre, Bobigny, Dijon, Marseille, Tours, Vandœuvre-lès-Nancy et le Centre technique d'appui et de formation des centres d'examens de santé, Saint-Etienne en collaboration avec la Caisse Primaire d'Assurance Maladie de Paris, l'École de Santé Publique de Nancy et Centre Hospitalier Universitaire de Clermont-Ferrand.

cliniques, nous nous sommes autorisée à nous laisser porter dans le cours de l'échange en fonction des personnalités et des récits des sujets.

Lors de la phase de recrutement, nous avons présenté la recherche comme suit aux sujets :

« Je fais une recherche sur la précarité sociale. J'essaie de savoir et de comprendre ce que modifie ou provoque, le fait de vivre une telle situation. Pour trouver des réponses à mes questions, j'ai besoin de votre témoignage : que vous me parliez de vous, de votre histoire, de votre vie passée et présente, de votre point de vue et de vos impressions. Mes questions seront parfois personnelles ; rien ne vous oblige à y répondre. Vos réponses seront utilisées dans la recherche mais tout ce qui permettra de vous reconnaître, sera modifié afin d'assurer votre anonymat et le respect de votre intimité ».

Dans l'après-coup des entretiens, nous avons trouvé judicieux de leur faire signer un formulaire de consentement éclairé (voir Annexes 9.3 sur CD), reprenant par écrit ce que nous leur avons présenté par oral. Le lecteur trouvera un exemplaire vierge en annexe de ce document.

Dès la retranscription des entretiens (voir Annexes 9.2 sur CD), nous avons modifié les prénoms des personnes, et avons modifié tous les éléments susceptibles de les reconnaître. Aucun fichier informatique ne porte donc d'éléments d'identification.

3.1.2.2.1. Entretien 1

Nous avons proposé un mode de déroulement en plusieurs temps comme préconisé dans l'OPD-2. Pour le premier entretien, nous en avons distingué trois :

- le premier temps était non structuré afin de laisser place à la relation, à la spontanéité du sujet, à leur expérience intérieure. Nous le laissions spontanément évoquer ce qu'il souhaitait. Nous étions évidemment attentive aux manifestations scénique, c'est-à-dire à ce que donne à voir le sujet, son aspect, ses conduites, son langage. Les effets contre-transférentiels ont été eux aussi pris en compte dès les premiers instants de l'entretien et noté dans notre journal de recherche.

- le second temps de l'entretien était un peu plus structuré autour de la situation de précarité sociale, les effets psychiques que le sujet peut en ressentir, la perception qu'il a de lui, des autres, les pensées qui l'animent. Nous cherchions à connaître son histoire individuelle et familiale en portant une attention particulière aux éléments traumatiques évoqués. De manière générale, nous avons pris soin de relever les traits de personnalité, les symptômes éventuels, les mécanismes de défense.

- le troisième temps est une série de quelques questions fermées concernant leur situation sociale reprenant les questions du score EPICES pour lesquelles nous n'aurions pas obtenu l'information précédemment et qui devaient nous permettre de calculer le niveau de précarité des sujets.

A la fin du premier entretien, nous proposons aux sujets de nous revoir une seconde fois dans les quinze jours suivants, puis une dernière fois six mois après :

« J'ai encore des questions à vous poser et j'aimerais que nous finissions de faire connaissance, c'est pourquoi je vous propose de nous revoir dans les quinze jours à venir. Si cela est possible, je souhaiterais que nous puissions nous rencontrer également dans 6 mois, de manière à savoir ce que vous êtes devenu et si vous avez de nouvelles réflexions à m'apporter. »

Nous n'avons présenté le protocole de trois entretiens dès la présentation de la recherche, lors du premier contact avec les sujets. D'une part, nous devons vérifier lors de ce premier entretien et selon les critères du score EPICES, si la personne relevait des critères d'inclusion de la recherche. D'autre part, et de par notre expérience du terrain de recherche et des sujets, il nous a semblé moins effrayant d'attendre la fin du premier entretien pour évoquer la suite du protocole. En effet, il était possible que nous nous confrontions à de nombreux refus de la part des personnes devant la temporalité que le protocole amenait et à l'idée qu'il pourrait s'agir d'un engagement contraignant.

3.1.2.2.2. Entretien 2

Le second entretien prévu à quinze jours se déroule en deux phases partant d'un temps totalement ouvert à un entretien semi structuré :

- une première phase non structurée : comment le sujet a vécu notre premier entretien, les effets d'après-coup ressentis, s'il a des réactions, des réflexions qui lui sont venues à sa suite, s'il y a des éléments sur lesquels il souhaite revenir.
- une seconde phase plus structurée qui a pour objectif d'approfondir ce qu'il en est de la perception que le sujet a de lui et des autres et ce qu'il en était dans le passé ; de revenir et d'approfondir la place des traumatismes dans son vécu actuel, de questionner les changements internes que la situation de précarité sociale provoque éventuellement en lui.

Ce second entretien se donnait pour objectif de confirmer ou d'infirmer certains aspects du fonctionnement psychique reconnu lors du premier entretien, de les explorer un peu plus encore, tout comme les mécanismes de défense, les relations transférentielles...L'idée était

aussi qu'au cours du second entretien, la rencontre soit effective et quelque peu nouée. Elle devait permettre d'aller plus avant dans l'exploration du vécu du sujet, de sa logique.

3.1.2.2.3. Entretien 3

Le dernier entretien à six mois avait pour objectif de pouvoir comparer les évolutions individuelles ayant eu lieu pendant ce laps de temps et de les mettre en relation avec des variables environnementales. Il nous offrait en outre un retour, une forme d'expertise de la part des sujets sur les premiers résultats de notre recherche. Il se déroulait lui aussi en trois phases dont la seconde se décompose en deux temps :

- phase non structurée : engager l'entretien sur ce que le sujet a vécu depuis nos deux premières rencontres et ce qui a changé ou non dans sa situation sociale, affective, familiale, professionnelle, psychologique...
- phase semi-structurée : approfondir la question des expériences relationnelles vécues depuis notre dernière rencontre, sur les désirs, les attentes, les inquiétudes. Interroger une nouvelle fois sur la perception de soi et des autres. C'est au cours de cette phase semi-structurée que nous proposons aux sujets de nous faire un retour sur les catégories découvertes dans l'analyse de quelques entretiens, au moment de la rencontre.
- phase structurée avec des questions fermées : il s'agit ici de compléter les éléments d'information pour évaluer leur niveau de précarité sociale afin de réaliser un nouveau calcul montrant ou non l'évolution de la situation sociale.

3.2. METHODE DE TRAITEMENT ET D'ANALYSE DES DONNEES

Le traitement et l'analyse des données font appel à deux méthodes. Pour le traitement des entretiens réalisés avec les sujets, nous avons fait appel à une méthodologie issue de la théorie ancrée ou *grounded theory*. Elle nous a permis de découper en toutes petites séquences les entretiens, afin de les coder, les comparer puis les organiser. Nous présenterons en détail, dans la partie consacrée aux résultats, la manière dont nous avons concrètement procédé.

Notre analyse s'est réalisée en deux temps. Le premier temps d'analyse s'est appuyé sur la méthode proposée par la *grounded theory*, assez phénoménologique usant de peu ou pas de théories. Le second temps a consisté en une relecture plus clinique de ces catégories que nous avons tenté d'articuler entre elles afin d'en proposer une théorisation. Par théorisation, il faut entendre une mise en lien des catégories conceptualisantes mais également une mise en forme d'une compréhension plus globale des phénomènes en présence. A ce niveau, nous avons fait intervenir des éléments théoriques. Quand cela était nécessaire, nous avons utilisé la méthode complémentariste proposée par G. Devereux. Elle permet de donner sens à des phénomènes

humains sous l'angle de plusieurs théories issues de différentes disciplines sans les faire fusionner mais en leur permettant de se compléter.

3.2.1. La *grounded theory* ou théorie ancrée

La *grounded theory*, ou « théorie ancrée », a été élaborée dans les années 60 par deux sociologues, B.G. Glaser et A.A. Strauss (1967), appartenant à l'école de Chicago. Ils tentent, à cette époque, de faire des études de terrain avec du matériel multiple (récits de vie, courriers...). Pour ce faire, ils réfléchissent à une méthode adaptée aux recherches en sciences sociales et à leur intérêt pour les études basées sur la subjectivité des individus. La méthode déductive habituelle ne peut leur convenir car elle s'attarde surtout à vérifier les théories préétablies. Ce que ces deux auteurs recherchent, est à l'opposé de cette démarche : ils souhaitent trouver le moyen de partir du matériel, de le faire « parler », pour découvrir des concepts et des hypothèses qui seraient passés inaperçus avec la méthode déductive. Ainsi mettent-ils au point une méthode qualitative permettant de trouver des liens, des logiques, et des sens cachés dans le matériel.

La théorie ancrée s'appuie sur une méthode de comparaison continue des données qui intervient à tout moment du processus d'analyse. Elle implique donc non pas un processus d'analyse linéaire mais de perpétuels allés et venus entre l'analyse et les données. Elle permet d'en dégager les différences et les similitudes, d'en comprendre les liens existants entre elles, leurs logiques, leurs sens cachés dans le matériel pour créer une théorisation (Glaser et Strauss, 1967). Elle propose un approfondissement des données recueillies puisqu'elle oblige à tenir compte de tous les éléments en présence sans en omettre aucun, permettant ainsi de découvrir des éléments insoupçonnés. L'originalité de cette méthode consiste donc à ouvrir le processus d'interprétation sans réduire les données aux théories existant préalablement, et oblige à la comparaison constante du matériel tant dans sa globalité que dans ses éléments de détails. La *grounded theory* nous est apparue comme la méthode qualitative la plus adaptée pour ses capacités à conceptualiser des interprétations de données.

Cette méthode qui se voulait au départ purement inductive, a été par la suite développée par Strauss et Corbin (1990) dans le sens d'une interprétation n'excluant pas la référence à la théorie. Dans notre processus de traitement des données, la théorie est effectivement présente, de part notre formation universitaire mais aussi au travers des ouvrages que nous avons déjà lu en lien avec les thématiques étudiées. Ainsi, prétendre que ce processus de codage soit totalement vierge de toute influence théorique est illusoire.

La *grounded theory* nécessite cependant de laisser de côté, dans un premier temps, les connaissances théoriques en notre possession afin d'être le plus fidèle possible aux données.

C'est une démarche finalement très clinique comparable à l'accueil, lors d'un entretien individuel, d'éléments propres à un individu pour lesquels il s'agit de ne pas trop se hâter de les « coller » à la théorie. La théorie n'est ici qu'un support, un cadre pour penser et ne doit pas nous faire oublier la situation spécifique d'un patient au risque de perdre tout intérêt pour les usagers et de les trouver trop semblables. La comparaison avec la clinique s'arrête ici puisque l'effort que demande la *grounded theory* pour mettre les éléments théoriques de côté est plus important et plus long dans le processus de codage. Il s'agit d'une sorte de décentrage ou de mise entre parenthèses (Paillé, 2003) qui nécessite de perdre nos repères et surtout de le supporter : le sentiment de ne plus rien savoir est souvent difficile à vivre, nous plaçant de manière récurrente dans un vécu de disqualification qui n'est évidemment pas sans faire écho aux problématiques narcissiques relevées chez les personnes en situation de précarité. Cette prise de conscience sur l'effet contre-transférentiel de notre objet d'étude nous a permis de nous dégager de ces moments de doute et ce, malgré leur récurrence. La confiance en une méthodologie que nous avons déjà quelque peu expérimentée (Fierdepied et coll. 2012) ainsi que nos différentes lectures (Devereux 1967, Corbin et Strauss 1990), nous ont permis d'accepter d'avancer « à vue » et de garder l'espoir d'un éclaircissement à venir.

Dans la même logique, Glaser et Strauss proposaient également de ne pas formuler d'hypothèse afin de ne pas influencer l'analyse du matériel, ce que Corbin et Strauss ont là encore assouplis. Notre question de recherche était donc formulée de manière très ouverte, afin de favoriser l'émergence de facteurs qui pourraient nous instruire sur les liens complexes entre précarité, événements traumatiques et fonctionnement psychique. Fidèle à l'approche de Glaser et Strauss, nous n'avons pas formulé d'hypothèse. En revanche, nous avons repris l'idée de Strauss et Corbin qui consiste à formuler nos intuitions au niveau de l'interprétation afin de pouvoir les élaborer au cours de l'analyse (Strauss et Corbin, 1990). L'utilisation de la *grounded theory* présentait pour nous l'avantage, du fait qu'elle soit une méthode fortement inductive, d'éviter que nous nous enfermions dans nos idées, nos présupposés et ce, afin de ne pas nous limiter dans notre compréhension du phénomène. Nous nous interrogeons donc sur les liens entre une situation sociale particulière et des fonctionnements psychiques qui, sans être homogènes ni uniformes, montraient des points communs. Nous souhaitons comprendre enfin comment la précarité sociale était subjectivement vécues au regard de parcours de vie marqués bien souvent par des événements douloureux.

Grâce à la théorie ancrée, nous avons pu traiter, organiser et regrouper nos données et formuler six catégories conceptualisantes issues d'une analyse des entretiens réalisés, comme le précisent Paillé et Mucchielli (2003). Une catégorie conceptualisante peut être définie comme « une production textuelle se présentant sous la forme d'une brève expression et

permettant de dénommer un phénomène perceptible à travers une lecture conceptuelle d'un matériau de recherche » (Paille et Mucchielli, 2003, p. 316). Plus concrètement encore, Corbin définit ces catégories comme « *Higher-level concepts under which analysts group lower-level concepts according to shared properties. Categories are sometimes referred to as themes. They represent relevant phenomena and enable the analyst to reduce and combine data* »³ (Corbin et Strauss, 1990, p. 159). Ces catégories sont donc une interprétation élaborée de phénomènes. Ces interprétations s'appuient et s'ancrent dans le matériel tout en proposant un lien avec les théories existantes. Une particularité importante de notre démarche d'interprétation réside dans le fait qu'elle inclut une interprétation des dynamiques inconscientes et qu'elle propose ainsi l'intégration d'une lecture psychanalytique du matériel dans l'usage de la théorie ancrée (Sturm et coll., 2010).

La *grounded theory* préconise un processus circulaire entre une première phase sur le terrain, suivie d'une analyse des données puis d'un retour pour une seconde phase de recueil de matériel mais plus ciblé. Nous n'avons pas suivi très exactement ce processus en entonnoir : notre recherche préalable sur le vécu de précarité sociale, nous a permis de cibler dès le début de la présente recherche, les thématiques que nous souhaitons aborder avec les sujets. C'est pourquoi, nous avons proposé les mêmes questions aux différents sujets que nous avons rencontrés. Le troisième entretien nous a cependant fourni l'occasion d'approfondir certains points, d'en vérifier d'autres et de faire appel à l'expertise des sujets.

3.2.2. La méthode complémentariste de G. Devereux

Notre recherche s'intéresse au processus de précarité sociale dans sa dimension traumatogène et son lien avec la question des fonctionnements limites. Notre sujet touche donc, à la fois aux théories sociologiques, mais aussi psychologiques et psychanalytiques. Nous sommes donc au carrefour de plusieurs champs théoriques dont nous souhaitons tenir compte afin d'acquérir une compréhension plus fine et plus complète sans nous trouver enfermée, limitée dans un champ théorique. En effet, avec la question de la précarité sociale, en particulier le chercheur peut rapidement être entraîné dans une « sociologisation » de difficultés individuelles ou encore dans une « psychologisation » de souffrances d'origines sociales. C'est pourquoi nous avons fait le choix de cette analyse complémentariste que nous allons maintenant présenter.

³ des concepts de niveau supérieur sous lesquelles sont regroupés concepts de niveau inférieur en fonction des propriétés communes. Les catégories sont parfois appelés thèmes. Ils représentent des phénomènes pertinents et permettent à l'analyste de réduire et combiner des données.

Fondateur de l'ethnopsychanalyse, Georges Devereux instaure un rapport non conflictuel entre psychanalyse et anthropologie qui va, au contraire, devenir un rapport de complémentarité. En effet, il va postuler non seulement à l'universalité du psychisme humain mais aussi à la double uniformité entre psyché/culture.

Il met au point une méthode dite « complémentariste » permettant d'investiguer chez des individus les dimensions intrapsychiques, interpersonnelle et collectives. Elle peut être également, comme nous le rappellent Gesine Sturm, Maya Nadig et Marie-Rose Moro (2010), définie comme « a strategy of triangulation for interdisciplinary research projects, where different perspectives on research material are combined. ». Il est donc ici question de soumettre les données d'une recherche à des lectures différentes et indépendantes selon des disciplines comme la psychologie, la sociologie, l'anthropologie ou toute autre discipline qui offrirait un angle de vue complémentaire à la recherche. La méthode complémentariste est donc « une pluridisciplinarité non fusionnante », et « non simultanée » (Devereux 1972).

La dimension ethnopsychanalytique de notre recherche tiendra, non pas au matériel (nos sujets ne sont pas spécifiquement migrants ou enfants de migrants) ni même aux théories auxquelles nous ferons appel, mais bien à la méthodologie utilisée. Malgré tout, nous nous sentons en totale affiliation avec le champ de l'ethnopsychanalyse qui préconise à la fois la position de l'individu-sujet comme expert de lui-même et de son vécu ainsi que l'analyse complémentariste de son discours telle que l'a définie G. Devereux.

Nous avons utilisé la méthode complémentariste principalement pour la seconde phase de notre analyse, et ce, quand les éléments théoriques issus de la psychologie (notre discipline), ne nous apportaient pas d'éclairage suffisant pour aller plus loin dans l'analyse. Nous avons alors fait appel à des notions issues de la sociologie, la philosophie dans la mesure où, n'étant ni de formation sociologue ni philosophe, nous les maîtrisons *a minima*. Notre idée était d'obtenir plusieurs perspectives possibles concernant les catégories découvertes afin d'en avoir plusieurs interprétations et ainsi, une compréhension la plus fine des liens entre précarité sociale, traumatismes de vie et troubles de la personnalité.

3.2.3. L'association des méthodes issues de la théorie ancrée et du complémentarisme

L'utilisation au sein d'une même recherche, de la *grounded theory* et de la méthode complémentariste de Devereux n'est certes pas le fruit du hasard : il faut, pour comprendre leurs liens, revenir à l'histoire de la sociologie américaine. On se souvient que c'est Malinowski le premier qui, non pas utilisa l'observation participante mais l'institua comme une méthode. L'utilisation de l'observation participante a dépassé l'ethnographie pour être

utilisée en sociologie par les sociologues de l'école de Chicago parmi lesquels on compte E. Goffmann mais aussi Glaser et Strauss fondateurs de la *grounded theory* (G. Sturm 2005). La *grounded theory*, tout comme l'ethnopsychanalyse sont donc influencées et issues de la tradition ethnographie (qui a pour objet toutes les données relatives à la vie d'un groupe humain -Larousse 2014-) et de son observation participante.

Notre intérêt pour la théorie ancrée et le complémentarisme est multiple. Il est en premier lieu d'ordre éthique. Il nous paraît incontournable de laisser place au discours des sujets concernés par une situation et ce, d'autant plus chez des individus dont la parole est peu ou pas représentée. Nous verrons justement, dans l'émergence des catégories, à quel point cette position de sujet a souvent manqué et manque encore aux personnes que nous avons interviewées. Avec l'utilisation de la *grounded theory*, les catégories émergent du discours des sujets et c'est grâce à la méthode complémentariste que les différents champs théoriques peuvent venir se confronter à cette parole humaine.

En second lieu, nos motivations sont d'ordre méthodologique : les éléments que nous souhaitons mettre à jour sont qualitatifs mais touchent aussi à différentes disciplines. L'association de ces méthodes nous a offert l'opportunité d'en dégager toute la complexité. De plus, la théorie ancrée permet de laisser parler le matériel, en tirant une interprétation la plus fidèle possible au discours des sujets rencontrés. Nous ne prétendons pas, comme peut le constater le lecteur que notre subjectivité est « extraite » de l'analyse. C'est le cas de toute analyse, qu'elle soit quantitative ou qualitative : aucun chercheur ne peut échapper à sa subjectivité mais nous osons espérer qu'en ne déniait pas sa présence, en en prenant conscience même, tout au long du processus d'analyse, nous participons à en atténuer les effets. Il serait illusoire de penser y échapper car une recherche est toujours portée par un être fait d'histoires et d'Histoire. Elle s'incarne par tous ceux et en tous ceux qui la portent. C'est ce qui lui donne vie. Des auteurs comme P. Declerck, J. Maisondieu ou E. Goffman ont eux-mêmes plongé au cœur de leurs recherches pour comprendre la complexité et la richesse.

Enfin, nos motivations sont aussi affaire de sensibilité et d'affinité avec les méthodes utilisées : elles sont apparues appropriées à notre fonctionnement individuel, et nous donnaient la possibilité de penser les données qui, depuis longtemps émergeaient de notre clinique sans que nous puissions trouver les moyens de les articuler à nos intuitions cliniques. Tout simplement, la théorie ancrée tout comme les concepts clinique ainsi que l'utilisation du complémentarisme nous ont permis de penser, d'analyser, d'élaborer notre recherche, mais au-delà, de nous découvrir des affiliations théoriques fortes, de nous positionner face à des auteurs et surtout de pouvoir dépasser le flou et les divergences importantes qu'impliquent des notions somme toute très politiques que sont à la fois la précarité sociale, les fonctionnements limites et d'une certaine manière aussi la clinique du traumatisme.

4. PRESENTATION DU TERRAIN ET DES SUJETS

Nous avons vu précédemment que la notion de précarité sociale est en réalité une prénotion au sens de Durkheim. Il revient donc au chercheur de définir plus précisément de quelle manière il va aborder cette thématique et comment il va la traiter. Ces choix sont délicats car comme le rappelle Bresson (2007), ce sont eux qui vont orienter l'analyse du chercheur. Plusieurs découpages sont donc possibles : l'un d'eux consiste à définir une population en intégrant la dimension politique (les banlieues dites « sensibles »), un autre se base sur des critères matériels (être sans abri). Un autre découpage enfin consiste à s'intéresser aux utilisateurs de services, de structures.

Concernant notre recherche, nous avons fait le choix d'aller vers les usagers d'une structure associative qui propose un accueil de jour. Ce lieu nous était facile d'accès, était fréquenté par des personnes en situation de précarité. L'accès à cette association et ses services pour les usagers était déjà en lui-même, un critère de précarité (pour l'INSEE par exemple, l'accès à des structures d'aide spécifique est suffisant). Sur ce terrain, nous avons recherché des personnes présentant un niveau de précarité individuel qui soit significatif. Pour cela, nous nous sommes basée sur le score EPICES (voir Annexes 9.1 sur CD) qui ne tient pas seulement compte de la pauvreté mais aussi des attaches relationnelles, de la capacité à demander de l'aide, de l'intérêt pour les aspects culturels et sociaux de leur environnement... Ainsi, parmi les personnes que nous avons interviewées, certaines sont dans la rue, d'autres en logement. Toutes cependant présentent un score de précarité très significatif.

4.1. LE TERRAIN DE RECHERCHE : ASPECT ETHNOGRAPHIQUE

4.1.1. Présentation de l'association Cher Accueil

L'association Cher Accueil dans lequel nous avons réalisé les interviews de recherche nous est familière puisque nous y sommes intervenue de manière hebdomadaire pendant six ans dans le cadre de nos missions professionnelles en tant que psychologue clinicienne.⁴

L'association Cher-Accueil, affiliée à la fondation Abbé PIERRE, existe sur Bourges depuis 1992 et gère deux lieux d'accueil de jour (sur Bourges et Vierzon) et un dispositif d'accueil de nuit hivernal (Bourges). Elle est composée d'une équipe de salariés dont la mission est d'accueillir de manière inconditionnelle toute personne majeure.

⁴ Mission d'accès au soin en addictologie issue de la loi contre les exclusions de 1998, réalisée entre 2002 et 2008 au sein de diverses structures intervenant dans le champ de la précarité et pour l'Association Nationale de Prévention en Alcoologie et Addictologie du Cher (A.N.P.A.A.18). L'A.N.P.A.A. est une association nationale, loi 1901, reconnue d'utilité publique qui gère des services de prévention-formation et des Centres de Soins d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie (CSAPA). A ce jour, l'A.N.P.A.A.18 du Cher gère un CSAPA spécialisé alcool, tabac et jeux pathologiques, un service Prévention-Formation et la Maison Des Adolescents du Cher (service généraliste).

Cette association est née de la nécessité, repérée par les partenaires associatifs locaux, d'accueillir des personnes fréquentant la rue. Le festival du Printemps de Bourges, qui a lieu dans le cœur de la ville chaque année en avril, provoque inmanquablement l'errance d'un certain nombre de personnes bien après la fin des festivités. C'est dans cet esprit que la Boutique Solidarité a vu le jour au début des années 90. Depuis, la Boutique Solidarité reçoit les personnes en situation de précarité sociale, qu'elles soient de passage ou fixées sur la ville, sans emploi ou en emploi précaire, sans abri ou en logement. Souvent en difficulté matérielle, ces personnes viennent pour trouver un lieu convivial et « habité »...

Sur Vierzon, la nécessité d'accueil est liée à l'importance historique de la gare par laquelle passe un grand nombre de trains. Elle se situe sur une ligne allant de Paris à Toulouse et Tarbes. Par sa position centrale, cette gare a largement participé, en son temps, au développement économique de la ville. Un nombre important de « routards », « errants », « itinérants » passe régulièrement par cette localité, autrefois industrielle, aujourd'hui endeuillée économiquement. Le chômage et la pauvreté sont particulièrement prégnants pour une bonne partie de la population comme ils le sont d'ailleurs sur l'ensemble du département du Cher. En effet, avec l'Indre, le Cher est le département le plus en difficulté économique de la région Centre. Le taux de chômage y est important (supérieur à la moyenne nationale), l'accès à la santé difficile dans un environnement moyennement peuplé et majoritairement rural. Malgré sa situation géographique centrale, le département du Cher est un département assez isolé, peu desservi par les transports en commun. En cohérence avec les éléments évoqués, ce département présente un taux de mortalité prématurée, (par suicide et par maladie) supérieur à la moyenne régionale et nationale (Organisation Régionale de Santé Centre, 2011).

L'association Cher Accueil propose, dans ses deux espaces d'accueil de jour appelés « Boutiques Solidarité », plusieurs services d'importance : l'accès à des douches, une domiciliation, la distribution d'aide alimentaire ponctuelle, l'accès à des lave-linges et sèche-linges. Des ateliers sont proposés (cuisine, musique, jardinage...) à différents moments de la semaine. Un conseiller en insertion professionnelle, recruté par l'association, offre des temps de rencontre avec les usagers qu'il accompagne vers une réinsertion. En outre, différents partenaires interviennent (une assistante sociale du Centre Médico-Sociale (CMS), une infirmière de l'A.N.P.A.A.18...

Enfin, depuis 2007, l'association Cher Accueil a ouvert un accueil de nuit assis, ouvert pendant la période hivernale. Son objectif est d'accueillir des personnes sans abri qui n'accèdent pas au CHRS soit parce qu'elles ne souhaitent pas, soit parce qu'elles sont

accompagnées de chiens. Cet accueil permet à ceux qui s'y présentent, de se mettre à l'abri pendant la nuit, de s'y reposer, de prendre une collation et une boisson chaude ainsi qu'une douche s'ils le souhaitent.

Nous avons fait le choix de mener nos interviews sur la Boutique Solidarité de Bourges. En effet, il n'existe pas de CHRS sur la ville de Vierzon. Un accueil d'urgence a existé entre 2002 et 2006 mais a été fermé au profit d'un regroupement par le 115 (Samu social) avec acheminement de nuit comme de jour dans tout le département par les équipes éducatives vers Bourges.

A cette fin, nous avons donc rencontré le directeur de l'association, en mai 2010 à qui nous avons présenté notre projet de thèse. En accord avec lui, nous avons organisé notre présence sur le terrain chaque mercredi matin pendant six mois. Nous avons rédigé un texte de présentation pour l'équipe qui a été lu au cours d'une réunion. Ce document présentait de manière synthétique le projet de recherche, le cadre éthique, les objectifs des interviews. Nous avons demandé aux membres de l'équipe leur soutien pour nous mettre plus aisément en relation avec des personnes susceptibles de répondre à nos interviews.

Les liens existants avec l'équipe de Cher Accueil, noués par un partenariat de plusieurs années, nous ont largement facilité l'accès au terrain ainsi qu'aux usagers.

Nous avons été sur le terrain de juin à décembre 2010. Nous y sommes ensuite retournée mensuellement afin de réaliser nos entretiens à six mois. Cette phase de recrutement s'est terminée en avril 2011.

4.1.2. Une histoire avec le lieu et ses usagers

Au cours des six années où nous sommes intervenue le cadre de notre mission professionnelle à la Boutique Solidarité (de 2002 à 2008), nous avons vécu un changement de lieu et avons été témoin de l'évolution des publics, de l'équipe... Avant 2004, la Boutique Solidarité était hébergée dans un local exigü, qui s'ouvrait sur une large vitrine comme celle d'un magasin qui laissait pénétrer les regards intrusifs des passants. Il n'était pas rare que la police s'y aventure en quête d'une personne recherchée. Il était fréquent que les salariés interviennent pour faire sortir des douches des usagers, connus pour leur problématique toxicomaniaque parce qu'elles y passaient « trop » de temps. Le lieu était petit, favorisant les trafics, les bagarres. Ce lieu était en quelque sorte le prolongement d'un squat, une sorte de scène où se rejouait la vie de la rue, avec ses conflits, ses règlements de compte, ses conduites de consommation et de transgression.

Intervenir dans ce lieu demandait de se faire un peu violence car l'ambiance y était parfois très tendue. Tout le monde connaissait tout le monde. Les personnes présentes, sans même nous

avoir adressé la parole, avaient vite compris qui nous étions, car si nous ne les connaissions pas tous, eux nous avaient estampillée : « psychologue et addictologue ». Double tare aux yeux de bon nombre d'entre eux ! L'un d'eux, devenu quelques années plus tard médiateur social était à l'époque un jeune homme qui refusait tout lien avec la société. Chaque semaine, quand nous entrions, alors que tous les usagers nous identifiaient par notre prénom, lui nous lançait un regard de défi : « Bonjour m'dame ». Nous avons alors décidé d'utiliser la dérision et avec un bon sourire nous lui rétorquions inexorablement un « Bonjour m'sieur ! ». Nous ne nous approchions jamais de lui, ne cherchions pas à engager une discussion : il nous tenait visiblement pour un « agent de la paix social » et gardait une nette distance que nous nous obligions à respecter. Avec d'autres usagers aussi, nous gardions cette distance respectueuse, attendant qu'ils nous apprivoisent. D'autres cependant étaient d'approche plus facile.

Nous avons toujours eu cette sensation, qu'il fallait avec ce public spécifiquement, être authentique et que parfois, il fallait mettre ses « tripes sur la table » et dire sans trop en dire. Un jeune homme un jour, qui avait commencé à nous parler de son parcours de vie, s'est arrêté brusquement et en nous regardant droit dans les yeux nous a demandé : « J'te raconte ma vie, mais pourquoi ? Qu'est ce que tu me donnes en échange ? Toi, tu t'mouilles pas ! ». Si une relation de confiance se nouait, il était évident qu'elle se nouait avec la personne et non avec la professionnelle qu'ils avaient en face d'eux. Le remaniement du cadre est évidemment important et beaucoup plus insécurisant que dans le cadre institutionnel d'un centre de soin.

Notre installation dans la ville de Bourges s'était faite de manière assez précipitée et le hasard avait voulu que nous prenions une location située en face de la Boutique Solidarité. Nous en sortions alors avec mille précautions, croisant à longueur de temps les usagers de la Boutique dans ce quartier populaire faisant la jonction entre les quartiers HLM et le centre-ville. Cette rue accueillait à l'époque le restaurant social, la Boutique Solidarité, le siège social d'un CHRS, le service d'aide aux victimes et enfin, le centre d'alcoologie qui nous employait. On l'appelait quelques années seulement auparavant, la « rue d'la soif », en raison du nombre de bars qui grappillait tout du long. Nous avons rapidement pu constater qu'aucun des usagers de la Boutique ne faisait mention de notre voisinage avec eux. Nous avons pensé naïvement que notre discrétion payait. Plus tard, après notre déménagement, ils ont été nombreux à nous demander pourquoi nous avons quitté le quartier. Ils connaissaient précisément notre adresse. Nous avons compris à quel point nous étions observée, jaugée en tant qu'individu mais pour autant respectée dans notre vie privée.

Le jeune homme dont nous parlions plus haut, a fini par engager le dialogue et par utiliser en souriant ce « Bonjour m'dame ! » comme un mot de bienvenue. Il nous a expliqué comment, pour ces gens présents dans l'accueil, dans la rue, la psychologue faisait parfois référence à de

biens mauvais souvenirs : beaucoup en avaient fréquenté au cours de leur enfance et de leur adolescence et la plupart du temps au cours de placements. Quant à l'addictologue, venue sans qu'on la sollicite, on devait craindre son prosélytisme anti-produit ! Ce ne fut évidemment pas le cas de nos interventions. Une fois le temps d'observation passé, les représentations dépassées, les relations pouvaient se nouer, l'accès au soin se jouer.

En 2004, la Boutique a déménagé, l'association ayant investi dans une maison avec jardin dans le centre ville. Cette maison a été aménagée comme un espace intime, décoré avec goût. En même temps que le déménagement, les règles et le cadre ont été revus avec des exigences bien supérieures à ce qu'elles étaient auparavant : l'interdiction de fumer dans les locaux (bien avant que la loi ne s'en mêle !), de ne consommer aucun produit stupéfiant, celle de se respecter mutuellement, l'interdiction de passage à l'acte violent, se sont installées tout naturellement. Non pas qu'il n'y ait plus eu de « coup de gueule », ou de transgressions (« les règles sont faites pour cela » nous disait un usager) mais la Boutique est devenue un espace chaleureux, respecté par ceux qui l'utilisaient.

Il est vrai aussi qu'avec l'avènement de la nouvelle Boutique, a été constaté quelques changements dans le public : une partie des anciens accueillis ont, soit eu du mal à s'habituer à cette « trop belle maison », soit l'ont trouvée trop éloignée de leur trajet habituel. La nouvelle structure s'est en effet installée en centre ville, abandonnant cet espace intermédiaire où elle était implantée, entre les quartiers défavorisés et le cœur de la vieille ville. Certains usagers se seraient sentis en décalage au milieu des jeunes errants, de plus en plus nombreux à investir le lieu. Il faut bien énoncer cette évidence : un public en chasse un autre. Ceux que l'on pourrait qualifier de « très marginalisés » n'ont pas suivi ce déménagement.

Dans ce nouveau lieu, la violence était moins présente. Cependant, cette nouvelle ambiance, ce nouveau public nous ont paru bien plus difficiles à aborder. Nous parlions de l'exiguïté du lieu dans l'ancienne Boutique qui favorisait la relation ; ici, il était possible de ne pas s'adresser la parole, d'à peine s'entrevoir.

Au-delà du lieu, il y a les usagers : ce sont des personnes de tout âge, des deux sexes même si les femmes sont moins nombreuses que les hommes. Ils ont tous en commun les difficultés matérielles, sociales, mais surtout, la particularité de porter des statuts sociaux stigmatisants. La situation suivante, relevée au cours de la recherche et notée dans notre journal est cependant éloquente : un jour, venant du jardin nous entendons des cris aigus : « au secours ! ». Un groupe de deux garçons et une fille sont présents. Ils rient, répondant par la moquerie à cet appel au secours pour le moins étrange, qu'ils pensent tout d'abord être une plaisanterie. Nous interpellons les trois jeunes, les ramenant au sérieux : nous prêtons tous

l'oreille. C'est en réalité une voisine particulièrement âgée qui a chuté dans son jardinet et qui ne peut plus se relever. A partir de là, les usagers présents réagissent très vite : Léon saute aisément par-dessus le mur, ordonnant aux uns de l'accompagner, aux autres de faire le tour par la rue. Il interdit à certains d'entrer dans la maison. Nous avons imaginé qu'il craint que ceux-ci ne profitent de la situation pour voler quelque chose. A trois d'entre eux, il relève la vieille dame et l'assoient sur une chaise que d'autres ont fait passer par-dessus le muret. Ils ouvrent la porte à clef permettant l'accès des pompiers à la maison. Ceux-ci arrivent quelques minutes plus tard et prennent la femme âgée en charge. La fierté des sauveteurs se lit sur les visages et l'on se raconte en riant ce que l'on a pensé, et ce que l'on a fait. Le plaisir de la bonne action accomplie est là. Nous sommes au milieu d'eux et les observons : parmi eux, bon nombre ont fait de la prison, pour des actes de délinquance mais aussi pour crime, d'autres sont des toxicomanes et/ou des trafiquants de drogue, d'autres enfin, sont des personnes ayant le statut de handicapé et connaissent des hospitalisations régulières en psychiatrie. Tous supportent des statuts sociaux qui effraient, qui inquiètent. Ce jour là, ils mettaient toute leur énergie à secourir une vieille dame, s'organisant avec une rapidité et une discipline certaine.

Si nous faisons référence, dans le cadre de cette recherche, à nos rencontres avec les personnes fréquentant la Boutique, c'est parce que ce travail de recherche émerge de ces rencontres et des interrogations qu'elles ont suscitées.

4.1.3. L'accès à l'association comme terrain de recherche

Nos interventions dans des lieux d'accompagnement, d'hébergement, d'aide et notre connaissance « de l'intérieur » de ces espaces nous a permis de découvrir très rapidement que la Boutique était le dernier endroit où nous pouvions encore rencontrer des personnes qui avaient rompu avec toutes les autres structures sociales. C'est pourquoi nous avons choisi cette structure comme terrain de recherche pour y mener les interviews. Ce choix a été d'autant plus évident que nous avons cessé d'y intervenir professionnellement en 2008. Ainsi, nous ne risquions pas de créer la confusion dans nos différents rôles. Enfin, nous avons déjà choisi ce terrain de recherche au cours de notre Master 2 Recherche en 2009. Nous avons décidé d'y poursuivre notre travail. C'est donc tout naturellement que nous sommes revenue vers cette association.

De notre présence sur le terrain, nous gardons un sentiment de gêne : dans notre posture professionnelle, dans notre mission d'accès au soin, si nous allons vers les usagers en situation de précarité, c'est bien pour leur proposer une rencontre thérapeutique. Ici, c'est nous qui sommes en demande de leur aide. Cette relation ne leur apporte, *a priori* rien. Nous seule, en

sommes la bénéficiaire. Cette fois, c'est nous qui nous plaçons en position de débiteur, position qui nous est apparue comme difficile à assumer.

Répondrions-nous, dans leur cas, à ce genre d'interview ? Peut-être pas. Beaucoup de personnes acceptent cependant, dès le premier jour de notre présence sur le terrain, de participer à la recherche. Bien souvent malgré tout, ils reportent l'entretien. Certains ne pourront ainsi jamais être interviewés. C'est un peu comme s'ils ne pouvaient pas refuser et il est vrai que parfois nous n'insistons pas, de peur qu'ils ne se sentent contraints. C'est le cas notamment quand ce sont les salariés qui nous présentent à eux et proposent à certains usagers leur participation. Le sentiment de dette est en effet souvent important envers l'équipe et le directeur qui les soutiennent pour des raisons humaines, souvent bien au-delà de leurs missions. Cette question de la dette et du lien de dépendance sont donc des éléments importants et nous verrons qu'ils émergent de manière importante dans les données.

4.1.4. Le terrain de recherche et son extension : la rue

Si la Boutique Solidarité est un lieu repère pour bon nombre de personnes précaires, elle offre aussi à ceux qui vivent dans la rue, la possibilité de passer une partie de la journée dans un lieu chauffé, convivial, où ils peuvent prendre une douche, laver du linge...

Certains cependant ne se rendent pas ou peu à la Boutique Solidarité. Il faut alors pour les rencontrer, marauder avec l'équipe du 115 au cours de la période hivernale. C'est alors une autre réalité que nous avons expérimentée par deux fois au cours de l'hiver 2011. La proximité y est encore plus importante. Les usagers nous accueillent chez eux, c'est-à-dire dans leurs squats, en nous faisant parfois la bise comme à des amis. Le froid qui nous saisit, nous met tous à égalité. La nuit donne elle aussi une tout autre ambiance : nous sommes dans un espace-temps différent, qui n'est plus rythmé par les exigences du social...

4.1.4.1. Première maraude...

Nous avons fait cette première maraude le 1^{er} février 2011. Nous y accompagnions M., une éducatrice travaillant pour un CHRS en charge des maraudes et du 115. Elle en était à sa 4^{ème} saison et était bien connue des SDF de la ville. Elle savait où trouver les uns et les autres mais ne se rendait dans les squats que s'ils lui en donnaient l'autorisation.

Ce premier soir de maraude, nous nous rendons auprès d'une jeune femme vivant dans les marais. Nous ne l'avons jamais rencontrée auparavant sur aucune structure d'insertion que nous fréquentons. Et pour cause, seules les maraudes lui permettent un lien avec des travailleurs sociaux. Elle vit dans une cabane en bois au milieu de ses poubelles, de ses déchets. Prise dans un délire paranoïde, elle se met parfois à crier. Les riverains appellent alors l'hôpital ou la police...qui ne la trouve jamais ! Elle s'échappe par des chemins impraticables

pour qui ne connaît pas assez les lieux. Nous lui offrons une soupe, quelques denrées alimentaires, discutons vingt minutes avec elle. M. tente de la convaincre de rencontrer un de ses collègues pour remplir une demande de Revenu de Solidarité Active (RSA qui a remplacé le RMI). Voici 3 ans que M. tente de lui faire accéder à des droits qu'elle refuse, de peur « d'être fichée ». Elle accepte une énième fois un rendez-vous pour le lendemain auquel elle ne sera pas, malgré le fait que le travailleur social se déplacera jusqu'à elle. Nous la laissons à sa cabane en bois, et son délire paranoïaque. Il fait -7° ce soir là.

Nous nous rendons dans un autre squat habité. Nous connaissons l'un de ses occupants pour l'avoir rencontré ponctuellement en entretien. Il était depuis peu dans l'errance quand nous l'avons rencontré des années auparavant. A ce jour, il est pleinement marginalisé. Nous l'avions croisé à la Boutique Solidarité quelques temps auparavant. Il se disait content car il avait trouvé « un squat de luxe ! » pour passer l'hiver. Ce premier soir de maraude, nous avons eu l'occasion de nous y rendre. Ce lieu nous a tout simplement horrifié : un long couloir dégradé après une arrière cour. Tout le long, des portes fermées. Nous frappons à l'une d'elles. Dans une pièce exiguë dont les murs, par endroits endommagés, vomissent la laine de verre qu'ils contiennent, dont le sol plus ou moins défoncé est recouvert « à la va vite » de vieux morceaux de contreplaqués, nous découvrons trois garçons, deux filles et quatre ou cinq chiens à demi-allongés sur de vieux matelas posés à même le sol. Il y fait chaud car un poêle à gaz est allumé mais l'odeur de saleté rend l'atmosphère lourde. Devant un poste de télé, Samuel et ses compagnons mangent « les poubelles » d'un supermarché. L'une des filles a des marques de coup sur le visage. M. évoquera, quand nous serons sorties, la violence que son ami lui fait subir. Le lieu est enfumé. L'odeur de cannabis est prégnante. Samuel nous reconnaît. Il est très ralenti, visiblement sous l'effet de cannabis et peut-être d'autres drogues : « Ah Sophie ! C'est cool que tu sois là ! ». Nous avons du mal à partager son enthousiasme. Nous prenons de ses nouvelles, cachant difficilement notre ton désolé. Nous lui recommandons de prendre soin de lui.

La nuit suivante nous rêvons de cet endroit. A notre réveil, nous nous interrogeons sur la forte impression que nous a fait ce lieu : pour avoir travaillé en mission humanitaire, nous n'en sommes pas à notre premier lieu « difficile », dégradé/dégradant ou insécurisant. Une question envahit ce rêve et nous obsède : comment peut-on ne tenir aucun compte de la laideur et de la saleté de son environnement ? À la clinique de La Chesnaie où nous avons, à l'âge de 20 ans, fait nos premiers pas dans notre métier de clinicienne, le Docteur Jeangirard (Fondateur et Directeur à cette époque) expliquait à quel point l'esthétique d'un lieu agissait sur le psychisme des individus. L'expérience des deux Boutiques c'est-à-dire l'ancienne et la nouvelle, nous conforte dans cette idée là. Alors comment ces personnes peuvent-elles se sentir dans une situation « luxueuse » quand nous ne percevons que le taudis auquel il

correspond dans la réalité ? Certes il y fait chaud et il contient des matelas. Est-ce le plaisir procuré par les produits psycho-actifs, l'ivresse qu'ils apportent qui rendait Samuel et ses compagnons indifférents à ce qui nous entoure ? Ou est-ce aussi une position de résistance passive face à tout ce qui représente une contrainte, quelle qu'elle soit (hygiène, conformisme...) ? Ces contextes de vie ramènent à l'idée que seul compte le plaisir immédiat. Ils provoquent une certaine indifférence à l'environnement matériel tout aussi bien qu'au corps lui-même. C'est comme si rien ne comptait dans un monde vécu comme pourri, désespérant et sans avenir.

Nous rendons ensuite visite à Christophe, un des sujets que nous avons interviewé et qui vit dans sa voiture, sur le parking qui fait face à la Boutique Solidarité. Il prend le minimum, c'est-à-dire un gobelet en plastique de soupe chaude. Ce soir, il est amer, révolté : peu avant Noël, la mairie a fait couper l'électricité offerte gratuitement sur ce parking où les camping-caristes s'arrêtent pour visiter la ville. Elle n'a toujours pas été rebranchée et pour cause : ce parking, en hiver, sert plus aux SDF qu'aux touristes. Sans électricité, Christophe est sans chauffage, sans télévision, seuls confort et réconforts qu'il peut trouver en vivant depuis un an et demi dans sa voiture. Il parle ce soir de révolution.

Plus loin dans la ville et dans la nuit, nous nous rendons au bord d'une rivière où quelques personnes vivent dans deux caravanes achetées à bon marché. Un générateur à essence permet de les chauffer, faisant en revanche un bruit assourdissant. L'humidité de la rivière rend le froid plus vif encore. Nous ne sentons plus nos pieds et sommes dans un état second, comme ivre de froid mais aussi de ces rencontres. Ce squat a été ouvert par Victor, un SDF de 35 ans que nous connaissons depuis 10 ans car il fréquente régulièrement la Boutique. Depuis peu, un jeune homme inconnu y a trouvé refuge. Il vient d'arriver sur la ville. Il parle, se raconte sans que rien ne l'arrête et cette confiance tranche avec les efforts qu'il faut fournir ordinairement dans les structures pour gagner une confiance minimum. Nous sommes dans leur monde, dans le monde de la nuit, dans l'envers spatial et temporel du décor social.

Ce squat de caravane brûlera quelques jours plus tard, le générateur en étant la cause. Victor, et les autres ont tout perdu. Nous le retrouverons un mois et demi plus tard au cours de la seconde maraude à laquelle nous participerons le 15 mars 2011.

4.1.4.2. Seconde maraude...

Nous réalisons notre second soir de maraude avec Z., un veilleur de nuit affecté aux maraudes pour l'hiver. Ce soir là, Victor appelle le 115. Depuis l'incendie des caravanes, il a retrouvé un nouveau squat. Il fait pour la première fois depuis l'incendie, appelle à la maraude. Il a besoin d'eau, besoin que nous passons. Il a l'habitude de réclamer le passage de la maraude et fait connaître son impatience quand l'équipe tarde : il ne supporte pas cette attente et se met

facilement en colère. Victor est connu pour son impulsivité et sa violence, connu aussi comme un être à vif. Nous arrivons sur ses indications dans un lieu en périphérie de la ville, dans une ancienne usine désaffectée. Cet endroit est très excentré et nous y accédons par un chemin de terre qui borde un champ. Nous arrivons à proximité des bâtiments. Dans la nuit nous distinguons un groupe de personnes : ce sont des jeunes rassemblés là pour fumer. Victor arrive derrière eux, nous fait signe de le suivre, nous fait entrer dans un immense hangar. Nous exprimons à Z. notre soulagement d'être avec lui car il a l'expérience de ces soirées de maraude alors que de notre côté, nous ne nous sentons pas du tout rassurée. Ce lieu ressemble à un véritable coupe-gorge ! Malheureusement, Z. ne se sent pas plus rassuré que nous : il trouve que « ça craint trop ». Son inquiétude transforme la notre en véritable angoisse. Nous suivons malgré tout Victor qui court devant la voiture pour nous montrer le chemin. Une fois garé sous le hangar qui est en réalité un gros entrepôt, nous descendons de voiture, et engageons la discussion avec lui, tentant de nous détendre. Victor ne connaît pas le groupe de jeune qui fume tout près d'ici mais il partage quelques joints avec eux comme on signe un pacte de non agression.

Victor nous fait visiter l'endroit, nous montre la nouvelle caravane qu'il a acheté, le lieu qu'il a entièrement balayé à cause des morceaux de verre répandus sur le sol : il ne voulait pas que ses chiens se blessent. L'attention aux animaux est aussi une chose marquante : le bien-être des chiens est toujours favorisé avant le leur. Par moments pourtant, les chiens sont le réceptacle de la violence, de l'impulsivité : ils peuvent être roués de coups pour avoir simplement aboyés. Il y a quelques années de cela, Victor était arrivé très énervé à l'ancienne Boutique avec son chien de l'époque. C'était une des premières fois que nous le rencontrions. Il était furieux pour une raison qui nous est restée inconnue. Il avait alors découvert que son chien avait mâché la laisse qu'il avait achetée la veille. Sa fureur a encore augmenté et il s'est mis à crier et battre son chien. Le directeur était alors intervenu lui rappelant fermement la règle de non violence du lieu et lui intimant : « ne fait pas ça devant moi ! ». Victor hors de lui, avait alors pris son chien, l'avait traîné sur le trottoir. De l'autre côté de la vitrine qui nous séparait de l'espace public, nous avons assisté, silencieux et impuissant au molestage du chien. Personne n'a eu l'idée d'intervenir : la fureur de Victor était incontrôlable. Personne ne se serait risqué à le stopper. Nous avons tous dû supporter lâchement, les cris de l'animal. Depuis ce moment, nous nous sommes toujours tenue à distance de Victor, un peu par inquiétude mais surtout par un désagréable mélange de pitié et mépris que nous ressentions en sa présence. Nous ne pouvions alors pas être professionnelle avec lui en éprouvant ces émotions. Le soir de cette seconde maraude pourtant, il fallait bien s'y frotter ! Z. a alors l'idée de demander à Victor où est son amie. Cette question déclenche instantanément sa colère : elle est partie une fois de plus en lui dérobant les derniers 20 € qui lui restaient. Plus il raconte et plus sa colère

grandit. Z. ne sachant comment calmer Victor, se sent obligé de lui donner raison quand il évoque la trahison, la malhonnêteté de son amie. En réalité, il ne fait que l'encourager dans sa rage. Nous avons pu trouver le moyen de détourner la conversation et d'apaiser ainsi le climat. Nous sommes alors repartis avec Z. après avoir déposé nos litres d'eau, une casserole de soupe chaude, soulagés de sortir enfin de cet endroit. Sur le chemin qui nous ramenait vers le cœur de ville, nous avons fini par rire nerveusement tous les deux sans trop savoir pourquoi. La tension avait été forte. Quel était l'impact sur ceux qui vivaient au quotidien ces situations insécurisantes ? Comment dormir, comment survivre si ce n'est dans un état de vigilance constante. Comment ne pas se méfier de tout et de tous ?

Ce soir là, nous retournons vers Christophe sur son parking. Comme toujours il ne prend qu'un verre de soupe. Le froid est encore mordant et descend en dessous de 0, malgré la mi-mars. La longueur de l'hiver se lit sur son visage. Il a mauvaise mine, semble marqué. Nous croyons détecter une odeur d'alcool dans son haleine. Sa voiture est en panne depuis quelques jours et il n'a pas les moyens de la réparer. Il traverse son second hiver ainsi et nous nous demandons combien de temps il va encore pouvoir tenir. Nous profiterons de cette rencontre avec lui pour lui rappeler notre troisième et dernier rendez-vous qui aura lieu 10 jours après.

4.2. PRESENTATION DES SUJETS INTERVIEWES

Entre juin 2010 et Mars 2011, dix personnes différentes ont accepté de répondre à nos entretiens. Elles ont toutes été rencontrées sur le terrain de recherche, lieu où se sont déroulés les entretiens.

Les présentations qui vont suivre, sont à la fois le contexte de la rencontre au cours de la recherche avec les éléments relationnels et contre-transférentiels les plus vifs, et un résumé rapide du récit de vie proposée par le sujet au cours des un, deux ou trois entretiens réalisés. Nous aborderons plus longuement les parcours de vie auxquels nous intégrerons une courte analyse psychologique, dans la première partie de la discussion. Ces deux temps devront permettre, nous l'espérons, que les sujets rencontrés au cours de la recherche puissent s'incarner pour le lecteur et qu'ils l'accompagnent tout au long de sa lecture comme ils nous ont accompagnés, tout au long de ce travail.

Bien évidemment, pour des raisons éthiques et en accord avec le consentement éclairé signé par les personnes recrutées, nous avons modifié leur prénom et autant que possible les éléments rendant possible leur identification.

Enfin, pour chacun des sujets, nous avons indiqué leur score de précarité au moment où nous les avons rencontrés. Pour ceux avec qui nous avons eu la possibilité de réaliser le troisième entretien à six mois, nous avons recalculé ce score pour voir s'il était modifié. Pour rappel,

selon le score EPICES, la précarité sociale est avérée dès qu'il dépasse 47 dans une échelle de 0 à 100.

4.2.1. LEON interviewé le 30 juin, 7 juillet 2010 et 18 janvier 2011

Nous avons rencontré Léon 40 ans, lors d'une réunion organisée par le Conseil Général du Cher. Les partenaires et allocataires du RSA étaient conviés à participer aux « Assises Territoriales de l'Insertion » afin de faire le bilan sur cette mesure, un an après sa mise en place et de proposer des améliorations aux dispositifs d'insertion.

Léon avait accompagné deux professionnels de Cher Accueil. Pour notre part, nous nous y trouvions pour y représenter notre structure.

Quand il nous est présenté sur la Boutique deux semaines plus tard pour réaliser une interview avec lui, nous comprenons seulement à ce moment qu'il est usager et non professionnel. Nous étions en effet dans une confusion de sa place au sein de l'association.

C'est un homme souriant, de bon contact. Il a un look travaillé, peu classique mais qui reste discret. Il prend visiblement soin de son apparence, de son hygiène. Il a un physique agréable, marqué mais finalement peu au regard de son parcours. Nous lui en ferons la réflexion d'ailleurs au cours de notre premier entretien.

L'amorce de ce premier entretien est quelque peu déstabilisante. Dès la présentation faite, avant même que nous ayons le temps de lui exposer notre travail, c'est lui qui « prend la main » de la relation en nous disant : « bon, on y va ? » comme s'il nous sollicitait pour l'entretien, là où nous aurions dû le faire. Il garde malgré tout une bonne distance.

Nous avons eu en effet beaucoup de mal à garder la maîtrise de l'entretien. La retranscription nous a permis de constater qu'il avait un flot de parole très défensif, lui permettant de guider les thèmes à peu près à son gré. Dans le récit de vie qu'il nous offre, il se met beaucoup en valeur, évitant d'évoquer les moments de faiblesse, de lâcheté que tout un chacun peut traverser. Si une situation le dévalorise, il va retourner le récit à son avantage. Il ne nous laissera pas la possibilité lors de ce premier entretien, d'obtenir des éléments de son histoire familiale, de son enfance. Cela ne sera possible qu'au second entretien.

Au cours de ce premier entretien et malgré notre difficulté à le maîtriser, nous nous sentons à l'aise avec Léon. En réalité, nous comprenons dans l'après coup que nous avons été assez fascinée par le récit qu'il nous a fait. Nous éprouvons de l'agacement face à sa dimension narcissique lors de la retranscription en particulier dans ses tentatives pour nous impressionner alors qu'elles nous avaient plutôt attendries au moment de l'entretien.

Nous nous retrouvons huit jours plus tard. Il accepte de nous raconter son histoire et son placement, ses relations familiales, les événements dramatiques qui ont parsemé son histoire

depuis l'enfance. Nous sommes véritablement touchée par son récit et nous percevons derrière sa façade toute-puissante, l'enfant blessé, la dimension traumatique majeure.

Le destin a voulu qu'il soit présent dans l'accident dont il est l'unique survivant de sa famille. Sa mère, son beau-père, son frère et sa petite sœur y ont succombé. Il a alors cinq ans. Son père, qu'il voit rarement, refuse d'en assumer la garde, tout comme sa sœur aînée, tout juste majeure. Il ne le leur pardonnera pas ce qu'il a vécu comme un abandon. Seule sa tante, sœur jumelle de sa mère réclamera sa garde qu'elle n'obtiendra jamais. Elle reste alors sa seule référence, sa seule source d'amour, ressemblant tant à la mère qu'elle en prend la place, lui permettant de dénier partiellement la mort de celle-ci.

Léon est alors placé de familles d'accueil en foyers. Il y apprend la rébellion, la délinquance. Quand il quitte l'Aide Sociale à l'Enfance et après avoir fait l'armée, il se retrouve dans la rue. Il y vit depuis, avec quelques périodes en appartement quand il est en couple. De ces unions naîtront, à 15 ans d'intervalle deux filles qu'il voit peu ou pas. En effet, son existence alterne principalement entre la rue et la prison où il est incarcéré régulièrement pour trafic de drogue car, en même temps que Léon découvre la rue, il découvre l'héroïne.

Lors de ce second entretien et au récit de l'événement traumatique premier qui a fait basculer son destin, nous ne pouvons nous empêcher de nous identifier à lui. Les questions s'enchaînent : qu'est ce qui fait que l'on est là au mauvais moment ou que le hasard vous éloigne justement de l'événement catastrophique ? Qu'est-ce qui fait que l'on survit et est-ce préférable de survivre ? Un sentiment d'injustice nous étreint et nous nous retrouvons face à Léon, comme face à un miroir de ce que nous aurions pu devenir si, comme lui, nous avions dû vivre directement ce trauma.

Au cours des semaines qui suivent, nous le recroisons : il est assez distant. Une autre fois, il fait mine de ne pas nous voir dans la rue. D'autres fois, il vient vers nous pour nous demander conseil sur la mise en place de son obligation de soin en addictologie, nous racontant là où il en est : après 20 ans de rue, il a du mal à passer les nuits dans son appartement et continue de dormir dehors. Enfin, nous ne le croisons plus du tout car il commence un contrat aidé.

Nous le retrouvons pour le troisième entretien six mois plus tard : il est au rendez-vous et répond volontiers à nos nouvelles questions. Des choses ont changé pour lui. Il travaille dans une entreprise d'insertion et a renoué des liens avec sa sœur. Ses problèmes de justice n'ont pas évolué mais il suit son obligation de soin et se rend au service de probation et d'insertion régulièrement. Il a toujours des difficultés avec la mère de sa petite fille. Il a appris quelques

temps avant ce troisième entretien que cette dernière a été placée et qu'une enquête pour maltraitance est en cours.

Il vit toujours dans son appartement avec sa compagne. Il exprime nettement le fait que cette vie ne lui convient pas, qu'elle ne lui permet que d'apaiser la justice. Il sait qu'il lui reste une condamnation à assumer et espère que sa bonne conduite lui permettra d'obtenir le bracelet électronique. Quand ces problèmes seront enfin clos, il a l'ambition d'acheter un terrain dans un lieu isolé des Cévennes, d'y poser un mobil-home ou une caravane et d'y couler des jours heureux à distance de la société, des villes et du monde.

Un an plus tard, plus personne n'aura de nouvelles de lui et de son amie : il a fini par quitter le département, fuyant la justice qui n'avait toujours pas statué sur sa peine. N'ayant plus de travail pour espérer obtenir le bracelet électronique, il préférera reprendre sa route et recommencer dans une autre ville.

Au premier entretien du 30 juin 2010, le score EPICES de Léon est de 62,72. De tous les sujets rencontrés, il est de ceux qui ont obtenu l'un des scores les moins élevés. Il bénéficie de nombreux amis qui peuvent l'héberger et l'aider si besoin. Il a également l'occasion de voyager au gré des festivals et d'avoir accès à des concerts. Ces éléments, pris en compte dans le score EPICES, participent à diminuer son score de précarité.

Lors de ce dernier entretien, son score de précarité a diminué. Il est de 55,62 : il a en effet eu des nouvelles de sa sœur et les liens se resserrent avec sa famille en Espagne. Il reste malgré tout en situation de précarité au regard du score EPICES.

4.2.2. MARTIN interviewé le 21 juillet, 11 août 2010 et le 18 janvier 2011

Pour lui proposer de participer à la recherche, nous allons vers lui spontanément dans l'accueil de la Boutique. L'équipe le connaît peu. Il passe de manière irrégulière, reste assez discret, ne fait aucune demande. Il accepte sans hésiter notre premier entretien même s'il est un peu gêné par le dictaphone. Il est issu d'un village du département où sa famille vit depuis plusieurs générations. Il est issu d'un milieu très modeste. Il dit ne savoir lire qu'avec grande difficulté et ne pas savoir écrire du tout. Dans son village, il est la risée de la population par laquelle il se sent stigmatisé et maltraité. Il évoque de nombreuses malveillances mais aussi des surveillances, des dénonciations, des calomnies de la part des habitants comme de ses anciennes compagnes. Plusieurs affaires de justice renforcent sa mauvaise réputation. Il reconnaît être bagarreur si on le provoque. Il admet avoir mis en œuvre quelques vengeances ratées qui auraient pour avoir de graves conséquences. Mais il refuse et supporte difficilement les crimes sur enfants dont son ex-compagne l'accuse.

C'est pourquoi il fuit son domicile dont il a hérité de ses parents pour venir sur Bourges où l'anonymat lui offre un certain soulagement. Il y passe quelques jours par mois et dort alors dans son camion. Depuis quelques années et devant ses difficultés cognitives, il est reconnu travailleur handicapé par la Maison Départementale de la Personne Handicapée (MDPH).

Il évoque une famille nombreuse dont il est le dernier, un père alcoolique et violent, un couple parental très démuné socio-économiquement mais aussi socio-culturellement. Quand le père est en état de crise, la mère trouve refuge dans la rue avec ses enfants, attendant qu'il se calme. Son entrée à l'école ne l'aide guère : ses difficultés d'apprentissage sont telles qu'il est remis au fond de la classe. Il sera finalement placé dans une structure spécialisée tant pour accompagner ses difficultés que pour le protéger d'un environnement familial difficile. Malgré ce contexte, il était très attaché à son père qu'il voit comme un homme en souffrance, malheureux dans son couple et hanté par les souvenirs de la seconde guerre mondiale au cours de laquelle il fut prisonnier pendant trois années. Il le perdra au cours de sa quinzième année puisqu'il succombera à son alcoolisme.

Quand nous le contactons comme convenu avant notre second entretien, il semble pressé de nous rencontrer, nous disant qu'il a retrouvé des documents qu'il souhaite nous montrer. Ces documents sont ceux qu'il a évoqués lors du premier entretien : ce sont des décisions MDPH mais aussi des extraits originaux d'entretiens sociaux qu'il a dérobés à son assistante sociale en qui il n'a plus confiance.

Il dit hésiter à vendre sa maison et louer un appartement à Bourges où on ne le connaît pas. Il a cependant conscience que cette maison, bien que décrite comme inconfortable voire insalubre, lui offre une sécurité. Il cherche désespérément un travail dont on lui refuse même les plus simples comme les emplois agricoles. Il évoque longuement son grand regret : n'avoir pas pu entrer dans l'armée ou chez les pompiers. Ces échecs sont non pas présentés comme liés à ses difficultés cognitives mais comme dû à la méchanceté, et la malveillance d'autrui...

Nous aurons un troisième entretien six mois plus tard auquel il viendra, là encore, avec ponctualité. Entre temps, nous aurons l'occasion de nous recroiser dans la ville : il fera allusion aux documents qu'il continue de rechercher dans le grenier de la maison familiale en ce qui concerne son père. Il semble encore chercher des raisons d'expliquer l'alcoolisme et la violence de celui-ci.

Nous le recroiserons en mars 2011, au cours de notre seconde soirée de maraude alors que nous discutons avec deux jeunes errants. Il nous interpelle, surpris de nous trouver encore dans une situation différente : il souhaite que nous nous revoyions en entretien car il vient de faire

la connaissance d'une femme en qui il a peu confiance depuis qu'elle lui a demandé son numéro d'allocataire de la Caisse d'Allocation Familiale (CAF, caisse qui verse le RSA).

Nous restons évasive sur de probables rencontres à la Boutique, surprise qu'il n'ait pas compris le cadre de nos interviews. Sa présence nous est tout à coup assez gênante, et nous devons reconnaître qu'elle nous embarrasse. Il interrompt en effet une discussion que nous avons débutée avec les deux jeunes. Autour de nous, nous sentons des regards surpris sur cet homme qui évoque sa vie à haute voix sans se soucier d'être entendu des autres.

Nous nous rencontrerons encore une fois en avril 2012 sur le campement du festival de Bourges où nous animons ce soir-là, avec quelques collègues, le stand de prévention. Comme à chacune de nos rencontres, il passera là encore un long moment à nous parler, souhaitant que nous nous revoiyions en entretien. Nous sommes dans l'obligation de lui reposer une fois de plus mais cette fois très clairement, le cadre de nos interviews. Il comprend et nous demande de lui fournir, sur CD, les entretiens que nous avons réalisés. Il veut réentendre le récit qu'il nous a fait, espérant trouver, nous le supposons, des éléments lui permettant d'ordonner les éléments de sa vie familiale.

Lors de nos premières rencontres, son score EPICES est de 69,82. Il est descendu à 48,52 lors de notre troisième entretien, ce qui le place à la limite de la précarité d'après ce score. En effet, au cours des mois qui ont séparé les deux premiers entretiens du troisième, il a adhéré à une complémentaire maladie, et a pris quelques nouvelles de ses neveux, seuls liens familiaux encore existants.

4.2.3. MICK interviewé le 1^{er} et 15 décembre 2010

Il s'agit d'un homme de 36 ans, de passage dans le département. Il nous est présenté par un membre de l'équipe et accepte tout de suite l'interview. Il est physiquement assez imposant, par sa stature mais surtout par son regard très intense. Ce regard est fixe et s'accompagne d'expressions faciales qui alternent très vite et lui donnent une dimension inquiétante : il est souriant puis tout à coup son visage se crispe et se fige. Nous nous questionnons très rapidement sur la possible haine qu'il ressent. Ce qui inquiète dans les expressions qu'il montre, c'est l'impression d'une imprévisibilité qui pourrait devenir violence.

Son contact est à l'identique de ses expressions : il paraît de bonne qualité, donne confiance puis tout à coup inquiète. C'est aussi ce qui émerge de son monde interne qui provoque cette inquiétude. Dès le début du premier entretien, ce qu'il raconte nous glace, nous sidère presque. La sensation est physique : quelque chose de glacial nous descend dans l'épine dorsale en même temps qu'une sensation de douleur intérieure. Il passe constamment de la douceur à

l'agressivité. Son discours est volontairement déstabilisant et nous avons du mal à suivre pleinement sa logique.

Il se présente comme un artiste, ce dont nous doutons instantanément et de manière totalement infondée jusqu'à ce qu'il nous montre des photos de ses œuvres. Elles sont fascinantes, belles, s'appuyant sur une thématique héroïque-fantaisie : il sculpte principalement, sur différents supports, des animaux imaginaires et monstrueux à l'image des gargouilles des églises.

Il évoque un parcours de vie très difficile : il a connu la maltraitance répétée d'un beau-père violent et ce, dès l'âge de 2 ans. Il a été placé vers 7 ans car son état physique (coups, malnutrition) trahissait la violence familiale. Comme souvent, dans ces situations de placement, il a été séparé de sa fratrie. Il s'est alors très fortement attaché à un éducateur mais a compris de manière brutale que ses confidences étaient notées dans son dossier, ce qui lui a rendu alors impossible la confiance avec un adulte. Il a souvent changé d'institution. Il évoque les ruptures successives et la violence des enfants entre eux.

A 16 ans, alors qu'il fait une fugue, il se retrouve à dormir sur une plage. Le lendemain, pour gagner de quoi manger, il se lance dans une petite sculpture de sable : les quelques pièces des vacanciers l'encouragent. La sculpture et l'art deviennent sa passion. Il se retrouve en errance après avoir quitté l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) et avoir fait l'armée. Il connaîtra la drogue, la rue, la prison mais continuera à sculpter et à lire tout ce qu'il trouve sur l'histoire de l'art.

Il est chaque année la cible d'une municipalité de bord de mer où il revient créer de gigantesques et magnifiques sculptures de sable : quand les pelleteuses arrivent au petit matin accompagnées des policiers municipaux, il se rebelle. Plusieurs fois, il est condamné pour rébellion aux Forces de l'Ordre mais revient malgré tout. Sa venue sur Bourges est peu claire : il voulait tenter quelque chose dans une ville centrale (géographiquement) où il aurait eu accès au conservatoire des Beaux-arts...

Après ce premier entretien, il accepte que nous nous revoyions pour un second. Nous nous retrouvons sur le balcon des fumeurs. Il fuit notre regard, se fixant sur nos chaussures qu'il détaille, remontant à nos mains qui lui font penser à celles des sculpteurs. Parlant de la forme de nos pieds et de nos mains, il dit pouvoir décrire des caractéristiques sensées nous appartenir. Il entreprend de lire les lignes de notre main mais sans nous toucher. Nous nous plions par curiosité à ce mode de relation car nous avons du mal à cerner le personnage : il nous attribue un vécu douloureux puis nous voit avec deux enfants. Quand nous lui disons en avoir trois, il fixe un point au sol, visiblement très angoissé, semblant déconnecté de la réalité. Comme pour lui-même il marmonne : « c'est pas bon ça...non, c'est pas bon... ». Nous le

rassurons et le ramenons à la réalité en évoquant un village de potiers et d'artistes des environs que nous lui conseillons de visiter. Il se ressaisit aussitôt.

Le lendemain, lorsque nous arrivons au CHRS où nous tenons une permanence d'accès au soin, nous le croisons au réfectoire. Il nous avait affirmé ne pas avoir besoin de ce type de structure et pouvoir dormir dehors, déniait totalement la réalité climatique de ce mois de décembre. Il nous accueille un peu gêné, en nous disant : « vous êtes ici ? » ce à quoi nous lui rétorquons avec une pointe d'ironie : « vous aussi ? ». En effet, il avait beaucoup mis en avant ses capacités surhumaines, son insensibilité au froid.

Nous avons l'occasion d'évoquer ce personnage avec l'éducateur qui l'a accueilli en urgence, la veille au soir : il nous décrit un entretien d'accueil très tendu, provoquant chez lui ce que nous avons nous-mêmes ressenti : une sensation d'avoir été vidé de son énergie et une impression de froid intérieure. Il nous raconte s'être demandé s'il ne commettait pas une erreur en l'intégrant au foyer, si la violence qu'il percevait, n'allait pas déborder dans le collectif.

C'est un personnage qui fait beaucoup parler l'équipe du CHRS et de l'accueil de jour où nous l'avons rencontré. Plusieurs professionnels s'interrogent sur sa ressemblance avec l'artiste posant près de ses œuvres, sur les photos qu'il présente à tous. Est-il vraiment cet artiste ou bien simplement un menteur ? Son identité pose unanimement question aux différents intervenants, laissant percevoir les difficultés qu'elle lui pose à lui-même sans doute ! Une de nos collègues du centre d'addictologie, l'ayant croisé sur une de ses permanences, a eu la même interrogation et est allée jusqu'à faire des recherches sur plusieurs sites internet : pas de doute, c'est lui l'artiste !

La suspicion du mensonge montre également comment dans les représentations des professionnels (la notre y compris), une personne en situation de précarité ne peut guère avoir d'aussi grands talents. Le sujet précaire est toujours un peu un homme sans qualité dans les représentations collectives. Nous renvoyons le lecteur à la revue de la littérature concernant la précarité sociale, en particulier le paragraphe 2.3.2.

Il est vrai que, dans cette situation en particulier, l'expression de cet homme sur les photos, au milieu de ses œuvres, tranche avec l'homme que nous avons rencontré. Nous nous souvenons de l'expression de bonheur, de détente et d'énergie vitale qui émanaient du personnage de la photo, très loin de l'individu inquiétant que nous avons tous rencontré.

Quinze jours plus tard, nous nous retrouvons pour notre second entretien. Le directeur de la Boutique nous raconte que Mick a quitté le foyer et qu'il dort depuis deux nuits à l'accueil de

nuit. Il nous raconte avoir été saisi de peur face à la possible violence de Mick qui était visiblement mal et énervé suite au refus du directeur de lui laisser la possibilité de cuisiner.

Ce début du second entretien est plutôt tendu. En le retranscrivant, nous éprouvons un fort malaise au point que nous nous demandons si nous allons utiliser cet entretien, le livrer au « public » tant nous nous mésestimons et éprouvons de la honte à le réentendre : nous lui laisse peu de place par moment, nous nous laissons beaucoup détourner de notre sujet et de nos questions, nous sommes amenée à parler trop de nous. Nous avons la sensation que les idées et les valeurs que nous livrons sont idiotes, faites de clichés. Ce n'est évidemment pas un entretien clinique et il est clair que pour tirer des informations de cet homme, nous sommes amenée à nous impliquer personnellement : c'est en quelque sorte une condition tacite tant il lui est difficile de faire confiance.

Notre malaise est lié à la tension qu'il dégage et qu'il impose dans la relation. C'est un constant rapport de force du fait qu'il conteste effectivement tout : son regard sur la société tape dure mais, nous semble t'il, souvent avec justesse. Nous sommes nous-même prise dans ces remises en questions. Il nous apparaît comme quelqu'un de libre, avec un esprit critique aiguisé. En même temps, nous le sentons captif de son passé, des maltraitances qu'il a subies et incapable de s'intégrer à la société, comme s'il était à l'état sauvage. Il semble n'avoir pas été « apprivoisé » mais « capturé ».

C'est d'ailleurs ce qui ressort de ce second entretien, où, par moments, certaines attitudes pourraient ressembler à une tendance à la séduction de sa part. Le terme de séduction n'est pas ici à comprendre comme une séduction sexuée et certainement pas génitalisée. Elle est de type narcissique, comme une tentative d'être apprivoisé...

Au 30 décembre 2010, nous apprendrons qu'il a quitté le département pour repartir vers le sud. Nous tentons de le joindre au moyen de l'adresse mail qu'il nous a laissé mais il ne donnera pas suite.

Le score de précarité de Mick est particulièrement élevé avec 85, 2.

4.2.4. CLAIRE, interviewée le 15 et 29 septembre 2010

Claire est une femme de 41 ans, arborant un style qui ne passe pas inaperçu : des rangers aux pieds et un style militaire. Malgré cette présentation peu féminine, elle porte de longs cheveux gris, et maquille ses yeux afin d'en faire ressortir la couleur. Son apparence suppose un état de santé dégradé : elle est maigre et sa dentition est en mauvais état.

Dans l'univers de la Boutique, elle est souriante et on la sent à l'aise. Malgré tout, elle se tient de manière assez farouche à distance des autres usagers, ne montrant pas une grande sociabilité. On perçoit aussi qu'elle pourrait facilement montrer de l'agressivité.

Elle vit en appartement depuis quelques mois et perçoit une Allocation Adulte Handicapée (AAH) gérée par une tutelle. Elle a passé plus de 20 ans dans la rue.

Quand nous la rencontrons, elle accepte très facilement l'interview. L'équipe, qui sait qu'elle témoigne aisément de sa vie, lui avait déjà parlé de notre recherche et l'avait sollicitée. Elle se plie de bonne grâce à l'exercice. Une complicité de femme à femme se met en place entre nous. A la fin de l'interview nous nous tutoyons.

Elle évoque un parcours de vie douloureux : placée en pouponnière, elle ne sait rien de ses géniteurs. Elle vit en foyers et familles d'accueil jusqu'à 8 ans, moment où elle est adoptée par une famille aisée. Elle n'évoque pas les premières années de cette nouvelle vie mais il semble qu'à l'adolescence, le climat devienne plus complexe : les relations parentales se dégradent, la mère consomme massivement de l'alcool. Elle évoque une relation passionnelle au père qui semble s'éprendre d'elle. Il finira par l'abuser. Elle ne détaille pas cette période de sa vie mais l'on comprend la gravité de ce qu'elle a subi par la peine de 20 ans de réclusion infligée à ce père. Elle rejoint la rue vers l'âge de 18 ans. Elle y fait l'expérience de la drogue et de la prostitution. Claire est en errance.

Au moment où nous la rencontrons, elle est sous substitution méthadone depuis plusieurs mois et elle a intégré un logement. Cette nouvelle vie est difficile pour elle car la rue « l'appelle ».

A la date de notre second entretien, il nous faut insister un peu pour qu'elle accepte de venir : elle dit avoir été un peu perturbée par le premier entretien et les souvenirs qu'il a fait réémerger. Nous décidons de ne pas revenir sur les événements de vie mais de la ramener à son expérience de la précarité. Sa réaction nous donne le sentiment d'avoir été trop intrusive ce que la réécoute de l'entretien ne relèvera pas. Au contraire, c'est en réalité elle-même qui évoque spontanément les points douloureux de son parcours. Lors du second entretien elle en évoque d'autres sans que nous ne l'y encourageons. Elle vivra cependant bien mieux ce second entretien.

Malgré son accord pour un troisième entretien à six mois, elle ne répondra pas à nos appels et il n'aura pas lieu. A cette époque là, nous l'apercevons quelques fois en ville, casque sur les oreilles, visage fermé. Nous la trouvons par moments encore plus amaigrie.

Nous la recroiserons en mai 2012 pour lui proposer le formulaire de consentement éclairé. L'inquiétude nous étroit : nous nous demandons si elle va nous reconnaître, si elle va accepter de nous rencontrer...En réalité c'est son potentiel agressif qui est la source de notre

tension. C'est la raison pour laquelle nous la contactons en dernier et avec appréhension. Au téléphone, elle se souvient très bien de nos entretiens. Elle accepte de nous rencontrer et de signer le document, se disant heureuse de nous rendre service. Nous nous retrouvons dans un café en centre ville. Elle nous fait la bise en arrivant, donne de ses nouvelles, expliquant avoir un ami, sérieux, ce qui a pour conséquence de la protéger des autres hommes (elle n'encourage ni ne répond à leurs sollicitations sexuelles). C'est grâce à elle que nous retrouverons les contacts de deux autres sujets perdu de vue. A la fin de notre rencontre, elle nous dit qu'elle souhaite encore nous parler car elle se sent à l'aise et compris : elle se persuade que nous avons vécu des traumatismes similaires aux siens qui explique selon elle que nous ne la jugions pas. Nous ne démentons ni n'affirmons, acceptant d'être objet d'identification et de projection.

Le score de précarité de Claire, au moment de la première rencontre est de 67,45.

4.2.5. ALBERT, rencontré le 3 novembre 2010

Albert est un homme de 61 ans. Il est vêtu d'un imperméable beige défraîchi et porte une barbe lui donnant l'apparence d'un homme qui vit dans la rue depuis longtemps. Il est en effet peu soigné, semblant faire peu cas de son apparence. Il se présente comme un homme discret. L'équipe ne le connaît pas beaucoup. Il n'est sur la ville que depuis 1 mois. Il dort dans sa voiture, sur le parking en face de l'association et vient chaque jour. Je décide de me rapprocher de lui pour lui proposer sa participation à la recherche.

Il accepte tout de suite l'interview que nous lui proposons. Au tout début de l'entretien, il semble un peu abrupt et nous donne l'impression qu'une possible agressivité pourrait émerger. Cette impression est très vive mais s'avère en total décalage avec ce qui va se jouer dans l'entretien. Car en réalité, quand la discussion s'engage, il bascule dans une vive émotion : ses yeux se remplissent de larmes. Il dégage une grande fragilité psychologique qui nous donne l'envie de le protéger. En réalité dans cet entretien, nous avons surtout le sentiment de le bousculer, de le malmenier.

Son récit est difficile à suivre, quelques incohérences montrent un rapport parfois compliqué avec la réalité. Il raconte qu'il est en retraite. Auparavant il était conducteur de bus. Il a connu une vie insérée, a vécu en couple. Il nous apprend que sa femme et les enfants de celle-ci (ils n'ont pas eu d'enfant ensemble) sont décédés dans un accident de voiture. Suite à cet événement dramatique, Albert s'est retrouvé en longue maladie puis a été mis en préretraite. Il ne lui reste pas de famille si ce n'est sa mère qui a intégré une institution pour malades Alzheimer. Il a cessé d'aller la voir car elle ne le reconnaît plus, ce qui lui est insupportable.

Après avoir vécu un temps dans un foyer d'hébergement, il a récupéré l'appartement de sa mère et hébergé un couple, rencontré au foyer.

Il se retrouve alors sous l'emprise de ce couple, quasi séquestré dans son logement. Il finit par s'enfuir car il se sent de plus en plus menacé. Sa fuite le conduira à Bourges où il vit, dans l'errance, de la manche et des poubelles. L'assistante sociale qui intervient sur la Boutique a organisé son entrée au foyer Adoma de la ville. Elle a engagé toutes les démarches administratives pour lui faire retrouver ses droits (retraite, sécurité sociale). Cet interview nous permettra de l'informer des problèmes cardiaques d'Albert et elle pourra l'accompagner sur l'hôpital pour lui procurer un traitement qui lui est indispensable.

Albert, qui avait accepté le principe de deux autres entretiens, sera pourtant absent à notre seconde rencontre. Nous pourrons malgré cela, échanger avec l'équipe de la situation dans laquelle il se trouve. Les professionnels évoquent une personne sans demande qu'il faut constamment aller chercher. Nous faisons le constat d'un homme confus et apeuré...

Il sera rapidement logé en foyer Adoma où il se trouvera toujours un an et demi après. Il y est vécu comme un homme discret et effacé.

Au moment de notre rencontre, Albert présente un score de précarité est de 78,7.

4.2.6. ANNE, interviewée le 11 aout 2010

Anne est une jeune femme de 22 ans, assez féminine, présentant relativement bien. Elle accepte très facilement de répondre à l'interview la première fois. Par la suite elle se montrera fuyante bien qu'elle acceptera de signer le consentement éclairé que nous lui proposerons dans l'après-coup.

Lors du seul entretien que nous ferons ensemble, Anne parle aisément. Son parcours de vie est cependant déjà chargé en événements difficiles. La manière très distancée avec laquelle elle fait son récit de vie, donne le sentiment qu'elle affabule. Cette impression est renforcée par une logique du discours parfois incohérente. Pour autant, nous connaissons cet effet contre-transférentiel à l'écoute de récits traumatiques, qui consiste à le croire faux, pour mieux s'en défendre.

Anne est la seule fille d'une fratrie maternelle de cinq enfants. Elle est celle du « milieu ». Les parents divorcent quand elle a 2 ans. Le père semble disparaître pendant quelques années. La mère se réfugie alors chez ses parents avec ses enfants. Entre 2 et 12 ans, elle subira des abus de son grand-père maternel. Face aux troubles du comportement qu'elle développe, elle est placée en institution. C'est au cours de ce placement qu'elle révélera la situation d'abus. En plus de ces traumatismes répétés, elle devra se confronter à la mort de deux de ses frères en quelques années d'intervalle. Le premier décède alors qu'elle a 16 ans et qu'elle est enceinte.

Elle passera plusieurs mois en psychiatrie. Elle y refera un autre séjour au décès de son second frère deux ans plus tard. Anne est reconnue handicapée et touche une allocation.

Son premier enfant sera confié au père. Elle n'en a plus de nouvelles.

Au moment où nous la rencontrons, Anne vit une relation avec un jeune homme marginalisé que nous connaissons et qui loge dans un squat. Dans les mois qui suivront notre interview, Anne aura un enfant de cette relation. Nous la croiserons quelques fois avec son ami et leur bébé en poussette. Lui nous lance comme à son habitude de chaleureux saluts. Elle, ne semble jamais nous reconnaître. Nous le constaterons une fois de plus, en la croisant par hasard sur la Boutique Solidarité. Elle semble plutôt indifférente. Nous aurons l'occasion de la croiser encore sur une structure partenaire lors d'une intervention. La collègue éducatrice présente avec nous, connaît elle aussi Anne pour l'avoir croisée sur des maraudes sociales. Anne quant à elle, ne semble pas nous reconnaître ni l'une, ni l'autre. Nous nous questionnons. A la fin de la seconde séance, Anne s'approche de nous et nous demande si nous ne nous connaissons pas. Chacune lui resitue le cadre de nos rencontres précédentes.

Son score EPICES est de 78,7 au moment de notre rencontre.

4.2.7. VANILLE interviewée le 22 septembre 2010

Il s'agit d'une jeune femme de 24 ans que nous avons déjà eu l'occasion de croiser au cours de nos temps de présence sur la Boutique : elle est discrète mais semble à l'aise à la Boutique. Elle a une présentation soignée, assez féminine.

Elle est en couple avec D., dont elle est enceinte de 3 ou 4 mois.

Quand nous lui proposons l'interview, elle accepte aussitôt et se montre disponible. Elle nous apparaît vulnérable, fragile. Avec son ami, ils ressemblent à deux enfants perdus. Ils apparaissent très liés l'un à l'autre mais seuls au monde. Ils vivent à ce moment là chez une tante, après avoir quitté, pour des raisons d'hygiène et de sécurité, le squat où ils logeaient. Cette tante doit déménager dans trois semaines, ce qui les ramènera à la rue s'ils ne trouvent pas de solution d'ici là.

Ce qui nous surprend le plus dans le récit qu'elle nous fait, c'est l'absence d'émotion tandis que de notre côté, nous sommes particulièrement touchée par cette jeune femme.

Elle dit n'avoir plus de souvenir avant l'âge de 13 ans. Son histoire débute vraiment pour elle vers 15 ans, âge auquel elle part vivre avec un homme. Il devient très vite violent. Après 8 ans de vie commune, elle finit par le quitter. Elle trouve refuge dans la rue alors que son ex-conjoint la harcèle et la menace. C'est dans ce contexte qu'elle a rencontré le nouveau compagnon dont elle est actuellement enceinte.

Nous nous donnons rendez-vous la semaine suivante, rendez-vous auquel elle sera absente. Quand nous l'appelons pour savoir si nous pouvons prévoir un autre rendez-vous, elle m'explique qu'ils ont enfin trouvé un logement, qu'elle souhaite en profiter et s'y reposer. Elle explique également que son ami souhaite éviter la Boutique où il semble avoir quelques dilemmes avec d'autres usagers. C'est donc un endroit où ils ne souhaitent pas se rendre pendant quelques temps. Nous n'aurons pas l'occasion de refaire des entretiens avec elle, ni même de la recroiser. Nous n'en aurons plus de nouvelle.

Son score de précarité, avec 60,95, est le plus faible des sujets recrutés pour cette recherche lors du premier entretien. Ce score est lié au fait que, au moment où nous la rencontrons, elle a pu être hébergé quelques semaines chez une tante et qu'elle ne vit plus dans la rue.

4.2.8. ROMANE interviewée le 29 septembre 2010 et 20 octobre 2010

L'équipe de la Boutique nous propose de rencontrer Romane. Elle nous est présentée comme une personne à la fois intéressante mais aussi disponible pour un entretien. Elle ne fréquente plus beaucoup la Boutique dernièrement mais elle a fait partie de l'atelier Théâtre animé par Marie-Christine Barreau qui venait tout spécialement de Paris pour cette action.

Une accueillante propose donc par téléphone un rendez-vous à Romane. Nous prenons le relais en lui expliquant le but de notre recherche. Elle accepte de nous rencontrer.

La semaine suivante, à l'heure dite, Romane arrive sur un VTT : il s'agit d'une petite femme mince, souriante et dynamique mais qui descend de son vélo avec beaucoup de difficultés. Elle se tient courbée à cause d'un mal de dos : elle dit avoir une déformation de la colonne vertébrale, souffrant d'une scoliose et d'une lordose. Nous découvrirons que c'est un des éléments qui l'handicape pour retrouver du travail.

Devant cette petite femme avenante, nous nous sentons gênée, lui demandant pourquoi, malgré sa souffrance, elle a tenu à venir à ce rendez-vous. Si elle a pris son vélo, c'est qu'elle était en retard et ne voulait pas nous faire attendre, explique t'elle.

L'entretien se déroule. Elle est la dernière enfant d'une fratrie de trois. Son récit commence au moment du divorce de ses parents. Sa sœur aînée, en âge de faire des études, quitte alors la maison familiale. Elle reste seule avec sa mère qui sombre dans une profonde dépression et son frère plus âgé, qu'elle décrit comme vulnérable. Son père est présenté comme responsable de l'éclatement familial, mais aussi comme persécuteur. Il menace régulièrement Romane et son frère de les placer. Elle explique la manière dont elle s'est battue pour protéger sa mère, son frère et elle-même. Elle fait ensuite une formation d'aide-soignante et travaille dans le secteur hospitalier. Elle évoque les deuils nombreux qu'elle a dû surmonter, les problèmes de

santé qu'elle endure et l'ont conduits à l'invalidité. Elle tient cependant à se montrer optimiste, joyeuse et courageuse malgré toutes les difficultés qu'elle énonce.

La semaine suivante, date de notre second entretien, elle est absente. Elle nous appelle pour nous prévenir. Elle dit qu'elle est malade, qu'elle vient d'apprendre qu'elle doit déménager. Elle ne peut plus payer son loyer. Elle sera relogée ailleurs dans un rez-de-chaussée (à cause de son problème de dos) mais elle ne sait pas comment organiser son déménagement. En parallèle, elle évoque une histoire de cambriolage. Son discours devient contradictoire : elle dit n'avoir plus rien et dormir par terre puis se demande comment déménager ses biens dans son nouveau logement. Elle évoque également le harcèlement constant de sa mère.

Nous lui proposerons de faire appel à la Boutique et lui demanderons l'autorisation d'en parler à une accueillante, ce qu'elle accepte. Ils l'aideront à changer de logement. Nous aurons l'occasion de faire le second entretien mais pour le troisième, elle refuse, étant dans une période difficile sur le plan moral : elle ne souhaite plus, à ce moment sortir de chez elle.

Nous reverrons Romane lors de la présentation de l'atelier théâtre dans une petite salle de spectacle de Bourges. Elle sera sur scène avec toute l'équipe et M-C Barreau. Tout sourire, elle fera partie des deux seuls membres de la troupe qui se mettront en avant face au public et qui prendront la parole pour faire part de leur expérience.

Nous la recontacterons et la reverrons au printemps 2012, pour lui faire signer un formulaire de consentement éclairé. Nous nous retrouverons en centre ville où nous lui offrirons un café et prendrons de ses nouvelles : ce jour là, elle se présente maquillée, vêtue d'un haut fuchsia. Elle a laissé pousser ses cheveux dans lesquels elle a fait faire des tresses en coton. Elle montre cependant des tremblements et est en sueur ce dont elle s'excuse. Il est vrai qu'il fait particulièrement bon ce jour là même si nous pensons au manque d'alcool (la déformation professionnelle sans doute !) mais aussi aux traitements neuroleptiques, qui peuvent provoquer des tremblements.

Par hasard, elle croise sa mère et des amies de celle-ci assises en terrasse du café que nous avons choisi. Romane semble mal à l'aise et tente de se montrer la plus gentille et la plus avenante possible, attitude qui s'oppose à celle de la mère quant à elle très froide. Romane nous présente, évoquant notre recherche comme pour justifier de ses fréquentations, de sa présence en ville, pour évoquer un point la concernant qui pourrait intéresser, et surtout satisfaire la mère. La tension entre elles est nette. Après coup, Romane nous dira : « Pas d'bol ! Pour une fois que je sors, faut qu'je tombe sur ma mère ! ». Elle nous explique avoir peu de contact avec elle depuis quelques mois.

Au cours de cette rencontre, elle raconte devoir encore déménager parce que le voisinage a porté plainte. Elle dit avoir mauvaise réputation car le taxi qui la conduit régulièrement au Centre Médico-Psychologique (CMP) vient la chercher juste devant sa porte : elle se fait traiter de folle (comme dans son ancien logement). Nous nous interrogeons une fois de plus sur ce qui, dans ses conduites, peut provoquer, autant de rejets. Elle dit avoir des moments d'abattement qu'elle passe dans son lit sans manger ni se laver. Malgré tout, elle refuse les hospitalisations dont elle ne tire plus aucun bénéfice.

Elle insiste plusieurs fois pour nous proposer son aide, nous offrir de son temps, de sa disponibilité concernant notre recherche, s'excusant à plusieurs reprises de n'avoir pas répondu à nos sollicitations lors du 3^{ème} entretien.

Son score EPICES est de 71, 60.

4.2.9. CHRISTOPHE interviewé le 29 septembre, 20 octobre 2010, puis le 25 mars 2011

Nous faisons la connaissance de Christophe dès notre arrivée sur le terrain fin juin 2010. C'est un petit homme d'une cinquantaine d'années, sympathique, jovial, vers qui l'équipe me propose d'aller. Nous lui expliquons le but de notre recherche et ce qu'elle implique. Il est d'accord pour répondre à nos questions. Cependant, chaque semaine quand nous nous rendons sur l'association, Christophe trouve une excuse pour repousser notre entretien. Un matin où il nous dit ne pas avoir le temps, il reste à jouer à la belotte jusqu'à près de midi. Nous ramenons plusieurs fois la possibilité de refuser notre rencontre, ce qu'il ne fait pas. Il affirme vouloir participer ! Nous avons le sentiment qu'il a accepté nos rencontres pour d'autres raisons que celles de répondre à l'interview d'un chercheur...Il a en effet une attitude clairement séductrice, cherchant à accaparer la discussion quand nous sommes présente. Il est capable d'évoquer son manque de temps pour réaliser l'interview, mais de discuter pourtant plus d'une heure en notre présence. Il n'est jamais très loin de nous physiquement cherchant à attirer notre attention le plus souvent possible.

Face à ses reculades, le directeur de la Boutique qui a remarqué son fonctionnement, reprend avec lui. Nous apprenons qu'il repousse ainsi tous les entretiens que les professionnels lui proposent, ne les refusant jamais mais les différant sans cesse. Il est difficile à saisir, sans doute a-t-il peur que ses défenses ne tiennent plus s'il s'ouvre trop émotionnellement. Le directeur lui demande donc de respecter les engagements qu'il a pris ou bien de ne pas les prendre.

Quand finalement nous réalisons le premier entretien (après un mois de tergiversation, le temps sans doute d'accepter le cadre « professionnel » de nos discussions), il a perdu cette

attitude séductrice. Nous nous trouvons devant un homme assez intimidé par l'enregistrement et qui pense n'avoir rien d'intéressant à dire.

Son parcours de vie est marqué par son placement à 8 ans en pension disciplinaire. Il évoque l'enfant hyperactif et têtu qu'il était, refusant l'école et l'enseignement qu'on lui proposait. Il ressortira de cet internat avec un CAP. Il a toujours travaillé, valeur centrale pour Christophe. Il s'est marié, est père de deux filles. Après la naissance de sa seconde fille, sa femme le quitte. Il se sent trahi affectivement et financièrement. Au sein de sa famille, il se vit comme discriminé du fait de ses difficultés au cours de l'enfance mais également parce que son mariage a échoué. Il est donc très à distance de sa fratrie. Il est dans la rue depuis qu'un accident cardiaque l'a conduit en invalidité. N'ayant plus la possibilité de payer ses charges mensuelles, il a été expulsé de son logement. Au moment où nous le rencontrons, il vit depuis plus d'un an dans sa voiture, seul bien qui lui reste, se fixant sur un parking pour camping-car, proche du centre ville. Il y bénéficie de l'eau et l'électricité et utilise les toilettes d'un stade tout proche.

Il accepte le second entretien que nous réalisons trois semaines après le premier. Nous devons utiliser l'humour pour le convaincre de nous suivre car il se dit persuadé de n'avoir plus rien à dire. Nous réussissons sans plus aucune difficulté à réaliser le troisième entretien six mois plus tard.

Notre présence hebdomadaire sur la structure où il vient chaque matin se doucher et boire un café, nous a permis d'instaurer un lien de confiance. Au cours de l'hiver, nous sommes amenée à effectuer deux maraudes sociales en février et mars 2011, moment où nous l'avons croisé et nous rendant sur son parking. Ces deux expériences sont relatées plus haut.

C'est un homme touchant qui laisse percevoir derrière son discours jovial, sa dimension dépressive et anxieuse. C'est aussi quelqu'un de liant, d'attachant mais aussi de fuyant quand il s'agit de révéler un peu de son intimité. Il est très défensif : il se définit comme solitaire quand il est dans la solitude, il se dit satisfait de son mode de vie quand il semble de plus en plus éprouvé physiquement.

Nous apprendrons qu'il a finalement quitté son parking en fin d'année 2011, après 2 ans abrité dans sa voiture. Il a rejoint sa fille aînée dans un autre département où elle s'est installée.

Son score EPICES est de 90,53 au moment de notre première rencontre. Des dix sujets rencontrés, il est celui qui totalise le score le plus élevé. Il sera nettement inférieur six mois plus tard lors du 3^{ème} entretien avec 56,20. Il a en effet terminé de payer ses dettes ; ses fins de

mois sont donc plus faciles. Enfin il évoque une amie qui lui a proposé de l'héberger ce qui est un secours possible qu'il l'accepte ou non.

4.2.10. LAURY interviewé le 15 et le 28 juillet 2010

Nous connaissons Laury de vue depuis plusieurs années : il fréquentait l'ancienne Boutique Solidarité quand nous y intervenions dans le cadre de nos missions. Il fait partie de ceux que l'on appelle les « anciens », ceux qui, depuis le déménagement de la structure vers le centre ville, se font plus rares. Lui a conservé la Boutique comme un lieu repère.

Il accepte l'interview sans difficulté allant même jusqu'à nous solliciter spontanément. Il est vrai qu'au moment où nous faisons cette première interview, nous sommes parasitée par quelques soucis personnelles qui jouent à la fois sur notre énergie, notre allant et sur notre attention. Son insistance à faire l'entretien nous remobilise, nous extirpant de nos préoccupations!

C'est un homme déstabilisant, difficile à suivre tant dans son discours que dans sa logique de pensée : tout va vite, avec des accès délirants, des associations d'idées incompréhensibles. La dimension maniaque est, non pas le trait principal de sa personnalité, mais est bien présente. Il est sans doute sensible à notre état d'esprit du moment et nous comprenons que son énergie à nous proposer, comme si la situation s'était inversée, de faire l'entretien ce jour, est une manière de nous réanimer.

Nous nous rendons compte alors que nous n'avons jamais vraiment parlé avec lui et que, si nous avons de lui l'image d'une personnalité particulière, nous n'avons pas conscience de la prégnance de ses pensées délirantes.

Laury a 39 ans. Il est issu d'une famille d'agriculteurs qui, face aux difficultés financières a vendu ses biens pour se lancer dans d'autres entreprises commerciales. Il raconte le déchirement d'avoir quitté la ferme à l'âge de 11 ans et les déménagements successifs de la famille après des tentatives commerciales plus ou moins fructueuses. Il fait des études en lycée agricole et travaille dans ce domaine quelque temps. C'est à cette profession et à ses origines familiales qu'il s'affilie. Il garde ses distances avec sa famille depuis que celle-ci a été à l'origine d'une hospitalisation en psychiatrie au début de sa vie d'adulte. Il évoque en effet au cours de nos entretiens des idées étranges voire délirantes où transparaît une nette tendance paranoïde.

Il sera présent à la date convenue pour notre second entretien. Malgré les ratés délirants de son discours qu'il cache de moins en moins dans le second entretien, il est plein d'humour, et n'hésite pas à ironiser sur ce qui l'entoure. Son mode de communication est assez joyeux et sympathique. Il est en bon terme avec la grande majorité des usagers. La Boutique est un lieu

où il sait qu'on tolère les bizarreries et les discours particuliers des uns et des autres et où la norme ne se trouve finalement que du côté des professionnels.

Nous le recontactons pour le troisième entretien à six mois mais n'en obtenons aucune nouvelle. Nous le croiserons, faisant la manche à la gare, à ce moment : nous réévoquons cette troisième rencontre et il nous donne son adresse mail. Là encore, nous n'obtiendrons aucune réponse. Nous ne le verrons plus pendant quelques mois. Nous le retrouverons par hasard, un samedi matin tôt, faisant la manche dans la rue principale de Bourges :

Cette situation est d'autant plus étrange qu'à cette heure, les habitants de la ville sont encore repliés dans leurs logements. Il s'agit donc d'un moment assez peu favorable pour pratiquer la manche. Mais Laury est là, assis par terre. Nous allons vers lui, demandant de ses nouvelles : sa réponse est incompréhensible, mystérieuse, délirante. Il ne semble pourtant pas aller plus mal qu'à notre dernière rencontre et trouve même le moyen de se moquer de nous, ce qu'il fait en faisant mouche chaque fois.

Au moment de nos entretiens, son score EPICE est de 90,53. Il est donc, avec Christophe, le plus précarisé des sujets que nous avons rencontré, et ce, malgré le fait qu'il soit en logement. L'importance de la précarité chez Laury tient surtout à son isolement social.

5. PRESENTATION DES RESULTATS

Entre juin 2010 et mars 2011, nous avons rencontré dix sujets différents. Il s'agit de quatre femmes et six hommes, âgés de 22 à 61 ans correspondant à un âge moyen de 40 ans. Leur score de précarité, selon le score EPICES, est compris entre 60,95 et 90,53/100. Nous rappelons que la précarité sociale est avérée à partir d'un score à 48,5, ce qui implique que tous les sujets sont nettement voire massivement dans une situation de précarité sociale.

Ils sont également tous bénéficiaires d'une structure d'aide spécifique (le terrain de recherche où nous sommes allés les rencontrer), ce qui correspond à une autre forme d'inclusion dans la précarité sociale, telle que le propose, par exemple l'INSEE (voir chapitre 2.3.).

Nous n'avons pas trouvé de lien entre l'âge, le sexe et le score de précarité chez les sujets rencontrés.

Une partie seulement des personnes a pu être interviewée à trois reprises. Nous avons recueilli au total vingt entretiens. Nous savions dès le début de la mise en place de notre procédure de recherche que la 3^{ème} rencontre à six mois serait difficile à réaliser : en effet, les personnes en situation de précarité et en particulier sans logis sont souvent dans une certaine errance géographique. Les allers-retours sont donc fréquents. Enfin, nous savions aussi que le lien, tout comme le rapport au temps est, sinon fragile, du moins distendu : l'engagement à répondre à plusieurs interviews ne semblait pas évident *a priori*.

5.1. LE TRAITEMENT DES DONNEES

5.1.1. N'Vivo 9.2

Le logiciel N'Vivo a été élaboré par QSR International. Cette entreprise, qui élabore et commercialise des logiciels de traitements de données qualitatives, a été fondé par Tom et Lyn Richards qui, dès les années 80, mettent en place des logiciels pour des recherches universitaires. En 1999, Tom Richards développe et publie la première version de N'Vivo, outils utilisé pour l'analyse détaillée et la modélisation de données qualitatives. La version que nous avons utilisée pour cette recherche est la version 9.2, mise sur le marché en septembre 2011.

Ce logiciel permet de traiter de très nombreuses données et de les organiser. Ces données peuvent être traitées à partir de supports très divers : photographies, vidéographies, enregistrements audiographiques...

Avant que les Université Paris 13 et Paris Descartes ne proposent à ses chercheurs et quelques doctorants dont nous avons eu la chance de faire partie, deux jours de formation à l'utilisation de cet outil, nous traitions nos données de manière très « artisanale » sur des documents Word. La difficulté s'est rapidement fait sentir après six entretiens traités de cette façon : la masse de données, la possibilité de les comparer avec d'autres, devenait de plus en plus

difficile. Nous passons beaucoup de temps à rechercher les éléments à comparer et nous prenons le risque de commettre des oublis ou encore, d'en laisser de côté. Le risque était de ne traiter inconsciemment que les éléments compréhensibles pour nous. Nous aurions alors pu passer à côté d'éléments primordiaux pour le processus de théorisation.

Nous avons ensuite importé sur N'Vivo 9.2 ces éléments travaillés et avons pu terminer le traitement des données en nous libérant de leur gestion devenue de plus en plus lourde et complexe. Il nous a permis de classer les données et de les retrouver avec aisance, facilitant le passage entre les données (bribes d'entretiens) et l'analyse (catégories). En outre, ce logiciel nous a permis de travailler directement sur bande audiographique ce que nous avons fait pour trois entretiens sur vingt. Si nous avons passé beaucoup de temps à retranscrire la grande majorité des entretiens enregistrés, cette étape nous paraît après coup importante pour une partie au moins de ces entretiens. En effet, la retranscription nous a offert la possibilité de replonger dans les interviews, de nous en imprégner, de les revivre avant de les analyser selon la méthode de la *grounded theory*. Cependant, le travail direct sur bande audio, nous donnait de son côté accès à la tonalité du discours, des échanges, plus difficile à retrouver dans les entretiens retranscrits.

Nous allons à présent expliquer comment nous avons procédé afin que le lecteur puisse saisir la manière dont ont émergé les catégories finales.

5.1.2. Le codage ouvert

Chaque entretien est disséqué en séquences de quelques mots, quelques lignes qui correspondent à une idée, une impression, c'est-à-dire une unité de sens. A chacune de ces petites portions de texte, nous accordons un commentaire doté d'un titre, répondant simplement à la question suivante : « dans ce passage, de quoi s'agit-il ? » C'est ce que la *grounded theory* appelle le codage ouvert. Au total, les vingt entretiens recueillis ont donné lieu à 2300 codes ouverts. Cependant comme nous le formulons précédemment, nous ne nous sommes pas limitée à un code synthétique comme il se doit habituellement dans la méthode utilisée à partir de la *grounded theory*. Les codages proposés sont en effet bien plus une description du vécu des sujets rencontrés. Nous nous rapprochons en cela de la position de Paillé et Mucchielli (2003) qui proposent une lecture phénoménologique de la *grounded theory*. Notre formation nous conduit également à y intégrer une lecture clinique. En voici un exemple à partir d'un passage d'entretien réalisé avec Léon. Il y évoque l'accident qui a coûté la vie à sa famille et a fait définitivement basculer la sienne. Nous codons ensuite ce passage en reformulant ce qu'il signifie et en lui accordant un titre.

« Et ce dimanche là on l'a ramené et en fait la voiture bah, c'est sur un croisement elle est restée heu...bloquée, y'a un camion qu'est arrivé d'l'autre côté quoi, à fond...dans un virage pratiquement un virage quoi, la voiture elle est restée bloquée au milieu par heu...j'ai vu ma mère éjectée, j'ai...j'ai eu quelque chose de hein ! J'ai eu quelque chose à la jambe, j'ai eu...j'suis resté à l'hosto pendant un mois, un mois et demi. »

Code ouvert :

La vision de la mère occulte toutes autres souffrances.

Il raconte les circonstances de l'accident et évoque une fois de plus l'image persistante de la mère éjectée de la voiture avant d'aborder sa propre hospitalisation. Soit, il ne sait pas ce qu'il a physiquement subi, soit, il ne souhaite pas l'aborder ou bien, ses souvenirs sont occultés par ceux de la mère. Son hospitalisation a dû pourtant être un moment de souffrance puisqu'il avait évoqué dans l'entretien 1 à quel point il avait peur des piqûres, ce qui l'avait empêché de devenir un injecteur d'héroïne. Ce passage suppose que cette peur des piqûres ne soit sans doute pas qu'une simple peur d'enfant.

Comme nous venons de le voir dans l'exemple ci-dessus, nous avons, pour chacun des codes ouverts, rédigé un résumé de ce que le sujet pouvait vivre, ainsi que tout ce à quoi ce passage pouvait nous faire penser, et enfin les liens que nous pouvions faire avec d'autres passages d'entretiens. Ce que Glaser et Strauss (1967) puis Corbin et Strauss (1990) imposent, c'est de ne pas faire intervenir de théorie à ce niveau là du codage. Les éléments théoriques qui apparaissent, seront notés dans des mémos à part.

Une fois le premier entretien de Léon, codé de cette façon, nous étions en possession de centaines de codes ouverts.

5.1.3. La catégorisation

La seconde étape consiste à regrouper ces codes ouverts en fonction de leurs similitudes ou de leurs différences, autour d'une catégorie. Ces codes sont donc regroupés parce qu'ils partagent un concept, un phénomène, une idée, une logique commune. Cette catégorie possède des propriétés (ce qui définit la catégorie) et contient différentes dimensions (les différentes variables qui donnent l'étendue du concept).

Dans les deux premiers entretiens réalisés avec Léon, plusieurs codes ouverts sont en lien avec la souffrance et la mort. Nous en avons donc fait une catégorie. Il s'agit d'un premier niveau

de catégorisation. La création d'une catégorie correspond à la rédaction d'un texte. A ce niveau de catégorisation, le texte est encore très descriptif, très proche des données.

Nom de la catégorie : « **Souffrance et mort** »

Elle est composée des quatre codes ouverts, tirés des deux premiers entretiens avec Léon.

Propriétés : Cette catégorie met en évidence des souffrances tant physiques que psychiques directement liées à l'accident qu'il a vécu tout enfant.

Dimensions : Cet accident reste marqué par l'image traumatique de la mère éjectée de la voiture et qui résume à elle seule l'horreur de ce qu'il a vécu. Cette image est persistante et il insiste à plusieurs reprises pour dire qu'elle ne s'est pas diluée avec le temps. A la suite de cet accident, il a été lui-même blessé mais ne fait que des sous-entendus. Il est pourtant prégnant qu'elle a laissé des traces importantes, provoquant chez lui une peur du corps médical, et des injections.

Quand les regroupements en catégories auront été réalisés avec un premier entretien, un autre entretien sera décomposé en codes ouverts qui seront, soit intégrés aux catégories déjà existantes, soit serviront à la création d'une nouvelle catégorie. Peu à peu, ces catégories pourront fusionner entre elles afin de s'enrichir, créant ainsi des catégories de niveau supérieur, de plus en plus abstraites. Ainsi la catégorie « Souffrance et mort » formée à partir du codage des entretiens avec Léon, associée à deux autres catégories « Violences intrafamiliales, violence du placement » (issues du codage des entretiens de Martin) et « Quand la réalité insiste ! » (issues des entretiens de Léon) formeront une nouvelle catégorie « Evénements traumatogènes précoces » de niveau plus général : que nous présentons dans l'encadré ci-dessous.

EVENEMENTS TRAUMATOGENES PRECOCES

Propriétés : Ce mémo met en évidence les événements de vie majeurs et douloureux possiblement traumatogènes, qui ont marqué la vie de nos sujets. Ces événements ont la particularité d'avoir eu lieu au cours de leur prime enfance.

Dimensions : Léon comme Martin ont été placés en institutions et tous deux l'ont ressenti comme douloureux, injuste, violent alors qu'ils étaient les victimes vulnérables d'événements de vie marquants : l'accident qu'a vécu Léon reste marqué par une image traumatique de la mère éjectée de la voiture ; elle résume à elle seule l'horreur de cet événement. Cette image est persistante et il insiste à plusieurs reprises pour dire qu'elle ne s'est pas diluée avec le temps. A la suite de cet accident, il a lui-même été blessé mais n'en parle que par des sous-entendus, évoquant l'angoisse que provoquent chez lui certains actes médicaux, comme les injections. Enfin, le placement qui a suivi ces événements a été un choc majeur qu'il a vécu comme une punition incompréhensible alors qu'il était victime et vulnérable.

M. ne renie pas la nécessité qu'il y avait à l'extraire du contexte familial extrêmement violent, mais ne comprend pas les maltraitances qu'il a subies dans une institution qui se devait de le protéger. Il se sent toujours vulnérable, comme s'il restait toujours ce petit enfant soumis aux violences des adultes.

Les émotions éprouvées lors de ces placements sont venues interroger nos sujets sur le sens de leur vie, leur fragilité, leur impuissance, et les ont soumis à un vécu d'effondrement et ce, que ce placement ait été vécu comme juste ou non. De plus, le placement a été l'occasion d'une exposition à la violence intentionnelle d'autrui alors qu'il devait être justement un lieu de protection. Cette violence en institution a été physique, psychologique, relationnelle. Les adultes dont ils devaient attendre secours et protection semblaient sourds à leurs souffrances, leurs besoins, leurs désirs ou bien tout simplement impuissants à les aider.

Les conséquences de ces événements précoces s'ils ne sont pas forcément psychotraumatiques sont pourtant présentes et ont déterminé une grande partie de leur vie : Cette expérience de placement a eu un impact sur leur relation à autrui qui reste émaillée de méfiance, de colère. Ils ne croient jamais totalement à la sincérité d'une relation : elle est forcément vécue comme une tentative pour les soumettre, les abuser, les fragiliser.

Chez Léon, en particulier, les répétitions qui s'opèrent dans sa vie, montrent une insistance de la réalité dans ce qu'elle a de douloureux et sans doute de non élaboré : c'est le cas de la réalité de la mort, celle, première, mais partiellement déniée, de sa mère, qui est réactualisée par celle de sa tante, puis de la sienne, possible. Elle signe le retour de sa fragilité avec le risque d'effondrement qui l'accompagne.

Le schéma ci-dessous doit permettre au lecteur de visualiser le processus de codage puis de catégorisation, à partir de plusieurs récits de vie.

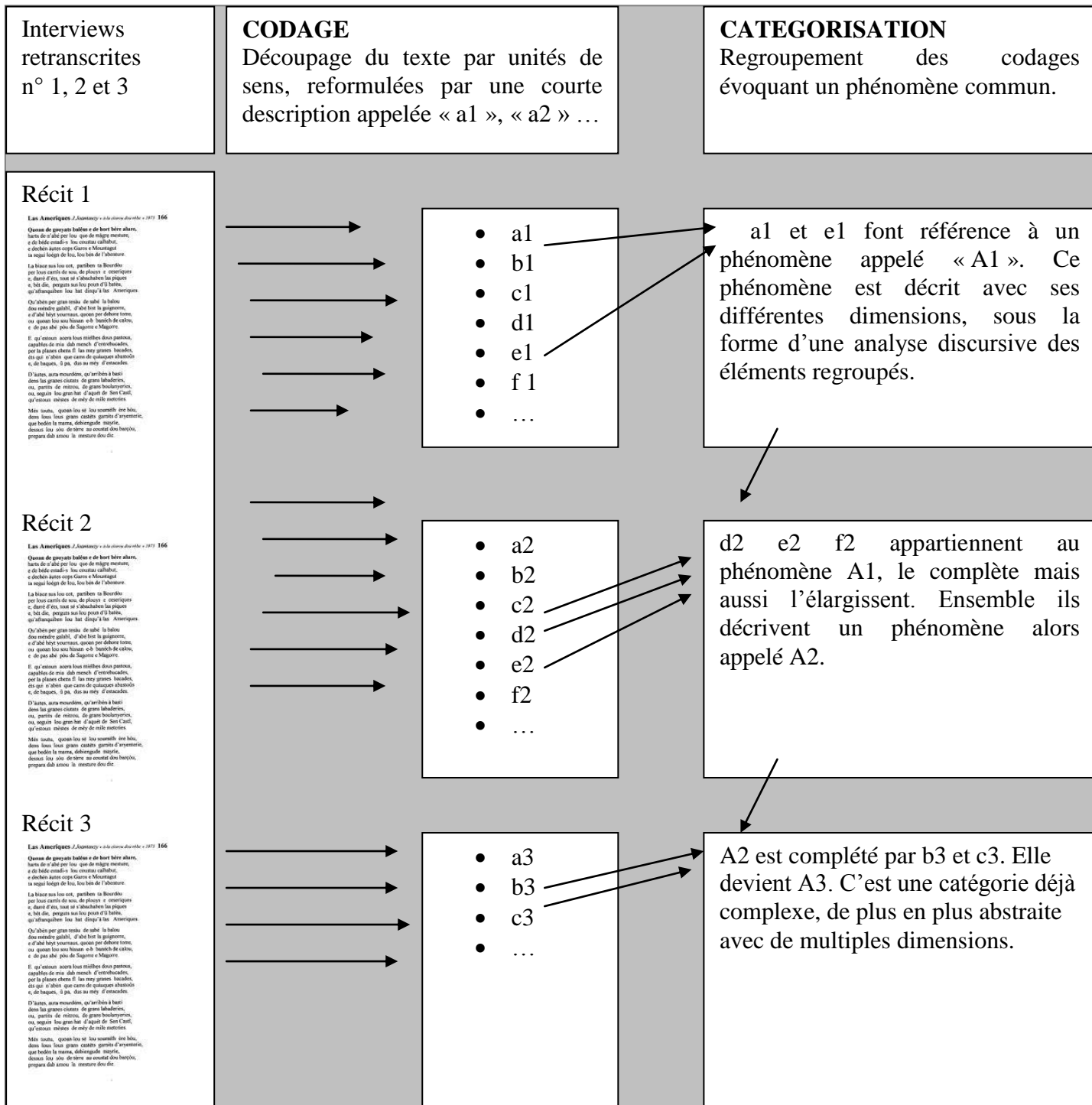


Fig.1 : La colonne de gauche illustre les récits retranscrits. La colonne centrale suggère le découpage en unité de sens de l'ensemble des récits de vie, puis leur codage en un texte court. Enfin la colonne de droite montre comment des codes, regroupés entre eux forment une catégorie qui va peu à peu s'enrichir des entretiens 2, 3 et ainsi de suite...

Notre interprétation de la grounded theory nous a conduite à une utilisation particulière qu'il nous faut expliquer afin de favoriser la compréhension du processus de catégorisation par le

lecteur : l'analyse des données a chevauchée l'étape de la comparaison et du regroupement en catégories. En effet, nous avons ordonné le rassemblement des codes ouverts et des petites catégories, quand ceux-ci étaient nombreux, sous une forme discursive qui, de fait, produisait une première forme d'analyse. C'est pourquoi le lecteur trouvera des redites entre les deux temps d'analyse et la partie discussion. La fluidité du texte pourra s'en trouver perturbée mais cette présentation devrait permettre de comprendre le processus qui nous a permis de passer des données vers leur théorisation.

5.2. PRESENTATION DE L'ARBRE DE CATEGORISATION

Dans le logiciel N'Vivo 9.2, les catégories axiales et finales sont appelées « nœuds ». Chaque nœud est symbolisé par un rond.

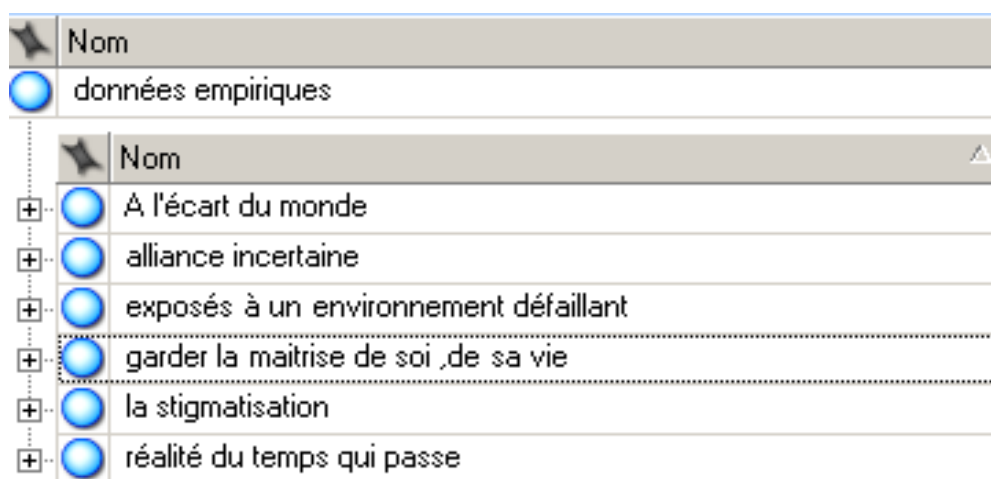


Fig. 2 : présentation des six catégories finales. Les catégories sont ici fermées ne laissant pas voir les sous-catégories qui les constituent.

Si l'on ouvre chaque nœud, c'est-à-dire chaque catégorie, il est possible de voir les catégories de niveau inférieur qui les ont constituées.

Nous retrouvons dans la copie écran ci-dessous, les catégories constituées dans un premier temps par les codes ouverts de Léon et Martin : « Souffrance et mort », « Violences intrafamiliales, violence du placement » et enfin « Quand la réalité insiste » qui se sont enrichies d'autres codes ouverts. Toutes trois ont participé à la constitution de la catégorie « Evénements traumatogènes précoces » que nous avons présentée plus haut.

Celle-ci a permis de constituer, avec la catégorie « Traumas répétés », la catégorie « Traumatismes », de niveau plus élevé. A son tour, la catégorie « Traumatismes », associée à une catégorie de même niveau qu'est la catégorie « Défaillance des adultes », a conduit à la constitution de la catégorie finale « Exposés à un environnement défaillant ».

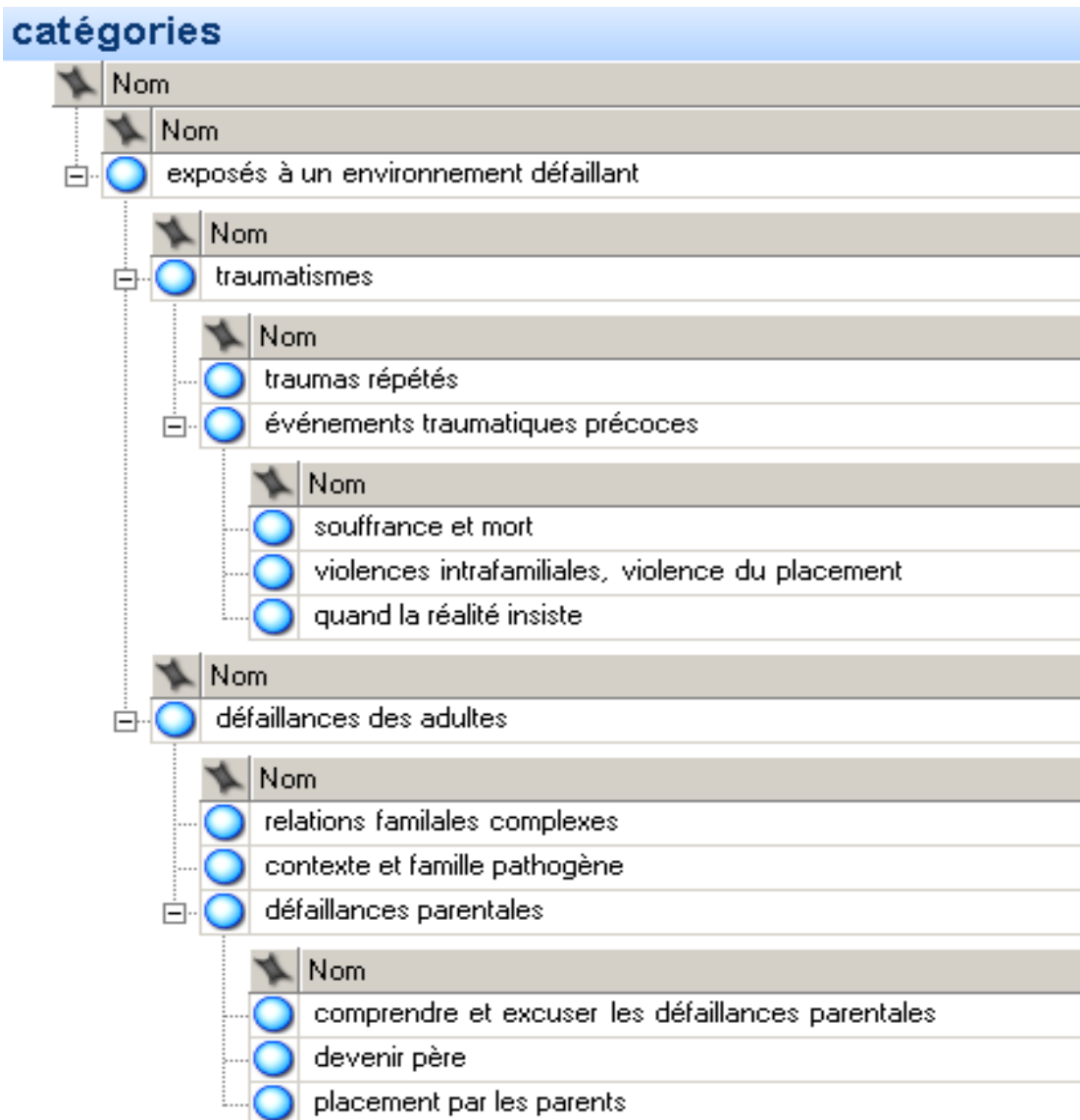


Fig.3 : La catégorie finale « Exposés à un environnement défaillant » est ici déployée et permet de voir la manière dont elle a été constituée.

Dans le tableau ci-dessous (qui correspond aux trois pages et demie suivantes) nous avons scanné à partir du logiciel N'Vivo, l'arbre de catégorisation et « ouvert » toutes les issues.

catégories

Nom	Sources	Références
données empiriques	1	1
Nom	Sources	Références
A l'écart du monde	20	518
Nom	Sources	Références
seul face au monde	11	78
Nom	Sources	Références
l'inacceptable dépendance	2	21
Nom	Sources	Références
l'insupportable de la dette	2	21
Nom	Sources	Références
le refus de toute dépendance	1	5
Nom	Sources	Références
lutter contre un vécu de solitude et de perte affective	3	15
ne solliciter aucune aide	3	8
s'isoler	3	13
Nom	Sources	Références
étranger au monde, la désaffiliation	6	46
Nom	Sources	Références
affiliation	2	13
être au monde...	2	10
inadaptation et fuite de toute relation affective	1	14
le corps comme langage	1	6
Nom	Sources	Références
se passer, pas assez d'autrui	10	122
Nom	Sources	Références
être utile aux autres, trop gentil	3	16
la recherche de reconnaissance de valorisation	3	19
s'attacher	2	19
se défendre du besoin d'autrui	2	21
Nom	Sources	Références
un monde clivé	10	58
Nom	Sources	Références
objet versus sujet	2	12
un monde coupé en deux	4	27
Nom	Sources	Références
être contenu	1	9
Nom	Sources	Références
les différentes pertes	1	9
Nom	Sources	Références
réalité du temps qui passe	18	105

catégories

Nom	Sources	Références
Nom	Sources	Références
le temps qui passe	2	6
vivre une autre époque	1	9
temps social, temps de vie	2	5
rapport au temps perturbé	1	5
Nom	Sources	Références
garder la maîtrise de soi ,de sa vie	20	659
Nom	Sources	Références
subir ou agir pour maîtriser la situation	6	36
Nom	Sources	Références
accepter de subir	2	14
se débat avec la justice	3	15
Nom	Sources	Références
être en mouvement c'est être vivant	6	43
ne plus craindre la mort	2	14
croire en son image idéale	6	65
Nom	Sources	Références
récit de sa puissance	1	7
récits héroïques	1	20
Nom	Sources	Références
s'illusionner de sa force	1	9
Nom	Sources	Références
victime héroïque, susciter l'inquiétude l'attention	2	9
Nom	Sources	Références
dimension ambivalente de la relation	10	54
Nom	Sources	Références
dominer la relation	3	30
la mise en dette	1	3
relation transférentielle, attirance et agressivité	2	5
Nom	Sources	Références
coupable versus victime	10	173
Nom	Sources	Références
échapper au sentiment d'impuissance	1	13
impulsivité sans conscience de gravité	2	16
le destin	2	14
pas coupable mais victime	1	11
place de victime et culpabilité	2	29
sacrifice versus ingratitude	2	36
Nom	Sources	Références
la stigmatisation	19	247
Nom	Sources	Références
garder sa dignité	3	20

catégories

Nom	Sources	Références
Nom	Sources	Références
poids du regard d'autrui	2	14
la mauvaise réputation	3	50
changement de statut	1	8
Nom	Sources	Références
alliance incertaine	20	550
Nom	Sources	Références
rupture du pacte social	13	204
Nom	Sources	Références
l'impossible alliance avec le social	1	30
vécu persécutoire	8	121
Nom	Sources	Références
toute instance d'autorité le persécute	2	36
de la méfiance au sentiment de persécution	2	14
le pouvoir des femmes	2	19
se défendre	1	5
intrusions	1	4
Nom	Sources	Références
rapport aux règles et à l'autorité	4	15
la rue, banissement et liminalité	13	141
Nom	Sources	Références
ce qui ne tue pas rend plus fort	2	6
être propriétaire	1	7
le choix de précarité	2	10
le prix de la liberté	4	36
Nom	Sources	Références
s'en sortir, ambivalence à la rue	2	27
libéré des contraintes	1	4
Nom	Sources	Références
le rapport à la marginalité	2	11
le vécu de précarité	5	27
Nom	Sources	Références
exposés à un environnement défaillant	18	244
Nom	Sources	Références
traumatismes	9	61
Nom	Sources	Références
événements traumatiques précoces	5	30
Nom	Sources	Références
souffrance et mort	2	4
violences intrafamiliales, violence du placement	3	11
quand la réalité insiste	2	13

catégories

Nom	Sources	Références
traumas répétés	1	12
défaillances des adultes	11	105
contexte et famille pathogène	3	33
défaillances parentales	7	35
comprendre et excuser les défaillances parentales	1	10
devenir père	5	14
placement par les parents	1	11
relations familiales complexes	2	7

Fig.4 : l'arbre de catégorisation est ouvert et donne accès à toutes les sous-catégories qui ont constituées les catégories finales.

6. ANALYSE DES DONNEES

6.1. CATEGORIES FINALES : ANALYSE BASEE SUR LA *GROUNDING THEORY*

A force de comparer les données (comparaison de codes ouverts et de catégories) afin de trouver des processus ou des phénomènes sous-jacents, des regroupements des catégories de plus en plus complexes, abstraites et générales se constituent. Elles sont dites « saturées » quand plus aucune dimension nouvelle n'apparaît au cours des comparaisons de données. Cependant Paillé nous rappelle que la saturation apparaît aussi « lorsque la même catégorie s'impose avec suffisamment de constance ou de force, lors de l'analyse. » (Paillé, 2003, p. 370).

Après avoir terminé de coder, comparer et regrouper les données des vingt entretiens réalisés, nous sommes parvenue à six grandes catégories dont la saturation est parfois intervenue avant même d'avoir traité l'ensemble des entretiens (aucune nouvelle dimension ne s'ajoutait aux précédentes).

Dans un tableau ci-dessous, nous avons regroupé ces six catégories montrant le nombre de sources (les différents entretiens) dont elles sont composées et le nombre de références (le nombre de codes ouverts) à partir desquelles chaque catégorie a été constituée.

Nom des catégories	Sources	Références
A l'écart du monde	20	518
Alliance incertaine	20	551
Exposés à un environnement défaillant	18	244
Garder la maîtrise de soi, de sa vie	20	659
La stigmatisation	19	247
Réalité du temps qui passe	18	105

Fig. 5 : Les six catégories finales, constituées d'un nombre de leurs sources (les entretiens) et de leurs références (les codes ouverts).

3 catégories finales ont été composées à partir de l'ensemble des entretiens réalisés. Les 3 autres ne sont constituées qu'à partir de codes issus de 18 ou 19 entretiens sur les 20 réalisés.

Pour autant, chaque sujet est représenté dans chacune des 6 catégories. Le second ou le troisième entretien réalisé n'a pas toujours complété les catégories finales.

Les références, quant à elles, sont très exactement le nombre de codes ouverts qui, regroupés et comparés, forment peu à peu une catégorie. Une référence peut être classée dans une ou plusieurs catégories.

- La catégorie « A l'écart du monde », regroupe 518 références c'est-à-dire 518 codes ouverts. Ces codes ouverts proviennent des 20 entretiens réalisés avec les sujets. Ceci signifie que l'ensemble des sujets a fait référence, dans chacun des 20 entretiens, à des éléments qui s'apparentaient à cette thématique et qui l'on construite.
- La catégorie « Alliance incertaine » est constituée de 551 codes ouverts issus de chacun des 20 entretiens réalisés.
- La catégorie « Exposés à un environnement défaillant » a été bâtie à partir de 244 codes ouverts puisés dans 18 entretiens. Dans cette catégorie comme pour l'ensemble des 6 catégories finales, tous les sujets sont référencés. Cependant, aucun code ouvert ne fait référence à cette catégorie dans le premier entretien de Romane ; seuls des codes ouverts appartenant à l'entretien 2 s'y retrouvent. De la même façon, cette catégorie est aussi constituée de codes ouverts issus du premier entretien réalisé avec Laury mais aucun n'est tiré du second entretien.
- De la même manière que les deux premières, la catégorie « Garder la maîtrise de soi, de sa vie » regroupe 659 codes ouverts issus des 20 entretiens réalisés.
- Dans la catégorie « Stigmatisation », issue de 247 codes ouverts, tous les sujets sont, là encore, représentés. Seul, le second entretien de Claire n'a aucun code ouvert référencé dans cette catégorie.
- Enfin, la catégorie qui représente « La réalité du temps qui passe », réunit 105 codes ouverts issus de 18 entretiens sur 20 réalisés. Deux entretiens n'y sont pas représentés : il s'agit du premier entretien réalisé avec Christophe et du second avec Claire. Ceci signifie que pour cette catégorie encore, tous les sujets ont, lors d'au moins un des entretiens réalisés, évoqué cette question.

Nous ne porterons pas d'attention particulière au nombre de références par catégorie car nous savons grâce à Corbin et Strauss (1990), que la quantité de codes ouverts présents dans une catégorie n'influent pas l'importance de celle-ci. Elle n'indique évidemment pas la qualité des explications, des représentations, la netteté du discours. Un nombre important de codes ouverts ne signifie pas non plus une grande variété dans les différentes dimensions que prendra une catégorie : parfois, de nombreux codes ouverts ne représentent qu'une dimension à une catégorie. La quantité ne fait donc pas nécessairement la qualité.

Chacune des catégories va être maintenant présentée dans sa forme discursive. Ces catégories font référence à des phénomènes en émergence issus des données. Dès le moment du codage ouvert, nous avons eu en effet besoin de poser une distance avec les entretiens réalisés, de les redécouvrir. Nous avons ainsi tenté de coder les entretiens comme s'ils nous étaient étrangers, de manière à ne pas nous enfermer dans une interprétation déjà à l'œuvre dans le face à face. Nous n'avons pas, pour autant, occulté la dimension contre-transférentielle éprouvée dans la relation avec les sujets. Ces catégories montrent à la fois les éléments issus du matériel ainsi que les réflexions et les questions qu'ils ont fait émerger. Le lecteur n'y trouvera pour le moment aucune référence à des auteurs même si les références théoriques sont parfois implicites. L'appel à la théorie sera proposé dès la seconde partie de l'analyse, celle-ci plus clinique. Enfin, la discussion permettra un temps de « théorisation » au sens où Paillé et Mucchielli (2012) l'entendent c'est-à-dire un débat avec certaines références théoriques existantes.

6.1.1. « A l'écart du monde »

Propriétés :

Cette catégorie regroupe les éléments qui nous éclairent sur un certain retrait du monde subi et parfois entretenu par nos sujets et de leurs tentatives de revenir au centre de ce monde, des autres, de l'attention.

Dimensions :

Certains des sujets ont tendance à vivre en retrait c'est-à-dire de manière assez solitaire et ce, pour de nombreuses raisons :

- Il s'agit d'une recherche de protection vis-à-vis de leur environnement. En effet, autrui et la société en général sont vécus comme non fiables et dangereux, nuisibles, intrusifs et violents. Leur environnement peut aussi leur tendre des pièges au travers de produits psycho-actifs. Un des sujets va avoir une attitude inverse mais pour les mêmes raisons : il va s'exposer au danger que représente autrui, comme pour provoquer ce qu'il redoute, comme si la peur du danger était plus terrible que le danger lui-même. Cette seconde attitude nous permet de penser que la

solitude recherchée est une attitude d'évitement. Parfois pourtant, la dangerosité est inversée ; les sujets se tiennent à l'écart pour protéger autrui de ce qui émanent de leur propre personne comme la violence mais aussi la malchance, le malheur qui sont alors représentés comme des éléments contagieux.

- La solitude leur offre une sécurité, une réassurance face à la vigilance que la présence d'autrui occasionne.
- Cette tendance au retrait marque également le refus d'un pacte social inéquitable, truqué. Signer ce pacte serait équivalent à un acte de soumission, une acceptation de leur fragilité et une porte ouverte à la discrimination et la critique.
- Cette solitude permet, en échappant au regard d'autrui, de se protéger de la stigmatisation, de la honte, d'une image négative qui pourchasse certains des sujets. Ceux qui, à l'inverse, s'exposent au regard d'autrui dans la rue, semblent renoncer à échapper à ce regard jugeant. Ils s'y confrontent, espérant ne pas en être affectés. Il apparaît tout de même que la stigmatisation est un des points d'origine de la dégradation des difficultés relationnelles avec leur environnement proche (famille village).
- Cette tendance à vivre à l'écart signe la répétition inconsciente de ce que les placements en institution ont instauré en les enfermant, les isolant, les extrayant du monde social.
- La solitude est synonyme d'isolement ou de distance affective. Elle est un mode de protection mais aussi une réponse au sentiment d'étrangeté que provoquent les démonstrations affectives. En effet, s'attacher à autrui peut provoquer des déceptions trop grandes. S'approcher humainement de certains sujets interviewés dans cette recherche pouvait correspondre pour nous à un véritable apprivoisement qui nécessitait de surmonter leurs projections agressives. Il n'est pas facile de savoir si cette tendance à la solitude est choisie ou si elle s'est imposée à eux. Pourtant, elle est aussi source de souffrance car elle correspond à une véritable mutilation. En effet, ils sont face à une alternative paradoxale : ou bien ils s'attachent et souffriront de la perte d'autrui ou bien ils ne s'attachent pas et souffriront de la mutilation que représente l'absence d'autrui. Nous avons observé chez certains un fonctionnement clivé : Vanille, par exemple, va se tenir à distance de ses émotions pour vivre une relation de couple donnant à sa vie un semblant de normalité. La mise à distance dans son cas va aller jusqu'à l'amnésie de sa propre histoire puisque ses premiers souvenirs ne remontent qu'à la puberté, moment du réveil pulsionnel. Il est donc probable que la tendance au retrait soit pour certains des sujets, une attitude déjà ancienne dans leur fonctionnement, en lien avec leur histoire familiale. On peut parler de clivage au sens où cette amnésie ne provoque aucune inquiétude, bien au contraire. L'errance correspond aussi à une forme de refus de lien à autrui. Partir permet de rompre avant d'être soi-même abandonné. Autrui étant à la fois un danger et une contrainte, ils s'attachent à peu d'individus : parfois ils renoncent à

toute vie affective, sexuelle, familiale à moins de pouvoir maîtriser l'autre en lui imposant ses propres règles, son propre deal. Parfois ils recréent de manière incessante les mêmes relations avec tous les individus comme s'ils étaient interchangeables, évitant ainsi la séparation. Quand quelques attaches existent, elles fonctionnent comme des points de repère, d'ancrage, de refuges mais sont humainement et géographiquement très à distance. Parfois même, elles ne sont que des illusions comme celles d'avoir une famille, de s'en recréer une, de donner toute sa confiance à un seul individu, ami ou compagnon et de se convaincre sans cesse de leur amour quels que soient les éléments de réalité perçus. Le monde associatif, médico-social, quand il est accueillant et peu contraignant, sert aussi de lien tout comme une prise en charge en milieu hospitalier quand elle est étayante.

- La rue propose un espace de retrait par la marginalisation. Par ce mode de vie, les sujets signent leur refus d'une mise en dette, d'une dépendance à autrui qui les asservirait et les rendrait plus vulnérables encore. Ce mode vie leur permet, également, de se sentir actif et de garder la sensation de faire des choix, de maîtriser leur vie, de la mener en toute indépendance, c'est-à-dire d'avoir une prise sur leur environnement. C'est de cette manière là que la question de la liberté est évoquée. Ce refus de la dépendance est en lien avec les pseudo-théories énoncées par certains, concernant le besoin qu'auraient les autorités à les maintenir dans la précarité pour qu'ils soient plus malléables, plus manipulables. Au lieu de cela, la rue devient pour eux un espace certes de retrait mais qui, en tant qu'espace public, leur permet de revendiquer leur indépendance, de conserver une place centrale dans la société et d'un point de vue politique. Cette situation est cependant contradictoire puisque revendiquer son indépendance oblige à être dépendant d'un public sans lequel la parole ne porte pas. Cette contradiction se retrouve aussi dans leur besoin d'aide, d'assistance pour leur survie particulièrement insupportable. Si être adulte c'est pouvoir assumer sa propre survie, leur situation sociale les renvoie à une place infantile. Or, ils ont subi leur condition d'enfant en étant soumis aux violences des adultes (maltraitements, abus, abandons, placements). Aussi être dépendant correspond pour eux à être objectalisé. Face à cette contradiction, ils retournent la situation en arguant de leur débrouillardise. La dépendance renvoie évidemment à la question des addictions comme si mieux valait la dépendance à un objet qu'à un sujet. Le refus de la dépendance, de la dette rejoint le rejet du pacte social inéquitable. Malgré tout, la dette existe vis-à-vis d'individus particuliers. Ils s'exercent à ne pas les décevoir sans quoi ils se couvriraient de honte au risque de perdre leur statut d'homme. Enfin et pour finir, éviter la dépendance, c'est éviter leur inscription dans la génération qui, au vu des défaillances familiales, les a conduits à fantasmer leur auto-engendrement. En cela, la rue peut être vécue comme un lieu d'avènement identitaire par effet de formation/transformation. Ce refus de la dépendance à autrui est si fort, qu'ils lui préféreront la survivance.

- Cette tendance au retrait et à la solitude les protège des relations de domination qu'induit inévitablement la situation de précarité sociale. Les relations humaines ne sont plus basées sur les échanges (don et contre-don) mais sur une asymétrie que l'on retrouve dans les termes exclus-insérés, assistés-assistants, faibles-forts, dépendants-autonomes.
- Cette tendance au retrait social peut aussi être un moyen d'échapper aux injonctions paradoxales renvoyé par l'environnement qu'il soit familial ou social. C'est une solution face à une communication erronée. C'est donc un mode de protection psychique.
- Il s'agit aussi une attitude de détachement, comme une protection pour ne plus souffrir qui montre que les individus ont dépassé le stade du stress et de l'angoisse. Une des conséquences de ce détachement est la perte d'intérêt pour soi-même. Dans une telle attitude, seules les activités de survie justifient le fonctionnement du sujet qui les réalise de manière automatique, mimétique et ceci d'autant plus que ces activités sont dégradantes, déshumanisantes, touchant aux tabous (faire les poubelles pour manger...). Ce détachement permet de ne pas ressentir la honte qui est présente et qui contamine ceux qui en sont témoins : Albert raconte en effet qu'il a appris par mimétisme les activités de survie. C'est donc par identification que l'apprentissage de la rue se fait. Cette identification cependant implique aussi celle des sentiments éprouvés. La honte se partage, se propage, contamine. Elle est comprise dans l'héritage, partagée et intimement liée à la notion de survie. Cette idée nous conforte dans l'idée que c'est la honte qui se partage dans la transmission du traumatisme.

L'errance, la rue, la marginalité illustrent totalement ce besoin de poser une distance entre soi et les autres sans pour autant s'enfermer dans un espace physique qui leur serait insupportable. Il s'agit donc d'un retrait, d'une distanciation et non d'une réclusion (car il y a la notion de mouvements). Elle est aussi une mise en acte de leur vision du monde clivée. Elle marque enfin, leur impuissance à trouver une place, à s'inscrire socialement. Car s'ils se mettent en retrait c'est aussi en réaction au vécu premier de n'avoir pas de place. Leur place dans la société est en miroir de leur place au sein de leur famille : les liens existent la plupart du temps mais sont très distendus. À l'image de leurs relations familiales, ils ne sont donc pas exclus mais à distance, à part, dans la marge. Ils tentent à l'occasion de retisser ces liens familiaux mais ils en éprouvent souvent de grandes déceptions. Ils ne sont pas sans avoir pourtant d'implications dans le tissu social notamment associatif : bon nombre d'entre eux participe à des activités (Martin inscrit dans un club de natation, à des cours alpha, Christophe proposant ses services et ses compétences en mécanique, Romane et l'atelier théâtre, Léon accompagnant les accueillants de Cher Accueil aux journées de l'insertion du Conseil Général et participant aux tables rondes...). Ces espaces associatifs sont de véritables lieux de soutien s'ils ne mettent pas en dette.

Parallèlement, malgré ce désir de se protéger en se mettant en retrait, nos sujets souffrent d'un certain manque d'étayage qui leur donne la sensation douloureuse d'être seuls au monde.

Parfois, ce sentiment de solitude est en lien avec des deuils mal résolus, affectant le sujet et/ou son entourage, le laissant dans l'idée que le monde est dépeuplé, qu'il y vit seul. C'est le cas de Vanille dont les membres de la famille sont très à distance les uns des autres. Cette distance apparaît cruellement dans le contexte de la mort brutale du père : chacun semble en effet envahi par sa propre douleur et ne peut la partager avec les autres.

Pourtant, la solitude leur est aussi imposée, elle est facteur de souffrances et provoquent des manques divers. Elle est ici synonyme de mise au ban :

- Ce retrait est vécu par Anne comme voulu par sa mère et entretenu par les mensonges, et le silence de celle-ci. D'autres sujets évoquent eux aussi les non-dits familiaux. Les silences sur l'histoire familiale, la question des origines reviennent fréquemment dans les récits.
- Ce qui les différencie, est aussi une cause de leur isolement : être handicapé, être maltraité, être la seule fille, être vecteur de malheur, font d'eux des êtres à part et en marge. Au travers des histoires de vie qu'ils nous font, ils tentent, pour la plupart, de revenir au centre d'une scène familiale mais aussi d'une scène publique dans lequel ils vont fantasmatiquement pouvoir jouer le rôle principal d'un personnage désiré, admiré, quitte à ce que ces évocations s'éloignent de la réalité et perdent de leur cohérence. Dans ces récits de vie, ils apparaissent souvent comme leur propre, seul et unique repère.
- Les séparations répétées d'avec leur famille, le rejet fréquent de celle-ci, la distance avec leurs propres enfants (séparations, placements, droits de visites refusés ou non respectés...) leur signifient qu'ils ne comptent pas pour les autres. Ils tentent d'inverser l'histoire en se racontant comme sollicités par ceux qui les rejettent ou bien en argumentant l'injustice de ce rejet.

Ainsi les sujets sont pris dans une double contrainte, une ambivalence qu'ils doivent surmonter : garder autrui à distance pour s'en protéger et gérer la souffrance que son absence procure. Les manques éprouvés sont de divers ordres.

- le manque de secours. C'est l'élément premier lié à un sentiment de solitude douloureux. Ils ont dû y faire face très tôt. Il est un des facteurs de production du traumatisme psychique car il confronte à l'incapacité de l'environnement à les sortir d'une situation que les ressources internes ne peuvent résoudre. L'angoisse d'anéantissement a été l'angoisse la plus prégnante, celle que suscitent la sidération, la peur de l'effondrement, la disparition. Dans la situation de précarité sociale, ils peuvent, malgré leur revendication d'indépendance, se sentir peu ou pas soutenus voire abandonnés par la société, qu'ils vivent comme indifférente. La question de la

confiance à autrui revient de manière récurrente : ils ne peuvent accepter de faire confiance mais doivent s'y résoudre cependant. Cette confiance est alors très ciblée comme le montrent leurs relations exclusives à certains individus. L'image négative qui leur est renvoyée renforce encore un peu plus leur difficulté à percevoir l'empathie et la bienveillance même lorsqu'elles existent.

- le manque d'étayage. Le sentiment de solitude leur est au départ imposé par l'environnement. Il est en lien avec l'abandon, le rejet, le placement. Cette solitude est intense car elle est celle des survivants, des exilés. Elle émerge particulièrement dans les récits de placement au travers du désespoir ressenti. Il s'agit d'une expérience de la solitude qui révèle le manque d'étayage et la perte de contenants au travers de la perte d'amour et de réassurance.

Chez plusieurs des sujets, la réalité de cette terrible solitude a fait surface quand ils se sont retrouvés seuls dans un appartement. Ils ont pu évoquer des moments de dépression intense, ressemblant à un abandon d'eux-mêmes, une passivité évoquant la mort, leur dénuement intérieur extrême projeté sur l'appartement.

Pour d'autres, c'est la perte d'un travail qui est déstabilisant : chez Albert, on perçoit à quel point le travail a eu une fonction contenante fondamentale mise à mal au moment de la "retraite" alors qu'il venait de perdre sa famille, autre contenant psychique. Ce travail lui a permis, grâce à un étayage majeur lié à un régime spécial (lié à la convention collective de son entreprise), de garder une certaine autonomie la plus grande partie de sa vie. Plus que la perte d'un salaire et d'un confort matériel, la perte d'un travail est celle d'un statut social. Chez Romane, cette perte a eu pour conséquence de rendre difficile la confrontation avec le monde et provoquer une tendance à l'isolement. Le symptôme qu'est l'angoisse de sortir de chez elle, exprime cette incapacité à se confronter au monde et offre un bénéfice secondaire à rester isoler sans trop de culpabilité.

La solitude correspond pour plusieurs des sujets (Léon, Mick, Claire, Romane) au sentiment que le monde est inhabité, qu'il n'y a aucun espoir qu'une aide quelconque de la part d'autrui leur parvienne. Il est ici question de la notion de permanence de l'objet. Le monde ne présente aucune solidité sur laquelle s'appuyer. Le sentiment d'effondrement est alors tellement grand que plusieurs de nos sujets ont évoqué une idée de mort sérieuse voire parfois des passages à l'acte suicidaires. Ce sentiment d'abandon, d'effondrement est en lien avec ce que les sujets ont pu ressentir face au placement ou à la menace de placement en institution quand ils étaient mineurs : ils ont éprouvé le sentiment de ne pouvoir s'agripper, être soutenu par aucun adulte. Cette terrible solitude face à un monde dépeuplé, anéanti par l'absence est de celle décrite par M. Tournier dans son roman sur Robinson Crusoé qui en perd le sens des mots et des objets.

C'est aussi ce qu'éprouve Claire qui va rechercher les lieux habités par la présence d'autrui mais en évitant la relation à autrui. Hors de ce monde habité, elle semble proche d'un néant angoissant. Les dénis partiels de réalité, les clivages, les fantasmes servent à supporter cette solitude de l'abandon.

Chez Vanille, l'étayage est autour du signifiant "couple" qui lui offre une identité (de femme), lui permet de se reposer légitimement sur un autre, vécu de manière clivée comme bon, se plaçant sous sa tutelle, renforcée en cela par sa grossesse. Liés l'un à l'autre au point de se ressembler, ils subissent ensemble leur sort quelle qu'en soit la teneur, à condition de n'être pas séparés, quitte à s'exposer à la rue. Vanille suscite d'ailleurs chez ses auditeurs un désir de protection tant elle se montre vulnérable, fragile comme un enfant. La peur de l'effondrement apparaît cependant en lien avec la grossesse : l'étayage que représente son ami va-t-il être assez solide ?

Ce qui domine chez bon nombre de sujets, c'est le sentiment d'abandon, vécu par le placement, les défaillances des adultes, leur indifférence qui se répète dans la situation de précarité sociale. Ainsi, toute rupture est source d'angoisse. La perte d'autrui est ressentie comme un véritable lâchage, entraînant un effondrement psychique comme si la fonction de holding n'était pas intégrée ou ne fonctionnait plus. Cette perte est parfois leur propre perte, comme pour Alain, menacé d'anéantissement car personne ne le reconnaît. Aussi s'agrippe-t-il désespérément au signe de reconnaissance le plus minime... Romane va, elle aussi, être très demandeuse d'aide, frappant à toutes les portes, n'attendant aucune aide spontanée car elle ne croit pas à la capacité de sollicitude et l'attention d'autrui.

Face à leur besoin d'étayage, les sujets tentent souvent de le retourner en créant du besoin chez autrui, en le fantasmant. Chez Martin, nous avons remarqué comme une alternative entre l'aide à autrui et l'abandon de soi (« être bénévole ou devenir clochard »). Certains sujets tentent donc de se rendre indispensable. Il s'agirait ainsi de devenir riche de ce qu'autrui leur doit et de prouver leur utilité quitte à n'être qu'utilisés. Ils peuvent en effet aller jusqu'à l'abnégation d'eux-mêmes, s'exposant à être manipulés par autrui. Nous sommes assez proche ici de l'idée du sacrifice de soi poussé à l'extrême évoquant des personnages comme Mère Tereza ou l'Abbé Pierre. Certains vivent ainsi par procuration, montrant à quel point la perte affective peut les laisser dans le dénuement le plus total puisque perdre le lien à l'autre équivaut à perdre une partie de soi. C'est ce qu'illustre la métamorphose de Romane au cours de son implication dans le groupe théâtre. Elle s'était tellement imprégnée du personnage qu'elle s'était débarrassée de ses symptômes, pouvant éprouver une joie de vivre, la partager.

Bien avant le besoin d'amour, les sujets montrent un besoin d'étayage, de holding. Certains le démontrent en faisant le choix d'un étayage parental à celui d'une relation amoureuse généralisée : la tendresse, la douceur, le holding sont mis en avant au détriment de relations amoureuses et sensuelles. Ce manque de portage, de holding se retrouve aussi chez Mick dans sa relation avec la chercheuse et avec les femmes en général.

Chez Anne cependant, le soutien d'une curatelle lui permet de quitter la rue et de ne pas se couper de la société. Elle bénéficie donc d'un peu de secours et d'appuis. D'autre part, elle est restée en contact avec sa famille d'accueil qui la reçoit parfois et a pu la soutenir et l'accompagner dans son adolescence.

- le manque narcissique. Se passer d'autrui est une privation narcissiquement insupportable et impossible. Le besoin de reconnaissance est le premier et réel besoin d'autrui que l'on repère chez tous les sujets. L'instrumentalisation de la relation à des fins narcissiques est non pas à lire comme une dimension perverse de la relation mais comme un compromis entre besoin et mise à distance d'autrui. Elle est aussi le résultat d'un clivage des objets : nous avons retrouvé un clivage bons/mauvais qui leur permet de se vivre comme bons et de projeter le mauvais sur une partie du monde extérieure, un clivage hommes/femmes, mais aussi un clivage sujet/objet, objet animés/objets inanimés qui permet de réduire semble-t-il, les sujets humains au statut d'objets. Ils sont d'ailleurs parfois réduits à une partie de leur corps, à une de leur production ou action. Parfois autrui semble disparaître tout à fait pour n'être plus qu'un objet inanimé manipulable comme une sorte d'homme-machine. Ces clivages ont pour but d'annuler l'intentionnalité d'autrui, de le rendre prévisible. Ils leur permettent d'échapper à la question de la subjectivité des individus et par conséquent à la leur. Cette stratégie leur permet ainsi de dépasser les peurs traumatiques qu'ils éprouvent encore vis-à-vis d'autrui. En effet le déni de la subjectivité des êtres prend sa source dans les maltraitances et les placements qui leur ont interdit de se construire et de se vivre comme sujet.

Les sujets ont bien du mal à nier ou dénier le besoin narcissique à autrui. Il faut trois entretiens à Léon pour évoquer la ressource narcissique que lui apporte son amie : elle ne l'aime pas simplement, elle l'admire, au travers de son expérience de vie. Il évoque, en outre, comme une chose nouvelle, l'affection qu'il éprouve pour sa première institution de placement. Il y a fait une visite imprévue et à sa grande surprise, la directrice de l'établissement l'a reconnu. C'est pour Romane une des raisons de sa participation si énergique à la recherche. Comme dans le groupe théâtre, elle peut de nouveau revenir au centre de l'attention, se sentir appartenir au monde. Sa participation à la recherche a été un moyen de s'adresser à un public virtuel et de répondre à ce besoin d'être reconnue d'une part comme un sujet, mais d'autre part comme

sujet de valeur : cette position valorisante lui a été offerte au travers de l'idée que, grâce à elle, nous pourrions accéder au statut de docteur.

- le manque d'affiliation identitaire. Ils comblent ainsi leur solitude en se raccrochant à des groupes d'appartenances, des collectifs, des mouvements culturels et musicaux qui sont peu consistants dans leur réalité actuelle souvent issue de leur histoire passée : Mick se fantasme entouré et au centre d'un groupe d'artistes, Léon évoque l'idée d'avoir une famille quand il s'agit d'enfants qu'il n'a pas vus depuis des années. Laury, en s'affiliant au monde paysan, trouve le moyen de se raccrocher à l'identité sociale première de son père et au monde, perdu, de son enfance. Romane quant à elle, revendique son identité de malade comme une croix qu'elle porte, signe de son sacrifice et de sa qualité quasiment sacrée. Albert reste affilié à son entreprise car elle lui offre un étayage fort. Anne, quant à elle, reste seule, seule fille de sa fratrie, esseulée par le décès de ses frères, seul membre de la famille abusée. Elle s'affilie modérément aux membres de la rue, se vivant plutôt comme une initiée. Christophe, s'affilie au travers du saint patron dont nous lui avons fait porté le prénom, aux groupes des voyageurs des routiers. C'est une manière pour lui ne pas être associé aux SDF. Ces affiliations leur permettent de garder pied avec le monde en général, mais surtout avec eux-mêmes. Elles offrent une identité idéalisée, c'est à dire narcissiquement valorisante et un groupe de références qui contient cette identité. Quand ces affiliations identitaires sont socialement négatives, elles présentent l'avantage de servir de répulsif à la relation à autrui, c'est-à-dire, d'avoir le pouvoir d'épouvanter, d'impressionner (toxicomane, prostituée, SDF). Elles sont cependant d'autant plus valorisantes qu'elles ne sont pas accessibles au plus grand nombre car trop marginales, trop particulières, et font d'eux des individus à part.

Le sentiment d'isolement et de solitude éprouvé par les sujets est tout à la fois une tendance, une volonté qu'une situation imposée dès leur minorité et liée à leur parcours de vie. Ils sont donc pris dans une double contrainte qui consiste à n'être ni avec, ni sans autrui. Cette double contrainte est résolue de manière parfois plus tranchée au travers de :

- l'émergence de symptômes :

Pour certains, l'issue se trouve dans une construction de symptômes qui, à la fois, leur permet de s'isoler d'autrui, de s'en protéger mais aussi de garder un lien avec lui : les actes de sorcellerie de son ex-compagne, permet à Martin de se croire toujours présent dans l'esprit de cette dame, les manipulations que Laury pense subir, lui donnent des arguments pour éviter les relations aux autres. Chez Romane, le statut de malade lui offre l'étayage des soignants et de l'institution hospitalière et lui permet de rester en vie psychiquement en ne disparaissant pas au

regard d'autrui. Anne présente des crises d'angoisse d'allure phobique quand elle est en présence d'autrui.

- Médiatiser la relation :

Médiatiser la relation entre eux et le monde à travers l'art, est une autre stratégie que nous avons rencontrée chez deux de nos sujets. C'est à la fois un moyen de relâcher ses tensions internes, de s'ouvrir sans trop de risques aux autres en pouvant donner et recevoir. L'art sert d'espace intermédiaire, transitionnel entre soi et les autres. L'expérience du théâtre a permis à Romane de s'exprimer verbalement là où la pathologie familiale ne fonctionne que sur le non-verbal et de se placer au centre du regard d'autrui autrement que par la maladie. Comme pour Mick, l'art est un moyen de retrouver une place dans le monde en gardant malgré tout une distance avec la société.

- user d'un produit addictif :

L'utilisation d'un produit addictif permet de remplacer le besoin d'autrui. Il offre une protection contre un vécu de solitude insupportable par un état d'inconscience, de déconnection d'avec la réalité, de lâcher-prise. Il permet de faire obstacle à des relations humaines dangereuses et offre l'accès à une satisfaction immédiate. Les conduites addictives sont cependant source de honte car elles impliquent à terme une situation de dépendance qu'ils redoutent. C'est pourquoi ils évoquent avec fierté leur sevrage et/ou abstinence qu'ils tentent de réaliser sans le secours de professionnels ou d'une quelconque substitution.

- investir des relations très ciblées et limitées :

On observe en effet que bon nombre de sujets évoquent des relations singulières très fortes et importantes pour eux. Il peut s'agir d'une relation de couple ou d'amitié dans laquelle ils sont dans une confiance certaine et où ils s'autorisent à se livrer. Ils se sentent acceptés dans leur logique et leur difficultés et ce, sans jugement, ni reproches. Ces personnes sont pour eux des éléments stables. Pour certains sujets, nous nous sommes questionnée sur la véritable fonction de ces relations car les personnages évoqués sont peu consistants, peu incarnés. Martin par exemple, ne sait rien de la vie passée de son ami : ils ne sont là que comme étayage. Ils sont vécus, à leur image, comme solitaires et « à part ».

- acquérir une identité particulière :

Elle leur permet d'être vu, d'exister comme sujet. Cette identité compense la solitude dans laquelle ils se trouvent.

L'ambivalence de leurs relations au monde tient en réalité à leurs difficultés à trouver leur place tant leurs histoires de vie sont émaillées de ruptures, de déracinements, d'arrachements multiples qui se répètent au travers de leur situation sociale présente. Cela provoque chez eux un sentiment d'étrangeté face au monde, dans lequel ils se vivent comme différents des autres. Ce sentiment d'étrangeté peut aller de la mise à l'écart (voulue ou subie) jusqu'au doute de leur propre existence.

6.1.2. « Une alliance sociale et humaine incertaine »

Propriétés :

On retrouve chez les sujets, une défiance à l'égard du social pouvant aller jusqu'à un sentiment de persécution. Les défaillances graves qu'ils ont eu à subir de la part des adultes, ont eu pour effet de nier leur statut de sujet, d'être désirant. Dans ces conditions, le pacte social et humain est perverti, voire pour certains, rompu. Ainsi, la rue marque une alternative au grand jeu social. Le sens qu'il prend, peut tout aussi bien être vécu comme un espace liminaire propice aux expériences initiatiques tout autant que comme un lieu de bannissement.

Dimensions :

Leur difficile relation sociale mais plus largement humaine s'est nouée au cours de leur jeunesse où ils se sont presque tous confrontés à la violence des adultes. Cette violence a eu pour effet de les assigner à un statut d'objet et non de sujet désirant et singulier. Ils sont nombreux à avoir subi un enfermement (placements, hospitalisations sous contrainte), vécu comme punitif dans des institutions souvent défaillantes, les renvoyant à une image impuissante et dégradée d'eux-mêmes et/ou de leur famille. Seule Anne n'est pas en rébellion contre son placement : il a été un moyen de protection partiel contre les abus qu'elle subissait et lui a permis de vivre au sein d'une famille d'accueil favorable. Pour une majorité d'entre eux, cette expérience d'enfermement a eu lieu au cours de leur enfance. L'ambivalence vis-à-vis de ces institutions existe pourtant chez certains sujets car elles leur ont, malgré tout, permis d'apprendre, de se construire quelque peu, d'acquérir le goût de l'ordre, de la collectivité. Seul un sujet vit les lieux de soin comme des lieux refuges. Il est aussi un des rares sujets à ne pas avoir été placé pendant sa minorité.

Ces adultes référents, ces institutions, représentants de l'autorité, modèle de fonctionnement de la société, membres du corps social ont, par leur violence, leur indifférence ou leur impuissance à les aider, perverti le pacte social en le ramenant à la loi du plus fort. Les institutions décisionnaires notamment, sont vécues comme défaillantes, injustes, sourdes. C'est pourquoi les relations avec les assistantes sociales ou les éducateurs sont souvent difficiles. Ils

fonctionnent plutôt bien s'il n'existe aucun pouvoir de contrainte, si les demandes d'aides obtiennent des réponses (le refus est souvent source de rupture.). Enfin, l'exigence d'un "savoir aider" est à entendre comme une demande forte d'implication humaine de ces professionnels.

Le pacte social apparaît donc comme un jeu de dupe. Quand ils envisagent de l'accepter, c'est sous la contrainte d'une punition vécue non pas comme une castration, une contention mais comme une menace de mort (angoisse d'anéantissement). Ou bien les sujets l'acceptent pour atteindre une reconnaissance âprement désirée mais toujours avec méfiance. La société ne présente pas ou plus cette dimension sécurisante. Chacun est renvoyé à ses propres moyens de survie. La société est perçue comme un système froid, comptable qui est représenté par les uns par la justice/police, par les autres par le système social, pour d'autres encore par le fonctionnement financier et administratif. Le sentiment de rejet est vivement perçu (lois contre logements alternatifs, moyens divers pour chasser les SDF pendant les festivals, la période touristique...) car il remet en question leur statut de citoyen. Ils se vivent comme des objets utilisés par un système déshumanisé qui s'en défait quand ils deviennent inutiles. Devant cette situation éprouvée, ils préfèrent parfois s'exclure eux-mêmes.

Chez Romane, le pacte social n'est pas tellement abîmé puisque c'est sur elle qu'elle retourne la faute, sous l'influence des reproches de sa mère : ce n'est donc pas socialement que la faille est présente, mais en elle, aussi bien physiquement que psychiquement. La relation de persécution s'exerce dans sa relation avec sa mère mais aussi de la part de quiconque lui renvoie une responsabilité qu'elle ne se reconnaît pas, c'est à dire dès lors qu'il existe sur elle des reproches. Cela provoque une angoisse massive l'amenant à s'isoler d'autrui et de toute place publique dans une forme d'évitement du jugement d'autrui. C'est aussi la raison pour laquelle chez Romane la rue n'est pas un espace symbolique investi. Il est vrai que dans son cas, Romane n'a fait que vivre la menace du placement et a mis beaucoup d'énergie à l'éviter : elle n'a pas vécu autant que nos autres sujets l'impuissance face aux adultes. Dans son cas, les petits, s'ils sont malins, peuvent encore échapper aux ogres comme dans les contes. Ce à quoi elle n'a cependant pas échappé, c'est à l'emprise de la mère et à sa dévoration.

Cette impossible alliance avec le social dérive sur un discours de méfiance à la dimension paranoïaque/paranoïde allant jusqu'à une construction délirante pour trois d'entre eux, tantôt vers les groupes détenteurs d'un pouvoir (riches, hommes, femmes, politiques ou simplement autres individus) et ce, en fonction de l'histoire de chacun et des événements traumatiques traversés. La place de l'interlocuteur dans la relation d'entretien est d'ailleurs plus ou moins clairement interrogée par nos sujets afin de le situer dans un monde où la dimension persécuteur-persécuté est forte.

Le sentiment de persécution peut être compris sous plusieurs angles :

- il s'agit d'une stratégie de survie psychique. Il est possible de la comprendre comme légitime c'est-à-dire non pathologique : en effet, si la société n'était pas défailante et respectait les règles qu'elle impose, la défiance n'aurait plus de raison d'être.

Cette stratégie est en lien avec des déceptions humaines répétées qui font que les sujets ne croient plus ni en l'aide possible d'autrui (même si l'espoir perdure), ni en sa chance : ces déceptions entraînent le désespoir.

- il s'agit d'une réaction à des événements traumatiques précoces. En effet, perdre foi en son environnement est un des éléments montrant l'impact traumatique des événements de vie chez les jeunes enfants. Les événements violents qu'ils ont subis et l'absence de secours des adultes, a fait vaciller leur foi en leur environnement social. Ne plus croire en cet environnement, c'est ne plus croire au pacte social : l'incapacité de confiance, le sentiment de persécution ne sont que les conséquences psychiques des psychotraumatismes infantiles.

- le sentiment de persécution peut être entretenu et accentué par la consommation de produits psycho-actifs.

- il est consécutif à la vie dans la rue : la perte d'intimité provoque des sentiments d'intrusion, d'insécurité, une vigilance, un état de stress accru et constant. Les conduites de fuite, d'évitement permettent d'assurer leur survie face à un environnement vécu comme dangereux.

- il peut être considéré comme une vision réinterprétée de leur environnement social, qui met en avant les défaillances de cet environnement auxquelles ils sont particulièrement sensibles. En retour, ils se sentent vécu comme mauvais par la société au travers des contraintes qu'elle leur impose, remettant constamment en question leur place (de parents, de salarié...). Cela leur est d'autant plus violent qu'eux-mêmes doutent de leurs capacités et compétences.

- il peut être aussi une conséquence de relations humaines perverties par la situation de précarité qui ne permet plus une relation de partenariat et d'échanges avec les autres individus.

- il est la marque d'une construction psychique fragile qui reste marquée par le clivage des objets (les bons, les mauvais) et la projection du mauvais vers l'extérieur afin de préserver de manière très archaïque un narcissisme mis en danger. Pour Romane, la menace originelle et la persécution du père sur la mère se répétera par la suite au travers de la sœur, de la belle-mère,

de la voisine sur elle-même: elle se sentira alors spoliée dans ses droits, agressée mais aussi, à l'image de sa relation à la mère abusée dans sa générosité, instrumentalisée

- le sentiment de persécution, la méfiance dont ils vont preuve, est aussi une des conséquences de la disqualification sociale.

Cette hypervigilance à leur environnement social les rend particulièrement sensibles aux failles de la société et aux injustices qu'elles engendrent : Ce sens aigu du repérage de la faille fait d'eux des critiques sociaux acides, caricaturaux, intransigeants mais souvent justes. Ils soulèvent ainsi des incohérences, à leurs yeux insupportables, mais dont la plupart des citoyens s'arrange. Cela renforce leur sentiment de révolte et leur méfiance. Ils tentent coûte que coûte de conserver leur mode de vie, et revendiquent une plus grande justice et cohérence sociale, favorable au respect des individus. Ils se sentent en effet souvent abusés, utilisés, broyés, rendus fous par un système absurde, contradictoire qui les domine. Les règles d'égalité et de soutien si elles ne fonctionnent pas favorisent leur sentiment d'injustice et d'insécurité, et induisent une méfiance amplifiée d'autrui. Dans ce cadre tout ce qui représente l'ordre, l'autorité, le pouvoir est négativement perçu et encore plus rigoureusement scruté et jugé. Ils sont sensibles à la manière dont on traite les plus faibles (enfants, animaux...) car ils s'y identifient. Ils ont souvent vécu avec violence ce que la société a mis en place pour les protéger (que ce soit un placement, ou encore une indemnisation, vécue comme un paiement contre ce qu'ils avaient subi) tout comme ils vivent de manière injuste et disproportionnée ce que la société met en place pour les contrôler (interdits d'utiliser l'espace public, retrait des enfants, contrôle judiciaire, enquêtes sociales, mise sous curatelle...), comme si la société mettait plus d'énergie à se protéger d'eux qu'elle ne met d'énergie à les protéger eux-mêmes. Ils vivent dans une contradiction constante où la société leur reproche ce qu'elle produit elle-même (chômage, handicap, pauvreté, précarité...) : non contents de subir, ils en sont tenus pour responsables. Ainsi ils éprouvent aisément le sentiment de ne pas compter, d'être sans importance pour la société. C'est le cas de Vanille qui se sent aidée non pas pour elle-même mais pour son enfant à naître. Elle a tendance à rester isolée, à ne pas donner d'explication sur ses conduites, ce qui l'amène à être réellement exclue, donc traitée différemment et à se sentir différente...Ce fonctionnement pour lequel elle a conscience de sa responsabilité joue sur ses relations à distance d'autrui et sa vie sociale.

Seul, un des sujets, Albert, réagit dans l'exact opposé de ce qui vient d'être décrit : il se montre en effet si particulièrement confiant avec autrui qu'il apparaît comme naïf et vulnérable. Il est par définition une "proie facile". Plus que l'extrême méfiance des autres sujets, ce sont ses illusions qui paraissent folles, inadaptées. Il croit au soutien sans limite et sans faille de la

société pour sortir de sa situation actuelle. En réalité, trop pris dans la honte, il ne s'autorise pas à ressentir d'émotions négatives (colère, revendication...). Elle ne lui permet pas non plus d'entrevoir les injonctions paradoxales dans lesquelles il est pris. En outre, elle l'empêche de dire son impuissance et de formuler des demandes d'aides plus précises...

Cet exemple en opposition nous laisse penser que la désillusion est une force, qu'elle est un moyen de résister à la situation en entrevoyant les failles d'une société pleine de paradoxes.

Se sentant impuissants face aux injustices qu'ils repèrent, ayant le sentiment qu'ils ne seront jamais entendus, qu'on ne leur laisse aucune place, ils se faufilent dans les interstices et choisissent parfois la voie illégale, non autorisée pour obtenir ce qu'ils pensent ne jamais obtenir par une voie plus légale. Or il ne s'agit pas pour les sujets d'apprécier l'illégalité, la tricherie car ils ne sont pas dans un fonctionnement pervers qui provoquerait du plaisir à jouer avec les règles, il est simplement question pour eux de se protéger ou d'obtenir des droits qu'on ne leur accorde pas habituellement. En effet, les sujets ne sont pas, à proprement parler des individus refusant l'autorité et l'ordre. Certains d'entre eux ont même fait l'expérience de l'armée et ont pensé s'y engager et ce, pour plusieurs raisons :

- habitués à une vie en collectivité, ils s'y adaptent assez bien.
- ils en apprécient les prises de risques valorisées vers un but.
- ils y trouvent un fonctionnement à priori sans faille.
- l'armée a permis aux sujets qui l'ont connue de se réaffilier à certains de leurs ascendants (filiation).
- le fonctionnement hiérarchique leur a également permis de trouver une place au milieu des autres et de s'y affilier (affiliation) sans pour autant que de ces relations ne naissent l'affection et l'attachement.
- enfin, c'est un lieu de formation, d'initiation qui offre un statut et une place sociale.

Loin d'une logique anarchiste et antisociale, nos sujets sont donc assez demandeurs d'une organisation sociale beaucoup plus rigide qui éliminerait les défaillances. Confrontés à celles-ci, ils s'autorisent à enfreindre des règles qui n'ont alors plus aucun sens, dans le seul but de se protéger d'un sentiment d'insécurité alors majeur : ne pouvant ni accepter les règles d'un jeu social qui leur impose la place de perdant, ni refuser de jouer puisque cette solution est prévue par le jeu, une seule solution s'ouvre à eux : jouer en ne respectant pas les règles. Privés en réalité d'un espace intime, ils vivent sous tension, ayant du mal à s'adapter à cet environnement trop défaillant, allant parfois jusqu'à le nier pour vivre au travers de leurs lois personnelles même si elles se trouvent à l'opposé des lois sociétales.

Ce n'est cependant pas le cas de Romane qui est quasiment soulagée de s'être fait prendre lors d'un vol en magasin. La morale est sauve, la rassurant sur le fait que la société fonctionne sur une justice à laquelle elle croit à la différence des autres sujets. L'alliance avec le social chez Romane fonctionne, la foi en sa morale existe. Nous sommes bien dans une notion de croyance.

En conclusion de ce passage : ce ne sont pas les sujets qui sont immoraux mais leur conviction qu'ils ne peuvent avoir foi dans la morale de la société, du groupe social, dans la fiabilité d'autrui.

La violence et l'agressivité, modes de défense utilisés par presque tous les sujets avec plus ou moins d'intensité, entretiennent d'ailleurs cette relation de défiance envers la société en les ramenant, pour trois d'entre eux, vers l'enfermement carcéral. Car si la méfiance voire la paranoïa existe envers la société, la société éprouve elle aussi envers eux des sentiments qui poussent à la mise au ban : leur dangerosité est alors l'argument proposé. Cette relation de défiance est alors dans les deux sens, comme en miroir.

En lien avec leur sentiment de ne pas être reconnus comme sujets, d'être parfois même déshumanisés, il faut comprendre les passages à l'acte comme un mode d'expression qui a pour fonction de revendiquer leur subjectivation. C'est d'ailleurs ici que se noue leur destin avec la rue comme espace, car bien souvent elle est le lieu, public, du passage à l'acte quand les paroles ne peuvent se dire, ou qu'une pensée ne peut être mise en sens. On retrouve la question du passage à l'acte au travers de deux notions, le mouvement et la liberté :

- Le mouvement : avec son lot de voyages, d'errance, de rapport au temps adaptable, de produits psycho-actifs pour s'extraire de soi, comme on s'extrait de la société, l'individu est toujours en mouvement comme si l'immobilité équivalait à la mort, l'enfermement, deux réalités qu'ils ont tous eu à subir, pour certains dès leur plus jeune âge. Leur rencontre avec la rue se fit d'ailleurs souvent à l'occasion de fugues, leur permettant d'échapper à une réalité insupportable. Elle représente dans ce sens un espace refuge qui n'enferme pas, qui permet de maintenir le mouvement pour des sujets qui se vivent comme "ne tenant pas en place". Le signifiant « rue » tout comme « route » (on parle d'ailleurs de routards, de traveler's, de zonards) définit leur identité, les véhicules restant souvent leur dernier contenant.

Dans la même logique, l'accès au logement est vécu comme quelque chose de difficile et d'angoissant où l'aspect déshumanisé est prégnant. L'appartement est parfois comparé à un cercueil, il est vécu comme un lieu de solitude terrible, de contrainte, d'enfermement. S'il est valorisé, c'est pour son aspect pratique et par le fait qu'il est vécu comme un "signe extérieur

d'insertion". Chez les sujets, il reste un lieu de vie qui ne dure pas, qui ne leur semble pas naturellement destiné et qu'ils souhaitent rarement. C'est pourquoi ils s'emploient à trouver des logements alternatifs comme de posséder un terrain : en effet, vivre dans la rue leur donne le sentiment de n'avoir pas d'existence qu'elle soit sociale ou symbolique. Pour autant, « être en logement » n'est pas suffisant pour qu'ils puissent modifier leur identité de SDF. De plus, être en logement est une réalité différente de celle de « posséder un lieu ».

- Posséder un lieu permet de stopper une errance sans but : Il est question ici de pouvoir s'enraciner dans un lieu qui leur appartiendrait, qui serait eux : le lieu fait aussi l'identité, or le sujet précaire, exclu, SDF n'est de nulle part. La privation d'un tel lieu provoque l'errance et est un élément favorisant la désaffiliation.

- La propriété permet de retrouver une intimité constamment menacée et extrêmement réduite dans la rue.

- Elle donne d'autre part, une place dans la société, une reconnaissance, une existence. Elle correspond à une nécessité humaine basique en lien avec un besoin de confort, de réassurance, de réconfort.

- Un espace (lieu, relationnel) dans lequel ils imposent leur propre fonctionnement, fait partie de leurs aspirations et ce, pour échapper aux défaillances du monde, s'en isoler.

Parfois pourtant, l'idée de se poser est plus forte que le besoin de mouvement : l'appartement prend alors une dimension salvatrice. C'est le cas de Vanille qui est dans l'urgence de trouver un logement du fait de sa grossesse. Le mouvement dans sa situation est bien réel et se transforme en situation de panique et d'urgence. Le mouvement apparaît ici dans son manque de projection (vivre au jour le jour), d'autonomie (demander de l'aide pour se loger). Dans cette fuite constante qu'est la survie et sans l'espoir d'une issue, la lassitude s'installe.

Le mouvement permet donc de rester vivant, c'est en cela un acte de survie psychique qui laisse espérer que l'on pourra trouver mieux. La mise en mouvement offre un moyen de s'isoler de la société sans s'enfermer et d'échapper ainsi à un fonctionnement de soi négatif, induit par l'image qu'autrui leur renvoie (Martin qui n'est jamais aussi intéressant que lorsqu'il s'éloigne de son village où il est vécu comme un handicapé ou un dangereux pervers...)

- La liberté : La rue est vécue comme un espace de liberté vertigineux où toutes les contraintes sociales, les dettes envers la société sont abrasées, annulées, les engagements nuls et inexistantes. Ils ne sont contenus, retenus, limités par aucun engagement, aucun espace de vie, de travail : ils sont donc libres de leurs mouvements. Elle compense les périodes

d'enfermement insupportables. N'ayant rien à perdre, les sujets n'ont que l'embarras du choix et peuvent, sans limite, céder à leurs impulsions. Cette liberté là, se paye malheureusement très chère, allant parfois, pour certains des sujets, jusqu'à la liberté de se détruire soi-même ou encore celle de dénier une partie de la réalité (réalité de l'impact psychique et physique de la précarité, réalité d'un quotidien difficile et d'un statut stigmatisant). Cette liberté sans limite, non contenue provoque au bout du compte une forme d'enfermement comme s'ils étaient pris au piège de la précarité et n'avaient plus le choix de la réinsertion : c'est alors la peur du bannissement qui s'ouvre à eux. Aucun cadre ne contient, ne refreine leurs impulsions et c'est sans doute ce qui rend la vie de la rue si jouissive lui donnant aussi cette dimension addictive. C'est d'ailleurs pourquoi souvent la rue et les addictions sont si étroitement liées et c'est ce qui explique que la rue soit vécue comme un piège. Cet aspect des choses nous permet de nous interroger sur les addictions et la liberté revendiquée par les personnes que nous rencontrons : la liberté est ici synonyme de laisser libre court aux impulsions, sans avoir besoin de les freiner, sans exercer de frustration, sans attendre une future mais hypothétique satisfaction. Cette possible satisfaction à venir rentre dans le contrat social qui incite les individus à renoncer à leurs désirs personnels pour s'assurer sécurité et gratification sociale.

La rue apporte donc une jouissance que la société ne peut compenser. Mais telle une drogue, elle ne se stoppe pas facilement et ce, malgré ses aspects négatifs pouvant aller jusqu'à la mort. Les sujets les plus marginalisés, ayant passé plusieurs longues années dans la rue peuvent percevoir qu'ils sont allés trop loin, et qu'ils ne peuvent plus rebondir. Ils se sentent alors brisés moralement. La rue devient alors un mode de vie, un mode d'être, parfois même une identité mais dans le même temps un piège. Elle ressemble à un no man's land, tantôt assimilable à un espace de bannissement tantôt à un espace liminaire. Cependant, la rue est aussi un espace public c'est à dire un lieu pour se dire se revendiquer, un lieu pour échapper à la sphère de l'intime vécu comme une menace : Anne vit dangereusement le rapprochement intime avec sa famille qu'elle ne rencontre que dans des espaces publics. C'est sa réponse à l'ambiance incestueuse qui y règne. C'est aussi le cas de Claire qui dormait dans des parkings sous le regard des passants, face aux caméras et déclare s'être toujours sentie en sécurité dans la rue. Au travers des violences subies, certains des sujets se vivent comme différents des autres, inconsciemment en dehors du groupe commun. Ils ont, par ce qu'ils ont subi, rompu des tabous ce qui conduit à être banni, c'est à dire mis au ban de la société, en marge. Plus que l'instabilité du logement et de la nourriture, c'est l'utilisation de cet espace public comme lieu de vie qui fait de ces sujets des gens de la rue ou des initiés au monde des SDF. Anne préfère les risques, l'incertitude, l'inconfort de la rue malgré sa grossesse, à la pression de sa famille de

se séparer de son compagnon. Trahir ce compagnon serait trahir sa place de femme dans un couple.

L'expérience de la rue apparaît cependant sous deux aspects : elle est à la fois une expérience liminaire et une expérience de bannissement :

- comme expérience liminaire : la rue est considérée à la fois comme l'expérience permettant de tout supporter, mais pouvant aussi être supportée grâce à leur parcours de vie difficile. Expérience de vie et expériences de la rue sont intriquées comme autant d'expériences formatrices/transformatrices faisant passer les sujets d'un état de vulnérabilité à un état de force. Vanille en particulier évoque une transformation par un renforcement tant psychique que physique. Il est donc question d'une expérience douloureuse, difficile, éprouvante qui se vit dans les larmes. Elle renforce tout en fragilisant l'idée pourrait être celle d'une usure sur un matériau humain qui résiste : plus la résistance est forte, plus l'usure s'accroît. En effet, la rue est une expérience qui pousse les limites individuelles, teste la résistance, mais aussi la capacité à être seul, à être indépendant. Elle est aussi une expérience qui permettra de s'assurer (se rassurer) que l'on pourra survivre sans le secours de quiconque. La précarité sociale, concrétisée par la rue, peut donc être vécue comme une expérience qui va s'opposer aux expériences traumatiques, en avoir l'effet inversé (renforcer et non affaiblir, rendre indépendant et non dépendant). En ce sens elle est une expérience valorisante. Chez Vanille, le renforcement psychique a certainement participé à la mise à distance émotionnelle, défense visant à supporter les violences subies autrefois, et la situation incertaine aujourd'hui. Cette distance nous fera passer du déni à l'empathie face à sa situation et devant son récit.

En ce sens, la rue peut donc être considérée comme un espace faisant écho à des expériences initiatiques ou étant vécue comme un espace initiatique. Ici, cette expérience présentée comme initiatique compense leur statut social négatif et leur permet de se placer en position de rivalité avec les classes favorisées, insérées et instruites. La rue est alors un espace liminaire. Elle leur permet également de conserver l'illusion toute puissante d'une existence possible sans le social et dans le refus de son pacte.

De plus, arrachés plus ou moins violemment à leur milieu d'origine, nous avons en effet affaire, à des individus peu affiliés à des groupes identitaires (familiaux, régionaux, ethniques...) ce qu'ils tentent avec plus ou moins de réussite. Ainsi, la rue peut parfois laisser émerger d'eux une nouvelle identité, de nouvelles affiliations : c'est le cas pour Léon que la rue a sorti d'une introversion importante et pour Mick qui s'est révélé à la sculpture et à l'art. En cela, la rue est devenue pour certains de nos sujets un signifiant-maître de leur constitution psychique. Ils tentent d'incarner (ou d'être proches) du personnage fascinant du marginal, philosophe, puissant, possesseur d'une vérité inaccessible aux autres.

Quand la réinsertion s'offre à eux, elle implique de nouvelles modifications identitaires qui nécessitent un certain mais difficile renoncement à ces affiliations qui obligent à faire le deuil du monde de la rue. Pour d'autres, la rue n'est que perte identitaire, notamment quand l'identité repose principalement sur le travail. C'est le cas de Laury ou de Christophe. Le cas de Romane est ici encore particulier puisque le refuge n'est pas la rue mais l'hôpital et l'identité axée autour des versants soignante-soignée.

- La rue comme espace de bannissement : La revendication d'un choix de vie que l'on retrouve chez une grande partie des sujets reste cependant ambiguë. Ils ont souvent choisi la rue pour renoncer à des solutions qui n'en étaient pas, qui leur étaient impossibles. Elle cache mal une situation que l'on perçoit nettement comme subie et dont ils ont tenté de tirer bénéfice. Un sujet (Claire) met d'ailleurs sur le même plan le choix de la rue et celui de la prostitution, qui lui permet de garder l'illusion d'une maîtrise mais aussi d'une image de lui moins dégradée. La rue est alors considérée comme un lieu de perdition où peut conduire un parcours compliqué. Tous les cas de figures sont possibles même celui de vivre en foyer ou dans la rue tout en ayant un logement : la rue est parfois un lieu de relégation où l'on se réfugie, où l'on est jeté mais aussi le lieu de la clandestinité, pour se cacher. Pour certains qui ont connu l'insertion, nous avons eu le sentiment d'une grande passivité dans cette descente aux enfers vers la rue. Cette passivité serait une sorte de détachement, de désinvestissement pour ce qui les concerne. Cela ressemble à une attente curieuse. C'est en référence à cette passivité que les sujets nous disent souvent qu'ils ont choisi la rue. Elle pourrait s'expliquer par l'adage : « qui ne dit mot consent ». Se sentant responsables de leur passivité, ils l'interprètent comme un choix. Cette notion de choix leur permet de surcroît de mieux supporter la situation et l'échec de ne pas l'avoir évité. L'ambiguïté plane beaucoup autour de cette passivité. On peut dire qu'elle est une « passivité active », une conduite d'évitement basée sur le refus et habilement menée puisqu'elle agit par frottement, provoquant irritation, usure et enfin exclusion comme réponse de la part de la société.

Le sentiment de bannissement apparaît quand l'espoir d'une issue à leur situation, d'une maîtrise (quitter la rue, s'en sortir, s'ils le souhaitent) est perdu. Le désespoir semble donc ce qui les fait passer de la liminalité au bannissement.

▪ La question du choix :

La plupart des dix sujets présentent dans le premier entretien, leur mode de vie comme un choix. Dans l'après-coup, cette revendication est plus ou moins atténuée. En réalité leur choix se limite à quelques maigres solutions devant une situation de précarité subie. Il s'agit donc plus souvent d'un choix par élimination, par refus de certaines solutions. Cela nous évoque la

notion de surhomme de Nietzsche : ce qui compte en réalité, ce ne sont pas les expériences vécues en tant que telles mais ce que les individus en font. Elle permet surtout de mettre l'individu en position active c'est-à-dire de maîtriser sa vie et les événements qui se présentent. La question de ce qui fait ou non traumatisme psychisme chez les individus tient peut-être de ce que les individus en font, comment ils l'intègrent.

C'est grâce à des mécanismes de défense archaïques comme la dénégation voire le déni que les sujets peuvent s'arranger d'une partie de la réalité et la supporter. Ils leur permettent en effet :

- de se défendre contre l'impact psychologique de leur situation sociale,
- contre les disparités matérielles et sociales de leurs vies d'exclus avec celles d'inclus,
- d'éviter l'angoisse concernant les impacts sur leur santé,
- d'éviter de se remettre en question et de remettre leur vie en question au risque de se dévaluer. L'interprétation parfois délirante leur permet d'expliquer leur situation en se dédouanant de sa responsabilité (être la cible de la malchance, provoquer les échecs de manière superstitieuse ou encore être victime de la malveillance d'autrui).
- d'éviter l'impact traumatogène de leur chute dans la rue,
- d'user de ce statut comme de celui de malade pour renforcer la dimension sacrificielle de leur existence,

Malgré tout, l'alliance est possible si le rapport est égalitaire et respectueux : Léon apprécie d'aller travailler, malgré la dureté de la tâche, d'être en lien avec ses collègues et sa hiérarchie. Cette alliance est possible aussi dès lors que le sujet a le sentiment d'exister pour autrui, d'avoir une place dans les souvenirs et l'imaginaire de cet autre individu (Léon modifie son discours sur les foyers après sa visite à l'un d'eux qui a gardé le souvenir et des photos de lui).

6.1.3. « Exposés à un environnement défaillant »

Propriétés :

Cette catégorie fait référence à l'exposition précoce des sujets à des événements traumatogènes, un environnement défaillant et à la répétition d'une telle situation dans l'actuel.

Dimensions :

La grande majorité des sujets a été placée en institutions et tous l'ont vécu comme un événement marquant mais surtout douloureux, injuste, violent. Parfois, ces placements (à dimension sociale ou psychiatrique) étaient eux-mêmes en lien avec des événements de vie dont ils étaient les victimes directes. Ces placements et la manière dont ils se sont déroulés, ont accentué l'aspect déjà fortement traumatogène de leur histoire.

La dimension psychotraumatique de leurs événements de vie, est révélée par plusieurs aspects. Ils sont d'ordre accidentel ou intentionnel. Ils sont uniques ou répétés. Cependant tous ont entraîné des conséquences irrémédiables sur leur vie. Surtout, ils ont principalement eu lieu au cours de leur minorité.

Les conséquences traumatiques sont nombreuses :

- réminiscences traumatiques envahissantes (cauchemars),
- difficulté d'être en relation avec autrui (agressivité) et besoin de s'isoler,
- des périodes d'effondrement sur soi, de paralysie physique et psychique liée à des angoisses massives, une incapacité de s'occuper de soi,
- isolement,
- un clivage des affects offrant une impression d'indifférence ou de grande distance émotionnelle, permet à certains de ne pas se sentir souillés tant physiquement que psychologiquement par les violences (sexuelles) subies et d'être submergés par l'horreur que suscite la complicité silencieuse et passive de l'entourage. Cela permet aussi de ne pas souffrir.
- l'utilisation d'autres produits psycho-actifs a un rôle protecteur, isolant des émotions psychiques et de ses sensations physiques. Ces consommations ont souvent pour but d'atteindre un état d'inconscience qui offre repos et lâcher-prise.
- la peur du feu est un élément plusieurs fois évoqué qui correspond à l'horreur d'être coincé, enfermé, sans possibilité de s'échapper, ce qui pourrait être assimilé à l'enfer. Il est question d'une chose puissante, destructrice auquel on ne peut se soustraire comme c'était le cas pour les violences du père ou l'enfermement psychiatrique vécu comme violent.
- l'hyper-vigilance et la recherche d'issue pour fuir : il s'agit d'une réaction très primaire, proche de ce que Freud décrivait comme l'angoisse réflexe que l'on rencontre chez des individus vivant ou ayant vécu dans des situations de guerre, d'anarchie, de persécution. Leur état de vigilance les amène à toujours chercher des issues, des échappatoires.
- les angoisses d'intrusions et d'agressions sont, elles aussi, massives.
- la perte de sens de son existence, le sentiment d'être expulsé de sa propre vie.
- la sensation de porter et d'être vecteur de malheur, de pouvoir contaminer autrui, d'être donc tabou, intouchable et ce, parce qu'on a vécu des violences extrêmes, destructrices.
- éprouver de la honte et supporter l'identité de victime.
- cliver une partie de soi pour continuer à vivre sans souffrir, cliver ses affects de leurs représentations.

Leurs parcours de vie les ont exposés pour la plupart précocement et de manière répétée à la violence physique, psychologique, relationnelle. En particulier, elle a un effet traumatique très fort quand la violence active ou passive (indifférences) vient de lieux (institution de placement) ou d'individus dont ils devaient attendre secours et protection (parents ou référents).

Parfois les événements vécus sont simplement majeurs sans être traumatiques mais impliquent cependant des conséquences psychiques et relationnelles importantes car il est toujours question de ruptures et d'abandon. Ces événements sont donc venus interroger nos sujets sur le sens de leur existence, leur fragilité, leur impuissance et les ont soumis à un vécu d'effondrement. Leurs relations à autrui restent émaillées de méfiance, de colère, de difficulté d'attachement : ils ne croient jamais totalement à la sincérité d'une relation car l'autre est vécu comme défaillant et/ou prédateur.

Ces défaillances, quand elles ont eu lieu au sein de la famille, ne sont pas toutes de même nature et n'impliquent donc pas le même regard sur les membres de leur famille : elles sont parfois liées à des violences ou simplement liées à des difficultés, des fragilités familiales involontaires : pour Martin et Mick, c'est bien la pathologie familiale qui est à l'origine de leur placement pour maltraitance, de même que pour Anne placée pour troubles du comportement. Pour Léon, cette défaillance ne s'est révélée qu'après la mort de ses parents. Pour Christophe, ce sont ses parents eux-mêmes, se sentant trop en difficulté qui ont été à l'origine de son placement. Romane quant à elle s'est retrouvée prise au milieu du conflit parental, y a pris part en prenant un rôle maternel auprès d'une mère pathologique dans une famille qui semble ne fonctionner que dans le non-dit. L'emprise de cette mère sur elle est forte, son jugement négatif ne la quittant jamais, la persécutant même en son absence. Vanille ne parle d'aucune défaillance familiale particulière si ce n'est une ambiance, un silence, une distance à peine évoqués. Elle décrit d'ailleurs une situation familiale très lisse, très en surface qui laisse un sentiment d'étrangeté. Son fonctionnement psychique par clivage, son amnésie jusqu'à l'adolescence laissent imaginer une adaptation très précoce à des dysfonctionnements familiaux, des événements douloureux mais aussi une interdiction de connaître sa famille paternelle. La situation de Vanille n'est pas sans évoquer les questions premières de Freud autour de la réalité des traumatismes chez les hystériques (violences vécues ou fantasmées ?). Dans le cas présent, l'amnésie est hystérisante et prend fin avec la puberté et les premières relations amoureuses. Le seul souvenir antérieur est celui du sourire du père.

Les défaillances de l'environnement vécues précocement, font écho à des défaillances personnelles ressenties par les sujets : problème de santé physique, pertes nombreuses et diverses, défaillances psychiques se surajoutent à celles de l'environnement. Ces défaillances personnelles sont d'ailleurs souvent attribuées à l'environnement.

En outre, les conséquences ne sont pas identiques si les sujets ont pu ou non, bénéficier de parents ou de substituts parentaux fiables. Quand cela était le cas, ils en étaient séparés, la plupart du temps, privés au quotidien :

- Léon a pu trouver des substituts parentaux après le décès de sa mère et de son beau-père et ce, malgré l'abandon de sa famille paternelle (défaillances affectives) et le refus des autorités de le confier à sa tante (jugée défaillante par la société) : étant enfant, il a compensé un père peu impliqué par un beau-père, puis a trouvé un « papa de rue » plus tard, qui l'a guidé. Il a nié partiellement la mort de sa mère en mettant la tante à sa place, non en la substituant mais en la mettant en demeure d'être la mère. Elle est magnifiée, mystifiée au point d'aller jusqu'au sacrifice pour lui.

- Martin, lui, n'a trouvé aucun substitut parental. Il ne dénonce jamais ouvertement ni directement ses parents. La mère n'est jugée crûment qu'au travers des autres femmes, mères indignes, femmes abusives. Le père, à qui il reste très attaché malgré sa violence, est, quant à lui, excusé par une recherche constante de circonstances atténuantes qui expliqueraient et justifieraient ses défaillances. Après nos interviews, il a ressorti de son grenier des documents concernant l'histoire de son père comme prisonnier pendant la guerre.

- Mick, exposé à la violence extrême de son beau-père et à l'indifférence de sa mère a fortement investi un éducateur, au début de son placement dont il s'est ensuite senti trahi. Il lui semble donc à la fois impossible et inenvisageable que quiconque puisse remplacer ce qui lui manque le plus, c'est-à-dire une famille. C'est lui qui refusera par la suite toute relation affective et de confiance avec un adulte. Plus tard, il rencontrera son géniteur mais sera rapidement déçu.

- Claire après avoir été abandonnée à sa naissance par une mère qu'elle imagine violée ou prostituée, deux conditions qu'elle-même a connu, a vécu des violences graves de la part de son père d'adoption, violences sur lesquelles la mère adoptive, malade alcoolique, fermait les yeux et niait la réalité. Ce père reste malgré toute l'ambivalence, aimé. Les grands-parents ont cependant servis de substituts parentaux et semblent un point de repère fixe et bienveillant et son seul lien avec sa famille avec qui elle est en rupture.

- Au départ du père, Romane s'est retrouvée seule à soutenir une mère dépressive, prenant alors une position d'adulte protectrice face au père, vécue de manière quasi délirante comme persécutrice.

- Anne se tient à distance de sa famille, se vivant comme intouchable, contaminée, vecteur de malheur. Elle a renoué un lien très fort avec son père au cours de son adolescence, mais reste très en difficulté dans sa relation avec sa mère dont l'amour et l'attention lui manquent mais qu'elle vit comme destructrice et dangereuse. Le père est donc idéalisé quand la mère est

coupable de toutes les fautes et porte les colères d'Anne. Ils sont renvoyés face à face comme deux camps qui s'affrontent. Elle garde des relations avec sa famille d'accueil chez qui elle se rend toujours.

- Vanille quant à elle, a quitté sa famille très jeune pour vivre une vie de femme. De ses relations familiales et de son enfance, elle ne garde aucun souvenir. Cette amnésie catégorique n'est pas sans nous laisser extrapoler sur un environnement familial difficile avec de possibles violences.

La vie en institution, que les adultes leur ont parfois imposée dans un souci d'éducation, ne leur a cependant pas permis de recevoir l'affection dont tout enfant doit bénéficier, ni d'être entendu dans leurs besoins particuliers. C'est aussi en cela que les adultes sont défaillants. Il est question pour tous, même pour Christophe, d'un sentiment d'être livré à soi-même avant même de s'en sentir la capacité et sans que personne n'en tienne compte, pas plus que de leur solitude, le terrible sentiment d'abandon, de trahison qu'ils ont pu tous ressentir au moment de leur placement ou au cours de leur parcours institutionnel. Certains d'entre eux s'y sont adaptés, ont été capables d'en tirer des bénéfices bien que parfois défavorables à leur santé mentale, d'autres n'ont cessé de se rebeller. Quoiqu'il en soit, tous en ont tiré une expérience formatrice qui leur permet disent-ils, de supporter les aléas de la vie et sa dureté.

En lien avec leur histoire de vie et leur placement, ils entretiennent tous une relation au monde des adultes et à la société en général, qui s'est cimentée autour de l'impossibilité de croire en une quelconque sécurité ou un quelconque secours hormis pour Romane qui a pu éviter le placement et qui a gardé une position active. Ce dont ils ont manqué et dont ils ont eu à souffrir relève d'un manque de compréhension des adultes, de secours affectif, de réassurance. La méfiance envers autrui est donc toujours présente et elle est souvent vécue comme persécuteur, dangereux, défaillant. Ils ont du mal à croire à la sincérité d'une relation, d'une émotion.

A l'âge adulte, au moment où nous les rencontrons, ils sont toujours fragilisés par le manque de soutien de leur famille que ce manque soit dû aux reproches, à la distance géographique, à l'absence. Ils sont donc toujours seuls au monde, à devoir faire face sans que rien ne puisse compenser, rattraper, atténuer leurs propres défaillances. Leur parcours leur a également montré que la vie est sans morale, laissant souvent les coupables vivre une vie prospère quand eux ont les plus grandes difficultés à vivre leur vie et surmonter leurs difficultés.

Malgré des parcours complexes, de multiples intervenants et surtout, malgré les défaillances familiales, aucun des sujets ne fait de confusion sur les fonctions parentales : géniteurs, parents ou substituts sont distingués et considérés comme tels. Même chez Léon qui dénie la

mort de sa mère en investissant comme telle sa tante, il n'y a pas de confusion. Ni même chez Mick que son beau-père a reconnu et élevé, la place du père-géniteur est conservée. Enfin chez Martin, le père reste père malgré les doutes sur sa place de géniteur.

En ce qui concerne leur place de parents, ils se montrent eux-mêmes en difficulté puisqu'ils sont dans des situations de parentalité qu'ils n'assument pas vraiment, dont ils se retirent ou qu'ils refusent trop inquiets et en doute sur leurs capacités éducatives et relationnelles. Ils sont parfois remis en question et jugés par la société devant laquelle ils doivent se justifier. Seul Christophe, qui a, plus que les autres, bénéficié d'une famille cadrante, a pu investir cette position de père, même si son divorce ne lui a pas permis d'élever ses filles au quotidien.

6.1.4. « Garder la maîtrise de soi, de sa vie »

Propriétés :

Cette catégorie regroupe les éléments qui font appel à des notions contraires, souvent évoquées par les sujets comme maîtrise/non-maîtrise, puissance/impuissance, dépendance/indépendance, actif/passif et qui sont en rapport avec leur environnement, le déroulement de leur vie, leur fonctionnement individuel.

Dimensions :

Si l'on écoute le récit de leurs vies, on a le sentiment que bon nombre d'éléments échappent à leur contrôle et qu'ils les subissent : c'est le cas de l'environnement dans lequel ils évoluent, leur situation sociale actuelle c'est-à-dire ce qui est extérieur à eux, mais qui est aussi le cas de leur impulsivité et leur fonctionnement psychique, c'est à dire de ce qui fait partie de leur intériorité. Autre élément à mi-chemin entre intérieur et extérieur : le destin et ses répétitions.

La dimension impulsive

Pour la plupart des sujets rencontrés, l'impulsivité est apparue tôt dans leur vie par des passages à l'acte, en réponse à des placements vécus comme injustes et des adultes sourds à leurs difficultés, leurs besoins. L'expression de leur impulsivité est souvent défensive : Le contexte dans lequel ils évoluent, est en effet réellement violent et nécessite défense et réactivité. Il va impacter sur le destin des individus, influencer leurs actes et leurs rapports à autrui. L'agressivité peut ainsi être un moyen de survie nécessaire. En outre, la dimension persécuteur-persécuté que nous avons repérée dans le mode relationnel (ils se sentent en effet victimes d'éléments extérieurs comme le destin ou la malveillance d'autrui), ne peut que favoriser, renforcer les réactions défensives agressives. Les réactions de fuites sans but ou avec de pseudos repères apparaissent comme une autre forme de passage à l'acte défensif. La méfiance, défiance (au minimum) est donc un sentiment commun à presque tous les sujets (hormis Albert). Ce sentiment est en lien avec la déception provoquée par autrui. De plus, la

disqualification liée au regard négatif d'autrui est, là encore, un sentiment qui renforce la méfiance.

Cependant, ces éléments internes impulsifs semblent, au-delà de leur fonction défensive, se manifester hors de leur volonté, comme s'ils étaient immaîtrisables, ce qui leur donne une dimension distincte d'eux-mêmes. Cette impulsivité a été héritée de l'environnement dans lequel ils ont évolué : ils la considèrent aisément comme provenant de l'extérieur et ne leur appartenant donc pas totalement. Elle serait comme un objet non-Moi en Moi. Ainsi, cette non-appartenance ne permet pas aux sujets d'assumer leurs actes.

C'est le cas des tendances à la répétition d'événements dans leur parcours qui sont des répétitions intergénérationnelles et/ou traumatiques. Les références à la notion de destin sont assez récurrentes dans les discours des sujets.

L'impulsivité, c'est aussi un élément qui est en lien avec leur identité : quand ils réussissent à la maîtriser, ce qu'ils tentent de faire, ils ne se reconnaissent plus tout à fait. Ils en tirent malgré tout de la fierté car elle est une autre façon de montrer leur force, leur endurance. Elle leur permet de se valoriser au travers du regard d'autrui (quand il est un allié).

Passages à l'acte et culpabilité :

La mise en acte est souvent le moyen de se dire, de revendiquer, d'être sujet : chez Anne, la grossesse est un acte posé inconsciemment pour revendiquer une sexualité et une place de femme. Chez Vanille, la prise de risque autour de la reproduction est aussi un acte posé pour défendre une identité, fragilisée encore un peu plus par la situation sociale (identité sociale négative) mais elle est aussi une conduite ordalique qui consiste à s'en remettre aux événements, pour décider de son destin. Ce rapport au risque donne du sens à son existence, pour la nourrir de sensations.

La dimension agressive est présente dans certains de leurs actes : ils peuvent être tout autant auto que hétéro-agressifs : prises de risques, conduites addictives, violences sur autrui, tentatives de suicide en sont des exemples. Les conflits internes sont importants, rendant la solitude difficilement supportable. Les sujets tentent alors de maîtriser ces tensions par la réalisation artistique, des comportements d'ascètes poussés à l'extrême, une recherche d'occupations constantes, parfois mécaniques (activités de survie). Ces stratégies d'évitement ont pour fonction de lutter contre leurs pensées contre l'angoisse, la dépression, l'impulsion suicidaire et parfois l'implosion psychique c'est-à-dire d'éviter la perte de contrôle de soi.

Plusieurs des sujets ont posé des actes délictueux ou criminels, d'autres ont été condamnés dans leurs attitudes par leurs proches. En réalité, ils ne se sentent pas véritablement responsables et ils tentent tous d'échapper au sentiment de culpabilité et de préserver ainsi leur estime de soi et lutter contre une image de soi négative. Ils utilisent pour cela des stratégies diverses :

- dénier le sentiment de culpabilité, ne pas le ressentir,
- retourner la situation pour se mettre en position de victime, position permettant d'échapper à celle de coupable,
- ne jamais tenir compte de ce qu'éprouve autrui,
- ne pas considérer autrui comme un sujet,
- évoquer le passage du temps, effaçant les actes,
- rechercher des circonstances atténuantes comme le destin, les malveillances ou négligences/maltraitances subies,
- rejeter sur autrui leurs fautes,
- racheter ses fautes,
- nier l'importance de la faute en évoquant le fait qu'il n'y ait pas de plainte déposée.

Pourtant, éviter la culpabilité entraîne des conséquences négatives pour nos sujets au travers de répétitions, d'une difficulté à modifier leur parcours de vie.

Paradoxalement, la véritable culpabilité ressentie reste celle en rapport avec les drames ou violences vécues et les placements qu'ils ont entraînés : ils se sentent coupables d'avoir été orphelin, abandonné, maltraité, handicapé ou en difficulté, c'est-à-dire coupables d'un destin injuste dont ils ne savent pas pourquoi il s'acharne sur eux.

Pour certains des sujets, c'est alors comme si plus aucune culpabilité ne pouvait leur paraître juste et justifiée et comme si elle n'était pas dirigée vers les véritables responsables de leurs parcours. Nous y voyons un lien avec la question du pacte social rompu : quand le pacte social ne fonctionne pas, la culpabilité n'a, en quelque sorte, aucun sens. C'est bien la froideur du système, son fonctionnement déshumanisé, illogique qui impactent les individus. En réalité, la culpabilité ne peut fonctionner avec autrui quand il représente l'autorité car il est vécu comme défaillant. Ainsi, le contrat qu'il propose ne peut être que dévalué.

Au-delà d'une culpabilité tronquée, la honte fait parfois son apparition en lien avec le regard qu'autrui porte sur eux. On est bien ici dans une confusion entre « ce que je fais » et « ce que je suis » et le lien avec une image de soi déshumanisée. Et ce qu'ils sont, fait souvent référence à leur propre place de victime. Leur attention ne se porte pas sur les actes commis

mais sur le manque d'indulgence dont ils sont victimes de la part de leurs proches comme de la société.

Pour ceux qui n'ont pas posé d'actes juridiquement punissables et qui n'ont connu, dans les faits, que la posture de victime, la honte et la culpabilité semblent agir sur eux de manière plus forte : ils sont, en quelques sortes, coupables d'être victime. Ils portent la culpabilité d'avoir révélé le fonctionnement familial et d'avoir ainsi bouleversé leur entourage (Mick, Vanille, Claire, Anne). Leur environnement a alors changé irrémédiablement leur donnant le sentiment d'être porteurs de malheur, de mort, de destruction. Les violences notamment parce qu'ils les ont subies à un âge précoce les renvoient à une image d'eux négative: ils sont violentés parce qu'ils sont mauvais. De plus, ils se sentent coupables de n'avoir pas pu réagir dans les situations insupportables qu'ils ont vécues : leur passivité est ici, liée à la honte.

Il apparaît donc que les places de victime et coupable s'échangent vite, la frontière entre ces deux places semble mince et la confusion grande. Tout l'enjeu pour eux est de ne pas se retrouver dans une position de victime passive souvent vécue au cours de leur enfance, mais sans pour autant devoir supporter la culpabilité des événements de vie. Victime et agresseur (auto comme hétéro-agresseur) vivent et se bousculent en eux comme cela apparaît avec la présence de couples contradictoires passif/actif, tout-puissant/impuissant, qui se bousculent en chacun d'entre eux.

Dans cette logique, certains des sujets ne peuvent entretenir de relation avec autrui qu'en se positionnant comme victime sacrificielle. Il s'agit d'être victime pour ne pas être coupable car être coupable justifierait leur abandon et leur ferait perdre espoir. Il s'agit donc ici de se préserver narcissiquement, d'éviter une dévalorisation trop grande :

- en projetant le négatif et la culpabilité sur autrui,
- en se différenciant d'autrui quitte à provoquer par exemple inconsciemment son agressivité pour creuser encore l'écart entre soi et lui. Ainsi, victime de leur point de vue, coupable du point de vue d'un tiers, ils reproduisent ce schéma relationnel dans leur vie quotidienne et ont, souvent collé à la peau, une réputation très opposée à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes,
- en se dégageant de leurs erreurs, leurs échecs, et leurs fautes grâce à la notion de destin. Ils mettent en avant leur statut d'individus marqués par une malchance presque superstitieuse,
- en se vivant comme juste dans un environnement injuste, ingrat et défaillant,
- en présentant une image d'eux positive: ils représentent le courage et la force face à la souffrance,
- en attirant l'attention d'autrui, pour en être le centre,

Cette place de victime sacrificielle permet également de garder une certaine maîtrise sur autrui :

- en provoquant ce dont on se dit victime afin de s'en défaire au plus vite,
- c'est aussi un moyen de maîtriser autrui en le mettant en dette : sous une apparence d'abnégation et don de soi, les sacrifices interrogent la question de la Toute-Puissance que l'on peut retrouver dans des positions salvatrices, sacrées, quasi-saintes,
- cette apparente sainteté et les sentiments purs qui y sont associés cachent en réalité des désirs inconscients opposés, violents, haineux où les désirs de mort sont forts au point qu'ils semblent, au travers d'éléments superstitieux, déborder et agir malgré eux (Romane et Vanille qui portent malheur, qui déclenchent des catastrophes). Il s'agit d'une violence inconsciente qui leur échappe mais les culpabilise.

Parfois pourtant, la place de coupable est plus favorable car elle permet d'échapper à l'assignation imposée par autrui afin de reprendre une place active. Il s'agit ici d'un plaider coupable par défaut mais qui ne signe pas pour autant la culpabilité. Vanille sous-entend que sa situation sociale est en partie une conséquence de son adolescence difficile. Elle prend la responsabilité de ses passages à l'acte adolescents en subissant sa situation avec une certaine soumission comme si plus rien n'était rattrapable ni modifiable.

La situation sociale

La situation de précarité sociale signe par la preuve, le manque de reconnaissance d'autrui, mais aussi parfois son acharnement presque persécutif à vouloir briser leur morale, leur pureté, leur entièresité. Le fonctionnement froid et injuste de la société est la cause, après la santé ou la destinée, de leur plongée dans la précarité sociale. La notion de destin est d'ailleurs un moyen d'accepter sans trop d'angoisse et/ou de culpabilité ce qu'ils ne peuvent maîtriser.

Pour Léon, la rue correspond à un déni de la mort, à la confrontation avec la justice, à des consommations de produits psycho-actifs. La réinsertion est alors vécue comme un contrôle sur soi-même, une maîtrise de leur vie.

La situation de précarité sociale est une situation, souvent supplémentaire dans leur parcours de vie, qu'ils se doivent de supporter mais dont ils n'ont, là encore, pas la maîtrise, l'environnement imposant lui aussi ses conditions, ses contraintes, sa dimension aléatoire. La principale et la plus courante des réactions des sujets est de revendiquer comme pour s'en persuader, qu'ils ont choisi leur situation sociale. Cela leur permet d'éviter de se confronter à leur impuissance et leur manque de maîtrise sur leur vie. Nous retrouvons cette notion de

choix au travers du processus de réinsertion, qui, même quand elle est imposée par la justice, est présentée et éprouvée par les sujets comme un choix personnel.

Il s'agit donc ici de garder une position active qui présente des avantages :

- remplir des journées vides pour produire du dynamisme,
- être actif pour lutter contre l'effondrement,
- garder une activité qui maintient l'estime de soi (au travers de la valeur « travail » ou de la « débrouille »),
- aider autrui. Cela offre aux sujets la possibilité de changer de position passant de l'aidé à l'aidant, ce qui est plus gratifiant,
- travailler, progresser, pour influencer sur sa vie son destin (notion de « s'en sortir »),
- Les sujets ont ainsi le sentiment de garder une certaine maîtrise de leur vie, de leur corps, de leur impulsivité,
- elle permet de supporter et s'adapter à des situations difficiles en gardant l'illusion de décider, de choisir et de se sentir maître de la situation. Les autres contraintes comme le climat, l'inconfort, sont minimisées voire déniées,
- s'il n'a pas d'autres choix que d'accepter ponctuellement les contraintes d'autrui, celles-ci sont inversées et transformées en sollicitations de la part d'autrui. Cette stratégie inconsciente permet d'éviter d'être en demande, en attente du bon vouloir d'autrui,
- être actif permet d'éviter l'attente angoissante de la sanction quitte à se livrer à la justice. Cet acte dit le besoin de maîtriser les événements et de s'y préparer comme si c'était la condition pour les supporter,
- elle évite le sentiment de domination par autrui : choisir soi-même plutôt que de se voir imposer les choses. Le mécanisme est le même pour la dépendance : solliciter est plus aisé que de recevoir car la part active permet de rester sujet,
- en cela la vie dans la rue peut offrir le sentiment d'être actif, indépendant, maître de son destin. C'est ce qui ressort pour certains des sujets qui vivent la rue comme une expérience initiatique,
- être actif permet d'éviter la dette : c'est Romane qui trouve et demande de l'aide,
- être actif est une forme de résistance pour vivre, pour rester sujet, ne pas se sentir déshumanisé, objectivé : « tenir », « se battre », « se débattre », « résister », « s'en sortir », sont des termes qui évoquent cette position qui consiste à ne pas se sentir contraint par autrui,
- lutter contre l'abandon de soi,

Le mouvement

Une des positions active la plus fréquente est le mouvement (bouger, changer de lieu, fuir) que l'on retrouve aisément dans leur fonctionnement. Son efficacité est quasi nulle, n'engage que peu d'améliorations et de perspectives, si ce n'est celle de survivre, sur ce qu'ils ressentent comme des freins insurmontables qui les rend vulnérables. La mise en mouvement leur permet surtout et principalement d'éviter l'angoisse et son élaboration :

- cette angoisse est en lien avec la question de l'attachement à autrui et il est évident qu'elle l'est aussi avec son pendant : la séparation,

- l'angoisse tient aussi à une répétition à l'identique des journées et à l'ennui qui s'installe. Si le mouvement physique leur est indispensable, elle va de paire avec le besoin d'être constamment occupé. Rester actif coûte que coûte permet de se sentir vivant. En effet, l'ennui semble correspondre à une perte de désir, d'énergie vitale assez proche d'un état mortifère, mélancolique. C'est ce que Christophe semble avoir vécu dans son appartement de manière suffisamment terrible pour vouloir éviter cette situation à tout prix. C'est cet ennui que ressent Claire depuis qu'elle s'est installée dans son appartement. C'est celui que redoute Léon en se réinsérant. Les activités de survie ont en effet cette fonction de maintenir actif les individus et de leur donner une impression de maîtrise sur leur vie. Or survivre n'est pas simplement vivoter, se débrouiller, c'est avant tout, échapper constamment à la mort sans jamais réussir à la distancer assez pour échapper à l'angoisse qu'elle produit. Il s'agit donc d'une alerte permanente qui occupe toute la pensée.

- être en mouvement, c'est aussi fuir son mal-être, son histoire, ses souvenirs : c'est se fuir soi-même. Les activités de survie notamment occupent une bonne partie de la journée, figeant les sujets dans "un au jour le jour" qui évite la pensée, les réémergences traumatiques, la culpabilité, la remise en question jusqu'à parfois un abrasement total des souvenirs et une mise à distance des émotions (Vanille),

- il s'agit de sauver son intégrité voire sa vie face à un danger réel comme c'est le cas pour Vanille qui a "la mort aux trousse" et utilise l'instabilité, la rue, la marginalité et ses mouvements pour se cacher d'un homme qui la harcèle et veut la tuer. Paradoxalement, elle reste loyale avec lui, ne le dénonçant jamais, protégeant son nom. C'est aussi le cas d'Albert qui a fui les menaces et la séquestration,

- l'instabilité de la vie dans la rue protège de la violence d'autrui : sans adresse fixe, il est plus difficile d'être retrouvé,

- le mouvement correspond aussi au moyen d'échapper aux contraintes sociales, d'en être libéré. Cependant le mouvement devient vite errance au sens où les individus ne savent plus d'où ils viennent, ni où ils vont. Tant qu'ils n'ont aucun lieu où s'arrêter, aucun lieu ne les arrête, ne canalise leur mouvement,

- il permet à Laury d'éviter autrui, vécu comme un obstacle menaçant,
- il correspond à une forme de nomadisme qui nous évoque le roman de Steinbeck (1939) : « les raisins de la colère » : n'ayant plus rien à perdre, chassés de leurs terres, les paysans n'avaient plus qu'à errer dans l'espoir de trouver mieux ailleurs. Reprendre la route finissait par entretenir la flamme de l'espoir que la sédentarité éteint et cela, même si le mouvement nécessite de toujours tout recommencer et de prendre une fois de plus le risque de la déception. Le mouvement correspond pour Laury au fait de tenter sa chance. Pourtant, le nomadisme est une affiliation identitaire à ceux qui "ne tiennent pas en place" ou simplement qui n'ont pas de place (Christophe, l'enfant hyperactif).
- C'est enfin un moyen de fuir la réalité en fuyant les contraintes : la notion de liberté mise en avant, peut apparaître comme un déni de la réalité,
- Partir correspond aussi à une impulsion difficile à maîtriser, un abandon dans le cours des choses : s'en remettre au destin de manière quasi ordalique est aussi une raison au mouvement.
- Elle est aussi un moyen de survie psychique au travers de la fugue, comme une alternative à l'impulsion suicidaire (et non comme un équivalent),
- Elle évite l'enfermement (être entre quatre murs est équivalent pour Léon à être entre quatre planches),

La recherche de maîtrise

Cette position active ne doit pas être confondue avec des phases de maîtrise qui sont une tentative de reprendre la main sur leur existence mais aussi sur leur impulsivité : on va retrouver ce besoin de maîtrise dans des phases d'abstinence (produits) ou d'ascétisme par exemple ou encore dans la revendication de ne jamais perdre conscience, ceci étant interprété comme une force de caractère pour certains. Cette maîtrise va être exercée sur leur identité, au travers de leur image, de leur apparence (ne pas "avoir l'air à la rue", être féminine et coquette pour ne pas être perçue comme une femme battue...), mais aussi de leur fonctionnement relationnel (ne pas se confier à un professionnel pour conserver sa fierté, être traité comme tout un chacun).

La maîtrise va être intégrée au parcours de vie comme une valeur centrale idéalisée : la rue est ainsi vécue comme choisie en tant qu'expérience positive, utile. Garder la maîtrise oblige cependant à une lutte difficile, rendue complexe par la dureté de l'environnement social. La perte de maîtrise laisse émerger des phases de total abandon, de lâcher-prise massif, c'est-à-dire de découragement.

Position passive

Ce qui émerge des entretiens, c'est que la position passive répond tout comme la position active, à une tentative de maîtrise.

Elle permet de :

- se protéger en mettant en place des conduites d'évitement : stopper ses cours, ses leçons de permis afin d'éviter l'échec. Eviter les contacts avec la famille,
- se plier au désir d'autrui en apparence, mais en réalité, se protéger affectivement et éviter l'angoisse de se sentir pris au piège. Cette position en apparence passive permet de se maintenir dans une place de victime et qui serait celle d'un sujet non désirant. Dans cette position relationnelle, l'angoisse subsiste tant que l'agressivité d'autrui, vécue comme une fatalité, n'est pas mise en acte. Claire par exemple provoque la situation redoutée pour faire cesser cette angoisse : s'offrir sexuellement aux hommes désamorce leur dangerosité, lui permet d'échapper à l'angoisse d'être violée. Devancer le désir d'autrui lui permet de maîtriser des situations qui lui semblent imposées. Provoquer le danger lui permet donc de le désamorcer pour le dépasser au plus vite, comme si la peur d'une situation, d'un événement, d'une relation était pire que le danger qu'ils représentent réellement. C'est pourquoi, Claire donne la sensation de provoquer le mal qu'elle subit. En réalité, elle veut s'en débarrasser au plus vite,
- accepter une situation sociale insupportable en montrant une aisance de surface apparaît comme une forme de résistance,
- subir pour se sacrifier donne une envergure quasi sainte donc très positive narcissiquement. C'est aussi le signe de sa puissance : subir et résister est un signe de force. Cependant, cette position fonctionne tant qu'elle induit une compensation narcissique et offre une identité valorisante (sacrée),
- cette position permet aussi de se décharger sur autrui de l'inquiétude pour soi-même : laisser à d'autres le souci de sa santé (Christophe, Albert) permet de retrouver une situation privilégiée de holding quand se porter soi-même implique l'angoisse de s'effondrer,
- cette position passive est le moyen de tenir à distance des émotions qu'ils redoutent qui risquent de les déborder et de les emporter. Elle offre une réponse par l'indifférence, la distanciation à un vécu d'impuissance insupportable. Il s'agit donc d'une forme d'adaptation à ce qui fait réalité. Or cette indifférence amène chez l'interlocuteur un contre-transfert vif qui permet à la colère de se vivre en miroir,
- laisser faire le destin, la réalité, la nature en espérant qu'un changement se produira,
- abandonner ses souvenirs (oublier) pour ne pas être envahi par les émotions s'y rattachant. Il s'agit d'un mécanisme de mise à distance par peur de la perte de maîtrise de leurs émotions,

- rentrer dans un schéma de vie classique, stéréotypé mais rassurant (Vanille et sa conception de la vie de couple). Etre rassuré vaut plus que d'être indépendant. C'est aussi pour Vanille la fonction du RSA : assurer le minimum,
- survivre par la maîtrise financière et alimentaire (consommer peu),
- ne pas se laisser déborder par la violence, le passage à l'acte en évitant, en s'éloignant : la passivité est donc un moyen d'éviter l'impulsivité.

Ces positions actives/passives permettent aux sujets de maîtriser les angoisses et les incertitudes de la vie. Certains individus sont de manière plus préférentielle dans une position plutôt qu'une autre. Pourtant ils sont capables de modifier leur position dès lors que leur responsabilité est engagée :

- c'est le cas de Léon qui reconnaît perdre la maîtrise au travers d'actes délictueux, ou criminels qu'il a posés mais dont il ne se sent pas totalement responsable. Il oppose à cette responsabilité, les circonstances atténuantes de sa vie : c'est en cela qu'il fera l'hypothèse que la perte de ses parents et le placement qui s'en est suivi a modifié son destin et été un facteur de marginalisation. Ici, on quitte le domaine de la maîtrise pour celui de la responsabilité : il abandonne l'idée de maîtrise pour évoquer la manière dont il se retrouve tributaire des événements de sa vie, de son destin. De la même manière, il est tributaire de ses impulsions (violence, conduites addictives) et avance comme explication à ses difficultés, son manque de maîtrise et de contrôle sur elles.

Cette ambivalence est très frappante en ce qui concerne les stupéfiants : il se positionne à la fois non pas comme un sujet dépendant obligé d'en passer par l'abstinence, mais comme un gourmet qui ne trouvant plus de produit de qualité, fait le choix de renoncer à consommer. Claire, de manière là encore opposée à Léon évoque sa fragilité face au produit, ne sachant si elle pourra ou non y résister ou si elle subira de nouveau son emprise. La seule différence entre ces deux sujets est que l'un refuse de reconnaître sa dépendance quand l'autre la met en avant mais en réalité ni l'un ni l'autre n'a la maîtrise de ces produits.

Cette double position de déni ou de revendication de la dépendance évoque les personnalités narcissiques et les sujets en états limites : ce n'est que le déni ou la revendication de leur position dépendante qui les distingue. Au-delà, ils ressentent les mêmes angoisses de vide de manque, de dépression anaclitique.

Relation à autrui

Au cours des échanges avec l'auditrice, la plupart des sujets ont fait apparaître des aspects choquants, provocateurs, brutaux ou carrément dominateurs dans leur discours. Le but inconscient était à la fois de tester la solidité de l'auditrice et sa capacité à supporter cette part

agressive mais aussi de la déstabiliser pour la dominer, la maîtriser et la tenir à distance. Il existe une ambivalence face à l'auditrice qui tourne autour du désir de témoigner de leur histoire en même temps que l'échange provoque un sentiment d'intrusion insupportable pour eux. La dimension agressive ne résume pas à elle seule les échanges relationnels lors des entretiens, pourtant c'est ce qui ressort de commun chez les sujets dans leur relation avec l'auditrice : cette agressivité peut aller de réactions impulsives massives accompagnées de véritables joutes verbales à des attaques sous-jacentes dans le discours. Cette agressivité est en lien avec la peur du jugement, la méfiance, le besoin de maîtriser la relation pour ne pas se faire dominer. La mise en dette a été une des manières de certains sujets interviewés pour ne pas se sentir rabaissés, pour garder une certaine maîtrise de la situation.

Cette inquiétude, que suscite la relation avec nous, est de type persécutif : sans doute en lien avec leurs propres difficultés narcissiques et leur histoire de vie, il s'agissait d'attaquer pour mieux se défendre. Habités à être disqualifiés, peu reconnus comme sujets, objets de maltraitements diverses, les sujets ont des difficultés à se sentir en confiance avec autrui. Les relations de rejet, de persécutions sont relevées dans les différents récits.

Une autre tentative de maîtrise de l'échange a été d'éviter la fin, de changer de sujet c'est-à-dire de bousculer le cadre et le déroulé de l'entretien ou encore d'aménager le récit, de l'enjoliver ou de la dramatiser afin de nous tenir en haleine. Le clivage émotionnel a été le fonctionnement le plus massif chez un sujet (Vanille) en retour de ce clivage et de cette distance émotionnelle, l'auditrice s'est sentie en grande empathie.

Enfin, pour Romane, il a été question de se positionner en maître pour ne pas être cobaye ou uniquement objet d'étude. Claire s'est elle positionnée en experte. Cette manière de se mettre en position haute est aussi une manière de ne pas se sentir inférieure.

L'évocation de leur parcours de vie difficile, a évidemment suscité des éprouvés douloureux chez les sujets. En retour, nous avons pu se sentir parfois réellement malmenée, dévalorisée, culpabilisée. Les projections agressives émergeaient des sujets dans les moments où nous n'étions plus ou pas vécue comme alliée.

En retour, nous avons pu éprouver des sentiments de culpabilité, de honte, de disqualification ne nous appartenant pas. Avec plusieurs sujets, nous avons eu le sentiment de véritablement les malmenés, de faire preuve de brutalité, notamment face aux débordements émotionnels que l'échange pouvait provoquer : identifications et projections sont de type persécutif, ce que nous avons pu ressentir d'un point de vue contre-transférentiel, en nous vivant tantôt objet malmené, tantôt mise en place d'agresseur, de bourreau, d'ennemi.

Il nous a paru important de "tenir" face aux éprouvés que nous ressentions, en étant particulièrement empathique c'est-à-dire en nous immergeant dans la logique de sujets en difficultés relationnelles.

Quand certains sujets décrivent leurs relations à autrui, ils évoquent les défaillances d'autrui, ses défauts, ses faiblesses comme si cela pouvait les dégager des reproches qui leur étaient fait (Christophe et son ex-femme). Pour une partie d'entre eux, la plupart des êtres humains n'ont d'autre raison d'exister que de nourrir leur narcissisme et d'entretenir l'illusion de leur Toute-Puissance. C'est à la fois un moyen de s'assurer l'estime de soi mais aussi, en renvoyant autrui à une position d'objet manipulable, de lui ôter tout pouvoir donc toute dangerosité. Même Claire qui évoque l'influence des hommes sur elle, réussit à maîtriser leur pouvoir en réduisant ses relations à eux à l'acte sexuel ; actes sexuels eux-mêmes maîtrisés car monnayés. Pour Vanille, il s'agit de mettre en place une relation stéréotypée, sereine mais froide, à distance émotionnelle, pour supporter le risque d'être en relation amoureuse avec un homme. Il s'agit non pas d'un désir de manipulation, de domination ou de soumission perverse mais d'une tentative de maîtrise d'autrui pour s'en protéger et se protéger des liens d'attachement qui peuvent se créer. Autrui est aussi un miroir dans lequel ils vont pouvoir se jauger, s'estimer et se connaître.

Pour d'autres sujets, autrui est un moyen d'étayage et de réassurance sans lequel ils ne peuvent vivre. Dans cette situation, autrui est choisi non pas pour ce qu'il est mais parce qu'il permet de ne plus être seul, de ne pas s'effondrer. Il est là encore utilisé à des fins narcissiques même si celui-ci est reconnu comme dépendant. Chez eux, ressort un besoin de s'appuyer sur autrui, en tentant de se rendre indispensable (Romane) pour ne pas être une fois de plus abandonnés. Cela passe par le don d'argent par exemple, le service rendu. En effet, le sentiment d'être sous emprise sans que cela ne soit réciproque est insupportable (Romane).

Ces deux fonctionnements sont malgré tout très proches et c'est ce qu'un sujet comme Anne nous démontre : elle est en effet déchirée entre le besoin de l'amour de sa mère et sa haine pour elle. Pour supporter cette opposition mais également pour surmonter les abandons répétés de cette mère et éviter l'effondrement psychique, elle modifie, dans son récit, la réalité, disant être revenue vers sa mère pour "lui laisser une chance". Elle se met ainsi en position d'offrir et non de demander. Nous retrouvons cette contradiction dans son discours où elle explique refuser de la rencontrer puis dans un autre passage, se plaint de ce que sa mère ne veut pas la voir. Cet exemple nous conforte dans l'idée que la recherche d'indépendance, le refus de la dette envers autrui est en réalité une formation réactionnelle à un besoin d'étayage important. Celui-ci surpasse tous les autres besoins notamment les besoins matériels : Anne tout comme

Vanille préfèrent la précarité, l'insécurité quotidienne (ne pas savoir où dormir) pour obtenir l'étayage d'un homme. Dans leur cas, ces hommes sont des barrages protecteurs contre la violence et leur offrent la survie psychique et physique. Si les situations de survie quotidiennes sont difficiles et angoissantes, elles apportent le bénéfice d'un resserrement de liens très fort entre Vanille et son ami, tout comme la grossesse qu'elle débute pour lui apporter l'assurance d'un étayage.

Cependant, la recherche d'indépendance revient avec force dans les données, au travers notamment de l'idée de ne compter que sur soi-même.

Fantasmer sa toute-puissance

Au travers de cette recherche de maîtrise d'eux-mêmes et de leur environnement, de la nécessité de préserver leur narcissisme, on perçoit que la question du couple « impuissance/toute-puissance » est très prégnante dans leurs discours et nous font passer constamment de l'un à l'autre. Des fantasmes de toute-puissance émergent dans les échanges et semblent d'autant plus exacerbés que les sujets ont été confrontés à leur fragilité, leur vulnérabilité et leur impuissance dès leur plus jeune âge : Ils évoquent fréquemment leur force, leur puissance, leur résistance et tentent de donner l'impression que rien n'a de prise sur eux, ni les contraintes climatiques et environnementales, ni autrui dont ils prétendent pouvoir se passer.

Ces fantasmes tout-puissants, teintés de mégalomanie et d'héroïsme, font évidemment peu cas de la réalité. Chez certains d'entre eux, ils prenaient presque une dimension délirante. En effet, de nombreuses contradictions émaillent des récits héroïques qui ne gênent en rien le locuteur. Ce qui est finalement troublant c'est la manière dont ces fantasmes sont évoqués avec aisance comme si les sujets ne pouvaient en faire la critique c'est-à-dire comme s'ils ne pouvaient distinguer la réalité de leurs fantasmes. Or, ces fantasmes ont plusieurs fonctions :

- ils servent à impressionner l'auditeur, à lui prouver sa force et ses capacités. Il est question de le jauger, de se défendre de son possible jugement, de l'impressionner pour le dominer surtout quand la confiance n'est pas encore installée,
- ils entretiennent une image idéale d'eux-mêmes qui leur permet de se persuader qu'ils sont des êtres à part, ayant une expérience de vie unique, inhabituelle et dangereuse,
- cette impression de force et de puissance qui s'exprime parfois dans la colère, la violence, sert à masquer leur impuissance, leur manque de maîtrise (Léon montre des exigences pour l'éducation de sa fille dont il ne s'occupe pas du tout, n'usant pas de son droit de visite),

- ils sont aussi un moyen de dénier la réalité qui les confronte au besoin inacceptable d'autrui et de la société. Ce déni est en lien avec les situations traumatogènes traversées au cours desquelles ils ont dû assumer seul la situation sans obtenir le secours qu'ils espéraient,
- ces fantasmes de toute-puissance servent de défouloir à la colère que provoquent les défaillances du système et leur impuissance à les résoudre (faire justice soi-même),
- ils s'intègrent à une interprétation de la réalité et du monde (théorie du complot) qui leur permet de se positionner comme supérieur à la masse aveugle. Cette interprétation du monde leur permet de justifier leur mode de vie afin de se protéger des frustrations de la réalité et de se défendre d'une image défaillante d'eux-mêmes,
- ils font référence à des questions identitaires et des défauts d'affiliation,
- les prises de risques interprétées comme des ordalies renforcent ces fantasmes de toute-puissance en démontrant leur valeur, leur force, leur volonté, leurs protections invisibles,
- ces récits fantasmatiques leur permettent de revivre ou d'imaginer une situation subie en prenant une part active. Ils sont donc un moyen de défense contre leur sentiment d'impuissance. C'est pourquoi l'apparent manque de modestie de ces récits ne doit pas tromper et montre qu'ils servent à une reconstruction d'eux-mêmes,
- enfin, ils montrent le déni de leurs faiblesses et de leurs défaillances personnelles,

Les sujets rencontrés nous évoquent ces personnages d'héroïc-fantasy. Ce sont des personnages qui évoluent dans un monde violent, brutal. Ils ont pour particularité d'être indépendants et solitaires, et d'avoir de grandes facultés notamment guerrières. Ces personnages symbolisent une force sauvage, c'est-à-dire une force certes non civilisée (impulsivité brute) mais ainsi non-pervertie. Ce sont des personnages qui possèdent leur propre morale, leur propre logique. Ce sont les héritiers des contes et des mythologies.

Ces fantasmes sont le signe d'une fragilité du narcissisme : pour survivre narcissiquement, pour nourrir ce narcissisme défaillant, fragile, les fantasmes vont mettre les sujets en scène. Autrui ne sera là que pour servir de figuration et les mettre en valeur. La défaillance de leur narcissisme est telle qu'ils vont aller jusqu'à dénier, dans leur discours, les éléments de réalité qui les ramèneraient à leurs fragilités.

Certaines superstitions peuvent trouver un mode explicatif dans cette partie : deux des femmes interviewées évoquent un pouvoir inconscient, non-maîtrisé, involontaire, qui émanerait d'elles en portant atteinte à leur entourage (sous forme d'accidents, de malheurs) mais les laissant indemne. Nous ne pouvons que faire le lien avec la prédiction des innocents (enfants, malades mentaux) issue de la tradition juive. Cette innocence leur serait donnée par leur statut de victime couplée, comme chez Anne, à la salissure et au tabou. Anne se vit en effet comme

contaminée, intouchable physiquement et socialement. Elle se tient donc à l'écart des membres de sa famille. Ce fantasme lui permet de se protéger d'eux puisqu'il faut comprendre le terme d'intouchable dans le sens d'inviolable. Ce pouvoir fantasmé la positionne cependant en marge du groupe, comme bannie.

Malgré tout, la culpabilité qui émerge de ce pouvoir fantasmé montre que les sujets ne sont pas dupes de leurs désirs inconscients agressifs (vengeance, rancune). La culpabilité qui en émerge fait retour sur eux sous forme de malchance, d'interdiction au bien-être et au bonheur. La croyance en un pouvoir incontrôlé provoque chez eux la peur et la sidération.

Parfois ces fantasmes de toute-puissance s'effondrent : pour deux des sujets au moins, c'est la confrontation brutale avec la mort qui leur a fait prendre conscience de leur vulnérabilité, et de leur impuissance. Léon, prenant alors pleinement conscience de sa condition de mortelle, tente de se préserver en prenant soin de sa santé physique mais aussi psychique, en tentant d'éviter la prison....La prise de risque n'est plus un jeu car la mort est une réalité possible. Il peut alors évoquer des aspects plus mitigés en lui, qui mêlent force et vulnérabilité.

Christophe, quant à lui, tente de survivre comme si la maladie n'existait pas. Il n'en reprend conscience que dans des moments de fatigue ou de douleur qui lui rappellent ses limites physiques (maladie, âge). Ce déni intermittent lui permet de surmonter sa vie actuelle même s'il reconnaît à demi-mot son impact physique et psychique qui fait écho à l'effondrement vécu quand il s'est retrouvé seul en appartement.

6.1.5. « La stigmatisation »

Propriétés :

Les sujets évoquent le regard négatif porté sur eux par autrui mais aussi projeté par eux, le rejet qui l'accompagne, les émotions éprouvées et les moyens qu'ils trouvent ou non pour s'en défendre.

Dimensions :

Qu'ils assument ou non leur situation, leur statut social et leur manière de vivre, le vécu de stigmatisation et le rejet qui en découle sont présent dans le discours des sujets. Ils se disent renvoyés à des représentations négatives, caricaturales, humiliantes, violentes : pour les uns, ils se sentent confondus avec le personnage du clochard, du toxicomane, du fainéant, ou encore de l'imbécile. Pour les autres, ils sont soumis à la mauvaise réputation de leur famille, à leurs difficultés personnelles ou encore leurs origines ethniques. Ils sont aussi rejetés du fait de la dangerosité réelle ou supposée qu'on leur octroie. L'image qu'autrui leur renvoie, est douloureuse. Elle induit systématiquement le désir des autres membres de la société de les voir

mis en relégation, en ségrégation, ce qui les ramène aux placements vécus au cours de l'enfance. Ce sont en effet des images de criminel, de fou, de malade qui leur sont attribuées.

La honte éprouvée

Cette image d'eux déshumanisée, monstrueuse produit de la honte. La honte est cependant aussi liée à la précarité : les activités de survie pour ceux qui vivent dans la rue sont, pour les "novices", tout d'abord mimées. Elles sont souvent dégradantes, déshumanisantes, touchant au tabou de la saleté (trouver sa nourriture dans les poubelles). Celui qui est témoin de la scène va éprouver de la honte. Cela est d'autant plus vrai pour celui qui va devoir s'identifier pour mimer cette activité. Nous ne pouvons que faire un lien avec la notion de contre-transfert traumatique : est-ce la honte qui se transmet et contamine celui qui est destinataire du récit ?

Cependant, la honte ressentie touche l'acte dégradant mais aussi l'acte immoral. C'est le récit du vol de Romane qui nous met sur la piste : elle s'est fait prendre en tentant de voler un produit alimentaire dans un magasin. Elle n'en ressent pas de honte puisque le vol a été interrompu et n'a donc pas abouti. Si le vol avait été réussi, la honte aurait été présente car elle aurait dû porter en elle une identité de voleuse. Cette identité lui aurait été renvoyée par le regard d'autrui comme en un miroir.

C'est pourtant au travers des actes subis et à leur place de victime que la honte éprouvée est la plus forte. C'est pourquoi ils tentent d'échapper à cette identité de victime, lourde à porter psychiquement, dans laquelle ils sont enfermés. Pour Vanille par exemple, le statut de SDF va lui permettre de masquer celui de victime de violences.

La honte comme la culpabilité n'a que faire du temps qui passe. Elle peut parfois réémerger dans l'après-coup. Léon évoque sa honte face à une personne sous produit : à travers elle, c'est de lui dont il a honte. Il occupait la place de spectateur et tout à coup, se voyait en état de défonce, sous héroïne. Martin raconte la honte éprouvée quand, convoqué à la Maison Départementale des Personnes Handicapées (MDPH), on lui pose toute sorte de questions pour vérifier son degré d'autonomie. Ces questions portaient sur les gestes quotidiens (se vêtir, se laver...) qu'il a trouvées très crues et impudiques. Cette honte éprouvée à ce moment là, a fait écho à ce qu'il a vécu enfant, stigmatisé à la fois par la mauvaise réputation de sa famille et par ses difficultés d'apprentissage.

La honte survient sous le coup des reproches et de la dépréciation. Il est question alors de stigmatisation. Elle présente un impact particulièrement fort.

Il semble que la honte liée au statut social négatif s'estompe progressivement à la différence du regard déshumanisant posé sur eux. C'est au travers d'une expérience positive, qu'émerge ce sentiment de déshumanisation, d'indignité : quand des attentions minimales leur sont offertes, les confortant dans leur statut d'humain, l'émotion est forte. Ce sont les couverts en plastique et

la serviette en papier qui, au delà du don de nourriture, va toucher, bouleverser Albert. Ce sont les gentilleses et l'accueil des bénévoles dans les distributions alimentaires qui estompent la honte de ne pouvoir se nourrir soi-même pour Romane.

Les regards portés et supportés

La violence ressentie et la colère éprouvée sont surtout liées à la qualité des regards portés sur eux : les sujets n'ont pas le sentiment d'être vécus et considérés comme des sujets humains. Cette impression est liée à la manière dont on s'adresse à eux, aux attitudes irrespectueuses à leur encontre mais aussi à la manière dont ils sont regardés. En effet, regarder et être regardé par un être doué de conscience modifient la manière d'être et celle de porter son regard. Il s'agit de deux consciences en présence qui s'observent. Quand il est question de regarder un objet, un animal, l'absence de conscience de celui qui est regardé offre un relâchement du côté de celui qui regarde : le regard est donc plus intrusif, moins contenu, plus intense, plus curieux. C'est ce regard et ce mode de relation « cru » qu'éprouvent les sujets dans leurs relations aux personnes insérées et qu'ils vivent comme insupportable et perturbant. La question d'une image qui leur colle à la peau me vient de l'expérience théâtre faite par Romane qui a pu, en se glissant dans celle d'une autre, abandonner un temps ses symptômes, son isolement, sa situation. Quitter sa peau de personne de situation de précaire, de personne malade lui a permis de se vivre autrement. La précarité, la maladie sont des statuts qui ont la peau dure, qui sont inconfortables, dont il est difficile de se débarrasser. Cela provoque chez certains, l'envie de tout recommencer ailleurs où ils ne seraient pas connus. Cette honte peut donner le désir de se terrer, de se cacher. Le regard jugeant pétrifie quand le regard positif anime : C'est le cas du spectateur au théâtre qui anime l'acteur ou plutôt, c'est parce qu'il sait qu'il est vu que l'acteur s'anime ou anime le personnage qu'il incarne. C'est bien l'interprétation que l'on se fait du regard porté sur soi qui peut provoquer la honte et non simplement le fait d'être vu. Il s'agit en fin de compte d'un regard intériorisé, projeté ou retrouvé dans le regard d'autrui qui stigmatise.

Ces regards ont donc un impact sur les individus d'autant plus qu'ils prêtent à interprétation. Or les sujets ont une tendance nette à se sentir jugés négativement par autrui, sans doute parce qu'ils en ont l'habitude, parce qu'ils ont été dévalorisés verbalement où dans les actes (la mise au ban par le chômage, le mépris, le placement, sont des actes de condamnation). Ils en récoltent une image négative d'eux-mêmes parfois alliée à la honte de soi.

Cette image négative qui s'exprime au travers de la stigmatisation provoque une tendance à interpréter tout ce qui vient d'autrui comme négatif, dans un mouvement de projection, signifiant ainsi l'intégration, l'introjection d'éléments négatifs produits par l'environnement.

Les regards disqualifiants impactent donc les sujets bien plus qu'ils ne l'admettent même s'ils ne portent pas que sur leur situation sociale actuelle. La dimension interprétative va de paire avec la dimension paranoïaque/paranoïde que nous avons évoqué dans la catégorie « une alliance sociale et humaine incertaine. ». Elles seraient une stratégie de survie psychique dans la situation de précarité sociale, une méfiance exacerbée mais adaptée au regard des situations traumatogènes subies dans le passé et au regard de l'environnement violent dans lequel ils évoluent. Cette tendance à l'interprétation est aussi en lien avec un sens critique et un repérage des défaillances d'autrui et des failles du système très accentué : ils perçoivent assez aisément la moindre allusion, tonalité, sous-entendu disqualifiant qui échappe à leur interlocuteur. Ils en ont un sens aigu.

Ce manque de confiance et d'alliance pourrait être vu comme exagéré voire pathologique tout comme il peut être considéré comme une position adaptée face à une société qui les discrimine (on peut se référer à la loi contre les logements alternatifs, loi visant à rendre illégal et clandestin les regroupements techno.) On sent bien tout de même que la société tente de contrôler au maximum ces individus qui refusent le jeu de l'alliance...

Les regards d'autrui portés sur eux sont souvent perçants car aisément vécus comme négatifs. Ils ont tendance à les faire fuir pour retrouver la paix dans l'anonymat. A ce titre, la manche comme activité de survie est une indication sur la manière dont les sujets gèrent le regard d'autrui. Soit ce regard n'a plus d'importance, soit leur image négative n'a plus d'importance, soit, il compte et il s'agit de le défier.

Etre en relation : l'interview

Chacun des sujets rencontrés a tenté de nous montrer une image la plus positive possible d'eux-mêmes, que cela passe par leur présentation physique, leur mode d'expression, leur récit, leur courtoisie, leur engagement à venir aux interviews et malgré des moments d'attaque et d'agressivité qui ont émergé...Ils ont parfois joué de séduction, d'humour, se sont montrés dans leur fragilité, c'est-à-dire dans leur dimension la plus touchante, pour être appréciés non pas nécessairement de nous et au-delà, d'un public fictif.

Pour plusieurs d'entre eux, participer à la recherche et nous aider à atteindre le statut de "docteur" a été un moyen de se valoriser par procuration. En effet, cette expérience les a placés en position d'aidants et à modifier la place qu'ils occupent habituellement avec les professionnels. Nous étions en demande et ils étaient nos aidants.

Ces interviews ont pu être ressenties par certains sujets comme une agora : elles ont été le moyen d'exprimer à leur tour leur vision du monde, leurs critiques vis-à-vis de la société dont parfois nous avons été la représentante. Anne, par exemple, s'est placée en position d'initiaée

plus que d'individu affilié à la rue : elle utilisera cette place pour faire l'apologie des SDF montrant l'évolution de son regard tout d'abord très stigmatisant et méprisant, pour devenir un regard de fascination. Ce changement de regard est totalement en lien avec la place d'initiaée que la fréquentation des « gens de la rue » a rendu meilleure. De cette façon, elle se positionne comme médiatrice entre les personnes très précarisées et la société. Elle tente de modifier, par son discours, les représentations négatives et la stigmatisation dont ils sont la cible.

Ces échanges seront aussi un lieu de revendication d'une aide suffisamment bonne : ni excessive pour ne pas se sentir humilié, rabaissé, mais suffisante pour se sentir humain, respecté et membre d'un collectif. Le Revenu de Solidarité Active (RSA) et la Couverture Maladie Universelle (CMU) peuvent parfois avoir cette fonction de soutien suffisant permettant de maintenir un minimum d'alliance avec la société. Comme toute aide cependant, cela se paye par l'obligation de supporter une identité sociale stigmatisante. Certains sujets vivent en effet ces allocations comme un moyen pour la société de les maintenir dans ce statut négatif.

Les relations avec autrui, au travers des relations instaurées avec nous, auditrice, sont aisément défensives : certains sujets ont interprété nos propos comme des jugements de valeur, des éléments culpabilisants, disqualifiants : pour montrer qu'il a compris les questions, Christophe répète à plusieurs reprises qu'il n'est pas bête, comme s'il nous attribuait cette pensée dévalorisante. Ces réactions narcissiquement défensives mettent en évidence un défaut d'estime de soi. Elles ont pu nous apparaître comme une sorte d'instrumentalisation de la stigmatisation elle-même qui servirait à protéger l'individu de la réalité : ces interprétations permettent de projeter hors de soi la disqualification en attribuant sa source à autrui et non à soi-même. Il s'agit d'un phénomène de projection qui permet de mettre à l'extérieur de soi des éléments négatifs introjectés. Ainsi, les discussions sont aisément réinterprétées à la lumière de la stigmatisation, prêtant des pensées aux interlocuteurs qui ne sont pas les leurs.

C'est aussi une manière de gérer les refus, les échecs et la frustration qu'ils engendrent grâce à cette réponse toute faite : Mick n'accepte pas d'avoir été accueilli un peu « fraîchement » par une association d'artistes sur la ville. Il interprète cela comme du rejet qui serait la conséquence de la stigmatisation dont il est victime. Ce positionnement lui évite de remettre en question son travail, d'avoir à accepter la frustration. Il a été touché narcissiquement et il doit s'en défendre.

Ils se sentent donc, à tort ou à raison, aisément stigmatisés. Aussi, la méfiance est toujours présente dans la relation à autrui.

Cependant une des conséquences de la stigmatisation est que les sujets finissent par répondre inconsciemment à l'image qu'on leur renvoie, entraînant une stigmatisation en retour, comme

en un cercle négatif : Martin répond violemment quand on le compare au criminel Treiber. Il vit alors reclus dans sa maison, tentant de gérer son impulsivité. L'impact de la stigmatisation est tel qu'il doute parfois lui-même, se demandant si l'image qu'on lui renvoie, est réelle ou non, mais s'y adapte pourtant inconsciemment. Cependant, quand il s'éloigne de son village, c'est un homme qui prend des cours d'alphabétisation, qui s'est inscrit dans un club de natation. Dans le même ordre d'idée, plusieurs sujets nous ont fait, dans les premiers moments de l'interview, des réponses stéréotypées comme pour coller à ce qu'ils pensaient que nous attendions d'eux. Leurs éprouvés sont parfois prêt à l'emploi : "j'ai perdu ma dignité" (tout comme il est de bon ton pour le passager SNCF de dire qu'il est pris en otage quand un mouvement de grève se déclenche car c'est ce qu'on attend de lui...).

Quelques rares individus cependant avec qui ils entretiennent une relation privilégiée, en qui ils ont une grande confiance, leur offrent une image d'eux-mêmes positive. Ces personnages, présentés comme des amis sont eux-mêmes des individus qui ont une place particulière dans la société (militaire retraité, prêtre...).

Se défendre de la stigmatisation

Ils ne connaissent pas la stigmatisation uniquement au travers de leur situation sociale actuelle mais depuis leur plus jeune âge, au travers de ce qui fonde leur identité : enfant de famille précaire, enfant victime, personne handicapée, personne sans qualification scolaire. Ils s'en défendent et s'en protègent de différentes manières par des stratégies mises en place depuis longtemps : elles sont nombreuses et ont pour principale fonction de protéger l'estime de soi c'est-à-dire le narcissisme. Elles leur permettent aussi de ne pas être simplement réduits à une identité négative. Il faut préciser que, d'après les recherches sociologiques sur la stigmatisation, les stratégies de distinction avec l'endogroupe sont d'autant plus fortes que l'endogroupe n'est pas une réalité : c'est le cas de personnes en situation de précarité sociale qui sont désignées sous les noms de SDF, marginaux, précaires qui sont des groupes regroupant des individus aussi différents les uns que les autres. Ce sont des regroupements le plus souvent administratifs. Il est difficile d'accepté d'être affilié à un ouvrier à la rue, à un malade mentale en errance, ou encore un clochard. C'est pourquoi certains sujets tentent de trouver d'autres affiliations : le monde des artistes, celui de la music techno...

Nous avons repéré plusieurs stratégies de défense face à la stigmatisation :

- valoriser ses qualités et autres identités :

Certains des sujets ont pu mettre en avant d'autres identités positives au travers de leurs compétences (avoir été militaire, soignant, être un artiste ou habile de ses mains...). Ils les ont

d'ailleurs exposées au cours des entretiens, renforçant parfois leur démonstration par ce qu'ont pu, très positivement, leur renvoyer d'autres individus. Le travail est pour cette raison présenté comme une solution pour effacer la stigmatisation. Plus que la pauvreté, la perte ou l'absence d'un statut professionnel est douloureuse.

Le but de cette stratégie est d'annuler l'effet dévalorisant de la stigmatisation, de lui échapper en utilisant des paravents. Il est question ici de susciter le respect, l'estime de son interlocuteur.

Le besoin de faire la preuve de leurs qualités est, loin d'un besoin de se vanter, de s'enorgueillir, un moyen de convaincre l'interlocuteur tout autant qu'eux-mêmes de leur valeur, comme si la disqualification sociale avait abrasé leur assurance. Leur statut dévalorisant est d'ailleurs pour certains, présenté comme une succession d'injustices qui ont eu pour conséquence de les priver de leurs droits et d'une réelle existence sociale, citoyenne voire même personnelle, les privant de droits.

- revendiquer, endosser le statut stigmatisant :

Quand lutter contre le statut stigmatisant est devenu impossible, une autre stratégie consiste à endosser ce statut mais en l'aménageant, parfois en le tordant totalement : les éléments stigmatisants sont alors présentés comme des éléments valorisants (pas toxicomane mais gourmet, pas hyperactif mais entêté). Elle permet de ne plus subir la honte, la dévalorisation, la dépréciation de soi et les affects dépressifs qu'elles entraînent mais au contraire de défier le regard stigmatisant. Il s'agit d'une position très active qui permet de ne plus subir.

Cette stratégie est proche de celle qui consiste à revendiquer idéologiquement un mode de vie. Il s'agit ici d'une stratégie de protection de l'identité sociale. Mais quand celle-ci n'est plus défendable, elle est abandonnée au profit de la protection de l'identité personnelle.

La tendance à laquelle conduit cette stratégie est de s'affilier à un groupe stigmatisé ou encore à une identité particulière (pureté, quasi sainteté...). Elle s'appuie sur l'utilisation de l'ambivalence de tout un chacun concernant les sujets stigmatisés et qui s'étend du dégoût à la fascination. Il s'agit, en endossant ce statut, de jouer sur la fascination : présenter son mode de vie comme un choix de liberté est aussi un moyen de convaincre et de se convaincre qu'il est le bon.

- refuser de porter la responsabilité de ce statut - en être la victime :

Cette stratégie consiste à rejeter tout sentiment de responsabilité vis à vis du statut disqualifiant. Ainsi certains renvoient la responsabilité de ces statuts stigmatisants et des échecs qui y sont liés, au manque de compétence, d'entrain, d'intérêt des professionnels, à des circonstances extérieures (la crise, la malchance, la maladie, les symptômes). Ils se placent

ainsi dans une position de victime pour ne pas avoir à supporter la responsabilité même partielle de leurs échecs et ce, bien que parfois ils l'évoquent à mi-mot : Martin parle de son manque d'audace, d'assurance, Léon de son manque de volonté face aux produits psychoactifs. Martin considère que ses échecs, son handicap sont en lien avec la discrimination dont lui et sa famille ont été victimes. Il s'agit ici de répartir la stigmatisation sur sa famille (endogroupe) pour ne pas la porter seul et lui offrir un sens qui ne soit uniquement lié à sa seule personne. Cette stratégie protège l'identité personnelle et l'estime de soi.

- dénigrer une quelconque valeur à leurs "juges", discréditer la valeur d'une stigmatisation :

Plusieurs des sujets ont refusé des aides alimentaires, des contrats aidés, des appartements insalubres, les aides sociales ou psychologiques et par là même les statuts dévalorisants qui y sont accolés (SDF, victime, malades...). Il ne s'agit pas de simplement refuser ce que la société leur offre, mais de refuser la dévalorisation qui accompagne ces offres. La société est alors vécue comme rejetante, méprisante. En retour, les sujets vont parfois prendre une position haute, supérieure et stigmatiser à leur tour les membres de la société. C'est la stratégie adoptée par Christophe qui fixe du regard ceux qui le dévisagent, leur renvoyant en miroir un regard qu'il juge comme stigmatisant. Cela s'est exprimé par moments dans les relations avec nous.

Ce rejet n'est qu'une réponse en miroir d'un rejet vécu comme une discrimination, l'agressivité qui en découle comme une réponse à la violence et aux injustices vécues. Il s'agit en premier lieu d'une position défensive et en second lieu d'un moyen visant à tester la solidité de l'interlocuteur face aux attaques.

Cette stratégie peut aller jusqu'à une défiance vis-à-vis des individus présentés comme mauvais, envieux, incapables de percevoir leur bonté. Cela est à rapprocher de la dimension de persécution relevée dans "l'alliance incertaine".

- se distinguer de ce qui stigmatise le groupe :

Il est question de stigmatiser son propre groupe pour s'en dégager et se protéger soi-même. Cela peut passer par la stigmatisation d'un personnage caricatural (le clochard), celles d'habitudes négatives du groupe. Il est question de se distinguer du groupe sans trahir totalement son affiliation au groupe. Cette stratégie est appelée en sociologie « stratégie de comparaison sociale endogroupe ».

Une autre stratégie consiste à « réduire les effets de la comparaison sociale » : en minimisant les éléments stigmatisants du groupe, il s'agit pour les sujets de se rapprocher du groupe dominant. Cela passe par la réduction des écarts entre la norme et les statuts de toxicomane, SDF, ou handicapé qu'ils endossent, et qui consiste à minimiser leurs défauts, leurs difficultés, leurs actes illégaux, ou encore minimiser la perte d'un statut social, d'un travail.

Enfin, une autre stratégie consiste à quitter le groupe stigmatisé en tentant de se fondre dans le groupe dominant pour s'y fondre (avoir un travail, payer des impôts, redevenir locataire « comme tout le monde »). Cela n'est possible que quand le sujet ne présente pas de stigmates visibles. Cela passe donc par une normalisation de leur mode de vie (quitter la marginalité, revendiquer une place dans le groupe social au travers du logement et du travail permettrait de ne plus être la cible de la société, voire même, d'en recevoir une reconnaissance.). Cela passe également par un mode de vie alternatif mais discret (logement alternatif, vie d'artiste-itinérant qui permet plus autonomie...) ou encore par une activité valorisante (théâtre, art...).

- éviter ou nier toute référence à leur statut stigmatisé :

Face aux faits honteux, illégaux, la stratégie consiste à les proscrire en évoquant le temps écoulé et/ou le paiement de la dette (justice, prison). On pourrait évoquer ici la notion psychologique de déni. Nous nous questionnons ici sur les notions de déni et de refoulement : est-ce la culpabilité qui est refoulée ? Sinon, est-ce la honte qui est déniée ? L'acte lui-même ?...

Il est également question de projeter sur autrui des éléments négatifs, stigmatisants, dévalorisants.

Il s'agit encore d'éviter ou retarder les sujets de discussion potentiellement stigmatisants, mettant en danger l'image de soi (éviter la discussion sur les cours d'alpha, repousser la date de l'entretien).

Certains tentent de se convaincre de ne rien éprouver, de feindre l'indifférent, appliquent à se détacher du regard d'autrui, à étouffer leur colère et tout sentiment négatif.

Parfois les idées délirantes à thèmes mégalomaniaques peuvent aussi servir à échapper à une réalité dégradante.

Enfin, une dernière stratégie consiste à minimiser la stigmatisation subie.

- Utiliser la stratégie dite de l'attribution aux préjugés et à la discrimination :

Elle est très dépendante de la manière dont la discrimination est vécue : si, comme dans le cas de Martin la discrimination est stable et le fait d'un groupe entier (le village), les conséquences auto-évaluatives sont négatives et amenuisent le sentiment de pouvoir modifier, changer sa situation. C'est donc le désespoir et la résignation qui attendent les sujets qui se sentent alors rejetés socialement.

En conclusion, on ne peut pas dire que ces éléments de stigmatisations sont la cause de leur maintien dans l'exclusion et de leur difficulté à se réinsérer. Le temps passé dans la rue semble

impacter beaucoup plus sur les individus dans leurs difficultés à se réinsérer. La perte de repères et de limites est d'autant plus forte.

6.1.6. Réalité du temps qui passe

Propriétés :

Cette catégorie fait référence au rapport qu'entretiennent les sujets avec le temps, son déroulement, en lien avec leur désir de tout-puissant. La précarité quand elle est durable, entretient un certain déni de la réalité temporelle.

Dimensions :

Pour certains des sujets, le temps se découpe sur les lignes de ruptures de leur vie : le temps de l'insertion est différent, appartenant à un passé révolu. Le temps de l'insertion c'est à dire celui de l'emploi et de la vie de couple est idéalisé. Les périodes transitoires évoquées sont en lien avec le divorce, la perte d'emploi, la retraite ou l'apparition de problèmes de santé. La perte est donc au centre de la notion de précarité sociale et les périodes de vie précédentes sont évoquées de manière idéalisée comme des périodes de plénitude. Le temps présent est évoqué comme en suspens dans lequel rien ne semble vouloir bouger, avec des notions d'attentes, d'issues, d'espoir. Leur rapport au monde est pessimiste, désillusionné. Ils se sentent eux-mêmes limités par leur âge, leur santé, leurs compétences.

Pour d'autres, le temps se déroule de manière cyclique les protégeant de la réalité de la mort mais les entraînant aussi, dans des répétitions compulsives. Certains pans de leur vie peuvent même s'effacer, être reniés, ou déniés. On retrouve chez eux des incohérences temporelles, des confusions importantes, un récit de vie difficile à organiser chronologiquement. En effet, par un phénomène assez proche de celui rencontré dans les conduites addictives, la rue modifie la conscience des individus et cela, d'autant plus qu'ils y sont soumis durablement. Il semble donc que le temps passé dans la rue joue contre les individus. Le temps est alors comme arrêté pour les sujets. Les troubles de la personnalité, tout comme les consommations de produits psycho-actifs expliquent, mais en partie seulement, un rapport au temps perturbé, confus. En dehors de ces problématiques on remarque qu'ils vivent dans le temps présent, occultant le passé, ignorant de l'avenir. Pour ceux-là, la marginalité marque leur refus de renoncer à l'illusion de maîtrise sur les événements, leurs émotions, leurs actes. Elle indique, par un écoulement cyclique du temps, leur refus de la réalité de la mort : chez Léon, ce ne seront pas les confrontations insistantes avec la mort au travers de conduites ordaliques, mais finalement l'irruption imprévue et traumatique de celle-ci qui engagera un déploiement linéaire du temps là où il fonctionnait de manière cyclique. Cela l'amènera à un travail de réélaboration de son histoire de vie dans lequel il pourra engager le deuil du monde de la rue comme monde idéalisé (celui de leur jeunesse, d'une communauté d'affiliation, d'une culture musicale...)

Sans dire que les sujets n'ont pas conscience de la réalité temporelle, il semble que le rapport qu'ils entretiennent avec lui se modifie quand ils se tournent vers l'insertion, réalisent un arrêt d'une consommation de produit, rencontrent un problème avec la justice. La réalité temporelle semble se dissoudre, se mettre en sommeil dans la situation de précarité sociale.

Les perturbations temporelles.

Dans les récits, nous avons repéré des perturbations temporelles. Elles sont à distinguer des imprécisions et/ou incohérences temporelles qui servent à éviter le possible jugement de la chercheuse ou bien de rendre plus spectaculaire le récit. Les perturbations auxquelles nous faisons référence sont en lien avec des événements de vie difficiles évoquant des perturbations émotionnelles importantes. En effet, les repères chronologiques sont tout à fait précis quand ils sont sans enjeu émotionnel. A l'inverse, les événements de vie douloureux sont difficiles à resituer dans le temps : il est compliqué de faire la chronologie de l'histoire d'Anne entre deuils, hospitalisations, accouchement, tout comme il est difficile de savoir jusqu'à quel âge Claire a été en contact avec son enfant. Nous pourrions aussi faire référence une fois de plus à l'amnésie de Vanille avant l'âge de 13 ans. Chez cette dernière, tout ce qui fait référence à une émotion est systématiquement occulté, oublié, amnésié. Il en est ainsi de son rapport au temps, parfois précis, parfois confus.

Ainsi pour ces sujets, une vie ne se mesure pas nécessairement en année mais en fonction du poids que représentent les événements. C'est cela qui semble faire repère. Ils ont en effet, tous des parcours de vie difficiles qui ont commencé assez précocement et n'ont évidemment pas attendu leur maturité : maltraitance (pour plusieurs d'entre eux répétées, subies sur plusieurs années) enfermements, deuils et séparations sont leurs lots à tous.

Au travers de ces événements douloureux qui mettent en avant les défaillances familiales, ce rapport au temps fait aussi référence à leurs difficultés à s'inscrire dans une généalogie et dans la dette qu'elle comporte: ils évoquent l'idée de s'être fait tout seul, de ne rien devoir à leurs ascendants. Cela fait d'eux des êtres hors génération mais par la même, mésinscrits dans le temps.

La perturbation des repères temporels apparaît comme une perturbation du rapport à la société. Le temps est en effet un repère culturel et social : Anne ne se base que sur son âge pour trouver des repères temporels et non par exemple en fonction d'un fait divers, d'un événement social, politique, culturel.

Christophe a bien compris l'importance de garder pied avec le temps social et donc avec une certaine réalité en conservant le rythme de vie d'une personne insérée. Albert rythme son

quotidien par des activités de survie qui tendent à se ritualiser : les trajets dans la ville, les lieux et moment d'activité de manche, de récupération (mégots, nourriture...).

Lorsque le rapport au temps est perturbé, il est le signe que la précarité a atteint un état d'exclusion, de marginalité et que le lien à la société se délite. Quand ce rapport au temps tient encore, les individus s'interrogent sur la durée de leur situation précaire. C'est cette incertitude du temps à supporter la situation précaire qui est difficile à gérer et les renvoie à leur impuissance. C'est en s'accrochant à l'espoir de trouver une issue à leur situation que nos sujets peuvent conserver un rapport au temps structuré et commun à l'ensemble de la société.

Pour ceux qui ont perdu cet espoir, la conscience du temps qui passe, est vécue comme une fatalité qui joue contre eux, un rappel de leur impossibilité à réaliser leurs rêves de puissance, leurs utopies, la possibilité de s'imaginer un avenir. La conscience du temps qui passe est alors synonyme de la fin de leur toute-puissance.

Pour chacun d'eux, en effet, quel que soit leur âge, quand le temps apparaît dans sa réalité froide, il devient le maître du jeu : il n'est alors plus de retour en arrière possible. Les sujets le ressentent au travers de leur corps (qui vieillit, qui se reproduit malgré eux...) et au travers de leur esprit dont l'énergie s'épuise. Cette conscience du temps qui passe les renvoie à leur impuissance, leur incapacité à maîtriser totalement les événements et leur laisse percevoir leur fragilité face à la vie (la naissance imprévue d'un enfant) et à la mort (issue inévitable).

6.2. ANALYSE CLINIQUE DES PHENOMENES RENCONTRES

Dans l'analyse que nous proposons ici, nous avons cherché des processus sous-jacents, repérés dans le matériel, en nous émancipant de la méthode de comparaison des catégories. Nous allons donc proposer ici une analyse plus globale des données en tentant de nommer les phénomènes rencontrés. Nous devons prévenir le lecteur qu'il pourra avoir, dans ce chapitre et à juste titre, le sentiment de relire certains passages rencontrés précédemment dans l'analyse par catégorisation. Nous avons en effet repris ces catégories pour les articuler entre elles afin de tenter d'en comprendre les liens et de proposer des pistes théoriques.

Des éléments théoriques commencent à apparaître à cette seconde analyse et notamment, nous utiliserons, selon le principe complémentariste de notions issues d'autres champs théoriques. Ils nous aideront dans la partie discussion à proposer sur certains points, différents niveaux de lecture d'un même phénomène.

Avant de présenter cette seconde analyse, nous proposerons un schéma théorisant, offrons une image du lien possible entre les différentes catégories.

6.2.1. Schéma théorisant

Le schéma théorisant participe à l'intégration et à la modélisation des données (Paillé 2003). Dans le schéma présenté ci-dessous, nous avons tenté de visualiser les liens que nous allons développer ci-dessous, entre les éléments importants issus des catégories finales.

A la base de ce schéma, il faut évoquer les parcours de vie parsemés de situations traumatogènes vécues précocement aux cours desquelles les sujets n'ont pas trouvé de secours, ou encore de secours adéquat. L'impact de l'événement comme de l'absence de secours, induit des relations à autrui complexes mais aussi contradictoires : autrui est vécu comme menaçant. Ils ne peuvent lui faire confiance. Ils restent pris dans une vision archaïque des relations humaines qui ne se conçoivent que dans l'affrontement dont résulteraient inévitablement un vainqueur et un vaincu. La méfiance, voire les vécus paranoïaques/paranoïdes sont, dans ce contexte, une attitude adaptée.

Ce mode relationnel induit cependant des tensions issues du besoin inévitable d'être en relation avec autrui, qu'il soit dénié ou reconnu par les sujets. Ce besoin est avant tout narcissique. Il est aussi identitaire. Il suppose une relation d'attachement. Or, l'attachement à autrui est une expérience qui les a conduits dans leur histoire de vie, à l'effondrement psychique. C'est pourquoi ce besoin d'autrui implique l'existence de tensions relationnelles comme des tensions psychiques internes. La tendance au retrait social, à la mise à l'écart apparaît comme un bénéfice secondaire de la précarité sociale : elle est une solution protectrice, une réponse au désir d'indépendance, mais aussi une réponse au besoin d'occuper

une place de sujet. La rue comme espace physique et symbolique de la précarité sociale est un espace public qui, en effet, permet une revendication, une critique à l'égard de la société et de son contrat social.

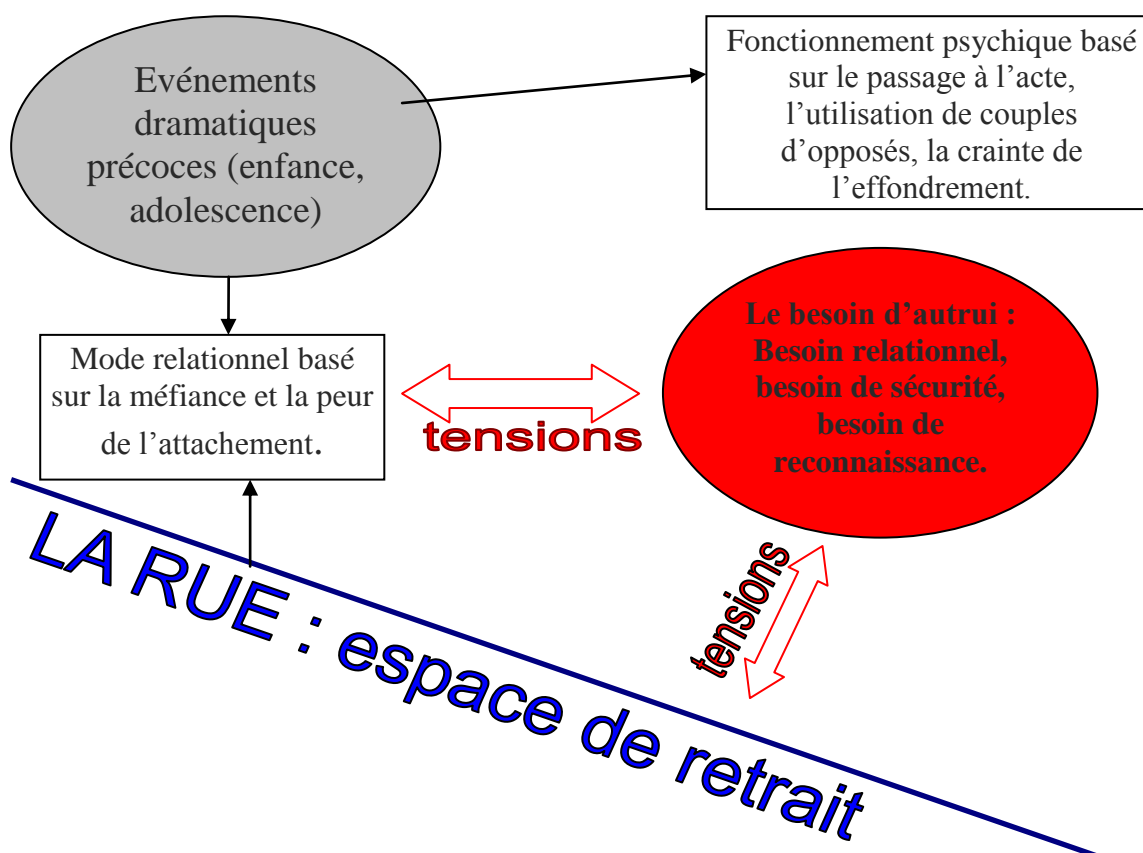


Fig.6 : Schéma théorisant offrant une vision de la manière dont les six catégories finales s'articulent entre elles.

6.2.2. Récits de vie

« Dans la rigole, y'avait souvent du sang qui coulait... » première interview avec MARTIN.

6.2.2.1. Analyse clinique des récits de vie

Faire le récit, c'est raconter. Bien évident comme le souligne Daniel Bertaux (2010), cela implique que ce récit soit fait en fonction de la question de recherche. Le récit de vie est alors le discours de reconstruction subjective d'une biographie.

Lors du recrutement des sujets, nous n'avons pas explicitement évoqué notre souhait de comprendre les liens entre précarité sociale, traumatismes psychiques et fonctionnement psychique de type limite. Nous leur exposé nos interrogations sur l'influence que la situation de précarité sociale pouvait avoir d'un point de vue psychique. Nous leur avons annoncé que les entretiens seraient principalement accés sur ce qu'ils vivaient et ressentaient. Nous leur

avons également indiqué que ces interviews nécessitaient de connaître leur histoire de vie. Cette présentation, tout comme dans les questions que nous leur avons posées, suggère implicitement une recherche de lien entre les parcours de vie, les événements dramatiques traversés, le milieu et le contexte familial d'origine et la situation de précarité sociale actuelle. Cette façon d'interroger les sujets a nécessairement influencé la mise en sens du récit. C'est évidemment le cas dans de nombreuses recherches.

Cependant, ce sont bien ces récits de vie que nous souhaitons recueillir et leur subjectivité. Si les questions posées au cours des interviews ne pouvaient éviter d'influencer la subjectivité des individus recrutés, nous estimons cependant que le récit de vie est en premier lieu une suggestion faite à soi-même. C'est avant tout « leur propre discours que racontent les sujets » (Bertaux, 2010, p.39.) et c'est ce que nous recherchions...

Tout ce qui nous est rapporté, dans la suite de ce document, est présenté comme une réalité, dans le sens où cela correspond à la vérité subjective des sujets rencontrés.

Nous allons maintenant aborder le récit de vie, c'est-à-dire la manière dont les sujets nous ont rapporté leur histoire dans le cadre relationnel particulier de la recherche. Nous évoquerons ici les éléments sinon pathologiques, du moins particuliers que nous avons repérés. Nous mettrons en avant les effets transférentiels et contre-transférentiels de la relation nous permettant de mieux saisir les particularités, signes, symptômes et défenses présents chez les sujets.

Pour chacun des dix sujets interviewés, nous présenterons donc un résumé du récit de vie en révélant les événements majeurs. Ils seront suivis pour chacun d'eux d'une rapide analyse évoquant leur fonctionnement psychique.

6.2.2.1.1. Vignette clinique « LEON »

Il est le dernier d'une fratrie de quatre enfants que la mère a eus avec des hommes différents. Son père, gendarme, le reconnaît mais cesse rapidement de s'occuper de lui. Léon est donc élevé par sa mère et son beau-père. Il a une sœur, majeure, qui ne vit plus à la maison. Il a 5 ans quand sa famille (mère, beau-père, frère et sœur) périt dans un accident dont il est le seul survivant. Blessé physiquement, il évoque surtout l'effraction psychique qu'a représenté cet accident dont il a un souvenir très précis et très actuel : il parle de la vision du corps de sa mère éjecté de la voiture. Cette image est toujours présente en lui. La culpabilité qu'il ressent, est non seulement liée au fait qu'il est le seul survivant mais qu'il doit cela aux corps de son frère et sa sœur qui, parce qu'il était placé entre eux deux, l'ont protégé du choc de l'accident. Après un temps d'hospitalisation, il est placé dans une institution. Sa tante, sœur jumelle de la mère, est la seule à demander sa garde. Ni son père, ni sa sœur aînée déjà majeure ne feront

cette démarche. Les juges n'accepteront jamais le placement chez la tante. Elle restera pour lui l'unique personne à l'aimer, le défendre, le soutenir malgré son impuissance à lui venir en aide. Par cette affection mais aussi la grande ressemblance physique entre les deux femmes, il mettra sa tante en position maternelle ce qui lui permettra de dénier partiellement la mort de sa mère.

Son parcours en institutions puis en familles d'accueil est parsemé de négligences et de mauvais traitements qu'il perçoit comme des punitions incompréhensibles. A l'adolescence, il se rebelle, posant des actes de plus en plus transgressifs. Il passera plusieurs fois devant le juge des mineurs jusqu'à vivre sa première incarcération à 17 ans. C'est son père qui a tenu à le transférer à son entrée en maison d'arrêt, demandant à ce que ses collègues de la pénitencière veillent à le « mâter ».

Après sa majorité et cette incarcération, il connaîtra de manière cyclique la rue, les stupéfiants, les trafics, puis de nouveau la prison. Ce fonctionnement durera 20 ans. Au moment où nous le rencontrons, il est abstinent d'héroïne depuis quelques mois, sans substitution. Il précise que malgré de longues années de consommation, il n'a jamais passé à un mode de consommation par injection. Il fait le lien avec sa phobie des injections, héritage de son séjour d'un mois et demi à l'hôpital suite à l'accident, quand il était enfant.

Les situations répétitives qui s'opèrent dans sa vie, montrent une insistance du réel dans ce qu'il a de douloureux et sans doute de non élaboré : c'est le cas de la réalité de la mort, celle, première, mais partiellement déniée, de sa mère qui est réactualisée une seconde fois par celle de sa tante. Il est à cette époque incarcéré et n'obtient pas l'autorisation d'assister à l'enterrement. Désespéré par cette perte, il tente de se suicider par pendaison dans sa cellule mais sera sauvé par son co-détenu. Dans la suite immédiate de ce deuil et cette tentative de suicide, un autre événement surgit : dans la centrale où il purge sa peine, il est témoin d'un règlement de compte. Des coups de feu, provenant d'un sniper extérieur, sont tirés sur un détenu lors de la promenade. Léon voit, sans comprendre, l'homme près de lui s'effondrer, touché mortellement. Cet événement réveille en lui la peur de sa possible mort, réalité jusque là niée. Cet événement traumatique signe le retour de sa fragilité avec le risque d'effondrement psychique qui l'accompagne.

Dynamique psychique

Léon est un homme dont le parcours dramatique a marqué non seulement sa vie mais aussi son fonctionnement. Face aux multiples chocs (accident, deuil de sa famille puis placement), il lui a fallu trouver des stratégies de survie : peu à peu le monde s'est dessiné de manière manichéenne avec ceux qui l'aiment et ceux qui le persécutent. Le sentiment

d'incompréhension s'est mué en sentiment d'injustice puis de colère et de révolte. Il refuse tout ce qui a trait à l'autorité : l'Etat, la justice, les forces de l'ordre, le père gendarme, la sœur qui par la suite va collaborer avec la justice mais aussi les assistantes sociales et les structures d'aide. L'Etat et tous ceux qui le représentent, sont vécus comme violents, froids, injustes, inhumains. Il lui est impossible d'imaginer la moindre alliance avec eux. Cette posture rebelle est proche d'une position de toute-puissance infantile pré-œdipienne. Il s'appuie sur elle pour tenter d'incarner le personnage idéal qu'il fantasme dans son récit montrant ses fragilités narcissiques. Nous aurons d'ailleurs, à la réécoute et retranscription du récit, des sentiments agressifs sous forme d'agacement que nous n'avions pas éprouvés dans le vif de l'entretien : il est en effet, dans une constante démonstration de sa puissance, de sa force, de son endurance. Cet aspect s'atténuera avec le second puis le troisième entretien sans disparaître totalement, montrant la dimension principalement défensive de ces traits narcissiques.

La marginalité lui offre le sentiment d'une liberté absolue, d'un temps qui s'écoule de manière cyclique, et celle d'un déni de sa propre vulnérabilité pourtant perceptible à l'auditeur. Ses évocations toutes-puissantes cachent en définitive assez mal sa vulnérabilité : c'est à la fois ce qui provoque l'agacement mais aussi rend Léon touchant.

Le récit qu'il fait de sa vie pourtant, montre que quelque chose a changé et est en mouvement dans son fonctionnement : le décès de la tante, au cours d'une peine plus longue que les précédentes, l'a probablement extirpé du déni partiel de la mort de sa mère ; la mort en direct d'un détenu, mais possiblement aussi son suicide raté, semblent également lui avoir fait prendre conscience de l'écoulement du temps, de la possibilité de sa propre mort.

Sa fragilité lui apparaît d'un coup dès lors que l'illusion de sa toute-puissance s'effondre : l'illusion de pouvoir vivre seul, laisse place à un fort sentiment de solitude et de besoin d'autrui, l'illusion d'une vie d'absolue liberté est abandonnée face aux pressions de la justice. On pourrait d'ailleurs croire que la justice a enfin un effet castrateur sur lui. Elle ne le conduit, en réalité, qu'à des angoisses de type anaclitique face auxquelles il lutte en tentant de conserver la maîtrise des choses. Face aux actings, sa culpabilité est peu palpable et il se laisse submerger par le sentiment d'être, avant tout, une victime.

Eléments diagnostiques

Il s'agit d'un sujet qui est dans une conflictualité pouvant ressembler à un conflit œdipien mais qui est en définitive assez différent ou du moins, qui n'en a pas les signes névrotiques attendus : culpabilité, renoncement à une certaine toute-puissance, acceptation de la réalité... pour autant, il n'est pas question d'un fonctionnement psychotique non plus, ce que démontre son rapport à la réalité. L'aspect tout-puissant de son fonctionnement montre un narcissisme immature qui, en effet, pourrait sembler mal adapté à la réalité sociale et aux nécessités du

psychisme : il vit dans l'illusion de pouvoir se passer d'autrui mais en souffre au point de tenter de se suicider. Les mécanismes de défense repérés sont le déni partiel, la projection, le clivage des objets. Nous pouvons prétendre à un tableau clinique proche de ce que Kernberg a décrit au travers des personnalités narcissiques.

La question traumatique

La place des traumatismes est importante dans son histoire de vie. Il faut noter bien évidemment le trauma que représente l'accident de voiture. Nous avons retrouvé quelques symptômes classiques d'ordre post-traumatique que sont la réminiscence de l'accident au travers de l'image de la mère éjectée, des éléments phobiques au travers de sa peur des injections.

6.2.2.1.2. Vignette clinique « MARTIN »

Il est issu d'une famille pauvre, peu instruite, en grande difficulté sociale qui, pour toutes ces raisons est très stigmatisée dans son village du Cher. Il est le dernier d'une famille de six enfants. Son père a été fait prisonnier pendant la seconde guerre mondiale ce que Martin met en avant pour expliquer la violence et l'alcoolisme de ce père. Il a vécu en effet pendant des années, les violences intrafamiliales (quand le père buvait, il était physiquement violent avec tous les membres de la famille), ainsi que les multiples carences de son milieu familial. Parfois, la mère se défend : un jour elle sort un couteau qu'elle pointe sur la gorge du père. Mais la plupart du temps, elle préfère quitter la maison avec ses enfants et errer dans les rues en attendant que le père se calme. Personne dans le village ne semble leur venir en aide. Au contraire, la famille, montrée du doigt, est rejetée dans le récit que Martin nous fait. Martin a vécu cette discrimination très fortement en intégrant l'école où il est relégué au fond de la classe, méprisé et humilié par l'instituteur. Il ne fait pour cette raison, dit-il, aucune acquisition scolaire. Sa fratrie, plus âgée, quitte la maison, le laissant seul au milieu d'un couple parental qui se déchire violemment. Ses difficultés scolaires sont majeures. Un de ses frères signale la situation aux services sociaux. Martin est alors placé (placement judiciaire) dans une institution spécialisée mais revient les week-ends dans sa famille. S'il comprend cette démarche comme l'expression d'une réelle inquiétude pour lui, de la part de son frère, il ne la lui pardonne pas. Il évoque en effet la dureté et la méchanceté des éducateurs. Il dit ressentir, à ce jour, avec le même sentiment de vulnérabilité, comme s'il restait pour toujours ce petit enfant soumis aux violences des adultes. De son point de vue, elles ont entraîné ou tout au moins renforcé un handicap intellectuel qui rend son adaptation difficile. Il travaille habituellement comme ouvrier agricole saisonnier. Il vit dans une maison insalubre qu'il a hérité de ses parents.

Il se dit la risée de son village duquel il s'échappe pour se réfugier dans l'anonymat de la ville.

Martin évoque des passages à l'acte qui l'ont conduit devant les gendarmes et parfois devant la justice. Il lui est reproché son agressivité, ce qu'il reconnaît mais présente comme de la légitime défense. Il évoque par exemple ses actes malveillants après s'être senti rejeté, les bagarres qu'il a déclenchées à la suite des moqueries qu'il a endurées... Plus gravement, son ancienne compagne d'avec laquelle il est séparé, l'a accusé d'agression sexuelle sur ses enfants, ce qu'il dément fermement. Depuis la rumeur a grossi : il est ouvertement traité de pédophile par les villageois.

Dynamique psychique

Martin exprime des difficultés relationnelles se surajoutant à des difficultés intellectuelles. Son récit de vie se situe, dès le début, dans un contexte de misère sociale et de violences intrafamiliales qui semblent s'être prolongées dans les institutions fréquentées. Le placement judiciaire se justifie à la fois par le contexte familial mais aussi par sa situation d'handicap intellectuel. Cette situation complexe a favorisé un vécu de stigmatisation qui perdure toujours et qui est prégnant dans son discours.

Sa relation à autrui se situe dans une dimension persécuter-persécuté et de manière assez clivée opposant à la fois sa famille au reste du village, mais aussi le groupe vulnérable des hommes et enfants face aux femmes dans leur dimension séductrice et sexualisée, vécues comme manipulatrices, abusives, immorales et indignes. Elles sont à l'image de la mère qui a trahi sexuellement le père. Le pouvoir de ces femmes est immense, pouvant aller jusqu'à la sorcellerie et se fonde sur leur capacité à être les seules à connaître véritablement l'identité des pères de leurs enfants. Se vivant comme victime de leurs mauvaises intentions, il réagit par des passages à l'acte agressifs ou violents. Ce vécu de persécution est accentué par ses difficultés cognitives à comprendre son environnement social et administratif. Il réinterprète tout refus qu'il vit avec une frustration mal contenue, comme un rejet, une discrimination. De même, si une aide lui est apportée, elle est perçue avec méfiance.

Ces difficultés relationnelles l'amènent à s'isoler, à fuir, à faire le choix d'une certaine errance sociale. Or, il présente un besoin d'étayage important qui s'accorde mal avec son sentiment de persécution et qui dans un tel contexte est source d'angoisse pouvant aller jusqu'à des passages à l'acte suicidaires. Compassion et rejet sont en effet deux sentiments que nous avons pu éprouver au cours de nos différentes rencontres avec lui. Son besoin d'étayage s'exprime au travers d'un véritable accrochage à autrui provoquant assez aisément le rejet. Cette réaction ainsi que tout refus provoquent chez lui de l'agressivité. La mise en acte de son agressivité, quelle soit tournée vers lui ou vers autrui ne le conduit pas à un sentiment de culpabilité conscient. Autrui est perçu comme sujet mais sujet persécuter. La honte, quant à elle est présente mais est projetée sur autrui.

Eléments diagnostiques

Nous avons repéré chez Martin des traits paranoïdes prégnants, des mécanismes de défense archaïques de type clivage et projection faussant quelque peu son rapport à la réalité et par conséquent ses relations à autrui. Il n'est cependant pas typiquement psychotique. Nous ne nous autoriserons pas ici à poser un diagnostic de type limite. Seul le besoin d'étayage fort correspond au tableau clinique. La massivité des traits paranoïdes nous amène à penser à une structure psychotique. Les moments d'effondrement avec tentatives de suicides ainsi que les passages à l'acte mettent en évidence des moments de décompensation dont la dimension délirante est peu structurée. Il réussit cependant à se relever dans l'après-coup.

La question traumatique

Elle donne la tonalité à ses relations aux autres et fait source dans sa vision paranoïde de la réalité. Il ne montre cependant pas particulièrement de symptômes typiques d'une névrose traumatiques.

6.2.2.1.3. Vignette clinique « MICK »

Il a vécu dès l'âge de deux ans les violences de son beau-père. A cette époque, son état de santé est désastreux. Les marques de coups sur son corps amènent l'ouverture d'une enquête sociale. Il sera alors placé, tout comme sa fratrie, en institution. On perçoit son ambivalence entre culpabilité mais aussi soulagement d'avoir, par le corps, malgré lui, dénoncé la situation. Sa vie dans cette première institution où il est placé avec l'un de ses frères, handicapé, commence positivement : il se lie avec un éducateur à qui il confie tout : ce qu'il ressent, ce qu'il pense, ce qu'il vit, ce qu'il a vécu. Il se sentira violemment trahi le jour où il découvrira que toutes ses confessions sont consignées dans son dossier et qu'elles peuvent être utilisées contre lui. Il renonce à toute confiance. Il change souvent d'institutions, même et surtout, pense-t-il, quand certaines lui conviennent et que tout se passe bien. De rupture en rupture, il sera finalement placé de 12 à 18 ans dans une institution catholique pour garçons, en réalité une structure éducative fermée dont les jeunes ne sortaient pas. Il expliquera n'avoir, du fait de cet enfermement, jamais pu s'adapter au monde extérieur, s'être toujours senti très en difficulté dans ses relations et notamment avec les femmes qui lui restent étrangères.

Ce qui a permis à Mick de ne pas sombrer psychiquement est l'art : Les répétitions traumatiques sont mises en scène et en sens au travers notamment de son activité de sculpture sur sable, matière avec laquelle il rejoue sans cesse la dimension éphémère de la vie et l'effondrement de soi.

Dynamique psychique

Mick offre à première vue, la sensation d'un individu particulier avec quelques bizarreries qui pourraient s'expliquer par son statut d'artiste et passer pour une certaine originalité. Or, ces particularités sont assez inquiétantes, imprégnées d'une impulsivité qui semble pouvoir exploser à tous moments. Les troubles relationnels sont importants, avec une tendance à réduire autrui à un objet (à ses chaussures) ou une partie de son corps (à sa main) comme pour le rendre moins inquiétant. Lui-même se réduit à un statut d'objet. C'est, de notre point de vue, une stratégie psychique pour que la violence d'autrui n'aie plus d'intentionnalité, et la douleur, l'humiliation ne trouvent pas de sujet pour en souffrir. C'est un fonctionnement qui expulse, exclut le sujet systématiquement.

Il laisse, chez chacun de ceux qui l'ont côtoyé pendant son court séjour dans le département, une forte impression : il s'agit d'un personnage qui ne laisse pas indifférent, d'une part par la violence qui émane de lui, mais aussi la fascination, l'agacement ou l'attachement qu'il provoque. Il s'agit d'une personne très sensitive qui perçoit les failles d'autrui, autant que celles des institutions ou du système en général, et qui vient les bousculer, les remettre en question. Il contamine aussi très aisément son interlocuteur avec ses émotions inconscientes : la honte et la disqualification, le sentiment d'être trahis, rabaissé sont des émotions fortement éprouvées par l'auditrice face à lui.

Eléments diagnostiques

Il a fasciné les acteurs du champ social et médico-social autour de fantasmes communs ayant émergés et portant sur son identité. Nombreux sont les professionnels à se demander qui il est, s'il est bien l'artiste qu'il prétend être sur les photos où on le voit travailler de magnifiques sculptures. L'épanouissement de son visage sur ces clichés tranche en effet avec les expressions inquiétantes offertes aux soignants et éducateurs qu'il a rencontrés. La recherche de vérité a poussé plusieurs d'entre eux à faire, individuellement, des recherches sur internet. La question identitaire, celle d'être ou non sujet, la question des origines sont des questions effectivement centrales chez Mick.

Son art le tient au monde et à la réalité, à la fois en lui offrant une identité sûre mais aussi parce qu'elle représente le maillon le plus solide de sa relation à l'autre : dans ses réalisations, autrui est toujours présent. Tout comme la réalité qui l'entoure, autrui est critiqué, maltraité mais non pas dénié. C'est pourquoi, s'il existe des éléments psychotiques chez Mick, nous pensons qu'il se situe dans le cadre d'un fonctionnement limite.

La question traumatique

Il en fait le récit des violences de son beau-père à la deuxième personne comme pour s'en protéger. Les scènes traumatiques, énoncées coûte que coûte, avec de grandes difficultés pour contenir sa violence, sont d'une grande actualité psychique. Il revit plus qu'il ne raconte ces scènes, les décrivant comme si elles étaient réactualisées et ce, avec une crudité glaçante. Ces scènes font effraction chez l'auditeur soumis à ce descriptif et à la tension palpable de Mick montrant l'actualité des réminiscences traumatiques. Nous n'avons pas d'autres éléments symptomatologiques évoquant une névrose traumatique mais l'on peut évoquer la difficile alliance relationnelle que sous-tend la perte de foi en l'adulte.

6.2.2.1.4. Vignette clinique « CLAIRE »

Le récit de Claire raconte sa naissance sous X. Sa prime enfance se déroule entre diverses institutions et familles d'accueil. Adoptée à l'âge de 8 ans, elle subit pendant plusieurs années des violences sexuelles de la part de son père. Concernant ces traumas répétés, elle met en avant sans la nommer sa culpabilité, tentant d'excuser les actes paternels : elle se décrit comme une petite fille très belle, innocemment séductrice et évoque la grande tendresse qui la liait à son père. D'après le récit de Claire, la mère devenue alcoolique voit alors Claire comme une rivale, la positionnant telle une femme adulte.

Dans la suite du parcours de vie de Claire, nous retrouvons des éléments similaires indiquant la difficulté à les élaborer : enfant abandonnée, elle a elle-même abandonné son fils à son ex-compagnon, tant elle se sentait incapable de s'en occuper, nous dit-elle.

Dynamique psychique

Claire présente une histoire de vie très douloureuse avec de nombreuses ruptures et violences, la pire lui ayant été infligée par son père adoptif au cours de sa minorité. Totalement déstructurée, fragilisée psychiquement par ces événements de vie terribles, Claire sera hospitalisée longuement en psychiatrie et reconnue très tôt comme majeure vulnérable (elle est sous mesure de protection).

Notre relation avec Claire s'est nouée autour de notre identité de femme. L'identification a été suffisamment forte pour qu'elle projette sur nous des traumas similaires aux siens. Elle utilise tout de suite le tutoiement, parlant facilement de son intimité, ce qui favorise un rapprochement avec nous. Nous nous autoriserons, à la fin du premier entretien, à utiliser, à notre tour le tutoiement et ce, au moment où Claire évoque de manière très intime, sans gêne ni tabou quelques éléments de sa sexualité.

La relation semble donc au premier abord assez aisée. Pourtant, elle nous dira dans l'après-coup, avoir vécu ce premier entretien de manière intrusive. Elle fonctionne dans la relation

d'entretien comme elle fonctionne dans toutes ses relations interpersonnelles, c'est-à-dire en avançant avec zèle, ce qu'elle croit que nous attendons d'elle (sa mise à nue, son dévoilement complet). Il s'agit d'après nous d'une tentative pour maîtriser la fatale violence d'autrui.

Cette mise à nu de son intimité dans la relation, la place au centre de l'attention. La question de la désaffiliation est prégnante chez elle, liée à sa naissance sous X puis au travers de son incapacité à assumer sa place de mère : elle est comme hors génération, non incluse en elle. Cette place dans la marge est identique dans tous les aspects de sa vie : socialement marginalisée, reconnue handicapée, rejetée par sa famille.

Eléments diagnostiques

Claire montre des défenses psychiques de type clivage, déni, projection. Elle utilise également le retournement en son contraire. Des hallucinations sont évoquées dans le passé mais absentes à ce jour. Son rapport à la réalité apparaît comme fragile avec ses souvenirs d'allures oniriques parce que travestis, faussés, modifiés, effacés pour les rendre supportables. Enfin son passé récent de toxicomane a dû rendre le diagnostic psychiatrique complexe. Il reste difficile à déterminer et nous évoque des fragilités liées à des psycho-traumatismes répétés.

Son rapport aux autres et aux hommes en particulier montre des traits hystériques dans le sens où la question du désir est chez elle très complexe : elle semble désirer ce qu'elle ne peut obtenir et provoquer ce qu'elle refuse et redoute. Ce qui ressemble à un trait hystérique (être vue = être désirée) serait en réalité un besoin de se savoir exister, comme si, sans le regard d'autrui, elle était renvoyée au néant (être vue = être vivante). Elle présente vraisemblablement une structure psychotique qui rend son rapport à la réalité fragile. On le retrouve dans son rapport au corps qu'elle a besoin de percer, de contenir pour le ressentir. Son rapport à la sexualité est de cet ordre alors qu'elle n'éprouve, semble-t-il, aucun désir ni plaisir particulier et pour cause : elle n'en recherche finalement que le contact affectueux.

La question traumatique

Dans le cas de Claire, les traumatismes psychiques sont nombreux et répétitifs. Ils rendent son récit presque incroyable, comme s'il s'agissait d'un roman. Si elle aborde très vite son parcours de vie et les événements douloureux vécus, un certain nombre de souvenirs sont tus. Elle évoque l'énergie passée à tenter de les effacer, à les travestir avec des éléments fantasmatiques. Au-delà d'être tus dans le récit, ce passage de sa vie (les violences du père au cours de son enfance et adolescence) semble faire l'effet d'un trou dans son existence, comme s'il était impensable, irreprésentable. Ces traumas irreprésentables présentent un effet contaminant, on ne peut comprendre la violence du trauma qu'en lien avec la très lourde peine judiciaire à laquelle a été condamné le père. Ce n'est qu'au travers de cette condamnation qu'il

est possible à l'auditeur de se représenter le trauma subi par Claire. Ainsi certains effets contre-transférentiels du récit traumatique sont présents comme l'impossibilité à croire à la véracité du récit et l'incapacité à se représenter le trauma.

Les efforts de Claire pour effacer, éviter certains souvenirs, la traumatophilie qu'elle présente (subir des relations sexuelles non désirées mais maîtrisée parce que provoquées et monnayées.

6.2.2.1.5. Vignette clinique « ALBERT »

Nous n'avons pas d'éléments de vie concernant l'enfance et l'adolescence d'Albert, cependant, ce qui ressort de son parcours plus récent est la perte, dans un accident de voiture, de sa femme et des enfants de celle-ci au milieu des années 2000. Nous ne savons pas si Albert était présent ou non dans cet accident. Nous ne savons pas non plus quel a été son parcours de vie antérieur.

Nous savons de lui qu'il a fait une carrière professionnelle presque complète comme chauffeur de bus et qu'il a une mère à laquelle il est très attaché et qui souffre de la maladie d'Alzheimer. Il semble n'avoir pas d'autre famille. Son récit ne fait pas référence à une fratrie, ni même à son père. La famille de sa femme n'a pas montré la solidarité qu'il attendait et l'a renvoyé à des responsabilités que visiblement il ne peut assumer. Il ne fait référence à aucun ami, semble sans lien social particulier.

Ce qui semble faire rupture dans son histoire, c'est la perte subite et dramatique de sa famille. Elle est a priori à l'origine de sa précarisation. Nous n'avons pas la certitude qu'Albert ait déjà connu la rue mais nous savons qu'il a fréquenté pendant quelques mois un foyer d'hébergement avant d'intégrer le logement de sa mère, placée dans une structure spécialisée.

Avant d'arriver sur Bourges, il a vécu une situation de violence de la part d'un couple qu'il avait hébergé : ils lui ont usurpé son argent et son logement, l'ont menacé et séquestré. Cette relation, au départ, amicale, a dégénéré rapidement. C'est Albert qui pourvoyait aux besoins de la maison, le couple s'appuyant de plus en plus sur lui financièrement. Peu à peu la contrainte et la menace se sont installées. Albert était surveillé, ne pouvait plus sortir seul et était contraint de retirer de plus en plus d'argent... Au cours de l'entretien que nous avons eu, il a évoqué la peur qui s'installait en lui puis l'occasion qu'il a saisie un jour de s'enfuir : il a réussi à déjouer la vigilance de la femme, a rempli le réservoir de sa voiture et a roulé droit devant lui sans but précis. Son arrivée sur Bourges tient à un vieux souvenir : il y était venu, dans le passé, pour un mariage.

Sa peur est encore vive et prégnante malgré les kilomètres qu'il a mis entre ses agresseurs et lui. Cet événement envahit toute sa pensée, venant occulter son parcours de vie. La terreur que lui inspirait l'homme, vécu comme particulièrement dangereux, est encore palpable et actuelle. Elle l'a conduit à se soumettre et collaborer jusqu'à ce qu'il ait l'occasion de prendre la fuite.

Dynamique psychique :

Albert se présente comme une personne particulièrement vulnérable psychiquement. Il est en grande souffrance, et ce, pour plusieurs raisons : la violence qu'il a subie de la part de ce couple, le deuil de sa femme et de ses beaux-enfants et l'évolution dramatique de la maladie d'Alzheimer développée par sa mère. Il a cessé de lui rendre visite à sa mère car elle ne le reconnaît plus, ce qu'il ne supporte pas. La question de la reconnaissance est importante dans ce récit et se retrouve au niveau social. Il est particulièrement touché de n'être pas reconnu par les personnes qu'il croise au quotidien. Si désormais il n'est plus qu'un anonyme pour autrui, le monde lui-même lui semble inconnu et il progresse au hasard dans les lieux et dans les rencontres. Sans ce regard « reconnaissant » d'autrui sur lui, il est comme menacé d'effondrement. C'est comme si la solitude menaçait sa réalité d'être.

Depuis sa fuite, il survit dans sa voiture dans l'attente d'un logement. Ses activités ne concernent que sa survie. Il semble laisser à d'autres le soin de s'inquiéter et de gérer sa santé, son argent et ses dettes. Il les laisse par ailleurs engager des poursuites judiciaires contre le couple qui occupe toujours abusivement le logement de sa mère. Il apparaît très peu autonome sur les questions administratives. Il va susciter chez nous des réactions d'inquiétudes importantes qui vont aller bien au-delà de l'interview de recherche. Nous les partagerons avec l'équipe et l'assistante sociale.

Enfin dans sa relation aux autres, il montre une grande naïveté, mais sans implication particulière, restant à l'écart. Sa vulnérabilité est palpable, sa peur véritable. Notre première intuition au cours de cet entretien a été l'idée d'une forte impulsivité et d'une violence contenue chez cet homme. C'est comme si avait eu lieu, au début de l'entretien, une hésitation entre deux débordements que sont l'effondrement et l'agressivité. C'est du côté de l'effondrement que l'entretien aura lieu. Nous nous retrouverons face à un homme, vulnérable, fragile psychiquement sollicitant chez nous le besoin de le protéger et la peur de lui faire violence.

Eléments diagnostiques

Albert présente des troubles dépressifs importants. Il montre un abandon de soi qui correspond vraisemblablement à un désinvestissement narcissique. La dimension mélancolique est donc elle aussi présente.

La question traumatique

Les troubles dépressifs pourraient correspondre à des éléments post-traumatiques comme à des éléments de deuil. La peur et l'hypervigilance qu'il montre en entretien quand il évoque la

maltraitance du couple laissent supposer la présence de troubles psychotraumatiques. Nous n'avons cependant pas d'autres éléments qui pourraient renforcer un tel diagnostic.

6.2.2.1.6. Vignette clinique « ANNE »

Dès sa prime enfance, Anne a subi des abus sexuels de la part de son grand-père maternel. Cette situation a duré 10 ans, années pendant lesquelles elle était sous l'emprise de son agresseur qui l'a manipulée et l'a persuadée de la normalité de ses actes. Elle fait d'ailleurs un lapsus entre "affection" et "infection" du grand-père. Ces actes ont été perpétrés avec la complicité de la famille, notamment de la mère et de la grand-mère. Le père absent après le divorce, n'a pas su et donc pas pu lui venir en aide.

Avant sa puberté, Anne a été placée dans des foyers puis dans une famille d'accueil à cause des troubles du comportement qu'elle présentait. Elle n'a révélé ces abus que quelques années plus tard. Le grand-père a été jugé et condamné. Il est depuis décédé. La réaction de sa mère a été d'une grande violence : elle a proféré contre sa fille des insultes portant sur son genre, sur sa culpabilité, sur son amoralité et faisait de son identité de femme, un handicap.

Elle a connu plusieurs séjours psychiatriques au cours de son adolescence en lien avec les deuils successifs de deux de ses frères. Elle se sent responsable de ces événements dramatiques dont elle a eu l'intuition (elle évoque des rêves prémonitoires) mais qu'elle n'a pas pu empêcher. Ainsi, intuition et pouvoir de nuire sont agrégés dans son esprit. C'est pourquoi elle garde à ce jour une nette distance avec les membres de sa famille (fratrie, famille paternelle...) car elle a le sentiment de porter malheur à ceux qu'elle approche.

Elle mettra son premier enfant au monde alors qu'elle n'est encore qu'une adolescente. Suivie en psychiatrie, sa fragilité et son âge conduiront au placement de cet enfant.

Elle décrit une ambiance familiale violente et perverse où la culpabilité lui est constamment renvoyée: être née, être fille, être victime, avoir dénoncé le grand-père, avoir prédit la mort du frère, avoir répété l'histoire de sa propre mère en fréquentant un militaire et en mettant une fille au monde.

Dynamique psychique :

Le récit d'Anne montre des difficultés au sein de la famille, à saisir la dimension symbolique de la différence des générations et de l'interdit de l'inceste : les confusions identitaires sont prégnantes, les fantasmes de meurtre massifs (désir de meurtre des frères sur le grand-père), l'ambiance incestuelle est prégnante (le père s'est immiscé dans ses relations amoureuses et lui demande de quitter son ami. Elle l'entend comme une injonction à choisir entre son compagnon et son père). Les tendances à la répétition intergénérationnelle émergent.

Ses prédictions lui confèrent une place particulière et l'obligent à se tenir à distance, en marge de sa famille tout en fantasmant l'idée qu'elle est incontournable et unique. Elle vit en effet sa place dans sa famille en lien avec cette double position de sujet à la fois puissant (elle prédit la mort du frère) mais aussi contaminant (elle porte malheur à ceux qu'elle approche) : cette position lui vaut d'être un sujet singulier, portant malheur tout en étant puissant.

Dans sa relation avec nous, Anne n'est pas particulièrement chaleureuse. Au-delà d'être froide, elle apparaît surtout indifférente. Elle ne montre aucune agressivité. Hormis pendant le temps même de l'entretien, où elle répond avec bonne volonté à nos questions, elle semble en réalité distante, comme non concernée.

Éléments diagnostiques

Cette jeune femme semble présenter des troubles anxieux assez importants de type « attaques de panique ». Nous n'arrivons pas à déterminer si les hospitalisations en psychiatrie sont liées à des décompensations sur un mode dépressif uniquement ou si ces décompensations présentent une dimension délirante tout comme son récit. En réalité nous pensons qu'il est fondamentalement réel même s'il est modifié, arrangé, de manière à ce qu'il corresponde à son rapport à la réalité. Son contact particulier, son humeur changeante nous incitent à évoquer chez Anne de probables troubles de la personnalité.

La question traumatique

Les graves violences subies de manière répétée au cours de l'enfance ont eu un impact sur la personnalité de Anne qui se montre fragile. Les conséquences de ces traumatismes nous paraissent donc structurelles et ne correspondent pas à un tableau classique de névrose traumatique. Ils ont marqué la construction même de sa personnalité.

6.2.2.1.7. Vignette clinique « VANILLE »

Vanille donne très peu d'éléments sur sa famille. Nous savons simplement que les non-dits sont importants, les liens très distendus. Elle raconte avoir eu une adolescence difficile, avoir été déscolarisée vers 14 ans et avoir quitté la maison de ses parents pour vivre avec son compagnon quand elle avait 15 ans. Ses parents ne semblent ni s'y être opposés, ni s'en être inquiété.

De son enfance jusqu'à 13 ans, elle déclare n'avoir aucun souvenir, et dit les avoir effacés pour ne pas souffrir. Elle raconte avoir quitté l'école vers 14 ou 15 ans où elle était en échec. Elle est partie dès 15 ans vivre avec un homme. Cette relation de couple a duré 8 ans. Elle évoque des violences conjugales dès la première année de leur relation qui se sont accentuées et aggravées peu à peu. Monsieur a, à la suite d'un deuil, sombré dans des consommations

d'alcool et la violence s'est accentuée encore. Elle a fini par le quitter. Depuis, il la harcèle, menace puis tente de la tuer. Elle se réfugie dans la rue où elle vit depuis un an et non chez ses parents, arguant de sa gêne à y retourner vivre « comme une enfant ». C'est dans ce contexte qu'elle a rencontré dernièrement son nouvel ami. Ni pendant ses années de maltraitance, ni aujourd'hui alors qu'elle est enceinte et sans logement, elle n'a envisagé de demander de l'aide à ses parents ou sa famille.

Cette grossesse a débuté dès les premiers moments de sa relation avec D. Elle n'utilisait aucun moyen de contraception et le lui avait indiqué clairement. Cet enfant n'est donc ni le fruit d'un accident, ni d'un événement programmé.

Dynamique psychique

Vanille est à la fois une jeune femme qui suscite l'empathie, renforcée par son état et sa situation sociale, mais aussi par ce qu'elle dégage. Les éléments de contre-transfert sont chez nous protecteurs. Elle soulève très clairement une mobilisation affective de type maternelle que ni la différence d'âge entre nous, ni la grossesse ne suffisent à expliquer. Par ailleurs, la vulnérabilité qui se dégage de cette jeune femme, n'est pas non plus suscitée par son discours qui, nous allons le voir, est très à distance de ses émotions.

Cette distance émotionnelle est renforcée par une amnésie concernant son histoire de vie qui nous apparaît bien comme une défense : ses premiers souvenirs ne commencent qu'à l'âge de 13 ans, au temps des premières expériences amoureuses. Nous sommes alors face à ce qui évoque une indifférence pathologique, résultat d'un clivage entre affect et représentation. Les émotions semblent dangereuses pour elle tout comme les liens familiaux. Elle préfère la violence d'un conjoint ou la rue, à un retour chez ses parents. Elle raconte s'être installée dès l'âge de 15 ans en couple. Elle n'évoque ni inquiétude ni opposition de ses parents, comme si eux aussi étaient indifférents ou totalement insouciants de son sort.

Il semble, par ailleurs, qu'elle soit à la recherche d'une identité, d'un statut de femme : c'est ce que la vie maritale lui a offert dès l'adolescence et que la grossesse lui réattribue actuellement. La question identitaire mais aussi statutaire est révélée pour ce sujet : il est question ici à la fois d'un questionnement personnel, mais aussi social, en lien avec le regard posé par autrui. Elle dira d'ailleurs que la rue ne l'a pas changée et qu'elle reste « toujours femme ! ».

Éléments diagnostiques

Vanille présente un rapport à la réalité et à autrui qui paraît adapté. Elle ne présente pas de troubles délirants, ni de troubles de l'humeur. Elle semble structurée sur un mode névrotique. La question identitaire apparaît cependant comme centrale dans la problématique de Vanille. Ses défenses psychiques (principalement le clivage et de déni) sont particulièrement, au point

de la couper de ses émotions, ce que nous retrouvons dans son contact relationnel distant et son récit froid. Le clivage émotionnel nous laisse penser que si Vanille ne présente pas de symptômes ou troubles particuliers, c'est au prix d'un clivage massif, paravent d'une fragilité psychique qui n'a peut-être pas encore décompensée. Il faut préciser que la grossesse qu'elle traverse, n'offre pas la transparence psychique habituellement observée chez les femmes enceintes. Ceci confirme encore la rigidité des défenses. Elle peut laisser supposer une peur de l'effondrement psychique, qui, nous en sommes convaincue, a déjà eu lieu pour Vanille.

La question traumatique

Ne sachant rien de son histoire de vie infantile, ni du fonctionnement de sa famille, il est difficile de spéculer sur des événements traumatiques vécus précocement. Pourtant, nous sommes interpellée par cette amputation mnésique représentée par l'effacement pur et simple de son histoire de vie avant l'âge de 13 ans.

Il ne faut, bien entendu, pas négliger les violences conjugales dont elle a été victime pendant plusieurs années et la menace que représente encore son ex-compagnon au moment de l'entretien. Ces éléments traumatogènes peuvent avoir renforcé ses défenses. Celles-ci la protègent tellement bien au moment où nous la rencontrons que l'on ne peut évoquer la présence d'une névrose traumatique. Nous sommes cependant inquiète des conséquences psychiques que ces mécanismes de défense vont pouvoir produire psychiquement dans la suite de son parcours de vie.

6.2.2.1.8. Vignette clinique « ROMANE »

D'après le récit que nous fait Romane, elle a vécu une vie de famille normale jusqu'au divorce de ses parents alors qu'elle est âgée de 12 ans. Elle commence son histoire de vie à ce moment quand la cellule familiale explose : le père les quitte, la mère sombre dans une dépression importante, la sœur aînée part faire des études et en profite pour fuir la maison. Elle se retrouve donc seule avec un frère qu'elle décrit comme assez résigné. Elle raconte avoir passé toute sa jeunesse à soutenir sa mère, à éloigner, au besoin, le père persécuteur et éviter son propre placement et celui de son frère (menaces proférées par le père).

Chez Romane, ces événements apparaissent comme des changements catastrophiques. Elle a éprouvé le sentiment de ne pouvoir compter sur personne, de ne pouvoir être secourue par quiconque. A la différence des autres sujets, elle a pu avoir une part active et ne s'est donc pas retrouvée totalement impuissante face à la situation vécue. Cette situation familiale l'a, cependant, placée dans un rôle soignant et étayant auprès de sa mère, rôle dont elle n'a pu se départir depuis. Cette relation s'est véritablement transformé en situation d'emprise, puisque Romane se vit comme l'objet de sa mère, objet insatisfaisant donc persécuté.

Dynamique psychique

Le divorce de ses parents au moment de la puberté (12 ans) a réveillé chez Romane de manière inattendue le complexe œdipien : ce n'est plus ici, la mère qui est vécue comme rivale mais la femme avec laquelle le père a refait sa vie. L'effondrement psychique de la mère, épouse-rivale déchue, a donné l'occasion à Romane de se mettre en avant en la dépassant. Elle a trouvé auprès d'elle une place d'objet étayant qui va devenir son identité. En réalité elle a éprouvé sa dépendance aux adultes de manière massive et angoissante à travers l'abandon par le père et la peur du placement par la suite. Elle a répondu à ces angoisses d'abandon en tentant de se rendre indispensable à son tour (auprès de sa mère, de son frère). Elle est malheureusement prise dans un fonctionnement qui la conduit dans une impasse et rend ses relations à sa mère, pathologiques. Ce mode relationnel qui est également le sien avec tout un chacun peut la conduire au sacrifice, à l'abnégation d'elle-même, quitte à se laisser utiliser, abuser par autrui.

Eléments diagnostiques

Romane présente des troubles psychiques divers : crises d'angoisses, dépressions de type anaclitique. Elle se présente en effet comme particulièrement dépendante d'autrui, ayant besoin d'eux pour vivre mais tentent de jouer le rôle inverse du sujet irremplaçable. Ce mode relationnel anaclitique lui offre la place de victime sacrificielle qui lui permet de garder une image non seulement positive mais quasiment pure, sainte. Cette place met à la fois en avant sa dimension en réalité toute-puissante ainsi que son fantasme d'être au centre d'une attention même si celle-ci est de type persécuteur. En réalité, les mouvements agressifs inconscients sont bien présents chez Romane même si elle s'en défend par un mécanisme de formation réactionnelle, assez prégnant chez elle. Elle présente aussi une tendance à la mise en scène et la dramatisation montrant un besoin d'attention massif. Celui-ci lui est nécessaire pour se sentir exister, et s'exprime au travers de traits de personnalités histrioniques. Seule, elle est facilement anéantie, paralysée au sens physique et psychique dans un état moribond. La solitude et la mort semblent en effet aller de pair. Ce n'est qu'en présence d'autrui, sous son regard et parce qu'elle a une place et une importance pour lui qu'elle se sent vivante. Son statut de malade lui offre l'attention dont elle a besoin au travers des équipes soignantes mais malheureusement pas tout à fait la reconnaissance qu'elle attendrait socialement. Tous ces éléments nous permettent d'avancer la question d'un fonctionnement de type limite chez Romane.

La question traumatique

Pour ce qui est de Romane il n'est pas question de névrose traumatique. Nous n'avons retrouvé aucun des signes cliniques.

6.2.2.1.9. Vignette clinique « CHRISTOPHE »

Cet homme a eu une vie difficile dès son jeune âge : enfant « très actif », ayant des difficultés d'apprentissage, il semble cependant d'intelligence normale. Il aurait sans doute été qualifié aujourd'hui d'enfant hyperactif chez qui le besoin de mouvements physiques venait gêner la concentration et les apprentissages. Un handicap physique chez la mère (luxation des hanches) a rendu difficile la gestion d'un enfant aussi turbulent : c'est comme si son hyperactivité compensait d'autant les mouvements limités de sa mère. Or, c'est l'image d'un enfant obstiné, rebelle mais aussi un peu simplet que sa famille s'est faite de lui, c'est pourquoi ses parents l'envoient en pension disciplinaire. Loyal et respectueux envers eux, Christophe justifie avec sincérité ce placement, évoquant l'enfant difficile, hyperactif et têtu qu'il était. Il y vivra de 8 à 18 ans, revenant uniquement aux vacances scolaires.

Christophe n'évoque aucune violence ou abus dans son parcours de vie. Pourtant, celui-ci est marqué par son placement, sur décision parental, dans une institution catholique.

A l'âge de 19 ans, alors qu'il envisage de faire carrière dans l'armée, il est renvoyé chez lui auprès de ses parents malades pour y assumer le rôle de soutien de famille. Ce rôle lui est attribué par les parents et la fratrie. Il y passe quelque temps mais finalement, refusant de se soumettre à ce destin, il quitte la maison familiale, se fâchant avec son père. Il ne le reverra que des années plus tard, peu avant sa mort.

C'est son divorce qui aggravera sa mauvaise réputation au sein de sa famille : enfant difficile, jeune adulte en rupture avec le père, puis époux en échec, il ne peut qu'être vécu comme responsable par sa fratrie des difficultés qu'il rencontre dans la vie. La question du rejet, de l'abandon est donc une question récurrente dans son récit en lien avec une mauvaise estime de lui : toute séparation, dispute, rupture est vécue comme une discrimination, une disqualification. Le poids du regard d'autrui est particulièrement lourd pour Christophe qui s'inquiète beaucoup du jugement qu'on pourrait avoir sur lui. Christophe suppose aisément chez autrui la critique, la disqualification même quand elle n'existe pas. Dans son récit il se dévalue puis tente de montrer ses qualités, notamment sa force de caractère. Il est dans une constante hésitation dans sa relation aux autres : sociable, il aime la compagnie d'autrui d'autant plus qu'elle reste superficielle. Il fuit les relations qui nécessitent une intimité plus importante : son ancien métier de chauffeur routier lui permettait déjà de ne réintégrer la cellule familiale que de manière intermittente.

Dynamique psychique

Il ne manifeste ouvertement aucune colère ou rancune envers ses parents concernant son placement. Il met plutôt en avant ce placement comme une punition méritée dont il a tenté de tirer profit. La culpabilité qu'il éprouve et la mauvaise estime de lui-même sont particulièrement importantes.

Au cours de son placement, il s'est donc adapté à son nouvel environnement, s'y résignant en attendant d'être libre de son destin. Cette notion de liberté lui est chère même si elle est coûteuse : pour elle, il a supporté une rupture de plusieurs années avec son père et a perdu la confiance de sa fratrie, refusant d'endosser le rôle de soutien de famille et de sacrifier ses choix personnels. C'est elle qu'il revendique dans sa vie précaire de SDF : être dans la rue lui permet de ne plus rien devoir, de n'être donc plus asservi par quiconque et en particulier par l'Etat.

Pourtant, la liberté implique la solitude. Or, celle-ci lui est insupportable. Longtemps inconnue de lui, c'est après son divorce qu'il en a vraiment fait l'expérience au travers d'un épisode d'effondrement psychique, renforcée par des problèmes et la quasi absence de sa famille auprès de lui. Dans ce contexte, il s'est trouvé incapable de réagir face à ses difficultés sociales. Il s'est alors senti totalement abandonné par l'Etat comme il l'a été par la famille à plusieurs moments de son histoire.

Aujourd'hui, comme à l'époque de son placement, il tente de voir les aspects positifs de sa situation, d'en trouver des avantages conscients ou non : inconsciemment, survivre lui permet de s'occuper et d'échapper à des angoisses que l'on retrouve dans des défenses de types maniaques. Cette dimension réémerge tout au long de nos échanges : les prises de risques, les problèmes de santé l'ont amené à frôler la mort à plusieurs reprises, donnant de la valeur et du sens à sa vie, lui permettant d'éprouver des sensations.

Dans ses rapports avec autrui, Christophe se montre très sociable. On le sent très en attente d'échange, de discussion. Il dénie cependant tout besoin relationnel ou étayage affectif. Il renverse la situation en considérant que ce sont les autres qui ont besoin de lui : cette stratégie lui permet à la fois de rester en lien avec autrui, sans être obligé d'accepter sa dépendance, ce qui le valorise.

Eléments diagnostiques

Nous sommes typiquement dans une problématique narcissique. Elle tente de protéger l'individu de ses angoisses anaclitiques, de l'en dégager en revendiquant n'avoir besoin de personne.

La question traumatique

Il n'existe pas chez Christophe de signes cliniques faisant référence à un tableau de névrose traumatique.

6.2.2.1.10. Vignette clinique « LAURY »

Laury semble avoir pu bénéficier d'un environnement familial suffisamment bon. Il a vécu jusqu'au début de l'âge adulte avec ses parents et son frère. Au regard de son histoire et de la manière dont il la rapporte, on ne peut pas évoquer de défaillances de la part des adultes, ni parler d'événements traumatiques dans son récit. Malgré tout, nous avons repéré des éléments portant sur des relations familiales complexes avec de nombreuses ruptures : la famille d'origine paysanne a en effet vendu ses terres pour monter des affaires commerciales. De ce premier déménagement qui a provoqué un changement important pour Laury, d'autres se sont succédés au rythme des affaires. A chaque échec, la famille a déménagé, recommençant, une fois encore à construire un projet ailleurs. Il n'associe pas ces déracinements répétés aux défaillances parentales mais à une forme de nomadisme, de « ruée vers l'or ».

Toute la vie familiale tourne autour du travail, des affaires. Elle a été d'ailleurs la principale pourvoyeuse d'emplois pour Laury jusqu'à ce qu'il présente des symptômes psychiques (épisode délirant de type paranoïde) de plus en plus importants, obligeant la famille à signer une hospitalisation sous contrainte que Laury a vécu comme une trahison. Il garde contact avec sa famille mais principalement par téléphone, rarement au travers de rencontres et de visites physiques.

Dynamique psychique

Laury est un homme de 39 ans, sociable mais dont on perçoit les bizarreries de contact et les idées délirantes à thème persécutif. Ces dernières montrent un rapport au monde et à la réalité très décalé. Il semble reprendre pied avec la réalité par moments mais sans éprouver de gêne à l'évocation quelques instants plus tôt d'idées délirantes, signe qu'il a certainement peu de recul sur ses troubles.

Il entretient des relations très à distance d'autrui sans être totalement en rupture de contact : il communique téléphoniquement avec sa famille mais les voit rarement, ne fréquente que quelques rares amies, évite les foules et les hommes. Il ne semble pas souffrir particulièrement de ces stratégies d'évitement relationnel qui, bien au contraire, semblent le rassurer et lui convenir.

Les relations avec la mère sont teintées d'ambiguïté, avec des reproches respectifs mais sous-entendus. Le père, qui a peu de consistance dans son discours, apparaît en arrière fond dans le tableau familial : il est présenté comme un reflet de lui-même, très méfiant, peu enclin à la

communication et aux relations humaines. Les sentiments de persécution de Laury semblent faire aussi la particularité de la personnalité du père et de leurs difficultés relationnelles. Pourtant ce père n'est pas totalement absent puisque Laury a choisi le métier d'éleveur tout comme lui, se passionne pour ce métier et cet environnement dans lequel il se sent à l'aise. Malgré tout, il se montre aussi bien persécuté par le père que par la mère qui sont, par moments, considérés comme néfastes.

Laury tente de garder une image de lui positive qui irait dans le sens des ambitions familiales : il met en avant son esprit d'entreprise, s'en servant comme d'une identité sociale positive. En réalité, ses connaissances s'avèrent limitées et surtout parasitées par son difficile rapport à la réalité. C'est pourquoi il évoque sans cesse des projets professionnels en cours, des formations possibles. L'exemple de son auto-entreprise est édifiante : possédant le permis de voiture, il a eu l'idée d'offrir un nouveau service à la personne permettant à des individus sans véhicule de faire quelques courses, se rendre à des rendez-vous. Son activité n'est évidemment pas ouverte administrativement et il ne diffuse aucune publicité. La seule course qu'il a faite, était pour une connaissance qui ne lui a toujours pas payé son déplacement. Cette activité lui offre cependant l'essentiel, c'est-à-dire l'illusion d'un statut social qui le protège de la disqualification.

Ses projets sont en effet, assez irréalistes tant dans leur ambition que dans leur intérêt : par moments, Laury ressemble à un tout jeune adolescent rêvant sa vie. Il ne semble d'ailleurs par avoir vraiment conscience du temps qui passe et des contraintes qu'il entraîne.

Son rapport au monde de la rue est en lien avec la question de l'errance, qu'elle soit physique que pathologique. Elle se présente, dans son cas, comme une incapacité à pouvoir s'installer quelque part car tout lieu lui est étranger. Elle ressemble finalement à une vaine recherche de sens.

Eléments diagnostiques

Laury présente vraisemblablement une schizophrénie de type paranoïde, c'est-à-dire que les éléments de persécution qui émergent sont particulièrement délirant, incohérent et sans ancrage dans la réalité. En termes de parcours de soin, il n'évoque qu'une seule hospitalisation quelques années plus tôt qui s'est faite sous contrainte, à l'initiative de la famille. De la même manière, il ne bénéficie pas non plus d'une reconnaissance particulière pour ses troubles puisqu'il perçoit le Revenu de Solidarité Active (RSA).

La question traumatique

Dans le cas de Laury, nous ne pouvons pas parler de tableau psychotraumatique. Les différents déménagements qu'il a connus, dont le premier qui l'a arraché à sa maison familiale, sont

pourtant au centre de son discours. Le déracinement, la perte de repères, la perte de cohérence nous paraissent en lien dans le récit de Laury.

6.2.2.2. Attitude du monde des adultes et chaîne traumatique

Après avoir présenté les récits de vie des sujets rencontrés, nous allons aborder la manière dont ils ont vécu l'attitude des adultes envers eux, au moment où des événements dramatiques leur sont arrivés.

Nous avons repéré, dans ces récits de vie, à la fois des situations allant de changements catastrophiques, d'événements bouleversants à de véritables traumas. Parfois, il s'agit de trauma unique (Léon et Albert en lien avec un accident de voiture), de traumas répétés (Claire et Anne autour de violences sexuelles, Vanille, Martin, Mick, autour de maltraitances). Enfin, trois des sujets ont vécu ce que l'on pourrait qualifier de changements catastrophiques. (Christophe, Romane, Laury). Ces événements ont, pour presque tous les sujets (hormis Albert dont nous ne savons rien de son parcours infantile et adolescent), la particularité d'avoir fait effraction au cours de leur minorité. Ainsi les récits de vie décrits, s'originent dans des traumas ou au moins des événements dramatiques.

Les récits montrent que ces événements ont provoqué des changements irrémédiables dans leur vie qui apparaissent comme une chaîne traumatique. Par ce terme, nous entendons un ou des événements traumatogènes premiers qui ont eu des conséquences capables de les amplifier (absence d'aide de secours), de les aggraver dans l'après-coup (ils ont donné lieu à un placement), de leur donner une importance dramatique majeure. Chez les sujets rencontrés, quel que soit le type d'événements vécus, il s'agit d'événements qui ont eu des incidences psychiques et relationnelles importantes puisqu'ils ont entraîné ruptures et abandons. Ces événements sont venus les interroger sur le sens de leur existence, leur fragilité, leur impuissance. Ils les ont conduits à un vécu d'effondrement.

En nous basant sur ce que nous connaissons du récit de vie de chacun des sujets, nous nous proposons de représenter, dans un tableau, le type de traumas vécus, à la source d'une chaîne traumatique et ce, en fonction de la période de vie à laquelle ils y ont été exposés :

Age d'exposition Type de trauma	Enfance	Adolescence	Age adulte
Trauma unique accidentel	Léon		Albert
Traumas répétés intentionnels	Anne Martin Mick	Claire Vanille	
Changement catastrophique	Christophe Laury	Romane	

Les conséquences de ces traumas sur les parcours de vie sont émaillées de séparations, de ruptures, d'abandons. Ils ont un aspect irrémédiable et définitif. Mais ils sont aussi dictés, imposés par autrui, soulevant un sentiment d'injustice face au monde des adultes.

Nous allons, dans la suite de cet exposé, aborder la question de la défaillance qui semble qualifier tant leur fonctionnement actuel que leur parcours de vie ou encore l'environnement dans lequel ils évoluent.

Nous discuterons les défaillances rencontrées chez les adultes entourant les enfants et adolescents qu'ils étaient, pour enfin évoquer les défaillances institutionnelles auxquelles ils ont ou sont confrontés.

Une des premières choses qui frappe dans les récits de vie des sujets interviewés, sont les défaillances des adultes. Par ce terme, nous entendons à la fois l'environnement familial, social mais aussi matériel. Elles ont la particularité d'apparaître de manière récurrente dans leur parcours de vie. Elle est un point commun majeur aux sujets rencontrés. Elles sont liées aux adultes référents eux-mêmes en tant qu'individus mais aussi aux cadres institutionnels dans lesquels ils interviennent. Ces défaillances répétées ont provoqués une chaîne traumatique au travers de nombreuses ruptures rendant difficile la possibilité de se construire sur des fondations stables. Leurs relations interpersonnelles traduisent leur impact.

6.2.2.2.1. Rôles et attitudes des adultes : facteurs aggravants

La défaillance de leur environnement familial a entraîné une suite d'événements que l'on peut qualifier de chaîne traumatique. Les ruptures sont nombreuses, les manquements des adultes récurrents. Que ce soit au cours des événements traumatiques ou par la suite, les récits des sujets rencontrés mettent en scène l'inadéquation des réponses des adultes. Leurs comportements sont évoqués avec force et insistance. Cette absence de secours est liée, soit à l'impuissance des adultes témoins à leur venir en aide, soit à leur indifférence, qui parfois est accompagnée d'une intentionnalité à provoquer de nouvelles violences. Or, tous ces adultes défaillants sont ceux qui avaient en charge de les secourir, les protéger, les (re-)construire.

Nous savons que le comportement des adultes à l'encontre de ce qu'a vécu l'enfant ou l'adolescent, va avoir une importance cruciale sur les effets du trauma. L'absence de secours participe à l'apparition de symptômes psychotraumatiques. Ses conséquences vont avoir un retentissement d'autant plus fort que l'individu est encore immature et dépendant au moment du ou des traumatismes comme c'est le cas chez les enfants et les adolescents.

Pourtant, les données recueillies ne montrent pas tout à fait le même impact selon les raisons qui ont rendu les adultes incapables d'apporter leur aide.

6.2.2.2.1.1. L'impuissance

L'impuissance des adultes à leur venir en aide est première attitude rencontrée par les sujets. C'est la situation qui apparaît aux sujets comme la moins insupportable car elle n'est pas liée à une volonté d'abandon. Les adultes incriminés sont souvent excusés, leur souvenir comme leur amour sont ainsi protégés, magnifiés, idéalisés. Quand ces adultes sont les parents, les sujets en conservent une image relativement protégée. Ils trouvent d'autres coupables pour évacuer leur colère : c'est le cas de Martin, exposé aux violences intrafamiliales. Sa mère, tout comme lui, victime des violences du père, ne pouvait se protéger qu'en quittant la maison avec Martin. Elle n'apparaît cependant pas comme une simple victime puisqu'elle était en capacité de se défendre par moments : elle-même buvant, elle montrait parfois des comportements agressifs et dangereux (elle a, au cours d'une dispute supplémentaire, menacé très sérieusement le père d'un couteau). Elle porte ainsi une partie de la responsabilité qui dédouane un peu le père. Tous deux cependant sont peu incriminés, peu remis en question. Ils apparaissent en effet dans le récit de Martin comme pris, malgré eux, dans une relation de couple destructrice dont ils sont les proies. Impuissants à en sortir, à se protéger eux-mêmes et encore moins à protéger leurs enfants, ils apparaissent comme victimes de leur histoire de vie. Martin évoque ses parents avec respect, ne leur faisant ouvertement aucun reproche. S'il évoque à demi-mots les infidélités récurrentes de la mère, il préfère retourner ses reproches sur les autres femmes qu'il stigmatise et juge comme des mères indignes et des épouses infidèles.

Mick parle peu de sa mère mais il est aisé de percevoir son ambiguïté : si elle n'a pas su protéger ses enfants c'est qu'elle était elle-même victime de violences. Pour cette raison, il ne peut l'accabler. Des années plus tard, il la retrouve, espère retrouver une vie familiale qui lui a toujours manqué mais constate avec déception qu'elle est toujours aussi défaillante. Il préfère ne plus être en lien avec elle et couper toute relation plutôt que de la vivre comme coupable.

Concernant Christophe, ce sont ses parents eux-mêmes, se sentant en difficulté éducative, qui ont été à l'origine de son placement. Il s'agit ici d'un placement à la demande et à la charge des parents, dans une institution privée, réputée pour cadrer et éduquer des enfants difficiles (elle existait autrefois sous le terme de « pension » voire « pension disciplinaire », comme dans le cas de Christophe). Il n'évoque aucune révolte, amertume, ou colère vis-à-vis d'eux et présente ce placement comme un bienfait. Il leur reste loyal, au prix de sa propre estime : pour qu'ils ne soient pas reconnus coupables de leur défaillance à gérer l'enfant qu'il était, il préfère se vivre comme un enfant difficile, impossible à élever. Cette logique est renforcée par le fait qu'à part lui, toute sa fratrie a été élevée par les parents.

Romane quant à elle s'est retrouvée prise au milieu du conflit parental dont la mère est vécue comme victime. C'est non pas la mère qui se propose comme soutien de ses enfants au moment du départ du père mais elle-même, la fille, qui se porte au secours de sa mère. Dans cette situation où les rôles intergénérationnels sont inversés, dans une famille qui semble fonctionner dans le non-dit, elle se retrouve prise au piège de cette relation pathologique à sa mère qui devient un élément de persécution. L'incapacité de Romane à s'émanciper de cette relation, est liée à l'image d'une mère abandonnée par le père, dont l'impuissance donne à Romane la possibilité d'endosser un rôle important.

Dans le cas de Léon ce sont les institutions (juge des enfants) qui accusent la tante de défaillance et la rendent impuissante à lui venir en aide. Si le décès de ses parents explique le placement judiciaire, celui-ci est vécu comme injuste et insupportable dès lors que la tante réclame sa garde. Le placement n'est donc pas une protection pour lui mais une injustice venant se surajouter à celle d'avoir perdu sa famille. La tante, désarmée face à la justice, est préservée dans son amour tandis que la colère est déversée du côté institutionnel vécu comme indifférent.

6.2.2.2.1.2. L'indifférence/ la négligence

La seconde raison qui a rendu les adultes incapables de leur venir en aide, met en avant leur négligence ou leur indifférence. Cette situation induit de n'être ni entendu, ni compris et

produit le sentiment d'être nié en tant que sujet : ils peuvent se vivre comme non-humanisés, objectivés.

C'est d'ailleurs ce que l'on retrouve dans le récit de vie de Mick. Il décrit sa vie en institution et parle de ce collectif d'enfants qui y vivaient « en meute ». Ce terme, qui appartient au registre animalier, montre la difficulté à être reconnu comme individu. Nous retrouvons cette notion d'indifférence/négligence quand il est question de changer constamment Mick d'institution, lui refusant de cette manière la possibilité de se stabiliser et se construire.

Le récit de Martin rend compte de l'indifférence existant autour de la situation familiale. Les rues du village où il trouvait parfois refuge avec sa mère semblent vides de ses habitants. L'indifférence est réitérée par l'instituteur installant Martin au fond de la classe et ne cherchant à lui inculquer aucun apprentissage. Elle est de nouveau en acte au travers des éducateurs qui ne semblent tenir aucun compte de son parcours et de ses difficultés.

Romane la rencontre chez sa sœur aînée qui préfère fuir la maison familiale au moment de la séparation des parents, abandonnant de fait sa fratrie à la dépression de la mère. Elle est identique dans le récit de Léon dont le père génétique et la sœur aînée ont tout deux refusé sa garde, le condamnant à être placé en institution.

6.2.2.2.1.3. Violences et complicité

La troisième et dernière raison qui a conduit les adultes à ne pas leur porter secours, est liée au fait que certains adultes sont eux-mêmes à l'origine de violences ou en sont activement complices. Or, ces adultes ont la particularité d'avoir eu pour rôle de les aider, les protéger. Il s'agit d'adultes envers qui ils étaient dépendants et sans lesquels ils ne pouvaient survivre. Dans cette catégorie, nous avons regroupé non seulement les adultes à l'origine du ou des traumatismes initiaux mais aussi ceux responsables de la reproduction de ces traumatismes par la suite.

Léon a dû subir les maltraitances d'une famille d'accueil dans laquelle on l'a placé plusieurs années. Vanille a enduré les coups de son compagnon dont elle était matériellement mais aussi affectivement dépendante. Le beau-père de Mick tout comme le père de Martin les ont exposés à la violence et la terreur. Le grand-père d'Anne, avec la complicité active de la mère, a abusé d'elle pendant des années tout comme le père adoptif de Claire.

6.2.2.2.2. L'expérience de l'enfermement et défaillances institutionnelles

Presque tous les sujets ont fait l'expérience, au cours de leur enfance, adolescence ou début d'âge adulte, de placements, pour la plupart judiciaires. Ceux-ci répondaient à une nécessité de protection qu'ils soient à caractère social (Léon, Mick, Anne, Martin, Christophe, Claire), à

caractère plus éducatif voire carcéral (Mick, Léon) et/ou psychiatrique (Claire, Anne, Laury, Romane). Seuls les récits de vie de Vanille et Albert ne font pas référence à un quelconque enfermement que ce soit. Néanmoins, il est à considérer que ces sujets n'ont pu être interviewés qu'une seule fois, ce qui n'a pas permis d'explorer pleinement leur histoire de vie.

Si ces placements répondaient, au départ, à une nécessité de protection, la manière dont ils se sont déroulés, ont accentué l'aspect déjà fortement traumatogène de leur histoire. Les sujets interviewés ont pu vivre alors ces placements comme douloureux, injustes, violents. Ils se sont transformés, dans leur vécu subjectif, en une expérience d'enfermement (Mick, Martin, Laury...). C'est plus particulièrement le cas des placements à caractères sociaux-éducatifs.

6.2.2.2.1. Vécu subjectif du placement

Lorsqu'ils ont été séparés de leur environnement affectif, même si celui-ci était « insuffisamment bon », ils vivent le placement comme une punition injuste : Mick, placé pour maltraitances graves de la part de son beau-père, a été séparé de sa mère mais aussi et surtout de sa fratrie. Christophe a été placé par des parents qu'il affectionne pourtant. Martin a été séparé d'un couple parental que la misère sociale, la violence conjugale et l'alcool rendaient certes défailants mais avec qui il existait une réelle affection. Léon a été placé plutôt que confié à sa tante, substitue de la mère décédée et sa seule source d'affection. Laury a été, au début de l'âge adulte, hospitalisé par sa famille avec laquelle il était très lié et dont il était encore très dépendant.

D'autres sujets ne se plaignent pas de ces placements : il a éloigné Anne d'une mère inaffectueuse et complice d'un grand-père incestueux. Elle lui a permis d'être placée dans une famille d'accueil étayante et structurante avec laquelle elle est restée en contact. Claire n'évoque pas les années de placement avant son adoption comme une situation douloureuse : née sous X, elle n'a jamais connu sa véritable mère. Pour Romane, les lieux de soin, loin d'être vécus comme des lieux d'enfermement sont considérés comme des refuges lui permettant d'échapper à une mère trop présente : il est vrai qu'elle fait exception aux autres sujets puisqu'elle n'a pas été placée en institution à caractère social quand elle était mineure.

Pour ces sujets, le placement a fait d'eux des individus à part, exilés, relégués. On peut évoquer ici la notion de « désolation » comme une expérience d'arrachement, de déracinement d'abandon radical dont parle H. Arendt (1951) Nous reviendrons plus tard à la difficulté des sujets que nous avons rencontrés, à se sentir appartenir au monde, et leur tendance à s'en tenir à l'écart.

Cette vie en institution, que les adultes leur ont imposé dans un souci de protection et d'éducation, ne leur a que rarement permis de recevoir l'affection dont tout enfant doit bénéficier, ni d'être entendu dans leurs besoins particuliers. Seule Anna peut-être, a pu être investie par sa famille d'accueil. C'est en cela que les institutions sont vécues comme déficientes par les sujets. Elles viennent faire écho aux défaillances individuelles des adultes. Par extension, c'est la société toute entière qui est reconnue comme telle.

Léon a dû faire face non seulement au deuil de sa famille mais aussi au placement décidé par le juge. Il n'est pas seulement arraché à sa vie de petit garçon par un trauma accidentel mais aussi par une décision de justice qu'il vit comme incompréhensible.

S⁵ : « Mais heu, moi j'aimerais bien revenir sur ce que ressent un petit garçon de 5 ans alors, sous l' choc de...l'accident... »

Léon : ben l' choc de perdre ses parents quoi !

S : de perdre ses parents, ses frères, ses sœurs et d'être le seul survivant, c'est pas...

Léon : ça c'est l'premier choc parce que le deuxième choc c'est quand on vous dit qu'on va vous mettre dans une famille d'accueil...

S : alors que vous avez une sœur...

Léon : ...ça, à 5 ans j'm'en rappelle, ça j'm'en rappellerai toujours, c'est...pourtant on dit qu'à 5 ans on oublie, que quand on grandit, on oublie mais ça j'oublierai jamais : c'est quand ma tante a voulu m'prendre, qu'on lui a dit non...

S : qui lui a dit non ?

Léon : c'est l'juge.

S : c'est l'juge. Vous étiez là ce jour là ?

Léon : ouais !...et qu'en fait, elle m'dise « ben non, tu pars pas avec moi »...

S : qu'est ce que vous avez ressenti vous ?

Léon : en fait du dégoût, du dégoût parce que en même temps j'perds mes parents et en même temps on m'refuse d'aller là où j'veux aller quoi ! Moi j'voulais pas aller en foyer ou en famille d'accueil. Rien j'voulais pas ! Et en fait on m'a mis dans une famille d'accueil où ça c'est hyper mal passé quoi ! »

Léon décrit peu ses émotions mais l'on perçoit aisément le désespoir, l'angoisse, l'arrachement qu'a provoqué la décision du juge. Le sentiment d'horreur de ne pas être entendu, de ne pas être pris en compte dans la décision était très fort et l'on comprend que la relation avec la famille d'accueil n'ait pas été bonne. Ce passage est en lien avec sa relation à l'Etat, à la justice. Il représente même l'origine de ces relations conflictuelles.

Il ressort des données que, même pour Christophe qui ne revendique aucune injustice dans son placement, tous se sont sentis livrés à eux-mêmes avant qu'ils ne s'en aient la capacité. Cette confrontation à leur propre vulnérabilité est d'autant plus angoissante que personne ne semble en tenir compte. Ils se décrivent au sein de ces institutions collectives, habités par le sentiment d'être seuls au monde, en plus de celui d'avoir été abandonnés et/ou trahis.

⁵ Cette initiale correspond à celle de la chercheuse.

Mick laisse entendre le soulagement qu'a été, au départ, ce placement, car il a mis fin à la maltraitance. Il s'attache même à un éducateur à qui il se confie intimement. A ce moment, on voit bien que pour lui et malgré son parcours, la confiance en l'adulte est encore possible. Pourtant, il souffre d'avoir été séparé de sa fratrie. Seul son frère handicapé est, dans un premier temps, placé dans le même foyer que lui. La culpabilité est présente chez Mick dont la situation a déclenché le signalement. Le sentiment de solitude est éprouvé par le manque, non pas de sa famille, mais d'une famille qui serait la sienne. Le sentiment d'être seul au monde survient quand il réalise que son éducateur ne pouvait, de par sa position de professionnel, lui rendre pleinement l'affection qu'il lui portait. L'attachement de cet éducateur envers lui est alors vécu comme falsifié. En effet, les professionnels chargés de les éduquer (éducateurs ou famille d'accueil) sont financièrement dédommagés pour exercer ce rôle : il ne s'agit pas d'un acte gratuit, sans attente de retour. Les enfants et adolescents qu'ils étaient ne sont pas investis par l'adulte comme des parents habituels doivent le faire, c'est-à-dire par amour.

Mick : « puisque vous avez un interlocuteur avec qui vous avez confiance quand vous avez 7 ans. Vous lui parlez. Vous lui confiez votre cœur, votre âme, vous avez des affinités après ! Vous n'avez pas la conscience d'un adulte qui lui, interlocuteur, qui fait son travail certes avec amour ou c'est qui veut mais il n'a pas...si vous voulez, s'il a du sentiment il peut pas l'montrer, il peut pas montrer un sentiment plus qu'un autre, on est tous traité avec la même enseigne...

Ce passage met en avant le manque d'investissement affectif ressenti par Mick de la part de son éducateur qui est accentué par le collectif. Il explique le sentiment d'avoir été noyé dans le groupe des enfants placés, rendant son individualité inexistante.

La défaillance des institutions ressentie, provient donc d'une part de ce manque d'investissement affectif des adultes. Ces enfants ont manqué d'un environnement suffisamment bon, capable de les investir affectivement, narcissiquement. Cyrulnik (2001) évoque le problème de ces institutions qui enferment finalement ces enfants dans des représentations et empêchent ainsi la rencontre qui éveille.

La défaillance provient d'autre part des manquements des institutions elles-mêmes. Car que dire de ces placements où se sont jouées ou rejouées de nouvelles maltraitances ! Elles confortent les sujets dans l'idée que le monde des adultes est désespérément menaçant et qu'ils ne sont en sécurité dans aucun lieu.

Ce fut le cas pour Léon dont la famille d'accueil semble n'avoir fait aucun cas de ce qu'il avait traversé et des conséquences psychiques qui pouvaient en découler : c'est par la brutalité et l'humiliation qu'on tentait de l'éduquer, à mille lieues de ce qui faisait son histoire et son individualité.

S : « ça s'est super mal passé ?

Léon : super mal passé ! Pas loin hein ! J'suis resté dans N au début.

S : mal passé parce que c'était pas des gens... ?

L : ben en fait, ohh ! Au début c'est tout gentil oh bah ouais !! P'tit garçon...en fait y' avait une fille de mon âge et des enfants plus grands. Au début j'me disais, ça va être bien mais bon...premier Noël heu...un cadeau...par rapport aux autres plein d'cadeaux...j'ai eu un grand souci ben en fait heu...j'faisais pipi, j'ai fais pipi au lit très tard. De m'faire laver les draps en plein hiver dans la glace...j'trouve ça un peu...pis d'avant l'éducateur, ils faisaient style de rien...j'avais beau dire moi j'fuguais hein ! J'ai fugué hein ! Moi j'ai fugué d'chez eux j'avais heu...6-7 ans.

S : et vous êtes resté chez eux longtemps ?

L : oui quand même hein, ils m'ont laissé un bon moment : ils m'ont bien laissé 5...ouais, 5 ans, bien 5 ans. »

Il présente sa famille d'accueil comme injuste, indifférente à ce qu'il ressentait, sans aucune compassion pour des symptômes marquant sa souffrance. Il décrit, là encore, la surdité des professionnels de l'aide sociale à l'enfance. Sa vulnérabilité est énorme : il est conscient de ne pouvoir se défendre seul et ne trouve aucun soutien de la part des adultes. Sa seule issue est donc le passage à l'acte au travers de fugues qui débutent très tôt. Malgré cela, il est laissé dans la famille d'accueil pendant plusieurs années.

Quand Mick évoque l'institution dans laquelle il a passé son adolescence de (11 à 18 ans), nous aurons la curiosité d'aller rechercher sur internet des informations. Il s'agissait pour nous de répondre à un besoin de vérification des dires de Mick. Nous savons que l'un des effets contre-transférentiel des traumatismes et la remise en question par l'auditeur du récit fait par l'utilisateur. Nous ne voulions pas totalement croire à son récit et avons eu besoin de nous appuyer sur des éléments de réalité extérieure. Cette mise en doute est la même que celle qui a saisi l'ensemble des professionnels questionnant sur son identité. L'un d'eux a également fait des recherches sur Internet pour vérifier son identité...

Et nous retrouverons en effet les traces de cette institution : les témoignages d'anciens pensionnaires la présentent comme un lieu de détention et de maltraitance faisant écho à ce que Mick nous a décrit :

Mick : « et pis je m' dis j'ai pas ma place là d'dans, dans ce truc quoi ! (rires) et pis j'comprends toujours pas !...c'est ça d'laisser enfermer pendant 13 ans des enfants comme ça, pendant des années comme  a...(rires) nous on est là et voilà ! On débarque !

S : mais enfermé, vous alliez quand même à l' cole vous alliez... !

Mick :   l' cole ? non rien ! jamais ! j'ai dit c'est enfermé c'est enfermé !

S : mais pourquoi enfermé ? c'était un centre fermé ?

Mick : parce qu'on sort pas d'la structure, on sort pas d'la structure ! c'est centre éducatif spécialisé !

S : centre éducatif spécialisé !

Mick: centre éducatif spécialisé Saint B. (rires) ça rigole pas ! C'est entre V. et B. et vous êtes en-fer-mé !

S : vous aviez quel âge ?

Mick : ah ben après ils m'ont...donc de 11 à 17 ans et demi quoi !

Les défaillances institutionnelles auxquelles les sujets font référence, sont liées à deux aspects : à la fois les défauts d'affection et d'attention liés à la problématique du placement lui-même mais aussi aux dysfonctionnements des institutions. Celles-ci sont liées à l'histoire singulière de chacune mais aussi à l'histoire politique des institutions pour mineur en France que nous allons présenter ci-dessous. Ces défaillances institutionnelles n'ont que peu permis aux sujets rencontrés de bénéficier du soutien des adultes et ce, au-delà des événements traumatiques qu'ils ont vécus. Ces soutiens, facteurs de protection, facteurs de résiliences sont pourtant fondamentaux. Boris Cyrulnik évoque la résilience « comme un processus, un ensemble de phénomènes harmonisés où le sujet se faufile dans un contexte affectif social et culturel » (2001 p. 259). Il met en avant l'importance de l'évolution de l'environnement où l'enfant blessé peut trouver des appuis pour se reconstruire. Malheureusement, nous dit-il, les institutions font rarement résiliences, entre autres, du fait que ce sont des lieux statiques.

6.2.2.2.2. Histoire des structures d'accueil pour enfants placés

Ces institutions ont hérité du poids des institutions pénitentiaires qui ont été réformées après la seconde guerre mondiale. Issues de conceptions religieuses et politiques, ces institutions, nées dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle envisagent l'enfant comme une âme à forger, à sauver. La notion morale y est forte, le fonctionnement est de type carcéral.

Eric Pierre, historien (2003) qui a étudié le fonctionnement de ces établissements pénitentiaires sur près de 80 ans (1850- 1914), s'étonne du peu de changement qu'ont connu ces structures. Il rapporte qu'à la colonie pénitentiaire de Mettray, en Touraine, le règlement fut le même pendant tout le siècle que traversa cette institution (1839-1937) et ce, malgré les mutations de la société, les nouvelles conceptions et connaissances liées à la psychanalyse, ou encore les modifications juridiques (1912 et la création de tribunaux pour enfants et adolescents).

Ces lieux furent au départ (1840) créés pour éduquer de jeunes délinquants, les sortir de prison et leur offrir une éducation et une morale. A partir des années 1850, des entrepreneurs privés sont encouragés par l'Etat qui ne peut les créer lui-même, à ouvrir des établissements. L'administration pénitentiaire accepte mal cette situation. Pendant de nombreuses années, la rivalité entre la pénitentiaire et les établissements privés occupe toutes les énergies et ne permet pas l'amélioration des conditions de vie des jeunes. « De ce long combat, l'intérêt des enfants est presque systématiquement absent. Si l'administration parfois, dénonce la cupidité

des directeurs d'œuvres ainsi que les privations et les violences subies par les jeunes détenus, ce n'est presque jamais pour les faire cesser » (Pierre, 2003, p. 52).

A la fin du 19^{ème} siècle, les établissements publics sont plus nombreux que les privés à gérer les établissements de correction. A l'aube de la première guerre mondiale, les établissements correctionnels privés ne sont plus qu'au nombre de 8. Ceux-ci vont alors se tourner vers de nouvelles problématiques avec l'assistance publique. Il faudra attendre l'ordonnance de 1948 pour voir enfin la fermeture de ces établissements. Reste le poids de l'héritage de ces établissements de l'éducation correctionnelle que l'on ressent dans les récits de Christophe mais surtout de Mick.

L'exemple particulier de l'institution dans laquelle ce dernier a été placé en est en effet une bonne illustration : fondée par une congrégation de sœurs à la fin du 19^{ème} siècle. Elle est destinée à l'éducation des jeunes garçons envoyés en correction par application de l'article 66 du code pénal. Malgré les difficultés, cet établissement survit et devient un centre éducatif spécialisé qui accueille des jeunes issus de la Protection Judiciaire de la Jeunesse (PJJ) mais aussi de l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE). A ce jour, si les sœurs ont été remplacées par un personnel éducatif, l'établissement présente toujours des dysfonctionnements et fait, à temps régulier, la Une des faits divers locaux.

6.2.2.3. Ruptures familiales et place dans la génération

6.2.2.3.1. Substituts parentaux

Nous partageons l'idée de Boris Cyrulnik (2001) qui présente les substituts parentaux comme des facteurs de résilience. Certains points d'appui sécurisant sont repérés mais semblent peu consistants dans leur récit, ou en tout cas très à distance. La question de la confiance en un adulte référent pourrait être la cause de cette situation : même s'ils ont pu bénéficier de substituts, ils ne se sont jamais autorisés à investir totalement et pleinement ces relations. Si elles le sont, elles restent uniquement investies sur le plan imaginaire.

Léon semble avoir investi des substituts parentaux après le décès de sa mère et de son beau-père et ce, malgré l'abandon de sa famille paternelle et le refus des autorités de le confier à sa tante. Cette dernière a pris une place très particulière : plus qu'un simple substitut, elle est devenue sa mère, transposée à cette place d'autant plus aisément qu'elle était la jumelle homozygote. Cette ressemblance physique a conduit Léon à nier partiellement la mort de sa mère. La tante/mère est magnifiée, mystifiée au point de n'avoir d'autre raison d'être que son sacrifice pour lui. Cette idéalisation tend d'après nous à cacher de manière défensive, les doutes qui ont pu émerger pour que jamais, au cours de ses treize années de placement, elle n'ait pu obtenir sa garde. Il avait sans doute besoin, ce qui semble toujours le cas dans l'actuel,

de l'imaginer dévouée à son destin, prête à tout pour le sauver. Enfin, Léon évoque un homme qu'il qualifie de « papa de rue », qui l'a guidé dans les premiers temps de sa vie dans l'errance. Il est toujours en lien avec lui mais ne le voit que rarement.

Mick dès son placement, a fortement investi un éducateur, dont le départ et le remplacement ont provoqué une véritable rupture. C'est lui qui refusera par la suite toute relation affective et de confiance avec un adulte. A sa majorité, il découvrira que son géniteur s'était présenté à l'ASE mais que, n'ayant aucun droit, les autorités ont tenu ses démarches secrètes. Il sera profondément déçu par cette rencontre sans doute arrivée trop tard. Il a depuis, pris acte du fait qu'il ne pourra combler ce qui lui a manqué le plus : à savoir, une famille. Il paraît donc impossible et inenvisageable que quiconque puisse se substituer à ses membres. Dans son fonctionnement relationnel, il se tient toujours très à distance d'autrui pouvant faire montre d'agressivité quand le rapproché lui devient insupportable. Malgré tout, il évoque cependant un ami, un « père », prêtre catholique qu'il ne rencontre pas souvent mais dont il possède la clef de la chapelle. Il lui suffit que cet homme le sache vivant quelque part.

Claire après avoir été abandonnée à sa naissance par une mère dont elle fantasme soit le viol, soit la prostitution, a vécu des violences graves de la part de son père d'adoption. Les grands-parents ont cependant servi de substituts parentaux et semblent un point de repère fixe et bienveillant et son seul lien avec sa famille avec qui elle est en rupture. Elle évoque d'ailleurs son bien-être quand elle est en relation avec des personnes âgées, leur âge la protégeant sans doute de possibles actes de violences : elle peut donc relâcher sa vigilance quand elle est en leur présence.

Au départ du père, Romane s'est retrouvée seule à soutenir une mère dépressive, prenant alors une position d'adulte protectrice face au père vécu de manière quasi délirante comme persécuteur. Elle n'évoque aucun soutien, ni aucun substitut : elle se considère elle-même comme étant devenu objet de soutien, au point de se sacrifier en tant que sujet. Elle se positionne toujours dans ses relations interpersonnelles comme aidante. Pourtant, les troubles psychiques qu'elle a développés induisent sa prise en charge par les services de psychiatrie. Elle peut ainsi mais uniquement ainsi, retrouver une position de sujet vulnérable, qu'il convient de protéger.

Anne a renoué un lien très fort avec son père au cours de son adolescence, mais reste très en difficulté dans sa relation avec sa mère dont l'amour et l'attention lui manquent mais qu'elle vit comme destructrice et dangereuse. Le père est donc idéalisé quand la mère est coupable de

toutes les fautes. Ils sont renvoyés face à face en deux camps qui s'affrontent. Elle n'entretient cependant avec son père et sa famille paternelle que des liens distants. Elle se vit comme intouchable, contaminée, vecteur de malheur. Elle évoque cependant sa famille d'accueil avec laquelle elle est toujours en relation. Ils ont véritablement servi de substituts parentaux. Demandeuse de soutien, elle a accepté une mise sous protection par l'intermédiaire d'une tutelle qui lui permet, grâce à l'attribution d'un appartement, de ne pas vivre dans la rue.

Vanille quant à elle, a, très jeune, quitté sa famille pour vivre en concubinage. De ses relations familiales elle ne garde aucun souvenir. De cette première relation conjugale, (elle avait 15 ans) il ne lui reste que les violences subies par cet homme plus âgé qu'elle. Elle ne s'appuie actuellement aucunement sur sa famille malgré le fait qu'elle soit enceinte et sans logement. C'est sur son ami uniquement qu'elle puise une très relative réassurance. Celui-ci apparaît dans son récit non pas comme substitut paternel mais comme substitut fraternel.

6.2.2.3.2. La fratrie

Il nous paraît important d'évoquer la rupture avec la fratrie dans leur parcours de vie. Celle-ci apparaît sous-jacente mais particulièrement importante dans les récits de vie. Elle émerge dans plusieurs situations : dans quelques situations rencontrées, les sujets sont les derniers nés. Quand la situation familiale se dégrade, s'aggrave, les aînés tendent à fuir. Le sentiment d'abandon est important. La colère est souvent évoquée. Pour Léon ou encore Romane, l'abandon par leur aînés alors qu'ils sont en situation de détresse, provoque des sentiments très violents et très hostiles. Ces aînés sont alors renvoyés et assimilés aux adultes non fiables. Ils sont intégrés à la catégorie des « indifférents ».

Quelle que soit leur place dans l'ordre de naissance, les conséquences concrètes des situations dramatiques traversées vont provoquer la séparation d'avec les frères et sœurs. Or la fratrie est une entité particulière chez un enfant ou un adolescent. Elle est un double qui n'appartient pas au monde des adultes. En cela, une compréhension et un soutien sont possibles, espérés, attendus. Sa perte par dislocation de la famille (fuite des aînés, placement en des lieux séparés, décès) provoque une souffrance importante et durable : le frère ou la sœur est un autre « je », capable de compréhension de par son statut d'enfant/adolescent mais aussi parce qu'il a traversé les mêmes événements traumatiques que soi : il est un témoin des événements et de ce qui m'est arrivé. La séparation de la fratrie provoque des angoisses importantes rajoute TGR Bower (cité par Roussillon, 2008) car les autres enfants de la famille sont les partenaires privilégiés, objets premiers d'une communication idiosyncratique. Elle est parfois source de culpabilité comme pour Mick : parce que son état de santé a révélé la situation de violence

intrafamiliale, il est à l'origine de l'éclatement de ses membres et ainsi de la dispersion de la fratrie.

6.2.2.2.3.3. Repères et place dans la génération

Malgré des parcours complexes, de multiples intervenants et surtout, malgré les défaillances familiales, aucun des sujets ne fait de confusion sur les places symboliques qu'occupent ces différentes figures parentales : géniteurs, parents ou substituts sont distingués et considérés comme tels. Même dans le discours de Léon qui dénie la mort de sa mère en investissant comme telle sa tante, il n'y a pas de réelle confusion dans son esprit sur la place générationnelle de celle-ci. Ni même chez Mick que son beau-père a reconnu et élevé, la place du père-géniteur est conservée. Enfin chez Martin, le père reste père malgré les doutes sur sa place de géniteur.

En ce qui concerne leur propre place de parents, ils se montrent eux-mêmes en difficulté, défaillants puisqu'ils sont dans des situations de parentalité qu'ils n'assument pas vraiment, dont ils se retirent ou qu'ils refusent, et ce parce que trop inquiets de leurs capacités éducatives et relationnelles mais non pas par désintérêt affectif. Ils sont parfois remis en question et jugés par la société devant laquelle ils doivent se justifier. Seul Christophe, qui a plus que les autres, bénéficié d'une famille cadrante, a pu investir cette position de père, même si son divorce ne lui a pas permis d'élever ses filles au quotidien.

6.2.3. La relation à autrui et à la société

"Society, you're a crazy breed

I hope you're not lonely without me.

Society, crazy and deep

I hope you're not lonely without me."

Eddie Vedder *Society*, 2008 (issu de la B.O. du film *Into the wild*)

Les sujets avec lesquels nous nous sommes entretenue, évoquent donc des déceptions humaines répétées qui donnent du sens au fait qu'ils ne croient plus, ni en l'aide possible d'autrui, ni en leur propre chance : ces déceptions entraînent le désespoir. A travers ce terme de désespoir, il est question d'un espoir déçu, et par conséquent d'un espoir qui a existé et dont les sujets sentent encore la trace, la présence. Ce désespoir est en lien avec des événements dramatiques et leurs conséquences traumatogènes au cours desquels l'attitude des adultes (absence de secours, violences, indifférence, incompréhension) a fait vaciller leur foi en leur environnement social. La question de l'alliance avec autrui et avec le corps social va être mise en avant.

On peut comprendre cette question du désespoir en se tournant vers le concept de contrat narcissique proposé par P. Aulagnier (1975) : ce concept fait référence à la place que prend le registre du socio-culturel sur la fonction métapsychologique : il est un des facteurs qui va agir sur le mode d'investissement du couple parental sur l'enfant. Pour Aulagnier, le discours social, comme le discours parental, projette sur l'enfant, avant même sa naissance, la place qu'il devra occuper afin de transmettre à son tour le modèle socio-culturel. Ce contrat est un pacte d'échange qui garantit au sujet la reconnaissance du groupe, à condition que le sujet mêle sa voix à celles des autres pour répéter un fragment d'une histoire fondatrice, mythique, originaire, fragment répété avant lui par un prédécesseur dont il a hérité la place. En mêlant sa voix à celles du groupe, le sujet accepte ce que le discours propose comme certitude sur le passé (les origines, les fondements) et les lois qui en découlent. C'est grâce à ce discours que l'enfant va pouvoir s'éloigner du couple parental en trouvant le moyen de se projeter dans l'avenir sans pour autant perdre ses repères identificatoires. Car, croire au discours de certitude sur le passé, permet de croire à une vérité sur l'avenir... modèle du passé et modèle du futur sont donc liés.

Ce contrat narcissique vaut quand les relations familiales et sociales fonctionnent correctement. Certaines situations font rupture dans le contrat narcissique. Aulagnier évoque des situations qui ont ramené le couple parental à une position de victime exploitée, exclue par la société, position qu'il va retransmettre dans son discours et dans ses injonctions à l'enfant. En effet, la relation du couple à son milieu social (la société ou le sous-groupe culturel) va avoir une influence et un rôle sur le destin de l'enfant : s'il y a conflit entre le couple et son milieu, cela « risque de confirmer pour la psyché infantile l'identité entre ce qui se déroule sur la scène extérieure et sa représentation phantasmatisée d'une situation de rejet, d'exclusion, d'agression, de tout-pouvoir. » (Aulagnier 1975, p. 183-184). Le contrat narcissique peut être rompu soit par le refus des parents d'y adhérer, soit en lien avec la réalité sociale (situation d'exclusion sociale). L'enfant trouvera alors difficilement les supports extérieurs permettant l'autonomie de son « je ».

Une autre situation peut faire rupture pour Aulagnier. Elle recouvre les situations où le corps est attaqué comme nous avons pu le retrouver dans les récits des sujets et nous ramène bien évidemment aux traumatismes traversés qu'ils soient accidentels ou intentionnels. Pour nous, c'est principalement ce désespoir, cette perte de foi en l'environnement qui entraînerait une difficulté dans la confiance, l'alliance relationnelle à autrui. Il serait à la source du sentiment de persécution où le sujet parce qu'il ne peut pas faire confiance, n'a d'autres alternatives que la méfiance et la recherche de protection vis-à-vis de la relation à autrui.

6.2.3.1. Le registre de la persécution

Cette difficile alliance sociale dérive vers un discours de méfiance à la dimension paranoïaque/paranoïde allant même jusqu'à une construction délirante pour trois des interviewés.

6.2.3.1.1. L'abus de pouvoir

Les femmes apparaissent dans les propos de Martin comme détentrices du pouvoir. Il évoque dans le passage ci-dessous la manière dont il est, en particulier, persécuté par elles. Ici, il s'agit de son ex-amie. Il situe en effet le début de ses difficultés au moment de leur rupture. Il les explique au travers des « mauvaises ondes » et « des mauvais sorts » dont elle le submergerait. Ce mode explicatif proche d'une construction délirante peut être compris comme une manière de conserver, avec cette femme, un lien imaginaire, même s'il est de nature à le persécuter, et ce, afin de se sentir encore exister pour elle.

S : « ...vous avez l'impression que ça a changé depuis combien de temps ?

Martin : ppfff...ça a changé depuis...pour moi...ça a changé depuis que la fille que j'avais avant, qu'a profité de moi...moi j'pense que ça a changé depuis qu'elle m'a, depuis qu'elle m'a...depuis qu'elle m'a...depuis qu'elle m'a...

S : depuis qu'elle vous a fait un mauvais coup ?

Martin : ouais...

Martin : c'est vrai qu'elle me...elle m'jette des sorts !

S : elle vous... ?

Martin : elle m'jette des sorts.

S : elle vous jette des sorts. Cette femme là ? C'est elle, les ondes négatives ?

Martin : ouais ».

Dans le discours d'autres sujets, la persécution provient effectivement pour eux aussi, de groupes ou de personnes détenteurs d'un pouvoir : les riches, les hommes, les femmes, les politiciens, ou simplement les autres individus, c'est-à-dire tous ceux qui potentiellement peuvent exercer et abuser d'un pouvoir qui semble illimité. Les relations qu'entretiennent les sujets avec ces groupes, sont une actualisation, une transposition de relations anciennes vécues avec leurs représentants : Martin en effet, ne se permettra jamais d'émettre la moindre critique envers sa mère mais son récit montrera à maintes reprises comment, en tant que femme, elle a pu user de son pouvoir pour faire souffrir le père. Le pouvoir des femmes réside dans leur pouvoir de séduction, de procréation dans lequel est inclus celui d'être les seules détentrices de la vérité sur la paternité de leurs enfants. Ce pouvoir prend la forme, dans l'esprit de Martin, d'activités de sorcellerie, données encore fortement influencées par la culture locale berrichonne.

Le développement théorique de P. Aulagnier (1975) donne à nos données un nouvel éclairage. Dans le chapitre VI « à propos de la paranoïa : scène primitive et théorie délirante primaire », Aulagnier montre comment la haine perçue par l'enfant, au travers par exemple d'un « système éducatif » violent, (en réalité des violences sadiques qui se dissimulent sous couvert d'éducation) va devenir le point nodal de toute son existence. Ces abus de pouvoir peuvent amener l'enfant à considérer que toute loi est mauvaise et à déconsidérer ceux qui en sont les garants (c'est-à-dire ceux qui sont porteurs de la fonction paternelle). La puissance dégagée par ces adultes a eu de graves conséquences sur la vie des sujets. Loin d'être rassurés par cette puissance et d'en bénéficier, elle s'est retournée contre eux et les a confrontés à leur impuissance à s'en protéger.

Le persécuteur nous dit Aulagnier, (mais nous l'étendrons à l'adulte agresseur ou responsable de souffrances), est alors projeté sur une classe ou un groupe social. Les membres de ces groupes sont identifiés en fonction de l'histoire de chacun : Léon, qui s'est engagé très tôt dans la délinquance, est par ailleurs, fils de gendarme. C'est une profession exercée par presque tous les hommes de sa famille paternelle. Devant le refus de ce père et de cette famille, de le prendre en charge, à la mort de sa mère, Léon a ressenti, un véritable abandon mais surtout un immense sentiment d'injustice : en effet, le père a non seulement abandonné son fils, mais n'en a subi aucune conséquence. Léon a même eu le sentiment que la justice avait entendu et validé cette décision du père, s'en rendant ainsi complice aux yeux de l'enfant qu'il était. Il n'a eu depuis, de cesse de se confronter à la loi, de s'y opposer. C'est cette même justice et son propre père qui, quelques années plus tard, vont le conduire en incarcération : au travers du regard de Léon, il est aisé de percevoir l'absence de confiance dans un système vécu comme inéquitable et abusif, dans lequel la justice et son bras armé sont complices et pervertis.

S : « et votre papa lui il est heu...

Léon : du côté d'mon père alors du côté d'mon père heu...très grande famille qu'est...parce qu'il était gendarme ! (rires)

S : ah oui ! Votre papa était gendarme ?

Léon : mon père était gendarme et...

S : vous m'dites ça avec une grimace !

Léon : oui parce que c'est lui qui m'a emmené la première fois en prison donc heu...

S : c'est pas vrai ?!

Léon : elle était un peu...elle était un peu en travers alors j'lui ai jamais parlé ».

Or, ce qui permet au « paranoïaque », nous dit Aulagnier, d'exister socialement, c'est non pas d'exister *pour*, *par* ou *avec* mais d'exister *contre*. Il ne peut se vivre dans le monde que dans le conflit. C'est ce que nous retrouvons dans le fonctionnement de Léon en particulier. C'est un

rapport au monde qui définit les individus considérés comme asociaux. Dans ce cas, ce sont eux qui s'opposent directement au monde.

Chez d'autres sujets pourtant, leur opposition au monde est vécue sous la forme passive : c'est la société qui s'oppose à eux en refusant de les intégrer ; c'est elle qui persécute. Le sujet se vit alors comme une victime. Laury raconte la manière dont il se sent piégé par la malveillance d'autrui. Il ne peut dire précisément de qui il s'agit ni les raisons qui « les » poussent à agir ainsi.

Laury : « Il m'est arrivé une histoire où j'pouvais m'insérer quand même, et pis pour finir c'était un piège pour m'faire perdre mon temps et pis m'faire faire le tour des assos' et pis rien... »

Sa situation sociale est vécue comme le refus de la société de l'intégrer, c'est-à-dire comme la conséquence de persécutions et d'attaques. Cette place sous-entend cependant que le sujet ait de l'importance pour autrui, suffisamment en tout cas pour qu'il soit la cible d'attaques et de malveillances. Pour Aulagnier, cette place de victime persécutée permet, en réalité, au sujet, de dénier sa place d'exclu et d'avoir le sentiment de participer à l'ensemble. C'est ce que l'on retrouve dans le cas de Romane qui, au travers de cette place de victime persécutée, garde une place centrale et œdipienne dans le couple parental. C'est elle qui se positionne face au père quand il tente de persécuter la mère. Cette posture restera la sienne et se répétera tout au long de son histoire où elle se vivra toujours comme la cible des membres de la famille (sœur, belle-mère) qui la spolient dans ses droits, l'agressent, l'instrumentalisent, abusent de sa générosité. L'hôpital, où ses passages à l'acte la conduisent, semble le seul lieu où elle puisse se soustraire à une mère vécue comme persécutrice. Dans le cas de Romane, le pacte social n'est effectivement pas entaché puisque c'est sur elle qu'elle retourne la faute, sous l'influence des reproches de sa mère : ce n'est donc pas socialement que la faille est présente, mais en elle, aussi bien physiquement, que psychiquement. Cette tendance à la persécution provoque une angoisse massive l'amenant à s'isoler d'autrui et de toute place publique dans une forme d'évitement du jugement d'autrui. C'est aussi la raison pour laquelle chez Romane, la rue n'est pas un espace symbolique investi. Il est vrai que dans son cas, elle n'a fait que vivre la menace du placement et a mis beaucoup d'énergie à l'éviter : elle n'a pas vécu autant que les autres sujets, l'impuissance face aux adultes. Dans son cas, le contrat social et avec lui l'illusion que les petits, s'ils sont malins, peuvent encore échapper aux ogres, fonctionne. Elle n'a cependant pas échappé à l'emprise de la mère et à sa dévoration.

Romane : « ...à tel point qu'il a fallu l'amener au CAOD⁶ tellement elle faisait des scandales ! On lui a interdit les visites parce que après j'avais des crises d'angoisse. Il fallait du Loxapac et des piqûres pour me calmer ! Elle m'envoyait des messages sur mon portable : horribles ! Alors on m'a supprimé le portable ! Parce que ça pouvait pas marcher, je pouvais pas me faire soigner.

S : et être harcelée constamment par votre mère.

Romane : ben voilà ! »

6.2.3.1.2. Voir et savoir

« Si tu savais ce que je sais, on te montrerait du doigt dans la rue alors il vaut mieux que tu ne saches rien, comme ça au moins tu es pénard, anonyme, citoyen ! »

Léo Ferré, Il n'y a plus rien, 1973

La situation sociale dans laquelle les sujets évoluent, trouve un sens au travers de ce registre de persécution : pour les uns, s'ils sont dans une telle situation c'est qu'ils y sont maintenus. Pour les autres, s'ils réussissent relativement bien à échapper aux pièges tendus par ces groupes de puissants, pensent-ils, c'est que la marginalité et l'exclusion sociale leur offrent un refuge, un abri pour leur échapper. Ce serait un peu comme de prendre le maquis, vivre en clandestinité... Les théories complotistes offrent ainsi une explication et une valeur concernant leur statut social tout comme elles leur permettent de mettre des mots sur leur rejet de la société et de valoriser en contre-partie leur mode de vie.

S : « et c'est qui ces gens ?

Mick : c'est qui ces gens ? Comme j'veus dis, c'est des gens qui ont les pleins pouvoirs : Illuminati c'est ce genre de société là qui qui, qui faut combattre quoi ! Là c'est plus le fait de se combattre là les uns aux autres, de voir si lui il roule avec une Peugeot ou heu, le voisin ce qu'il a de plus ou...comme on fait généralement, ou a être chacun à croire qu'on est les meilleurs. Non vous êtes pas les meilleurs parce que...vous êtes dirigés ! On vous inculque...

S : tout le monde est dirigé c'est ça ? mais pas vous ?...

Mick : mais si !

S : si ? même vous qui êtes un p'tit peu en marge...

Mick : si, parce que je suis consommateur.

S : oui.

Mick : après les consommateurs, c'est à nous de voir où on met notre argent c'est tout !

S : oui...y'a consommateur et consommateur...

Mick : après y'a ceux qui vont prendre on va dire du produit du commerce équitable(...) »

Mick prône le besoin de résister à ce groupe de Puissant en commençant par avoir conscience de leur existence et éviter à tout prix de se laisser manipuler. La manipulation tout comme la résistance à ce groupe, passe par la consommation. Pour y échapper il faudrait ne plus consommer, c'est la raison pour laquelle lui-même ne peut échapper complètement à la

⁶ CAOD Centre d'Accueil et d'Orientation Départementale, c'est-à-dire les urgences psychiatriques.

manipulation. Il considère que le commerce équitable est un mode de consommation qui échappe à l'emprise des Puissants comme tout circuit de consommation détourné.

S'ils n'échappent pas aux persécutions, ils ont au moins le « privilège » d'avoir conscience d'en être la cible, ce que le commun ne peut envisager. Ces théories du complot s'épanouissent très bien sur le net. Elles semblent donner à celui qui en est détenteur une place d'initié, en possession d'un savoir que la grande majorité, naïve, ignore. C'est une logique valorisante narcissiquement.

Mick : « faut regarder soit des logos de paquets de cigarettes, je sais pas si vous fumez ou quoi ? Vous avez le symbole de la couronne, ou les deux lions en général que vous retrouverez pourtant dans un paquet de Dunhill Internationale, vous avez ce blason avec deux lions. Vous le retrouverez sur Marlboro, sur Philip Morris, sur Kronenbourg, vous le trouvez sur Chivas le whisky, vous le retrouvez sur heu...

S : c'est quoi ça ? C'est une grande société, c'est ça ?

Mick : c'est eux qui dirigent !(ricanement)

S : ...d'accord...

Mick : faut ouvrir les yeux ! (rires) »

Mick fait référence à des symboles que l'on retrouve sur divers produits de consommation (qui cependant ne sont pas anodins puisqu'il s'agit de produits psycho-actifs c'est-à-dire entraînant possiblement une dépendance !). Il y voit la preuve de l'existence d'un groupe qui dirigerait le monde. Il se place en position haute par rapport à la majorité qu'il considère comme vivant aveuglément, se laissant abuser tandis que lui, connaît la vérité cachée.

6.2.3.1.3. La précarité, une exposition de soi

Nous avons tenté d'éclairer le registre de la persécution au regard de l'histoire de vie des sujets interviewés. Ainsi parce qu'ils ont été confrontés à des événements qui ont bouleversé leur vie mais surtout parce qu'ils ont désespéré d'un secours adéquat, ils semblent se réfugier dans une méfiance accrue vis-à-vis de leur environnement social : sentiment de menace, théories complotistes, parfois idées délirantes de type paranoïde/paranoïaque en font la démonstration.

Pour autant, si leur parcours traumatogène les a renvoyés à la crudité du monde, leur situation sociale les expose elle aussi à la fois physiquement mais aussi psychiquement. Cette situation liée à la précarité sociale, elle-même, devrait nous permettre de comprendre différemment ce registre de la persécution.

Après avoir donné une image idéalisée de la rue, Léon évoque l'insécurité à laquelle elle le confronte :

Léon : « Moi j'dors toujours que d'une oreille. J'ai toujours dormi d'une oreille même maintenant dans mon camion j'dors encore que d'une oreille. D'un œil et d'une oreille tellement l'habitude heu...d'être heu, ouais c'est vrai c'est facile mais on n'est pas en sécurité ! Moi j'ai j'ai j'ai j'ai j'ai j'ai, j'ai eu des mauvaises expériences dans des squats : des gens qui sont rentré qui m'ont tapé dessus quoi ! »

L'exposition concerne tout d'abord celle du corps : les expériences que représentent les agressions climatiques, physiques, la mauvaise nutrition, le manque de confort ne peuvent qu'impacter les individus.

Au-delà de l'exposition physique, la précarité oblige aussi les individus à s'exposer psychologiquement. Cette exposition se joue au travers des nombreuses rencontres avec les professionnels à qui ils doivent répéter de manière incessante leur histoire de vie et leurs difficultés afin d'en obtenir de l'aide. Cette exposition psychique est une exposition au regard d'autrui, à son évaluation, à son jugement.

L'exposition au regard d'autrui fait, d'après nous, la jonction la plus intéressante entre exposition physique et psychique.

S : « en même temps quand on est dans une voiture, on est derrière des vitres et y'a l'idée d'la transparence... où finalement la question de l'intimité heu...

Christophe : ah c'est vrai qu' l'intimité y'en a pas beaucoup quoi !

S : ça c'est pas un peu difficile ?

Christophe : au début si, maintenant non !

S : comment on fait, pour que ce soit heu...moins difficile ?

Christophe : ben vous r'gardez pas...

S : c'est-à-dire que vous oubliez qu'il y a cette transparence...

Christophe : ben oui !

S : ...entre votre intérieur et l'extérieur.

Christophe : oui.

S : donc ça n'existe plus c'est comme si y'avait des murs.

Christophe : voilà ! Ou des volets fermés voilà ! C'est comme ça, j'fais même plus attention !

S : sauf quand les gens arrivent en regardant comme ça heu...

Christophe : ah non ! Faut pas...ils passent, ils insistent plus ! À r'garder comme ça ! Si vraiment ils insistent trop oui ! J'arrive à trouver heu...

S : vous mettez des p'tits rideaux pour...vous mettez quelque chose ?

Christophe : ouais ouais !

S : un système pour vous cacher quand même !

Christophe : enfin me cacher...de la lumière surtout!

S : de la lumière et pas du regard des autres...

Vivre dehors, être sans logement représentent une perte de sécurité mais également une perte d'intimité. Le passage ci-dessus évoque la manière dont Christophe qui vit dans sa voiture depuis un an, au moment de notre première rencontre (il y aura vécu au total plus de deux ans) en supporte les aléas. Il évoque l'exposition au regard d'autrui liée à la transparence des vitres.

Pour préserver son intimité, Christophe, en arrive à dénier la transparence de ce qui le contient mais aussi à dénier le regard d'autrui : en ne le regardant pas, en l'ignorant, il peut ainsi entretenir l'illusion de ne pas être vu et de ne pas être exposé aux regards. C'est la manière dont Christophe peut recréer psychiquement une barrière protectrice entre lui et les autres.

Bien évidemment, le regard n'est pas seulement « la vue portée sur », il est aussi une évaluation, un jugement, une estimation.

S : « c'est des regards qui sont pas faciles j'trouve !...non vous avez pas...vos avez pas eu à les supporter ces regards là ?

Christophe : oh si ! Si, au début si !...une fois j'leur ai dit : « ben qu'est ce que vous avez à me regarder, j'ai un bouton sur l'nez ! »...j'fais : « vous avez jamais vu quelqu'un dans une voiture ? »

S : c'était des passants ?

Christophe : ouais ouais !

S : qui vous r'gardaient...d'manière un peu...

Christophe : ouais ouais pis ils insistaient ! « Qu'est c'qui s'passe ! Y'a l'feu, y'a quelque chose ? »

La colère éprouvée par Christophe est liée à la qualité des regards portés sur lui : il n'a pas le sentiment d'être vécu et considéré comme un sujet humain. En effet, regarder et être regardé par un être doué de conscience modifient la manière d'être, et celle de porter son regard sur son environnement. Il s'agit de deux consciences en présence qui s'observent. Quand il est question de regarder un objet, un animal, l'absence de conscience de celui qui est regardé offre un relâchement du côté de celui qui regarde : le regard est donc plus intrusif, moins contenu, plus intense, plus curieux. C'est ce regard et ce mode de relation "cru" qu'éprouvent les sujets face aux regards d'autrui et c'est cette infra-humanisation qu'ils impliquent qui est insupportable et perturbante. Paradoxalement, ce sont au travers d'expériences relationnelles positives, évoquées dans les interviews, que nous avons perçu ce sentiment d'indignité, d'infra-humanisation éprouvée par les sujets : quand on leur porte attention et considération, ils prennent alors conscience de leur statut d'humain que leur vie leur a souvent refusé.

Albert : « Ouais je ramassais les mégots des trucs comme ça pis j'étais prêt à partir pour remonter pis prendre la rue Moyenne pis j'entend heu...ça doit être la patron ou le responsable...j'entend « hep hep hep hep ! » je savais pas que c'était pour moi, j'me suis r'tourné « oui heu... qu'est ce qu'il y a ? ». Il me dit « viens voir, viens voir ! » et pis ce ce ce jour là, il est venu, il m'a filé un carton comme ça avec une pizza entière (...) ouais, une pizza entière avec un couteau pis une fourchette en plastique, des serviettes...et il m'a filé ça c'était tout chaud... » (Il se met à pleurer)

Ce qui touche Albert, ce n'est pas tant l'offre généreuse de nourriture. Il est touché par le fait que l'attention portée soit de même qualité que celle portée aux clients de cette pizzeria. Ce sont les couverts en plastique, la serviette en papier, la nourriture chaude qui émeuvent Albert.

Il lui est offert plus que la possibilité de se nourrir, celle de manger avec dignité. Il est ici question de reconnaissance qui est sans aucun doute le seul moyen de renouer avec ces sujets blessés, dans une relation apaisée où la question de persécution est partiellement, du moins pour un temps, évacuée.

Léon, qui au cours des deux premiers entretiens n'a évoqué que de manière catégoriquement négative les institutions où il fut placé, montre plus de flexibilité dans son jugement lors du troisième entretien. Celui-ci a lieu après qu'il ait rendu visite à sa première institution de placement : la directrice, encore en poste, l'a aussitôt reconnu, l'appelant par son prénom. Il en a été bouleversé et ému. Nous verrons par la suite, dans la partie consacrée à la rue que la question de la reconnaissance prend une place intéressante et vient gêner les tentatives des sujets pour se passer d'autrui et de la société.

6.2.3.1.4. Des relations interpersonnelles difficiles

Les relations interpersonnelles sont donc entachées par ces expériences difficiles : attitudes des adultes au cours d'événements dramatiques mais aussi regard d'autrui porté sur eux et leur situation sociale. Elles le sont d'autant plus qu'elles ne fonctionnent plus, semble-t-il, qu'à sens unique et avec une partie de la population seulement représentée par les institutions et les professionnels. En effet, ces relations humaines et sociales ne répondent plus à la notion de partenariat et d'échange et se limitent à une relation d'assistant et d'assisté, de faible et de fort, d'exclus et d'inséré, de soignants et de soignés. Notre place dans la relation d'entretien a été d'ailleurs plus ou moins clairement interrogée par les sujets afin de nous situer dans un monde où la dimension persécuteur-persécuté est forte.

Martin : « parce que les assistantes sociales elles aiment bien se renseigner sur les autres, vous connaissez ça mieux qu'moi ! Y'a toujours des gens pour téléphoner. »

Martin évoque sa méfiance envers son assistante sociale dont il pense qu'elle cherche des informations et qu'elle en donne. Il l'évoque, à plusieurs moments de l'entretien, comme quelqu'un qui l'épie, le surveille. Il pense que les gens du village le discréditent, le calomnient et rapportent sa mauvaise réputation aux services sociaux.

A ce moment de l'entretien, cette méfiance nous est aussi adressée puisqu'il semble sous entendre que nous puissions, comme cette travailleuse sociale, l'épier. Sa remarque peut aussi être entendue comme insinuant que nous sommes un éventuel vecteur d'informations pour les services sociaux, tout autant que récepteur d'informations issu d'un voisinage malveillant.

Dans les relations interindividuelles, ils semblent se défendre systématiquement d'une possible stigmatisation, protégeant ainsi leur estime d'eux-mêmes. Certains des sujets ont pu

interpréter (interprétation défensive et projective de type paranoïaque) les propos que nous avons tenus, les questions posées, comme des jugements de valeur, des éléments de disqualification.

Christophe fait plusieurs fois allusion au fait qu'il n'est pas stupide comme s'il cherchait aussi bien à s'en convaincre lui-même que d'en convaincre ceux face à qui il se trouve. Nous rebondissons aussitôt ne souhaitant pas qu'il nous prête des opinions qui ne sont pas les nôtres. Nous lui renvoyons donc la propriété de cette pensée disqualifiante comme lui appartenant à lui, ce qu'il ne dément pas dans un premier temps puis qu'il refuse, tentant toujours de s'en convaincre lui-même.

S : « Oh mais...j'ai pas dit que vous étiez bête...vous, vous pensez qu'vous êtes bête ?

Christophe : ...ça dépend !

S : ça dépend ?

Christophe : Je sais que je l'suis pas donc heu... »

Or, la stigmatisation existe bel et bien. Nous avons repéré plusieurs stratégies chez les sujets pour en éviter l'impact psychique mais qui ne sont évidemment pas sans effet sur leurs relations interpersonnelles.

Elles consistent à se distinguer du groupe discriminé (stratégie de comparaison sociale), à minimiser le jugement négatif en le rejetant, ou à le répartir sur le groupe de référence (Croizet et Leyens 2003). C'est le cas de Martin qui répartit la stigmatisation sur sa famille pour ne pas la porter seul. Il considère en effet que ses échecs, son handicap sont en lien avec la discrimination dont lui et sa famille ont été victime. Il est donc victime au même titre que son groupe familial. Cette tactique permet de ne plus porter seul la disqualification tout en donnant un mode d'explication qui ne soit pas uniquement basé sur des failles personnelles. C'est un moyen de protéger l'identité personnelle et l'estime de soi.

Une autre technique consiste à accepter la stigmatisation en répondant à ses caractéristiques. Erving Goffman (1975) a montré qu'il existe ici un risque réel de se couper de la réalité en interprétant un personnage caricaturé.

Une autre attitude consiste à prendre une position haute, supérieure qui stigmatise à son tour. C'est la solution adoptée par Christophe qui fixe du regard ceux qui le dévisagent, leur renvoyant en miroir un regard qu'il juge comme stigmatisant. Cela s'est exprimé par moments dans la relation d'interview. Il s'agit plus généralement de refuser une société vécue comme rejetante, jusqu'à en mépriser parfois les individus qui la composent. Ce rejet n'est qu'une réponse en miroir d'un rejet vécu comme une discrimination, l'agressivité qui en découle comme une réponse à la violence et aux injustices vécues. Il s'agit en premier lieu d'une

position défensive et en second lieu d'un moyen visant à tester la solidité de l'interlocuteur face aux attaques.

Il est important de rappeler que le contexte dans lequel ils évoluent, est réellement violent et nécessite défense et réactivité. Il va impacter sur le destin des individus, influencer leurs actes et leurs rapports à autrui. Il est vrai que la dimension persécuteur-persécuté ne peut que favoriser, renforcer les réactions défensives, agressives qui sont des réactions communes à presque tous nos sujets. Seul un sujet parmi tous les autres, Albert, réagit à l'exact opposé de ce qui vient d'être décrit : il se montre en effet si particulièrement confiant avec autrui qu'il apparaît comme naïf et vulnérable. Il est, par définition, une "proie facile". Plus que l'extrême méfiance des autres sujets, ce sont ses illusions à lui qui paraissent folles, inadaptées dans le contexte de la précarité et de la rue : il semble croire, en effet, au soutien sans limites et sans failles de la société pour le sortir de sa situation actuelle. Mais en réalité, trop pris dans la honte, il ne s'autorise pas à ressentir d'émotions négatives (colère, revendication...). Sa grande confiance ne lui permet pas non plus d'entrevoir les injonctions paradoxales dans lesquelles il est pris. Mais surtout, elle l'empêche de dire son impuissance et de formuler des demandes d'aides plus précises...

Cet exemple en opposition, nous laisse penser que la déception éprouvée par la plupart des sujets est une force, qu'elle est un moyen de résister à la situation en entrevoyant les failles d'une société pleine de paradoxes qui leur reproche ce qu'elle produit elle-même (chômage, handicap, pauvreté, précarité...) et les tient ainsi pour responsables de leur situation.

C'est grâce à l'écoute des réactions et du vécu émotionnel d'Albert que nous avons compris à quel point, ce que Jean Bergeret a nommé la « violence fondamentale » est une réaction adaptée. Son absence chez Albert fait de lui un être vulnérable, naïf.

En effet, s'approcher humainement de certains sujets sur le terrain de recherche pouvait correspondre à un véritable apprivoisement qui nécessitait de surmonter leurs projections agressives. Si la dimension agressive ne résume pas à elle seule les échanges relationnels lors des entretiens que nous avons eus avec eux, elle est l'élément commun des sujets rencontrés. Elle est apparue dans leur discours au travers d'éléments choquants, provocateurs, brutaux ou nettement dominateurs ou au travers de réactions impulsives massives d'attaques sous-jacentes dans le discours et la tonalité. Cette agressivité dans l'échange montre une dimension destructrice chez les sujets rencontrés que Freud (1920) a évoquée au travers de la pulsion d'emprise. Pour Roussillon (1991), la destructivité n'est pas le but recherché par le sujet, elle n'en est qu'une conséquence, montrant que l'objet n'est pas assez solide. Cette emprise sur

l'objet permet ainsi au sujet de pouvoir le vivre comme externe et d'en faire comme le définit Roussillon, un médium malléable donnant accès à la représentation.

Nous avons en effet accueilli ces projections agressives comme un moyen de tester notre solidité, notre malléabilité, notre disponibilité, notre sensibilité. En cela, nous sommes dans le schéma et la logique de l'utilisation d'un médium malléable. Cependant, nous l'avons aussi vécu comme un moyen de nous déstabiliser pour ainsi tenter de garder la main sur la relation, et de la tenir à distance. Nous avons pu ressentir, au travers de nos échanges avec les sujets rencontrés, à quel point ils évitaient la relation de dépendance, équivalent, pour eux, à une relation de domination. Pour Romane, il a été question de se positionner en maître pour ne pas être cobaye ou uniquement objet d'étude ; Claire s'est, quant à elle, positionnée en experte. Cette manière de se mettre en « position haute » est une défense contre le sentiment d'infériorité. D'autres sujets sont passés par des tentatives pour contrôler l'échange en l'évitant à plusieurs reprises (Christophe), en essayant d'en déterminer le début ou la fin, en détournant le thème de la discussion par exemple. Ce fonctionnement avait pour but, en bousculant le cadre, le déroulement de l'entretien, de tenter d'en maîtriser la relation vécue comme dangereuse par plusieurs aspects. Nous sommes proches de ce que Freud (1920) définit comme la pulsion d'emprise qui nécessite pour l'appareil psychique de répondre à l'urgence de saisir l'expérience qui s'offre à lui.

Les émotions suscitées par l'évocation de leur parcours de vie, le sentiment d'intrusion que ces récits ont parfois provoqué, peuvent expliquer les défenses et tensions au cours de certains échanges. Nous avons d'ailleurs pu ressentir une hésitation constante chez certains sujets tournant autour du désir de témoigner de leur histoire en même temps que celui de se protéger de l'intrusion qu'il suscitait. Les projections agressives émergeaient dans les moments où nous n'étions plus vécue comme alliée. Nous avons donc été par moments objet d'agressivité, mise en place d'agresseur, de bourreau, d'ennemi.

Dans le passage qui suit, Mick fait référence à la séparation d'avec sa fratrie au moment de leur placement. Il attaque directement notre statut, notre métier, nous incluant par la même dans le système si imparfait qui l'a conduit à supporter tant de ruptures. L'agressivité est perceptible à ce moment de l'entretien.

Mick : « ouais...ben ça c'est travail de la psychologie française de l'époque : on sépare, on divise les familles, on fracasse tout. »

Nous avons, à plusieurs reprises, éprouvée le sentiment désagréable d'être malmenée, dévalorisée, culpabilisée, tout comme nous avons eu par moments, le sentiment de malmené

les sujets, de faire preuve de brutalité, notamment face aux débordements émotionnels que l'échange pouvait provoquer. Les sentiments de honte, de disqualification ne nous appartenant pas, nous ont aussi fréquemment traversée. Les identifications et projections sont donc nettement de type persécutives.

Il nous a paru important de "tenir" face à ces éprouvés pénibles en étant particulièrement empathique c'est-à-dire en nous immergeant dans la logique de sujets en difficultés relationnelles et en acceptant avec flexibilité ces émergences pulsionnelles, agressives. Ce sont des rencontres qui nécessitent une posture où l'honnêteté et la modestie priment, mais qui sera suffisamment solide pour les accueillir et les contenir psychiquement.

Les angoisses d'intrusions et d'agressions sont bien évidemment massives : l'agressivité et la fuite sont des moyens sûrs d'éviter la relation. Cette manière de tenir autrui à distance montre, de manière générale, la « porosité » psychique des sujets dont on sent que la peur de l'intrusion sur un mode paranoïaque voire paranoïde et la difficulté à contenir les éléments psychiques internes qui marquent la fragilité du Moi-peau. Kernberg (1980) avait remarqué la manière dont les sujets présentant une personnalité narcissique vivaient les autres individus comme malhonnêtes, avec le sentiment de ne pouvoir compter sur lui. La relation est vécue comme une pure exploitation. Autrui n'est plus une fin mais un moyen.

Cependant, ces interviews ont pu être ressenties comme une agora, comme un moyen de renvoyer, à leur tour, leur vision, leur propre jugement sur la société dont parfois nous nous retrouvions la représentante, ceci expliquant en partie les moments d'agressivité dans la relation.... Cette scène publique qu'ont représenté les temps d'interview, a été saisie comme un temps de captation de l'attention d'autrui, au-delà de nous comme auditrice. C'est la raison pour laquelle les sujets rencontrés ont tenté de nous montrer une image la plus positive possible d'eux-mêmes, que cela passe par leur présentation physique, leur mode d'expression, leur récit, leur courtoisie, leur engagement à venir aux interviews. Ils ont parfois joué de séduction, se sont montrés dans leur fragilité, c'est-à-dire dans leur dimension la plus touchante, ont fait preuve d'humour pour être entendus de nous mais aussi d'un public virtuel. Ce fut aussi sans doute un espace de valorisation sociale et narcissique : en effet, pour plusieurs d'entre eux, participer à la recherche et nous aider accéder à un autre statut, a été un moyen de se valoriser par procuration. Cette expérience les a placés en position d'aidants et à modifier les places si habituellement asymétriques avec les professionnels. En outre, cet espace leur a permis de valoriser l'identité sociale de personne précaire : Anne tout comme Claire feront l'apologie des SDF et du monde de la rue, appuyant leur propos sur leur expérience et leur place d'initiées.

Ils éprouvent plus fréquemment le sentiment de ne pas compter, d'être sans importance pour la société. C'est le cas de Vanille qui ne se sent aidée que depuis qu'elle est enceinte : elle a le sentiment que ce n'est pas tant elle que la société vient aider, que son bébé à naître. Certes, les sujets ont tendance à s'isoler comme le fait Vanille qui, à force de ne demander aucune aide et de ne donner aucune explication à ses conduites, se précarise peu à peu. La méfiance qu'elle éprouve envers autrui, son absence d'espoir envers l'aide qu'il pourrait lui être apporté, joue sur ses relations. Elle s'exclue tout autant qu'elle est exclue.

Si, malgré tout, les sujets que nous avons rencontrés n'ont, pour la plupart, pas refusé ni même montré d'hésitation à répondre à nos interviews, c'est sans doute parce que ces temps d'échange leur offraient un espace de témoignage mais aussi de revendication. Stigmatisés, remis en question, renvoyés à une position d'assistés, ils doutent de leurs compétences et de leurs capacités. La place qui ne leur est pas accordée, que ce soit celle de salarié, de citoyen ou même celle de parents, renforce leur perte de confiance en eux-mêmes, envers les autres individus et la société. Ils entretiennent en effet avec la société et ses instances d'autorité, des relations difficiles qui passent fréquemment par la mise en acte. Nous allons, dans la sous-partie suivante, tenter d'en comprendre la cohérence. Nous évoquerons leur positionnement vis-à-vis de cette société et nous questionnerons alors leur sens moral. Nous interrogerons la qualité des actes posés, condamnables socialement, pour tenter de comprendre s'ils peuvent être ou non considérés comme des prises de position politique de la part de ces sujets.

6.2.3.2. Le rapport à la loi

6.2.3.2.1. Le rapport de force individu/société

Les sujets que nous avons rencontrés, se sentent souvent abusés, utilisés, broyés, rendus fou par un système absurde, contradictoire et les dominant. Ils revendiquent une plus grande justice et cohérence sociale, favorable au respect des individus. Les règles d'égalité et de soutien, si elles ne fonctionnent pas, favorisent leur sentiment d'injustice et d'insécurité, et induisent une méfiance amplifiée d'autrui. Dans ce cadre, tout ce qui représente l'ordre, l'autorité, le pouvoir, est négativement perçu et encore plus rigoureusement scruté et jugé. Ils sont sensibles à la manière dont on traite les plus faibles (enfants, animaux...) car ils s'y identifient. Ils ont souvent vécu avec violence ce que la société a mis en place pour les protéger. Elle apparaît alors dans sa froideur administrative, déshumanisée.

Anne évoque le dédommagement financier qu'elle a reçu après la condamnation de son grand-père maternel pour les abus qu'il avait commis sur elle pendant près de 10 ans. Sa mère, qu'Anne considère comme complice des actes du grand-père, aurait produit un faux et vidé son compte en banque.

Anne : « non mais d'un côté j'étais soulagée qu'elle ait retiré parce que pour moi c'était de l'argent, moi j'en tire, j'en tire parce que pour moi l'argent qui était sur mon compte, pour moi c'était de l'argent sale.

S : oui j'comprends ce que vous voulez dire...

Anne : donc heu...c'était heu...par rapport au viol de mon grand-père donc pour moi l'argent c'était de l'argent sale mais...

S : c'était : « on te paye pour c'que tu as vécu »...quelque chose comme ça...

Anne : voilà... »

Elle n'a rien fait pour récupérer l'argent que sa mère lui a volé. Pour elle, cet argent était sale. Il apparaît dans le discours d'Anne comme un paiement contre apaisement, effaçant du même coup une dette pour l'agresseur mais déniait une fois de plus les conséquences qu'elle supportera possiblement sa vie durant. Pour l'agresseur, pour la justice, les choses sont passées, dépassées tandis qu'elles restent longtemps actuelles pour la victime...

Ils vivent aussi avec violence ce que la société a mis en place pour les contrôler (les interdictions d'utilisation de l'espace public, le retrait des enfants, les contrôles judiciaires, les enquêtes sociales, les mesures de protection juridique...), comme si la société mettait plus d'énergie à se protéger d'eux qu'elle ne mettrait d'énergie à les protéger. L'aide de la société n'apparaît jamais comme telle mais plutôt comme une obligation, une manière de se dédouaner. Ayant moins de 25 ans, Vanille vivait dans la rue sans pouvoir toucher le Revenu de Solidarité Active (RSA). L'enfant qu'elle porte a totalement changé la situation.

S : « vous avez eu du mal à l'avoir ce RSA ?

Vanille : Non non parce qu'après, enfin dès qu'on a su qu'j'étais enceinte, heu on a demandé de faire un certificat médical et après on est passé par l'assistante sociale c'est elle qui nous a rempli la d'mande de RSA qui l'a faxé à la CAF. Ça a été très vite.

S : oui c'est parce que vous êtes enceinte que vous avez le RSA !

Vanille : oui voilà ! Sinon on y avait pas droit, faut attendre 25 ans ! »

L'aide que la société leur accorde prématurément, par dérogation n'est pas liée à son dénuement. Ce n'est pas elle qu'on protège mais l'enfant à venir. Dans cet état d'esprit, cette aide ne permet même pas qu'elle se sente soutenue, accompagnée par la société et ne permet même pas l'alliance. Au contraire, cela creuse le sentiment d'indifférence que la société lui renvoie concernant sa vie et la valeur qu'elle a.

Se sentant impuissants face à aux injustices qu'ils repèrent, ayant le sentiment qu'ils ne seront jamais entendu, qu'on ne leur laisse aucune place, ils se fauillent dans les interstices et choisissent parfois la voie illégale, non autorisée pour obtenir ce qu'ils pensent ne jamais obtenir par une voie plus légale : Martin apporte, lors du second rendez-vous, des documents.

Parmi eux, quelques pages sont de toute évidence des notes originales prises dans le dossier d'une assistante sociale. Il explique avoir voulu connaître ce qui y était consigné mais devant la difficulté de l'obtenir légalement, il a fait le choix de le lui prendre.

L'accès au droit pour cet homme analphabète est très complexe voire impossible puisqu'il doit faire une demande écrite pour avoir connaissance de son dossier social. L'illégalité est la seule solution qui semble lui rester pour obtenir des informations le concernant.

S : « Elle vous l'a donné, tout ça ?

Martin : ben...j'ai pas heu...elle m'l'a pas donné. J'l'ai pris un peu dans mon dossier parce que j'y avais pas l'droit.

S : ah... vous l'avez pris dans votre dossier ?

Martin : ouais parce que mon dossier ça m'concerne et pis...

S : et comment vous avez fait pour le prendre ce document ? Vous l'avez volé ? Vous l'avez pris sur la table comme ça ?

Martin : Disons comme elle était partie pis elle avait l'dos tourné pis...

S : ah d'accord...mais les dossiers on peut les d'mander. Y'a une loi depuis 2002, qui donne le droit aux usagers d'avoir accès à leurs dossiers notamment les dossiers médicaux.

Martin : heu...elle m'a dit que je pouvais pas avoir mon dossier, fallait que j'fasse une demande au Conseil Général...»

Il ne s'agit pas pour les sujets d'apprécier l'illégalité, la tricherie car ils ne sont pas dans un fonctionnement pervers qui provoquerait du plaisir à jouer avec les règles, il est simplement question pour eux de se protéger ou d'obtenir des droits qu'on ne leur accorde pas habituellement. En effet, ce ne sont pas à proprement parler des individus refusant l'autorité et l'ordre. Certains d'entre eux ont même fait l'expérience de l'armée et ont pensé s'y engager (Mick, Martin, Christophe) et ce, pour plusieurs raisons : habitués à une vie en collectivité, ils s'y adaptent assez bien. L'armée pouvait leur offrir la possibilité de prendre des risques qui soient valorisés et qui aient un but. Ils ont pensé y trouver un fonctionnement à priori sans faille. L'armée a permis aux sujets qui l'ont connue de se réaffilier à certains de leurs ascendants familiaux (filiation), c'est-à-dire de retrouver une place dans la génération. Grâce aux formations que l'armée dispense, mais aussi grâce au fonctionnement hiérarchique, elle pouvait leur offrir une place sociale au milieu des autres. Enfin, le fonctionnement à priori opérationnel de l'armée, leur permettait d'être en relation avec autrui sans que cela impliquent l'affection et l'attachement.

Christophe a appris à se débrouiller dans ses diverses expériences de vie mais en particulier à l'armée. Il a appris à avoir confiance en lui mais aussi à pouvoir compter sur les autres. La solidarité qu'il a découverte, le laisse nostalgique car il ne la retrouve nulle part ailleurs.

Christophe : « où j'ai pas mal appris c'était à l'armée ! Avec les commandos paras et la légion parce que c'était des...des gars à part !

S : c'est des gars à part...

Christophe : c'est des gars à part. C'est des gars que, en cas de pépin, ils se serrent les coudes.

S : ouais...

Christophe : que dans l'civil, si vous r'gardez bien, y'a un pépin, y'a une envolée d'moineaux !

S : l'image est belle ! (rires)

Christophe : de toutes façons vous vous r'trouvez tout seul comme un con, excusez moi l'expression !...

S : ...ouais...

Christophe : parce que moi quand je travaillais sur le terrain avec les commandos para et la légion heu...y'avait aucun problème ! Pourtant moi j'étais du génie !

S : c'est ça qui vous aurait plu dans l'armée quand même : c'est c'côté solidarité et « on est ensemble quoiqu'il arrive ».

Christophe : voilà ! C'est...là on est...

S : et que vous arrivez pas à retrouver dans la vie civile.

Christophe : voilà ! »

Loin d'une logique anarchiste, les sujets sont, au contraire, assez demandeurs d'une organisation sociale beaucoup plus rigide qui éliminerait les défaillances. Malgré son regard très critique envers la société, Mick ne montre pas de tendance antisociale. Au contraire de ce que nous avons pensé dans un premier temps, il se situe à l'opposé d'une logique anarchiste car c'est bien le manque d'ordre et de rigueur qu'il reproche à la société. Son rejet de la société et son incapacité à s'y conformer viendraient plutôt d'une impossibilité à en supporter les failles.

S : « non la question c'était heu...comme vous avez un regard sur la société très critique...

Mick : ouais

S : je pensais, mais à tort, la preuve, que heu, du coup c'était aussi heu...ça pouvait aller avec une opposition aux règles, aux fonctionnements et en fait pas du tout.

Mick : pas du tout ! Quand l'armée c'est carré, c'est carré !

S : c'est ça...

Mick : la société c'est impossible... »

Face à ces failles et aux injustices qu'elles engendrent, les sujets montrent donc une hypervigilance à leur environnement social. Ce sens aigu du repérage de la faille fait d'eux des critiques sociaux acides, caricaturaux, intransigeants : ils soulèvent ainsi des incohérences, à leurs yeux insupportables, mais dont la plupart des citoyens s'arrangent. Cela renforce leur sentiment de révolte et leur méfiance. Mick laisse son sentiment d'injustice et sa colère déferler contre le système: sa révolte tourne autour de l'inutilité des actions mises en œuvre pour venir en aide aux plus précaires. Il met en opposition les paroles et les actes de la société et leur peu de convergence.

Mick : « parce que une société pour moi c'est pas ce qui se passe actuellement : laisser crever les gens dehors, faire les maraudes dans les marais, à faire ceci, à faire ça. Quand on voit des gens d'78 ans qui claquent comme ça dehors complètement gelés, à...à voir tous ces gros problèmes et pis aller commencer à faire nos grandes gueules comme sait faire le français dans notre pays et des leçons de morale alors que au pied de notre porte y'a des gens qui crèvent hein ! faut bien dire les choses comme elles sont. Heu non ! je...je je...non. Je crois pas en ce système, quoi ! »

Ayant du mal à s'adapter à la société qu'ils vivent comme insupportablement défaillante, ils vont parfois jusqu'à la refuser pour vivre au travers de leurs lois personnelles même si elles se trouvent à l'opposé des lois sociétales. On peut considérer que, confrontés aux défaillances de la société, ils s'autorisent à enfreindre ses règles, dans le seul but de se protéger d'un sentiment d'insécurité alors majeur : ne pouvant ni accepter les règles d'un jeu social qui leur impose la place de perdant, ni refuser de jouer (puisque cette option est prévue par le jeu et fait donc partie elle-même du jeu), une seule solution s'ouvre à eux : jouer en ne respectant pas les règles. Cette option semble la seule capable de leur assurer un semblant de sécurité. C'est ce que nous retrouvons en écoutant Mick évoquer sa relation aux structures d'hébergement et son sentiment d'insécurité. Il se sent en danger face à certains résidents en particulier étrangers, car il se sent dans l'incapacité de se défendre du fait que le règlement lui ait imposé d'être désarmé quand d'autres conservent avec eux leur couteau. Se plier à la règle, c'est mettre en danger sa sécurité.

S : « et vous y'a des fois ce genre d'endroit ou pendant 1 jour ou 2 ça vous rassure un peu ?

Mick : non.

S : non.

Mick : non. Sentiment d'insécurité totale !

S : sentiment d'insécurité totale dans ce lieu là. Vous êtes plus en sécurisé à l'extérieur ?

Mick : ouais carrément ! Moi on m'le demande à l'entrée de St François, hop t'enlève heu, si t'as un couteau ou quoi, j'le donne moi mon couteau. Après heu...je vois des gens qui sont albanais ou kosovars ou quoi ben ils ont un couteau, ils ont l'cran d'arrêt heu...

S : parce qu'ils l'ont pas donné...

Mick : parce qu'ils l'ont pas donné ! Sauf que c'est comme ça ! »

Et en effet, les règles servent à rappeler à tous, le contrat passé entre les individus et le collectif, contrat garantissant la sécurité de chacun. Si ces règles ne sont pas appliquées, si elles n'ont aucune valeur d'autorité, elles ne sont alors que de vaines contraintes en compensation desquelles aucun avantage n'est offert.

Nous nous appuyerons sur la philosophie politique pour tenter de cerner cette relation si difficile que les sujets rencontrés partagent avec l'Etat. Pour cela, nous commencerons par

faire référence à la pensée de Thomas Hobbes (Haarscher G., 1988), auteur contractualiste du 17^{ème} siècle. Cet auteur justifie le contrat social comme le moyen pour l'individu d'assurer sa sécurité et sa survie, là où l'homme à l'état de nature est un danger de mort potentiel pour son prochain. Ainsi, à ce contrat social nous dit Hobbes, l'individu n'y adhère que parce qu'il a peur, qu'il est pris dans un « petit égoïsme », parce qu'il fait un simple calcul d'intérêt lui permettant de s'assurer une jouissance, certes limitée mais toujours meilleure, croit-il, que la domination.

Les sujets que nous avons rencontrés semblent avoir trouvé un intérêt inverse : puisque leur sécurité est précaire et non assurée, autant jouir de manière illimitée. Nous trouvons là une explication supplémentaire concernant les conduites addictives de sujets en situation de précarité sociale, à leur mode de fonctionnement au jour le jour, leur rapport au corps et à la santé comme moyen de jouissance immédiate et non pas comme potentiel à conserver.

Ils ne croient pas à ce contrat social : la peur, la douleur, la domination, ils les ont déjà vécues et les vivent encore. Pour quelques uns, ils savent pour l'avoir vu de leurs yeux, que « l'homme est un loup pour l'homme ». Or, soit l'Etat (ses représentants) s'est simplement cantonné à une contemplation froide de leurs malheurs, soit a apporté un secours qui s'est avéré brutal.

Dans le passage qui suit, Christophe évoque sa vision de l'Etat où le rapport de force et de domination émerge. La rue lui semble être un moyen d'échapper à sa violence :

Christophe : « (dans la rue), on s'fait pas avoir !...parce que là en c'moment c'est moi que...que que j'ai la société ! Si vous préférez l'Etat !

S : c'est vous qui l'avez !

Christophe : et ben oui ! Là je me chauffe et j'ai l'eau à l'œil !

S : donc là c'est vous qui réussissez à vous...

Christophe : ouais ! Donc...

S : vous les arnaquez ! Enfin quand j'dis arnaquer...

Christophe : oui ! J'les arnaque !

S : enfin pas d'arnaque mais...

Christophe : en quelque sorte, en quelque sorte !

S : vous vous remboursez, ou... ?

Christophe : y'a peut-être une certaine vengeance !... y'a peut-être une certaine vengeance...

S : oui on sent qu'y'a un rapport de force dans cette histoire là ! C'est pas serein ! Entre l'Etat et les individus...

Christophe : ah ben oui ! Parce que quand on voit tout c'qu'on paye et ben moi, c'est moi ! C'est l'état qui m'paye ! J'm'éclaire : j'paye pas ! J'ai l'eau : j'paye pas ! J'ai l'électricité : j'paye pas !...c'est moi qui les gruge, dans un sens !

S : c'est vous qui les grugez. Mais avec l'idée derrière de : «J'ai assez payé comme ça pour les autres. »

Christophe : ouais.

S : Chacun son tour ! « Maintenant c'est mon tour ».

Christophe : ouais : maintenant c'est à l'Etat de m'payer ! »

Etre en précarité est non seulement un moyen de ne pas se faire abuser mais également de profiter d'un système qui a abusé de lui auparavant : c'est à son tour d'abuser des moyens de la société. Il est question d'une forme de revanche voire de vengeance : c'est à son tour, à présent d'être entretenu par un système qu'il a suffisamment nourri autrefois. La colère est présente dans cette logique en lien avec l'idée d'injustice.

Dans ce passage, il est clairement question du sentiment de trahison éprouvée par Christophe : c'est l'Etat ici qui n'assure pas sa part du contrat, qui l'abandonne au moment où il a le plus besoin de soutien et d'aide. Dans ce passage, il n'est pas question pour lui de voler ses concitoyens mais bien de « faire payer » à l'Etat cette trahison. S'il a cru au contrat social, celui-ci n'est plus rien d'autre qu'un jeu de dupe.

L'Etat est donc vécu comme un Léviathan despote, pour qui l'individu ne serait pas une fin mais un moyen. Pour eux et au regard de leur histoire passée mais aussi présente, nous n'avons jamais quitté l'état de nature : le pacte est un leurre, une ruse. Léon nous raconte la voie prise vers la délinquance, comme une réponse aux injustices ressenties : il évoque le foyer comme un temps d'initiation aux actes délictueux où il se confronte à la loi, représentée par le juge. Celle-ci a peu d'impact sur lui et sur sa tante qui accepte de le cacher quand il est en fugue. Le sentiment d'injustice est d'autant plus fort, à cette époque de sa vie, que sa tante a investi dans une maison, espérant enfin obtenir sa garde, qu'elle n'obtiendra pourtant jamais.

Léon : « alors là, ça a été la chute bas, quoi ! Ça a été, c'est là on va dire que j'ai appris à faire toutes mes conneries quoi ! Le foyer heu...c'est là-bas qu'j'ai appris à faire toutes mes conneries quoi ! Premier poste volé, première voiture volée, premier brûlage d'la cantine parce que ça m' plaisait pas ! Ça a été conneries sur conneries ! Le juge d'enfant, j'l'ai connu heu...du moment qu'j'suis rentré au foyer, les juges d'enfant j'les ai vu heu...

S : donc c'est d'la colère quoi !

L : ah ouais ouais !

S : ...vous passez votre enfance et votre adolescence dans d'la colère.

L : jusqu'à l'âge de...même à 12 ans 13 ans j'allais chez ma mère, j'restais une semaine, les gendarmes passaient tous les jours...elle m'cachait ! j'lui disais : « j'veux pas rentrer au foyer, c'est mort ! ...j'suis mieux ici » ; elle a payé une maison ! Elle a, elle a, elle a fait un crédit sur une maison quoi ! Pour justement me prendre parce qu'elle disait qu'c'était trop petit chez elle. »

Léon ressent depuis son placement, la justice des adultes comme injuste : il est, rappelons-le, placé parce que, dans sa réalité subjective, ni son père ni sa sœur aînée n'ont voulu assumer sa garde. Dans l'esprit de Léon, ce refus est entendu par la justice, qui ne prononce aucune sanction face à cet abandon. Second élément : la seule personne de la famille qui tente

d'obtenir sa garde est sa tante, dont la justice refuse plusieurs fois les requêtes et ce, malgré les efforts réalisés par la tante pour répondre aux exigences des autorités. Enfin, les placements se déroulent mal : il passe quelques années dans une famille d'accueil qui le malmène, ne le comprend pas, semble tout juste le tolérer. Quand enfin il est replacé dans un foyer, il s'engage dans des conduites délinquantes qui dénoncent sa colère, son opposition, son hostilité envers la société représentée par l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) et la justice...

Mick évoque ses problèmes avec la justice. Ils sont en lien avec le rapport de force dans lequel il est pris depuis plusieurs années avec une municipalité qui refuse de le laisser sculpter le sable de ses plages. Il décrit la violence avec laquelle lui et ses œuvres sont malmenés. Il utilise l'ironie, le jeu de mots pour montrer sa colère, son sentiment d'injustice.

S : « c'est là-dessus que vous vous êtes fait rattraper par la justice et que vous vous êtes retrouvé en prison ?

Mick : non non ! C'est pour des outrages et des rébellions. Parce qu'on me casse mes sculptures et qu'j'suis pas content. Alors quand on me casse mes sculptures à coup de bulldozer et qu'on m'éveille à coup d'rangeo et d'matraque parce que c'est des flics, heu...ils sont peut-être tout pouvoir et tout mais les « mini-puceaux », heu ! Les municipaux, lapsus !, (rires)(...) bon mais voilà, ils ont tout pouvoir, la loi c'est eux, la répression c'est eux, la gestapo c'est eux aussi. Il faut savoir que la police est née de la gestapo. Heu...c'est tout. Eux, ils sont magnifiques. »

Mick marque très clairement son opposition avec une autorité qui n'incarne nullement, pour lui, la fonction paternelle mais le Tout-Pouvoir : pour lui, maltraité et terrorisé pendant les premières années de sa vie par son beau-père, celui qui possède le pouvoir ne peut se comporter autrement qu'en abusant. Ici, la police vient détruire ses œuvres. Il est important de faire le lien avec sa représentation de la police qui d'après lui est issue de la Gestapo, c'est-à-dire d'un pouvoir terroriste et destructeur. La police, force armée est aussi la représentation du père et de tous les pères avant lui (famille de gendarmes). En revenant chaque année, il s'expose délibérément à l'hostilité de cette mairie et la violence qui lui est faite par la destruction de ses sculptures. Il est plusieurs fois condamné pour outrage et rébellion et vit ces incarcérations comme une injustice. Il se compare à des personnages comme Mandela ou Gandhi c'est-à-dire qu'il croit à l'injustice et l'aveuglement de la société concernant son art et son droit à l'exercer. Il est en effet ici question d'une forme de résistance par les actes, aux lois hétéronomes auxquelles les sujets tentent d'échapper car celles-ci ne leur sont pas favorables.

6.2.3.2.2. Le défaut de maîtrise de soi et de son destin

Les personnes que nous avons rencontrées et interviewées ont en commun d'être dans l'agir et dans la répétition de l'agir. Ce fonctionnement met en évidence la présence d'éléments impulsifs non contrôlés qui peuvent apparaître sous des formes plus ou moins bruyantes telles que les actes manqués. Nous avons retrouvé ces actes manqués autour de la procréation : chez Anne, la grossesse est un acte posé inconsciemment pour revendiquer une sexualité et une place de femme. Tout comme pour Vanille, la prise de risque autour de la procréation est là encore un acte manqué, venu conforter son identité de femme. Devant le poids que représente cette grossesse dans leur couple et au vu de leur absence de logement, nous avons interrogé cette grossesse qui dans l'explication de Vanille fait entièrement partie de leur projet de couple. Il s'est simplement concrétisé plus vite qu'ils ne le pensaient. En réalité, ce projet s'est réalisé avant même qu'ils aient pu réellement l'élaborer. Le corps de Vanille n'a pas attendu le fantasmatique moment propice où il serait en accord avec son esprit. La rapidité avec laquelle le corps a répondu à cette prise de risque de ne pas avoir de contraceptif, les a surpris et leur a rappelé qu'ils n'en étaient pas maître, pas plus qu'ils ne l'étaient de leur reproduction.

S : « mais cette grossesse elle était...elle vous est tombée d'ssus, elle était voulue ? Comment ça s'est passé ?

Vanille : ben disons que on avait parlé pour faire un enfant mais disons que on y avait pas pensé tout d'suite ! On avait pensé dans deux ans ou trois ans. Mais heu, c'qui fait que c'est venu plus tôt !

S : c'est quoi c'est un accident d'pilule heu... ?

Vanille : non non ! Parce que j'l'avais prévenu que je prenais pas la pilule donc heu ! J'avais été honnête avec lui !

S : ouais.

Vanille : et donc heu...du coup c'est arrivé plus tôt qu'prévu ! Et on est tout à fait content ! Heureusement d'ailleurs !

S : oui c'était un désir de toute façon ! »

Vanille et son ami ont été surpris de la rapidité avec laquelle la grossesse a débuté. Ils ont fait l'expérience d'une fonction du corps qui n'attend ni les conditions psychiques, ni les conditions matérielles pour se mettre en mouvement. Cette grossesse est un acte qui leur échappe, quoiqu'ils en disent et quels que soient les sentiments qu'ils éprouvent face à cette réalité. La fonction de reproduction du corps, non maîtrisée, les met en demeure de modifier leur mode de vie.

Parfois nous avons retrouvé dans les entretiens, un sentiment de la perte de sens, voire même tout simplement une absence du sens de leur destin comme c'est le cas pour Martin. Dans le passage suivant, il se projette beaucoup dans la souffrance des enfants placés, ce qu'il a réellement été. Il dit avoir lui-même ressenti de la colère contre ses parents et l'envie de ne pas

exister plutôt que de vivre cet abandon. Ce placement lui a fait douter de l'intérêt de vivre, signe d'un profond désespoir. Il lui a donné le sentiment de l'absurdité d'être venu au monde.

Martin : « J'suis contre, j'suis contre la DDASS.

S : vous êtes contre la DDASS...

Martin : hm...

S : comment comment ça je... ?

Martin : ben de mettre quelqu'un, si on met quelqu'un au monde, un gamin ! si on s'en occupe pas c'est pas la peine de...on préfère quoi, moi j'préfère couper les...trompes et pis terminé hein ! Donc si c'est pour mettre des gamins à la DDASS ou en famille d'accueil c'est pas la peine hein ! parce que les gamins après ils le r'ssentent !...

S : vous imaginez assez bien ce qu'un enfant peut ressentir...

Martin : ouais !

S :... quand il est placé...c'est un peu ce que vous avez...

Martin : ouais voilà !

S : ressentis quand vous avez été mis en...

Martin : ouais

S : ...en école spécialisée ?

Martin : voilà.

S : vous avez eu ces pensées là

Martin : ah ouais.

S : vous vous êtes dit : « mes parents ils auraient mieux fait...

Martin : ouais

S : ... de pas me mettre au monde »,

Martin : voilà

S : ils auraient mieux fait d'pas faire d'enfants. »

Martin : voilà... »

Cette perte du sens de l'existence est en effet associée aux événements dramatiques qu'ils ont traversés : quand ceux-ci surgissent, les sujets parlent de leur impression d'être expulsés de leur propre vie, et du sentiment que leur destin initial aurait été détourné, dévié par le trauma notamment quand il a lieu au cours de l'enfance c'est-à-dire avant même que leur individualité ne soit totalement constituée. Léon évoque, à plusieurs reprises, l'individu qu'il aurait dû devenir si son destin pour deux raisons essentielles n'avait pas été détourné. Le premier qui a détourné son destin est la situation traumatique initiale :

Léon : « ça s'trouve j'aurais vécu avec ma mère, avec mon père, j'serais pas comme ça ! ça s'trouve à c't'heure-ci j'aurais une situation. »

Il identifie directement le fait qu'avoir grandi sans ses parents a été le facteur de marginalisation. L'autre circonstance est le refus du juge de le confier à sa tante. Il aurait encore eu ici une chance de suivre son destin et devenir ce qu'il retrouve en la personne de son cousin, fils de la jumelle homozygote de sa mère. Celui-ci est à l'image de ce qu'il aurait pu lui-même devenir si sa tante avait pu l'élever.

Léon : « Il est très bien son fils !...il est très bien...il a un an de, ouais plus jeune que moi...il doit avoir un an ou deux ans de moins que moi. Mais il est très bien quoi ! Moi je, j'le voyais comme mon frère quoi ! »

Il évoque son cousin de manière très positive montrant ainsi les compétences de sa tante à élever des enfants, compétences qu'on ne lui a pas reconnues. Ce cousin est à l'image de ce qu'il aurait pu devenir.

On voit bien ici que la mort de sa famille, tout comme sa présence dans l'accident bien que terrible, ne sont pas les seuls événements responsables de cette véritable déroute. L'enchaînement des événements, la perte de son dernier espoir en la personne de sa tante, l'ont définitivement détourné du personnage qu'il aurait dû être, du destin qui devait être le sien. Il évoque la manière dont il se trouve tributaire des événements de sa vie, tout comme de ses pulsions, en avançant comme explication, son manque de maîtrise et de contrôle sur eux.

Le destin semble avoir posé sa marque négative sur eux. Ils l'évoquent comme on évoque un virus : on le porte en soi, on le subit mais on peut potentiellement et sans le vouloir, contaminer autrui. C'est ce que nous retrouvons dans les propos d'Anne au travers de la notion de poisse.

Anne : « oui oui mais...je me méfie je vais souvent heu...souvent l'écarter : j'lui fais « non j'm'approche pas d'toi ! j'porte la poisse ! »

S : physiquement vous essayez de pas être trop, trop...trop en contact physique avec les gens.

Anne : voilà, voilà. Il m'fait : « mais non tu portes pas la poisse ! na na» mais rien que, avant-hier j'ai mangé au camp où y'a mon copain et heu V et heu...(...) on avait acheté un truc à gaz pour faire d'a lumière. Et en fait heu...juste avant ben j'parlais ben avec V et heu na na pis au moment où j'pose le truc, j'm'en vais pis une minute après il était en train d'hurler parce qu'il s'était brûlé la main avec. « Ah ben ça y'est ! C'est encore d'ma faute ! j'porte la poisse ! » Alors N. : « mais non c'est pas d'ta faute c'est la faute à pas-d'bol ! » j'dis « non c'est ma faute ! ».

Cette manière d'appréhender le destin est proche de la notion de mauvais œil, courant dans de nombreuses cultures. Romane raconte la malchance dont elle est porteuse et qui est ici liée à la religion.

S : « Pourquoi faut pas rentrer dans le cloître et aller à l'église ?

Romane : non parce que moi ça m'porte malheur : à chaque fois que j'suis rentrée y'a eu un mort. C'est terrible ! Je...c'est moi qui n'veut plus y aller. Je n'croirai plus...

S : parce que vous alliez à l'église ?

Romane : je rentre dans une église, les pires malheurs m'arrivent. D'ailleurs la dernière fois où j'suis rentrée, ça m'est tombé dessus (rires)

(...)

Romane : Je mets un cierge la personne meurt...alors là c'est terminé, ça a commencé...

S : hum ! Comme quand vous lisez Freud et que ça fait tout l'inverse, quand vous parlez d'la psy et qu'ça fait l'inverse !

Romane : en fait on m'a dit ben c'est pas possible hein ! 24h/24, il ne m'arrive QUE...des conneries, sans rien faire ! Alors forcément j'ose plus sortir de chez moi, j'me dis qu'il va rien m'arriver...»

De ces rapports à leur destin elle peut se vivre maudite ou mise à l'épreuve par Dieu. La première possibilité la conduit à la position d'un individu déchu donc renvoyé à une culpabilité majeure, la seconde la renvoie à celle de sujet saint, qu'un Dieu aimant veut mettre à l'épreuve.

Grâce aux données que nous avons recueillies, il apparaît que les sujets subissent grandement, tant ce qui leur est imposé par leur environnement, que ce qui est lié à leur fonctionnement psychique. La difficulté et les efforts de maîtrise sur certains éléments qui apparaissent ni tout à fait externes ni tout à fait internes psychiquement, émergent très nettement au travers des émergences pulsionnelles ou de leur destin et ses répétitions. Ils montrent une difficulté, chez les sujets rencontrés, à distinguer ce qui relève de leur monde interne et de la réalité externe.

Cependant cette recherche de maîtrise apparaît aussi dans leurs tentatives de contrôler leur environnement mais aussi la relation à autrui. Elle ressort également au travers de leur utilisation, par passage d'un extrême à l'autre, de couples d'opposés avec lesquels ils semblent aux prises : puissance/impuissance, dépendance/indépendance, position active/passive, recherche/perte de maîtrise... Chez tout un chacun bien sûr, ces couples d'opposés existent. Cependant, chez les sujets rencontrés, ils sont omniprésents.

6.2.4. La prégnance des couples d'opposés

Certains couples d'opposés sont apparus comme prégnants. A travers eux, nous nous sommes aperçus que les sujets montraient peu ou pas d'ambivalence. Grâce à leur description et à leur étude plus précise, nous allons montrer la manière dont les sujets font passer d'un pôle à l'autre de ces couples. Par ailleurs, nous remarquerons qu'ils sont confus plutôt qu'ambivalents et qu'ils se confondent plutôt qu'ils se confrontent.

Quelques couples en particulier ont émergé massivement des données :

La posture active/passive concerne le mode de fonctionnement général des sujets. Le couple toute-puissance/impuissance est en lien avec la manière dont ils se vivent. Enfin, le couple dépendance/indépendance met en jeu leurs relations d'objet.

Nous tenterons de comprendre les buts que remplissent ces oppositions sémantiques.

6.2.4.1. Posture active/passive

Avec son lot de voyages, d'errance, de rapport au temps adaptable, avec ses passages à l'acte fréquents, l'individu en situation de précarité semble toujours en mouvement, comme si l'immobilité équivalait à la mort, l'enfermement, deux réalités qu'ils ont eu à subir. Ces mouvements et mises en actes expriment le besoin chez les individus d'être dans une posture active dont on comprend rapidement qu'elle est une posture vitale.

6.2.4.1.1. Posture active

Le mouvement

La posture active fait référence à des mises en acte qui peuvent s'exprimer au travers de ce qui ressemble à de l'hyperactivité : se déplacer, marcher sans cesse, changer d'endroit, peut alors être compris sous un angle psychopathologique comme de l'errance sans but. Ce mouvement peut cependant aussi être entendu comme une ouverture vers des possibles. Il nous évoque le roman de Steinbeck, « Les raisins de la colère » (1939) dans lequel les personnages, n'ayant plus rien à perdre et chassés de leurs terres, n'avaient plus qu'à errer dans l'espoir de trouver un ailleurs. Tout d'abord forcés de partir, leur mise en mouvement se métamorphose finalement en une espérance que la sédentarité éteindrait. Il s'agit d'une forme de nomadisme et d'un moyen, comme on le remarque chez Laury, de tenter sa chance. C'est aussi une forme d'affiliation identitaire à ceux qui "ne tiennent pas en place", comme le dit Christophe, peut-être parce qu'ils n'ont, tout simplement, pas de place. La rue représente alors un lieu refuge qui n'enferme pas, et qui permet de maintenir une raison d'être, au travers du mouvement.

Garder la maîtrise de soi

Dans la logique de Christophe, les habitudes, la routine sont des ennemis de la vie. Ce sont de véritables pièges qui conduisent les individus à se perdre eux-mêmes.

S : « c'est ça...et alors du coup heu...éprouver des sensations, se sentir vivant...ouais ! vivre intensément en fait c'est ça hein !

Christophe : on va dire comme beaucoup vont dire : « vivre à 100 à l'heure »

S : sinon c'est l'ennui... ?

Christophe : oh ben sinon après c'est la routine hein !

S : et la routine c'est... la mort ?

Christophe : ah ben la routine après c'est foutu ! Quand on tombe dans une routine c'est cuit hein !

S : c'est cuit, qu'est ce qui est cuit ?

Christophe : la personne elle-même !...la personne elle-même ! Regardez : un gars qui va tomber à la...retraite, s'il a pas d'occupation, il fait quoi ? Il est devant la télé, il s'encroute...voilà. Que moi je bouge tout l'temps ! Même maintenant à l'heure actuelle je bouge tout l'temps ! Là, j'suis d'bout d'puis 4 heures du matin !...je bouge tout l'temps !

S : d'accord.

Christophe : c'est ma nature... »

Christophe explique qu'il passe son énergie à occuper ses journées. Ce qu'il appelle « routine » ne concerne pas uniquement les actes répétitifs de la vie quotidienne mais semble plutôt correspondre à un ennui mortifère privant l'individu de tout désir, comme s'il était vidé de sa substance.

D'un point de vue plus sociologique, cette activité physique peut apparaître comme un moyen d'échapper aux contraintes sociales, d'en être libéré mais aussi de les nier. La situation de précarité peut elle-même être considérée comme entretenant ce fonctionnement du fait que les sujets n'ont aucun lieu où s'arrêter qui pourrait canaliser leurs mouvements. Le mouvement offre ainsi un moyen de se libérer de la pression et du carcan social qu'induit la stigmatisation. Elle leur offre la possibilité d'échapper à une assignation de place : Martin ne semble jamais aussi intéressant que lorsqu'il s'éloigne de son village où il est considéré par ses habitants comme un handicapé ou un dangereux pervers ; les démarches et engagements qu'il a pris (cours d'alphabétisation, leçon de piscine...), ont provoqué une certaine admiration chez nous, dans ce désir qu'il montre de constamment se dépasser. Il tente à sa manière d'échapper à une situation disqualifiante et aliénante.

Parmi les activités que les sujets trouvent, la plupart sont des activités de survie. Elles sont fondamentales bien évidemment mais ont aussi pour fonction d'éloigner les individus d'une angoisse de mort. Survivre n'est pas simplement vivoter, se débrouiller, c'est avant tout échapper constamment à la mort mais sans jamais réussir à la distancer assez pour échapper totalement à cette angoisse. C'est donc une alerte permanente qui occupe toute la pensée. Cette lutte pour la survie dans la précarité, s'oppose donc à une angoisse de mort, tout comme l'espace ouvert de la rue s'oppose à l'enfermement.

Christophe évoque une fois encore la notion de risque et l'agitation psychique qu'il provoque : il est question ici très nettement de l'excitation ressentie et du plaisir qui y est associé.

Christophe : « non pis, pour en revenir j'ai toujours aimé le risque. J'sais pas pourquoi d'ailleurs...j'aime bien ça...pis même maintenant !

S : ça évite l'ennui...c'est comme de bouger, c'est comme de découvrir toujours quelque chose de nouveau, c'est heu...

Christophe : et les neurones toujours en action !

S : les neurones toujours en action...ça provoque des sensations aussi : c'qu'on appelle l'adrénaline ! ça provoque des émotions, des sensations, ça provoque des...

Christophe : oui ben c'est bien ! C'est ça que j'aime... »

Echapper à la mort

La survie dans la posture active peut consister à sauver son intégrité, son existence face à un danger bien réel : c'est le cas pour Vanille qui, "la mort aux trousses", utilise l'instabilité, la rue, la marginalité et ses possibles mouvements pour se cacher de son ex-compagnon qui, depuis qu'elle l'a quitté, la harcèle et la menace de mort.

Vanille : « après heu monsieur il est venu à l'association C. pour essayer d'me tuer !

S : ça a été ultra-violent !

Vanille : ben oui ! Ça a été ultra-violent et ça a été très loin donc c'est qui fait que j'ai dû partir de l'association pour ma sécurité et aussi des gens qui sont là-bas.

S : mais il aurait été capable de vous tuer, vous pensez ?

Vanille : ah oui ! Oui ! Parce que j'suis passée à ça ! Vraiment à ça ! Parce qu'il avait un...un katana...un sabre heu, un sabre chinois ! Et j'suis vraiment passée à ça ! Et du coup heu...par mesure de sécurité et celle des gens de l'association, elle m'avait orientée vers l'A, une autre association... »

Pour échapper au danger que représente cet homme, elle a dû quitter la structure qui l'avait hébergée. Vivre dans la rue lui offre, finalement, plus de sécurité. Elle se vit comme une fugitive, obligée de changer de lieu et de se cacher pour sauver sa vie.

Mais lutter contre la mort, comprend bien évidemment à lutter contre la dépression, et l'effondrement psychique. En ce sens, les activités de survie permettent de remplir des journées vides pour produire du dynamisme.

Cette lutte contre la mort (physique, psychique) pourrait alors bien être tout aussi bien une lutte contre la pulsion de mort. Car on perçoit bien que l'énergie dépensée dans cette posture active ne permet pas aux individus d'améliorer leur situation sociale, que ce n'est donc pas son but premier.

La fugue, comme figure du mouvement

Nous avons retrouvé chez les personnes interviewées, une forte similarité entre eux, dans leur rapport à la rue, en tant qu'il est un espace de fuite où s'exerce le mouvement. La rue répond à leur refus de tout enfermement, de toute contrainte mais leur permet plus particulièrement d'échapper à une réalité insupportable. C'est d'ailleurs bien souvent dans la fugue que se noue leur destin avec la rue, car elle est le lieu, public, du passage à l'acte quand les paroles ne peuvent se dire, être entendues ou qu'une pensée ne peut être mise en sens : Mick a fugué très rapidement, quelques mois après son placement, pour faire entendre, à sa manière, qu'il contestait la justesse de son changement de foyer. C'est plus tard, lors d'une énième fugue, qu'il a commencé à travailler le sable pour en faire aujourd'hui des sculptures monumentales.

S : « ...et vous faites ça depuis combien de temps ?

Mick : heu maintenant ça fait 18 ans dès ma première fugue on va dire à 16 ans, j'suis parti...ouais c'est ça. Après ils m'ont rechopé, ils m'ont remis à la DDASS, j'ai fait l'armée et pis après j'suis r'venu dans l'sable quoi...y'a pas...

S : et votre première fugue vous vous êtes retrouvé heu...

Mick : non ma première fugue j'avais 7 ans et demi.

S : 7 ans et demi ?

Mick : ouais. J'suis parti heu, j'ai fait 52 km dans les X à travers les montagnes pour retrouver mon premier foyer parce qu'on m'avait changé de foyer et j'trouvais pas ça normal, injuste pour mon p'tit jeune âge ».

Ce besoin de mouvement correspond à la nécessité de rester vivant, de continuer à exister. Or pour de nombreux auteurs, la fugue est « une conduite d'évitement comparable à la tentative de suicide » (Choquet et Granboulan, 2003). David Le Breton dans ses « Passions du risque » (1991), voit dans la fugue, comme une projection du vide et de la perte de repères que l'adolescent vit psychiquement.

Or, pour les sujets que nous avons rencontrés, le mouvement, la fugue, le déplacement, la fuite sont des mises en acte qui permettent la survie, qui sont au contraire une alternative à la mort et non un équivalent suicidaire. Le mouvement leur permet de rester vivants et est en cela un acte de survie psychique se fondant sur l'espoir qu'il existe un ailleurs meilleur. Claire refuse l'idée que son besoin de mouvement, son instabilité soient destructeurs et équivalents à des actes suicidaires. Elle en donne pour preuve le fait qu'elle emporte des objets avec elle, qu'elle choisit la destination et qu'elle s'assure de pouvoir y survivre un minimum.

Claire : « quand je pars, je prends tous mes papiers, je prends ma musique...

S : c'est préparé c'est pas...c'est pas un passage à l'acte !

Claire : ah non ! Y'en a qui me disent, j'ai rencontré des psychologues qui m'ont dit que je faisais comme des tentatives de suicide. Moi je trouve pas que ce soit du suicide parce que je pars pas sans rien, je pars avec mes cigarettes, j'vais partir avec de l'argent... »

La fugue est parfois même un moment de créativité adéquat comme le parcours de Mick nous le montre : c'est au décours d'une fugue qu'il réalise ses premières sculptures. L'art lui offre l'espace transitionnel lui permettant d'échapper à l'anéantissement psychique, peut-être même au morcellement psychotique. Il est le média lui permettant d'être en relation avec autrui sans s'en sentir menacé.

Souvent pourtant, nous dit Green, la fugue est mise à mal par l'expérience de la négativité qui réduit à néant toute possibilité d'issue. C'est pourquoi, peut-être, elle est considérée par de nombreux auteurs comme un équivalent suicidaire, ce que, notre point de vue, elle n'est pas.

Pour d'autres auteurs (Colin et Duez, 2008), le mouvement chez les personnes vivant dans la rue, peut être compris comme une réactualisation, une répétition du vécu traumatique de la

rupture et la séparation. Ce serait, nous disent-ils, un mode de décharge d'excitation au travers de la marche. Le mouvement serait alors une fugue répétée en réponse au trauma, qui devient passage à l'acte constant. C'est ce que nous retrouvons dans les activités de survie, qui occupent une bonne partie de la journée, figeant les sujets dans un « au jour, le jour » qui évite la pensée, les réémergences traumatiques, la culpabilité, la remise en question.

L'acting

Nous avons déjà évoqué l'acting. Nous avons déterminé sa place comme éléments émanant des sujets mais ne leur appartenant pas vraiment. En ré-abordant les passages à l'acte mais cette fois sous l'angle de la position active, nous souhaitons montrer qu'ils peuvent apparaître comme un mode d'expression qui a pour fonction de revendiquer une place de sujet souvent niée dans leur histoire, en lien avec les chaînes traumatiques vécues jusqu'à la situation de précarité sociale. Rappelons que la situation traumatogène initiale s'est poursuivie par des expériences d'objectivation de soi rendant encore plus fragile leur sentiment d'exister et le sens même de cette existence...

C'est pourquoi les sujets tentent toujours de reprendre une place active quitte à ce qu'elle soit parfois celle du coupable. Plus que la place du coupable, elle est la place de « celui qui pose l'acte », c'est-à-dire la place de celui qui agit, qui fait le choix. C'est une place préférable de ce point de vue à celle de victime objectalisée. La place de coupable comme nous l'avons vu dans la partie précédente, peut parfois s'étendre jusque dans la sphère sociale au travers de conduites déviantes.

Nous rejoignons le lien qu'a pu faire Winnicott (1956) entre conduites déviantes, déprivation, et angoisse d'anéantissement personnel : le surgissement dans l'événement traumatique du réel de néantisation s'est ensuite poursuivi pour les sujets rencontrés, par des expériences d'objectivation de soi rendant encore plus fragile leur sentiment d'exister, et celui d'une continuité de leur existence... Les actes déviants nous dit Winnicott, seraient une tentative pour obliger la société à revenir en arrière et à reconnaître ce qui, dans l'histoire de l'individu, s'est mal déroulé (enfermement, objectalisation).

Ces considérations rejoignent l'idée de Freud que la conduite délinquante permet de rattacher la culpabilité à un acte ou encore, comme nous le rappelle Winnicott (1956), qu'en provoquant une réaction sociale, l'acte antisocial permet de se sentir vivant. L'impuissance amène une angoisse d'inexistence d'après Balier, angoisse que nous retrouvons en effet dans nos données. Ainsi, passer à l'acte c'est évidemment céder à la pulsion et la soulager mais c'est aussi éviter cette passivité impuissante: il est possible de comprendre alors qu'un passage à l'acte agressif puisse être un moyen de ne pas être agressé.

La posture active correspond à un besoin de survie physique et psychique : rester actif c'est rester vivant. Rester en mouvement, c'est éviter l'enfermement, synonyme de mort (la fugue en est un exemple). La posture active est un moyen de revendiquer son existence sociale en échappant au carcan de la société, à la domination du groupe. Elle donne en outre aux sujets la sensation de garder la maîtrise d'eux-mêmes et de leur vie.

Il faut comprendre les passages à l'acte comme un mode d'expression qui a pour fonction de revendiquer une subjectivation souvent niée dans leur passé, en lien avec ce sentiment de ne pas être reconnus comme sujet, parfois même déshumanisés. Mick fait référence aux institutions de placement qu'il a connues dès l'âge de 7 ans et jusqu'à sa majorité et dans lesquelles il n'y avait pas de place pour l'individualité de chacun. Il compare le groupe d'enfants avec lequel il était placé, à un groupe d'animaux. Le terme de « meute » évoque aussi bien les chiens que les loups. On retrouve l'idée d'un groupe dont les individus sont indistincts mais aussi qui demeurent dans une certaine « sauvagerie », comme non-civilisés.

6.2.4.1.2. Posture passive

Le statut de victime « sacrificielle »

Pour autant, la question des places de victimes et de coupables ne se limitent pas uniquement à ce que nous venons de décrire. La question de ces deux places semble bien plus complexe encore dès lors qu'elles s'inter-échantent. En effet, nous nous sommes aperçue que les personnes rencontrées prennent tour à tour la place de victime ou de coupable, que ce sont des identités qui se bousculent en eux. La frontière entre ces deux statuts semble mince et la confusion grande pour les sujets.

Nous n'avons abordé, pour le moment, ce statut de victime, que sous l'angle de l'impuissance. Cependant, les données recueillies nous montrent que la place de victime, en apparence beaucoup plus passive, peut aussi être au service de la maîtrise de soi et de son existence. En ce cas, il s'agit d'une place particulière de victime sacrificielle, attitude tout à fait représentative de la posture passive : il s'agit d'une stratégie défensive intéressante qui consiste à se positionner en victime afin de se défendre contre un sentiment de culpabilité initial qui justifierait les abandons et mauvais traitements subis de la part d'autrui comme de la société et qui, s'ils l'assimilaient, leur ferait perdre tout espoir. Il nous paraît en effet nécessaire de souligner une fois de plus l'impact qu'a eu sur eux, la manière dont ils ont été traités au cours de leur jeunesse et qui est renouvelée dans la situation sociale précaire : ils se vivent comme mauvais, fragiles, instables. Mick, qui se vit comme dangereux, fut enfermé avec des enfants délinquants et criminels.

S : « On met des enfants qui ont la réputation d'être difficiles ? C'est une structure pour enfants qui sont dit difficiles ?

Mick : wahou ! Pire même !

S : voire rebelles !

Mick : heu non ! Y'en avait qui étaient là juste en attente d'avoir l'âge qui fallait pour aller en prison parce que ils avaient buté leurs parents, y'en avait qui était comme ça alors que moi c'était même pas l'cas, c'était un problème heu de, d'ordre familial si vous voulez ! »

Il reprecise qu'il était placé dans cette institution pour des raisons familiales comme s'il voulait à tout prix se distinguer des enfants délinquants qui y étaient placés en même temps que lui.

Cette identité de victime sacrificielle permet de se positionner au centre de l'attention d'autrui quitte à ce que cela passe par la maltraitance ou la réprobation. Il est question de tout faire pour ne pas disparaître en tant que sujet. Cette posture passive est très différente de la place de victime impuissante, objectalisée à laquelle l'angoisse d'anéantissement est associée. Si l'on tente de comprendre les choses d'un point de vue plus sociologique, nous pourrions dire que, se positionner comme victime serait une stratégie de lutte contre la stigmatisation. Elle consiste à rejeter tout sentiment de responsabilité vis à vis de leur statut disqualifiant et au contraire à s'en revendiquer comme la victime. Laury rapporte un séjour de trois mois en maison d'arrêt. Il a été condamné à de la prison ferme après avoir montré de l'agressivité dans les locaux de la Caisse d'Allocation Familiale et puis envers les Forces de police. Il a ensuite laissé sa situation judiciaire s'aggraver en ne se présentant pas au tribunal lors de son jugement. Il raconte cet événement comme s'il était lui-même victime d'une injustice et sans jamais remettre en question ses propres comportements.

Ainsi certains sujets, comme c'est le cas de Martin, peuvent renvoyer la responsabilité de leur identité sociale négative et de leurs échecs, au manque de compétence, d'entrain, d'intérêt des professionnels qui les accompagnent ou bien à des circonstances extérieures comme la crise, la malchance, la maladie...au-delà d'une défense contre la stigmatisation, nous pourrions aussi évoquer d'un point de vue psychologique, la projection comme mécanisme de défense mettant hors de soi, le négatif.

Martin : « ensuite j'étais, quand j'étais à l'école à...comme école j'ai fait N, après j'ai fait...V, après j'ai fait Bourges.

S : Bourges, laquelle ?

Martin : au...au CMP là, route de M.

S : d'accord !

Martin : mais c'était pas triste non plus ! t'avais des éducateurs pppioufff!...

S : et vous êtes suivi actuellement pas un médecin ? j'pense à vos angoisses, c'est pour ça que j'vous pose la question.

Martin : oui j'suis suivi mais j'y vais pas...

S : qui c'est qui vous suit ?

Martin : ben c'est un médecin à V.

S : ouais...il vous donne un traitement il vous... ?

Martin : ouais il m'a dit : « on peut rien, on peut pas y faire grand-chose. »

Martin évoque des établissements spécialisés où il a suivi sa scolarité et les structures de soin spécialisées où il fait, une fois de plus, référence aux professionnels de manière négative : les éducateurs sont de mauvais professionnels, le médecin psychiatre, tout comme les autres professionnels, ne peut rien pour lui. Au cours de cet entretien et précisément au cours de ce passage, nous avons éprouvé le sentiment que les professionnels doivent être aisément découragés devant sa situation mais également qu'il n'est sans doute pas étranger au sentiment d'impuissance qu'il renvoie aux soignants, comme s'il ne se laissait, en quelque sorte, pas aider...

Ainsi, de cette posture passive, nous découvrons qu'elle l'est en réalité mais faussement c'est pourquoi nous la nommerons désormais « posture (faussement) passive ». Elle nécessite que le travail du négatif soit à l'œuvre. La théorisation de Green concernant le travail du négatif décrit, mieux que nous ne pourrions le faire, la manière dont le psychisme tente d'échapper à la tendance à l'inorganique, défini par Green comme un narcissisme de mort. Rappelons tout d'abord, que le travail du négatif concerne toutes les instances psychiques (et pas seulement le Moi) ; il implique la présence de la pulsion de mort qui aurait une fonction désobjectalisante de déliaison qui se manifesterait par le désinvestissement.

Pour produire sa théorie sur le travail du négatif, Green s'est appuyé sur la distinction que Bion propose entre no-thing et nothing, le premier pouvant être remplacé par quelque chose, le second n'évoquant que le vide. Il s'est aussi inspiré du développement proposé par Winnicott autour des phénomènes transitionnels. Bien évidemment aussi, il revient (1993, p.117-126) sur le concept freudien de pulsion de mort et pulsion de vie et aux références au négatif proposé par Freud notamment dans son article « La négation » (1925).

Pour Green, le sens du travail du négatif consiste principalement à parer au manque de satisfaction attendue. En effet, la pulsion ne rencontre tout d'abord que le vide car elle ne peut être soulagée dans l'immédiateté. La satisfaction doit donc être soit différée, soit tue c'est-à-dire négativée. C'est grâce à ce travail du négatif que l'enfant va se civiliser et passer d'une position de « pervers polymorphe » à possiblement névrosé. Ainsi pour Green, le travail du négatif n'est pas forcément néfaste à l'individu. Il peut même être potentiellement créatif. L'objet transitionnel en est un exemple dans le sens où la rage et l'impuissance provoquées par l'absence de la mère, permet à l'enfant de transformer cette frustration en création apaisante. Parfois pourtant, le travail du négatif explique les incompréhensions (c'est-à-dire l'échec de l'élaboration), les stratégies d'évitement, l'absence de prise de conscience,

l'occultation des contenus de la pensée. Le travail du négatif va intervenir comme mode de défense contre la résurgence d'angoisses. Il s'agira de mettre toute sa force destructrice à supporter une situation insupportable pour le psychisme. Il s'agit d'un travail opposé au travail d'élaboration.

Ainsi, la posture (faussement) passive correspond à la recherche d'une mise en arrêt d'un mouvement incessant et épuisant sans que cet arrêt, ce désinvestissement n'entraînent pas, pour autant, l'effondrement. La place de victime sacrificielle illustre parfaitement cette posture. Il s'agit pour les sujets de tirer bénéfice d'une place où ils sont en position de victime, position qui leur ferait bénéficier d'une image purifiée. En acceptant de subir les événements malheureux, l'agressivité d'autrui, ils pensent en ressortir grandi. Cette posture implique la présence de certains mécanismes de défense qui vont avoir un rôle fondamental.

Le clivage, projection et répétition

La posture de victime sacrificielle serait, d'après nous, en lien avec un clivage très archaïque qui consiste à projeter le négatif et la culpabilité sur autrui. Les sujets vont ainsi se dégager de leurs erreurs, échecs, fautes grâce à la notion de destin, en mettant en avant leur statut d'individus marqués par une malchance presque superstitieuse. Ils demeurent ainsi les seuls individus justes dans un environnement injuste, ingrat et défaillant. Ce fonctionnement en clivage va les amener à toujours tenter de se différencier d'autrui quitte à provoquer inconsciemment leur agressivité pour creuser encore plus l'écart entre eux. Cette place sacrificielle leur octroie, à leur yeux, une dimension de pureté et de sainteté. Elle s'oppose à leur réputation souvent négative qu'ils tentent ainsi de compenser en donnant d'eux-mêmes, l'image du courage dans la souffrance.

Christophe évoque son divorce. L'entourage et l'ex-femme de Christophe ne semblent pas avoir la même lecture de la situation que lui. Il se vit comme une victime alors que son entourage le tient pour responsable.

Christophe : « Donc j'me suis bien fait berner ! Je m'suis fait avoir de A à Z...c'est fait c'est fait !...mais c'qui y'a c'est qu'on me l'reproche à moi !

S : qui vous reproche quoi ?

Christophe : ben justement que ce soit fini pis tout !

S : qui vous reproche que ce soit fini ?

Christophe : ben y'a eu mon ex qui m'l'a r'proché...et heu...ma famille aussi !

S : alors madame vous a reproché d'être parti ?

Christophe : hm...alors qu'elle m'a mis dehors ! C'est ça qu'est bien : alors elle me le reproche, alors si elle m'a fait cocu c'est à cause de...c'est ma faute ! »

Pour éviter la culpabilité, l'effondrement narcissique mais plus globalement psychique, le clivage est un mode de défense efficace. Nous avons effectivement repéré chez certains sujets une capacité à se détacher de leur corps, de leurs émotions, de leur histoire de vie, détachement qui relève bien du clivage : Vanille ne parle d'aucune défaillance familiale particulière si ce n'est une ambiance, un silence et une distance, à peine évoqués. Elle décrit d'ailleurs une situation familiale très lisse, très en surface qui laisse un sentiment d'étrangeté. Son fonctionnement psychique par clivage, son amnésie jusqu'à l'adolescence laissent imaginer une adaptation très précoce à des dysfonctionnements familiaux, des événements douloureux. Elle évoque une interdiction de connaître sa famille paternelle, interdiction à laquelle elle se conforme car elle y sent un danger.

S : « ...et votre enfance enfin avant de partir heu avant de partir de la maison ? Votre enfance, votre début d'adolescence heu... ?

Vanille : j'en ai pas d'souvenirs.

S : vous en avez pas d'souvenirs ?

Vanille : non.

S : ah bon !!

Vanille : non, pas d'souvenirs.

S : vos premiers souvenirs vous aviez quel âge ?

Vanille : ben c'est simple à partir des premières amourettes de p'tits gamins. Ce qui fait heu...ben 13 ans.

S : avant ça vous n'avez pas de souvenirs.

Vanille : non, j'ai pas d'souvenirs heu...

S : de votre vie avec vos frères, vos sœurs, de souvenirs de vacances, d'événements familiaux, les Noëls... ?

Vanille : non.

S : c'est vrai ?

Vanille : hm.

S : vous avez tout effacé !

Vanille : ouais tout.

S : comment vous expliquez ça ?

Vanille : même moi je sais pas...

S : donc vous pouvez pas m'dire : « tiens quand j'étais petite j'étais comme ça... »

Vanille : ben non...

S : a part c'qu'on vous en dit...

Vanille : oui voilà...mais sinon heu (...) tout l'monde à toujours un petit souvenir de son enfance ou...ben moi j'en ai pas ! »

Pour certains sujets, le temps se découpe sur les lignes de ruptures de leur vie : événements dramatiques, séparations, deuils, chômage, divorce, survenues de problèmes de santé en lien avec la notion de perte. Pour d'autres, le temps se déroule de manière cyclique les protégeant de la réalité de la perte et de la mort mais les entraînant aussi, dans des répétitions compulsives. De manière générale, pour les sujets rencontrés, le temps présent est évoqué comme en suspens, comme s'il s'était arrêté. On retrouve alors dans ces répétitions

automatiques, le travail du négatif qui tend, au travers de l'effort pour ne pas penser, à l'apaisement des tensions et des angoisses. Certains pans de leur vie peuvent même s'effacer, être reniés, ou déniés comme nous venons de le voir pour Vanille chez qui l'on rencontre un véritable abrasement des souvenirs par clivage afin de ne pas être envahie par les émotions s'y rattachant.

Ce clivage correspond à ce que M. Klein a décrit comme le clivage de l'objet, qui est la défense la plus primitive contre l'angoisse et qui est particulièrement à l'œuvre dans la position schizo-paranoïde. C'est grâce à ce fonctionnement par clivage qu'Anne peut ne pas se sentir souillée par les violences sexuelles subies et ne pas être trop submergée par l'horreur que suscite la complicité silencieuse de son entourage. Ce fonctionnement par clivage lui permet l'évitement des émotions et de la souffrance afin qu'une partie d'elle puisse continuer à vivre. Ainsi le clivage et, associé à lui, le déni, sont des mécanismes qui sont capables de produire ce que le travail du négatif propose de néfaste, à savoir, la déliaison. C'est ce qui offre une impression de passivité et d'indifférence des sujets, avec des émotions totalement détachées du récit qui est fait. On retrouve cette indifférence chez certains sujets concernant leur santé : se décharger sur autrui de l'inquiétude pour soi-même permet de retrouver une situation privilégiée de holding quand se porter soi-même implique l'angoisse de s'effondrer. Elle offre une réponse par l'indifférence, la distanciation à un vécu d'impuissance insupportable. Il s'agit donc d'une forme d'adaptation à ce qui fait la réalité. Or cette indifférence amène chez l'interlocuteur un contre-transfert vif où émerge une colère clivée chez les sujets.

Cela n'est pas sans évoquer la question de Freud concernant l'hystérique et sa belle indifférence. Dans le cas de Vanille, l'amnésie est hystériforme et prend fin avec les premières émotions amoureuses. Le seul souvenir qui émerge dans cette amnésie est le sourire du père. Elle n'évoque aucune émotion, aucun jugement positif ou négatif concernant ses parents. Nous retrouvons ce même détachement quand elle évoque la mort du père quelque mois auparavant. Certaines amnésies apparaissent en effet chez des sujets ayant vécu des violences au cours de l'enfance comme le rapportent dans une recherche Lacharite et Ethier (2007). Celle-ci porte sur les troubles post-traumatiques complexes en lien avec des violences et négligences chez l'enfant : les sujets ne se souviennent pas des expériences douloureuses, ils sont détachés affectivement d'eux-mêmes ainsi que des autres. Il est question ici de dissociation mentale.

Cependant, au-delà des émotions liées à des souvenirs traumatiques, nous avons remarqué la tentative de maîtrise de l'ensemble des émotions et des affects : Vanille évoque comme modèle de vie, un schéma de couple stéréotypé dans lequel tous les affects sont maîtrisés. Le

clivage s'étend donc à l'ensemble des émotions ressenties, des affects éprouvés, vécus comme une menace et un risque d'effondrement.

Si la place de victime sacrificielle est typique d'après nous de la posture (faussetment) passive, nous l'avons retrouvée dans d'autres situations au travers de phases d'abstinence de produits psycho-actifs, de périodes d'ascétisme ou au travers de conduites d'évitement (stopper une formation pour éviter l'échec, interrompre les contacts avec la famille pour éviter la déception...) Enfin, nous l'avons retrouvée dans la tendance à la traumatophilie de certains sujets.

Traumatophilie

La position (faussetment) passive permet d'expliquer, d'après nous, que les individus puissent se plier en apparence au désir d'autrui. En réalité, elle consiste à se protéger affectivement et évite l'angoisse de se sentir pris au piège. Il s'agit ici d'une forme de maîtrise sur autrui ou sur une situation menaçante qui consiste à provoquer la situation redoutée afin de s'en défaire au plus vite. La menace est en effet vécue comme une fatalité. Car l'angoisse subsiste tant que l'agression vécue comme une fatalité n'est pas mise en acte. Ici, le sujet participe lui-même à faire surgir ce qui le menace et ce, afin d'éprouver le sentiment de choisir et non pas de subir ce qui lui semble inévitable : Claire, craignant constamment le viol, va devancer l'agression en s'offrant ou se vendant. Elle provoque alors la situation redoutée pour faire cesser l'angoisse d'être violée. En s'offrant sexuellement aux hommes, d'une part, elle « choisit » ce qui lui arrive et n'a plus à subir une situation imposée. D'autre part, elle désamorce au plus vite la dangerosité des hommes, comme si l'angoisse suscitée par la situation était pire que le danger qu'elle représente. Enfin, elle renverse la peur, la haine en amour :

Claire : « à chaque fois que je tombais amoureuse d'un mec, je tombais pas amoureuse du mec, j'tombais amoureuse de son sexe... »

Dans la rencontre avec les hommes, Claire va très rapidement provoquer un acte sexuel, et ce afin de se sentir en sécurité. Avant cet acte, l'homme semble source d'inquiétude, de menace pour elle. Ensuite elle se considère sous sa protection, comme si elle lui appartenait. Hormis cette dimension protectrice, rien d'autre ne semble motiver l'acte sexuel : ni le désir, ni le plaisir.

Claire : « quand je suis avec quelqu'un et que j'ai un rapport, heu j'me sens heu, j'me sens protégée (...) j'veux dire par là que par exemple si quelqu'un va me faire un câlin mais pas sexuel heu c'est-à-dire bisous, toucher, moi c'est le rapport quoi ! (...) quand je suis avec quelqu'un et que j'ai un rapport, heu j'me sens heu, j'me sens protégée... »

La posture de Claire est évidemment traumatophile. Elle semble avoir trouvé de cette manière, un mode d'adaptation face aux traumatismes vécus. Malgré tout, cette traumatophilie n'est pas sans danger ni sans souffrance. Brette (1988) a évoqué l'expérience traumatolytique qui peut être, à la différence des traumatismes passés, anticipée. Elle montrerait qu'il existe une forme d'introjection d'une bonne mère prévenant du danger, permettant de l'anticiper.

6.2.4.2. Toute-puissance/impuissance

Des fantasmes de toute-puissance sont fréquemment énoncés dans les récits et semblent d'autant plus exacerbés que les sujets ont été confrontés à leur fragilité, leur vulnérabilité et leur impuissance dès leur plus jeune âge : ils évoquent fréquemment leur force, leur puissance, leur résistance et tentent de donner l'impression que rien n'a de prise sur eux, ni les contraintes climatiques, environnementales, ni autrui dont ils prétendent pouvoir se passer.

S : « là du coup ce soir vous allez dormir où ?

Mick : dehors j'suis bien !

S : dehors c'est...alors y'a dehors et dehors.

Mick : ben dehors c'est sur un trottoir, un renforcement heu...un hall d'entrée heu...j'm'en fous ! ou alors dehors c'est d'marcher toute la nuit et pis heu...au p'tit matin il fait jour heu, on s'installe heu dans un endroit, soit à la gare, soit dans un siège heu...on...j'm'en fous, quoi !

S : heu ouais...heu, « j'm'en fous » j'entends bien mais est ce qu'il y'a pas des moments quand même où c'est compliqué ?

Mick : non ! c'est tout dans la tête !

S : c'est tout dans la tête.

Mick : rien n'est compliqué ! »

Dans ce passage, Mick refuse de demander de l'aide. Il refuse l'idée d'être dépendant d'une structure d'hébergement, au point de défendre une logique qui met en avant un discours tout-puissant qui lui ferait supporter le froid hivernal et échapper à la mort. Il refuse l'idée de sa vulnérabilité.

Le sentiment de toute-puissance émerge d'autre part sous forme de récits héroïques, de scènes romancées dans lesquelles ils tiennent le beau rôle. Ces récits, teintés de mégalomanie font cependant peu cas de la réalité : de nombreuses contradictions émaillent ces récits héroïques mais ne gênent en rien le locuteur. Ce qui est finalement troublant c'est la manière dont ils sont aisément évoqués, comme si les sujets pouvaient y croire sans pouvoir distinguer la réalité de leur monde imaginaire et fantasmagorique. Ces discours héroïques ne doivent pas être d'après nous, entendus comme délirants mais comme le signe d'un imaginaire clairement débordant. Ils répondent généralement à un fort sentiment d'impuissance.

Mode d'expression contre les défaillances de leur environnement

Dans le passage ci-dessous, Léon évoque, au travers de ce récit héroïque, où il est le personnage principal, comment il piège un médecin, puis le condamne et le soumet à son courroux. Il se place comme juge et censeur face à une situation qui le révolte : l'octroi trop facile de substitution chez les médecins généralistes. Son discours général met en avant l'idée que la société, au travers des médecins, fait fonction de dealer, faisant taire ainsi la révolte de certains et assurant, de cette manière, la paix sociale.

Léon : « voilà, j'arrive chez le médecin : « voilà monsieur, j'touche à l'héroïne, ça fait trois ans qu'j'suis dedans... ». Moi oui c'était vrai ! « Ben, j'vais vous donner du Subutex...Au revoir. ». J'ai envoyé quelqu'un, pareil...J'me dis c'est pas normal ! Le médecin, il l'a vu vraiment que j'étais dedans ou il l'a pas vu ? J'ai envoyé quelqu'un... « normal »

S : qu'était pas héroïnomane...

L : rien ! Quand je dis rien : même pas un pétard ! J'dis : « s'te plaît, tu peux m'rendre un service. Tu peux aller voir le médecin, tu dis qu't'es dans la drogue, juste pour voir... ». Il y a été, il est sorti avec une ordonnance. « Il t'a fait des prises de sang ? » « Non ». J'l'ai insulté l'médecin, j'l'ai insulté ! « Mais monsieur, tout le monde peut venir vous dire qu'il prend de l'héroïne, ils vont prendre du Subutex. Vous allez leur donner, vous faites pas d'examen, vous faites rien ! » « Non c'est comme ça heu... »

Les sujets nous évoquent souvent ces personnages d'héroïque-fantaisie qui évoluent dans un monde violent, injuste et lâche. Comme eux, ils ont pour particularité d'être indépendants et solitaires et d'avoir de grandes facultés notamment guerrières. Ces personnages, héritiers des contes et des mythologies, symbolisent une force sauvage, non civilisée mais surtout non-pervertie et dont la morale poursuit sa propre logique, sans scrupule.

Nous reprendrons ici le terme d'identification héroïque de Lagache (cité par Laplanche et Pontalis, 1967) qui est l'expression du Moi-idéal et qui a, d'après cet auteur, une fonction défensive. Elle met en évidence un fantasme d'auto-engendrement. Le Moi-idéal est un idéal narcissique de toute-puissance qui implique la négation de l'autre au profit de l'affirmation de soi. D'après Lagache, l'identification à l'agresseur serait à l'origine de ce Moi-idéal. Le fonctionnement des sujets semble privilégier le Moi-idéal à l'idéal du moi, ce dernier servant pourtant d'articulation entre la relation d'objet et le narcissisme.

On perçoit bien évidemment, dans l'évocation d'une image mythique, que la dimension narcissique est massive. Elle semble leur offrir une image d'eux-mêmes solide, rassurante face à une réalité où la solitude est indissociable d'une certaine liberté. Ces fantasmes sont le signe d'une fragilité du narcissisme : pour survivre narcissiquement, pour nourrir ce narcissisme défaillant, fragile, les fantasmes vont mettre les sujets en scène. Autrui ne sera là que pour servir de figuration et les mettre en valeur. La défaillance de leur narcissisme est telle qu'ils vont aller jusqu'à dénier, dans leur discours, les éléments de réalité qui les ramèneraient à leurs fragilités.

Un mode de défense contre leurs propres défaillances

Ces fantasmes servent à libérer la colère que provoquent les défaillances de leur environnement ainsi que les leurs mais également leur impuissance à les dépasser. Dans le même ordre d'idées, ces récits leur permettent de revivre ou d'imaginer une situation subie dans la réalité, en prenant une part active. Romane rapporte une scène dans laquelle son père, après son divorce, avait fait irruption dans la maison dont il détenait encore la clef pour frapper son ex-femme. Romane raconte comment, alors âgée de 12 ans, elle avait elle-même sécurisé la maison en changeant les verrous des portes, après avoir fait fuir le père. La mère est, dans cette scène, totalement passive, positionnée comme objet à protéger, renvoyée à un statut d'enfant pour mieux faire ressortir la maturité de Romane, sa débrouillardise. On retrouve la même position avec le frère aîné.

Romane : « ah ben j'ai dit « c'est tout simple » : (...)j'ai installé des verrous. Paf ! Ah ben j'ai dit : « au moins comme ça il viendra plus ! » (rires) quand j's'rai pas là...

S : on a l'impression que vous prenez la place de l'adulte là, dans cette histoire. C'est-à-dire que vos grands frères et sœurs, ils auraient pu prendre les responsabilités, c'est vous qui prenez les rênes dans l'histoire !

Romane : ah ben oui parce qu'il est plus resté que moi ! Mon frère après bon il est devenu ado, j'ai dit : « ben vas t'promener avec tes copains ». Il disait : « tu peux faire mon français ». J'y dis oui : « toi j'te fais l'résumé pis moi je f'rai la rédaction. ».

Nous avons en effet pu repérer que, cette impression de force et de puissance qui s'exprime parfois dans leur colère et leur violence, sert à masquer leur sentiment d'impuissance, de culpabilité ainsi que leur manque de maîtrise face à des situations de la réalité qui leur échappent : Léon évoque avec fermeté les exigences qu'il a envers la mère de sa fille, alors que lui-même se révèle dans l'impossibilité de s'en occuper, ni même d'user de ses droits de visiste.

Léon : « moi, c'que j'veux, c'est qu'elle s'occupe de ma fille comme elle doit s'en occuper ! »

Ces fantasmes ayant trait à leur pouvoir, leur autorité, leur jugement apparaissent finalement comme un moyen de défense contre leur impuissance sous-jacente. C'est pourquoi, l'apparent manque de modestie de ces récits ne doit pas tromper l'auditeur. Ils doivent d'après nous se comprendre comme une tentative de reconstruction identitaire et narcissique dans un refus de leurs faiblesses et de leurs défaillances personnelles. Car en effet, au-delà de la précarité sociale qui leur est commune, ils présentent tous de nombreuses difficultés d'ordres psychiques, comportementales, affectifs, relationnels, physiques. En effet, parmi les dix sujets que nous avons interviewés, trois d'entre eux touchent une allocation d'adulte handicapé (Martin, Claire et Anne) : deux pour des troubles psychiatriques, le troisième pour des troubles

cognitifs et intellectuels. Deux sont en invalidité (Christophe et Romane) : l'un pour des troubles cardiaques graves, l'autre pour des difficultés physiques et psychiques. Trois ont eu des difficultés avec la justice (Martin, Léon, Mick) dont deux ont écopé de plusieurs peines en lien avec des passages à l'acte violents. Enfin, seuls trois sujets sur les dix ont, au moment où nous les rencontrons, une relation de couple (Anne, Vanille, Léon).

Un mode de défense contre la disqualification

Ces fantasmes tout-puissants sont donc autant à destination de soi-même que d'autrui : ils servent à impressionner l'auditeur, à lui prouver sa force et ses capacités. Il est alors question de le jauger, de se défendre de son possible jugement, de l'impressionner pour le dominer, surtout quand la confiance n'est pas encore installée. Il s'agit de se préserver des possibles attaques narcissiques que sont la disqualification et la stigmatisation. Certains des sujets ont pu valoriser leurs identités sociales positives comme le statut de militaire, de soignant, d'artiste ou en mettant en avant leurs compétences, leur habilité, en rapportant notamment les regards positifs d'autrui posés sur eux. Le travail est présenté comme une solution pour effacer la stigmatisation. Car ce qui est douloureux, ce n'est pas tant la pauvreté mais la perte du statut social au travers de l'emploi. C'est une perte identitaire lourde qui prive de l'avoir (matériel) mais aussi de l'être (reconnaissance sociale).

Le but de cette stratégie est d'annuler l'effet dévalorisant de la stigmatisation, lui échapper, en utilisant des paravents pour faire oublier leurs différentes identités stigmatisantes que sont leurs origines sociales, ethniques ou encore leur situation sociale actuelle... Il est question ici de susciter le respect de son interlocuteur.

Le besoin de faire la preuve de leurs qualités est, loin d'un besoin de se vanter, de s'enorgueillir, un moyen de convaincre l'interlocuteur tout autant qu'eux-mêmes de leur valeur, comme si la réalité de la disqualification sociale avait abrasé leur assurance. Leur statut dévalorisant est d'ailleurs pour certains, présenté comme une succession d'abus qui ont eu pour conséquence de les priver d'une réelle existence sociale, citoyenne, personnelle, les privant ainsi de leurs droits.

Dans la même logique narcissique, ils entretiennent une image idéale d'eux-mêmes qui leur permet de se persuader qu'ils sont des êtres à part, ayant une expérience de vie unique, inhabituelle et dangereuse. C'est ce que nous retrouvons dans les interprétations qu'ils font de la réalité qui leur permettent d'expliquer le monde (théorie du complot), de se positionner comme supérieurs à la masse aveugle, et de justifier leur mode de vie pour, en fin de compte, se protéger des frustrations de la réalité. Ainsi, s'ils ne sont pas meilleurs qu'autrui, au moins, ils s'en distinguent, ce qui leur octroie une certaine valeur. Nous retrouvons la même logique dans les exemples suivants : Certains sujets se vivent comme des sujets tabous, vecteurs de

malheur, ayant le pouvoir de contaminer autrui, sentiment qu'il faut relier aux traumatismes particulièrement violents et destructeurs qu'ils ont subis. S'ils se vivent comme contaminés, cette situation présente alors l'avantage de les rendre intouchables physiquement et socialement. C'est ce que nous avons retrouvé chez Romane et Anne qui évoquent ce pouvoir comme agissant sur leur entourage tout en les laissant elles-mêmes indemnes. Cependant, ce pouvoir est présenté comme involontaire : les sujets n'en sont ni à l'origine, ni responsables. Ce fonctionnement nous évoque les prédictions des innocents issues de la tradition juive : la dimension d'innocence est couplée à celle de salissure et de tabou c'est-à-dire de honte. En étant confronté au trauma, le sujet est confronté à la transgression de tabous que représentent l'expérience d'avoir vu sa propre mort, de s'être senti anéanti c'est-à-dire confronté à son propre effondrement psychique. Que ce trauma soit intentionnellement provoqué par un membre de la famille et qu'il vienne attaquer des interdits culturels comme l'interdit de l'inceste, rend alors majeure cette transgression et la honte qui l'accompagne.

L'apparente sainteté, les sentiments purs, l'innocence que l'on rencontre dans les récits de certains des sujets, cachent en réalité des désirs inconscients opposés, violents, haineux où les désirs de maîtrise mais aussi de mort d'autrui sont forts, au point qu'ils semblent, sous des croyances superstitieuses, déborder et agir malgré eux. Nous avons déjà évoqué chez Romane et Anne, cette capacité de nuire, qu'elles désignent comme leur capacité à « porter la poisse ». Cette violence, ces désirs agressifs inconscients (vengeance, rancune) leur échappent et seul en émerge le sentiment de culpabilité qui fait retour sur eux sous les formes négatives du destin dont nous avons vu qu'il apparaissait comme élément non-moi en Moi : la malchance, le malheur, la malédiction, les répétitions dramatiques, l'interdiction au bien-être et au bonheur...

Pour résumer, cette posture de toute-puissance, en réalité indispensable à leur survie physique et psychique, serait une tentative pour maîtriser l'angoisse d'effondrement, associée à l'expérience du trauma, qui les menace constamment. C'est ici que la question de leur impuissance se place. Elle émerge dans les récits, au travers de l'évocation de symptômes tels que les paralysies physiques et psychiques liées à des angoisses massives (Romane), une incapacité à s'occuper de soi par moment (Romane, Alain, Christophe), ou encore des passages à l'acte suicidaires (Martin, Léon, Romane, Anne). D'après Winnicott, l'effondrement menace le self unitaire c'est-à-dire le Moi, chaque fois que l'environnement autour de lui se présente comme défaillant. En effet, ce dernier ne peut assumer les fonctions de holding, handling et représentation d'objet, nécessaire au Moi pour s'intégrer et entretenir des relations d'objets aisées.

A partir des récits qui nous ont été confiés mais aussi de l'angoisse que nous avons repérée chez les sujets au travers de la lutte pour maîtriser tant leurs pulsions que les excitations de leur environnement, nous pouvons, à la suite de Winnicott, affirmer que l'effondrement a bel et bien déjà eu lieu : Romane, par exemple, raconte, les crises d'angoisse de type conversives éprouvées au départ du père et que seule la présence de son frère pouvait apaiser. Elle évoque cette scène de manière très succincte puis reprend son récit où elle se décrit de nouveau comme le personnage le plus fort.

Romane : « ben j'pense que quand mon père est parti...ça m'est revenu après...j'étais très malade et heu...ben là c'est mon frère par contre qui s'est occupé de moi...j'faisais des...ah j'faisais des bonds par terre, j'tremblais de partout heu, y avait rien à faire heu...donc après ben j'allais dormir dans sa chambre parce que... »

De la même manière que le décrit Romane, l'effondrement les menace dès lors qu'ils perdent la maîtrise de la situation et qu'ils sont renvoyés à leur impuissance.

Leur rapport au temps met en évidence cette recherche de maîtrise notamment sur leurs angoisses de mort : comme nous l'avons mentionné plus haut, le temps s'écoule de manière cyclique pour certains des sujets mettant en évidence un déni du temps qui passe et donc un déni de la réalité de la mort. Parfois pourtant, au détour d'événements de vie, la prise de conscience et l'acceptation d'une certaine vulnérabilité et impuissance se réalise. Nous l'avons constaté dans les récits de deux sujets lors d'une ultime confrontation avec la mort : après avoir plusieurs fois frôlé la mort par ses conduites à risque, Léon prendra pleinement conscience de sa condition de mortel, quand elle fera effraction de manière imprévue, l'engageant vers un déploiement linéaire du temps. Il tentera alors de se préserver tant du point de vue de sa santé que de sa situation judiciaire. La prise de risque n'est plus un jeu, car la mort est une réalité possible. Il peut alors évoquer des aspects plus ambivalents en lui qui mêlent force et vulnérabilité.

Quant à Christophe, il tente de survivre dans sa voiture tout en reconnaissant ses problèmes de santé. S'il tente de continuer de vivre malgré la mort qui le menace sans cesse, il ne tient compte de sa santé que dans les moments de fatigue, quand il touche à ses limites physiques.

Christophe : « donc là j'suis cardiaque tout ça, j'ai des médicaments à prendre ; normalement je devrais suivre un régime très strict, parce que j'ai quand même un...des...enfin j'ai un traitement qu'est assez lourd. Mais j'suis très bien dans ma voiture et j'me sens très bien ! »

Cet apparent déni lui permet de surmonter les difficultés qu'il rencontre ainsi que l'impact physique et psychique que cette vie a sur lui. Cependant, ce qu'il vit ne sera jamais aussi

terrible que l'effondrement qu'il a vécu dans son appartement quand il s'y est retrouvé seul après son divorce.

Christophe : « disons que si je prends un appartement c'est que je s'rais avec quelqu'un, tant que je suis tout seul, je prends pas d'appartement.

S : ah ! La condition pour vous remettre en logement c'est d'avoir une femme !

Christophe : ouais...

(...)

S : c'est quoi la différence entre prendre un appartement seul et prendre un appartement avec quelqu'un ?

Christophe : ben disons que j'ai pas envie de me retrouver seul dans un appartement. Tout simplement...

S : pourquoi ?

Christophe : ça j'en sais rien...

S ; ça vous paraît pas possible...

Christophe : ...si c'est possible ! Mais...j'vais pas prendre un appartement tout seul !...il en est hors de question !

S : parce que vous l'avez vécu de vivre seul dans un appartement et ça a été LE moment compliqué !

Christophe : ça a été le moment...le plus...chiant que j'ai vécu ! Excusez-moi entre parenthèses !

S : ça a été un moment difficile.

Christophe : ouais !

S : si j'ai bien compris l'autre jour, j'peux l'retraduire comme ça mais de c'que j'ai compris l'autre jour : tout seul dans l'appartement à tourner en rond, les copains qui v'naient et vous payaient un coup...

Christophe : hm.

S : et ça a été ça tout l'temps tout l'temps ?

Christophe : ouais ! Donc heu...

S : ça a été beaucoup autour de l'alcool, des copains et pis de l'ennui et pis de...

Christophe : l'en...l'ennui pis c'qui y'a, c'est que quand on est dans un appartement on n'a pas envie de sortir, ou quoi qu'ce soit, on veut pas bouger... »

Christophe préfère vivre dans des conditions très précaires plutôt que d'être seul en appartement. Il fait référence à une expérience passée qui ressemble à un laisser-aller dépressif, à un abandon de soi-même. Il craint de se perdre de nouveau dans les méandres de la dépression, de l'ennui, de l'alcool. Cette expérience a été suffisamment pénible pour qu'il refuse de prendre le risque de la retraverser. Ce risque d'effondrement est plus grand encore que celui de vivre dans sa voiture en plein hiver même avec une pathologie cardiaque grave.

Ces fantasmes tout-puissants ont aussi pour conséquence de dénier (même s'il s'agit d'un déni, somme toute, assez partiel) la réalité qui les confronte au besoin d'autrui ou de la société. Christophe, qui a de nombreux problèmes de santé, ne possède pas de mutuelle. Nous l'interrogeons :

*S : « Mais si vous vous cassez une jambe heu...
Christophe : Ben j'me fais une attelle ! »*

Ce rapport de dépendance leur est pour la plupart, insupportable, mais pour quelques uns, indispensable. Ainsi, le couple toute-puissance/impuissance est très lié à un autre couple d'opposé qu'est la dépendance/indépendance, que nous allons traiter maintenant.

6.2.4.3. Dépendance/indépendance

Au moment où nous les rencontrons, les sujets sont particulièrement fragilisés par le manque de soutien de leur famille. Les sujets et leurs proches sont souvent distants d'un point de vue relationnel même si les liens ne sont pas totalement absents. Ils se présentent donc comme des êtres seuls au monde à devoir faire face à la dureté de la vie et ce, depuis leur plus jeune âge : ils ont en effet souvent eu le sentiment d'assumer seuls les événements, sans obtenir le secours qu'ils espéraient. L'idée d'indépendance prônée par la plupart des sujets leur a, en réalité, été imposée et ils ont dû l'assimiler. La rue apparaît alors comme un contexte privilégié pour ne compter que sur soi-même, éviter l'attachement et la dette à autrui, synonyme de dépendance.

S : « vous êtes resté sur le 115, sur l'urgence...? »

Mick : sur l'urgence ?! parce que non moi, je sais où je dois aller, je sais c'que j'dois faire. Si j'veux un appartement, je sais qui j'dois voir, c'est c'que j'demande depuis l'départ : je sais m'prendre en main, j'ai mon facturier, je sais trouver mes chantiers : je m'démerde ! Quand j'ai faim, je mange ! »

Se mutiler/être mutilé d'autrui

Le mouvement, décrit dans la posture active/passive illustre la difficulté du lien à autrui : il permet de se tenir affectivement à distance d'autrui. Partir est un moyen de rompre avant d'être soi-même abandonné. En cela, leur fonctionnement relationnel implique une certaine solitude. Nous le considérons une forme de protection face au sentiment d'étrangeté que provoquent les démonstrations affectives. En parallèle, cet isolement correspond à une véritable mutilation.

S : « ...heu...tout le monde dit que les amis ça se compte sur les doigts d'une main... »

Christophe : ouais ! (...) mais pour ça, pour que ça compte sur les doigts d'une main, faut pas avoir un moignon ! »

Christophe met en avant la grande déception qu'il éprouve vis-à-vis des êtres humains : il pense que les vrais amis n'existent pas. Pour cela il utilise une image qui nous a sidérée quelques secondes : cette image est en effet violente, faisant appel à une mutilation dont on ne sait pas si elle est une blessure infligée par autrui ou par le sujet lui-même. Il s'agit sans doute

des deux : les sujets semblent confrontés au choix impossible qui consiste à prendre le risque d'être blessé par la relation ou bien de l'éviter quitte à se mutiler du besoin d'autrui.

Attachement et dépendance ne sont pas vécus par les sujets rencontrés comme souples et interactifs mais comme équivalents à une perte de liberté et une forme d'esclavage d'autant plus qu'ils ont du mal à croire à la sincérité d'une relation, d'une émotion. Si l'attachement induit, à terme, la déception relationnelle, elle suppose aussi la séparation, vécue comme une rupture, mais aussi comme un deuil, parfois réel, conduisant à l'effondrement.

Romane : « en fait mais mon ami est décédé aussi, et y'a pas eu que ça : tous mes amis sont décédés alors la dépression heu... »

Autrui étant à la fois un danger et une contrainte, ils s'attachent à peu d'individus : parfois ils renoncent à toute vie affective, sexuelle, familiale à moins de pouvoir maîtriser l'autre en lui imposant ses propres règles. Parfois ils recréent de manière incessante les mêmes relations avec tous les individus comme s'ils étaient interchangeables, évitant ainsi la séparation.

Nous savons pourtant que se construire seule est une illusion. Le lien social est en effet ancré sur la vulnérabilité et la dépendance du bébé qui, pour survivre, a besoin que des adultes bienveillants s'occupent de lui. La dépendance est donc intrinsèque à tout être humain. Pourtant, si cette relation de dépendance primaire a renvoyé l'enfant à une agonie, une angoisse insupportable, l'individu tentera d'éviter toute situation similaire. C'est le cas de plusieurs des sujets rencontrés. Si nous y regardons de plus près, leur fonctionnement est en cohérence avec l'expérience difficile qu'ils ont d'autrui et du monde. Elle les amène à vouloir assumer une vie indépendante, en évitant autant que possible de contracter des dettes envers la société et ses représentants. Dans le complexe de la mère morte auquel nous avons déjà fait référence, Green (1983) nous rappelle que le désinvestissement psychique de la mère, va conduire le Moi de l'enfant à organiser ses défenses qui détermineront les relations d'objet ultérieures. Or toute relation objectale durable semble difficile pour eux. Pourtant, si la déception arrive toujours après l'idéalisation et si la peur de perdre un nouvel objet d'amour semble insurmontable, on découvre des relations fortes avec de rares individus singuliers. Elles fonctionnent comme des points de repère, d'ancrage, des refuges mais sont, d'un point de vue relationnel et géographiquement très à distance. Elles apparaissent cependant comme des relations idéalisées : Léon évoque sa paternité et l'unité familiale qu'il représente avec ses deux filles. Or, il n'a plus trace de la première depuis plus de 15 ans et connaît peu la seconde, née au cours d'une incarcération pendant laquelle la mère de cette enfant lui signifia leur rupture. S'il a des droits de visite, il n'en fait pas usage.

Relations particulières et idéalisées

Souvent ces relations idéalisées émergent sous la forme d'une relation privilégiée et sont évoquées comme liens étroits les unissant à un seul individu, ami ou compagnon. Il peut s'agir d'une relation de couple ou d'amitié dans laquelle ils sont dans une confiance certaine et dans laquelle ils s'autorisent à se livrer. Ils sont acceptés dans leur logique et leurs difficultés sans jugement, ni reproches. Ces personnes sont pour eux des éléments stables. Pour certains sujets, on peut se questionner sur l'unilatéralité de ces relations car les personnages évoqués sont parfois peu incarnés mais servent clairement d'étayage.

Ces relations sont investies massivement, aveuglément presque, ce qui tranche avec leur méfiance habituelle : Anne, tout comme Vanille, accepte de vivre dans une grande précarité sociale pour pouvoir bénéficier de l'étayage d'un homme idéalisé, vécu comme protecteur avec qui il semble que rien de mauvais ne peut arriver. Plus précisément pour Vanille, l'étayage lui est apporté par le signifiant "couple" qui, au-delà de l'identité de femme qu'il lui procure, lui permet de se reposer légitimement sur un pair et de se placer sous sa tutelle. Sa grossesse ne fait que renforcer cette situation. Liés l'un à l'autre au point de se ressembler physiquement, Vanille et son compagnon préfèrent s'exposer ensemble à la rue plutôt que d'accepter des solutions alternatives plus confortables mais qui les obligeraient à se séparer momentanément. Dans la relation contre-transférentielle, Vanille suscite rapidement le désir de la soutenir, tant elle paraît vulnérable et fragile comme un enfant. Se reposant entièrement sur son ami, on perçoit la responsabilité mais aussi le poids qu'elle représente pour lui.

Vanille : « bon ça va là! J'suis plus toute seule ! J'suis avec D. donc heu j'me dis avec une présence masculine heu, y'a peut-être moins d'risque... »

S : vous vous sentez un peu mieux protégée.

Vanille : voilà. Donc heu...mais là c'est vrai que j'ai beaucoup plus d'inquiétude parce que bon y'a la grossesse...et j'espère être heu... qu'on soit posé avec D avant qu'l'hiver arrive et avant qu'le bébé arrive. »

Les sujets semblent se convaincre sans cesse de l'amour de ces figures, quels que soient les éléments de réalité perçus. Ce sont des personnages que les sujets s'exercent à ne pas décevoir au risque de se couvrir de honte et de perdre leur statut d'homme. Avec ces personnages, la notion de dette est bien réelle mais à la différence des autres individus, elle est acceptée et ce, d'autant plus que ce sont souvent comme eux, des individus solitaires et particuliers.

Mick évoque son amitié avec un prêtre. Ce personnage est un point de repère important pour lui. Il parle de lui avec fierté et s'enorgueillit de ses actions humanitaires. Cette amitié et la grande confiance que lui offre ce prêtre, met en avant sa valeur. Il ne se sent pas totalement

seul au monde et sans amarres grâce à la chapelle où il peut se réfugier et cet ami en qui il a confiance.

Mick : « ...et pis si vraiment, dans le pire des cas, il faisait vraiment froid heu...(...) J'peux r'tourner vivre dans la chapelle où je vis quoi !

S : dans la chapelle ?

Mick : ouais parce que le curé de G c'est un d'mes collègues quoi !

(...)

S : un copain, un ami ok ! un collègue ok ! Ouais voilà ! C'est l'point d'chute on va dire ?

Mick : non c'est pas l'point d'chute c'est un mec il a 64 balais, il a du vécu, il rapatrie aussi des gens d'Afrique, de Mayotte etc et pis il leur donne un coup d'main. La porte est toujours ouverte ! Mais c'est sa chapelle là la porte n'est pas toujours ouverte parce que bon y'a que lui qui a la clef, moi-même et l'économe. Et y'a que moi qui vais dans cette chapelle. Temps en temps y'a des expositions d'artistes, y'a des choses mais ça se passe plus dans l'office. Autrement j'ai tout l'dessus pour moi, jusqu'aux combles. Donc ça va.

S : ok...c'est...on peut dire que c'est votre maison ? Votre point d'amarrage ? C'est votre port quoi !

Mick : ouais ouais c'est...et puis ben après j'connais tout le quartier, j'connais tout C., j'suis pas perdu quoi !

S : et c'monsieur, ce curé, vous l'connaissez depuis longtemps ?

Mick : heu...ça va faire 10 ans. »

Pour les sujets que nous avons rencontrés, le refus de la dette correspond au refus du pacte social. Se mettre en dette serait équivalent à un acte de soumission, à une reconnaissance de leur vulnérabilité. Or, ces relations privilégiées ne supposent pas cette relation de domination.

Une aide stigmatisante

La lutte contre la stigmatisation est de nouveau à évoquer ici. C'est dans ce but que parfois, les sujets ont pu refuser des aides alimentaires sociales ou psychologiques, des contrats aidés ou encore des logements. Au travers de ce qu'ils vivent comme des aides « de qualité inférieure » (contrats précaires, logements insalubres, aliments périmés au lendemain de la distribution...), les sujets refusent en quelques sortes les miettes qu'on leur accorde et surtout, l'identité sociale négative qui y est accolée. Les échanges que nous aurons avec eux, seront parfois utilisés comme revendication d'une aide suffisamment bonne : ni excessive pour ne pas se sentir humilié, ou endetté, mais suffisante pour se sentir humain, respecté et membre d'un collectif. Le Revenu de Solidarité Active (RSA) et la Couverture Maladie Universelle (CMU) peuvent avoir parfois cette fonction de soutien suffisant permettant de maintenir une alliance *a minima* avec la société. Parfois encore, ces allocations sont vécues comme le moyen de les maintenir dans un statut stigmatisant qui serait en quelque sorte rassurant pour le reste de la société à condition.

Retournement de situations

Ils se défendent donc des relations d'attachement, qu'ils vivent comme une dépendance, par l'agressivité, un certain nomadisme mais aussi assez subtilement, par des retournements dans le discours ou des permutations de places imaginaires : Romane met en avant le fait que c'est elle qui trouve de l'aide et non les autres qui lui en propose. Léon défend le fait qu'il n'a jamais rien demandé, considérant la manche non pas comme une demande vis-à-vis des passants mais comme un don qu'il accepte de prendre.

Un autre type de situation, là encore similaire à ceux que nous venons de décrire consiste à inverser les contraintes que leurs congénères leur impose et qu'ils n'ont, en réalité, pas d'autres choix que d'accepter, et à les transformer en sollicitation de la part d'autrui. Il suffit d'évoquer les retournements de situation comme celui où Anne revient vers sa mère après une période dans la rue mais s'en fait rapidement rejetée. Loin d'admettre qu'elle éprouvait le besoin de retrouver sa mère, elle laisse entendre que c'est au contraire sa mère qui avait besoin d'elle. Anne veut donner l'impression que c'est une faveur qu'elle lui fait, laissant supposer que cette mère l'attendait pour se racheter.

S : « hm...donc ensuite vous êtes retournée à L. ?

Anne : Hm

S : et donc chez vos parents, enfin chez, oui chez vot'mè...oui chez qui vous êtes retournée ? vous avez pris votre appart' ou... ?

Anne : non non non, parce que j'étais à L et en fait j'ai réessayé de, j'ai voulu redonner une deuxième chance à ma mère elle m'a hébergée puis au bout de 3 jours elle m'a foutue dehors. »

Anne est en effet déchirée entre le besoin de l'amour de sa mère et sa haine pour elle. Pour supporter cette ambivalence et les abandons répétés de celle-ci (qui la laisse chaque fois effondrée), elle modifie dans son récit la réalité disant être revenue vers sa mère pour « lui laisser une chance », comme si c'était elle qui avait besoin d'Anne. Plus tard son récit se contredit : elle explique refuser de la rencontrer puis se plaint de ne pouvoir la voir. Cet exemple, nous conforte dans l'idée que la recherche d'indépendance, le refus de la dette envers autrui est en réalité une formation réactionnelle à un besoin d'étayage important.

Cette manière de retourner la situation d'attente est une stratégie intéressante. Elle est similaire à la nécessité que l'on retrouve chez certains sujets d'aider autrui. Nous pensons ici plus particulièrement à Christophe, Martin ou encore à Romane qui, bien que matériellement démunis, offrent tout ou presque tout ce qu'ils possèdent. Cela peut aller jusqu'à l'abnégation d'eux-mêmes, ne s'autorisant pas à vivre leur propre existence et s'exposant ainsi à être utilisés, manipulés par autrui. On est assez proche ici de l'idée du sacrifice de soi poussé à l'extrême évoquant des personnages considérés comme saints :

Romane : « on me dit toujours que je n'sais pas dire non.(...) c'est la psychologue ! Elle me dit toujours : « quand est ce que vous allez dire « non », Mère Teresa ? » « Non ! Mère Teresa c'est terminé ! » Ah ben oui ! Pis d'un seul coup j'me suis mise à éclater de rire : j'avais envie de dire : « Maintenant c'est l'Abbé Pierre ! »

Romane tente toujours de venir en aide, parfois sans l'accord de ses bénéficiaires, ce qui la met parfois en situation délicate. Un des objectifs inconscients serait ici en réalité de provoquer chez l'autre une dépendance aussi grande que celle qu'elle éprouve vis-à-vis d'autrui.

Il s'agirait dans cette posture de modifier sa position à l'autre en passant du statut d'aidé, à celui d'aidant, en devenant riche de ce qu'autrui leur doit : ils peuvent ainsi être en relation sans risque d'être dominés par lui comme si toute relation ne passait que par cette seule alternative. Au travers de cette stratégie on perçoit cependant que les autres individus sont un moyen d'étayage et de réassurance narcissique sans lequel ils ne peuvent vivre. Autrui sert donc à ne pas être seul et à ne pas s'effondrer. Certains sujets comme Romane ont bien conscience de ce besoin d'étayage et de la lutte que cela engage pour ne pas être une fois de plus abandonnée. Or le sentiment d'être sous emprise sans que cela soit réciproque, la fait enrager.

Au-delà, leur entourage peut aussi servir à entretenir l'illusion de leur toute-puissance. C'est à la fois un moyen de s'assurer l'estime de soi mais aussi, en renvoyant autrui à une position d'objet manipulable, de lui ôter tout pouvoir donc toute dangerosité. Même Claire qui évoque l'influence des hommes sur elle, réussit à maîtriser leur pouvoir en réduisant ses relations avec eux à un acte sexuel souvent monnayé. Pour Vanille, il s'agit de mettre en place une relation stéréotypée, sereine mais froide, à distance émotionnelle, pour supporter le risque d'être en relation amoureuse avec un homme. Il s'agit non pas d'un désir de manipulation, de domination ou de soumission perverse mais d'une tentative de contrôle sur autrui pour s'en protéger et se protéger des liens d'attachement et de domination qu'ils induisent.

Les stratégies que nous venons d'évoquer, permettent aux sujets de ne pas être en demande, en attente du bon vouloir des individus les entourant. Elles évitent surtout le sentiment de domination, de contrainte par autrui, qui sous le terme de dépendance, est en réalité une position d'impuissance et plus encore de désubjectivation. De la même manière, les sujets refusent ou dénie la réalité de la situation de précarité sociale qui fait d'eux des individus sous assistance sociale : aides alimentaires, allocations diverses, manche, fréquentations d'associations diverses sont ou bien retournées en « réponses favorables aux sollicitations sociales » comme chez Léon, parfois évitées ou purement et simplement refusées.

Quand elles sont acceptées et assumées, ces aides deviennent la preuve de leur capacité à survivre (Romane) mais aussi la preuve de leur innocence : nous retrouvons ici la notion de victime sacrificielle qui prend ici encore une dimension sacrée. Les figures bibliques liées au mendiant innocent sont celle du Christ, prônant la pauvreté, mais peut-être plus particulièrement celle de Job que Satan en accord avec Dieu, va mettre à l'épreuve. Malgré la perte des siens et de tous ses biens, Job ne reniera jamais le nom de Dieu et en sera dans l'après-coup, récompensé. On peut entendre ici la récompense au travers de la reconnaissance de Dieu. Nous verrons dans le chapitre suivant qu'avec le besoin de sécurité, de relation, celui de reconnaissance apparaît également.

Les personnes que nous avons rencontrées, qu'elles dénie ou au contraire revendiquent leur dépendance à des objets, sont en réalité prises dans les mêmes difficultés relationnelles. Nous ressentons de manière sous-jacente qu'au refus de la dépendance est associé un désir contraire mais ressenti comme trop dangereux : « (me) passer de toi » pourrait être compris comme « pas assez de toi ». Ce n'est que le déni ou la revendication de leur position dépendante qui les distingue. Au-delà, ils ressentent les mêmes angoisses de vide, de manque, de dépression anaclitique.

Ce couple contradictoire dépendance/indépendance rejoint ce qui est décrit des personnalités limites et narcissiques. Nous partageons le point de vue de C. Chabert (cours magistral de psychopathologie clinique, Université Paris V, 1998) pour qui ces deux personnalités présentent la même fragilité narcissique et identitaire, ce qui les distingue ne marquant qu'une différence de forme. L'exemple nous en sera donné au travers des conduites addictives.

6.2.5. Le vécu subjectif de la précarité

Après avoir décrit les parcours de vie des sujets, après avoir analysé les particularités de leur fonctionnement psychique au travers des couples d'opposés, nous nous devons de nous pencher sur la manière dont le vécu subjectif de la précarité sociale s'articule avec ces parcours et ces fonctionnements.

L'étude de leur rapport subjectif avec la rue doit pouvoir nous donner des indications supplémentaires sur la place que leur mode de vie occupe psychiquement, ce qu'il permet, mais aussi ce qu'il empêche.

Vivre dans la précarité sociale, pour les sujets que nous avons rencontrés, consiste à vivre dans l'espace parfois réel mais surtout symbolique de la « rue ». Nous utiliserons ce terme pour désigner aussi bien l'espace physique que la situation sociale vécue. En effet, « être à la rue » est un vécu subjectif que l'on peut rencontrer chez des personnes en situation de précarité

sociale qui possèdent un logement, un hébergement, un abri, même précaire. Etre « dans la rue » ne signifie donc pas simplement l'absence de logement. Pour A. Lovell (2001), anthropologue, « être dans la rue » c'est être sans famille, sans « home » avec toute l'image relationnelle que cela suppose. En réalité, nous considérons que c'est l'utilisation de l'espace public comme lieu de vie qui indique qu'une personne est « dans la rue ». C'est le cas de la plupart des personnes que nous côtoyons dans notre mission professionnelle ainsi que celui des personnes rencontrées pour cette recherche.

La rue reste donc pour eux, un espace de vie où se déroule leur journée, la scène où se jouent leurs relations sociales et affectives. Le terme de « rue » est ici principalement utilisé comme un signifiant-maître. Dans ce cadre, nous l'utiliserons entre guillemets.

Ces précisions effectuées, nous allons tenter de comprendre quel rapport ces sujets entretiennent avec « la rue », quel vécu ils en ont, quelle place elle prend psychiquement et quel impact elle a en retour.

6.2.5.1 Des besoins primordiaux non satisfaits

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, nous avons retrouvé fréquemment dans le fonctionnement des sujets rencontrés, des fantasmes de toute-puissance, une recherche d'indépendance qui correspondent plus généralement à un besoin de maîtrise. Nous les avons analysés comme des modes de défense vis-à-vis d'un monde vécu comme défaillant, dangereux, instable mais également comme une recherche de contrôle d'eux-mêmes. Si la précarité sociale et en particulier l'espace de la rue répond à cette nécessité de maîtrise, elle ne peut combler d'autres besoins que sont la sécurité, la reconnaissance et l'attachement. Ils doivent donc vivre en niant ces besoins, en les occultant car y accéder leur demanderait un lâcher-prise trop dangereux. C'est pourquoi, ils se positionnent comme partie prenante de leur situation, c'est-à-dire en revendiquant le choix de la rue.

6.2.5.1.1. Besoin de sécurité : l'exemple du logement

Les sujets que nous avons rencontrés mettent en avant la question du logement. Il apparaît comme un espace nécessaire et ce, pour plusieurs raisons :

- Souvent pris dans la posture active, les sujets mettent malgré tout en avant la nécessité de stopper une mise en mouvement perpétuelle : le logement prend, à ce moment, une dimension salvatrice comme s'il allait mettre un terme à leur fonctionnement dans l'acting. Il apparaît alors comme un espace de repos désiré.
- Ce besoin de « se poser » est une tentative pour stopper un mouvement devenu vide de sens, douloureux, répétitif et lassant. C'est le cas de Claire pour qui le logement a permis de stopper les consommations de drogues.

Le mouvement apparaît ici dans son manque de projection (vivre au jour le jour), d'autonomie (demander de l'aide pour se loger). Les sujets que nous avons rencontrés, sont donc assez désireux de faire l'acquisition d'un lieu sécurisant et durable, point de repère autour duquel leur besoin de mouvement pourrait se satisfaire en évitant l'épuisement qu'il implique.

S : « vous êtes dans un appart', vous êtes déjà en train d'envisager d'aller déménager ailleurs...

Laury : ouais c'est ça !

S : ...vous êtes un peu, comme on dit, nomade !

Laury : ouais c'est ça pour l'instant ouais !

S : c'est fatiguant aussi... toujours bouger non ?

Laury : ben ça c'est... c'est la vie normale, ça !

S : c'est la vie normale...

Laury : pour moi heu...

S : c'est c'que vous avez vécu avec vos parents aussi !

Laury : ouais toutes façons ouais, toutes façons ouais !

S : ...ça continue !

Laury : ouais c'est le cycle ouais ! Le cycle ouais, c'est le cycle heu...

S : ...mais ça vous plaît vous, d'bouger tout l'temps ?

Laury : ouais j'aime bien bouger ouais ! D'ailleurs j'vais peut-être m'acheter un camion-caravane parce que, j'aime beaucoup bouger ouais ! J'aime bien changer d'ville... »

La vie de Laury se déroule dans un mouvement perpétuel auquel il est habitué depuis son jeune âge et qui se poursuit actuellement. Il ne s'en plaint pas, considérant qu'il s'agit d'une étape de sa vie, d'un cycle qui prendra fin à un moment ou à un autre. Le mouvement lui convient pour le moment mais il envisage une alternative que beaucoup choisissent au travers l'achat d'un fourgon, habitat mobile.

En effet, il existe un véritable épuisement à vivre dans la rue qui peut motiver le désir de rentrer en logement. Cet épuisement est souvent en lien avec une perte d'espoir : Les issues à leur situation s'amenuisent, le mouvement se transforme en une agitation sans but ni sens. Il est à l'origine d'un nouveau retournement vis-à-vis de « la rue », comme espace symbolique et espace de vie : elle devient alors piège là où elle était liberté, elle devient contrainte là où elle était déterminée comme choix de vie. C'est ce que nous rencontrons chez Vanille qui, du fait de sa grossesse est prise par l'urgence de trouver un logement, de sortir de la rue.

Le logement offre une illusion de place dans la société, une existence, qui pourrait contrebalancer le statut de SDF, les renvoyant au sentiment de n'avoir pas d'existence, qu'elle soit sociale ou symbolique. Or, le fait d'« être en logement » ne semble pas, en réalité, suffisant pour modifier ce statut, ni d'ailleurs modifier les habitudes de vie : la rue reste le lieu

où se déroule leur quotidien, leur vie. Plus qu'un désir de logement, nous avons relevé dans les données un désir de propriété. Il se comprend de plusieurs manières :

- Il répondrait au besoin d'acquérir un espace pour échapper aux défaillances du monde et s'en isoler.

- Leur désir de posséder un lieu répond donc à une première motivation qui serait de stopper une errance sans but en s'enracinant sur un espace qui, au-delà d'être « à eux », serait eux. Ce lieu viendrait contrebalancer l'errance dans laquelle ils se trouvent car un lieu participe aussi, de l'identité. Or les sujets que nous avons rencontrés sont de nulle part. La privation d'un point d'origine est un élément favorisant le déracinement et l'errance.

- Laury, malgré son besoin de mouvement, souhaite acquérir un bien foncier sous la forme d'un simple terrain. Il évoque le besoin d'être attaché à un lieu. Etre propriétaire lui permettrait de ne plus être dans l'errance, le déracinement.

Laury : « Ouais ouais qu'il y ait une démarche que j'puisse avoir un bien foncier parce que bon, voilà, ça m'laisserait rester dans la région. Et j's'rais plus ou moins, ça sera un pied-à-terre en fait, à la fois. C'est-à-dire que même si j'couche dans d'autres régions, j'reviendrai toujours sur le Cher ou...parce que j'aurai acheté un terrain sur V, j'ai trouvé un terrain sur V.... »

Roussillon évoque la notion d'errance identitaire (Derivois, 2011). Il est question d'échapper à une souffrance liée à des traumatismes précoces qu'il nomme « primaires » (car ils sont précoces ou plus tardifs mais affectent un certain niveau de subjectivité). A la suite de ces traumatismes primaires, les individus ont dû se retirer d'une partie d'eux-mêmes pour survivre psychiquement. Le sujet est alors hors de lui-même ne sait plus où il est et se cherche. Chaque fois qu'il se retrouve, il retrouve la souffrance, l'angoisse, l'agonie et ses défenses se remettent en place. Ce sont des sujets qui vont tenter de localiser cette partie d'eux en errance, dans autrui soit pour la faire taire, soit pour tenter de la guérir. Pour Roussillon, « l'errance identitaire (...) apparaît comme le noyau subjectif de l'expérience de l'errance... » (Derivois 2011, p.274).

Le logement est souvent désiré en tant que lieu fixe, stable autour duquel ils peuvent évoluer, dont ils peuvent s'éloigner pour y revenir quand bon leur semble. Cette stabilité du logement n'est pas toujours facile s'ils sont locataires ou encore résidents d'une structure. Pour qu'un lieu ait valeur de stabilité, il est important pour eux que ce lieu soit alors leur propriété. C'est pourquoi, ils s'emploient à trouver des logements certes alternatifs mais qui ont la particularité de leur appartenir : le terrain peut être vécu comme le support où installer un cabanon, une caravane, un camping-car...

Posséder un lieu répondrait pour certains sujets à un autre besoin : celui de retrouver une intimité constamment menacée et extrêmement réduite dans la rue. Nous avons évoqué dans la partie 6.2.3.1.3., l'exposition que la précarité sociale implique, notamment au travers du regard stigmatisant d'autrui. Cette perte d'intimité, correspond à une perte de contenants, favorisant la difficulté à repérer les limites entre intérieur et extérieur, privé et public. Le logement pourrait donc répondre à un besoin de limites, offrant un contenant psychique souvent inexistant ou flou.

Plus largement, ce désir de logement correspond à une nécessité humaine basique que sont le besoin de réconfort et de réassurance. Il est fantasmé comme un lieu qui serait à eux, (à condition qu'il leur offre l'assurance de ne pas en être privé, de ne plus vivre le risque d'en être expulsé ou chassé). Roussillon (2008) a vu l'intérêt de théoriser la notion de sécurité en la rapprochant de l'attachement sécure de Bowlby ou du besoin de cramponnement précoce d'I. Hermann. Pour Roussillon, la sécurité est la tâche centrale du Moi-sujet et ce, afin de « métaboliser l'expérience subjective à laquelle il est confronté » (Roussillon, 2008, p. 52). En effet, depuis Winnicott (1958) nous savons que le holding, comme forme primaire de sécurité, favorise l'émergence du sentiment identitaire qui participe du processus de subjectivation.

L'autre élément important de la sécurité est sa constance. Ensemble, elles vont offrir un sentiment de continuité de vie, rassemblant les différentes expériences en une synthèse. intériorisée, la dimension sécure va permettre à l'individu de repérer et d'identifier ce qu'il ressent. Or, nous savons que pour les sujets rencontrés, l'absence, le manque ou l'inconstance d'éléments rassurants ont été prégnants et ce, bien au-delà de leur capacité de le supporter.

Pourtant, le logement apparaît comme un lieu difficile d'accès, peu durable parce que menaçant. La rue est alors une réponse possible à ces menaces.

Certains sujets que nous avons interviewés ont pu bénéficier d'un domicile, accéder à un foyer. Ils continuaient à fréquenter « la rue » comme si elle était le seul espace possible pour exister. L'habitat est présenté comme l'espace opposé de « la rue ». Il représente l'espace fermé là où « la rue » est ouverte. Il est un lieu de solitude terrible, un espace déshumanisé, froid et angoissant, comme le montrent les comparaisons mortifères de certains sujets.

S : « et ça doit faire drôle de se retrouver en appart' quand on a dormi longtemps dehors ! Ça doit être... »

Laury : ben c'est vrai qu'on a tendance à...Moi j'laisserais les fenêtres ouvertes.

S : Vous laissez les fenêtres ouvertes ?

Laury : au début ouais, là maintenant moins mais au début ouais...

S : une impression d'être enfermé ou... ?

Laury : non... heu...ppfff, j'sais pas le vent, j'sais pas...

S : ouais, sentir l'air

Laury : ouais sentir l'air extérieur... »

Retrouver un logement provoque un sentiment d'étouffement, d'enfermement. Comme d'autres, Laury évoque le besoin, la nécessité qu'il éprouvait de sentir l'air frais, de laisser les fenêtres ouvertes. Mick, quant à lui, propose une comparaison mortifère qui évoque aisément le cercueil.

Mick : « j's'rai dans une boîte heu...généralement on y reste pas longtemps quoi.

S : dans une boîte ouais! (sourires)

Mick : c'est une caisse hein ! Un appart' c'est une caisse !

S : ouais ouais...on peut l'voir comme ça c'est vrai !

Mick : y'a une porte, un verrou, une fenêtre... »

On perçoit à quel point l'appartement est vécu pour ce sujet en particulier, comme un lieu sans âme, glacial, d'aspect lugubre, déshumanisé.

L'espace intime et sécurisant auquel correspond le logement est aussi pour une partie des sujets, le lieu de la violence intime, secrète, cachée, vécue dès leur minorité au travers de maltraitements intrafamiliaux. Nous avons déjà mis en avant, en évoquant la posture active que les activités de survie dans la rue, permettait d'échapper à la menace de mort (physique et/ou psychique) et avec elle, d'échapper à la violence intime. Cette violence peut apparaître au travers de pulsions de mort mais aussi au travers de violences privées, familiales : Vanille échappe par l'errance dans la rue aux menaces de mort de son ex-compagnon, Anne utilise les espaces publics pour rencontrer sa famille avec laquelle le rapproché est vécu comme dangereux parce qu'incestueux. C'est aussi le cas de Claire qui déclare se sentir en sécurité dans la rue.

Dans le cas de Claire ou d'Anne, la menace est intime, privée. La rue comme espace public semble les en protéger. Ces sujets savent, à leurs dépens, ce que la majorité des individus préfère évincer : la sphère privée est le lieu de tous les dangers. Les violences conjugales, familiales, les conflits entre proches, voisins, amis représentent en effet, statistiquement, un risque d'agression bien plus important que les hasards de mauvaises rencontres dans un espace public (Chesnais J.C. 1981). Ces sujets se vivent, au travers des violences subies dans leur histoire, comme différents des autres, en dehors du groupe et ce, parce qu'ils ont (bien malgré eux !) rompu des tabous. D'un point de vue anthropologique, cette rupture de tabou entraîne une exclusion de l'ordre social habituel. La rue offre alors une réponse à cette situation, en restant le seul lieu possible pour vivre parce que justement en marge.

Ainsi, « la rue » est à la fois un lieu d'exposition au regard stigmatisant et intrusif d'autrui, en même temps qu'un lieu de sécurité, les protégeant de leurs pulsions de mort et de l'agressivité de leurs proches.

C'est parce que la rue est un lieu public, ouvert, extérieur qu'il peut être justement vécu comme un lieu protecteur. L'habitat comme lieu de ressource, de repos apparaît aussi comme mortifère. C'est en cela qu'il est difficilement accessible pour certains sujets, d'autant plus qu'ils se trouvent depuis longtemps dans la rue.

Le logement semble alors la solution fantasmée pour tenter d'échapper à la logique de survie dans laquelle ils sont pris et pour retrouver un sentiment de sécurité. Il répond cependant difficilement à ce besoin comme nous venons de le voir.

6.2.5.1.2. Besoin de reconnaissance sociale

A ce besoin de sécurité s'ajoute la notion de reconnaissance qui émerge comme un besoin central, fondamental des données recueillies.

Les peines se sont succédées pour Léon qui a passé, toutes peines confondues, plus de 12 années en prison sans pour autant que la loi n'ait réussi à lui faire modifier ses conduites. Ce n'est que lors de la dernière peine, où plusieurs événements majeurs sont venus se télescoper, qu'il a pris conscience de la possibilité de sa propre mort. Il tente alors de se réinsérer, de se glisser dans une vie normale et sans histoire : se faisant, il ne se soumet pas réellement à la loi mais tente d'échapper à la mort. Léon semble se présenter, dans cette situation, comme un individu *a priori* totalement hobbesien. Nous allons voir qu'il existe pourtant un besoin plus fort que celui de sécurité qui peut là aussi expliquer le désir de changement de Léon ; il concerne le besoin de reconnaissance.

Les données que nous avons recueillies et comparées nous montrent que lorsque les sujets envisagent d'accepter le contrat social, cette décision est souvent impulsée par une contrainte extérieure (obligation d'insertion par la justice, mesure de protection...). Cependant, nous nous sommes aperçue qu'elle apparaît pour eux, comme la possibilité d'atteindre une reconnaissance âprement désirée : Mick vit pour ses créations artistiques. Chaque année, il se rend dans la même ville de bord de mer pour y sculpter sur la plage de gigantesques scènes de sable. La municipalité n'acceptant pas sa présence, il est régulièrement délogé, ses sculptures détruites. C'est pour lui une attaque tellement violente qu'il s'y oppose physiquement. Il a donc, à plusieurs reprises, été condamné pour coups et blessures sur agents de police. S'il accepte de se soumettre aux injonctions de la loi, quoiqu'elles lui paraissent injustes, c'est

qu'il pressent qu'il pourra obtenir en échange la reconnaissance de son identité d'artiste et le respect de ses œuvres.

Mick : « j'suis connu mais pas encore reconnu...

S : Vous êtes que connu, vous n'êtes pas encore reconnu...qu'est ce qui va falloir pour que vous soyez reconnu ?

Mick : ben que je mette encore un peu d'eau dans mon vin encore. Que je puisse encore heu...baisser un peu plus l'échine pour heu...certaines choses que je n'aurais pas pu capter parce que bon j'étais peut-être heu...dans d'autres états ou ça n'allait pas forcément dans le bon sens d'une société qui me plaît pas. »

Mick a conscience que ses réactions violentes contre les Forces de police le desservent. Il sous-entend qu'à cette époque, il n'était pas dans son « état normal », ce qui correspond à une période de consommation de produits psycho-actifs. Ces consommations viennent, elles aussi en opposition à une société qu'il n'aime guère et qui lui paraît intolérante. Il admet que ces consommations et sa violence ne lui permettront pas d'acquérir la reconnaissance sociale qu'il attend. Il tente donc de gérer cette opposition entre son désamour de la société et le besoin de reconnaissance qu'il en attend. Pour cela, il se doit d'avoir un comportement plus adapté ce qui est équivalent pour lui à une forme de soumission.

Quoiqu'il en soi, accepter bon gré malgré ce pacte, provoque une attente et une défiance anxieuse sur ce qui, même en suivant strictement les règles, pourrait leur arriver de mauvais : Léon tente de suivre ces règles sociétales, de jouer un jeu qui l'oblige à garder la maîtrise de ses impulsions. S'il s'y résout, ce n'est pas qu'il en attend une protection particulière ou qu'il croit tout à coup à la justice, mais simplement pour s'éviter une énième punition sous forme d'emprisonnement. Il est donc question pour lui d'éviter la privation de liberté. Au-delà cependant, tout comme Mick, il attend de ce changement d'attitude, une reconnaissance sociale.

Refusant le pacte social pour toutes les raisons que nous venons d'évoquer ci-dessus, les sujets que nous avons rencontrés, ne semblent pouvoir cependant se passer de la société : ils ont besoin de se confronter à elle, de se positionner contre. S'ils vivent autrui comme potentiellement dangereux, persécuteur, ils éprouvent malgré tout une soif de reconnaissance, que nous avons repérée comme primordiale et qui renvoie bien évidemment à la question du narcissisme. Comme nous l'avons vu dans le couple toute-puissance/impuissance, les sujets tentent de se placer au centre d'une scène familiale, et/ou publique qui va fantasmatiquement leur faire jouer le rôle de l'acteur principal ou bien de l'objet désiré, admiré. Cette position est tellement importante qu'elle peut aller jusqu'à prendre le pas sur la cohérence même du récit

qui s'éloigne alors très nettement de la réalité mais qui met en évidence le besoin d'être valorisé.

Cette tendance à se placer au centre est également en lien avec le fait qu'ils sont leur seul et unique point de référence. Anne ne se repère dans le temps qu'en fonction de l'âge qu'elle avait au moment des événements dont elle fait le récit.

Le besoin de reconnaissance est donc un besoin primordial repéré chez tous les sujets. Mais il implique nécessairement le regard et le jugement d'autrui. Celui-ci apparaît dans bien des récits comme instrumentalisé. Or, l'instrumentalisation de la relation à des fins narcissiques est, non pas à lire comme une dimension perverse du rapport interpersonnel, mais comme un compromis entre besoin et mise à distance des autres individus.

L'analyse de nos données confirme la primauté des besoins narcissiques avancés par Françoise Neau (2008) reprenant Heinz Kohut ou encore Heinz Hartmann. En effet, l'objet n'est dans un premier temps qu'un moyen de satisfaire ses besoins et d'assurer ainsi l'unité du self. L'unité assurée, le self ne sera plus menacé de désintégration. Or, les données recueillies et l'analyse que nous en avons faite jusqu'à présent semblent nous mettre en présence de sujets qui tentent constamment de maintenir cette unité. C'est la preuve, si nous reprenons Roussillon, que ces sujets ont traversé trop de discontinuité pour asseoir correctement leur identité et leur sécurité de base qui leur permettraient de rassembler leurs expériences en une synthèse. Ils ne bénéficient pas non plus de la sécurité offerte habituellement par le contrat narcissique.

Les autres individus sont donc à la fois incontournables d'un point de vue narcissique mais aussi menaçants pour le self : leur présence provoque des angoisses d'intrusion risquant, en quelque sorte, la dilution de son self dans celui d'autrui. Paradoxalement, l'absence de ce dernier risque d'en provoquer la dislocation.

L'aspect relationnel pose donc un problème majeur : nous sommes en effet face à des sujets qui ne peuvent être ni avec l'autre, ni sans l'autre. Nous allons voir que « la rue » offre la possibilité de conserver une distance avec autrui mais de conserver des relations avec lui, qu'elles passent ou non par la revendication public, les demandes sociales...

Pourtant, nous avons fait le constat que l'alliance est possible mais à condition que le rapport relationnel soit égalitaire et respectueux: Léon apprécie d'aller travailler, malgré la dureté de la tâche (maraichage biologique) d'être en lien avec ses collègues et sa hiérarchie. Cette alliance est d'autant plus aisée que le sujet a le sentiment d'exister pour autrui, d'avoir une place dans les souvenirs et/ou l'imaginaire de cet autre.

6.2.5.1.3. Le besoin d'autrui

De manière plus globale, le besoin de sécurité et de reconnaissance sont évidemment liés à la nécessité d'être en relation avec autrui. Nous avons, à plusieurs moments de cette discussion, évoqué la question relationnelle et ce qu'elle suscite comme sentiment de méfiance et persécution. Dans ce cadre, nous avons évoqué une tendance à la mise à distance relationnelle dans le but d'éviter la domination sociale, les effets de la stigmatisation, la violence d'autrui et la sienne propre. Elle permet d'éviter la mise en dette et de conserver son indépendance, et donc la sensation d'être libre. Nous sommes donc très nettement dans une conduite d'évitement.

Malgré ce désir de se protéger en se mettant en retrait, nos sujets éprouvent la sensation douloureuse d'être seuls au monde. Ce sentiment de solitude est lié à des pertes affectives, des deuils laissant le sujet dans l'idée que le monde est dépeuplé, qu'il y vit seul. Mais plus encore, ce vécu de solitude est en lien avec les séparations familiales (parents, fratrie mais aussi enfants) qui entraînent parfois le rejet, la mise à l'écart : Romane n'est que peu en lien avec son père depuis la séparation du couple parental et son remariage. Christophe est rejeté par sa fratrie depuis son divorce. Léon n'a jamais pu s'investir auprès de ses enfants, empêché par ses compagnes. Mick a tenté de reprendre contact avec sa mère mais cette rencontre se révélant trop douloureuse, il fait le choix de garder une nette distance. Les liens relationnels qui existent entre les sujets de cette recherche et les membres de leur famille sont, on le comprend, très distendus, voire inexistantes. Le fait qu'ils tentent pourtant d'en maintenir ou d'en retisser des liens, même s'ils sont souvent source de grandes déceptions, nous engage à ne pas parler d'exclusion sociale mais de distance relationnelle. Pour argumenter cela, il suffit de constater les implications qu'ils n'hésitent pas à avoir dans le tissu social notamment associatif : bon nombre d'entre eux participent à des activités (Martin inscrit dans un club de natation, à des cours d'alphabétisation, Christophe proposant ses services et ses compétences en mécanique, Romane s'impliquant pendant plusieurs mois sur l'atelier théâtre, Léon accompagnant les professionnels de Cher-Accueil aux journées de l'insertion organisées par le Conseil Général et participant aux tables rondes...). Les associations, les institutions médico-sociales, quand elles sont accueillantes, souples, avec des dispositifs particuliers, peuvent entretenir un lien durable avec ces individus en situation de précarité et servir, un temps, de point d'amarre, de soutien, d'étayage.

Dans les récits de vie qui nous ont été faits, ces sujets occupent souvent la place de ceux qui révèlent, par leurs troubles, leurs difficultés, leurs comportements, leurs blessures, c'est-à-dire leurs stigmates, les défaillances familiales cachées et tues. Ils portent alors en quelque sorte, la

responsabilité de l'éclatement familial : les traces de coups découverts sur Mick entraînent le placement de la fratrie, les révélations par Anne des abus du grand-père provoquent ruptures et morts. Ces situations font d'eux des êtres au cœur des événements mais en marge du groupe. Se vivant comme différents, ils éprouvent, face au monde, un sentiment d'étrangeté qui provoque, volontairement ou non, une mise à l'écart que leur situation sociale illustre.

Or, dans cette situation, ils sont pris dans une double contrainte qu'ils doivent surmonter : garder autrui à distance pour s'en protéger et gérer les manques que son absence procure. Ce manque, originaire, est lié à l'absence de secours et d'étayage auxquels, pour la plupart, ils ont dû faire face, très tôt dans leur parcours de vie. Il est réitéré dans leur histoire par le vécu de précarité sociale : les sujets rencontrés peuvent malgré leur revendication d'indépendance, se sentir abandonnés, peu ou pas soutenu par la société. A ce titre, l'éviction d'un travail est un des exemples illustrant le sentiment de perte d'étayage par la société : nous avons perçu, dans le récit d'Albert, à quel point le travail est une fonction contenante, fondamentale. Ce travail lui a permis, grâce à un régime spécial très sécurisant, de répondre à un besoin d'étayage majeur et revendiqué par lui, et de garder ainsi son autonomie la plus grande partie de sa vie. Sa mise à la retraite a sans doute participé à précarisation sociale.

D'autres moments clefs de leur vie sont en lien avec la perte d'étayage induit par la solitude : il s'agit pour plusieurs sujets (Christophe, Mick) de moments où ils se sont retrouvés seuls dans un appartement face à leur dénuement psychique. La solitude a pris la forme d'un effondrement, ressemblant à un abandon d'eux-mêmes, une passivité évoquant la mort.

La solitude correspond pour plusieurs des sujets (Léon, Mick, Claire, Romane) au sentiment que le monde est inhabité. Claire montre en quoi l'espace public apporte une réponse à cette solitude en allant habiter les lieux emplis par la présence d'autrui tout en évitant la relation.

S : « c'est-à-dire que quand tu dormais, tu te cachais pas pour dormir. T'étais à la vue de tout l'monde.

Claire : ah oui pas du tout ! Bon c'était vraiment des gens qui heu...qui allaient chercher heu...leur voiture et pis bon...vers on va dire heu...vers on va dire quand la gare elle est fermée, y'a plus d'passage quoi ! Pis bon c'est éclairé, t'as, t'as de, t'as de la musique, pis c'est vachement surveillé les parkings hein ! Pis en fin d'compte à l'entrée des parkings y'a des caméras...»

Claire raconte la sécurité qu'elle éprouvait à dormir dans des parkings au vu de tous. Rester dans un lieu de passage semble un gage de sécurité. Ici, ces usagers ne sont pas vécus comme dangereux mais au contraire bienveillants tout comme les vigiles et les caméras pouvant être potentiellement interpellés en cas de danger. Il est question pour Claire de s'assurer à la fois

que le monde ne se soit pas dangereusement inhabité mais aussi qu'elle-même soit au monde. La notion de permanence de l'objet peut ici être évoquée. Elle nous ramène au vécu éprouvé par le Robinson Crusoé de Tournier (1969) qui, confronté à l'absence d'être humain, perd le sens des mots et des objets. Ce roman philosophique nous fait percevoir ce que peut être un monde dépourvu de nos semblables et nous fait prendre conscience de l'importance d'un monde peuplé. G. Deleuze dans la postface de ce roman, issue de « La logique du sens » (1969), met l'accent sur la manière dont, en l'absence d'autrui, les objets vont s'affronter, les potentialités, disparaître. « Ma vision de l'île est réduite à elle-même, ce que je n'en vois pas est un inconnu absolu, partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable » (Tournier, 1969, p.54). Pour Deleuze, Autrui, personnage réel ou non, est l'expression d'un monde possible. C'est dans cette relation à autrui que les possibles du monde prennent vie, réalité notamment au travers du langage. Pour lui, l'aventure de Robinson est celle de la perversion en tant que structure de personnalité : c'est une aventure d'altruicide, l'histoire du meurtre des possibles qui est passée par la névrose et a frôlé la psychose.

Pour les sujets que nous avons rencontrés, la perte d'autrui ne conduit pas seulement au deuil, mais provoque un effondrement psychique. Cette perte induit, en réalité, leur propre perte, comme pour Alain, menacé d'anéantissement car personne ne le reconnaît. Aussi s'accroche-t-il désespérément au repère le plus minime, à la connaissance la plus vague...

Albert : « ouais ben Paris bon, c'est un p'tit peu...ouais c'est un p'tit peu grand pis...j'dirais que...Paris c'est un p'tit peu la jungle !(...) et en face j'ai ouais j'ai...pfff...pis j'sais plus...et pis c'est plus sympa heu...bon, j'ai plus sympathisé avec heu des gens d'ici heu, qu'j'vois dans la rue que j'vois dans la rue ou des trucs comme ça, j'ai plus sympathisé qu'à Paris parce que à Paris c'est heu, vroum ! Ils vous regardent pas hein ! vrom vrom vrom ! Là sur les trottoirs heu devant vous... »

S : c'est ça : on connaît pas forcément les gens, tandis qu'ici...

Albert : ben oui !

S : on fait vite le tour et on voit toujours les mêmes têtes...

Albert : là vous leur dites bonjour y'en a ils vous répondent même pas ! Là à Paris c'est un vie d'dingue, les gens ils arrêtent pas de courir ! »

Le besoin d'autrui passe comme nous l'avons vu par le besoin de reconnaissance mais également à ce qui a trait à la notion de holding, de soutien, d'étayage. Nous avons retrouvé cette nécessité dans la relation transférentielle de Mick mais aussi dans ce qu'il énonce de ses relations aux femmes en général. Elles sont perçues comme des êtres qui peuvent aisément se passer des hommes. Ainsi, il parle de sa présence auprès d'elle comme presque encombrante du fait de son manque d'habileté dans la relation : il a le sentiment de n'avoir rien à offrir et de

ne savoir recevoir. Pourtant il a conscience de la source affective que des relations amoureuses pourraient lui procurer.

Mick : « je m'sens pas de vivre avec une dame, du fait, déjà, d'avoir peut-être peur d'être trahi justement, violé d'autre part et heu, après me r'trouver avec un moufflet et heu, être heu, ne pas savoir comment gérer avec cet enfant. La femme j'lui laisse son bien procréatrice parce que c'est justement à elle. Et une femme quand elle est partie heu, bien souvent elle est dénigrée par l'homme par ce, cette façon de penser là...non, bien au contraire, la femme est un homme autant que l'autre : elle doit être le père, la mère, elle doit être tout à la fois, elle doit être procréatrice donc tout lui revient à elle quoi. Et c'est pas à moi de venir dire c'qu'elle doit faire ou...c'est à elle de prendre ses rênes et...non j'crois qu'elle le fait très bien sans homme quoi ! J'ai pas besoin d'm'interposer où qu'ce soit dans la vie d'une femme.

(...)

Mick : ouais enfin la femme elle fait elle fait c'qu'elle veut ! Et moi j'ai rien, à dire à une femme heu...

(...)

S : ça veut dire alors, j'suis super indiscreète : au fond ça veut dire que vous êtes jamais tombé amoureux d'une femme ?

Mick : heu...si mais, c'est pas...j'sais pas, c'est pas...c'est bizarre quoi ! »

Pour Mick, c'est l'art qui va lui servir d'étayage. Nous allons voir dans la suite immédiate de ce texte que les autres sujets ont, eux aussi, trouvé des modes d'étayages leur permettant de tenir psychiquement et qui sont d'ordres social, culturel, psychique :

D'un point de vue social, l'étayage viendra pour Anne par exemple, d'une curatelle qui lui permettra de quitter la rue et de trouver dans la société un peu de secours et d'appui.

Mick pour sa part, a pu trouver dans l'art comme soutien culturel, le moyen de médiatiser la relation entre lui et le monde. C'est à la fois un moyen de relâcher ses tensions internes, de s'ouvrir sans trop de risques aux autres en pouvant donner et recevoir. L'art sert d'espace intermédiaire, transitionnel entre soi et les autres. L'expérience du théâtre a permis à Romane de s'exprimer verbalement là où la pathologie familiale ne fonctionne que sur le non-verbal et de se placer au centre du regard d'autrui autrement que par la maladie. En effet, imprégnée du personnage qu'elle incarnait, elle a pu se débarrasser un temps de ses symptômes.

Plusieurs des sujets ont fait référence à des affiliations étayantes pour eux. Cependant, nous avons constaté que ces affiliations, en particulier quand elles sont peu consistantes dans leur réalité, semblent combler leur solitude en leur permettant de se raccrocher à des groupes d'appartenances, des collectifs, des mouvements culturels et musicaux : Mick se fantasme entouré et au centre d'un groupe d'artistes, Léon évoque l'idée d'avoir une famille quand il s'agit d'enfants qu'il n'a pas vus depuis des années. Laury, en s'affiliant au monde paysan, trouve le moyen de se raccrocher à l'identité sociale première de son père et au monde, perdu, de son enfance. Romane quant à elle, revendique son identité de malade comme une croix qu'elle porte, signe de son sacrifice et de sa dimension quasiment sacrée. Victime du monde et

du destin, l'espoir est pour Romane une idée, un sentiment dangereux. Le mal-être est donc le seul état adapté, une alternative identitaire quand plus aucun statut social ne lui en propose. Ce statut de malade lui offre l'étayage des soignants et la protection de l'institution hospitalière. C'est une compensation bien faible face à la perte d'un statut professionnel et sa mise à l'écart sociale qu'elle accepte faute de mieux mais qu'elle considère comme injuste. Albert quant à lui reste affilié à son entreprise car elle lui offre un étayage particulier au travers de son « régime spécial ». Christophe se sent affilié, sous la figure du saint patron dont nous lui avons fait porté le prénom, au groupe des voyageurs et des routiers. Il s'agit d'une manière pour lui ne pas être associé aux SDF. Anne pourtant reste seule : seule fille de sa fratrie, esseulée par le décès de ses frères, seul membre de la famille à avoir été abusée, elle s'affilie modérément aux « gens de la rue », se vivant plutôt comme une initiée. Au travers de cette position, elle va acquérir une position d'objet unique qui offre une place centrale, place à laquelle elle tente de se convaincre d'être. Cette position centrale compense la solitude dans laquelle Anne se trouve dans sa famille.

Ces affiliations leur permettent de garder pied avec le monde en général, mais surtout avec eux-mêmes. Elles offrent des identités narcissiquement valorisantes soit parce qu'elles leur offrent un groupe de référence, soit parce qu'elles sont positives ou fascinantes, soit enfin, parce qu'elles servent de répulsif à la relation à autrui. Elles leur permettent de ne pas se sentir seuls dans leur situation et de se sentir étayé. Pourtant, certaines relations sont investies très massivement. Elles mettent en évidence le fort besoin d'étayage qu'ils éprouvent parallèlement à leur effort d'indépendance, pour une majorité de sujet.

D'un point de vue psychique, les sujets trouvent un recours au travers de plusieurs mécanismes. Parmi eux, il faut évoquer les défenses mises en place. Les dénis partiels de réalité, les clivages, les fantasmes ont un rôle protecteur face à la solitude, l'abandon et au manque de holding. Certains mécanismes de défense que nous avons déjà abordés plus haut comme celui qui consiste à projeter sur autrui le besoin qu'ils en ont, à inverser les rôles de désirant/désiré, répond à ce besoin d'étayage qui est un besoin de base, fondateur de la construction individuelle : Anne fera le choix de l'amour paternel au détriment de l'amour adulte ; la tendresse, la douceur, le holding sont plus favorisés que la relation amoureuse et sensuelle.

Anne : « non parce que après mon père quand, parce que à un moment j'lui en voulais, en fait si on est retourné ensemble un peu, un peu mais on s'voyait en cachette. Jusqu'au jour où mon père l'a appris et là clairement il a dit : « tu choisis soit c'est lui soit c'est moi ! »...
S : comment on peut choisir entre un homme et un père ?

Anne : ouais mais mon père c'est, quand il m'a dit ça, ça faisait à peine 3 mois qu'j'avais retrouvé et heu...donc du coup heu...j'ai dit ben...j'ai préféré connaître, heu...

S : vous avez fait l'choix du père. »

La constitution de symptômes ou la construction d'idées délirantes permettent eux aussi de trouver une issue au besoin d'autrui. Ils permettent à la fois de s'en isoler, de s'en protéger mais aussi de garder un lien avec lui. Nous l'avons évoqué dès le début de la partie 6.2.3.1.1. avec Martin qui évoque les actes de sorcellerie de son ex-compagne. Les manipulations que Laury pense subir, lui donnent des arguments pour éviter les relations aux autres.

Chez Romane, le symptôme "angoisse" qui la paralyse physiquement et psychiquement exprime cette incapacité à se confronter au monde et offre un bénéfice secondaire à rester isolé sans trop de culpabilité. De plus, ce statut de malade lui offre l'étayage des soignants et de l'institution hospitalière et lui permet de rester en vie psychiquement en restant au centre de l'attention, c'est-à-dire en ne disparaissant pas au regard d'autrui. Elle s'accroche littéralement aux soignants qu'elle rencontre, comme elle s'accroche à la vie.

Le symptôme "angoisse" exprime chez elle cette incapacité à se confronter au monde et offre un bénéfice secondaire à se tenir en retrait sans trop de culpabilité. Car pour Romane au moins, le retrait correspond plus à une incapacité à se confronter au monde que celle de s'occuper d'elle-même.

Enfin, associé à l'aspect symptomatique, le recours aux addictions semble annuler le besoin d'autrui, par un état d'inconscience, de déconnection d'avec la réalité, de lâcher-prise. L'utilisation du produit psycho-actif pourrait en effet résoudre, un temps, le paradoxe qui consiste à n'être, ni avec, ni sans l'autre. Elle offrirait donc une alternative au besoin relationnel.

6.2.5.2. Choisir ou subir la rue

La plupart des sujets que nous avons rencontrés, ont mis en avant leur mode de vie précaire comme un choix qui leur offre la liberté. Cette revendication d'un choix de vie reste cependant à interroger. Si la plupart des dix sujets rencontrés considèrent, dans le premier entretien, qu'ils ont délibérément choisi le mode de vie précaire qui est le leur, dans l'après-coup, la notion de choix est remise en question. En réalité, leur choix se limite à quelques maigres solutions devant une situation de précarité tout d'abord subie : s'il fallait parler de choix, ce serait celui du « moins pire », celui que l'on fait après avoir éliminé ce qui semble impossible : Vanille refuse de retourner chez ses parents. Christophe s'oppose à revivre seul dans un appartement. Le « choix » de « la rue » cache mal une situation que l'on perçoit nettement comme subie mais dont ils ont tenté de tirer bénéfice.

Claire va d'ailleurs mettre sur le même plan le choix de la rue et celui de la prostitution. Cette notion de choix lui permet d'entretenir l'illusion qu'elle garde la maîtrise des événements de sa vie. Après avoir évoqué sa chute dans la marginalité en lien avec son parcours de vie, Claire reconnaît qu'elle n'a pas vraiment choisi la rue. Pour Claire, en quelque sorte, il s'agit simplement d'un lieu de perdition, d'un lieu où conduit inexorablement un parcours de vie composé de malheur et de misère. A entendre Claire, la rue ne se choisit donc pas, elle est le résultat obligé d'une histoire de vie douloureuse.

Nous avons chaque fois eu le sentiment que cette revendication du choix de la rue, cachait une forme de résistance face à une situation en réalité bien sombre. Ils semblent l'accepter avec une apparente aisance comme si elle ne leur coûtait pas. Il ressort que la précarité sociale est une situation, souvent supplémentaire dans leur parcours de vie, qu'ils se doivent de supporter mais qu'ils ne contrôlent pas plus que les autres puisque l'environnement leur impose encore et toujours ses conditions, sa dimension aléatoire. Cette affirmation d'un choix de vie est une manière de ne pas se sentir, une fois de plus, impuissant. Elle permet également de protéger l'estime de soi : il est en effet plus facile d'assumer un choix que de subir une situation. Nous retrouvons ce même besoin de maîtrise chez Léon quand la justice lui impose la réinsertion et qu'il évoque alors sa sortie de la rue comme un choix personnel. Il met en avant ses démarches de logement et d'emploi en les présentant la preuve d'un contrôle sur lui-même et sur sa vie. Ce qui compte ici, c'est de garder la sensation de mener sa vie en toute indépendance, d'avoir une prise sur son environnement. Face à la réalité d'une situation devant laquelle il est impossible de lutter, leur stratégie consiste à faire mine de l'accepter et d'en faire un atout. La stigmatisation en est sans doute un des meilleurs exemples : quand lutter contre leur identité sociale négative est devenu impossible, une autre technique consiste à endosser ce statut mais en l'aménageant, parfois en le tordant totalement. Ainsi les éléments disqualifiants sont présentés comme des éléments valorisants : Léon ne se décrit pas comme toxicomane dépendant mais comme gourmet, capable d'apprécier un produit quand il est bon. Christophe n'est pas un hyperactif mais un individu vaillant et entêté. Romane ne présente pas de troubles psychiatriques mais souffre de la folie de sa mère et des deuils qu'elle a elle-même endurés. Cela lui permet de ne plus subir la honte, la dévalorisation, la dépréciation de soi et les affects dépressifs qu'elles entraînent. Au contraire, elle peut mettre au défi un regard stigmatisant intériorisé.

La sociologie nous apprend qu'il s'agit ici d'une stratégie de protection de l'identité sociale. Quand celle-ci est, à son tour, trop dégradante elle est abandonnée au profit de la protection de l'identité personnelle. Celle-ci s'appuie sur l'utilisation de l'ambivalence de chacun. Il s'agit, en endossant ce statut, de jouer sur la fascination : présenter son mode de vie comme un choix, une liberté est aussi un moyen de convaincre et de se convaincre qu'il est le bon.

Bon nombre de sociologues s'opposent sur cette question du choix de vie : pour certains, la précarité serait subie du fait que l'individu ne pourrait infléchir le fonctionnement de la société, pour d'autres, il s'agit bien d'une situation choisie. Pour Patrick Cingolani (2005) par exemple, la précarité n'est ni un choix, ni une liberté, mais plutôt une contradiction : il est question pour chacun des sujets pris dans cette situation de savoir comment il va utiliser cette expérience. Elle va solliciter chez eux, leurs capacités à utiliser des tactiques de détournement de la discontinuité : le travail pourra être alors considéré comme un temps hétéronome (et ce, d'autant plus d'après nous qu'il est disqualifié, qu'il assigne les individus à ce que Hanna Arendt (1957) a évoqué sous le terme « d'animal laborans »), là où les périodes de chômage, d'inactivité peuvent être vécues comme un temps autonome donc positif en termes d'épanouissement personnel : « Je n'ai pas de travail, j'ai donc du temps libre. » « Je n'ai plus de logement mais je suis libre d'aller et venir comme bon me semble ».

Au-delà de cette stratégie, les sujets rencontrés tentent de trouver des bénéfices réels à ce mode de vie : la rue peut être vécue par certains comme un espace de liberté vertigineux dans lequel toutes les contraintes sociales, les dettes envers la société sont abrasées, annulées, comme si les engagements devenaient nuls et inexistantes.

Christophe : « j'avais ma liberté, j'suis tranquille.

S : vous sentez plus serein ?

Christophe : oui, j'dois rien à personne,

(...)

S : ça c'est une liberté aussi, hein de rien devoir !

Christophe : ben oui hein...ben oui parce que « faut qu'j'alle là, faut qu'j'alle là, faut qu'j'alle payer ceci » des trucs comme ça ! Là j'dois rien ! J'suis tranquille...

S : la liberté c'est l'indépendance ?

Christophe : ah ben oui !

S : c'est heu... « je n'ai plus de compte à rendre ! » c'est ça la liberté !

Christophe : voilà ! »

Sa situation sociale n'a d'après lui rien changé d'autres que de le rendre plus libre vis-à-vis d'autrui à qui il ne doit plus rien. Etre endetté correspond à rendre des comptes, à être finalement dépendant d'une tierce personne. Ici l'indépendance et la liberté sont assimilées.

Nous retrouvons d'autre part, au travers de cette notion de liberté, l'idée de mouvement, d'un certain nomadisme : le signifiant « rue » tout comme « route » (on parle d'ailleurs de routards, de traveler's, de zonards,) définit leur identité. Les véhicules (voitures, fourgons...) restent souvent leur dernier contenant mais aussi le moyen de rester actif, maître de la situation.

Après son expérience à l'armée, Christophe est devenu chauffeur routier ce qui lui a permis de rester en mouvement. Nous lui proposons un lien entre son besoin constant depuis son plus jeune âge d'être en activité, en déplacement et celui d'avoir élu domicile dans sa voiture.

Christophe : « ben après j'ai passé mes permis à l'armée, j'ai donc heu, pris la route...(...) j'ai fait l'international et le départemental.

S : ouais. L'idée de partir était quand même là hein...partir avec l'armée, partir avec un camion...

Christophe : ouais mais...

S : ...l'anguille qui bouge tout l'temps, hein ?

Christophe : voilà ! Je peux pas rester en place !

S : vous restez pas en place !

Christophe : donc c'est pour ça que je veux rester dans ma voiture parce que,

S : ben vous pouvez bouger quand vous voulez.

Christophe : voilà ! Quand ça va plus, j'déménage ! »

Cette sensation de liberté qu'offre la « rue », compense les périodes d'enfermement insupportables vécues dans le passé et éloigne le risque d'agonie lié à la perte de maîtrise et l'impuissance ressentie.

En outre, rien dans ce mode de vie n'empêche de différer la jouissance : n'ayant rien à perdre, les sujets peuvent, sans limites, céder à leurs impulsions comme le montre la tendance à l'acting. Il ne s'agit certainement pas ici de plaisir mais bien de jouissance au sens lacanien du terme, ce qui ne doit pas nous étonner puisque comme on l'a vu plus haut les sujets n'ont pas été confrontés à la loi du père et à sa castration structurante mais à son tout-pouvoir.

Au-delà des revendications pour conserver l'estime de soi, nous avons relevé un autre élément qui, d'après nous, peut conduire les individus à défendre l'idée du choix de la rue : il tient à leur attitude de grande passivité au moment de leur arrivée dans la précarité, face à ce qu'ils décrivent comme une descente aux enfers. Au départ, liée à l'effondrement psychique, cette passivité peut ensuite être comprise comme un désinvestissement de tout ce qui les concerne. Elle ressemble à une attente curieuse, détachée sur ce qui va advenir (les factures qui s'accumulent, l'expulsion locative qui approche...). Les sujets sont pris dans une posture de désinvestissement protecteur face aux réalités insurmontables (solitude, chômage, dettes, huissiers, administrations...).

Certains sujets vont se positionner comme victimes de la situation, y trouvant des bénéfices au travers d'un statut et une identité de sacrifiés : la situation de précarité sociale signe ainsi par la preuve, le manque de reconnaissance d'autrui, pourquoi pas son acharnement persécutif à vouloir les briser. Après les problèmes de santé et la mauvaise destinée, le fonctionnement froid et injuste de la société est la cause de leur plongée et de leur maintien dans la précarité sociale. Il s'agit de mettre en avant la responsabilité de la société.

D'autres vont se convaincre que leur impuissance à empêcher leur chute dans la précarité était en quelque sorte un choix, appliquant alors l'adage : « qui ne dit mot consent » : n'ayant pas été en situation de réagir pour se défendre contre une précarisation de plus en plus grande, ils tentent, après coup, de renverser la situation de manière active en l'interprétant comme un choix.

Christophe : « parce que au début j'étais obligé d'être dans la rue, mais là c'est mon choix ! »

Christophe explique pour la première fois ne pas avoir choisi la rue. Ce choix ne l'est devenu que dans l'après-coup puisque dans un premier temps, il a été expulsé de son appartement pour non paiement de ses loyers.

Nous pensons que cette affirmation de choix permet, de surcroît, à ceux qui ont connu la chute, de mieux supporter la situation et l'échec de ne pas avoir évité leur extrême précarisation.

Parfois, certains sujets ne semblent pas sortir de cette situation et continuent de fonctionner avec le minimum d'investissement psychique. Si ce désinvestissement est trop important, il peut aller jusqu'à la perte d'intérêt pour soi-même : nous avons remarqué que dans une telle attitude, seules les activités de survie justifient le fonctionnement des individus qui les réalisent de manière automatique, mimétique et ceci d'autant plus que ces activités sont dégradantes. C'est Albert qui nous met sur la piste. Il évoque la manière dont il réussit à se nourrir en faisant les poubelles d'une sandwicherie.

S : « au début ça a été compliqué ça ?

Alain : ...ouais un p'tit peu...ah ouais ! ouais j'avais du mal...

S : vous aviez du mal au départ. C'est les filles qui vous ont montré ça aussi ou c'est vous qui avez eu idée ?

Alain : non ben j'ai vu les autres heu...j'ai dit : « va falloir que je fasse pareil ! »

S : ben oui vous êtes pas l'seul à faire comme ça.

Alain : ben oui oui je...je je, pis j'ai pas l'choix ! Si j'veux un p'tit peu de...(...) si j'veux avoir un p'tit peu d'argent... »

La question de la honte émerge ici pour évoquer la manière dont les sujets peuvent s'en protéger en se détachant aussi bien des actes accomplis que des émotions qu'ils provoquent. Ceci implique par conséquent que les sujets se détachent d'eux-mêmes. C'est ce détachement vis-à-vis de soi qui permet de ne plus s'exposer à la honte de soi et rend possible la réalisation d'actes dégradants, déshumanisants. Le paradoxe fait sa réapparition ici puisque assurer leur survie implique de se désinvestir d'eux-mêmes.

Furtos (2000) a montré comment le sujet pris dans la précarité sociale, va tout d'abord être stimulé par la souffrance de la situation, puis peu à peu se voir empêcher de vivre à cause d'elle pour enfin le conduire à s'auto-exclure afin de ne plus ressentir la souffrance. Ce syndrome d'auto-exclusion serait la conséquence d'une incapacité à supporter l'afflux d'excitation qu'induit la situation de vie quotidienne et qui agit comme un trauma. Pour Furtos (2005), le sujet se trouverait alors dans un état d'agonie psychique responsable du clivage du Moi : le sujet se coupe de sa subjectivité pour ne plus ressentir la souffrance. Il propose plusieurs tableaux liés à ce qu'il nomme la « souffrance psychosociale », terme qui empêche toute ambiguïté sur l'origine de ces troubles. Celle-ci met en lumière les effets de la précarité sociale comme perte des objets sociaux, ceux là même qui rendent possible une reconnaissance qui autorise les relations.

Ces stratégies de détournement, ces compensations, la revendication d'un choix de vie, peuvent cependant présenter des conséquences allant parfois, pour certains de nos sujets, jusqu'à dénier l'impact psychique et physique de la précarité.

Mais la « rue », peut aussi impacter les individus, les détruire au travers de la jouissance qu'elle procure. Claire, à ce jour en logement, n'a pas la certitude de ne pas, un jour, retourner dans la rue, de succomber à son appel. « La rue » agit en fin de compte comme une drogue à laquelle elle résiste difficilement et ce, malgré qu'elle en connaisse tous les aspects négatifs.

Claire : « mais c'est vrai si tu tombes facilement, mais même si t'as ton appartement, tu peux pas te dire heu : « c'est fini la rue, c'est fini, je r'tomberai jamais plus » faut jamais dire ça, faut pas l'dire !

S : oui c'est comme pour la drogue finalement...

Claire : oui (...) ».

Le discours sur la rue est similaire au discours sur les produits, ce qui explique que « la rue » soit vécue comme un piège. La liberté est donc à comprendre comme le droit de jouir pleinement et sans attendre, et s'oppose, on l'aura compris, à la possible satisfaction à venir qu'offre le contrat social. « La rue » apporte donc une jouissance que la société ne peut compenser mais dont, tel un objet addictif, il n'est pas aisé de se passer et ce, malgré ses aspects négatifs pouvant aller jusqu'à la mort. Les sujets les plus marginalisés, ayant passé plusieurs longues années dans « la rue » peuvent percevoir qu'ils sont allés trop loin et qu'ils ne peuvent plus rebondir. Ils se sentent alors brisés moralement. Pris au piège de la précarité et ils n'ont plus le choix de la réinsertion.

S : « ...vous me dites alors...même si c'est un choix, (et vous êtes pas la seule à me l'avoir dit), c'est un choix mais à un moment quand on est dedans on peut plus en sortir. Quand on veut en sortir, qu'est ce qui retient ? qu'est ce qui fait qu'on peut plus ?

Claire : mais c'est qui retient c'est que vous touchez heu...le fond...vous avez du mal à vous heu...à vous relever parce qu'en fin de compte vous vivez heu...vous vivez dans heu...dans un truc et quelque part vous baissez heu...vous baissez les bras, quoi ! »

Claire présente « la rue » comme un piège qui retient les individus même quand ils souhaitent la quitter. Il existerait une perte d'énergie, un découragement qui s'installeraient et rendraient insurmontable la réinsertion.

Espace de liberté ou piège emprisonnant, choisi ou subi, la « rue » est un espace où tout vécu subjectif est possible. Nous développerons dans la partie discussion comment ces différentes expériences peuvent être comprises au regard de la logique psychique des sujets que nous allons découvrir dans le chapitre suivant.

7. DISCUSSION

7.1. UN MODE RELATIONEL EMPREINT DE MEFIANCE

De manière générale, les sujets que nous avons rencontrés, présentent tous une histoire de vie dramatique. Ces événements ont, pour tous les sujets (hormis Albert dont nous ne savons rien du parcours infantile et adolescent), la particularité d'avoir eu lieu au cours de leur minorité. Quel qu'en soit l'intensité, ces événements ont provoqué des changements irréversibles dans leur vie et apparaissent comme le premier maillon d'une chaîne traumatique : les parcours de vie sont effectivement émaillés de séparations, de ruptures, d'abandons. Ils sont dictés, imposés par autrui, soulevant un sentiment de menace, de méfiance conduisant certains sujets à des sentiments de persécution, mais aussi de la révolte face à ce qui est perçu comme de l'injustice face au monde des adultes

7.1.1. Un monde défaillant.

7.1.1.1. La défaillance des adultes.

Dans ces bouleversements de vie, ils ont été régulièrement soumis aux défaillances des adultes dans le sens où ceux-ci n'ont pas pu ou pas su leur venir en aide. Ces sujets ont eu le sentiment de ne pas avoir été entendus dans leurs éprouvés. Or, l'enfant et l'adolescent, particulièrement dépendants de leur environnement vivent plus directement encore cette absence d'aide. Si, par-dessus tout, l'environnement apporte des réponses inadéquates c'est-à-dire contraires à ce qui est attendu, l'impact psychique sera destructeur.

Les relations avec les adultes peuvent être regroupées au travers de trois formes de relations vécues : ceux qui se montraient impuissants à les aider, ceux qui étaient indifférents, et ceux qui étaient maltraitants. Ils n'ont donc pas trouvé de soutiens extérieurs qui auraient pu faire résilience.

A notre grand étonnement, il apparaît que la colère et la rancune sont plus fortement dirigées vers les adultes indifférents voire complices que vers les auteurs directs de violence. En effet, ces derniers sont souvent des agresseurs-familiers. A ce titre, ils sont à la fois aimés et craints. Ce sont des adultes auxquels ils sont attachés et dont ils sont dépendants. Leur seule possibilité est d'amadouer l'adulte afin de se protéger de sa violence mais aussi d'assumer la responsabilité de ce qu'ils subissent pour protéger leur attachement à l'adulte. Cette posture les oblige donc à cliver leur fonctionnement moïque. Elle les conduit à excuser les actes de l'adulte violent, à les minimiser, à en trouver un sens qui, dans une certaine mesure, les dédouane. Dans l'esprit de Martin et de Mick, c'est la pathologie familiale qui est à l'origine de leur placement pour maltraitance. Martin s'inscrit à ce jour dans une quête : connaître la vie de son père, pour comprendre sa souffrance et expliquer sa violence. Claire met en avant sa responsabilité au travers de pseudo-actes de séduction pour dédouaner le père des viols

commis. Vanille évoque une situation de deuil pour expliquer les accès de colère et de violence de son conjoint dont elle prend soin de protéger l'anonymat pendant tout l'entretien. Sans être pardonnés, excusés, ces agresseurs sont, malgré tout, bien moins la cible de la colère des sujets que leurs complices actifs ou bien encore des adultes indifférents. L'exemple d'Anne est particulièrement frappant : elle n'exprime pas sa colère contre son grand-père, agresseur direct, mais uniquement à l'encontre de sa mère, qui en fut, dans le récit d'Anne, la complice. Plus encore qu'à son agresseur, c'est à cette mère complice qui ne l'a pas secourue qu'elle en veut le plus. L'indifférence et la négligence des adultes sont des éléments destructurants bien plus importants qu'il n'y paraît. Les adultes indifférents ou négligents sont typiquement ceux qui n'ont pas apporté d'aide aux sujets. Ferenczi (1932 a.) le premier, avançait déjà l'idée que les réactions de l'entourage pouvaient être vécues comme des injustices, des punitions. Dans cette forme de défaillance, la passivité des adultes a permis que les situations traumatiques ainsi que leurs conséquences désastreuses perdurent. Elle est particulièrement vive chez les sujets mineurs. Roussillon (1999) a poursuivi dans cette idée en évoquant l'angoisse d'abandon et de solitude dans laquelle se trouve le sujet. Il apparaît que l'absence de secours est autant sinon plus préjudiciable encore que l'événement violent, dramatique traversé.

En effet, les adultes à l'origine de violences, de maltraitances ainsi que ceux qui se sont montrés indifférents aux souffrances du sujet mineur, mettent en jeu des relations où les adultes dénie la subjectivité des sujets. Ces adultes sont alors vécus comme froids, sans compassion ni chaleur. C'est en effet en tant que sujet désirant, sujet narcissique et identitaire qu'ils sont niés, effacés. Nous nous autoriserons à détourner quelque peu la formule de Lebigot (2001) parlant du « réel de la mort » pour l'élargir en évoquant ici la rencontre avec le « réel de néantisation ».

Ainsi, leur relation au monde c'est-à-dire leurs relations interindividuelles, se sont cimentées autour de l'impossibilité de croire en une quelconque sécurité ou un quelconque secours. C'est D.W. Winnicott qui a évoqué la notion de rupture de foi chez l'enfant psychotraumatisé comme la perte de sa capacité de croire, après des événements dramatiques, en son environnement. A ce stade, nous dit Winnicott, l'environnement devient alors persécuteur. Il évoque « ...l'apparition de la haine chez l'individu, éprouvée (...) sur le mode délirant d'être haï. » (Winnicott 1969, p. 311).

Différemment sont considérés les adultes de la première catégorie (les impuissants). Nous avons remarqué qu'il s'agissait fréquemment de la mère ou son substitut (Martin, Mick, Léon, Romane...). Dans cette posture impuissante liée au fait qu'elle est souvent elle-même victime, elle n'a pu ni protéger, ni continuer d'investir le sujet. Dans les récits, aucun reproche, aucune

colère, aucune haine ne sont, comme nous venons de le voir, tournée vers cet adulte. Nous retrouvons dans ce constat la théorisation qu'a proposé André Green dans « le complexe de la mère morte » (1983). Le désinvestissement de la mère apparaît dans les données au travers de l'incapacité à venir au secours du sujet. Green évoque une identification en miroir à la « mère morte » qui est aliénante car elle rend le sujet incapable de ressentir de la haine pour elle. Il va tenter, de manière très paradoxale, à la fois, de renoncer à cet objet maternel tout en le conservant. Pour Green, la mère morte va laisser dans le Moi du sujet un trou auquel il va s'identifier tout entier. Ce trou va également apparaître dans la trame relationnelle rendant impossible l'investissement affectif à long terme. Les objets sont comme non introjectables nous dit Green, et restent toujours à la limite dedans-dehors. Le complexe de la mère morte montre les ratés de l'expérience de séparation-individuation : il s'agit ici d'une perte de nature narcissique. Dans les situations particulières que sont les traumatismes, la séparation apparaît vite comme un enjeu de vie ou de mort (être éloigné de la situation traumatique pour y survivre, être éloigné des siens et ne pas y survivre psychiquement) quant à l'individuation, elle nécessite que l'individu trouve sa place et soit pris en compte par son environnement en temps que sujet. Seuls peut-être, bien qu'impuissants à les aider, ces adultes les ont reconnus comme sujets et les ont investis narcissiquement.

7.1.1.2. Le placement : un vécu d'enfermement.

Ces événements ont eu pour effet de les assigner à un statut d'objet et non de sujet désirant et singulier. Au-delà des situations violentes traversées au cours de leur enfance ou adolescence, ils ont eu à affronter des changements catastrophiques qui ont bouleversé leur vie. Ces changements se sont concrétisés au travers d'expériences d'enfermement vécues à plusieurs moments de leur vie et qui ont débuté avec le placement à caractère social ou psychiatrique. Sur les dix sujets rencontrés, il a été imposé à huit d'en eux au cours de leur enfance, adolescence ou début d'âge adulte. Ils l'ont vécu, la plupart du temps, comme un enfermement insupportable.

Ces expériences d'enfermement dans des institutions parfois défailtantes ou simplement vécues comme telles parce que dépourvues d'amour, les ont renvoyés à une image impuissante et dégradée d'eux-mêmes et de leur famille : cette dernière n'est pas jugée apte par la société ou ne s'est pas sentie apte à les prendre en charge. Eux-mêmes, quand cette séparation d'avec le milieu familial a lieu au cours de leur enfance, s'interrogent sur leur aptitude à être de « bons enfants ».

Quelle que soit la cause du placement, et même si elle est légitime et reconnue comme telle par les sujets, le sentiment d'injustice transparaît presque toujours dans les entretiens. Il est en lien avec leurs parcours de vie et prend source dans les drames vécus. Il est renforcé par les

défaillances des adultes qui ont engagé un mode relationnel particulier jusqu'à un rapport à la société difficile pour ces sujets. En effet, adultes référents, institutions de placement sont des représentants de l'autorité, des modèles de fonctionnement de la société. Ils ont, par leurs défaillances, perverti le pacte social. Ce que leur jeunesse leur a enseigné c'est à, non pas s'engager dans un pacte social équitable, mais subir ou s'unir à un monde violent, fonctionnant au travers de la loi du plus fort qui leur fait vivre le monde comme dangereux, monde face auquel ils restent hypervigilants.

Ces défaillances n'ont pas seulement induit ou renforcé un mode relationnel interpersonnel difficile mais ont aussi engagé leur relation à la société et leur place dans le groupe social. C'est ce que nous allons développer plus loin.

7.1.2. La dimension persécutoire

Leur parcours de vie a engagé de manière complexe leurs relations à autrui comme à la société. Les situations traumatogènes traversées par les sujets et l'attitude des adultes en réponse sont la cause de ces difficiles nouages. Les relations interpersonnelles sont donc teintées de méfiance et autrui est vécu avec plus ou moins d'intensité, comme abuseur, persécuteur. Cette méfiance va envahir l'ensemble du champ social. Nous la retrouverons dans des théories complotistes évoquées par plusieurs sujets. Nous ne nous autoriserons pas à parler de troubles paranoïaques d'un point de vue psychopathologique pour ces sujets. Certes, trois des sujets rencontrés présentent des traits paranoïdes mais l'on ne peut poser pour tous, un tel diagnostic tant leur méfiance, plus ou moins prononcée, est en cohérence avec leurs parcours de vie mais surtout avec la manière dont les relations aux adultes se sont nouées au cours de leur minorité.

De manière générale, pour ces sujets, celui qui détient le pouvoir est ressenti comme dangereux. L'abuseur/persécuteur se substitue à la fonction paternelle de même que le tout-pouvoir se substitue à la loi. Ils ne vivent donc pas sous l'égide de la loi du père mais dans une logique dictatoriale comme si elle avait pénétré en eux. A ce propos, nous avons, dans un article datant de 2001 (Fierdepied, 2001), évoqué les conséquences sur les psychismes individuels, d'une histoire collective traumatique (celle des Albanais d'Albanie) liée à une dictature conduisant un peuple, par deux fois, au bord de la guerre civile. Nous avons fait un parallèle avec le mythe de la Horde proposé par Freud en 1913 dans Totem et Tabou. Dans de tels contextes, plus aucune confiance n'est possible : l'autre est certes un frère, mais fratricide. Quand les cadres qui garantissent la sécurité des individus et assurent l'équité de la justice ne fonctionnent pas, quand la loi du plus fort est alors en vigueur, la méfiance est, non pas pathologique, mais garante de survie. Nous rajouterons que ces lois, si elles ne fonctionnent pas juridiquement, ne peuvent fonctionner symboliquement. C'est sans doute pourquoi les

sujets interviewés pour la présente recherche, montrent toujours une hypervigilance aux règles imposées et à l'équité entre les uns et les autres. Nous verrons en effet que, s'ils entretiennent des relations difficiles à l'autorité, ils ne sont pas spécifiquement et dans l'absolu, opposés à l'ordre et à la loi...

7.1.2.1. La dimension scopique dans le trauma

L'attitude des adultes au cours des événements dramatiques ou dans leurs conséquences, a fait perdre du crédit au pacte social. Les sujets ne peuvent en effet se bercer d'illusions après avoir assisté à leur propre anéantissement, après avoir été témoins de la violence et de la lâcheté des adultes. La dimension scopique apparaît ici sous plusieurs formes : celle d'un savoir traumatique qui passerait par le fait « d'avoir vu » et d'en tirer un savoir.

Mick nous propose « d'ouvrir les yeux » sur le monde, comme pour évoquer son savoir sur le réel, savoir que son interlocuteur, vécu comme naïf, parce que plongé dans l'illusion de la réalité, ignore. Ce savoir lui confère une supériorité qui le valorise. Il existe un lien, nous semble-t-il, entre ce « lucidité » et le trauma. Celui-ci offre en effet un savoir transgressif qui passe par l'organe de la vue. Il fait du sujet qui vit l'effraction traumatique, un individu hors du monde commun.

De nombreux auteurs ont déjà évoqué l'importance du regard dans l'effroi. On le retrouve dans différents mythes qui mettent en scène des récits traumatiques. Thierry Baubet (2008) nous rappelle que Freud, Ferenczi ou encore Louis Crocq y ont fait référence. Barrois (1998) s'est arrêté plus particulièrement sur le mythe d'Orphée. Ce personnage de la mythologie grecque va rechercher sa bien-aimée aux enfers. Il va cependant la perdre une seconde et ultime fois parce qu'il ne résiste pas à la tentation de la regarder. Pour Barrois, Orphée est l'antithèse du complexe d'Oedipe « par son aspect désorganisateur de toutes les limites, son absence de recours au logos. » (1998, p. 212). Pour Baubet, ce mythe fait, bien plus encore, référence à la question de la connaissance dans le trauma : « Orphée était revenu des Enfers et à ce titre savait ce que les autres hommes ne savaient pas » (Baubet 2008, p. 105). Or, ce savoir ne peut passer que par l'éprouver et non par le langage.

Le mythe de Persée et de Méduse est lui aussi très illustratif de la question du regard dans le trauma. L'interprétation qu'en fait Jean-Pierre Vernant (1985), anthropologue et historien de la Grèce Antique, nous a saisie tout particulièrement. Dans ce mythe, Méduse, l'une des trois gorgones, pétrifie tous ceux qui posent leur regard sur elle. Comme Baubet (2008) le souligne, le personnage de Méduse est illustratif de l'effraction psychique qu'entraîne le fait d'avoir vu la mort en face. Au-delà de la mort nous dit Vernant, c'est le masque d'une altérité monstrueuse qui est présente chez Méduse, liée au fait que les cadres et les classifications habituelles sont brouillés : masculin/féminin, jeune/vieux, beau/laid, humain/bestial,

dedans/dehors... Nous avons relevé dans l'analyse clinique des données que la question des contraires émerge fortement. Nous verrons qu'ils prennent une place importante dans la construction d'un modèle général de fonctionnement psychique illustrant théoriquement la logique des sujets que nous avons rencontrés.

La suite de l'analyse que fait Vernant du mythe de Méduse est en lien avec l'échange de regard dont nous parlions plus haut : croiser son regard avec celui de Méduse, c'est cesser d'être vivant. Par la fascination et la terreur qu'elle exerce, celui qui la regarde est arraché à lui-même et envahi par le regard de la Gorgone qui « s'empare de lui et le possède » (Vernant 1985, p. 80). Il s'agit bel et bien d'une effraction, où le sujet voit la mort dans sa forme monstrueuse mais surtout, voit son anéantissement comme en un miroir.

La notion de « voir-savoir » traumatique pose cependant la question de son effet contre-transférentiel. Nous savons (Lachal 2006) que le trauma est particulièrement contaminant chez celui-ci qui en reçoit le récit (thérapeute par exemple). D'après nous, ce mode de transmission passe par le récit mais au-delà, passe également par le regard : dans le mythe de Persée, le réel de la mort semble, en effet, se refléter sur les surfaces comme sur le bouclier de Persée. L'effraction fonctionne par ricochet. Le regard du sujet traumatisé renvoie l'effroi qu'il a ressenti au moment du trauma. Celui-ci se transmet par rebond sur celui qui plonge son regard dans le sien.

Quand Mick nous enjoint à « ouvrir les yeux » sur le monde, nous sommes prise dans un effet contre-transférentiel auquel nous n'échappons pas avec un public très précarisé. Il nous renvoie à cette notion du « voir/savoir » et à son opposé « aveuglement/ignorance » et aux questionnements qu'il suppose : qui est aveugle ? Ces individus refusant la société ou bien la masse capable de s'adapter à son fonctionnement ? Ces sujets nous obligent en effet à nous interroger sur un rapport à la réalité sociale, rarement assumé par la société.

Ces questions nous obligent à faire retour sur l'expérience traumatique qui modifie la vision qu'un sujet peut avoir du monde : après un tel événement, le sentiment de sécurité paraît totalement absurde, illusoire, comme si la vie d'avant le trauma était plongée dans une ignorance engendrée et entretenue par le collectif. Le sujet *sait*, il a vu la réalité nue c'est-à-dire le Réel, celui dont Lacan (1981-1982) disait qu'il est inatteignable. En effet, la question que nous nous posons face à ces sujets reste toujours celle de savoir si la « vérité » (le savoir traumatique) est aveuglante après coup, si elle crève les yeux. Au contraire, permet-elle de déchirer le filtre d'une réalité policée par la société et la civilisation pour nous laisser entrevoir le réel. Nous serions tentée de dire que le trauma apporterait une conscience du monde, une clairvoyance. Dans l'après-coup cependant, il désorganise psychiquement et à ce titre, aveugle.

La question de la fascination est nettement présente dans ces relations. Elle aussi se transmet : travailler de manière régulière auprès de personnes en situation de grande précarité, comme auprès de sujets incarcérés, confère au clinicien une place particulière. Il devient, comme le propose Erving Goffman (1975), un « initié ». Il entre dans un monde fermé, il touche du doigt une réalité qui, à la fois fascine et effraie. Lui-même est pris dans cet effet contre-transférentiel de la fascination et de l'angoisse qu'il renvoie à son tour à autrui. La fascination exercée apparaît comme la part compensatrice d'un statut dévalorisant par effet de contagion, lié au travail avec des sujets précarisés : le terme de « psychologue de pauvres » suggère tout à la fois ce statut disqualifiant ainsi que ces effets de fascination-angoisse. En effet, derrière cette désignation plane la question d'une possible incompétence, la question aussi d'une clinique en marge, bien loin de ce qui est enseigné sur les bancs de l'Université et qui semble se référer bien plus au travail social qu'à la « noble » psychothérapie. Sous ce terme, il faut entendre également une forme de reconnaissance de ce qui est souvent fantasmé, dans le travail avec ces publics réputés difficiles, comme une abnégation de soi, une capacité de résistance face aux difficultés et aux souffrances rencontrées, mais aussi comme un savoir particulier.

C'est effectivement une clinique qui pousse le praticien dans des émotions et des réflexions importantes et lui demande une certaine créativité. Accepter d'accueillir des sujets aux parcours et aux personnalités aussi complexes et ce, dans des contextes particuliers que sont les lieux d'hébergement, les accueils de jour, la rue parfois, nécessite surtout d'avoir solidement intégré son cadre d'intervention. En effet, au sein d'une structure, le cadre contient. Il est projeté sur tout l'espace institutionnel. Il enveloppe et protège tel l'animal invertébré protégé par une coquille ou une carapace. A l'extérieur de l'institution, le contexte change et impacte la relation sujet-clinicien : ce dernier se doit de maintenir son cadre mais à condition de le posséder intérieurement, tel le squelette chez le vertébré. Le clinicien est, de fait, plus exposé aux effets contre-transférentiels. En effet, étant directement en contact avec l'environnement des usagers, il en ressent plus aisément l'impact psychique que provoque la perte de repères, de cadre contenant, de sécurité. Les sujets, quant à eux, y sont exposés en permanence. C'est cette question de l'exposition, cette fois principalement au regard d'autrui, que nous allons maintenant développer.

7.1.2.2. L'effet d'exposition

Le sentiment de persécution, s'il peut s'expliquer par le vécu traumatique de leur parcours de vie infantile et adolescent, trouve également du sens au travers de la situation sociale des sujets. En effet, quand la précarité sociale est importante et se déroule dans la rue, elle expose à la fois le corps à un contexte de vie extrême mais également le sujet au jugement d'autrui et

de la société. C'est ce que nous nommerons l'effet d'exposition. Le poids du regard d'autrui fait la jonction entre exposition physique et psychique et l'illustre parfaitement.

Le regard porté sur les sujets et leur situation sociale conduit à la honte et à la stigmatisation, deux concepts traités respectivement par la psychanalyse et la sociologie mais qui sont liés.

La honte est un sentiment rattaché à notre relation à autrui, au rôle de l'objet. Elle est, nous dit Claude Janin (2007) un mouvement de désobjectivation puis de ressaisie de soi-même qui pendant un instant nous fait nous regarder comme autrui nous voit. La honte nous assaille parce qu'elle nous montre au regard possible d'autrui dans une situation de lâcher-prise brutal, imprévu de quelque chose que l'on maîtrisait auparavant et qui est contraire à un certain idéal, une certaine morale (Freud, 1926). La honte a une origine narcissique, c'est pourquoi le regard présente une dimension si puissante dans son expression. Elle est à l'origine de la perte de l'estime de soi qui se compose pour Freud (1914), d'une partie issue du narcissisme infantile, d'une partie liée aux expériences qui nous ont confortée à notre toute-puissance et d'une partie issue de la satisfaction de la libido d'objet. La perte de l'estime de soi est une blessure infligée au Moi qui s'appauvrit au travers de la perte d'investissements libidinaux extraordinairement grands. Cette atteinte du Moi, la frustration de sa satisfaction dans l'accomplissement de son idéal, expliquerait, pour Freud, la paranoïa.

Dans les récits qui nous sont faits, la honte et la persécution sont en lien avec la perte de la maîtrise sociale de soi qui induit la perte de dignité de l'individu.

Nous avons constaté, à l'écoute des récits recueillis, que la honte apparaît tout d'abord au travers des activités de survie. Ce sont souvent des activités dégradantes, déshumanisantes, touchant au tabou de la saleté (trouver sa nourriture dans les poubelles, faire la manche). Ces activités de survie sont souvent acquises par mimétisme. Or, la mimétique des conduites de survie implique aussi le partage de la honte qui y est associée tout comme elle contamine également celui qui en est témoin. Nous ne pouvons ici, que faire le lien avec la honte éprouvée dans le contre-transfert traumatique, sentiment partagé par les protagonistes comme par les observateurs, qu'ils soient des témoins directs de la scène ou des témoins indirects (personnes recueillant le récit et le visualisant au travers d'un scénario émergent - Lachal 2006).

Pourtant, si la honte liée aux activités de survie, semble s'estomper avec le temps et l'habitude, celle liée à la stigmatisation en tant que regard social négatif porté sur soi, perdure. Elle touche au statut, à l'identité des sujets. Léon a pu l'éprouver, face à une personne sous produit. A travers elle, c'est de lui dont il avait honte, se revoyant soudain comme autrui a pu le voir au cours de ses années de toxicomanie.

Le regard porté sur soi dans la honte, qu'il soit porté dans l'immédiateté de la situation ou dans l'après-coup, passe par le regard réel ou fantasmé d'autrui (se voir comme autrui nous voit ou nous verrait). Le regard réel d'autrui, chez les sujets en situation de précarité, quand celle-ci se déroule dans la rue, prend une dimension importante. Le croisement de regard est, comme nous le propose l'anthropologue Véronique Nahoum-Grappe (1998) un événement spécifique qui n'est jamais anodin. Elle nous en dit plus sur ce que communique celui qui toise : dans un lieu public, le regard est horizontal, la rencontre l'est donc aussi mais faussement, car le regard qui toise est toujours un regard vertical. La rue est le lieu où se croisent les inégalités sociales que réunit la société urbaine française. Nahoum-Grappe précise que « plus l'espace public est hétérogène, plus la communication non verbale est investie de sens » (Nahoum-Grappe, 1998, p. 11). Le regard pose donc possiblement la question des inégalités sociales dans la rencontre avec autrui. Or, ce regard peut tuer socialement parce qu'il peut couvrir de honte, parce qu'il ignore. L'individu socialement inférieur est alors vu mais non pas reconnu. « La définition phénoménologique du corps pauvre dans l'espace mondain est son absence de reflet dans les yeux d'autrui. » (Nahoum-Grappe, 1998, p. 12). L'anthropologue Anne Marie Lovell (2001) défend elle aussi cette idée en rajoutant que dans les espaces publics, les interactions viennent renforcer la place et l'identité sociale.

Si ces regards stigmatisants et la honte qui en résulte, sont si prégnants, c'est que les sujets en situation de grande précarité sont particulièrement exposés mais surtout possèdent peu de moyens de se protéger. Le lien avec le concept de Moi-Peau développé par D. Anzieu (1985) est assez aisé. La peau est le réceptacle d'informations tactiles sur le monde extérieur. Le Moi-Peau possède, parmi les huit fonctions qu'Anzieu a proposées, celle « d'inscription des traces sensorielles tactiles. » (Anzieu, 1985, p. 128). Cette fonction s'appuie autant sur le biologique que sur le social. Nous ne pouvons que faire le lien avec les attaques du corps vécu précocement par plusieurs des sujets rencontrés. La constitution du Moi-peau s'est donc réalisée à partir de ces éprouvés douloureux. Or, l'épreuve physique que constitue la précarité sociale et les douleurs qui ne manquent pas d'y être associées (mauvaise alimentation, mauvais soins ou absence de soins, sensation de froid, violences physiques, douleurs liées aux conduites à risques...) viennent endommager un Moi-peau déjà fragile. La perte de nombreuses enveloppes contenant nous avait déjà été révélée dans notre précédente recherche (Fierdepied, 2009). Certaines sont offertes par l'environnement social (le travail, le statut social...) et matériel (l'argent, le logement...). A. Eigner (2004), propose d'envisager la perte de l'habitat comme la perte d'une sécurité primordiale ainsi que d'un lieu contenant. Pour cet auteur, l'inconscient et l'habitat sont en constant interfonctionnement car il existe aussi bien une projection de l'image du corps sur l'espace de la maison qu'une introjection de

l'espace de la maison dans le psychisme. L'habitat permet de contenir efficacement les contenus et d'être alors un lieu de plaisir, de jouissance et de gratification. Il est donc le lieu privilégié de l'intime qui serait d'après Eiguer, ce que Winnicott désigne comme le vrai self.

Même s'ils ne sont pas majoritairement sans abri puisqu'ils trouvent des logements alternatifs, les personnes les plus précarisées vivant dans la rue, ne possèdent plus ce point d'appui, de stabilité et d'intimité que représente le logement fixe.

Cette exposition physique et psychique aux aléas de leur environnement, dans des conditions où peu d'enveloppes protègent encore le psychisme humain, va provoquer un vécu d'intrusion pouvant conduire à un sentiment de persécution. Le simple fait de vivre dehors, dans un espace ouvert et public et de devoir supporter l'exposition de son intimité, provoque de la confusion entre la sphère privée et la sphère publique. Cette exposition rend poreuse la limite symbolique entre soi et l'environnement. Le sentiment de persécution est alors produit par la sensation que le regard porté sur soi est envahissant et que rien n'y fait obstacle. La situation de précarité sociale induit donc un défaut d'enveloppes psychiques contenant (perdues, détruites, déchirées, inefficaces) qui aura pour conséquence que plus rien n'empêche les excitations externes d'envahir le psychisme mais également aussi les pulsions internes de déferler en dehors. La limite dedans/dehors paraît délicate à définir et expliquerait l'agir impulsif et les passages à l'acte relevés dans les données.

7.1.2.3. L'identité de recouvrement

Nous avons vu que les parcours de vie venaient rencontrer, révéler ou renforcer les effets d'un contexte de vie se déroulant dans la rue. La dimension scopique a été mise en évidence au travers de l'impact de situations traumatogènes passées mais également au travers de l'effet d'exposition actuelle liée à leur situation sociale. Cette prégnance du regard sous sa forme persécutoire pose évidemment la question de ses conséquences sur l'identité personnelle et sociale des sujets.

A partir de ces récits de vie et de l'effet d'exposition liée à la situation de précarité sociale, nous avons pu relever la tendance que montrent les sujets à répondre inconsciemment à l'image stigmatisante qu'autrui leur impose. Martin, vécu par les gens de son village comme agressif et sauvage, vit reclus dans sa maison, tentant de gérer son impulsivité. L'effet d'exposition est tel qu'il doute parfois de lui-même. Il se demande si l'image qu'on lui renvoie de lui-même, est réelle ou non. Or, l'environnement social hostile dans lequel il évolue, l'amène à se conformer inconsciemment à ce que l'on attend de lui. Il lui suffit alors de changer de lieu pour présenter une autre identité :

S : « vous êtes allé où alors pendant ces trois semaines, vous avez fait quoi ?

M : ben j'suis allé à Bourges ben...j'ai r'gardé heu...j'suis allé heu...j'suis allé à...à l'école...à la Charmille⁷. Donc heu, j'ai r'pris des cours depuis le 12 ».

Martin a débuté des cours d'alphabétisation et s'est inscrit dans un club de natation. Il n'a rien de commun avec l'image que les gens de son village ont de lui.

L'expérience théâtrale faite par Romane est édifiante de ce point de vue puisqu'en se glissant dans la peau d'un autre personnage, elle a pu abandonner un temps ses symptômes, son isolement, sa situation et sa honte. Quitter son identité de malade lui a permis de se vivre autrement. La maladie apporte un statut inconfortable stigmatisant mais dont il est difficile de se défaire. C'est pourquoi parfois, certains individus ont envie de tout recommencer ailleurs, dans un lieu où ils ne sont pas connus, espérant être allégés de leur identité négative et de la honte qui y est associée. C'est cette honte qui peut donner le désir de se terrer, de se cacher, mais c'est aussi elle qui, en fin de compte, conduit les individus à s'exposer plus encore. L'activité de manche, par exemple, est une mise en pâture de soi. Elle intervient d'après nous, chez ceux qui ne peuvent plus ou ne veulent plus échapper au regard jugeant et qui va au contraire s'y confronter. L'exposition sur la place publique semble représenter la seule parade face à la honte éprouvée. Elle apparaît, sous forme de revendication, de défi, comme le dernier moyen de défense face au jugement, à la stigmatisation d'autrui.

Au cours de nos rencontres, selon les moments et l'état de la discussion, les sujets nous ont proposé d'autres identités venant potentiellement se substituer à celle de personnes en situation de précarité. Les recherches d'affiliations au travers d'un statut d'artiste, de travailleur, de soignant peuvent par moment donner le change. Cependant, ces affiliations se sont révélées être plus fantasmées que réelles et servent à combler le sentiment de solitude éprouvé.

Pourtant, nous avons remarqué que le statut de personne précaire bien qu'il soit une identité sociale négative, est parfois mis en avant, valorisé comme un statut singulier, partagé par un groupe « restreint » (ce terme est évidemment relatif au regard du nombre de personnes précaires, sans domicile fixe ou encore sans abri). On pense bien évidemment à l'inversion du stigmate proposée par Goffman (1975). Pourtant, nous avons le sentiment que ce statut leur permet d'échapper à une autre identité de victime passive et impuissante plus difficile à supporter car elle les ramène aux événements dramatiques de leur jeunesse. C'est le cas de Vanille qui échappe ainsi au statut de femme battue ou bien d'Anne l'enfant violée, de Martin, « le fou du village », le handicapé... Ainsi, le statut de personne en situation de précarité, peut parfois recouvrir une identité de victime déstructurante. Elle peut également permettre de résoudre la question identitaire quand des événements traumatogènes ont bousculés leur destin

⁷ Structure associative aujourd'hui disparue, qui gérait un CADA, un foyer jeune travailleur, un centre de formation et de réinsertion.

et leur ont fait perdre ou ne leur ont pas permis de trouver, le sens de leur existence. C'est ce que nous proposons de nommer l'identité de recouvrement.

Cette notion d'identité de recouvrement nous est apparue avant même d'avoir lu un texte issu d'une conférence donnée par Devereux en 1967 « La renonciation à l'identité. Défense contre l'anéantissement ». Il nous semble exister des liens entre notre proposition et le concept de Devereux. Dans ce texte, il postule que les patients cacheraient leur véritable identité afin que les professionnels n'aient pas d'emprise sur eux, c'est-à-dire ne soient pas tentés de les détruire en essayant de les contrôler. Devereux évoque le « besoin de déguiser ou même abandonner son identité » (Devereux 1967, p. 83). Il s'agit de protéger son identité en y renonçant. Dans la notion d'identité de recouvrement, nous retrouvons le besoin de protection identitaire mais ici en refusant l'identité première de victime parce qu'elle est source d'effondrement psychique. L'identité de recouvrement même si elle n'offre pas un statut glorieux, protège d'une identité blessée.

7.1.3. La question morale

7.1.3.1. Acting et impulsivité, des éléments non-moi en Moi

Au cours des entretiens que nous avons réalisés avec les sujets, nous avons constaté la tendance aux passages à l'acte ce que nous relevé dans la posture active. Les passages à l'acte sont de plusieurs ordres. Ils peuvent s'exprimer dans des actes manqués, des « coups de tête », des mises en mouvements physiques (fugues, hyperactivité...). Parfois ce sont des actes plus graves qui suscitent les réactions de la société (prises de risques, violences sur autrui...). Ils sont rarement prémédités : ils semblent surgir sans que les sujets puissent les en empêcher.

Comme le souligne Aurélien Ribadier et coll. (2013), le terme d'impulsivité, bien qu'utilisé fréquemment, reste un concept multidimensionnel, défini de manière différente d'un auteur à l'autre. D'après une étude de Moeller et al. (2001), l'impulsivité est présente dans de nombreux diagnostics psychiatriques proposés par le DSM-IV-TR : les troubles de la personnalité antisociale, les troubles de la personnalité borderline, les conduites addictives, les troubles bipolaires, les troubles des conduites. Ces auteurs ont proposé de redéfinir l'impulsivité en s'appuyant sur l'échelle d'impulsivité de Barratt. Ce modèle suggère la présence de trois facteurs clés que sont : l'activité motrice importante, le défaut d'attention et le défaut de planification.

Pour Green, cité par Balier (1988), nous pourrions alors parler « d'acting » pour expliquer ces passages à l'acte ainsi que ce qui fait leur particularité, leur répétition. L'acting permettrait d'après Balier, d'évacuer la pulsion mais sans travail d'élaboration ce qui en oblige le renouvellement. Il faut comprendre ici le concept d'acting comme un passage à l'acte qui peut apparaître dans des formes violentes mais aussi de manière beaucoup plus discrète (Laplanche

et Pontalis 1967 p.6). L'extension de ce terme peut empiéter sur les notions d'actes manqués ou de répétitions. Il reste en accord avec les trois facteurs clés de Barratt.

A l'écoute des récits de vie recueillis, nous avons nettement perçu que ces actings échappent à leur contrôle, se manifestant hors de leur volonté, comme s'ils étaient immaîtrisables et qu'ils les subissaient. Ils vivent en effet leur impulsivité comme un élément mal contenu, débordant qui semble s'écouler sans que rien ne le retienne.

Ils ne leur appartiennent pas tout à fait sans pour autant leur être totalement étrangers. Nous les avons qualifié d'éléments non-moi en Moi. Nous sommes assez proche de ce que Bion a conceptualisé au travers de l'élément β (W.R. Bion 1962) faisant du psychisme non plus un appareil à penser mais un appareil à évacuer ces éléments. Nous sommes donc bien en présence d'éléments qui ne sont pas élaborés et dont il n'est pas difficile de reconnaître la source traumatique. Cependant, les sujets que nous avons rencontrés font un lien plus ou moins élaboré entre leur impulsivité et l'environnement social dans lequel ils évoluent.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, concernant l'effet d'exposition, la précarité sociale et en particulier quand elle atteint l'exclusion, favorise les sentiments d'intrusion mais aussi de déferlement pulsionnel incontrôlable en lien avec la perte des enveloppes psychiques contenant. Cette expérience correspond à une mise à nu ou plus précisément à une « mise à vif » du psychisme. Un auteur comme Balier (1988, 1996), pour lequel l'environnement est un facteur important, comprend lui aussi le passage à l'acte comme la répétition sur l'individu de l'hostilité de l'environnement.

Ainsi, d'un point de vue social, ces actings mettent en évidence un rapport conflictuel à la société. On ne peut pourtant pas dire que tous les sujets que nous avons rencontrés, refusent le contrat social car l'idée du pacte ne les rebute pas dans l'absolu. En effet, ils le désirent et l'attendent mais dans une représentation parfaite et idéale, c'est-à-dire sans faille. Or, de leur point de vue, la relation que les autorités entretiennent avec eux, n'est qu'un rapport de force et de domination auquel ils n'ont d'autre alternative que la résistance ou la soumission face à des mesures sécuritaires et autoritaires. Le problème n'est donc pas uniquement contractuel, il est également lié au signataire que représente l'Etat en tant non pas qu'« Etat-autorité » mais en tant qu'« Etat-autoritaire ».

Si les sujets rencontrés ne sont pas tous pris dans des conduites délinquantes, on repère chez chacun d'entre eux, des conduites dites déviantes : parmi elles, la violence et l'agressivité sont des modes de défense utilisés par presque tous, avec plus ou moins d'intensité. Ces conduites entretiennent bien évidemment un rapport de force envers la société en les ramenant, pour trois d'entre eux, vers l'enfermement carcéral. Car si la méfiance/défiance existe envers la société, la société éprouve elle aussi envers les sujets en question, des sentiments qui poussent à leur mise au ban.

Cette relation de défiance fonctionne donc dans les deux sens, comme en miroir : d'une part, la conduite déviante, nous dit Devereux en évoquant ce qu'il nomme le « négativisme social » (1970), peut être considérée non pas comme un refus de la réalité de la société mais comme un refus de ses valeurs et des fonctions qu'elle assigne aux individus, qui ici, sont des valeurs et des fonctions de domination.

On peut donc dire à la suite de Devereux que si ces actes déviants sont favorisés par le peu de confiance de l'individu envers la société, ils sont aussi entretenus par la société qui, loin de laisser adhérer librement les individus au pacte social, comme le voudrait l'idéal contractualiste, le leur impose. Il s'agit d'une aliénation de tous au système. Quand elle se retrouve face à un refus d'y adhérer, elle ne peut que produire en retour des tentatives de normalisation renforçant cette difficile confiance et alliance.

Nous sommes assez proche des idées de Michel Foucault (1975) qui s'est élevé contre l'idéal contractualiste en évoquant la question des prisons et de la fabrication de la délinquance. Rappelons tout d'abord le propos de Foucault : cette société qui prône l'émancipation n'arrive en réalité qu'à fabriquer de la normalisation. Ne pouvant en définitive éviter l'injustice, elle transforme cette notion immaîtrisable en objet maîtrisable au travers de la délinquance. En tentant de lutter contre cet objet maîtrisable, elle apparaît juste au reste de la société et assure ainsi l'ordre social. Le contrat social qui, au départ, est la raison du plus faible, établit tant de procédures de contrôle, de rationalisation pour se protéger du pouvoir, qu'elle finit par produire, par inversion (l'inversion foucauldienne) une nouvelle raison du plus fort : cette raison moderne est au service du système et non plus des individus.

Pour Devereux, l'acte déviant permet le soulagement d'une angoisse du fait qu'elle éloigne l'individu de la norme sociale. Il doit être compris comme une critique agressive de la loi (la situation totale) qui frustre l'individu. Elle serait une tendance vers une pensée autonome (terme qui s'oppose à celui d'hétéronomie). Or, plus la société est brutale, complexe, plus elle engendre des incohérences, plus les objectifs qu'elle impose, sont inatteignables et plus elle engendre des conduites déviantes.

Les sujets font également un lien plus ou moins élaboré entre leur impulsivité et leur parcours de vie dramatiques. Ceux-ci les ont en effet exposés, pour la plupart précocement et de manière répétée, à la violence physique, psychologique, à la rupture plus qu'à la séparation, à l'effondrement plus qu'au deuil. Le trauma est, pour la plupart des sujets, le point de départ de l'identité narrative. Dans les récits de vie qui nous sont confiés, le point de départ de leur parcours de vie est en effet axé sur des situations dramatiques et en marque, en quelque sorte, l'origine du repère où se croiseront l'abscisse et l'ordonnée de leur vie et de leur fonctionnement.

Au moment où nous les rencontrons, nous sommes très clairement dans une situation de névrose traumatique pour certains sujets. Ils montrent la présence de réminiscences au travers de cauchemars, images ou scènes. On perçoit les efforts mis en œuvre pour les éviter : c'est le cas de Léon qui dénie la mort de la mère en la remplaçant par la tante, ou de Claire qui évite les souvenirs les plus douloureux. Il s'agit parfois d'une véritable scotomisation : Vanille ne sait plus rien de son histoire avant 13 ans ; elle en a effacé tous les souvenirs comme s'ils n'existaient pas. Comme nous le rappelle Cyrulnik (2001), il est le point de rupture entre l'avant et l'après et en particulier pour les enfants entre 3 et 8 ans, pour qui le rapport au temps n'est pas encore totalement construit. C'est le cas pour des sujets comme Léon, Anne, Martin et Mick. Le souvenir traumatique va alors imprégner la mémoire en mettant de côté les autres souvenirs. On peut aussi faire référence à la notion de clivage quand on assiste au récit de Mick qui parle de lui à la troisième personne pour se protéger émotionnellement de son récit. D'autre part, il nous faut évoquer, chez certains des sujets, la grande actualité des situations vécues : on les retrouve dans une certaine fixation de la pensée sur ces événements comme c'est le cas de Claire qui ne peut s'en détourner comme s'ils étaient toujours là au fond de ses yeux. Cette actualité est aussi retrouvée dans ce que nous avons identifié comme de la traumatophilie au travers des conduites à risques (Claire, Léon) ou encore dans des troubles conversifs (Romane).

Or, comme nous le savons, les traumatismes sont des éléments externes particuliers qui viennent contaminer la psyché des sujets qui les ont vécus et qui restent actifs longtemps après qu'ils soient intervenus et tant qu'ils ne sont pas élaborés. Ils conduisent à la peur de l'effondrement (Winnicott 1969), qui est la peur de quelque chose qui a déjà eu lieu. Il faut ici faire référence au visage de la mère comme premier miroir pour Winnicott (1971) donnant naissance au self qui est à la fois la base du sentiment de continuité et celui du sentiment d'identité. Balier (1988) évoque les enfants exposés aux violences conjugales, témoins impuissants de la destructivité de la mère. Faisant clairement référence au complexe de la mère morte (Green 1983), il montre à quel point l'image de cette mère faible est redoutable, les renvoie à la crainte de l'effondrement. Dans ce premier miroir en effet, il n'y a rien à voir que la détresse. L'image de cette « mère morte » peut expliquer l'apparition de comportements violents chez les individus : Balier (1996) cite un auteur comme F. Perier pour qui l'impulsivité est rattachée à une image exerçant une fascination passivante, dans laquelle le sujet se perd. Il est question pour Balier d'une angoisse d'inexistence en lien avec cette passivité. C'est ce qui provoquerait l'acte : on se retrouve dans la logique de la violence fondamentale « lui ou moi ». La mise en acte reste donc une manière de lutter contre le sentiment d'impuissance et l'angoisse d'inexistence/d'effondrement qui y est associée.

L'acting serait donc la conséquence d'un jeu de représentation qui ne fonctionne pas et qui ne permet pas aux éprouvés d'être élaborés psychiquement pour devenir de véritables éléments psychiques interne. Ils provoquent donc, à l'intérieur de la psyché, des tensions, des conflits qui s'expriment alors par l'acte et ses répétitions et rendent la solitude et l'inactivité intolérables. Les éléments impulsifs tout comme leur destin échappent à leur contrôle et ont du mal à trouver du sens. Ces sujets sont mis à l'épreuve d'un non-sens de leur vie qui est accentué par un phénomène de répétition dans leur propre histoire mais aussi dans leur histoire familiale. Ces destins détournés, sans sens, qui s'acharnent sur eux (Dieu tout comme le destin sont invoqués) sont en lien avec les traumatismes traversés. Nous avons pu constater les répétitions concernant les attaques du corps ou les séparations brutales vécues comme arrachements : par deux fois Léon est séparé de sa tante par les autorités. Sa seconde fille, tout comme son frère, souffre d'un handicap.

La situation de grande précarité dans laquelle ils se trouvent, apparaît elle aussi comme une situation absurde dans des parcours de vie qui n'ont plus ou pas de sens. Elle semble être à la fois le résultat tout autant que la cause de leur difficulté de maîtrise de leur impulsivité tout comme des mauvais coups du sort, ces deux éléments apparaissant comme invasifs psychiquement.

Acting et destin sont entremêlés au travers des conduites à risques ou ordaliques : ce rapport au risque apporte du sens à l'existence, la nourrit de sensations et confère à l'individu une certaine toute-puissance en démontrant sa valeur, sa force, sa volonté et potentiellement les protections invisibles dont il peut s'enorgueillir. La conduite ordalique va donner une sensation de prise sur sa vie au travers d'une mise dans laquelle le « joueur » va espérer un changement significatif. L'acting prend donc source dans une pulsion déliée mais met en avant les tentatives des sujets pour reprendre le contrôle sur leur destin et de se positionner activement.

D'un point de vue psychopathologique, on remarque que l'appareil psychique est envahi par des représentations issues des mouvements pulsionnels. Or pulsions et perceptions se confondent. Les sujets ne peuvent plus distinguer ce qui est de l'un ou de l'autre, ce qui est du dedans ou du dehors, ce qui est moi ou non-moi. Le clivage du Moi que l'on retrouve fréquemment chez les sujets interviewés, rajoute au sentiment que l'acte posé ne l'est pas vraiment posé par eux-mêmes. D'après nous, il en est de même de l'idée de destin qui, elle aussi, brouille les limites psychiques faisant de ces deux éléments psychiques des éléments non-moi en moi.

Pour Balier (1988), à la suite de C. Janin, le traumatisme serait responsable de la confusion entre dedans et dehors, entre réalité psychique et la réalité matérielle et en efface la distinction.

Pour Green (1999) certaines organisations psychiques ne sont plus gouvernées par la logique du plaisir/déplaisir, qui, quelles que soient les difficultés ou obstacles provenant de la réalité extérieure, permet d'éprouver de la satisfaction dans la réalisation des désirs. La logique de plaisir/déplaisir est alors remplacée par la compulsion de répétition qui conduit à l'agir. Ils ne sont plus alors dans le souvenir mais dans la répétition. Green fait ici référence aux sujets en états limites chez lesquels prédominent le passage à l'acte, la tendance à la répétition et l'hallucination négative.

Ainsi, ces actings trouvent leurs origines dans des débordements pulsionnels d'éléments psychiques non métabolisés par le psychisme, débordement que la situation de précarité va favoriser par la perte des enveloppes psychiques et l'effet d'exposition qu'elle implique. Il met en lumière la déliaison entre pulsions et représentations. Il démontre d'autre part le défaut de pare-excitation du Moi-peau contenant mal les excitations externes comme les pulsions internes. L'acting émerge cependant en réaction à un risque de désubjectivation de la part d'un environnement menaçant et dangereux. La logique de ces sujets serait : « Mieux vaut être coupable que de ne pas être du tout ». A l'écoute et l'analyse de ces récits de vie, nous nous sommes demandé si l'acting pouvait être considéré, non pas comme un acte politique conscient, ni comme la démonstration d'un désir de suivre ses propres lois en réactions aux lois hétéronomes. C'est pourquoi nous nous sommes penchée sur la conscience morale de ces sujets ainsi que sur leurs sentiments de culpabilité.

7.1.3.2. Conscience morale et sentiment de culpabilité

Les sujets que nous avons rencontrés, se montrent désabusés par la société, son fonctionnement et tentent d'échapper à ses règles. Seule Romane peut-être, fait, en quelque sorte, exception : lors d'un vol en magasin, elle se fait prendre et s'en montre soulagée. Si pour elle la société fonctionne sur une éthique à laquelle elle croit encore un peu, ce n'est pas le cas des autres sujets. Sont-ils pour autant dénués de sens moral ou bien présentent-ils une morale hétéronome ? Car comme nous le rappelle le sociologue Zygmunt Bauman (2003), ce qui compte n'est pas tant de savoir si un individu est bon ou mauvais, s'il est digne de confiance ou non, mais c'est de savoir si nous le considérons comme un sujet moral ou non, c'est-à-dire si nous l'estimons en capacité de porter la responsabilité morale de ses actes.

Z. Bauman (2003, 2008), distingue les notions d'éthique et de morale dans le sens où pour lui, la morale n'a pas de fondement éthique. Pour lui, l'éthique est née avec la modernité qui, clivant raison et passion, crée un homme moderne et éthique c'est-à-dire un homme qui va suivre les règles en vigueur (législation hétéronome). Or la morale dont nous parle Bauman est celle qui nous engage dans des responsabilités humaines. Celle-ci n'a pas besoin de s'appuyer sur le mur solide de la raison, de la loi. L'optimisme de la pensée de Bauman réside dans

l'idée qu'il existerait un Moi moral intrinsèque à l'être humain qui serait assez fort pour soutenir chez chacun, sa responsabilité morale (loi autonome). Cet auteur, très influencé par la pensée de Levinas, considère que ce Moi moral s'appuie sur la reconnaissance du visage. Pour Levinas, la relation au visage, partie du corps la plus exposée et la plus dénuée de protection, est d'emblée éthique. Ce visage exposé, invite à la fois à la violence en même temps qu'il interdit de tuer. Il fait donc autorité mais nous dit Bauman, il s'agit d'une « autorité impuissante » (2008 p.258), comme un individu singulier, particulier, unique dont nous nous sentirions responsable moralement.

Or, pour Bauman, ceux que la société considère comme antisociaux, dont les actes sont perçus comme déviant, irrationnels, sont souvent des individus qui fonctionnent avec leur morale propre (lois autonomes). Mais la société ne peut exploiter cette autonomie d'un point de vue organisationnel. Elle exige donc des acteurs, pour qu'ils soient et restent des acteurs sociaux, de justifier leurs conduites de manière rationnelle. Enfin, Bauman défend l'idée que la morale ne précède pas la société, que celle-ci ne nous dégage pas de la sauvagerie comme nous le pensons depuis Hobbes.

Quel regard faut-il alors porter sur les sujets rencontrés : sont-ils des individus autonomes dont l'esprit critique répondrait aux trois maximes de Kant (penser par soi-même, penser en se mettant à la place d'autrui et penser en accord avec soi-même) ou bien comme des êtres à peine dérangés par quelque culpabilité que ce soit ?

Plusieurs des sujets rencontrés dans cette recherche ont posé des actes délictueux ou criminels, d'autres ont été condamnés, dans leurs attitudes, par leurs proches. Malgré ces diverses formes de condamnation, aucun ne semble se sentir pleinement responsable, au premier abord, des actes qu'il a posés. Si nos données laissent apparaître l'existence, chez certains sujets, d'un sentiment de culpabilité dont la conscience est révélée par leur désir de racheter leurs fautes, sa présence inconsciente chez d'autres, apparaît dans l'effort véritable qu'ils réalisent pour l'éviter. Différentes stratégies apparaissent :

Tout d'abord, nous avons repéré l'utilisation du déni ou de la dénégation. Si les sujets ne peuvent totalement nier les actes posés, ils tentent souvent de les minimiser. Ils peuvent alors mettre en avant ce qu'ils présentent comme une prescription liée au temps. De même, l'absence de dépôt de plainte est évoquée comme preuve de la faible gravité de leurs actes. Une autre forme de dénégation ou de déni consiste à ne pas tenir compte de ce qu'éprouve autrui. Il s'agit ici d'une tentative pour nier la position de sujet de leur victime. Ce qu'elle éprouve, supporte, ressent est repoussé, rejeté. L'identification avec elle est alors évitée et l'empathie, la sollicitude comme évincée. Winnicott (1956) a mis sur le compte de l'environnement dans lequel l'enfant évolue, la capacité de sollicitude, considérant que s'il ne

s'avère pas suffisamment bon, la perte et la déprivation risquent d'avoir des conséquences sur le processus de socialisation.

Les sujets vont, d'autre part, rechercher des circonstances atténuantes pour excuser leurs conduites : le destin, les malveillances d'autrui, les négligences/maltraitements subies peuvent apparaître comme des moyens d'excuser leurs fautes. Ce fonctionnement consiste à retourner la situation pour se mettre soi-même en position de victime, position permettant d'échapper à la culpabilité. Il s'agit d'une sorte de formation réactionnelle. C'est alors l'autre, parfois leur propre victime, qui est considérée comme partiellement coupable. Cette stratégie défensive consiste à cliver leur être et leurs actes pour sortir de la confusion dans laquelle le regard d'autrui les plonge, confusion entre « ce que je fais » et « ce que je suis ». Leurs actes, parce qu'ils sont condamnables, les renvoient à une image d'eux-mêmes disqualifiée voire déshumanisée.

Ces stratégies pour éviter la place de coupable et la culpabilité sont des moyens de préserver un narcissisme déjà fragilisé par des parcours de vie difficiles et plus particulièrement une estime de soi instable. Les actes condamnables posés les exposent en effet à ce que leur renvoie le regard de leurs pairs dont nous avons vu à quel point il est vécu comme jugeant, dévalorisant, intrusif voire même persécuteur.

C'est par la confrontation de l'estime de soi, comme expérience de grandeur du Moi, avec la réalité que, d'après Freud (1914), le Moi et le Surmoi vont pouvoir se différencier et laisser ainsi émerger la culpabilité comme sentiment partiellement conscient (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 440).

Tout au long de son œuvre, Freud va revenir sur la notion de culpabilité qui pourrait être définie comme des reproches partiellement conscients, faits à soi-même : à partir de 1920, avec « Au-delà du principe de plaisir », Freud va montrer comment le Moi idéal, l'idéal du Moi, le Surmoi se partagent le narcissisme ou plutôt, comment celui-ci est fractionné sur ces différentes instances. En 1932, dans ses « Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse », Freud présente le Surmoi comme une structure ayant trois fonctions : auto-observation, conscience morale et idéal. La conscience morale est alors en lien avec le sentiment de culpabilité et l'idéal du Moi avec le sentiment d'infériorité. Ces deux sentiments seraient issus de la tension existant entre le Moi et le Surmoi. On voit donc que dans la conception freudienne, la culpabilité préexiste à la conscience morale, celle-ci se construisant sur l'auto-observation et l'autocritique. Or, cette culpabilité ne peut advenir elle-même sans que le surmoi ne soit lui-même constitué. Pour Freud, il ne peut y avoir de conscience morale avant la période œdipienne.

Or plusieurs auteurs s'opposent à l'idée d'une constitution si tardive de la conscience morale. Parmi eux, André Green (2003) pense qu'il existe un sentiment de culpabilité primaire qui apparaîtrait très précocement et qui serait à l'origine de la conscience morale. Des chercheurs en psychologie du développement comme Emde et Oppenheim (2002) semblent donner raison à Green. Ils rapportent des études montrant que la conscience morale est présente bien avant l'âge de 3 ans c'est-à-dire avant le conflit œdipien. Ils mettent en avant l'impact culturel, social et familial sur la culpabilité. Rappelons que Mélanie Klein (Hinshelwood, 1989) a remis en question les stades de développement, proposés par Freud, les considérant comme des motions instinctuelles plutôt que des stades et qu'elle a situé le complexe d'Oedipe et la constitution du surmoi dès la première année de vie de l'enfant.

Mais peut-être faut-il envisager la conscience morale de Freud et celle de Green comme deux conceptions distinctes. Nous pensons en effet, qu'elles peuvent correspondre à ce qui distingue, en philosophie, les notions d'éthique et de morale. Ces deux notions sont complexes dans le champ philosophique puisque, selon les auteurs, elles n'ont pas nécessairement la même définition. Pour ce qui nous concerne, ici, nous entendons par éthique, l'ensemble des règles d'une société, issue d'un raisonnement rationnel. Elle correspond, en ce sens, à ce qui définit la pensée hétéronome. La morale quant à elle est à la fois hétéronome car elle appartient aux normes du groupe et est inculquée, mais elle est aussi autonome car liée aux normes propres d'un individu. Nous retrouvons la pensée de Lévinas (1982) pour qui la morale est intrinsèque à l'Être. C'est sans doute à cette morale très autonome, qu'il faut rattacher à la notion de sollicitude et d'empathie de Winnicott (1956) dont Frans de Waal (2013), primatologue, revendique, comme Darwin avant lui, qu'elles sont à la base de la capacité relationnelle des mammifères.

Les sujets ont vécu des situations dramatiques dans lesquelles ils ont été exposés aux défaillances des adultes et de leur monde. Ils n'ont pas suffisamment bénéficié de la sollicitude d'autrui. Ils y sont donc particulièrement sensibles et c'est elle qu'ils recherchent quand ils tentent de se dédouaner de leurs responsabilités face à leurs actes. C'est elle encore qu'ils attendent quand ils retournent leur position de coupable en victime. Dans ce mécanisme de défense de type retournement dans le contraire et retournement sur la personne propre, il ne s'agit pas uniquement que de protéger l'estime de soi comme nous l'avons vu plus haut, mais sans doute de réparer ce qui a été omis dans le passé. Comment assumer sa position de coupable quand on n'a jamais soi-même été reconnu comme victime ?

Christophe raconte comment ce qui est à l'origine de la rupture relationnelle avec son père. La famille lui a demandé d'assumer la charge des parents ce qu'il a refusé de faire. Cette charge lui est imposée comme le paiement d'une dette qu'il ne reconnaît pas.

S : « Donc c'est quoi ? On vous, on vous accuse d'abandonner la famille, on vous accuse d'être égoïste, qu'est ce que, je sais pas ? J'essaie d'imaginer !

C : que...que j'voulais rien apprendre tout ça, que bon...que j'ai causé pas mal de tracas alors que je vois pas quel genre de tracas j'ai causé...

S : on vous reprochait d'avoir causé des tracas ?

C : oui alors que je vois pas quels tracas j'ai pu causer...causer heu...à la famille puisque à 8 ans ils m'ont mis en pension donc plus de tracas, j'ai fait l'armée, j'ai travaillé, après j'suis parti, donc j'vois pas l'tracas que j'ai pu causer, je sais pas...

S : on vous a reproché d'avoir...et encore, c'est des reproches qui courent toujours ?

C : ben oui...

S : tiens c'est marrant ça...

C : hm...

S : vous êtes celui qu'on accuse heu...

C : à tord et à travers ! »

Il lui est difficile de reconnaître qu'il a pu être un souci pour ses parents alors qu'eux mêmes ne reconnaissent pas les émotions qu'il a pu ressentir quand il a été placé dans une institution disciplinaire. Il ne se sent pas en dette et a, au contraire, le sentiment d'avoir toujours fait en sorte de ne pas poser de problème. Pourtant, il conserve cette image négative au sein de sa fratrie qui le désigne pour responsable de tout ce qui lui arrive.

Les données recueillies montrent bien l'existence de sentiments de culpabilité chez les sujets rencontrés au travers des efforts pour les éviter. Cette culpabilité concerne les actes posés (déviant, antisociaux ou « non-éthiques ») mais plus encore les actes subis. En effet, cette culpabilité d'avoir été orphelin, abandonné, maltraité, handicapé ou simplement en difficulté est liée à leur impuissance à réagir, faisant d'eux des êtres passifs, objectalisés.

Vanille, qui a subi les coups de son compagnon avec qui elle a vécu dès l'âge de 15 ans, a tout d'abord pensé qu'elle méritait ces coups, qu'elle en était responsable. Elle se reproche son jeune âge qui ne lui a pas permis de réagir et de comprendre la situation. Elle se sentait surtout coupable de recevoir ces coups pour lesquels elle n'avait aucune explication que celui de servir d'objet de dévouement.

Vanille : « donc heu c'est vrai que c'était vraiment très dur à encaisser étant donné que j'étais vraiment très jeune et j'comprendais pas vraiment c'qui m'arrivait et j'me r'mettais en question, j'me disais : « mais pourquoi il m'tape, qu'est ce que j'ai fait heu... » j'comprendais pas. J'comprendais pas et quand j'ai posé la question...il a pas répondu parce qu'il répondait par la violence. »

Les violences notamment parce qu'ils les ont subies à un âge précoce, les renvoient à une image d'eux négative. C'est pourquoi le sentiment de culpabilité est présent chez tous les sujets. Elle émerge cependant de manière très importante chez ceux qui n'ont pas posé d'acte juridiquement punissables et qui ne sont finalement, dans les faits objectifs, que des victimes :

ils seraient en quelque sorte coupables d'être victime. Maurice Berger (2003) évoque ces enfants maltraités et placés, vivant dans la culpabilité. Pour rester en relation avec leurs parents, pour ne pas les perdre totalement, ils vont taire à eux-mêmes, la peur et la colère liée au placement. Ce sont des enfants qui, parce qu'ils sont extrêmement dépendants de l'affection de leurs parents, ne peuvent les critiquer car ceci correspondrait au renoncement et à la perte de ces objets d'amour. Berger décrit donc des enfants coupables, qui se vivent comme mauvais.

L'exemple de Claire est typique. Abusé par son père, celui-ci est jugé. Malgré ses souvenirs confus, elle garde le souvenir des paroles de ce père qui, pour sa défense à lui, l'accusait, elle. Il mettait alors en avant son corps de femme, ses attitudes séductrices. Ce sont les arguments qu'elle va donner à un autre moment de l'entretien pour dédouaner le père.

Claire : « ...il a dit que...que moi j'étais une femme et que...alors que dans ma tête j'étais qu'une gamine...que j'l'avais allumé et tout, et il s'est fait traité de tous les noms parce qu'ils lui ont dit que j'étais peut-être formée mais que dans ma tête j'étais qu'une enfant, on fait pas ça à une enfant heu... »

Leur culpabilité de victime est majorée par les conséquences de la révélation des faits subis qui a bouleversé leur environnement, le modifiant définitivement : Mick « révèle » les maltraitances par les marques de coups sur son corps et conduit à son placement et celui de toute sa fratrie. Le frère d'Anne décède peu de temps après qu'elle lui ait révélé les abus pratiqués par leur grand-père, ce qu'elle vit comme conséquence de ses aveux. Leur culpabilité est révélée quand ils se vivent comme porteurs de malheur, de mort, de destruction. Nous reviendrons à cette notion de malheur quand nous aborderons la manière dont ils se sentent soumis à des éléments étrangers à eux.

Leur culpabilité est donc principalement associée aux événements majeurs de leur vie et à leurs conséquences, plus qu'elle ne l'est des exigences morales sociales offertes par la fonction paternelle et l'éducation. Cela implique-t-il une remise en question de leur conscience morale ?

Si nous revenons au développement proposé par Green (2003) concernant le développement de la conscience morale, il fait l'hypothèse que c'est la destructivité projetée par l'enfant sur ses parents qui va faire émerger cette conscience morale. L'enfant va ainsi développer une capacité à ressentir ce qu'impliquent ses attaques, au travers de la culpabilité primaire. La conscience morale sera issue de l'intériorisation des dommages causés.

Que dire alors des attaques et de la destructivité projetée sur l'enfant par les parents eux-mêmes, et ce, même lorsque ceux-ci sont suffisamment bons ? Qu'en dire alors, quand ils sont défaillants, violents et que les attaques dépassent les capacités de l'enfant à les supporter ?

Depuis sa naissance, nous savons que l'enfant est le réceptacle inconscient de projections violentes de la part de ses parents. En nous appuyant sur la pensée de Green, nous postulons que, dès les premiers moments de sa vie, l'enfant, ressent, connaît, perçoit cette violence émanant d'autrui. Nous émettons l'hypothèse que la capacité de sollicitude trouve son origine, non pas dans l'intériorisation des dommages causés mais dans la détresse ressentie face à la destructivité émanant de son environnement. C'est en retrouvant l'expression de cette détresse chez autrui, en s'y identifiant, que va naître la culpabilité appuyant la conscience morale.

Grâce à Bergeret (1984), nous allons pouvoir compléter notre analyse : nous savons que la place de la violence fondamentale dans les relations parents-enfants va nourrir le double fantasme primaire d'infanticide et de matricide. L'enfant est donc, dès les premiers moments de sa vie, en position de recevoir comme de projeter la violence. Il ne sait cependant pas distinguer dans un premier temps ce qui émane de lui ou non. Voyant la détresse et l'impuissance s'exprimer chez autrui, il va s'y identifier et se vivre de manière indifférenciée comme émetteur et récepteur de cette détresse. La capacité à ressentir émotionnellement les affects d'autrui sont des compétences du tout jeune bébé. Celle d'y réagir aussi.

Ainsi, la culpabilité ressentie par les sujets au regard de leur histoire de vie, a peut-être plus à faire avec la culpabilité éprouvée par le sujet en détresse que celle éprouvée par l'effet de l'éducation.

Au regard de ces réflexions, nous proposons donc de pouvoir distinguer deux formes de culpabilité à l'origine de la conscience morale :

- Une première forme de culpabilité et que l'on pourrait qualifier de « *culpabilité d'autorité impuissante* », à l'origine du Moi moral de Bauman, serait intrinsèque à l'être humain. Elle serait en lien avec la reconnaissance du visage chère à Lévinas qui nous amène à considérer autrui, au travers de ce visage nu, comme une « autorité impuissante » (Bauman 2003 p.258) dont nous nous sentirions responsable moralement. Pour Lévinas (1982), la responsabilité est la structure première et fondamentale de la subjectivité pour autrui qui crée la proximité avec autrui. Cette « *culpabilité d'autorité impuissante* » est incarnée par les êtres vulnérables auxquels les sujets que nous avons rencontrés vont s'identifier. Cette identification est d'autant plus forte, pensons-nous, que les sujets ont vécu des violences, des situations de désinvestissement maternel, des séparations, des deuils. Chez les sujets rencontrés qui ont fait l'expérience réelle de la violence fondamentale au travers de maltraitances et/ou de ruptures diverses, nous remarquons que la sollicitude s'adresse avant tout à eux-mêmes mais aussi à tout être vulnérable (enfants, animaux), auquel ils s'identifient et qu'ils se donnent parfois pour mission de protéger. Il faut garder à l'idée que les détresses ressenties par ces sujets vont bien au-delà de celles éprouvées par l'enfant vivant dans un environnement suffisamment bon. Les traumatismes provoqués vont donc marquer le sujet du sceau de la victimisation. Les actes

posés sont donc souvent présentés comme auto ou hétéro-défensifs. C'est pourquoi, en réalité, ils ne refusent pas la responsabilité de leurs actes mais ne les considèrent pas comme condamnables. Léon nous a permis entre autres de comprendre cette dimension quand il évoque le crime qu'il a commis. Au cours des entretiens et pendant leurs retranscriptions, nous cherchions à percevoir un sentiment de culpabilité. Il est effectivement présent et réémerge dans un cauchemar répétitif où il revit la scène. Il a pourtant conscience d'avoir sauvé sa vie, de n'avoir pas eu le choix que de tuer pour survivre.

Léon : « non. J'ai enlevé la vie d'un quelqu'un quoi ! Malgré que j'me suis défendu ! Faut dire aussi, c'est c'est c'est soit toi soit moi quoi ! Deux gars à la rue, deux gars en train de se battre, complètement drogués, ça aurait pu être moi hein ! Et c'est moi quoi... »

- Une autre forme de culpabilité qui pourrait être comprise comme une exigence sociale et culturelle, induite par l'éducation reste quant à elle plus problématique pour certains sujets. Cette autre forme de culpabilité que nous avons proposé d'appeler « *culpabilité d'autorité puissante* », s'appuie sur la fonction paternelle et la peur que son autorité inspire. Or, nous avons vu que chez les sujets rencontrés, la loi du père est vécue comme despotique, destructrice. Les sujets n'en ont rencontré que la forme pervertie et toute-puissante. Pour certains des sujets, c'est alors comme si cette culpabilité éprouvée ne pouvait leur paraître juste et justifiée et comme si elle n'était pas dirigée vers les véritables responsables de leurs parcours. Nous y voyons un lien avec la question du pacte social rompu : quand ce pacte ne fonctionne pas, la culpabilité, celle que la société demande aux individus de ressentir, n'a plus aucun sens. C'est bien la froideur du système, son fonctionnement déshumanisé, illogique qui impacte les individus. C'est pourquoi souvent, les individus présentant des conduites délinquantes, des comportements asociaux voire criminels, remettent en question le jugement de la société : leur attention ne se porte pas sur les actes qu'ils ont commis, mais sur le « manque d'indulgence » dont ils sont victimes de la part d'autrui.

Ainsi, nous considérons que la conscience morale est fondée sur ces deux formes de culpabilité, l'une sans doute plus émotionnelle, plus innée et l'autre, acquise par le biais de l'éducation.

Les sujets que nous avons rencontrés, ne sont pas exempts de culpabilité, ni de conscience morale, cependant, ils refusent et rejettent, la mettant en défaut, sans pour autant qu'elle soit absente, celle que supporte l'autorité puissante. La responsabilité qu'ils éprouvent concernant leurs actes, signe de l'existence d'une conscience morale, n'est pas refusée mais elle est mal assumée. Pour autant, les actes condamnables qu'ils ont posés, ne sont pas tous issus d'une pensée autonome qui répondrait à une morale propre aux individus.

7.2. EMERGENCE D'UN MODELE DE FONCTIONNEMENT PSYCHIQUE

Nous avons relevé dans les données la prégnance de couples d'opposés que les sujets rencontrés utilisent de manière manichéenne. Cette utilisation donne parfois le sentiment pour l'auditeur d'un illogisme, d'une incohérence dans les ressentis, que les sujets ne semblent eux-mêmes pas percevoir. Ce fonctionnement apparaît chez tous malgré des hypothèses diagnostiques différentes. Ce que nous allons présenter ici sous le titre de « modèle de fonctionnement psychique » n'est donc pas un tableau diagnostique. Il s'agit plutôt d'un fonctionnement psychologique, une tendance psychique très générale mais commune aux sujets interviewés.

7.2.1. Un modèle axé sur le narcissisme et la subjectivation

Avec la description et l'étude des trois couples d'opposés que sont le couple actif/passif, dépendance/indépendance et toute-puissance/impuissance, nous pouvons dégager deux fonctions essentielles auxquels ces couples répondent qui sont d'une part la fonction de préservation narcissique et d'autre part celle de lutte contre la désobjectivation.

7.2.1.1. Préservation narcissique :

Le couple actif/passif montre de manière générale un fonctionnement des sujets principalement axé sur la survie, quelle soit survie physique ou psychique. Elle est liée avec la pulsion de mort. La préservation narcissique est fondamentale à cette survie sans quoi le risque d'effondrement est grand. Comme nous l'avons vu, la posture active permet de lutter contre une image de soi négative. Nous retrouvons cette énergie à lutter pour conserver l'estime de soi dans les incessants mouvements qui sont apparus très massivement dans les données : bouger, changer de lieu, fuir sont des conduites récurrentes dans les récits. De même, les activités de survie, qui mettent en avant leurs capacités à se trouver un peu d'argent, un abri, de la nourriture et des vêtements..., apparaissent, avec les mouvements, comme un recours pour lutter contre une identité sociale négative qui sous-entendrait leur inadaptation, et/ou leur incompétence.

De nombreuses stratégies de lutte contre la stigmatisation ont déjà été évoquées notamment en lien avec le regard d'autrui dans l'effet d'exposition. Si nous y revenons encore c'est que la disqualification engendre la honte et impacte le narcissisme. Une manière de s'en défendre et dont nous avons déjà parlé est celle qui consiste à se vivre comme certes différent, mais également supérieur. C'est, d'un point de vue narcissique, ce à quoi la posture de victime sacrificielle -posture (faussement) passive-, répond : la pureté et l'innocence mise en avant par cette identité permettent de se dégager d'une image de soi négative, en se positionnant comme particulièrement clairvoyant, bon, généreux...

L'utilisation de la projection et du clivage comme mécanisme de défense psychique se retrouve aisément chez les sujets : Martin se protège de la honte d'avoir été disqualifié en évoquant la honte que devrait éprouver celui qui discrimine (identification projective). De même, nous avons constaté une nette tendance à attribuer à autrui des pensées stigmatisantes. Il s'agit de mettre à l'extérieur de soi des éléments négatifs introjetés : les discussions sont aisément réinterprétées à la lumière de la stigmatisation, prêtant des pensées qui ne sont pas les leurs, aux interlocuteurs. Le désir de tenir loin de soi des éléments psychiques contaminants, mauvais, semble donc très présent pour les sujets rencontrés qui les projettent pour les évacuer.

Nous avons retrouvé le clivage comme un moyen pour occulter les éprouvés face à la disqualification. Les sujets vont se détacher du regard d'autrui, se couper de la colère et de tout sentiment négatif.

Enfin, le déni est là encore un mécanisme de défense face à la stigmatisation : il s'agit pour les sujets de nier toute référence à leur statut négatif. Le déni conduit aussi les sujets à minimiser la stigmatisation subie.

Le couple toute-puissance/impuissance répond lui aussi à la fonction de préservation narcissique : de manière générale, il met en avant la lutte contre l'impuissance et l'angoisse d'effondrement psychique qui l'accompagne. Le besoin d'éloigner ces sentiments est intense au point d'amener les sujets au déni d'une partie de la réalité : c'est par leur effort à croire et faire croire à leur toute-puissance, que l'on peut comprendre leur grande fragilité narcissique. Certaines idées, propos, discours à thèmes mégalomaniques, peuvent aussi servir à échapper à une réalité dégradante et stigmatisante.

Cette analyse des données rejoint l'analyse de Kernberg (1980) qui met en avant les tensions entre Soi réel et Soi idéal, causes d'expériences de désespoir, de sentiment d'impuissance du Moi. En effet, ces tensions influent sur le degré d'investissement narcissique et par conséquent sur le degré d'estime de soi. La faible estime de soi est effectivement une des observations récurrentes de nos données. Elle est commune à tous les sujets rencontrés.

Pour Kernberg, il existe des facteurs internes régissant l'estime de soi comme le niveau de développement du Surmoi, l'adéquation entre les besoins pulsionnels et les exigences de l'environnement, celles qu'exigent les aspirations intellectuelles, culturelles, la présence ou non de gratifications provenant d'un tiers... Il est bien évident que dans la situation sociale où se trouvent les sujets, les gratifications font nettement défaut.

La perte des objets sociaux que sont l'argent, le travail, le logement, procurant des gratifications provenant de l'environnement social, a été évoquée par un auteur comme Furtos (2000). Il s'agit pour lui de la perte d'un espace de jeu social c'est-à-dire d'une aire

transitionnelle. C'est alors la promesse du contrat social qui est remise en cause car ces objets offrent un statut, une reconnaissance et autorisent les relations. La perte de ces objets, idéalisés dans nos sociétés, sources des sécurités de base, annonce la perte de confiance. L'impact de cette perte sur le narcissisme est majeur. Pour des sujets dont l'environnement précoce a rendu difficile l'adhésion au contrat social (parents qui n'y adhèrent pas ou vécues d'attaques du corps chez l'enfant), cette perte réitère et donne sens à l'impossibilité d'accepter le contrat narcissique (Aulagnier, 1975).

Quand les mécanismes de défense ne suffisent plus, c'est le symptôme qui fait son apparition : parfois les idées délirantes à thème mégalomaniques peuvent aussi servir à échapper à une réalité dégradante et stigmatisante.

Le couple dépendance/indépendance nous a montré lui aussi comment, en évitant la dette, les sujets tentent d'échapper à la domination par autrui. Nous avons repéré la manière dont certains d'entre eux vont retourner leur propre besoin relationnel en l'attribuant à autrui : ce n'est pas moi qui demande, c'est lui qui m'offre.

L'isolement est parfois lui aussi, un moyen de se protéger narcissiquement, ce que nous avons retrouvé dans nos données au travers de la tendance au retrait. Le sujet est soumis de manière impuissante au manque de considération d'autrui et se sent intrusé dans sa relation avec lui. Il est possible de parler ici d'une stratégie d'évitement de la relation dans un but de protection narcissique : certains sujets ont tenté d'éviter ou de retarder des échanges potentiellement stigmatisants, c'est-à-dire à risque pour leur image de soi : Martin, par exemple, tente d'éviter la discussion portant sur les cours d'alphabétisation, car elle sous-tend l'évocation de son analphabétisme. A plusieurs reprises Christophe a repoussé la date de l'entretien, facteur de risque pour sa propre estime de soi. Or, pour Erving Goffman (1975), cet isolement procure un sentiment d'insécurité qui est alors permanent. Nous avons vu précédemment (6.2.5.1.) que le besoin de reconnaissance est primordial et passe avant le besoin de sécurité.

S'il est vrai que la situation de précarité sociale impacte le narcissisme des individus, il est nécessaire de rappeler une fois encore à quel point il fait écho aux parcours de vie des sujets : les traumas traversés passent bien souvent par des attaques physiques qui interviennent au cours de leur construction individuelle. Or, d'un point de vue pulsionnel, Kernberg nous rappelle que l'image du corps et les gratifications pulsionnelles forment les représentations de Soi originelles. L'intégrité et l'investissement libidinal du Soi paraissent donc, dans ces conditions, difficiles.

Nous venons de voir que ces couples d'opposés, quel que soit leur pôle, remplissaient la fonction de préserver narcissiquement l'individu. Nous allons voir qu'ils ont aussi une seconde fonction de lutter, complémentaire et indissociable de la première.

7.2.1.2. Lutte contre la désubjectivation

Au travers du couple dépendance/indépendance, nous avons pu constater à quel point le risque d'être absorbé, happé par autrui, dissolu en lui, était fort. Malgré le besoin d'autrui qui peut être un véritable besoin d'étayage, l'effort pour le maintenir à distance est en lui-même une reconnaissance du risque qu'il représente. Autrui est vécu comme une menace pouvant conduire à l'effondrement psychique. Or, nous savons qu'il est aussi fondamental car il est le miroir au travers duquel le sujet va pouvoir à la fois s'identifier mais également se différencier.

Dans la posture toute-puissance/impuissance, nous avons affaire à des discours égocentrés. Les scènes fantasmées qui nous sont rapportées comme réellement vécues, montrent l'importance que les sujets s'accordent à eux-mêmes. A leurs cotés, apparaissant comme de simples figurants, l'existence d'autrui n'a de raison d'être que la mise en valeur du sujet. Le besoin d'exister, de se fantasmer comme sujet, tellement central qu'il en devient omniprésent, montre la nécessité de s'assurer de son existence comme sujet. L'utilisation d'une identité de recouvrement, si elle est, comme nous l'avons vu, une protection face à une identité première de victime, démontre également d'après nous, une difficulté dans le processus de subjectivation. Il est possible ici de faire un lien entre les notions de faux self de Winnicott, d'identité de recouvrement à laquelle nous postulons et la difficulté de subjectivation proposée par Cahn.

La notion de subjectivation est, comme nous le rappelle Raymond Cahn, un concept nomade. Il est récent en psychanalyse (Cahn 1991). Pour François Wainrib, il signifie à la fois rendre subjectif c'est-à-dire donner du sens mais aussi devenir sujet. Dans ce premier sens l'on comprend que la subjectivation est en lien avec la subjectalisation qui consiste à se vivre comme distinct d'autrui et fait référence au processus de séparation-individuation. La subjectivation se réfère également à un processus à la fois conscient qui consiste à s'approprier son fonctionnement psychique. Il participe également de la continuité d'être. Wainrib en donne la définition suivante : il s'agit d'un « processus, en partie inconscient, par lequel un individu se reconnaît dans sa manière de donner sens au réel, au moyen d'une activité de symbolisation. » (Richard et Wainrib, 2006, p. 22). Cet auteur précise dans une note de bas de page que « ce terme renvoie aussi bien au corps propre, à ses pulsions, qu'à l'environnement ».

Nous entrevoyons alors l'autre fonction essentielle que nous avons soulevée au travers de l'utilisation sans ambivalence c'est-à-dire, de manière très clivée, des couples d'opposés. Si la fonction de préservation narcissique surgit de manière prégnante, elle ne suffit pas en effet, à expliquer l'énergie incroyable investie dans ces contre-balancements entre des postures, des modes d'être, des fonctionnements relationnels opposés. En effet, ces contre-balancements n'engagent, en réalité, que peu d'améliorations ou de perspectives quant à la situation sociale des sujets. Ce qui apparaît de manière moins évidente mais tout aussi importante, c'est la fonction de lutte contre la désubjectivation.

Reprenons l'exemple des conduites de survie : elles ne sont pas uniquement liées à de la survie quotidienne, physique, matérielle ; elles sont surtout psychiques et concernent l'individu en tant que sujet. L'angoisse de mort ou plus précisément l'angoisse d'anéantissement, très peu consciente chez les sujets, est cependant retrouvée par l'observateur au travers de symptômes d'allure phobique plus ou moins prononcés mais communs aux individus que nous avons rencontrés. C'est le cas de l'alcool pour Claire, Mick et Martin. C'est aussi le cas d'espaces fermés pour bon nombre d'entre eux qu'ils soient symbolisés par la prison, les institutions, ou un appartement. Les sujets montrent donc une hypervigilance en lien avec un sentiment de menace et tendent alors à se défendre par la fuite et l'évitement. Dans cette logique, deux des sujets évoquent la peur du feu (Claire, Anne). Cette peur est un élément plusieurs fois exprimée et correspond à l'horreur d'être coincé, enfermé, sans possibilité de s'échapper. Cette situation pourrait être assimilée à l'enfer. Il est question d'une chose puissante, destructrice à laquelle on ne peut se soustraire ce que nous associons aux moments de violences ou d'enfermement vécus. Le feu est aussi symboliquement ce qui purifie. Cette symbolique pourrait être en lien avec le sentiment de salissure notamment chez des sujets victimes de violences sexuelles. La peur du feu serait alors une peur phobique c'est-à-dire une angoisse liée au(x) trauma(s), et déplacée sur un objet, ici un élément. D'après Laplanche et Pontalis (1967) la phobie se rencontre dans diverses affections. Dans l'hystérie d'angoisse, l'objet phobique est substitutif de l'angoisse. Comme dans l'hystérie de conversion, le refoulement tend à séparer l'affect de la représentation. L'angoisse, détachée de la représentation, est donc libre et tente ainsi de se lier à un objet qui deviendra objet phobique. Pour C. Balier (1988) cependant la phobie pourrait être une structure fondatrice de l'avènement de l'humain. Nous le rejoignons et considérons en effet que la phobie démontre la lutte existant pour l'individu contre l'anéantissement et la désubjectivation.

Ces angoisses d'anéantissement, d'effondrement psychique, constitutives des symptômes phobiques évoqués, mettent encore en avant l'impact traumatique dans le fonctionnement psychique des sujets. Certaines attitudes en dénotent, montrant nettement le lien entre trauma

et angoisse phobique, celui-lui se révélant au travers de l'opposé de la phobie, c'est-à-dire la traumatophilie : l'exemple nous est donné par Claire et son rapport au sexe des hommes, à la fois objet phobique, mais malgré tout, recherché afin de le rendre, en quelque sorte, inoffensif. Pour R. Roussillon (2005), la traumatophilie consiste à reproduire une situation extrême afin de mettre à profit ses capacités et techniques de survie. Le but est d'élaborer le trauma et de le maîtriser de manière différée. Cet autre couple d'opposés, « phobie traumatique/traumatophilie », montre, dans l'utilisation d'un pôle comme de l'autre, une tentative pour retrouver la maîtrise sur l'objet, l'événement, ou autrui. L'importance à rester acteur, que ce soit dans la posture active mais aussi dans la posture (faussement) passive, montre la place qu'occupe la crainte de la désubjectivation et son aboutissement vers une agonie psychique.

7.2.1.3. Protection du narcissisme et lutte contre la désubjectivation : pour une autre lecture des conduites addictives.

Ce paragraphe très spécifique, est lié à notre intérêt tout particulier pour les conduites addictives. Rappelons que nous exerçons notre activité professionnelle dans un CSAPA et que nous rencontrons les personnes en situation de précarité dans le cadre d'un accès au soin en addictologie.

L'observation des conduites addictives chez les sujets en situation de précarité, fréquentes dans leur parcours, nous en apprend beaucoup sur le couple dépendance/indépendance et sur le mode relationnel entretenu par les sujets. Deux d'entre eux, en particulier (Claire et Léon), évoquent sans détour leurs années de consommations. Leur positionnement n'est cependant pas le même :

Léon se positionne non pas comme un sujet dépendant, obligé d'en passer par l'abstinence, mais comme un gourmet qui, ne trouvant plus de produit de qualité, fait le choix de renoncer à consommer. Il refuse, de cette manière, sa situation de sujet dépendant, contraint à l'abstinence.

Claire, de manière opposée à Léon, évoque quant à elle sa fragilité face au produit, ne sachant si elle pourra y résister ou si elle subira de nouveau son emprise. La seule différence entre ces deux sujets est que l'un refuse de reconnaître sa dépendance quand l'autre la met en avant. En réalité il faut reconnaître que ni l'un ni l'autre n'a la maîtrise de ces produits.

Les fonctions remplies par la conduite addictive sont tout d'abord celles de la recherche de plaisir ou *a minima* de la disparition du déplaisir. C'est souvent la raison d'être de la consommation dans un premier temps. Pourtant, dans le cadre du couple dépendance/indépendance, les fonctions remplies par les conduites addictives nous ont parus plus nombreuses :

- Le produit comme alternative au besoin d'autrui :

Ce besoin, s'il est nié la plupart du temps, réémerge régulièrement car il est lié au besoin de sécurité et de reconnaissance. C'est en effet la relation à autrui qui va nourrir narcissiquement le sujet humain, c'est à travers lui que la relation au monde va prendre sens. Le produit va venir en remplacement du besoin d'autrui comme si mieux valait la dépendance à un produit qu'à un individu. Il en est donc le substitutif. Il résout, temporairement, le paradoxe qu'impliquent le besoin d'attachement relationnel et son incompatibilité avec les expériences négatives qu'il en a. Il présente l'avantage de tenir à distance autrui vécu comme dangereux et d'offrir, à la différence des relations humaines, une satisfaction immédiate. En ce sens, le produit psycho-actif aurait une fonction équivalente au mode de vie dans rue : ils répondraient tous les deux à un effort pour éviter l'attachement et en nier le besoin.

- Mode de consommation et tentative de subjectivation :

Selon V. Nahoum-Grappe (2010), l'utilisation non ritualisée de l'alcool met en scène l'opposition à des normes et des codes sociaux. Les règles sociales du savoir boire sont, dans le contexte de la rue, effectivement mises à mal : consommations excessives, consommations à toutes heures de la journée mais aussi consommations d'alcool de moindre qualité gustative, donnent aux consommateurs de la rue l'image choquante d'individus enfreignant les règles qui définissent le lien social. Du côté des produits illicites, leur utilisation est d'emblée une revendication sociale, un rapport de force avec l'autorité et la loi. Les individus se placent tout de suite dans une position inacceptable socialement. Nous nous rapprochons de la proposition de Wainrib (2006) pour qui les conduites addictives de type « défonce » sont à reconnaître comme l'expression d'une impasse à la subjectivation. Nous nous autoriserons cependant à le formuler quelque peu différemment, en proposant l'idée que ces modes de consommation, dégagés des règles et normes sociales, seraient en réalité une tentative de subjectivation.

- Consommation et modification identitaire :

Cependant, si la consommation et les effets de celle-ci sont socialement non acceptés, ils sont paradoxalement attendus chez des gens vivant dans la rue. Il est vrai que si tous ne consomment pas d'alcool, nombreux sont ceux qui ont recours à des produits. Ces consommations sont alors non seulement suspectées, mais aussi induites. Nous sommes ici pleinement dans ce que Devereux (1970) a défini comme un désordre ethnique pour lequel la société fournit des modèles d'inconduites.

Ces conduites addictives leur confèrent donc une identité sociale négative, mais qui semble présenter, malgré tout, des bénéfices : en effet, l'identité associée aux consommations

(alcoolique ou toxicomane) présente l'avantage de servir de répulsif à la relation à autrui, c'est-à-dire, d'avoir le pouvoir d'épouvanter, d'impressionner. Elles sont d'autant plus valorisantes qu'elles leur confèrent une identité singulière, non accessible au plus grand nombre et font d'eux des individus à part. Elles empruntent une identité de recouvrement qui est socialement attendue et leur permettent de résoudre la question de leur identité.

La notion d'identité de recouvrement nous est confirmée par le thème de la fugue. Celui-ci est présent dans les récits de vie, comme un des modes d'entrée dans la rue qui, si le sujet entre en errance, devient une fugue qui ne cesse plus. Or, l'analyse de nos données fait émerger la fugue comme, non pas un équivalent suicidaire mais au contraire un acte de survie qui passe par la fuite du passé, de l'histoire personnelle, de l'identité salie.

Mais la fugue peut aussi apparaître, comme nous le confirment les travaux de V. Nahoum-Grappe (2010), au travers de la question plus particulière de l'ivresse. Cette auteure compare l'ivresse à une fugue intérieure violente et immédiate qui conduit à une perte d'identité. Ainsi, la rue comme l'ivresse semble mettre à nu, laisser choir les contenants psychiques qui soutiennent l'identité, l'en dépossèdent mais, dans le même temps, l'en débarrassent. Ces deux expressions de la fugue illustreraient l'exposition et la dépossession de soi, dans ce qu'elle présente à la fois de fragilisant mais aussi de salvateur pour l'identité.

C'est sans doute ce qui donne à la rue sa dimension addictive, c'est-à-dire, pour reprendre un terme analytique, lui offre sa dimension de jouissance. C'est, d'après nous, la raison pour laquelle la rue et les addictions sont si étroitement liées et c'est ce qui explique que la rue soit vécue à la fois comme un espace de liberté et un piège. La liberté est à comprendre comme le droit de jouir pleinement et sans attendre, et s'oppose, on l'aura compris, à l'incertitude d'une satisfaction à venir qu'offrirait le contrat social. La rue apporte donc, par son absence de contrainte sociale, une jouissance que la société ne peut compenser mais qui, telle un objet addictif, ne peut être stoppée facilement et ce, malgré ses aspects négatifs.

- Les effets du produit comme soutien au Moi-peau :

Les consommations de produits psycho-actifs procurent une déconnection d'avec la réalité, un lâcher-prise qui tranche avec le besoin de maîtrise retrouvé dans nos données. Elles offrent un rôle protecteur, isolant l'individu de ses émotions psychiques et de ses sensations physiques mais aussi des risques que présente la réalité extérieure. En cela, elles vont occuper une place particulière en répondant à une impulsion, qui n'est pourtant pas l'effondrement psychique. Au contraire, la consommation va avoir pour but la mise à distance d'avec les émotions tout comme la posture passive le propose. Elles offrent en effet un temps d'abandon de soi sans provoquer l'effondrement psychique : En modifiant les perceptions et les sensations, les

produits psycho-actifs permettent de protéger l'individu, par une mise à distance, des sollicitations, excitations, intrusions de l'environnement mais aussi des éléments pulsionnels internes. Ainsi, les effets des produits psycho-actifs viendraient créer une distance entre la réalité intérieure et la réalité extérieure. Ils agiraient comme une aire transitionnelle mais artificielle. En cela les conduites addictives feraient fonction de « prothèse », remplaçant les différents contenants psychiques perdus (habitat, statut social, famille...) mais aussi venant compenser un Moi-peau endommagé par les expériences traumatogènes traversées. En effet, constitutive du Moi-peau, nous savons que l'aire transitionnelle est un espace qui va créer une aire d'illusion faisant face au néant (Barrois 1998). Endommagé par les événements traumatiques ou dramatiques traversés précocement, le Moi-peau et avec lui, les activités de l'aire transitionnelle, devront être compensés par des mécanismes de défense comme le clivage. L'utilisation de produits psycho-actifs peut ainsi être considérée comme faisant fonction de défense, de limite pour préserver le psychisme.

Les effets du produit psycho-actif auraient une fonction équivalente à la rue comme mode de vie et espace symbolique de la précarité sociale. Effets du produit et mode de vie répondraient en effet tous les deux à un effort pour éviter autrui et en nier le besoin. Ils sont également tous deux des modes d'expressions de la fugue. Il s'agit ici d'éviter l'attaque du processus de subjectivation tel qu'ils l'ont déjà connu au cours des traumatismes traversés et de leurs conséquences. Ces situations subies sont à l'origine d'un Moi-Peau endommagé, assurant mal ses fonctions contenantes et de pare-excitation, pour lequel les effets des produits psycho-actifs sont apparus comme une tentative d'étayage. Enfin, mode de consommation et mode de vie peuvent aussi devenir des modes de revendication à l'adresse du social.

Ainsi nous pourrions résumer nos propos de la façon suivante :

- D'un point de vue intrapsychique les effets des produits psycho-actifs permettent d'atténuer des souffrances d'origine traumatique, de se procurer une identité de recouvrement et d'étayer un Moi-peau fragilisé.
- D'un point de vue interindividuel, le mode de consommation rejoue la mise à l'écart pour se protéger d'autrui, ne pas prendre le risque de se lier à lui, en rester indépendant. La consommation s'offre alors comme substitution.
- Enfin d'un point de vue social, leur mode de consommation comme leur mode de vie exprime le rapport de force engagé entre eux et la société et leur permet d'exister comme sujet.

7.2.2. Alternances au sein des couples d'opposés.

Nous avons constaté que les sujets utilisent les couples d'opposés d'une manière particulière puisqu'ils échappent, semble-t-il, à toute ambivalence passant d'un pôle à l'autre très rapidement et indistinctement : la posture active et la posture (faussement) passive répondent toutes deux en réalité, à une tentative de maîtrise, de reprise en main de leur existence. Il apparaît que la posture, qu'elle soit active ou passive, montre l'effort des sujets rencontrés pour lutter contre des souvenirs douloureux et insupportables, des émergences pulsionnelles c'est-à-dire, de manière générale, contre toute pulsion de mort. Ainsi, ces deux postures répondent à la même nécessité de protection psychique : pour la posture active, la fuite, l'évitement au travers du mouvement, pour la posture (faussement) passive le clivage, le déni. D'après nous pourtant, chaque pôle présente des particularités : la posture active permettrait de lutter contre tout phénomène d'anéantissement tandis que la posture (faussement) passive viendrait contrebalancer l'emballement pulsionnel induit par la posture active. La posture (faussement) passive prend en effet le relais quand l'émotion ou la pensée, dangereuse car source d'angoisse et d'effondrement psychique, ne peut être évitée. La recherche de maîtrise des pensées et des émotions dénote la peur de l'effondrement, de l'anéantissement de soi dans son aspect narcissique comme dans sa capacité de subjectivation.

Cette nette alternance n'est pas sans évoquer ce que Freud a décrit dans « Pulsions et destins des pulsions » (1915) au travers du renversement dans le contraire et retournement sur la personne propre. Ces deux processus peuvent difficilement être séparés comme les exemples du voyeurisme-exhibitionnisme et sadisme-masochisme le montrent. La manière dont certains sujets se positionnent comme victimes sacrificielles est de cet ordre : ils mettent en avant le sacrifice, l'amour, le don qui sont en réalité des postures et émotions opposées à celles premièrement ressenties. L'agressivité, la haine, le désir de mort se « polarisent » alors de manière opposée.

Avec « Au-delà du principe de plaisir » (1920) mais surtout avec « La négation » (1925), le retournement de passif en actif est mis en avant par Freud. R. Roussillon (1991) l'évoque comme un processus de double retournement : il inflige à l'individu ce que la mère lui a fait subir, (c'est-à-dire disparaître pour l'enfant à la bobine) mais avec un retournement passif-actif dans lequel l'individu est acteur de ce qu'il subit et à quoi il est assujéti. C'est ce retournement qui est à l'origine de l'analyse, phase au cours de laquelle l'enfant va faire supporter à son environnement ce qu'il a lui-même vécu. Il s'agit d'une tentative de maîtrise et d'élaboration des éléments pulsionnels.

Pour Roussillon, ces différents retournements sont un mode de traitement de la pulsion qui précède le refoulement ou qui intervient quand celui-ci fait défaut. Ils permettent donc à la

psyché de gérer des éléments pulsionnels dont nous avons vu qu'ils sont en grande partie vécus comme étrangers (éléments non-moi en moi), et restent non élaborés du fait qu'ils sont en partie d'origines traumatiques (éléments bêta de Bion).

Ce travail d'élaboration qui n'a pas eu lieu, fait référence au travail du négatif proposé par Green (1993). Tout d'abord reconnu dans le rêve (assouvissement du désir qui évacue la frustration) mais aussi dans la mélancolie, dans sa dimension de destruction, dans l'in-compréhension, processus qui met fin à la compréhension, le travail du négatif est présent chez tout individu. Il se manifeste tout d'abord au grand jour « en produisant des configurations qui sont liées entre elles par des rapports de symétrie et de complémentarité (...) en transformant ce qui est positif en négatif, en substituant la haine à l'amour ». (Green, 1993, p. 88). C'est un moyen pour la psyché, nous dit cet auteur, de repérer ce qui crée la frustration et de l'évacuer, de la tenir à distance. Ce travail du négatif n'est ainsi pas nécessairement néfaste puisqu'il permet de limiter le désir d'assouvissement pulsionnel. Il est, du point de vue de la pulsion, la condition première de l'élaboration psychique. C'est parce que la pulsion est à différer ou ignorer qu'elle est alors à négativiser. C'est l'expérience que fait peu à peu l'enfant qui, en se socialisant (accès à la maîtrise pulsionnelle) va pouvoir potentiellement développer une structure psychique de type névrotique.

Chez les sujets rencontrés cependant, l'absence d'ambivalence dans l'utilisation des couples et son alternance est majeure. Elle signe l'utilisation du double retournement, la présence du travail du négatif, plutôt que celui de l'élaboration et du refoulement. Les mécanismes de défense utilisés mettent en avant une recherche de protection psychique majeure par le clivage, le déni, la projection.

Cet effort constant pour rester sujet explique, peut-être plus encore que le besoin de préservation narcissique, l'importance de l'utilisation des couples d'opposés dans des postures (revendication de toute-puissance et d'indépendance) alternant toujours dans les extrêmes : l'utilisation dans le « tout ou rien » de ces couples montre en réalité, le besoin de maintenir le clivage des objets pour lutter contre des émotions envahissantes et dangereuses (l'angoisse de néantisation, de mort). C'est pourquoi les sujets passent d'un opposé à l'autre sans la moindre nuance ni ambivalence. Ce faisant, le clivage et le déni conduisent à toujours occulter un des aspects de la dualité en question.

Pour Green, ce clivage de l'objet est particulier aux états limites. Il permet à l'appareil psychique de ne pas être envahi par des tensions insoutenables. En retour, il inhibe cependant le Moi dans la fonction de jugement. Il offre, comme nous l'avons soutenu plus haut, la possibilité d'échapper à la confusion. Ce clivage pour Green est cependant à distinguer du

clivage psychotique. Chez le cas-limite, il porte notamment sur le dedans/dehors de l'appareil psychique, cherchant à renforcer, bien qu'inefficacement, l'enveloppe d'un Moi dont les frontières sont floues et mouvantes. Pour Green, tous les autres mécanismes de défense découlent de celui-ci. Pour R. Roussillon, le Moi peut aller jusqu'à se déformer pour rester sujet : « Plutôt coupable, voire coupé, clivé, plutôt tordu qu'impuissant ; tenter de rester le maître, de rester actif et acteur, à tout prix, fut-ce celui de sa propre aliénation » (Roussillon, 2006, p. 63).

M. Klein a montré combien ce clivage de l'objet évite au sujet l'accès à une position dépressive inélaborable risquant de lui faire perdre le bon objet. Le sujet reste donc axé sur la position schizo-paranoïde et son fonctionnement en idéalisation/persécution. Pour Wainrib, comme toutes les positions, la position schizo-paranoïde a une fonction subjectale méconnue et qui consiste à la subjectivation du désir. En effet une bonne part du travail de subjectivation consiste à construire des objets de désir en prenant appui sur un environnement fait au départ uniquement de perceptions. Ces perceptions vont se lier psychiquement et donner lieu à des objets qui deviendront signifiants en fonction du manque qu'ils vont procurer au sujet. Chez les sujets que nous avons interrogés, le clivage de l'objet est prégnant et conduit les couples d'opposés à devenir des paires indissolubles : pour Wainrib, le maintien du mauvais objet est nécessaire pour que dure l'illusion d'un bon objet source de plénitude. Le mauvais objet EST une nécessité à la subjectivation du désir. Ainsi au-delà du mode de gestion des pulsions, l'utilisation des couples d'opposés met en avant la prégnance du clivage et la persistance de la position schizo-paranoïde offrant la possibilité de préserver l'illusion du bon objet.

Nous pouvons donc dire que, dans le modèle de fonctionnement psychique qui émerge des données et de leur articulation, l'utilisation sans ambivalence de couples d'opposés (qui répondent d'ailleurs indifféremment aux mêmes fonctions), est la marque d'un travail d'élaboration difficile, lié à des éléments psychiques non métabolisés. Leur présence interroge sur le fonctionnement de la barrière de contact c'est-à-dire la capacité du Moi-peau à proposer une aire transitionnelle offrant un filtre, un mode de transformation et d'élaboration aux éléments externes comme internes. Dans ces conditions-là, l'individu est exposé de manière crue et brutale au chaos de son environnement tout comme à ses conflits internes. Il n'a d'autre choix que de fonctionner dans une logique de survie où seule la capacité à lutter contre la pulsion de mort doit lui permettre de ne pas sombrer dans l'effondrement psychique auquel il a déjà succombé sous l'effet des traumatismes.

7.2.3. Une logique de survie

L'angoisse d'effondrement psychique contre laquelle luttent massivement les sujets, est donc en lien avec les événements de vie dramatiques qu'ils ont traversés. Dans la majorité des cas, les sujets rencontrés ont vécu des accidents ou des maltraitances. Nous sommes alors clairement dans le cadre d'un trauma tels que les auteurs le définissent stricto sensu, c'est-à-dire un événement soudain qui provoque la rencontre par effraction avec le réel de la mort (Lebigot, 2001).

Parmi les sujets que nous avons rencontrés, quelques uns cependant n'ont pas vécu de trauma au sens strict du terme. Ils ont été confrontés à des événements catastrophiques, bouleversants au cours desquels les pertes et les séparations sont notables. Nous avons montré précédemment que les difficultés des sujets proviennent également de l'indifférence des adultes face à leur désespoir ou encore de leur impuissance à leur venir en aide. Nous adhérons au point de vue de R. Roussillon (1991) qui, dans la lignée de Winnicott, considère que la situation initiale ne devient traumatique que si l'environnement n'apporte pas de réponse adéquate. Nous pensons bien évidemment à des situations décrites dès la seconde guerre mondiale par Anna Freud et Burlingham (1942), Spitz (1949), ou encore Winnicott (1956) autour de situations de carences quantitatives et qualitatives mais aussi autour de discontinuités interactives.

Nous avons vu que les sujets interviewés présentent un fonctionnement psychique où prédomine le clivage dans le but d'éviter de se préserver narcissiquement et de lutter contre la desubjectivation. Nous allons à présent mettre en lien ce fonctionnement avec les événements de vie des sujets.

7.2.3.1. Situations paradoxales et processus de subjectivation

Dans les récits de vie que nous avons recueillis, nous avons relevé que si les expériences dramatiques peuvent en elles-mêmes être considérées comme des situations douloureuses, marquantes, ce sont aussi leurs conséquences qui vont engager le sujet dans un rapport au monde particulier où la logique de survie prédomine : parmi ces situations, nous avons relevé des décisions de placement qui, de dispositifs de protection, ont entraîné en réalité de nouvelles maltraitances ou négligences. Il faut ici rappeler les parcours de Mick ou encore de Martin, pris en charge par la Protection de l'Enfance et confrontés à de nouvelles défaillances du monde adulte. Nous sommes bel et bien dans des situations paradoxales, telles que les théoriciens de la communication, issus de l'école de Paolo Alto les ont formulées à partir des travaux de G. Bateson (Watzlawick et coll., 1967).

Roussillon (1991) nous rappelle qu'il existe plusieurs formes de communication paradoxale : la double contrainte qui consiste en deux informations, l'injonction contradictoire qui met

quoiqu'il fasse, le sujet en situation d'impasse, la mystification qui consiste à dénier à autrui ce qu'il ressent et perçoit, en le persuadant que ses perceptions sont fausses, et enfin, la disqualification qui dénie au sujet ses pensées et ses paroles.

Nous savons, grâce à Roussillon (1991) et Green (1993), que les paradoxes peuvent être à la fois une modalité du lien. Or, s'ils offrent, dans leur dimension maturative, une continuité psychique, ils peuvent également se montrer pathogènes, conduire à l'émergence de la pulsion de mort, de l'attaque du lien, du clivage. C'est bien de ces fonctionnements pathogènes dont il est question dans les parcours de vie des sujets.

D'après Roussillon, ces modes de relation à l'autre s'intériorisent comme mode de relation à soi mais seulement à partir du moment où ces situations de paradoxes font écho aux premières interactions. L'enfant intériorise ce mode d'être avec lui-même et se place en situation de communication intrapsychique paradoxale qui rappelle l'identification à l'agresseur mais retournée contre lui-même. Ce mode de fonctionnement dans la communication est donc préjudiciable au psychisme, car tout être humain a besoin de se référer à autrui pour se vivre et vivre le monde. Ceci est particulièrement vrai chez un enfant dont le rapport au monde et à soi va se construire en prenant appui sur ce que lui renvoie l'adulte : il va ainsi pouvoir identifier ses éprouvés, les nommer et se créer alors une réalité interne.

Les conséquences de situations paradoxales sont donc de plusieurs ordres : elles entament la confiance que l'enfant présente habituellement en l'adulte. Comme nous l'avons développé à plusieurs reprises dans cette discussion, chez les sujets que nous avons rencontrés, la confiance en autrui, la croyance en un pacte social équitable qui assurerait la sécurité de chacun, ont été entamées à plusieurs moments de leurs parcours. L'autorité, la loi restent celles du plus fort, vécues comme dictatoriales et injustes. Autrui est menaçant, dominateur. S'il est aimé, cet amour sera vécu comme condamné, tôt ou tard perdu ou déçu.

Ces situations paradoxales peuvent conduire l'individu vers un fonctionnement pathologique mais en faussant, comme le précise Anzieu (1987), les perceptions. La mise en acte, présentée dans la posture active, correspondrait pour G. Painchaud et N. Montgrain (in Bergeret *Narcissisme et Etats-limites*, 1996 p. 28-35) à un recours à la réalité pour que celle-ci renvoie des indices à l'appareil psychique. En effet, quand ce dernier fonctionne dans une logique paradoxale, il doute constamment de la réalité extérieure et par conséquent de la sienne propre. La situation paradoxale « subvertit le sens de la vérité et de l'être du sujet » (Anzieu, 1987, p. 68) en conduisant à l'illusion négative. Anzieu reprend ici la notion de travail du négatif de Green, qu'il considère comme une conséquence traumatique d'une communication paradoxale donc pathogène. Dans ce cas, nous dit Roussillon, le paradoxe

«exacerbe les oppositions, les constitue en dilemmes ; il bloque ainsi l'élaboration « harmonieuse » des situations de rupture et de deuil » (Roussillon, 1991, p. 19). Ce serait donc la situation paradoxale qui va créer une confusion dans les couples contradictoires, les rendant ainsi permutable (amour/haine, vrai/faux, bien/mal...). Cette permutation est parfaitement illustrée dans le roman de Orwell 1984, publié en 1949 à travers l'exemple des différents ministères : celui de l'amour est, en réalité, celui de la haine, celui de la vérité a pour objet la production de mensonges historiques. Quoi d'étonnant à ce qu'une expérience de totalitarisme produise du paradoxe ? Dès lors qu'un système qu'il soit politique, familial, ou interpersonnel, tente de contrôler, de soumettre la subjectivité d'autrui, il produit pour cela du traumatisme c'est-à-dire une perte de sens, de repère qui va fragiliser l'individu, le rendre vulnérable, malléable et donc métamorphosable.

De manière générale, ces situations viennent perturber le processus de subjectivation. On retrouve alors chez ces sujets, des difficultés à symboliser, se représenter, se situer vis-à-vis d'autrui, à reconnaître ses affects et ses pulsions. Comme nous le confirme Cahn (in Richard et Wainrib, 2006), ce sont bien des « événements ou (...) des modalités d'être avec l'objet » qui gênent le processus de subjectivation qui ne peut en effet avoir lieu sans identification et reconnaissance.

Ces difficultés de développement du processus de subjectivation sont bien évidemment à rapprocher des traumatismes psychiques éprouvés par les sujets. Ce que ces événements auraient en commun tiendrait à l'attaque du processus de subjectivation et à la perte d'espoir et de confiance dans le monde. Ceci est d'autant plus vrai que les sujets y ont été exposés précocement, quand leur Moi immature n'était pas encore en capacité de les supporter et de les intégrer (Freud, 1937). Or, le déroulement défavorable du processus de subjectivation apparaît comme un facteur de vulnérabilité face à de nouvelles situations traumatogènes.

Ainsi, nous constatons que les situations qui définissent non pas le trauma, mais le traumatisme psychique sont larges : il n'est pas nécessairement besoin de l'existence d'un trauma pour qu'il y ait traumatisme psychique. Nous pensons ici plus particulièrement aux bouleversements irréversibles de situations ou d'événements dramatiques sur l'environnement familial et social des sujets. Nous rejoignons Ferenczi (1932a) qui définit un événement traumatique comme celui dans lequel le vécu du sujet lui est dénié. Nous nous affilions à des auteurs comme Green, Anzieu mais plus particulièrement Roussillon qui, dans la lignée de Winnicott, considèrent comme psychotraumatique le fait de vivre et d'être constamment soumis à une logique paradoxale. Les conséquences sur les parcours de vie peuvent être vécues comme des chaînes traumatiques. Instabilité et précarité de vie restent présentes. La perte de sécurité est constante.

L'utilisation paradoxale des couples d'opposés repérés chez les sujets interrogés, apparaît alors comme la seule réponse possible à des situations de paradoxe rencontrées précocement. Il s'agit d'un mode d'être, intégré par les sujets, pour tenter de survivre subjectivement et narcissiquement à des situations, des modes de communications où domine le non-sens.

Soit ce fonctionnement est intériorisé et constant, soit il réémerge en réponse, chaque fois que les sujets se trouvent face à une situation paradoxale. C'est ce que nous verrons dans la dernière partie de cette discussion au travers du vécu subjectif de la précarité sociale.

7.2.3.2. Dysfonctionnement du Moi-Peau, déformation du Moi

Ces situations paradoxales vont conduire les individus à adopter une logique de survie. Ils viennent perturber la constitution du Moi-Peau qui, d'après Anzieu (1985), entraîne une gêne dans le fonctionnement du Moi. Celui-ci manquant d'autonomie, reste confondu avec l'idéal du Moi. Dans cette situation, la réalité, pas plus que le plaisir ne permet de réguler l'appareil psychique, seule la réduction des tensions au plus bas (principe du Nirvana) va offrir un semblant de régulation. C'est ce que nous avons retrouvé au travers de la posture (faussement) passive dont le but principal est la mise à distance des émotions et des sensations. La lecture d'Anzieu nous permet de mieux en comprendre le danger : incapables de servir de référence à une réalité interne et externe, source de tension pour l'appareil psychique, ces émotions et sensations nous dit-il, nécessitent d'être tuées, mise sous silence. Quand cela n'est pas possible, les tensions s'expriment par l'acting. Cette extériorisation serait la conséquence du déni, du clivage et des identifications projectives. Pour Anzieu, c'est le propre des états limites que d'avoir recours au conflit en l'extériorisant.

Chez les individus que nous avons rencontrés, qu'ils aient été exposés à des traumatismes véritables ou bien à des situations paradoxales, c'est la constitution même du Moi-peau qui va poser problème et par conséquent, celle d'une aire transitionnelle mais plus encore, celle du Moi : ils ont en effet rencontré ces situations au cours de leur enfance ou adolescence, à un moment où ils étaient en plein développement de leur individualité, de leur subjectivité, c'est-à-dire de leur rapport à soi et au monde. L'aire transitionnelle est un espace qui va créer, nous dit Barrois (1998), une aire d'illusion faisant face au néant d'où surgissent et où retournent les êtres. Cette aire d'illusion va donc faire face à l'absurdité et au non-sens de la vie. Espace de créativité, il va agir comme un filtre, une limite et va permettre la jonction entre les couples contradictoires. C'est par l'activité de cet espace transitionnel que nous comblons ce vide, ce néant. Le trauma et plus largement, toute situation paradoxale, en confrontant le sujet à l'insupportable réel du néant, de sa disparition en tant que sujet, va entamer cette capacité du

psychisme à habiller de repères, d'ordre, de logique, un environnement chaotique. Notre vision du monde, notre croyance en une certaine justice, une certaine logique, notre représentation de l'humanité par exemple vont alors voler en éclats et l'aire transitionnelle, capable de créer ces illusions va devenir peu ou pas fonctionnelle.

Déficiente, l'aire transitionnelle devra être compensée par des mécanismes de défense comme le clivage dans lequel une partie du Moi qui va tenter de servir de limite entre intériorité et extériorité psychique mais pour finalement cloisonner l'accès à une partie de la réalité. Nous avons postulé que les conduites addictives répondraient ainsi à une forme d'hypotrophie du Moi-peau en offrant au sujet un semblant de rêverie, d'évasion, de créativité. Nous rejoignons en cela Green, pour qui certains fonctionnements « sont caractérisés par l'incapacité fonctionnelle à créer des dérivés de l'espace potentiel ; au lieu de phénomènes transitionnels, ils créent des symptômes qui en remplissent la fonction » (Green, 1990, p. 157). Ces fonctionnements sont ce que Green définit par « cas-limites » (1990). Les perturbations de la subjectivation sont spécifiques, pour Cahn (in Richard et Wainrib 2006), aux sujets états limites et aux psychoses. Pour Anzieu (1987) également, ce sont bien les états-limites qui répondent à la logique des paradoxes là où névroses et psychoses répondent à la logique des contradictions.

Le modèle de fonctionnement psychique que nous avons présenté ici correspond à la description clinique des fonctionnements limites : le besoin de maîtrise auquel répondent la fonction de préservation narcissique et de lutte contre la désobjectivation, montre la crainte des sujets de leur propre effondrement psychique. L'utilisation des couples d'opposés met en évidence un mode de traitement d'éléments internes comme externes, non métabolisés. L'utilisation du clivage de l'objet, explique le passage brusque et sans nuance d'un pôle à un autre. Ce fonctionnement est, soit intégré précocement, soit la seule réponse possible dans une situation de paradoxe. Cependant, ce modèle est bien un modèle général et théorique qui ne peut répondre à un diagnostic individuel pour les sujets que nous avons rencontrés ni, d'ailleurs, pour tous les sujets en situation de précarité. Chaque sujet présente en effet une personnalité et un tableau clinique spécifique et il ne s'agit pas de réduire leurs fonctionnements psychiques à un nouveau diagnostic. Ce serait faire l'erreur grave d'enfermer les individus soumis à une situation sociale, dans une nosologie psychologisante. Tout comme R. Roussillon (2005) l'a proposé avant nous, il est question de poser un regard différent sur un mode de fonctionnement psychique qui, parce qu'il ne répondrait pas à la norme, serait considéré comme pathologique. Cette logique de survie est cohérente et adaptée à un parcours de vie mais également à un contexte de vie.

Ce modèle, s'il n'offre pas un diagnostic individuel mais un mode de fonctionnement général et pas nécessairement pathologique, peut cependant nous permettre de mieux comprendre les pathologies limites dans lesquelles nous regroupons, à l'instar de Kernberg, les personnalités limites, les pathologies narcissiques, ou encore les « as if ». En nous appuyant sur les données de cette recherche, nous rejoignons Kernberg (1975 a), pour qui le fonctionnement limite est une forme spécifique et stable de fonctionnement du Moi et non un intermédiaire entre structure névrotique et structure psychotique. On ne peut donc envisager ces fonctionnements limites au même niveau que les structures névrotiques, psychotiques et perverses.

Nous pensons qu'il est vain de vouloir résoudre le problème de structure des fonctionnements limites. Nous estimons que ces sujets peuvent être engagés vers une structure quelle qu'elle soit et présenter des troubles limites, tout comme un individu qu'il soit psychotique, névrosé ou pervers, peut souffrir de troubles post-traumatiques.

Ces hypothèses proposées, nous ne pouvons avancer sur cette question tant que nous n'avons pas abordé le rapport qu'entretiennent les sujets avec la précarité sociale quand elle se déroule dans l'espace de la rue. Nous espérons que l'analyse de ce vécu subjectif, pourra nous éclairer un peu plus ce modèle de fonctionnement psychique.

Nous tenterons donc de comprendre dans le chapitre suivant, le lien engagé par les sujets interviewés, avec la rue en tant qu'espace physique mais aussi symbolique de la précarité sociale.

7.3. LA RUE, UNE EXPERIENCE PARADOXALE

La rue, en tant qu'espace physique et symbolique de la précarité sociale, laisse insatisfaits des besoins humains qui apparaissent comme incontournables : nous faisons ici référence au besoin de sécurité, de reconnaissance et plus généralement d'autrui, mis en valeur dans l'analyse des données.

L'exemple du logement comme espace sûr est désiré, espéré pour le repos, l'intimité, et l'enracinement identitaire qu'il procure. Il apparaît comme une solution pour sortir de la logique de survie qui est la leur. Pourtant, il est une solution peu fiable puisqu'il est aussi vécu comme un lieu d'enfermement et de possible effondrement psychique.

Le besoin de reconnaissance sociale est apparu comme le besoin le plus fort, et le seul pouvant conduire certains individus à se réinsérer.

Enfin, le besoin d'autrui bien que souvent dénié comme les deux premiers, impose des tensions puisque les sujets ne peuvent vivre en se passant totalement des autres. Si la rue offre un retrait relationnel, elle conduit aussi au sentiment d'être seul au monde.

Cependant, la rue apparaît comme un espace favorable à leur besoin d'indépendance, de distance mais aussi de lien avec autrui. En effet, la rue est à la fois un lieu public et de passage. A ce titre, il est un lieu de revendication, une agora. Aussi, la rue pourrait être considérée comme un lieu pour revendiquer son existence et rester sujet. Elle entre en cohérence avec leur logique de survie :

- D'un point de vue intrapsychique, nous avons vu que la précarité sociale se déployant dans l'espace de la rue conduit les sujets à devoir rester acteurs les protégeant ainsi de l'effondrement psychique (fonction de protection du narcissisme et lutte contre la désubjectivation).

- D'un point de vue relationnel, elle assure ce lien à autrui tout en le tenant à distance. Elle présente en effet l'avantage de poser une distance entre soi et les autres sans pour autant s'enfermer dans un espace physique qui leur serait insupportable parce que leur rappelant les placements vécus comme carcéraux où ils se sont sentis extraits du monde social. La rue offre donc une possibilité de retrait, de distanciation et non une réclusion.

- Enfin, d'un point de vue social, « la rue » est un espace pour se dire, se revendiquer et revenir sur le devant de la scène de manière à continuer d'exister en tant que sujet politique. La rue présente en effet l'avantage de maintenir sur eux l'attention de la société, de se

positionner comme sujet politique. Elle offre un public sans lequel la parole ou à défaut, les actes, ne portent pas.

Pourtant, « la rue » induit également ses propres contradictions : elle conduit les sujets à devoir subir les injonctions paradoxales d'une société qui reproche aux individus ce qu'elle produit elle-même. En effet, face aux demandes d'étayage des sujets, les institutions posent souvent comme condition de se relever seul avant que d'être aidé (ces injonctions peuvent porter sur les conduites addictives, l'accès au travail, l'accès au droits... la plus connue de nous, reste l'habituelle injonction paradoxale : « soigne-toi, pour que l'on prenne soin de toi. »). La communication est erronée, impossible. Non contents de subir, ils sont tenus pour responsables de leurs échecs et de situations que la société produit pourtant elle-même (chômage, absence de logement...).

« La rue » est donc également un lieu de souffrance, un lieu d'exposition où la perte de contenant physique et psychique est majeure du fait notamment qu'elle apparaît comme une expérience paradoxale supplémentaire.

De manière générale, nous pouvons dire que « la rue » est un espace public utilisé comme espace intime, il est ouvert, non contenant tout en étant parfois rassurant. Il tient autrui à distance tout en maintenant le lien. Il crée un contexte de marginalité tout en restant lieu public. Il est présenté comme un choix sans en être réellement un. La rue apparaît ainsi, à l'instar des situations dramatiques subies, comme une nouvelle situation paradoxale. C'est, d'après nous, cette paradoxalité qui est au centre de l'expérience subjective et qui fait de « la rue » une situation traumatogène (expérience du pire, de l'absurde, de la perte identitaire) autant que liminaire (expérience du meilleur, du sens, de la transformation profonde de l'identité). Trauma et transformation identitaire sont ainsi liés par l'expérience de la paradoxalité.

7.3.1. Couples d'opposés et clivage de l'objet.

Nous avons déjà utilisé la métaphore du rite initiatique pour évoquer le vécu de précarité (Fierdepied et al, 2012). Il ne s'agit pas d'affirmer ici que la rue est équivalente à un rituel de passage mais de montrer, avec toutes les limites que cette comparaison suppose, que ces deux expériences donnent aux sujets accès à une réalité qui leur était cachée auparavant. Nous rejoignons la dimension scopique évoquée dans la partie 7.1.2.1.

La paradoxalité dans les initiations rituelles se retrouve précisément dans leur phase liminaire : on doit à un auteur comme V. W. Turner (1969) s'appuyant sur la description faite par Van Gennep il y a un siècle, la compréhension du déroulement de ces temps rituels. Ceux-ci se

déroulent en trois phases : une première phase de séparation d'avec le groupe social, une seconde dite « liminaire », où se réalisent des épreuves tenues secrètes, à l'écart de la société, et enfin une dernière de réagrégation qui signe le retour dans la société.

La liminalité désigne à la fois le lieu où se réalise le rite (la forêt par exemple), le temps au cours duquel il se déroule mais également la phase du rite qui consiste en des épreuves douloureuses, humiliantes dont l'objectif est, par la perte de sens qu'elles provoquent, de dépouiller le novice de son ancienne identité. Dans l'expérience initiatique traditionnelle, il s'agit de réduire la résistance des novices en annihilant toute fierté et toute estime de soi. Turner (1969), a montré que tout phénomène centré sur une période liminaire joue à inverser les positions hiérarchiques et les termes de ce qui s'oppose : les riches deviennent les serviteurs, les pauvres des seigneurs, les hommes deviennent des femmes, les guerriers du gibier... La douleur physique, psychique et l'absence de sens ne sont là que pour soumettre encore plus l'individu à la confusion. La perte de repère, le chaos dans lesquels ils vont être entraînés, vont faire vaciller leur identité, leur personnalité.

Cette phase liminaire correspond donc à une expérience paradoxale. En effet, les opposés apparaissent comme interchangeables, concomitants, ce que Houseman et Severi (1994) ont défini comme la condensation rituelle.

Jusqu'à présent, nous avons supposé, grâce à l'étude sur les couples d'opposés (partie 7.3.2.) que la confusion des limites avait un lien avec les parcours des sujets et était liée à leur fonctionnement psychique. Incapable d'ambivalence, nous avons montré que les sujets n'ont d'autre choix que de passer d'un extrême à l'autre dans une interchangeabilité d'items contraires. Le psychisme fonctionne ainsi dans le but d'éviter les émotions et pulsions envahissantes vécues comme destructrices. Comme nous l'avons vu précédemment, ces éléments pulsionnels non élaborables peuvent conduire à l'effondrement psychique et non pas à une position dépressive structurante.

Or, il apparaît ici que la situation de précarité sociale vécue dans « la rue » est en elle-même une situation paradoxale capable de provoquer une condensation des opposés et des contraires. Le clivage de l'objet aurait donc un rôle protecteur du psychisme face à ces condensations. Il tenterait de distinguer les limites de couples contraires devenus similaires.

Le clivage de l'objet est donc indéniablement lié à la paradoxalité d'une situation vécue. Le mode de fonctionnement psychique lié à la logique de survie pourrait donc apparaître comme une conséquence, une adaptation psychique face à cette situation. Cependant, nous n'oublions pas que d'autres situations paradoxales traversées au cours de la minorité des sujets rencontrés, ont induit chez eux un mode de fonctionnement particulier dont le clivage de

l'objet fait déjà parti. La précarité sociale, en faisant, par sa paradoxalité, fortement écho aux situations traumatogènes antérieures, sollicite cette logique de survie.

Le clivage utilisé précédemment dans des situations de paradoxalité (événements traumatogènes) apparaît alors comme une tentative pour sortir du non-sens, du chaos et du risque d'effondrement psychique qu'induit cette nouvelle situation de non-sens qu'est la précarité sociale. Cependant, ce mécanisme de défense ainsi que toute la logique de survie qu'elle sous-tend, emprisonne les individus dans un fonctionnement qui rend leur insertion ou réinsertion incertaine.

Cette paradoxalité est évidemment subjectivement vécue. Pourtant, nous ne pouvons nier que la situation de précarité contient, de manière objective, des éléments contradictoires non négligeables. Nous ne saurions affirmer si, sans de fortes expériences de violent non-sens traversées précocement, les sujets rencontrant la précarité sociale la vivrait et la supporterait différemment. Ce que notre expérience clinique et l'analyse de nos données nous indiquent, c'est que ces situation paradoxales précoces les y maintiennent très certainement. La question se pose de savoir si la précarité sociale suffit à provoquer chez quiconque un mode de fonctionnement psychique basé sur une logique de survie.

7.3.2. Une expérience de transformation de soi

D'un point de vue subjectif, l'épreuve de « la rue » est considérée par les sujets à la fois comme l'expérience permettant de tout supporter, mais pouvant aussi être supportée du fait de leur parcours de vie difficile. Expériences de vie et expérience de « la rue » sont intriquées comme autant d'expériences formatrices/transformatrices faisant passer les sujets d'un état de vulnérabilité à un état de force. Vanille en particulier évoque une transformation par un renforcement tant psychique que physique. Il est pourtant question d'une expérience douloureuse, difficile, éprouvante qui se vit dans les larmes et qui paradoxalement renforce tout en fragilisant.

Vanille : « le fait d'être à la rue, j'aurais pas pu le prendre comme une expérience de la vie en même temps.

S : c'est pour ça qu'vous dites que c'est un choix dans le sens où vous vous êtes...voilà : vous vous êtes retrouvée dans cette situation et en même temps vous vous êtes dit « ben tiens ! J'vais apprendre des choses de cette histoire là ! »

Vanille : voilà ! C'qui fait qu'après le caractère il est, ça m'a endurci. On est quand même un peu costaud physiquement et mentalement.

S : physiquement on est plus costaud ?

Vanille : ouais parce que des fois nous on voit pas mal de choses c'qui fait que automatiquement ça nous endurcit.

S : parce que vous étiez pas du tout heu...vous étiez plutôt heu...vous étiez pas du tout endurcie jusque là ?

Vanille : non non...

S : heu...vous étiez plutôt heu...plus naïve ?

Vanille : voilà ! Voilà ! C'était ça ! Et là maintenant après avoir connu entre guillemet « le monde de la rue », je sais qu'ça m'a beaucoup endurcie et heu...et voilà... »

La « rue » est une expérience qui pousse les limites individuelles, teste la résistance, mais aussi la capacité à être seul, à être indépendant. Elle est aussi une expérience qui permettra de s'assurer (se rassurer) que l'on pourra survivre sans le secours de quiconque. On retrouve ici la posture active que nous évoquions plus haut. A la différence des traumatismes subis par Vanille, cette expérience ne la fragilise pas mais la renforce. La « rue » peut être vécue comme une expérience qui va s'opposer aux expériences traumatiques, en avoir l'effet inversé bien qu'elles s'appuient toutes deux sur la confrontation inhabituelle à des paradoxes, des éléments opposés normalement séparés.

S : « ...et alors cette heu...vous parlez de la rue comme une expérience, mais ces années avec ce monsieur qui vous battait, c'est aussi une expérience ? Et ça, ça vous a pas endurcie...au contraire...

Vanille : non au contraire j'trouve que ça m'a plus affaibli...

S : à cause de tout l'côté où il vous rabaisait heu... ?

Vanille : voilà ! Le fait oui voilà ! Quand on vous met plus bas qu'terre pour un oui pour un non ! »

« La rue » va renforcer et non affaiblir, rendre indépendant et non dépendant, à la différence de l'expérience traumatique. Cependant, la précarité sociale réitère, comme nous l'avons évoqué plus haut, un vécu d'abandon, de violence et semble reproduire les situations dramatiques traversées dans leur passé. Nous avons déjà évoqué la notion de traumatophilie qui consiste à revivre des situations similaires aux traumatismes afin de tenter de les maîtriser, d'en être sujet et non objet passif. Il serait peut-être plus juste alors de parler d'une expérience traumatolytique comme le propose Françoise Brette (1988) : il s'agit d'une expérience qui, à la différence des traumatismes passés, est cette fois anticipée. Elle fait référence à l'introjection d'une fonction maternelle anticipatrice, d'une « mère messagère de prudence » (Brette 1988, p. 1275).

Nous faisons l'hypothèse que la force tirée de la rue, par Vanille est liée au fait que cette expérience renforce un clivage émotionnel préexistant. C'est pourquoi l'incertitude qu'elle rencontre à ce jour, quant à son devenir, n'est pas source d'effondrement ni d'angoisse.

Ainsi, les effets psychiques qu'induit l'expérience de la rue, peuvent être comparables aux effets de la situation initiatique qui, faisant appel à des vécus traumatiques, prenant appui sur

elles, vont leur donner du sens. Par ce biais, les événements douloureux du passé pourront être remis en sens sous le nouvel éclairage de cette expérience. Cependant, cette mise en sens nécessite des conditions que l'on peut reprendre de la pensée de G. Obeyesekere (1990) : le sujet doit assimiler et s'intégrer à un discours collectif. Il doit également s'y investir psychiquement. Or les sujets rencontrés n'ont pas ou difficilement intégré le contrat narcissique (Aulagnier, 1975) et sont en grande difficulté de confiance, celle-ci même qui rend habituellement capable de faire confiance à un espace symbolique commun. C'est ici que l'intervention psychologique et sociale peut prendre sens sur le terrain. Elle nécessite cependant un cadre institutionnel sans cesse requestionné. L'attention doit en effet porter sur les failles qu'inévitablement l'institution va produire ainsi que sur les injonctions paradoxales qu'elle va, par jeu de miroir avec la situation sociale des individus, répéter.

Le concept de liminalité proposé par Turner peut inspirer des modes d'interventions proposant une réagrégation aux individus de situation de grande précarité par l'intermédiaire de nouvelles affiliations à une *communitas* partageant un espace symbolique commun.

Qu'une mise en sens soit possible ou non, toute expérience paradoxale est une expérience de transformation de soi. Michael Houseman (2012) par l'analyse des rites initiatiques, nous apporte des précisions sur ce qui va permettre ces transformations.

Il précise tout d'abord que les effets du rituel sont variables selon les circonstances et les individus. Houseman a montré que le rituel n'apporte pas de solutions à des problèmes personnels ou sociaux et qu'il n'a de raison d'exister que parce qu'il va interroger sur ce qui définit la vie en société. En réalité, le rituel consiste en une reconfiguration systémique de réseaux relationnels. Sa phase liminaire correspond à un nouveau contexte dans lequel la logique et le sens n'aident en rien. C'est parce que ce contexte est absurde que les novices vont postuler à un ordre supérieur qui serait une logique à laquelle ils n'ont pas accès mais qu'ils ont ressentie dans leur chair. C'est, non pas le rituel qui délivre un message, un secret, (l'initié n'apprend rien de ce rituel) mais l'interprétation que l'initié fait pour lui-même des épreuves douloureuses et sans sens subi qui vont opérer une transformation de son être. En effet, dans le rite initiatique, rien ne permet d'échapper au non-sens de la situation en cours. Seul le fait d'accepter de s'y soumettre permet d'en sortir, nous dit Houseman. La douleur serait là pour empêcher au sujet de vivre l'expérience comme un jeu, ce qui serait une solution pour y échapper. Les épreuves ne peuvent donc être résolues que par l'action, en les subissant. Elles offrent un savoir supérieur mais difficile à mettre en mot, qui ne peut s'acquérir que par le vécu. La transformation apparaît alors au travers de cette expérience de non-sens douloureux, conduisant les sujets à réévaluer le monde mais aussi à se réévaluer eux-mêmes.

La précarité sociale est souvent présentée par les sujets qui l'ont traversée comme une expérience de transformation de soi qui renforce là où le trauma rend vulnérable. Ainsi, elle peut être considérée subjectivement pour une partie des sujets comme initiatique. La comparaison est effectivement possible mais jusqu'à un certain point dont nous verrons plus loin les limites.

Plusieurs points communs peuvent être évoqués pour expliquer cette transformation.

On peut repérer la paradoxalité par le non-sens, l'humiliation, la douleur ainsi que dans la confusion des couples. La posture des sujets qui, à la différence de la situation traumatique où ils sont insupportablement renvoyés à leur passivité, est dans le rite initiatique ou l'épreuve de « la rue » active ou (faussement) passive : les sujets se positionnent comme acteurs, ne se montrent jamais passifs face aux situations de leur vie quotidienne. La survie dans la rue mais plus généralement l'effet d'exposition qu'elle impose, oblige quel qu'en soit le désir des sujets, à toujours être en mouvement, en action. Ils ne peuvent surmonter l'épreuve de la vie quotidienne qu'en la subissant activement. Ne serait-ce qu'au travers de ce terme, on perçoit une fois de plus la paradoxalité que la situation leur inflige.

Enfin, un autre élément de transformation peut être lié à la question de l'affiliation. Pour Houseman le rituel n'a valeur de transformation que parce qu'il combine plusieurs points de vue : celui du novice, de l'initié-formateur, des membres de la communauté non-initiés. Ces derniers ignorent les brimades vécues ne voient qu'une continuité dans le rituel. Or, loin du regard des non-initiés, les épreuves font au contraire rupture, discontinuité pour le novice. C'est bien par la remise en sens que le jeune initié aura le sentiment d'avoir été transformé par une expérience dont il ne saura finalement que dire mais qui lui donnera, aux yeux de sa communauté, une valeur et une identité différentes. Dans la situation de précarité sociale, le manque d'affiliation de base lié à des parcours de vie parsemés de ruptures peut trouver une issue dans une agrégation au monde de la rue. Dans les récits de vie recueillis, les sujets, arrachés plus ou moins violemment à leur milieu d'origine, sont finalement assez peu affiliés à leur groupe familial, leurs origines régionales ou ethniques. Les défaillances de leur environnement y participent pour beaucoup ; elles les conduisent souvent à fantasmer leur auto-engendrement (« je me suis fait tout seul »). En cela, la rue peut être un lieu d'avènement identitaire, de nouvelles affiliations et répond au besoin de formation/transformation : c'est le cas de Mick qui s'est révélé à la sculpture et à l'art mais aussi de Léon que la rue a sorti d'une introversion importante.

Léon : « parce qu'au début j'étais pas comme ça hein ? quand j'étais gamin ben non j'étais... ben j'pense c'est la rue qui m'a endurci.

S : vous étiez, vous étiez... vous dites « parce que j'étais pas comme ça », c'est-à-dire heu...

Léon : ben j'étais un p'tit peu réservé.

S : un peu réservé, un peu timide on va dire ?

Léon : ouais un peu timide, un peu réservé heu, au début c'était ça, la rue c'était ça, j'étais de mon côté, j'étais un peu solitaire ».

Dans les premiers temps où il a vécu dehors, Léon se tenait à l'écart des autres. Cette distance vis-à-vis des autres était la marque d'une vulnérabilité, d'un manque de confiance en soi et en autrui, d'une trop grande sensibilité. Le monde de la rue l'a obligé à changer et devenir plus fort, c'est-à-dire moins sensible. Il fait la démonstration du pouvoir transformateur de cet univers sur les individus. C'est un des aspects souvent évoquée et mis en avant.

En cela, la rue est devenue pour certains des sujets un signifiant-maitre de leur identité. Ils tentent d'incarner, ou d'être proche, du personnage fascinant du marginal, philosophe, nomade, possesseur d'une vérité inaccessible aux autres. L'expérience leur offre, un savoir unique, inscrit en eux et non partageable qui fait d'eux des êtres à part. Comme nous l'avons évoqué plus haut, la question de l'identité implique l'identité de recouvrement : celle que leur offre la « rue » est sans doute plus enviable que celle d'enfant battu, violé ou placé...

Quand la réinsertion s'offre à eux, elle implique alors de nouvelles modifications identitaires qui nécessitent un certain mais difficile renoncement à ces affiliations et identité. Elle les oblige à désidéaler le monde de la rue.

7.3.3. Un espace-temps particulier

7.3.3.1. La question de l'espace

Houseman (1986, 2012) évoque cet espace de réalisation du rituel comme un « lieu » au sens où il est investi de sentiments. Dans de nombreuses cultures, le lieu et le corps sont deux mondes réactifs l'un à l'autre. Nous retrouvons là l'idée de la projection psychique proposée par Eiguer (2004), Douville et Degorde (2012) ou encore Colin et Duez (2008). Chacun de ces auteurs interroge les relations entre la psyché et l'espace physique qui entourent l'individu. Nous avons déjà évoqué la fonction d'enveloppe proposée par Eiguer qu'assure l'habitat : cet auteur postule que la psyché se projette sur l'habitat, autant que l'habitat est introjecté par la psyché. Comme enveloppe psychique, l'habitat assure des fonctions de contenance, d'identification, de continuité historique, mais aussi des fonctions créatrices et esthétiques. Il est le lieu de l'intimité personnelle et familiale.

Colin et Duez montrent que les SDF investissent la rue et l'espace urbain comme un espace psychique. Notamment chez les sujets en errance, il est question d'une recherche de scènes en lien avec les fantasmes originaires (séduction, castration, scène primitive). La rue quant à elle, serait un scénario faisant appel à des fantasmes individuels. Ces fantasmes ont à voir avec la

répétition de vécus traumatiques où interviennent la rupture et la séparation. Ces individus qui ont perdu de nombreux étayages, qui sont soumis à l'effet d'exposition que nous évoquions dans la partie 7.1.2.2. sont en quête de nouveaux points d'appuis. Ceux-ci vont être investis dans l'environnement, au travers des personnages ou des éléments qui s'y trouvent, et ce, afin de retrouver un espace de familiarité suffisant pour ne pas être totalement déstabilisés. Ces auteurs proposent de reprendre la notion de diffraction à la suite de Freud (1901) et de Kaës (1988). Elle désigne un mécanisme inverse à celui de la condensation : elle consiste en une projection diffractive des différents aspects du Moi, c'est-à-dire d'une décomposition du Moi sur des scènes, des personnes, des éléments de l'environnement (éléments animés ou inanimés). En ce sens, le lieu est un élément sur lequel la diffraction est active. La rue serait alors pour les individus qui l'investissent comme lieu de vie, un espace d'éclaboussure d'éléments diffractés. Ceci permettrait au psychisme de se dépolluer d'éléments internes (on peut là encore penser aux éléments β de Bion que nous avons retrouvés dans les données au travers des éléments non-Moi en Moi partie 7.1.3.1.), en faisant alors basculer la scène intime sur l'espace public.

Douville et Degorge quant à eux, prennent appui sur une approche ethnographique de la rue ou plus précisément sur la psycho-géographie pour évoquer la question des espaces interstitiels. Ainsi, les lieux investis par les sujets SDF interrogent sur le type d'errance dans lequel ils se trouvent : investissent-ils le cœur des villes, lieu de la parole humaine, les lieux intermédiaires comme les gares ou les métros, lieux de passage, ou bien les lieux où la présence humaine est absente (usines désaffectées, terrains vagues...) ?

Pour Houseman, c'est la sensation corporelle, en particulier la douleur, qui va rendre active, dynamique la relation entre sujet et lieu. Pour cet auteur, au travers de la douleur, le lieu devient un « sujet virtuel » et non plus un simple objet. C'est pourquoi de nombreuses processions rituelles font appel à des souffrances physiques provoquées par la communauté auprès des plus jeunes et ce, afin qu'ils acquièrent une véritable connaissance des lieux et des frontières délimitant les territoires communs.

La rue comme territoire possède ce pouvoir, cette place de sujet avec laquelle les individus en grande précarité sont en lien. Pour Serena Tallarico, anthropologue médicale et doctorante en psychologie, « la notion de territoire est une construction culturelle, dont l'organisation reflète les relations sociales et les systèmes de pensée des différentes sociétés auxquelles ils se rapportent » (communication du 13 mai 2014, Université Paris 13.). Dans bon nombre de cultures, le territoire est délimité par une frontière protégée, où le sang a été versé. Ce sang peut être celui d'un animal sacrifié ou celui des combattants qui ont défendu cette limite. C'est pourquoi, nous pouvons dire que l'espace investi par les êtres humains est nécessairement investi comme espace psychique.

La rue est donc un lieu psychique où les sujets endurent leur quotidien, où ils souffrent certes, mais de manière active comme nous l'avons constaté dans les postures actives ou (faussement) passives. Ils y traversent des épreuves qui impliquent leur survie physique et psychique ayant une fonction traumatophile, qu'ils vont tenter inconsciemment d'assimiler, dont ils cherchent le sens. La rue est un lieu qui a ceci de particulier qu'il est lieu de passage, de transition, ce qui en fait un espace liminaire par excellence : il appartient au social sans pour autant en faire réellement partie (en tous cas quand il s'agit d'y vivre), c'est pourquoi nous pensons qu'il favorise les interactions (projections/diffraction et introjection) entre ce lieu et le psychisme. La « rue » apparaît comme un miroir du fonctionnement psychique des sujets. Les tentatives des individus pour sortir de la rue apparaissent alors comme des tentatives pour sortir de fonctionnements psychiques où prédominent le clivage, la crainte de l'effondrement, la vulnérabilité narcissique et les entames au processus de subjectivation. Leur précarité sociale équivaut alors à leur vulnérabilité psychique.

Ces tentatives vont, le temps passant, devenir répétitives et ne trouveront pas d'issues. La rue deviendra alors un véritable espace de bannissement pour les individus.

7.3.3.2. Le problème de la temporalité

Lors de notre recherche préalable (Fierdepied, et al. 2012), nous avons montré les limites entre rites initiatiques et expérience de la rue : elles se situent au travers de l'absence d'initiateurs, garants du cadre de l'initiation, de l'incertitude du temps que durera l'épreuve et l'ouverture improbable vers la phase de réagrégation, enfin de l'affiliation à un groupe de pair, de novice (la *communitas*).

De cette première recherche, il ressortait que la précarité sociale pouvait prendre des fonctions différentes pour chacun, témoignant alors d'une mobilisation des défenses psychiques contre une désorganisation. Certains sujets réussissaient à réinterpréter de manière personnelle et individuelle ce qu'ils vivaient pour tenter de lui donner un sens. Pour d'autres, la rue leur permettait de conserver leur illusion de toute-puissance face à une société vécue comme castratrice. D'autres enfin n'y trouvaient tout simplement pas de sens. La rue semblait n'avoir que l'effet destructeur et effracteur du traumatisme qui les entraînait au plus près du gouffre de la mort et de l'annihilation.

Les données recueillies dans cette présente recherche comme dans la précédente, nous ont confortée dans l'idée que l'expérience de la précarité dans ce lieu qu'est la rue, peut avoir des issues psychiques différentes dans son vécu quasi initiatique avec un effet de réévaluation, de recontextualisation évoqué par Houseman mais aussi l'expérience d'un bannissement de la société comme de soi-même.

Ce vécu de bannissement où la mise en sens n'est plus possible, présente alors la rue comme un piège. L'espoir de trouver des issues, l'illusion de maîtrise ne fonctionne plus.

Laury : « voilà ! Je n'ai pas d'liberté et mon but le matin, j'me lève, j'me dit : « bon j'vais à la Boutique j'sais pas quoi faire... » donc est ce que c'est vraiment un bon choix ? je sais pas... »

Laury se sent enfermé dans sa précarité. En réalité, engagé dans aucun projet social, aucun choix ne s'offre à lui au quotidien. Il n'a rien d'autre à proposer à son quotidien que de se rendre comme par automatisme vers les structures sociales.

Pour un auteur comme Furtos (2005), la détresse liée à l'afflux d'excitation en situation de précarité peut conduire les sujets au syndrome d'auto-exclusion. Nos résultats rejoignent ceux de cet auteur autour du postulat selon lequel la précarité agirait à la manière d'une effraction psychique d'autant plus aisée que les objets sociaux fournissant les contenants psychiques ont, pour une partie des sujets, été acquis puis perdus. Nous ne pouvons ici que faire le lien avec la partie 7.3. évoquant un modèle de fonctionnement psychique basé sur la survie : Il est en effet question d'une situation paradoxale entraînant des conséquences traumatiques d'autant plus que la situation est durable et répétitive. La question du temps se présente alors comme un élément majeur dans la perte d'espoir et de sens.

La question du temps et de son déroulement chez les sujets a déjà été évoquée précédemment : nous avons vu que les sujets entretiennent un rapport au temps s'appuyant sur les lignes de ruptures de leur vie. Les différentes pertes rythment leur parcours et sont au centre de la question de la précarité sociale. Celle-ci semble figer l'écoulement du temps : parfois, les récits de vie sont difficiles à organiser chronologiquement : les pertes et ruptures sont évoquées mais dans une incohérence temporelle évidente. Les confusions d'époque sont importantes. Les troubles de la personnalité, tout comme les consommations de produits psycho-actifs expliquent, mais en partie seulement, ce rapport au temps perturbé, confus. Nous pensons que par un phénomène assez proche de celui rencontré dans les conduites addictives, la rue modifie la conscience des individus et cela, d'autant plus qu'ils y sont soumis durablement. C'est en quoi le temps passé dans la rue joue contre les individus.

Ce rapport au temps perturbé est également en lien avec des événements de vie mettant en jeu des émotions importantes : il est difficile de reconstituer la chronologie de vie d'Anne ou encore de Claire notamment quand il est question de deuils, d'hospitalisations, d'accouchements, de séparations. Claire par exemple est incapable d'évoquer l'âge de son

enfant au moment où elle l'a rencontré pour la dernière fois. Vanille n'a de souvenir qu'à partir de ses 13 ans. Dans le récit de vie de cette dernière, tout ce qui fait référence à une émotion est systématiquement occulté, oublié, amnésié. Il en est ainsi de son rapport au temps, parfois précis, parfois confus. Le poids des événements vécus impacte alors plus que le nombre d'années de vie : une vie se mesure en événements dont le poids s'évalue par leur gravité. Les sujets rencontrés ont tous des parcours de vie difficiles qui ont commencé assez précocement et qui n'ont pas attendu leur maturité.

Parfois, certains individus ont montré un rapport au temps qui nous est apparu comme cyclique, marquant ainsi leur refus de la réalité et en particulier de la réalité de la mort. La précarité renforce en effet les individus dans une illusion de toute-puissance : elle marque leur refus de renoncer à l'illusion de maîtrise sur les événements, sur leurs émotions, leurs actes. Ce sont parfois des éléments de réalité très forts (insertion, abstinence, justice) qui vont en quelque sorte remettre le temps en marche. La précarité, en s'installant sur le long terme, semble avoir minimisé, mis en sommeil cette réalité du temps qui passe.

La perturbation des repères temporels comme repères culturels et sociaux est aussi liée à une perturbation du rapport à la société : Anne ne trouve ses repères temporels qu'en fonction de l'âge qu'elle avait au moment de l'événement qu'elle veut évoquer. A aucun moment, elle ne prend pour repère un fait divers, un événement social, politique, culturel. Elle serait comme son propre et seul point de repère.

Christophe a bien compris l'importance de garder pied avec le temps social et donc avec une certaine réalité en conservant le rythme de vie d'une personne insérée.

Christophe : « parce que j'me fixe quand même des horaires.

S : oui vous gardez cette notion d'heure...

Christophe : oui ! Ah ben oui ! Parce que si on garde plus de notion du tout c'est...c'est l'anarchie c'est...

S : vous pensez que c'est là qu'c'est foutu !

Christophe : ah ben oui ! Oui oui ! Quand j'vois qu'y'en a qui s'lève à des midis une heure, voir deux heures de l'après-midi pis qui s'couche à des 5/6 heures du matin, j'suis désolé, bon ben y'a plus d'heures, y'a plus rien, y'a...on est complètement déboussolé !

S : c'est-à-dire qu'là on est complètement déconnecté d'la société.

Christophe : ah ben là, dans un sens, dans un sens oui ! »

Quelles que soient ses activités, il tente de conserver un rythme, au travers d'horaires. C'est une manière de garder un rapport avec la réalité sociale, d'avoir une certaine maîtrise sur son quotidien. La notion d'horaire est pour lui une manière fondamentale de garder pied avec la

réalité. Quand la notion du temps se perd, c'est à cet instant que la marginalité s'installe et qu'il est difficile de se réadapter à la société.

Albert rythme son quotidien par des activités de survie qui tendent à se ritualiser : les trajets dans la ville, les lieux et moment d'activité de manche, de récupération (mégots, nourriture...).

Albert : « ça du temps j'en ai ! (rires) toute la journée ! (rires) »

S : y'a d'ennui ?

Albert : non.

S : non pas trop

Albert : non j'm'ennuis pas, comme là qui fait pas trop mauvais, après là j'veis aller m'promener là j'veis aller voir dans deux ou trois endroits là où y'a des cendriers

S : d'accord. Vous allez faire la plein de cigarettes.

Albert : faire le plein de cigarettes ! (rires) »

Enfin, les perturbations temporelles repérées dans les récits peuvent être comprises comme des aménagements de la réalité dans le but de s'en défendre psychiquement, d'éviter notre jugement au moment des interviews ou bien de rendre plus spectaculaire encore le récit. L'effet d'exposition au regard et au jugement d'autrui, voire le sien propre est ici important.

Ainsi, la particularité de leur rapport au temps est en lien avec les traumas passés, mais aussi avec la précarité sociale : plus il est perturbé, plus il signe la progression de la précarité vers l'état d'exclusion. Il montre en effet que le lien à la société, soit n'est pas noué, soit se délite. Quand ce rapport au temps tient encore, les individus s'interrogent sur la durée de leur situation précaire. C'est cette incertitude du temps à supporter leur situation qui est difficile à gérer et les renvoie à leur impuissance. C'est en s'accrochant à l'espoir de trouver une issue à leur situation que les sujets peuvent conserver un rapport au temps qui soit structuré et commun à l'ensemble de la société.

Pour ceux qui ont perdu cet espoir, la conscience du temps qui passe est vécue comme une fatalité qui joue contre eux, un rappel de leur impossibilité à réaliser leurs rêves de puissance, leurs utopies, la possibilité de s'imaginer un avenir. La conscience du temps qui passe est alors synonyme de la fin de leur toute-puissance.

Car pour chacun d'eux, quel que soit leur âge, le temps quand il apparaît dans sa réalité froide, devient le maître du jeu : il n'est alors plus de retour en arrière possible. Il se ressent, avec son incessant tic-tac, sur leur corps (qui vieillit, qui se reproduit malgré eux...) tout comme sur leur esprit dont l'énergie s'épuise. Cette conscience du temps qui passe, les renvoie à leur impuissance, leur incapacité à maîtriser totalement les événements et leur laisse percevoir leur fragilité face à la vie (la naissance imprévue d'un enfant) et à la mort (issue inévitable).

Si nous envisageons de concevoir l'espace de la « rue » comme espace liminaire, nous tenons ici une des limites à cette comparaison : si le temps passé dans l'espace liminaire du rite initiatique est déterminé, il reste dans la précarité sociale, incertain. C'est sans doute un élément fondamental qui en fait une expérience traumatogène en ce qu'elle est une expérience extrême qui se répète sans que les sujets puissent savoir quand elle prendra fin. La situation de précarité semble illustrer et permettre la réémergence de situations d'attente et d'agonie précoces.

Nous n'envisageons cependant pas l'idée systématique d'une progression dans les différentes étapes de la souffrance psychosociale telle que le laisserait entendre la théorie de Furtos. En effet, au regard de nos données et de l'analyse que nous en avons faite, la tendance au retrait, au désinvestissement, ou le fonctionnement par posture active ou passive, peuvent traverser chaque individu et s'alterner par période. Ce n'est donc pas le temps passé dans la rue qui va induire le désinvestissement de soi mais l'idée que le sujet se fait du temps qu'il doit encore passer dans la rue. Cette représentation du temps « à venir » est liée à la question de l'espoir : le désinvestissement est un effondrement qui en marque la perte. On le rencontre au moment de la chute vers la « rue » ou lorsqu'aucune issue ne se présente. Cependant, si des solutions, des alternatives, une confiance en sa capacité de survie sont là, vivre dans la rue est une expérience qui peut se prolonger de longues années sans que les sujets ne s'abandonnent eux-mêmes.

7.4. SECOND SCHEMA THEORISANT

Nous proposons de créer ici un second schéma théorisant résumant la discussion. Nous pouvons constater que ce second schéma met bien plus en évidence la situation de précarité sociale comme faisant écho au fonctionnement psychique des sujets basé sur la logique de survie. L'importance des situations paradoxales dans les parcours de vie des individus est également soulevée avec ses conséquences sur le Moi-Peau. Il montre que le dysfonctionnement de ce dernier a une incidence sur les actings mais également sur les relations interindividuelles, au travers de difficultés d'attachement.

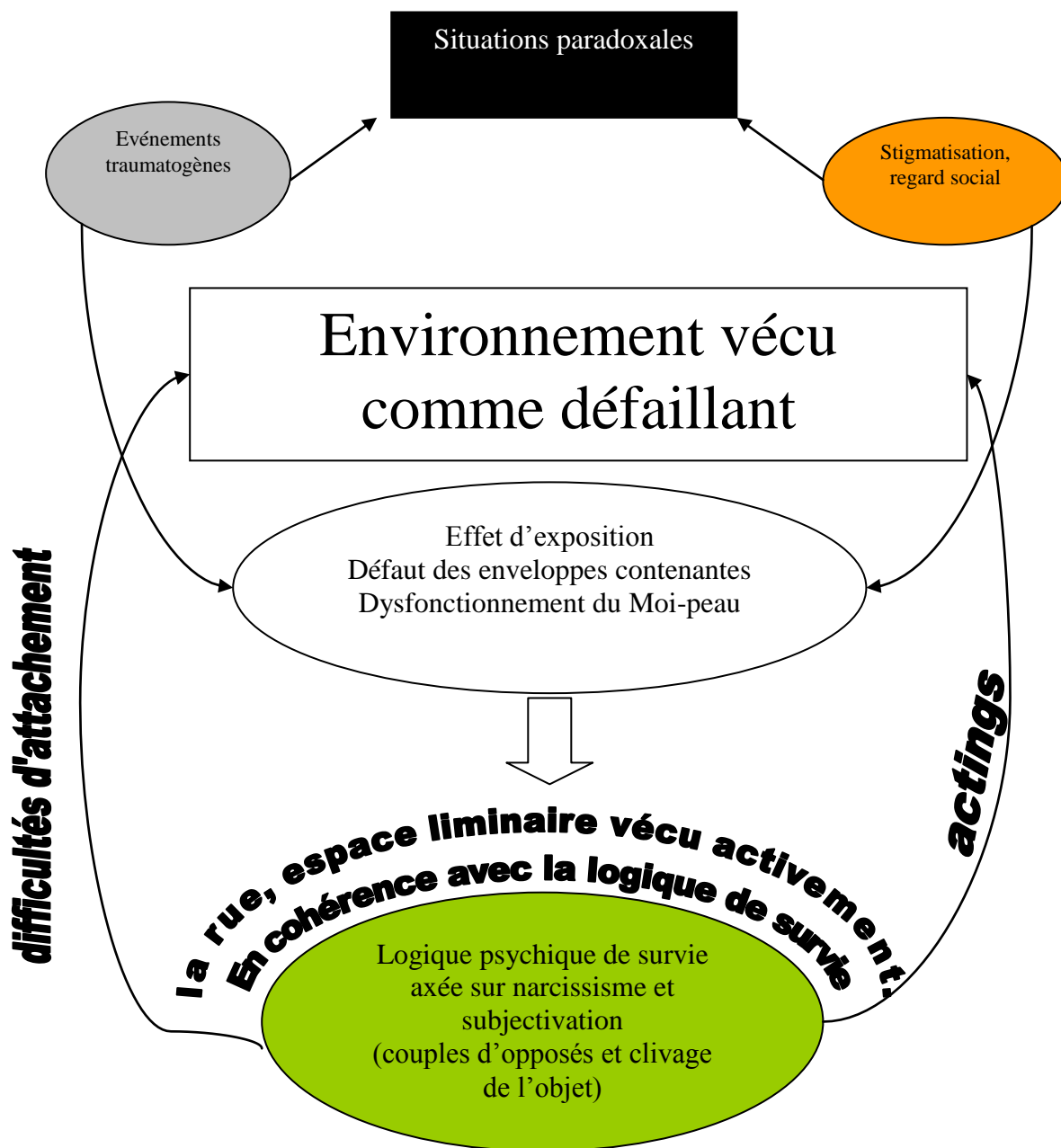


Fig. 7 : Ce second schéma offre une vision globale de notre thèse.

8. CONCLUSION GENERALE

8.1. DE LA RUE A LA SOCIETE, DE LA PRECARITE A LA POSTMODERNITE

Les divers traumatismes traversés par les sujets donnent à leur environnement une allure chaotique et insécurisante. La situation de paradoxe, rencontrée tôt dans leur vie et retrouvée dans la situation de précarité sociale, continue de marquer leur relation à autrui et à la société. Celle-ci leur apparaît comme un leurre auquel ils ne peuvent croire : ils ont les yeux grands ouverts sur l'abîme et ne se bercent d'aucune illusion concernant ce semblant d'ordre et cette pseudo-justice sociale. En entrant dans leur logique, il semble que ce soit l'individu inséré qui soit naïf et aveugle.

Il est vrai que vivre ensemble pour des êtres humains est à la fois un défi tout autant qu'une absolue nécessité. Ce vivre ensemble se nourrit bien évidemment des liens de confiance qui fondent la cohésion d'une société. Partant de cette confiance, les individus peuvent prendre ce risque immense de s'en remettre aux autres, de s'intégrer à leur groupe et d'en respecter les règles. Ce risque ne peut être totalement conscient car il serait alors inassumable. Il est nécessaire qu'il soit nié par la plupart des personnes, d'autant plus, nous semble-t-il, dans le contexte de nos sociétés postmodernes. En effet, si nous savons depuis l'antiquité que l'homme est un loup pour l'homme, le vingtième siècle nous a permis d'avoir la preuve que la portée de cette maxime est bien faible, comparée à la réalité. Avec la Shoah et l'avènement de la postmodernité, il semblerait bien compliqué et bien « fou » de continuer à croire à la solidité de la civilisation. Notre propos n'est pas ici de prétendre que les individus ne croient plus en la civilisation, qu'elle est morte avec Dieu, mais d'affirmer qu'une conscience en sa fragilité, en son aspect éphémère, précaire, est apparue. Cette précarité est issue d'une faille dans notre système de croyance, faille comparable à celle que peut produire l'effraction psychique du trauma, modifiant définitivement notre représentation du monde.

Il y a donc dans l'histoire de notre civilisation, ce traumatisme qu'est la Shoah. Non pas que notre mémoire nous fasse défaut au regard de l'histoire de l'humanité et de ses nombreux massacres mais il est vrai qu'ici, comme nous le démontre Bauman (2008), l'organisation technologique, industrielle, bureaucratique et scientifique particulière à nos sociétés et leurs systèmes de fonctionnement objectivé, nous ont poussés à une déshumanisation là où les massacres précédents étaient « simplement » monstrueux. Cette froideur tranche en effet avec la cruauté bien connue de l'espèce humaine. Avec la Shoah, c'est bien la civilisation qui, à l'opposé total de ce qui la fonde, pousse au massacre industriel et froid de millions d'individus.

Mais malgré tout, la civilisation perdure, comme une nécessité ou parce que tout simplement elle est une projection psychique sur l'environnement, de la confiance offerte à l'enfant par un environnement suffisamment bon. Elle nous permettrait donc de vivre sans trop d'angoisse au

milieu des autres. Elle servirait comme nous le propose Bauman, à dissimuler le chaos dont la confrontation est insupportable à l'être humain ; confrontation propre à tout individu vivant à l'heure de la postmodernité : *« La conscience de la menace constante qui exerce le déséquilibre du pouvoir typiquement moderne nous rendrait la vie insupportable si nous n'avions pas confiance dans les garde-fous qui, croyons-nous, constituent la trame même de la société moderne et civilisée. La plupart du temps, nous n'avons aucune raison de juger cette confiance injustifiée. Ce n'est qu'en de très rares occasions spectaculaires qu'un doute plane sur la fiabilité de ces garde-fous »* (Bauman, 2003, p.117).

Robert Castel (2009) a montré comment la société a évolué, en particulier celle du travail, renvoyant de plus en plus le sujet à sa responsabilité et son autonomie au détriment des soutiens collectifs existant précédemment. La postmodernité confronte donc tout un chacun à la précarité, la solitude, lui offrant, il est vrai, en contrepartie, une plus grande liberté individuelle. Libre et seul, tel est le statut de chacun dans une société « du précaire » : il s'agit d'une société des individus dans laquelle une certaine liberté individuelle est possible mais dans laquelle l'assurance d'être aidé est de moins en moins certaine.

Dans une telle société, Castel a proposé de distinguer deux types de sujets hypermodernes que seraient les individus « par excès » et « par défaut ». Ces derniers, perdants socio-économiques, ne possèderaient pas les moyens pour assumer ce dictat de l'autonomie. Ils ne seraient pas considérés par la société comme des individus à part entière au sens où ils ne sont pas maîtres de leur destin, ne peuvent réaliser leurs projets et ce, dans une société où la pression pour être un être accompli est très forte.

Les personnes précarisées socialement, sont effectivement les premières exposées aux effets de la postmodernité pour laquelle l'homme n'est plus une fin mais un moyen. Les lois contre les logements alternatifs, les moyens divers pour chasser les SDF pendant les manifestations culturelles et les périodes touristiques sont plus que des vexations dirigées contre des individus ; elles remettent en question leur statut de citoyen, voire d'humain. Ces sujets se vivent donc, parfois avec raison, comme des objets exploités, utilisés par un système déshumanisé, qui n'hésite pas à se débarrasser d'eux quand ils deviennent trop gênants. Leur situation sociale actuelle renforce, aggrave, ravive leur rapport difficile avec la société. Celle-ci, en effet, n'offre pas ou plus, pour ces sujets, la dimension sécurisante qu'elle a ou aurait dû leur offrir. Les sujets que nous avons interviewés sont renvoyés à leurs propres moyens de survie et les allocations qui leur sont versées, si elles repoussent l'urgence vitale, ne sont pas considérées comme une reconnaissance de leur valeur humaine.

Le contexte actuel dans nos sociétés postmodernes renforce leur expérience d'un système faillible, froid et indifférent déjà éprouvé dans leur parcours face aux adultes et aux

institutions. Il est perçu comme un système comptable représenté par la justice/police pour les uns, par le système social, ou encore le fonctionnement financier/administratif pour les autres. Les personnes en situation de précarité et notamment ceux vivant la plupart du temps dans les rues de nos villes, apparaissent finalement comme les représentants à peine caricaturés de ce qui pourrait définir l'individu postmoderne : ils sont en difficulté de confiance avec autrui, ne peuvent s'appuyer sur aucun cadre pour mener leur existence et étayer leur identité. Cette difficulté de confiance est chez eux, renforcée, corrélée, sous-tendue par le fait qu'ils ont dû, souvent précocement, se confronter à la défaillance de la société au travers d'adultes ou d'institutions qui ont induit une chaîne traumatique dans leur histoire de vie. Leurs relations, souvent difficiles avec les professionnels (assistants sociaux, éducateurs, psychologues...), missionnés par la société pour les gérer, les insérer, les aider, les accompagner, en sont une illustration. Malgré tout, elles fonctionnent bien s'il n'existe aucun pouvoir de contrainte et si les demandes d'aides obtiennent des réponses (car il est vrai que le refus est souvent source de rupture). L'exigence d'un "savoir aider" est à entendre comme une demande forte d'implication humaine de ces professionnels. On retrouve ici l'idée que la défaillance institutionnelle vient en partie de ce que les adultes sont en place de professionnels et non d'adultes aimants. Pour compenser ce face à face artificiel, ils exigent un véritable investissement relationnel tout à fait palpable d'un point de vue contre-transférentiel. Cet investissement se traduit par une rencontre humaine où la personnalité passe avant la profession, par la nécessité d'un véritable échange plus que d'une simple écoute flottante.

Au-delà des individus en situation de précarité sociale, ce contexte sociétal amène une grande majorité des personnes à une perte de sens de leur vie qui passe par des pertes de confiance en soi, en l'autre, en l'avenir qui sont comme nous rappelle Furtos, les racines du narcissisme (2005). A ces questions narcissiques, s'ajoute la perte des cadres collectifs et parfois des objets sociaux pour les plus précaires. Pour Bauman (2003) ces pertes induisent des problèmes d'identité dus aux fragmentations et aux discontinuités de la vie sociale. Ces difficultés narcissiques et identitaires se retrouvent d'un point de vue psychopathologique dans des troubles narcissiques, limites que nous avons rassemblés dans notre revue de la littérature sous le terme de « fonctionnements limites ». Si les individus que nous avons interviewés ne relèvent pas toujours d'un tel diagnostic psychopathologique ou, en tout cas, pas nécessairement de celui-là, nous pensons que leur logique de survie commune, peut nous permettre de mieux comprendre ces pathologies de plus en plus présentes dans la clinique depuis la seconde moitié du 20^{ème} siècle.

8.2. POUR UN ESSAI DE COMPREHENSION DES FONCTIONNEMENTS LIMITES

« Comme si traiter de la souffrance psychique des sujets, signifiait un déni des causalités politiques ou sociales, comme si traiter de la souffrance psychique était une manière de « psychiatriser » le problème » (Roussillon, 2005, p. 223).

Le modèle de fonctionnement psychique que nous avons dégagé, est donc en lien avec la question de la postmodernité qui se traduit, pour Kaës (2005), par une véritable crise identitaire liée aux génocides, au terrorisme, ou encore aux destructions environnementales. Il évoque le chaos identitaire et le défaut de symbolisation qui sont caractéristiques de nos sociétés et propose d'ouvrir un nouveau chantier psychopathologique où sont repérées trois grandes défaillances dans la structuration de la vie psychique :

- la défaillance de la structuration des étayages de la vie pulsionnelle qui conduit à des formations clivées, des souffrances narcissiques, des conduites antisociales,
- la défaillance dans la formation des identifications et les contrats subjectifs qui provoquent des malaises dans le lien intersubjectif
- enfin, la défaillance dans les processus de transformation et de médiatisation qui forment la possibilité de rêver, aimer, jouer.

A. Ehrenberg Sociologue et A-M. Lovell, Anthropologue mettent également en avant de nouvelles souffrances apparues dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle et qui relèveraient, d'après eux, de troubles de la structuration identitaire. Ces deux auteurs les définissent comme « un mal-être centré sur l'identité subjective et la perte d'objet et non plus sur le désir et l'interdit » (Ehrenberg et Lovell, 2001, p.14). Pour ces auteurs les souffrances psychiques ne sont pas à considérer comme des pathologies. Nous serions en dehors du cadre des maladies mentales.

Ici, le contexte et l'environnement ont un impact important sur ces états que l'on pourrait qualifier d'états pathologiques du Moi. Si l'étiologie traumatique est plus que probable, ces états pathologique, ces souffrances psycho-sociales sont eux-mêmes générés par un contexte social et culturel.

Nous pensons que les traumas traversés au cours de l'enfance et l'adolescence ont instauré de manière prédominante chez les individus en situation de précarité, des fonctionnements psychiques particuliers. Ils correspondent, de notre point de vue, aux conséquences de cette logique de survie, proche de celle de la violence fondamentale : comme nous le rappelle Bergeret (1984), nous avons tous ressenti au début de notre vie, l'angoisse relationnelle première « c'est lui ou c'est moi ». Cet auteur s'appuie sur les mythes et contes regorgeant de références à la dévoration, au cannibalisme, au meurtre. Ces fantasmes, ces angoisses

préexistent avant la période génitale au cours de laquelle ils sont revisités sous son primat. La logique de survie, de violence fondamentale est donc primaire, instinctive. Sous l'effet de l'éducation, le petit d'Homme va envelopper ce rapport premier au monde d'une illusion sociale, nécessaire, qui lui permet de vivre en société, dans une relative confiance et sécurité. Or pour un sujet qui a vécu des situations extrêmes, la logique de survie, dont nous pensons qu'elle ne quitte, malgré la socialisation, aucun d'entre nous, redevient principale et primordiale : l'illusion sociale tombe, la réalité crue s'offre aux individus. Le fonctionnement psychique observé répond alors à cette forme de raisonnement inconscient qui n'est pourtant pas nécessairement pathologique. On pourrait considérer que les névroses traumatiques et les états limites sont des états pathologiques de cette logique de la survie. Elles se situeraient dans des souffrances liées à la culture.

Le trauma est, comme nous l'avons vu, une situation paradoxale, tout comme l'expérience de la précarité. Nous avons montré que la rue est plus qu'espace, qu'elle est un lieu investi comme un sujet et avec lequel les individus fonctionnent en miroir. Projetant/diffractant les éléments psychiques sur cet environnement, celui-ci les renvoie à cette logique première qu'est celle de la survie. La situation de précarité sociale remobilise ou maintient les sujets dans ce fonctionnement psychique du « lui ou moi » et non celui du « plaisir/déplaisir ». Il est cependant particulièrement adapté, c'est pourquoi, tout comme R. Roussillon (2005) l'a proposé avant nous, il est important de poser un regard différent sur ces modes de fonctionnement psychique qui, parce qu'ils ne répondraient pas à la norme, seraient considérés comme pathologiques. Cet auteur, que nous avons découvert au cours de ce travail de recherche et dont nos conclusions rejoignent régulièrement les siennes, nous a montré comment, chez les sujets vulnérables socialement, le principe de plaisir débouche sur une impasse (Roussillon 2008 b). Installés dans une logique de survie, les sujets de la précarité utilisent des solutions qui semblent anormales mais qui sont logiques dans les situations d'impasses d'inexistences qu'ils traversent. Il observe deux types de processus, l'une qui consiste à cerner et attribuer la responsabilité de la situation sur autrui (on retrouve l'idée de la diffraction sur la scène sociale et ses acteurs), l'autre à repérer l'événement déclencheur de l'impasse afin de l'éviter (on retrouve les situations de fuites pour échapper à des situations non avantageuses). Roussillon évoque les mécanismes de défense paradoxaux mis en place quand toute fuite est impossible et qui semblent proche de ce que Furtos a décrit dans le syndrome d'auto-exclusion : il s'agit ici d'adopter l'impasse comme un mode de vie en provoquant ce que l'on redoute, en l'acceptant pour ne pas le subir. Un autre mécanisme de défense paradoxal consiste à se retirer psychiquement d'une partie de soi (clivage du Moi) pour ne plus sentir la souffrance. Enfin, Roussillon évoque une troisième solution qui consiste

à brouiller les limites qui, dans une situation où « la loi du plus faible » (c'est-à-dire la logique de survie) prédomine sur le principe de plaisir, correspondent à un espace-piège d'enfermement.

Or, cette situation vaut, d'après nous, pour tout individu postmoderne, vivant dans une société du précaire. Si le contexte actuel où domine la perte de sécurité est importante dans l'émergence de ces fonctionnements limites, il nous paraît difficile de les voir émerger sans des expériences traumatiques antérieures et précoces vécues à l'échelle individuelle.

Une étude de Joël Paris (1996) confirme l'hypothèse d'un lien entre traumatismes infantiles et fonctionnement limite. Il s'agit en particulier de traumatismes graves, de par leurs caractéristiques et leur répétition (traumas, deuils, séparation, pertes mais aussi anomalies des rapports parentaux...). Paris montre, à travers l'exploration de nombreuses études, que si le traumatisme est un facteur de risques majeur, il n'est ni nécessaire ni suffisant pour expliquer l'installation d'un tel fonctionnement chez un sujet. Car à l'inverse, Paris nous rappelle que 80 % des enfants ayant vécu ces mêmes traumatismes graves ne développent aucune psychopathologie à l'âge adulte. Ce serait les facteurs de risques et de résiliences qui expliqueraient les différences interindividuelles. Paris fait cependant l'hypothèse probable du lien entre traumatismes et états-limites avec une fréquence de traumas, notamment de traumas aggravés plus importants, chez ces sujets que chez des sujets non limites.

Dans leur dernière étude sur les personnes en situation de grande précarité, L. Schiltz et al. (2014) montrent que la plupart d'entre eux relèveraient d'un diagnostic d'état limite mais qui s'exprimerait avec des modalités particulières. Les auteurs rapprochent le mécanisme du clivage, propre aux états-limites, de celui de la dissociation caractéristique des fonctionnements post-traumatiques. Leurs conclusions nous encouragent à penser que les fonctionnements limites sont à rapprocher des syndromes post-traumatiques.

Pour finir, nous pourrions résumer notre propos conclusif comme suit :

La situation de précarité sociale est une situation paroxystique d'une précarité qui domine la société postmoderne.

La logique de survie est adaptée dans des situations aussi incertaines et paradoxales que les situations traumatogènes, la précarité sociale, les situations liminaires telles que décrites dans les rites initiatiques. Elle conduit les individus à des questionnements narcissiques et identitaires plus que jamais présents dans nos sociétés.

Les fonctionnements limites, narcissiques, les personnalités as if, seraient des états pathologiques de cette logique fondamentale.

Pour que ces fonctionnements pathologiques apparaissent, il semble nécessaire que des traumas précoces aient, auparavant, engagé le psychisme à utiliser, de manière prédominante

cette logique primaire et commune à tout être humain, qu'est la logique de survie. Ce sont donc des pathologies liées à la précarité, la postmodernité et issues d'une vulnérabilité ancienne issue d'une ou plusieurs situations traumatiques.

Les grands modèles de classification comme le DSM et la CIM ont évincé les questions étiologiques des troubles du fait qu'il n'y a pas de consensus sur leurs causes. En se débarrassant à la fois de la question de l'inconscient et du sens du symptôme dans le parcours de vie des individus, ces classifications ont perdu la possibilité d'une compréhension bio-psycho-sociale des troubles. La difficulté demeure pour le clinicien en relation avec les individus, d'entendre et de penser ces souffrances mais aussi de les entendre dans ce qu'elles montrent de normalité en fonction du contexte où elles s'expriment. C'est bien la difficulté face à laquelle nous nous sommes trouvée pendant de longues années et qui a motivé ce travail de recherche.

Bibliographie

1. American Psychiatric Association, (2000), *Diagnostic and statistical manual of mental disorders-4th edition. Text rev.* Washington, DC: Author.
2. American Psychiatric Association, (2013), *Diagnostic and statistical manual of mental disorders-5th edition.* Washington, DC: Author.
3. ANDRE J. (1999), Introduction, in ANDRE J., *Les états-limites*, Paris, PUF, p.1-21
4. ANZIEU D. (1985), *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1995.
5. ANZIEU D. (1987), *Psychanalyse des limites*, Paris, Bordas.
6. ARENDT H. (1951), *Les origines du totalitarisme : le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972
7. ARENDT H. (1957), *La condition de l'homme moderne*, Paris : Pocket, 2002.
8. AUBERT N., (communication du 12 octobre 2012), *Etats-limites et sociétés limites*, Institut International de Sociologie Clinique (IISC), Paris.
9. AULAGNIER P. (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé-6^{ième}* édition. Paris, PUF, 1999.
10. BALIER C. (1988), *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, PUF.
11. BALIER C. (1996), *Psychanalyse des comportements sexuels violents*, Paris, PUF.
12. BARROIS C. (1988), *Les névroses traumatiques-2^{nde}* édition, Paris, Dunod, 1998
13. BAUBET T., MORO MR, (2003), Cultures et soins du tréma psychique en situation humanitaire in Baubet T., Le Roch K., Bitar D. Moro MR., editors. *Soigner malgré tout* (vol 1) Grenoble, La pensée sauvage, p.71-93.
14. BAUBET T., TAIEB O., PRADERE J., SERRE G., MORO MR., (2006), Clinique des traumatismes psychiques dans la première enfance in Baubet, Lachal, Ouss-Ryngaert, Moro, *Bébés et traumatismes*, Grenoble, la pensée sauvage, p.37-65.
15. BAUBET T. (2008), *Effroi et métamorphose. Psychothérapie transculturelle des névroses traumatiques en situation d'impasse thérapeutique*, Thèse de doctorat en psychologie, Université Paris 13, Villetaneuse.
16. BAUBET T. (2012), *L'effroi, un regard transculturel*, in Mouchenik Y., Baubet T., Moro MR., Manuel des psychotraumatismes. Critiques et recherches contemporaines. pp.253-270., Grenoble, La pensée sauvage.
17. BAUMAN Z. (2003), *La vie en miette, expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette.
18. BAUMAN Z. (2008), *Modernité et holocauste*, Paris, Complexe.
19. BERAUD, C. (2010), Prénotion, in Paugam, *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, PUF, p. 19-20.
20. BERGER M. (2003), *L'échec de la protection de l'enfance-2^{ième}* éd., Paris, Dunod. 2004.
21. BERGERET J. (1974), *La personnalité normale et pathologique, les structures mentales, le caractère, les symptômes*, Paris, Bordas.
22. BERGERET J. (1984), *La violence fondamentale* Paris, Dunod, 2000.

23. BERGERET J. et REID W. (1986), *Narcissisme et Etat Limite-2^{ième} édition*, Paris, Dunod, 1999.
24. BERGERET J. (1995), *Psychologie pathologie*, Paris, Masson.
25. BERTAUX D. (2010), *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie - 3^{ième} édition*, Paris, Armand Colin, 1997.
26. BION WR. (1962), *Aux sources de l'expérience - 2^{de} édition*. Paris, PUF, 1991.
27. BION WR. (1965), *Transformations. Passage de l'apprentissage à la croissance-2^{nde} édition*. Paris, PUF, 2002.
28. BONNET A., BREJARD V. (2012), *Les troubles limites de la personnalité*, Paris, Armand Colin.
29. BRESSON M. (2007), *Sociologie de la précarité*, Paris, Armand Colin.
30. BRETTE F. (1988), Le traumatisme et ses théories, in *Traumatismes*, Revue française de psychanalyse, 52 (6), PUF, p. 1259-1284.
31. CALIGOR, E., KERNBERG, O. F., & CLARKIN, J. F. (2007), *Handbook of dynamic psychotherapy for higher level personality pathology*. Arlington, VA, US: American Psychiatric Publishing, Inc.
32. CARTON S. & MAGUREANU, (2006), Les effets du chômage, mythes et réalités », in IONESCU S. & JOURDAN-IONESCU E. (ed), *Psychopathologies et société. Traumatismes, événements et situation de vie*, Paris, Vuibert.
33. CASTEL R. (2009), *La montée des incertitudes*, Paris, Seuil.
34. CHABERT C. (1999), Les fonctionnements limites : quelles limites ?, in André, *Les états limites*, Paris, PUF, p. 93-121.
35. CHARRIER P. et HIRSCHMANN A., (2009) Les états-limites, A. Colin.
36. CHESNAIS J. C., *Histoire de la violence (en Occident de 1800 à nos jours)*, Paris, Robert Laffont, 1981.
37. CHILAND C., (1983), *L'entretien clinique*, Paris, PUF, 2006.
38. CHOQUET M. et GRANBOULAN V. (2003/8), *Jeunes suicidants à l'hôpital*, Le carnet PSY (n°85), p. 14-19. URL : www.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2003-8-page-14.htm.
39. CIERPKA M. et coll.(2007), *The Operationalized Psychodynamic Diagnostics System: Clinical Relevance, Reliability and Validity*, 40:209-220, in *Psychopathology*, DOI: 10.1159/000101363.
40. CINGOLANI P. (2005), *La précarité*, Paris, PUF.
41. CLARKIN, J. F., YEOMANS, F. E., & KERNBERG, O. F. (2006), *Psychotherapy for Borderline Personality: Focusing on Object Relations*. Washington, DC : American Psychiatric Pub.
42. COLIN, V., & FURTOS, J. (2005). La clinique psychosociale au regard de la souffrance psychique contemporaine. *Études, recherches, actions en santé mentale en Europe*, Paris, Eres, p. 99-115.

43. COLIN V. et DUEZ B. (2008), Exclusion de la scène collective et ruptures des appartenances, in Furtos, *Les cliniques de la précarité*, Masson/Broché.
44. Constitution française, préambule de la constitution du 27 octobre 1946, <http://www.conseil-constitutionnel.fr/conseil-constitutionnel/francais/la-constitution/la-constitution-du-4-octobre-1958/preambule-de-la-constitution-du-27-octobre-1946.5077.html>
45. CORBIN J. & STRAUSS A.A. (1990), *Basics of qualitative research- 3^{ième}*, sage publication, 2008
46. COULON A., (1992) *L'école de Chicago-2^{nde} édition*, Paris, PUF Que sais-je.1994
47. CROCQ L. (2012), Le traumatisme psychique, histoire et concepts fondamentaux, in Tovmassian et Bentata, *Le traumatisme dans tous ses éclats. Clinique du traumatisme*, Paris, In Press. p.19-47.
48. CROIZET J.C.et LEYENS J.Ph., (2003), *Mauvaises réputations, réalités et enjeux de la stigmatisation sociale*, Paris, Armand Colin.
49. CYRULNIK B. (2001), *Les vilains petits canards*, Paris, O. Jacob.
50. DAMIANI C. (2012), Victime et traumatisme, in Tovmassian et Bentata, *Le traumatisme dans tous ses éclats. Clinique du traumatisme*, Paris, In Press. p. 61-70.
51. DAMON J. (2008), *L'exclusion*, Paris : PUF
52. DAMON J. et FIRDION M. (1996), Vivre dans la rue, la question SDF in *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte
53. DEBRAY Q. et NOLLET D., (2011), *Les personnalités pathologiques, approche cognitive et thérapeutique-6^{ième} édition*, Paris : Elsevier Masson.
54. DE GAULEJAC V. (1997), *Les sources de la honte* Paris, Desclée de Brouwer
55. DE GAULEJAC V. (2005), *La société malade de la gestion*, Paris, Seuil.
56. DERIVOIS D. (2011), Vers une psychanalyse transculturelle et généraliste, entretien avec René Roussillon, *L'autre* 2013 vol 14, n°3.
57. DEUTSCH H. (2007), *Les « comme si » et autres textes-1933-1970*, Paris, Seuil.
58. DEVEREUX G. (1964), *La renonciation à l'identité. Défense contre l'anéantissement*. Paris, Payot, 2009.
59. DEVEREUX G. (1967), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.
60. DEVEREUX G. (1970), *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1977.
61. DEVEREUX G. (1972), *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1985
62. DE WAAL F. (2013), *Le bonobo Dieu et nous. A la recherche de l'humanisme chez les primates*. Paris, Les Liens qui Libèrent.
63. DOR J. (1985), *Introduction à la lecture de Lacan*, Denoël.
64. DOUVILLE O. et DEGORGE V., Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l'errance adolescente ?, in Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Paris, Dunod, (2012), p. 108-133.

65. DURKHEIM E. (1893), *De la division du travail social*, relevé à http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/division_du_travail/division_travail_1.pdf
66. EHRENBERG A. et LOVELL A.M. (2001), *La maladie mentale en mutation. Psychiatrie et société*, Paris, O. Jacob.
67. EHRENBERG A. (2005) *La question mentale*, in FURTOS J., LAVAL C., *La santé mentale en acte. De la clinique au politique*, Paris, Eres.
68. EIGUER A. (1991) *La folie de Narcisse. La double conflictualité psychique*, Paris Dunod.
69. EIGUER A. (2004), *L'inconscient de la maison*, Paris, Dunod.
70. EMDE R.N. et OPPENHEIM D. (2002/4), *La honte, la culpabilité et le drame oedipien : considérations développementales à propos de la moralité et de la référence aux autres*, *Devenir*, vol.14, p.335-362. DOI : 10.3917/dev.0240335.
71. FAZEL S., KHOSLA V., DOLL H., GEDDES J. (2008), *The prevalence of mental disorders among the homeless in Western Countries : systematic review and meta-regression analysis*, in *PLoS medicine* 5 n°12: 1670-1680. DOI:10.1371/journal.pmed.0050225
72. FERENCZI S. (1909), *Transfert et introjection*, Paris, Payot, 2013.
73. FERENCZI S. (1931), *Analyse d'enfants avec les adultes*, in *Psychanalyse IV, oeuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1990.
74. FERENCZI S. (1932 a), *Le traumatisme*. Paris, Payot, 2006.
75. FERENCZI S. (1932 b), *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Paris, Payot, 2004
76. FERENCZI S. (1932 c), *Journal clinique. Janvier - Octobre 1932*. Paris, Payot, 1985.
77. FIERDEPIED-BIBA S., (2001), *Du fratricide en Albanie*, in *Marges* , Sud/Nord, revue internationale n°15, Paris, ERES.
78. FIERDEPIED S., (2009), *Aspect traumatogène de l'exclusion sociale, une analyse ethnopsychanalytique*, Mémoire de Master 2 Recherche, Université Paris 13.
79. FIERDEPIED S., STURM G, TAIEB O., MORO MR., BAUBET T. (2012), *Aspect traumatogène de l'exclusion sociale, une analyse ethnopsychanalytique*, *Annales Médico-Psychologique* n°170, Elsevier Masson, p.338–341. <http://dx.doi.org/10.1016/j.amp.2012.05.007>
80. FOUCAULT M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
81. FREUD A. et BURLINGHAM D., (1942), *War and children*, New-York, International Universities Press.
82. FREUD S. (1897), *Lettre à Wilhelm Fließ 1887-1904*, Paris, PUF, 2006.
83. FREUD S. (1901 a), *Le rêve et son interprétation*, trad. fr. H. Legros, Paris, Gallimard, 1985.
84. FREUD S., (1914), *Pour introduire le narcissisme*-11^{ième} édition, Paris, PUF, 1997.
85. FREUD S. (1915 a.), *Pulsions et destins des pulsions-*, in *métapsychologie*-3^{ième} édition. Paris, Gallimard, 1981.
86. FREUD S. (1915 b.), *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, relevé à : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.frs.con2>
87. FREUD S. (1915 c.), *Deuil et mélancolie*,

88. FREUD S. (1918), L'homme au loup in *cinq psychanalyses*-23^{ième} éd, Paris : PUF, 2003.
89. FREUD S. (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot, 2010.
90. FREUD S., (1923), *Le moi et le ça*, Paris, PUF, 2011
91. FREUD S., (1925), La négation in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1998
92. FREUD S., (1926), *Inhibitions, symptômes et angoisses*, Paris, PUF, 2011
93. FREUD S. (1929), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971
94. FREUD S. (1932) *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
95. FREUD S. (1937), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, , in *Résultats, idées, problèmes II-1921-1938*, Paris, PUF, 1985.
96. FREUD S. (1939) *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986.
97. FURTOS J. (2000), *Epistémologie de la clinique psychosociale (la scène sociale et la place des psy)*, *Pratiques en santé mentale*, n°1, 2000, p. 23-32.
98. FURTOS J. (2005), *Souffrir sans disparaître*, in *La santé mentale en acte. De la clinique au politique*, Paris : ERES.
99. FURTOS J. (sept 2007), *Souffrance et société*, in *Mental ideas* n°11, relevé à http://www.orspere.fr/IMG/pdf/Mental_idees_n11_sept_07_J_Furtos.pdf
100. FURTOS J. (2008), *Les cliniques de la précarité, contexte social, psychopathologie et dispositifs*, Paris, Masson
101. GABORIAU P. (2003), L'enjeu social des discours sur la misère, in Gaboriau et Terolle, *Ethnologie des sans-logis. Etude d'une forme de domination sociale*, Paris, L'Harmattan.
102. GABORIAU P. et TEROLLE D. (2003), *Ethnologie des sans-abris, étude d'une forme de domination sociale*, Paris, L'Harmattan.
103. GABORIAU P. et TEROLLE D. (2007), *SDF critique du prêt à penser*, Toulouse, Privat.
104. GLASER B.G., et STRAUSS A.A. (1967), *The discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, New-York, Sociology Press.
105. GOFFMAN E., (1975), *Stigmates*, Paris, Editions de minuit.
106. GOLSE B. (2001/2), *Les dépressions chez le bébé : affect, état, structure ?*, *Revue française de psychosomatique*, n° 20, p. 29-45. DOI : 10.3917/rfps.020.0029,
107. GREEN A. (1983), La mère morte, in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les éditions de minuit. p. 222-253.
108. GREEN A. (1990), *La folie privée. Psychanalyse des cas limites*. Paris, Folio.
109. GREEN A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Les éditions de minuit.
110. GREEN A. (1999), Genèse et situation des états limites, in André, *Les états limites*, Paris, PUF, p. 23-68,
111. GREEN A. (2003), *Enigmes de la culpabilité, mystère de la honte*, *Revue française de psychanalyse*, 5 vol 67, p.1639-1653, DOI : 10.391/rfp.675-.1639.
112. GUILLEMETTE F. (2006), *L'approche de la grounded theory : pour innover ?*, in *Recherches Qualitatives*, vol 26, p. 32-50.

113. HAARSCHER G. (1988), *La raison du plus fort, philosophie du politique*, Liège-Bruxelles, P. Margada Editions.
114. HARE R.D. (1985), *A comparison of procedures for the assessment of psychopathy*, in *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 53, p.7-16.
115. HARE R.D. (1993), *Without Conscience: The Disturbing World of the Psychopaths Among*, New York, Pocket Books.
116. HAUT COMMISSARIAT AUX NATIONS UNIES AUX DROITS DE L'HOMME, (29 nov. 1985), *Déclaration des principes fondamentaux de justice relatifs aux victimes de la criminalité et aux victimes d'abus de pouvoir*, repéré à <http://www2.ohchr.org/french/law/victimes.htm>
117. HERMAN, J.L., PERRY, J.C., VAN DER KOLK, B.A., (1989), Childhood trauma in borderline personality disorder, *American Journal of Psychiatry*, 146, p. 490-495.
118. HERMAN, J.L. (1992), *Complex PTSD: A syndrome in survivors of prolonged and repeated trauma*, in *Journal of Traumatic Stress*, vol 5, p. 377–391. doi: 10.1002/jts.2490050305
119. HERMAN G. (2007), *Travail, chômage et stigmatisation*, Bruxelles, Edition de Boeck.
120. HINSHELWOOD R.D. (1989), *Dictionnaire de la pensée kleinienne*, Paris, PUF, 2000.
121. HOUSEMAN M. (1986), Note sur quelques propriétés générales de la transformation initiatique. in *Métamorphoses de l'identité. Initiations et sectes*, Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie, n°6, Paris, La pensée sauvage.
122. HOUSEMAN M., et SEVERI C., (1994), *Naven ou le donner à voir. Essai d'interprétation de l'action rituelle*. Paris, CNRS-Editions de la maison des sciences de l'Homme.
123. HOUSEMAN M., (2012), *Le rouge est le noir. Essais sur le rituel*, Toulouse, Presse Universitaire du Mirail.
124. HUGUET M. (1995) La méthode clinique, in Lambotte, *La psychologie et ses méthodes*, Paris, Le livre de poche.
125. JANIN C., (2007), *La honte, ses figures et ses destins*, Paris, PUF.
126. KAËS R. (1988), *La diffraction des groupes internes*, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 11, p. 169-174.
127. KAËS R. (2005), La structuration de la psyché dans le malaise du monde moderne, in Furtos et Laval, *La santé mentale en acte. De la clinique au politique*. Paris, Erès.
128. KERNBERG O. (1975a), *Les troubles limites de la personnalité*, Paris, Dunod, 1997.
129. KERNBERG O. (1975b), *La personnalité narcissique*, Paris, Dunod, 1997.
130. KERNBERG, O. F., et CALIGOR, E. (2005). A psychoanalytic theory of personality disorders, in Lenzenweger et Clarkin, *Major theories of personality disorder-2nd édition*, New York, Guilford Press, p. 114-156.
131. KOHUT H., (1971), *Le Soi. La psychanalyse des transferts narcissiques-4^{ème} édition*, Paris, PUF, 2004.
132. KOVESS-MASFETY V. (2001), *Précarité et santé mentale*, Paris, Doin.
133. LACAN J. (1961-1962), *L'identification*, séminaire 1961-1962, International general Ed.

134. LACHAL C. (2006), *Le partage du traumatisme. Contre-transfert avec les patients traumatisés*, Grenoble, La pensée sauvage.
135. LACHARITE C. et ETHIER L. S. (2007/1), *Traumatisme et maltraitance. Stress post-traumatique chez les enfants et fonctionnement mental de leur mère en contexte de maltraitance*, La revue internationale de l'éducation familiale, n°21, p. 13-28.
136. LAGACHE D. (1949), *L'unité de la psychologie : psychologie expérimentale et psychologie clinique-7^{ième} éd.*, Paris, PUF, 2004.
137. LAMBOTTE M.C. (1995), *La psychologie et ses méthodes*, Paris, Le Livre de Poche
138. LAPLANCHE J. et PONTALIS J. B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse-3^{ème} éd.*, Paris, PUF, 2002.
139. LAPORTE A., CHAUVIN P. (2009), *La santé mentale et les addictions chez les personnes sans logement personnel d'Ile-de-France*, Rapport final Observatoire du SAMU social de Paris.
140. LAVAL C., RENAULT E. (2005), La santé mentale : une préoccupation partagée, des enjeux controversés, in Furtos J., Laval C., *La santé mentale en acte. De la clinique au politique*. Paris, Erès.
141. LAVAL C. (2008) *Précarité et intériorité, l'esprit du temps*, in J. Furtos, Les cliniques de la précarité, contexte social, psychopathologie et dispositifs, Paris, Masson.
142. LEBIGOT F. (2012) Principes généraux sur le traumatisme psychique in Tovmassian et Bentata, *Le traumatisme dans tous ses éclats, clinique du traumatisme*, Paris, In press. p. 71-77
143. LEBIGOT F. (2001), *Le traumatisme psychique*, Paris, Fabert.
144. LEBLANC J., (1996) Caractère et limite : évolution des termes, in Bergeret, *Narcissisme et états-limites*, Paris, Dunod, p. 67-77.
145. LE BRETON D. (1991), *Passions du risque*, Paris, Métailié
146. LENOIR R. (1974), *Les exclus, un français sur dix*, Paris, Seuil.
147. LEVINAS E. (1982) *Ethique et Infini*, Paris, Fayard.
148. LINKS, P.S., STEINER, M., OFFORD, D.R., 1988, Characteristics of borderline personality disorder: a Canadian study, *Canadian Journal of Psychiatry*, 33, 336-340.
149. LOVELL AM., (2001), Les fictions de soi-même ou les délires d'identification dans la rue, in Ehrenberg et Lovell, *La maladie mentale en mutation, psychiatrie et société*. Paris, O. Jacob.
150. LUCHELLI J. P. (2006), *DSM V : la structure résiste t'elle à tout ? Le DSM V et les troubles de la personnalité*, relevé à <http://forumdespsychiatres.org>
151. MAISONDIEU J. (1997), *La fabrique des exclus*, Paris, Bayard.
152. MOELLER F.G., et coll. (2001/11), Psychiatric aspects of impulsivity , in The American Journal of Psychiatry 2001;158 (11), p.1783-1793, relevé à <http://ajp.psychiatryonline.org/article.aspx?articleid=175139>
153. MORO MR., (1998/06), *Quelques définitions en ethnopsychiatrie*, in Pour la recherche n°17. Bulletin de la Fédération Française de Psychiatrie.

154. NAHOUM-GRAPPE V. (1998) *L'échange des regards*. In Terrain [En ligne], 30, 1998, mis en ligne le 15 mai 2007, 05 décembre 2012. relevé à <http://terrain.revues.org/3375> DOI: 10.4000/terrain.3375
155. NAHOUM-GRAPPE V. (2010), *Vertige de l'ivresse, alcool et lien social*, Paris, Descartes & Cie.
156. NATHAN T. (1988), *Le sperme du diable*-4^{ème} édition, Paris, PUF, 1999.
157. NEAU F. (2008), Le narcissisme, introduction, in Marty, *Les grands concepts de la psychologie clinique*, Paris, Dunod. p. 163-176.
158. OGATA, S.N., SILK, K.R., GOODRICH, S., LOHR, N.E., WESTEN, D., HILL, E.M., (1990), Childhood sexual and physical abuse in adult patients with borderline personality disorder, *American Journal of Psychiatry*, 147, p. 1008-1013.
159. OBEYESEKERE G. (1990). *The Work of Culture. Symbolic Transformation in Psychoanalysis and Anthropology*, Chicago, The University of Chicago Press.
160. Operationalized Psychodynamic Diagnosis OPD-2 (2008), *Manual of diagnosis and Treatment planning*, , OPD task Force (Eds), Hogrefe and Huber Publishers.
161. Organisation Mondiale de la Santé, *Enquête Santé Mentale en Population Générale : images et réalités*, Centre collaborateur de l'OMS et la formation en santé mentale, relevé à <http://www.ccomssantementalelillefrance.org/?q=content/sant%C3%A9-mentale-en-population-g%C3%A9n%C3%A9rale%C2%A0-images-et-r%C3%A9alit%C3%A9s-smgp>
162. Organisation Mondiale de la Santé (OMS). (2000) *CIM-10 / ICD-10 Classification internationale des troubles mentaux et des troubles du comportement : critères diagnostiques pour la recherche*. Paris : Masson.
163. Organisation des Nations Unis, Résolution n°40-34 de l'Assemblée générale, 29 novembre 1985, relevé à <http://daccessddsny.un.org/doc/RESOLUTION/GEN/NR0/480/01/IMG/NR048001.pdf?OpenElement>
164. Organisation Régionale de Santé Centre (2010) *Rapport sur les inégalités de santé*. http://www.orscentre.org/apps/site/public/files//publications/Inegalites%20de%20sante/Rapport/s/Ineg_canto2010.pdf
165. ORWELL G. (1949), *1984*, Paris, Poche 1972
166. OTTAWA charte, (1986), relevé à www.santé.gouv.fr/cdrom_lpsp/pdf/charte_d_ottawa.pdf
167. PAILLE P. et MUCCHIELLI A. (2003), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*-3^{ème} édition, Paris, Armand Colin, 2012.
168. PAILLE P. (2010), Une enquête de théorisation ancrée : les racines et les innovations de l'approche méthodologique, in Glasser et Strauss, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégie pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin,
169. PAINCHAUD G. et MONTGRAIN N. (1996), Limites et Etats-limites in Bergeret, *Narcissisme et Etats-limites*, Paris, Dunod, p. 28-35
170. PAUGAM S. (1996), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte

171. PAUGAM S. (1991), *La disqualification sociale*-4^{ème} édition., Paris, PUF, 1997.
172. PARIS J. (1996), *Traumatisme et trouble de la personnalité limite*, in Santé mentale au Québec, XXI, n°1, p.177-188. relevé à <http://id.erudit.org/iderudit/032386ar>
173. PIERRARD P. (2005), *Les pauvres et leur histoire, de Jean Valjean à l'Abbé Pierre*, Paris, Bayard
174. PIERRE E. (2003), *Les colonies pénitentiaires pour jeunes détenus : des établissements irréformables (1850-1914)*, in Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière », n° 5, relevé à <http://rhei.revues.org/891>.
175. PRESS J. (1999), *La perle et le grain de sable. Traumatisme et fonctionnement mental*, Paris, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
176. PROULX et coll. (2000) Les agresseurs sexuels d'enfants : scénarios délictuels et troubles de la personnalité, in Proulx *Les violences criminelles*, Québec, Presse Universitaire de Laval.
177. RADJACK R. (2012), Emergences et limites du concept de PTSD, in Mouchenik, Baubet, Moro MR., *Manuel des psychotraumatismes. Critiques et recherches contemporaines*, Grenoble, La pensée sauvage, p.195-210
178. RASSIAL J.J. (1999), *Le sujet en états limite*, Paris, Denoël.
179. RIBADIER A., ROUSTIT C. et VARESCON I., (2013), Etudes de la dépression, des événements de vie, de l'impulsivité et du lieu de contrôle au sein d'une population nouvellement incarcérée, *Ann.Med.Psychol (Paris)*, sous presse, Doi : 10.1016/j.amp.2012.10.016
180. RICHARD F. et WAINRIB S. (2006), *La subjectivation*, Paris, Dunod.
181. ROUSSILLON R. (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF.
182. ROUSSILLON R. (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris, PUF.
183. ROUSSILLON R. (2005), Les situations extrêmes et la clinique de la survivance psychique, in Furtos et Laval C., *La santé mentale en acte. De la clinique au politique*. Paris, Erès.
184. ROUSSILLON R., (2006), Pluralité de l'appropriation subjective, in Richard et Wainrib, *La subjectivation*, Paris, Dunod.
185. ROUSSILLON R. (2008 a), Le besoin de sécurité, in Furtos, *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Paris, Masson/Broché.
186. ROUSSILLON R., (2008 b), La loi du plus faible : les stratégies de survie, in Furtos, *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Paris, Masson/Broché.
187. SASS C. et al. (2006), *Le score EPICES*, Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire, n°14 p.93.
188. SCHILTZ L., HOUBRE B., MARTINY C. (2007), *Précarité sociale, marginalisation et pathologie limite: étude comparative de plusieurs groupes de sujets en rupture de projet de vie*, in L'évolution psychiatrique, vol 72 n°3, Paris : Elsevier Masson, p. 453-467.
189. SCHILTZ L., CICCARELLO A., RICCI-BOYER L., SCHILTZ J. (2014), *Grande précarité, psycho-traumatisme, souffrance narcissique : résultats d'une recherche-action à méthodologie*

- quantitative et qualitative intégrée*, in *Annales Médico-Psychologique*, n°172, Elsevier Masson, p.513–518.
190. SIRONI F. (1999), *Bourreaux et victimes. Psychologie de la torture*, Paris, Odile Jacob.
191. SPERRY L., (2003) *Handbook of diagnosis of DSM-IV-TR personality disorders-2nd édition*. New-York, Brunner-Routledge.
192. SPITZ RA (1949), *Hospitalisme*, in *Revue française de psychanalyse* vol.13, p. 349-425
193. STASCH M., CIERPKA M. (2007) *The operationalized psychodynamic diagnostics system: clinical relevance, reliability and validity*, in *Psychopathology* 40 p. 209-220. relevé à <http://www.karger.com/Article/Pdf/101363>
194. STASCH M., CIERPKA M. et al. (2002) Assessing reenactment in inpatient psychodynamic therapy in *Psychotherapy Research* 12(3), p. 355-368. relevé à <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/713664394#.U4iJ8nYUcUo>
195. STEINBECK, (1939), *Les raisins de la colère*, Paris, Gallimard, 1947.
196. STURM G., NADIG M., MORO M.R. (2010/09), *Writing Therapies. An ethnographic approach to transcultural therapies*, in *Forum Qualitative Sicoal Research*, vol 11, n°3 art.1.
197. STURM G., NADIG M., MORO M.R. (2011), *Current developments in French ethnopsychanalysis*, in *Transcultural Psychiatry*, 48 (3), 205-227, SAGE.
198. STURM G., (9 mai 2005), *Les thérapies transculturelles en groupe « multiculturel ». Une ethnographie de l'espace thérapeutique*. Thèse de doctorat en psychologie à Université Paris 13, sous la dir. du Prof. Marie Rose MORO (Université Paris 13) et du Prof. Maya NADIG (Université de Brême, Allemagne).
199. TALLARICO S., (communication du 13 mai 2014), *Territoires et frontières géographiques et symboliques. Une étude de cas sur les aspects magico-religieux dans la demande d'asile politique pour la conférence « Territoires »*, Journée d'étude de l'école doctorale Erasme Université Paris 13.
200. TURNER V. W. (1969), *Le phénomène rituel*, Paris, PUF.
201. TOURNIER M. (1969) *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972
202. VERNANT J-P, (1985) *La mort dans les yeux*, Paris, Hachette.
203. WATZLAWICK P. BEAVIN J.Helmick., JACKSON Don D., (1967) *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.
204. WESTEN, D., LUDOLPH, P., MISLE, B., (1990), Physical and sexual abuse in adolescent girls with borderline personality disorder, *American Journal of Orthopsychiatry*, 60, p. 55-56.
205. WINNICOTT D. W. (1956), *La tendance antisociale*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot,1969.
206. WINNICOTT D. W., (1956), *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
207. WINNICOTT D. W., (1958), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
208. WINNICOTT D.W. (1960), *Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self », in Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*. Paris, Payot, 1989.

209. WINNICOTT D. W. (1969) *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 1975.
210. WINNICOTT D. W. (1970), *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1989.
211. WINNICOTT D. W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
212. WRESINSKI J. (1987) *Grande pauvreté et précarité économique et sociale*, Le Journal Officiel. Relevé à <http://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Rapports/1987/Rapport-WRESINSKI.pdf>
213. YAOUANCQ F. et coll. (2013), *L'hébergement des sans-domicile en 2012 - Des modes d'hébergement différents selon les structures familiales*, relevé à http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1455
214. ZANARINI, M.E., GUNDERSON, J.G., MARINO, M.F., (1989), Childhood experiences of borderline patients, *Comprehensive Psychiatry*, 30, p. 18-25.

RÉSUMÉ

Grâce à une méthodologie qualitative s'appuyant sur la *Grounded theory* et une analyse clinique utilisant la méthode complémentariste, nous avons montré que les individus en situation de précarité, fonctionnent selon une logique de survie psychique. Celle-ci, présente chez tout nourrisson sous forme de violence fondamentale (Bergeret), va perdurer sous l'impact de situations de détresse sans secours adéquat, vécues au cours de leur minorité.

Cette logique de survie correspond à l'utilisation par les sujets, de couples d'opposés qui alternent brusquement. Ils remplissent des buts semblables au travers de deux fonctions essentielles que sont la préservation narcissique et la lutte contre la désobjectivation. Celles-ci tendent, plus généralement, vers une recherche de maîtrise afin d'éviter un effondrement psychique déjà éprouvé (Winnicott, 1969). Le clivage de l'objet, la fragilité du Moi-peau (Anzieu 1985), l'acting, la tendance à la répétition, mais également la dimension persécutrice sont les éléments principaux du modèle de fonctionnement psychique dégagé à partir des données de recherche. Ce modèle n'est pas étranger à des contextes qui ont en commun la paradoxalité (Roussillon 1991). Ainsi la précarité sociale entre en cohérence avec ce fonctionnement voire le fait réémerger. Les sujets tentent de renégocier cette nouvelle situation afin de l'intégrer, en se positionnant comme acteur.

Ce modèle de fonctionnement psychique est proche des organisations limites et narcissiques. Nous ne pouvons cependant les assimiler de manière systématique à des fonctionnements pathologiques du fait qu'ils sont adaptés à un contexte où la survie psychique est primordiale.

PRECARIOUSNESS, PSYCHOLOGICAL TRAUMA AND BORDERLINE FUNCTIONING, A PSYCHICAL LOGIC OF SURVIVAL AS COMMON DENOMINATOR. Qualitative research in psychology with persons in precariousness.

This qualitative research explores the psychological functioning of individuals living in precariousness. The methodology used is based on grounded theory and clinical analysis referring to the complementarist method. Results show that individuals in precariousness operate on the basis of psychic survival as coined by Bergeret (1984): experienced by all infants as a primary violence, it perseveres in a context of distress without adequate help in the child's environment. This logic of survival is underpinned by the individuals' resort to pairs of opposites alternating abruptly. These opposites respond to the same goal of survival throughout a narcissistic preservation and a struggle against desubjectivation, in an attempt to avoid the psychological collapse once experienced (Winnicott, 1969). The core mechanisms animating the model of our participants' psychological functioning underlined in our results are the following: splitting of the object, fragility of the "Moi-peau" (Anzieu, 1985), the acting, resorting to repetition as well as persecutory aspects. This model is no stranger to contexts that share the element of paradoxical (Roussillon, 1991). Therefore, social precariousness triggers the emergence of this functioning. The participants seemed to renegotiate this new situation and thus to integrate it, by attempting to reposition themselves as actors of their reality. This model of psychic logic described resonates with borderline and narcissistic organizations. However, it is not suggested to systematically assign to it a pathological dimension because it is adapted to a context where psychological survival is paramount.

DISCIPLINE: Psychologie

MOTS-CLÉS

Méthode qualitative, précarité sociale, fonctionnement limite, traumatisme psychique, paradoxalité,

Qualitative method, precariousness, borderline functioning, psychological trauma, paradoxal situations,